

Introduction

Cette cinquième compilation thématique reproduit, pour l'essentiel, des textes déjà publiés dans la revue *Ni patrie ni frontières* en 2004, 2007, 2008, 2009 et 2010 (1). Le livre se divise en trois parties. La première rappelle « pourquoi l'athéisme est important » ou en tout cas pourquoi il le fut aux débuts du mouvement ouvrier pour les marxistes et les anarchistes. Elle permet de souligner quelques principes importants pour la lutte de classes, principes, souvent oubliés par nombre de militants d'extrême gauche ou libertaires actuels. Écrits par des non-spécialistes de l'histoire des religions, ces textes ne sont pas démentis par les récentes découvertes archéologiques qui confirment la fausseté historique de l'Ancien Testament, texte à la base des trois grands monothéismes – islam compris !

La deuxième partie montre que, chez les marxistes comme les anarchistes, il s'est toujours trouvé des dirigeants politiques et des intellectuels – et non des moindres – qui critiquaient les limites de la laïcité, voire qui avaient une attitude assez ambiguë face à la religion et l'athéisme.

La troisième partie aborde des questions plus actuelles, en tout cas liées à des débats plus récents, qu'il s'agisse de l'attitude des religions face au Sida, de la Droite chrétienne américaine, de l'Eglise anglicane, de « l'islamophobie », de l'attitude de Sarkozy face aux religions ou du rôle belliciste et militariste (peu connu en France) du bouddhisme japonais.

Cet ouvrage ne prétend pas épuiser toutes les facettes d'un sujet très complexe et très riche, d'autant plus que nous avons deux autres ouvrages qui traitent d'autres aspects que ceux abordés ici : ceux qui souhaitent approfondir un peu les problèmes spécifiques que posent les rapports entre la religion musulmane et la politique pourront consulter la compilation n°2 : *Islam, islamisme, « islamophobie »*. Et ceux qui ne connaissent pas encore *L'Encyclopédie anarchiste*, publiée entre 1925 et 1934 et jamais rééditée depuis, liront certainement avec plaisir l'anthologie de textes intitulée *La Raison contre Dieu* que nous publions en même temps que ce livre.

Ni patrie ni frontières (avril 2010)

1. Nous y avons ajouté des textes de Jules Guesde, Nelly Roussel et Madeleine Pelletier ; une critique (inédite) de *L'impasse islamique* de Hamid Zanaz ; un article de Lutte ouvrière sur « Communisme et religion » et un autre de Vincent

Présumey sur « La crise pédophile du clergé catholique » ; et enfin « Les dix commandements de la gauche théocompatible », texte déjà publié en 2007, mais que nous reproduisons ici car il souligne clairement un certain nombre de nos divergences avec les tenants de la thèse erronée de « l'islamophobie », tout comme avec les laïques-républicains-xénophobes de droite, comme de gauche voire d'extrême gauche.

Contre les idéologies rances !

« *On ne se trompe jamais en obéissant.* »

(Un séminariste espagnol interviewé dans « Entre Dieu et le monde : hommes et femmes d'Eglise », documentaire, Arte, 8 avril 2007)

Rance : qui sent le renfermé. Synonymes : pas frais, pourri.

Pourquoi diable qualifier les religions d'« idéologies rances » (1) ? Parce qu'elles semblaient avoir été jetées dans les poubelles de l'Histoire où elles se décomposaient lentement. Néanmoins, elles paraissent connaître un regain de popularité aussi bien dans les métropoles impérialistes que dans les pays de l'ex-« tiers monde ».

Mais, nous objectera-t-on, ce prétendu « réveil » religieux n'est-il pas un ultime sursaut devant une sécularisation inéluctable ? En effet, dans un pays comme la France par exemple, le dernier sondage réalisé sur les convictions religieuses des Français donne un résultat assez étonnant et détonnant : non seulement il n'y aurait plus que 50 % de « catholiques », mais en plus, parmi ces derniers, 31% ne croiraient pas en Dieu mais seulement en une vague « force supérieure » !

D'autre part, dans les pays dits « arabo-musulmans », de nombreux auteurs affirment que le renouveau religieux ne serait qu'une façon de revendiquer une identité nationale (celle de l'introuvable « nation arabe ») constamment humiliée par les différents impérialismes européens et américain. Et il en serait de même pour la petite minorité de musulmans qui, en Europe, se tournent vers les différentes formes de salafisme et ne feraient ainsi que répondre au racisme des sociétés majoritairement « blanches » et à une crise d'identité liée à leur impossibilité de devenir des « citoyens » comme les autres.

Certes ces explications rendent compte d'une partie de la réalité, mais elles ont le redoutable inconvénient de déplacer la discussion sur le terrain de l'« islamophobie » et d'un « racisme antimusulmans » – ce qui crée une confusion entre la critique nécessaire des religions (dont l'islam) et la lutte contre toutes les formes de racisme et de discrimination. Remarquons que ceux qui pratiquent ce sport de l'esquive ne se gênent pas en même temps pour dénoncer (avec raison) les méfaits du

fondamentalisme protestant aux Etats-Unis ou du fondamentalisme juif en Israël, sous prétexte que l'islam serait une religion « populaire ». On reste confondu devant une telle naïveté : toutes les grandes religions sont populaires, et elles l'étaient autant au XIX^e siècle et au XX^e siècle ! Ce ne sont pas les religions, et en particulier l'islam, qui seraient devenues populaires, ce sont certains marxistes ou libertaires qui sont devenus populistes...

Si l'on veut déblayer un peu ce terrain miné, il faut donc prendre le taureau par les cornes et affronter la question religieuse, le rôle néfaste de TOUTES les religions, sur le terrain intellectuel, éthique, économique, social et politique, en soulignant notamment le lien, hier comme aujourd'hui, entre religions, racismes et nationalismes.

Qu'ont de commun ces trois fléaux idéologiques ? L'apparition des Etats nations, la séparation progressive entre les pouvoirs religieux et étatiques à travers la dissolution des empires et des royaumes supra ou anationaux en Europe, sont inséparables de l'invention puis de la diffusion de la théorie des races. Il ne faut donc pas s'étonner que les nationalismes du XX^e et du XXI^e siècle charrient derrière eux d'innombrables scories racistes anti-arabes (2) (sionisme d'extrême droite) ou antisémites (panarabisme, islam politique, nationalisme palestinien, voire chavisme).

Pour être plus clairs, nous donnerons quelques exemples des liens entre religion, politique et géopolitique en Afrique, où les propagandes nationaliste, religieuse et raciste s'entremêlent aujourd'hui pour le plus grand malheur des populations locales (3).

C'est ainsi que les partisans de Laurent Gbagbo, élu président de la Côte d'Ivoire en 2000, lancèrent une campagne sur le thème de l'« ivoirité » contre leurs opposants. Cette campagne à la fois xénophobe et antimusulmane (le rival le plus crédible de Gbagbo, Ouattara, combinait le double « handicap » d'être à la fois musulman et né au Burundi) associait en partie l'ivoirité au christianisme.

On ne s'étonnera donc pas que les Eglises pentecôtistes implantées dans le sud du pays aient soutenu le parti de ce président « socialiste ».

On pourrait aussi citer le cas du Soudan où Sadiq al Mahdi, dirigeant d'un des principaux partis politiques soudanais (mais aussi descendant du dirigeant de la première insurrection islamiste, anticoloniale à la fin du XIX^e siècle) et Hassan el-Tourabi, son beau-frère, fondateur de la Société soudanaise des Frères musulmans, ont cherché à islamiser par le bas la société

en menant un long travail préparatoire (comme les Frères musulmans en Egypte) et en participant aux élections ; ils ont accepté de participer à des gouvernements « non islamiques » tout en soutenant les fondamentalistes d'autres pays, notamment les talibans, avec l'approbation des Etats-Unis ; pour finir ils ont cherché à islamiser par la force les populations chrétiennes et animistes du sud du pays, ce qui leur a fait perdre alors le soutien américain. Cette politique religieuse sectaire a conduit à de nombreux conflits depuis 1958, conflits aggravés par les rivalités régionales avec l'Ethiopie et l'Egypte, puis par la découverte récente de pétrole, qui a aiguisé les appétits des puissances coloniales, mais aussi de la Chine qui a construit un oléoduc pour le régime soudanais.

Rivalités américano-russes et usages divers de la religion dans les conflits entre superpuissances

Mais on pourrait aussi remonter aux débuts du XX^e siècle. On s'apercevrait alors que les religions ont toujours constitué un enjeu géopolitique notamment dans le cadre de l'affrontement entre l'URSS et les Etats-Unis (4). C'est ainsi que plusieurs présidents américains ont assimilé le communisme au Diable, à commencer par Thomas W. Wilson durant les premières années de l'Etat soviétique ; si Franklin D. Roosevelt choisit de mettre au contraire l'accent sur la séparation entre les Eglises et l'Etat pour montrer qu'il y avait des points communs entre l'URSS et les Etats-Unis, plusieurs de ses successeurs eurent recours à l'arme religieuse.

Truman, notamment, chercha à construire un front religieux international contre le « communisme » stalinien ; il se servit aussi de la religion à l'intérieur du pays pour renforcer le consensus politique et décourager toute critique, exactement comme Bush l'a fait durant son mandat présidentiel. Truman présenta le christianisme comme synonyme de l'« américanité » (tout athée était donc suspecté d'être anti-américain et prototalitaire), et l'URSS comme un Etat « sans Dieu ». Les totalitarismes nazi, fasciste et stalinien furent présentés comme antireligieux, même si Hitler avait cherché lui aussi à mobiliser la religion contre l'URSS.

Du côté de la Russie et de la Chine, comme des démocraties populaires, les régimes staliniens, tout en réprimant à certains moments les Eglises, ont aussi essayé de les instrumentaliser à leur service. A commencer par Staline durant la Seconde Guerre mondiale qui permit à l'Eglise orthodoxe de bénir les combattants qui partaient au front. Encore aujourd'hui il existe une Eglise officielle en Chine, à côté de celle soutenue par le Vatican.

Quant aux partis communistes des pays occidentaux, ils essayèrent de « tendre la main » aux catholiques, dans le cadre du Mouvement de la paix à l'échelle internationale, mais aussi, au niveau français par exemple, dans la CGT ou le MRAP.

Et lorsque la théologie de la libération se développa en Amérique latine (chasse gardée de l'impérialisme américain), l'URSS rangea ce courant dans les forces « progressistes » puisque les catholiques radicaux ne se livraient pas à une critique frontale du stalinisme. Cela poussa les gouvernements américains à dénoncer les prêtres qui s'opposaient aux dictatures latino-américaines. Reagan s'appuya sur les militants extrémistes de la droite religieuse à la fois pour mener sa campagne idéologique contre les sandinistes, mais aussi pour soutenir financièrement la Contra nicaraguayenne.

Si l'on garde en mémoire ces quelques exemples historiques, parmi des centaines d'autres, on comprend beaucoup mieux les liens qui perdurent entre une certaine gauche chrétienne altermondialiste et les néostaliniens actuels.

En ce qui concerne les pays du Moyen-Orient, les Etats-Unis ne se sont pas servis du christianisme mais du fondamentalisme islamique : ils se sont appuyés sur l'Arabie saoudite et sa Ligue islamique mondiale pour contrer les régimes nationalistes arabes d'un côté et l'influence soviétique de l'autre. Et ils ont soutenu un moment les Frères musulmans contre Nasser en Egypte, le Hamas contre l'OLP en Palestine, les talibans contre les Soviétiques en Afghanistan, Hassan Tourabi au Soudan, etc.

L'intrication entre politique et religion est telle en ce monde profane qu'il est difficile de démêler ce qui est de l'ordre du religieux et ce qui relève des intérêts des grandes puissances « démocratiques », des révoltes nationalistes et/ou des calculs des potentats locaux. D'autant plus que les médias font l'impasse sur les interprétations matérialistes et athées des phénomènes sociaux et des questions éthiques (5). Et que, à droite comme à gauche, on nous vante les mérites du dialogue interreligieux (6), ou du dialogue « islamochrétien », comme si tous les êtres humains croyaient en Dieu, Allah, Yahweh, Vishnou ou Bouddha.

Quant à l'extrême gauche, elle est tellement empêtrée dans ses tentatives de ménager (ou de séduire) les chrétiens altermondialistes (de José Bové à Frei Beto, conseiller de Lula) et musulmans pseudo-« progressistes » (Tariq Ramadan), qu'elle oublie ses quelques principes, prolongeant ainsi une vieille ambiguïté du marxisme face aux religions.

Notes

1. Ce texte reprend l'essentiel de l'introduction du numéro 18/19/20 de *Ni patrie ni frontières*, paru en mai 2007.

2. Voilà ce qu'a écrit l'ex-ministre de la Justice, Yossif Lapid (pas vraiment un gauchiste antisioniste), dans un article paru dans le *Jerusalem Post*, le 17 janvier 2007 « Arrêtez les barbares juifs de Hebron » Yossef Lapid, suite à des injures et des crachats lancés par une habitante juive d'Hebron contre sa voisine arabe et retransmis à la télévision : « il n'existe aucune raison, aucune justification, pour la brutalité dont font preuve, jour après jour, les colons de Hebron à l'égard de leurs voisins arabes. L'installation de Juifs à l'intérieur de Hebron est le péché originel. Aujourd'hui, ils ajoutent l'insulte au mal. Et nous, les citoyens juifs de l'Etat d'Israël, nous nous contentons de faire : "tss tss tss." Nous oublions que ce harcèlement des voisins palestiniens à Hebron ne se produit pas seulement quand nous le voyons à la télévision, mais jour après jour, tous les jours de l'année (sauf le jour de Kippour) ».

3. Cf. Yves Lacoste, *Géopolitique*, Larousse 2006, pp. 208-223

4. On lira à ce sujet l'article en anglais de Dianne Kirby et Michael Mahadeo « Superpowers and periphery : a religious perspective » sur le site History in Focus, n° 10 concernant la guerre froide.

5. Lors d'un débat télévisé en 2006, on a pu voir le psychanalyste Malek Chebel déclarer que ce n'était pas « l'islam qui posait problème, mais seulement l'islamisme », comme si tout le monde devait avoir une religion et croire en un dieu ! Un seul journaliste présent sur le plateau (Michel Polac) osa – timidement – lui faire remarquer que toutes les religions lui « posaient problème », du judaïsme à l'islam, en passant par le catholicisme et le protestantisme.

6. Un livre collectif paru aux éditions La Découverte sous la direction d'E. Benbassa et J.C. Attias prône ainsi un dialogue judéo-musulman (*Juifs et musulmans. Une histoire partagée, un dialogue à contruire*) dont la dimension religieuse n'échappera à personne..

Pourquoi l'athéisme est important

Cette première partie vise à esquisser les contours des principales conceptions qui structurent, encore aujourd'hui, la réflexion des militants marxistes ou anarchistes en ce qui concerne la religion. Il nous a semblé important de rassembler ces quelques textes, mais aussi d'en pointer brièvement les limites. À leur lecture, on se rend compte qu'ils sont loin d'expliquer parfaitement la persistance des phénomènes religieux et de nous offrir des orientations politiques précises vis-à-vis des travailleurs croyants, en particulier musulmans, dans les métropoles impérialistes.

Néanmoins, ces textes montrent aussi, par leurs nombreuses références, que la connaissance des religions (en premier lieu du christianisme en Europe) a considérablement reculé par rapport à il y a un siècle, ou même cinquante ans. Cela ne signifie pas, bien sûr, qu'il faille réintroduire l'enseignement des religions à l'École, mais cela demande aux militants un effort intellectuel supplémentaire pour pénétrer dans un univers qu'ils connaissent généralement très mal et qui souvent, soyons francs, ne les intéresse pas.

Sans un approfondissement de leurs connaissances, ils risquent de se retrouver désarmés face à de prétendus spécialistes (généralement des avocats discrets de telle ou telle grosse secte ou religion) ou à des croyants brouillons ou mystificateurs ; ils risquent d'adopter des positions politiques catastrophiques, ou de se livrer à des analyses fantaisistes, comme en témoigne la presse d'extrême gauche ou libertaire, les

rare fois où elle se hasarde sur le terrain religieux ou politico-religieux.

Les textes de Friedrich Engels, V.I. Lénine, Anton Pannekoek et Amadeo Bordiga, qui sont présentés dans la première et la deuxième partie de ce livre, montrent les ambiguïtés du marxisme et parfois de l'anarchisme (Camillo Berneri) face aux questions religieuses.

Invoquant la méthode « dialectique », nos quatre mousquetaires marxistes essaient, à des titres et dans des contextes divers, de minorer l'importance de l'athéisme :

– parce que l'athéisme diviserait les travailleurs dans le cadre des luttes économiques quotidiennes, et qu'il empêcherait des ouvriers croyants de se battre contre le Capital,

– parce qu'il susciterait une union nationale néfaste avec la bourgeoisie franc-maçonne, avec les libéraux bourgeois, ou avec les démocrates bourgeois,

– parce que la déchristianisation en marche depuis un siècle rendrait pratiquement obsolète la lutte pour le matérialisme athée,

– parce que la prégnance de la religion ne relèverait que de causes immédiatement matérielles (la religion n'étant que le « reflet » – Lénine – de la pauvreté, de l'ignorance, de la peur devant les catastrophes naturelles, etc.). Ce serait donc une perte de temps et une démarche « idéaliste » que de chercher à en repérer les origines psychologiques, philosophiques, etc.. Ce serait une perte de temps de bien connaître les religions et de démontrer leurs explications du monde. Belle justification « dialectique » de l'ignorance !

Les deux premiers dangers étaient (et sont toujours) réels, mais aujourd'hui on voit comment certains groupes trotskystes se réfugient derrière des bouts de citations de Lénine ou de Marx, et l'ignorance des fondements des religions, pour se livrer à une surenchère de « tolérance » (traduire d'opportunisme) vis-à-vis de l'obscurantisme religieux (la théologie de la libération dans sa version catholique d'un côté ; le prétendu « féminisme islamique » de l'autre) ou de pratiques qui ont autant à voir avec le patriarcat et le machisme qu'avec la religion elle-même (port du hijab à l'École en France, meetings séparés pour les hommes et les femmes et prières lors de manifestations anti-guerre en Grande-Bretagne, etc.).

C'est pourquoi l'article de Paul Hampton (*Marx, Engels et la religion*) et la longue citation de Marx qui la précède sont utiles car elles remettent au moins les pendules (marxistes) à l'heure.

Ce que Marx et Engels ont vraiment écrit....

Les marxistes, et plus particulièrement les intellectuels néotrotskystes – Gilbert Achcar, Michael Lowy, and Co. – citent souvent la *Critique du Droit politique hégélien* mais en en supprimant les phrases qui les gênent. Loin de nous l'idée de transformer ce texte, écrit il y a plus de 150 ans, en l'horizon indépassable de la critique des religions, mais il nous a semblé utile de le reproduire, vu les tripatouillages incessants dont il est l'objet par des militants « marxistes » pressés ou des intellectuels de mauvaise... foi. Et nous y avons ajouté un extrait d'un texte d'Engels, cité par Lénine, et qui ajoute un élément de complexité supplémentaire... *Ni patrie ni frontières.*

« Le fondement de la critique irréligieuse est : c'est l'homme qui fait la religion, ce n'est pas la religion qui fait l'homme. Certes, la religion est la conscience de soi et le sentiment de soi qu'a l'homme qui ne s'est pas encore trouvé lui-même, ou bien s'est déjà reperdu. Mais l'homme, ce n'est pas un être abstrait blotti quelque part hors du monde. L'homme, c'est le monde de l'homme, l'État, la société. Cet État, cette société produisent la religion, conscience inversée du monde, parce qu'ils sont eux-mêmes un monde à l'envers. La religion est la théorie générale de ce monde, sa somme encyclopédique, sa logique sous forme populaire, son point d'honneur spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son complément solennel, sa consolation et sa justification universelles. Elle est la réalisation fantastique de l'être humain, parce que l'être humain ne possède pas de vraie réalité. Lutter contre la religion c'est donc indirectement lutter contre ce monde-là, dont la religion est l'arôme spirituel.

« La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle et, pour une autre, la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple.

« L'abolition de la religion en tant que bonheur illusoire du peuple est l'exigence que formule son bonheur réel. Exiger qu'il

renonce aux illusions sur sa situation, c'est exiger qu'il renonce à une situation qui a besoin d'illusions. La critique de la religion est donc en germe la critique de cette vallée de larmes dont la religion est l'auréole.

« La critique a dépouillé les chaînes des fleurs imaginaires qui les recouvraient, non pour que l'homme porte des chaînes sans fantaisie, désespérantes, mais pour qu'il rejette les chaînes et cueille les fleurs vivantes. La critique de la religion détruit les illusions de l'homme pour qu'il pense, agisse, façonne sa réalité comme un homme sans illusions parvenu à l'âge de la raison, pour qu'il gravite autour de lui-même, c'est-à-dire de son soleil réel. La religion n'est que le soleil illusoire qui gravite autour de l'homme tant que l'homme ne gravite pas autour de lui-même. »

Karl Marx, *Critique du Droit politique hégélien* (1843)

« Nos blanquistes ont ceci de commun avec les bakouninistes qu'ils prétendent représenter le courant le plus avancé, le plus extrême. C'est pourquoi, soit dit en passant, si opposées que soient leurs fins, ils ont souvent des moyens similaires. Il s'agit donc d'être plus radicaux que tous les autres en ce qui concerne l'athéisme. Etre athée de nos jours n'est plus sorcier heureusement. L'athéisme est une chose allant à peu près de soi dans les partis ouvriers européens, bien que dans certains pays il ait le même caractère que l'athéisme de ce bakouniniste espagnol qui a déclaré : « Croire en Dieu est contraire à tout socialisme, mais croire à la Sainte Vierge c'est différent, tout socialiste qui se respecte doit croire en elle. »

On peut même dire de la grande majorité des ouvriers social-démocrates allemands que l'athéisme est pour eux une étape franchie ; cette définition purement négative ne leur est plus applicable, car ils s'opposent à la croyance en Dieu pratiquement et non plus théoriquement ; *ils en ont fini avec Dieu*, ils vivent et pensent dans le monde réel et c'est pour cela qu'ils sont matérialistes. Il en va sans doute de même en France.

Sinon, quoi de plus simple que de diffuser parmi les ouvriers l'excellente littérature matérialiste du siècle passé, littérature qui est jusqu'à présent, tant par la forme que par le contenu, un chef-d'œuvre de l'esprit français, et qui – compte tenu du niveau de la science à l'époque – est toujours infiniment élevée quant au contenu et d'une perfection incomparable quant à la forme.

Mais ce n'est pas à la convenance des blanquistes. Pour prouver qu'ils sont les plus radicaux de tous, ils abolissent Dieu

par décret, comme en 1793 : « Que la Commune débarrasse à jamais l'humanité de ce spectre de ses misères passées (Dieu), de cette cause (Dieu inexistant serait une cause !), de ses misères présentes. Dans la Commune il n'y a pas de place pour le prêtre ; toute manifestation, toute organisation religieuse doit être proscrite. »

Et cette exigence de transformer les gens en athées par *ordre du mufti* est signée par deux membres de la Commune qui ont certainement eu l'occasion de constater que, premièrement, on peut écrire autant d'ordres que l'on voudra sur le papier sans rien faire pour en assurer l'exécution et que, deuxièmement, les persécutions sont le meilleur moyen d'affermir des convictions indésirables ! Ce qui est certain, c'est que le seul service que l'on puisse rendre encore, de nos jours, à Dieu est de proclamer l'athéisme un symbole de foi coercitif et de surpasser les lois anticléricales de Bismarck sur le Kulturkampf, en prohibant la religion en général. »

Extrait de « Le programme des émigrés blanquistes de la Commune », de **Friedrich Engels**

Paul Hampton

Marx, Engels et la religion

Cet article a été publié en anglais dans *Solidarity*, le quinzomadaire de l'AWL (1), le 23 mars 2006. Les initiales O.C. font référence aux Œuvres complètes de Marx en anglais, édition la plus complète à ce jour (le 50^e volume est paru en 2005). Chaque fois qu'il a été possible, nous avons utilisé la traduction française des textes cités, soit intégralement, soit partiellement quand elle était trop obscure, à notre avis, surtout dans les textes du « jeune » Marx. Lorsque nous n'avons pas trouvé la traduction française, nous avons traduit Marx à partir de l'anglais. Dans certains cas, nous avons légèrement allongé les citations pour que le lecteur comprenne mieux leur contexte. (*Ni patrie ni frontières*)

Dans un article paru le 4 mars 2006 dans *Socialist Worker* (2) et intitulé « Marx et la religion », Anindya Bhattacharyya affirme que Marx et Engels n'étaient pas très sévères envers la religion et auraient traité avec mépris leurs contemporains « libéraux » (3) (en particulièrement Bruno Bauer) qui attaquaient violemment la religion (...).

Cet article ne rend absolument pas compte de la complexité des positions de Marx et d'Engels sur la religion : leur conception du monde fondamentalement athée ; leur opposition aux institutions religieuses ; leur analyse sur la place de la religion dans les sociétés de classes ; et leur opposition aux mesures discriminatoires et policières contre les croyants (...).

Si nous jetons un œil aux écrits de Marx et Engels, nous constaterons qu'il s'en dégage une image très différente de celle proposée par Anindya Bhattacharyya.

Les premières influences intellectuelles de Marx et Engels

Marx et Engels se sont tous les deux développés politiquement, bien que séparément, dans le milieu des jeunes diplômés universitaires en Allemagne entre le milieu des années

1830 et le milieu des années 1840. Ce groupe d'intellectuels, connu sous le nom de Jeunes Hégéliens, tirait des conclusions radicales de la philosophie apparemment conservatrice de Hegel.

Au sein de ce milieu, Bruno Bauer, maître assistant très en vue, s'était fait connaître par sa critique de la Bible. Selon Zvi Rosen, dans *Bruno Bauer and Karl Marx* (1977), Bauer exerça une influence particulière sur Marx entre 1839 et 1843, car il l'invitait fréquemment chez lui et le fit participer à un cercle de réflexion, le Doktorclub. Ce fut aussi Bauer qui encouragea Marx à terminer son doctorat.

L'influence des opinions de Bauer sur la religion est évidente dans la thèse de doctorat de Marx, terminée en 1841 quand ce dernier avait 23 ans. Dans l'avant-propos, Marx écrit : « Elle [la philosophie] fait sienne la profession de foi de Prométhée : "Je hais tous les dieux." Cette profession de foi est sa propre devise qu'elle oppose à tous les dieux du Ciel et de la Terre qui ne reconnaissent pas pour divinité suprême la conscience que l'homme a de soi. » Dans son étude, Marx souligne : « les preuves de l'existence de Dieu sont (...) de simples tautologies creuses (...). Toutes les preuves de l'existence de Dieu sont des preuves de sa non-existence » (Marx, *La différence de la philosophie de la nature chez Démocrite et Épicure*, 1841, O.C., t. 1).

A l'époque, d'autres Jeunes Hégéliens écrivirent des textes plus virulents contre la religion et en faveur de l'humanisme. Par exemple, Ludwig Feuerbach publia *L'Essence du christianisme* (1841), qui défendait l'idée que l'homme, et donc l'humanité, était la racine de la religion. Bauer écrivit un pamphlet contre Hegel, *La Trompette du Jugement dernier contre Hegel, l'athée et l'antéchrist* (1841), dans lequel il niait l'existence de Jésus en tant que personnage historique et défendait l'athéisme.

En 1841, Marx et Bauer projetèrent d'éditer une revue philosophique radicale : *Archives de l'athéisme*. Les conceptions de quelques-uns de leurs contemporains donnent une idée de l'ampleur de leur projet.

Arnold Ruge écrivit : « Bruno Bauer, Karl Marx, Christiansen et Feuerbach forment une nouvelle Montagne (4) et font de l'athéisme leur slogan. Ils jettent Dieu, la religion et l'immortalité à bas de leurs trônes et proclament l'homme Dieu. »

Et Georg Jung écrivit à Ruge : « Si Marx, Bruno Bauer et Feuerbach s'associent pour créer une revue théologico-philosophique, Dieu ferait bien de s'entourer de tous ses anges et de s'apitoyer sur son sort, parce que ces trois-là le chasseront certainement du Ciel (...). Pour Marx, en tout cas, la religion

chrétienne est une des plus immorales qui soit » (David McLellan, *Marx before Marxism*, 1970).

En raison de son athéisme, Marx s'opposait aux institutions religieuses et à l'intervention de la religion en politique. On peut en avoir un avant-goût en lisant les articles écrits par Marx à l'époque.

Dans ses « *Commentaires sur la dernière instruction concernant la censure prussienne* » (1842) il écrit : « Par conséquent soit on interdit toute immixtion de la religion dans la politique – mais vous ne le voulez pas, parce que vous ne désirez pas fonder l'État sur la raison libre, mais sur la foi, car la religion est pour vous la sanction générale de ce qui existe – soit on introduit, de façon fanatique, la religion dans la politique. On laisse alors la religion se mêler de politique à sa façon, mais vous ne le voulez pas non plus. Selon vous, la religion doit soutenir les autorités profanes, sans que celles-ci se subordonnent à la religion. Mais une fois que vous introduisez la religion dans la politique, c'est faire preuve d'une arrogance intolérable, irréligieuse en fait, que de vouloir déterminer de façon laïque comment la religion doit agir dans les affaires politiques. Celui qui veut s'allier à la religion en respectant les sentiments religieux doit concéder à la religion une voix décisive sur toutes les questions – ou bien peut-être entendez-vous par religion le culte de votre propre autorité illimitée et de votre sagesse gouvernementale ? » (*O.C.*, t. 1)

Et dans « L'éditorial » paru dans le numéro 179 de la *Kölnische Zeitung/La Gazette de Cologne* (1842), Marx accuse l'État prussien de diffuser le dogme chrétien, il critique la police et la censure qui protègent la religion et insiste sur le fait qu'on ne doit opérer aucune distinction entre la religion comme croyance et comme institution (*O.C.*, t. 1 et Marx-Engels, *Sur la religion*, pp. 15-48).

La religion est « l'opium du peuple »

Dans son article, Bhattacharyya cherche à minimiser la critique marxiste des fondements de la religion, résumée par l'aphorisme célèbre de Marx sur « l'opium du peuple », en soulignant que la religion représente aussi une protestation contre la détresse réelle [des opprimés].

Ces expressions se trouvent dans l'introduction à la *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel* (1843-44) de Marx : « La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle et, pour une autre, la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple. » (*O.C.*, t. 3.)

Il est évident que l'analyse de Marx concernant la religion ne se réduit pas à un simple rejet. Marx a cherché à expliquer les racines et la signification de la religion comme l'expression de processus politiques et économiques plus profonds.

Bhattacharyya suggère que « le soupir de la créature opprimée », dans un certain sens, émousserait la critique de Marx. Mais une telle hypothèse ignore des arguments importants présentés dans le même article de Marx.

Marx commence par expliquer que « pour l'Allemagne, la critique de la religion est achevée pour l'essentiel, et la critique de la religion est la condition nécessaire de toute critique ».

Loin de répudier les critiques des Jeunes Hégléiens contre la religion exprimées par David Strauss, Bruno Bauer et Ludwig Feuerbach, Marx se met fermement dans leur camp. Il souligne aussi ce qui le sépare fondamentalement de la conception religieuse du monde : « C'est l'homme qui fait la religion, et non la religion qui fait l'homme. (...) La critique de la religion aboutit à cette doctrine, que l'homme est, pour l'homme, l'être suprême. Elle aboutit donc à l'impératif catégorique de renverser toutes les conditions sociales où l'homme est un être abaissé, asservi, abandonné, méprisable » (*O.C.*, t. 3). Marx affirme la nécessité de critiquer la religion, parce que « la lutte contre la religion est, donc, par ricochet la lutte contre ce monde dont l'arôme spirituel est la religion ».

Après le passage sur l'opium du peuple, Marx ajoute : « L'abolition de la religion en tant que bonheur illusoire du peuple est l'exigence de son bonheur réel. Exiger qu'il renonce aux illusions sur sa situation c'est exiger qu'il renonce à une situation qui a besoin d'illusions. La critique de la religion est donc, en germe, la critique de cette vallée de larmes dont la religion est l'auréole. La critique a dépouillé les chaînes des fleurs imaginaires qui les recouvraient, non pour que l'homme continue à porter des chaînes sans fantaisie, désespérantes, mais pour qu'il rejette ces chaînes et cueille les fleurs vivantes. La critique de la religion détruit les illusions de l'homme pour qu'il pense, agisse, façonne sa réalité comme un homme sans illusions parvenu à l'âge de la raison, pour qu'il grave autour de lui-même, c'est-à-dire de son soleil réel. La religion n'est que le soleil illusoire qui grave autour de l'homme tant que l'homme ne grave pas autour de lui-même. » Et un peu plus loin il ajoute : « la critique du Ciel se transforme en critique de la Terre, la critique de la religion en critique du droit, et la critique de la théologie en critique de la politique ». (*O.C.*, t. 3).

Ces différents passages indiquent clairement qu'il n'y avait aucune place pour la religion dans la conception du monde de

Marx. Pour lui, la religion n'était pas la racine de l'aliénation de l'humanité – mais elle en faisait partie.

Selon Marx, il fallait comprendre et saper l'influence des religions, et non les justifier ou les rationaliser. Cependant la critique de la religion est subordonnée à la lutte de classe politique – ce que Marx commence à esquisser dans le reste de l'article.

Ces passages indiquent également que Marx continue à subir l'influence de Bruno Bauer. Bien que plusieurs penseurs avant eux, tels d'Holbach, Maréchal et Hegel, aient comparé la religion à l'opium, Bauer se livra à cette comparaison explicite à l'époque où il collabora avec Marx. Dans *L'État chrétien et notre temps* (1841), Bauer écrit : « l'État chrétien pur est un État dans lequel prévaut la loi théologique. Cette loi atteint un vrai pouvoir ou, pour être plus exact, un pouvoir absolu, quand, par ses effets qui sont identiques à ceux de l'opium, elle endort tous les éléments de l'humanité. »

Dans « *La bonne cause de la liberté/ Die Gute Sache der Freiheit* » (1842), Bauer avait écrit que la religion « esquisse, dans son processus d'intoxication semblable à celui de l'opium, une image de la situation future, qui diffère radicalement de l'ordre de ce monde ». Pour lui, la religion « est l'expression, la manifestation isolée et la sanction de l'absence et de la condition malade des relations existantes » (cité par Zvi Rosen, in *Bruno Bauer and Karl Marx*).

D'autres métaphores employées par Marx ont également été empruntées à Bauer. Par exemple, Bauer a écrit dans « *La critique des évangiles synoptiques/ Kritik der evangelischen Geschichte der Synoptiker* » (1841) : « les chaînes qui attachent l'esprit humain au service de ces religions étaient décorées de fleurs ».

La rupture de Marx avec Bauer

Marx rompit avec Bauer à la fin de l'année 1842 à cause du soutien de ce dernier à Die Freien (Les Libres), un groupe de Jeunes Hégéliens (dont Engels) qui attaquaient la religion sans se soucier des réalités politiques de l'époque. Marx éditait alors la *Rheinische Zeitung* (*Gazette rhénane*) et menait une bataille, perdue d'avance, contre la censure du gouvernement prussien. Il refusa de publier plusieurs articles des membres de Die Freien.

Le 30 novembre 1842, il expliqua à Ruge sa position : « J'ai demandé en outre que l'on critique la religion dans le cadre de la critique des conditions politiques, plutôt que l'on critique les conditions politiques dans le cadre de la religion, parce que cela correspond mieux à la nature de ce journal et au degré d'instruction des lecteurs ; en effet, la religion en soi n'a pas de

contenu, elle doit son existence non pas au Ciel mais à la Terre, et, lorsqu'on abolira la réalité déformée dont elle est la théorie, elle s'effondrera d'elle-même. » (O.C., t. 1.)

La rupture finale intervint en mars 1843 quand Bauer indiqua clairement qu'il ne s'intéressait plus aux masses et à l'activité politique.

Entre 1843 et 1846, Marx et Engels critiquèrent brutalement Bauer. En dehors de leurs articles de revue, ils écrivirent deux livres où ils ne le ménagèrent pas : *La Sainte Famille* (1844) et *L'Idéologie allemande* (1845-1846). Mais ils n'adoptèrent pas pour autant des positions plus conciliantes vis-à-vis de la religion.

La question juive

Bhattacharyya insiste beaucoup sur les différences entre Marx et Bauer concernant la discrimination et les persécutions subies par les juifs dans l'Etat prussien. Bhattacharyya accuse, sans vergogne, les critiques modernes de la religion de partager l'opinion de Bauer, affirmation sans fondement.

Bauer s'opposa au combat pour l'émancipation des juifs au sein de l'Etat prussien existant. Marx le démolit justement dans *La Question juive* (1843). Marx avait raison de soutenir le combat pour mettre fin à la discrimination et l'oppression des juifs en Allemagne à l'époque, même si ce combat était loin d'aboutir à l'émancipation générale de l'humanité. Il soutenait le principe de la révolution française selon lequel chacun a « le droit de pratiquer la religion de son choix, quelle qu'elle soit ».

Il écrivit : « La religion nous importe non plus comme fondement, mais comme phénomène de la limitation profane. C'est pourquoi nous expliquons les limites religieuses des citoyens libres par leurs limites profanes. Nous ne prétendons nullement qu'ils doivent dépasser leurs limitations religieuses une fois qu'ils aboliront leurs limites profanes. Nous ne transformons pas les questions profanes en questions théologiques. Nous transformons les questions théologiques en questions profanes. Après que l'histoire s'est suffisamment longtemps dissoute en superstitions, nous dissolvons les superstitions pour en faire de l'histoire. La question de la relation entre l'émancipation politique et la religion devient pour nous la question de la relation entre l'émancipation politique et l'émancipation humaine. » (O.C., t. 3)

Marx avait raison de défendre une position démocratique cohérente contre toutes les formes d'oppression, y compris contre les persécutions religieuses. Mais cela ne contredisait en rien son attitude globale envers la religion.

Dans le même article, Marx indique clairement sa préférence pour un Etat laïque, et non pour un Etat qui favoriserait la religion (par exemple dans le système éducatif). Il écrit : « L'homme s'émancipe politiquement de la religion en la bannissant de la sphère du droit public et en la transférant dans la sphère du droit privé. (...) Bien plus, l'État *chrétien* parfait, ce n'est pas le prétendu État *chrétien*, qui reconnaît le christianisme comme sa base, comme la religion d'État, et prend donc une attitude exclusive envers les autres religions ; c'est plutôt l'État *athée*, l'État *démocratique*, l'État qui relègue la religion parmi les autres éléments de la société bourgeoise. » (*O.C.*, t. 3)

Bhattacharyya utilise un autre argument contre « les athées libéraux » en se livrant à une falsification complète. Bhattacharyya prétend qu'il faudrait écarter les premières critiques de la religion élaborées par Bauer, parce que celui-ci devint antisémite par la suite. Cet argument ne remet pas en cause la validité de ses conceptions dans les années 1840 quand Marx était associé avec lui. De plus, leurs polémiques dans les années 1840 ne provoquèrent pas une rupture complète entre eux. Selon la correspondance de Marx, Bauer vint rendre visite à Marx à Londres jusque dans les années 1855-56.

D'autres Jeunes Héégéliens critiques par rapport à la religion « ne virèrent pas à droite » – certains, comme Ruge, restèrent des « libéraux » tout comme à l'époque où ils collaboraient avec Marx. D'autres, comme Feuerbach qui critiquait la religion, adoptèrent des positions plus à gauche. En 1868, Feuerbach lut avec enthousiasme *Le Capital* et, en 1870, il rejoignit le Parti social-démocrate allemand. (Marx W. Wartofsky, *Feuerbach*, 1977)

Marx et Engels étaient parfaitement au courant de l'évolution de Bauer. Pourtant, dans un article rétrospectif écrit quarante ans plus tard, « *Bruno Bauer et le christianisme primitif* » (mai 1882) Engels rappela l'importance de la critique de Bauer concernant la religion au début des années 1840. Avant Bauer, expliqua-t-il, les libres-penseurs se contentaient de critiquer toutes les religions parce qu'elles trompaient leurs fidèles. Ils n'expliquaient pas leur origine et leur développement à partir des conditions historiques dans lesquelles elles surgissaient et comment elles en étaient venues à occuper une position dominante.

Selon Engels : « Bruno Bauer a contribué bien plus à la solution de cette question que quiconque. » Il a prouvé que les évangiles n'étaient pas quatre récits historiques indépendants mais des récits mutuellement interdépendants. Il a également montré que peu de faits évoqués dans les évangiles pouvaient

être prouvés historiquement, allant jusqu'à remettre en cause l'existence historique de Jésus-Christ.

Et Engels de conclure : « [Bauer] a déblayé le terrain pour la solution de la question suivante : quelle est l'origine des idées et des pensées qui, tissées ensemble, ont permis de construire une sorte de système dans le christianisme, et comment sont-elles arrivées dominer le monde ? » (O.C., t. 24)

A propos d'autres textes « de jeunesse » de Marx et Engels

Dans les *Manuscrits économique-philosophiques* (1844) Marx affirme de nouveau que « à l'origine, les dieux ne sont pas la cause, mais l'effet, de la confusion dans les esprits des hommes » (O.C., t. 3). Il ajoute : « Le communisme commence dès ses débuts (Owen) avec l'athéisme. L'athéisme est, au départ, encore bien loin d'être le communisme ; en réalité, cet athéisme est, encore et surtout, une abstraction. La philanthropie de l'athéisme n'est donc d'abord qu'une philanthropie philosophique abstraite, alors que celle du communisme est immédiatement réelle et directement tendue vers l'action. »

Dans ses *Manuscrits de 1844* Marx semble à un moment défendre l'idée que le socialisme ne serait pas fondé sur l'athéisme : « L'athéisme, explique-t-il, dans la mesure où il nie cette irréalité, n'a plus de sens, car l'athéisme est une négation de Dieu et, par cette négation, il postule l'existence de l'homme ; mais le socialisme, en tant que socialisme, n'a plus besoin d'une telle médiation. Il part de la conscience théoriquement et pratiquement sensible de l'homme et de la nature comme de l'essence. Le socialisme est la conscience de soi positive de l'homme, qui ne passe plus par la médiation de l'abolition de la religion, de même que la vie réelle est la réalité positive de l'homme qui ne passe plus par l'abolition de la propriété privée, par le communisme. »

Marx décrit cependant la religion comme la « conscience de soi aliénée de l'homme » et il considère l'athéisme comme partie intégrante de sa nouvelle conception du monde (O.C., t. 3)

Selon Engels : « de même que l'athéisme, suppression de Dieu, est le devenir de l'humanisme théorique, le communisme, abolition de la propriété privée, est la revendication de la vie réelle de l'homme comme sa propriété, le devenir de l'humanisme pratique ; en d'autres termes, l'athéisme est l'humanisme ramené à lui-même par le moyen de la suppression de la religion, le communisme est l'humanisme ramené à lui-même par celui de l'abolition de la propriété privée ».

Et il ajoute : « Mais l'athéisme et le communisme ne sont pas une fuite, une abstraction, une perte du monde objectif engendré par l'homme, une perte de ses forces essentielles qui ont pris une forme objective. Ils ne sont pas un retour à une pauvreté, une simplicité anormale et primitive. Ils sont bien plutôt, pour la première fois, le devenir réel, la réalisation devenue réelle pour l'homme de son essence, et de son essence en tant qu'essence réelle. » (O.C., t. 3.)

Dans *La Sainte Famille*, Marx et Engels affirment : « M. Bauer a donc traité la question *religieuse* et *théologique* de façon *religieuse* et *théologique*, ne fût-ce que parce que, dans la question "religieuse" actuelle, il voyait une question « purement *religieuse*. (...) On a montré à M. Bauer comment la *décomposition* de l'homme en *citoyen* non religieux et *personne privée* religieuse n'est pas du tout en contradiction avec l'émancipation politique. On lui a montré que, si l'État s'émancipe de la religion en s'émancipant de la *religion d'État*, tout en abandonnant la religion à elle-même dans le cadre de la société civile, l'individu s'émancipe *politiquement* de la religion en se comportant envers elle non plus comme envers une affaire publique, mais en la considérant comme son *affaire privée*. (...). S'il est vrai que M. Bauer est prisonnier de la *politique*, en revanche, il tient constamment la politique prisonnière de sa foi, la foi *critique* » (O.C., t. 4).

Marx et Engels critiquaient Bauer, parce que, en dépit de son athéisme, son mode de pensée était encore essentiellement religieux : « Herr Bauer était un théologien dès le début, mais pas un théologien ordinaire ; c'était un théologien critique ou un critique théologique. » (O.C., t. 4.)

Bien que la critique de la religion soit devenue ensuite subordonnée à la critique de l'économie politique du capitalisme, Marx et Engels ont continué à s'opposer à la religion.

Par exemple Engels, dans *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* (1844-45) s'opposa au rôle de la religion dans l'éducation et préconisa une instruction laïque : « Cependant, en fait, l'Eglise anglicane gère ses *national schools* [écoles populaires], et les diverses sectes gèrent leurs écoles, dans le seul but de conserver dans leur sein les enfants de leurs fidèles, et de ravir, de temps en temps, une pauvre âme enfantine à une autre secte. La conséquence en est que la religion, et plus précisément l'aspect le plus stérile de la religion : la discussion polémique, est élevée à la dignité de discipline par excellence, et que l'on bourre la mémoire des enfants avec des dogmes incompréhensibles et des distinguos théologiques ; que la haine sectaire et la bigoterie

sont éveillées dès le plus jeune âge et que toute formation rationnelle, intellectuelle et morale est honteusement négligée.

« A plusieurs reprises la classe ouvrière a exigé du Parlement une instruction publique strictement laïque, laissant la religion aux prêtres des différentes sectes ; mais, jusqu'ici, aucun ministère ne leur a accordé une mesure semblable.

« C'est normal ! Le ministre est le valet obéissant de la bourgeoisie, et celle-ci se divise en une infinité de sectes ; mais chaque secte ne consent à donner au travailleur cette éducation qui sinon serait dangereuse, que s'il est obligé de prendre, par-dessus le marché, l'antidote que constituent les dogmes particuliers à cette secte. Et ces sectes se disputant aujourd'hui encore la suprématie, la classe ouvrière en attendant reste inculte. » (*O.C.*, t. 4.)

D'autres écrits des années 1840 ont cherché à expliquer la religion comme une phase transitoire dans la pensée humaine. Dans son ébauche de « *Profession de foi communiste* » (9 juin 1847), Engels écrit :

« Les communistes rejettent-ils des religions existantes ? Toutes les religions qui ont existé jusqu'ici étaient des expressions des étapes historiques du développement de différents peuples ou des groupes de personnes. Mais le communisme est cette étape du développement historique qui rend toutes les religions existantes superflues et les dépasse. » (*O.C.*, t. 6.)

Il apporte la même réponse dans ses *Principes du communisme* en octobre 1847 (*O.C.*, t. 6).

Marx critiqua de façon cinglante les institutions religieuses. Il écrit dans « *Le communisme du Rheinischer Beobachter [l'Observateur rhénan]* » (1847) : « Les principes sociaux du christianisme prêchent la poltronnerie, le mépris de soi, l'abaissement, la servilité et l'humilité, en bref, toutes les qualités de la canaille ; et le prolétariat, qui ne permettra pas qu'on le traite en canaille, a besoin de son courage, du sentiment de sa dignité, de sa fierté et de son esprit d'indépendance encore plus que de son pain. Les principes sociaux du christianisme sont des principes de cafards, et le prolétariat, lui, est révolutionnaire. » (*O.C.*, t. 6 ; Marx et Engels, *Sur la religion*, pp. 81-86.)

Dans un discours à un cercle communiste prononcé en novembre 1847, Marx explique : « Parmi tout ce qu'a accompli la philosophie allemande, la critique de la religion est la chose la plus importante ; cette critique, cependant, ne partait pas du développement social. Tout qui a été écrit jusqu'ici contre la religion chrétienne se limitait à démontrer que cette religion repose sur de faux principes ; à expliquer comment, par exemple,

les auteurs se sont copiés les uns les autres ; le culte pratique du christianisme n'avait pas été encore examiné (...). Cette histoire, présentée dans le travail de G. F. Daumer (5), assène au christianisme le dernier coup ; la question est maintenant de savoir, quelle signification ceci a pour nous. Cela nous donne la certitude que la vieille société vit ses derniers jours et que l'édifice de la fraude et du préjugé s'effondre. » (O.C., t. 6.)

Dans le *Manifeste communiste* (1848) Marx et Engels affirment : « Le prolétaire est sans propriété ; ses relations avec sa femme et ses enfants n'ont plus rien de commun avec celles de la famille bourgeoise ; le travail industriel moderne, l'asservissement de l'ouvrier au capital, aussi bien en Angleterre qu'en France, en Amérique qu'en Allemagne, dépouillent le prolétaire de tout caractère national. Les lois, la morale, la religion sont à ses yeux autant de préjugés bourgeois derrière lesquels se cachent autant d'intérêts bourgeois. » (O.C., t. 6)

Selon eux, « Rien n'est plus facile que de donner une teinture de socialisme à l'ascétisme chrétien. Le christianisme ne s'est-il pas élevé lui aussi contre la propriété privée, le mariage, l'Etat ? Et à leur place n'a-t-il pas prêché la charité et la mendicité, le célibat et la mortification de la chair, la vie monastique et l'Eglise ? Le socialisme chrétien n'est que l'eau bénite avec laquelle le prêtre consacre le dépit de l'aristocratie. » (O.C., t. 6)

Écrits postérieurs

Marx et Engels évoquent la religion dans leurs écrits postérieurs et leur correspondance. Par exemple, en 1855, Marx écrit dans « *Le mouvement anticlérical. Une manifestation à Hyde Park* » : « On voit dans le texte de l'affiche ci-dessus que la lutte contre le cléricanisme prend le caractère en Angleterre de tous les combats sérieux – le caractère d'une lutte de classe des pauvres contre les riches, du peuple contre l'aristocratie, des gens de condition "inférieure" contre ceux de condition "supérieure". » (O.C., t. 14 ; Marx et Engels, *Sur la religion*, pp. 128-135.)

Marx a également écrit dans le volume 1 du *Capital* (1867) : « le monde religieux n'est que le reflet du monde réel ».

Engels est l'auteur d'études plus détaillées des mouvements religieux – *La guerre des paysans en Allemagne* (1850) et *L'histoire du christianisme primitif* (1894-5).

Dans *Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande* (1886) Engels affirme : « le Dieu chrétien n'est que le reflet fantastique, une image en miroir, de l'homme ».

Le SWP semble vouloir oublier ces mots et abandonner la conception du monde qu'ils impliquent. Cette attitude résulte

fondamentalement d'une confusion entre la critique idéologique de la religion et les conclusions politiques que l'on peut en tirer.

Bhattacharyya suppose que tout individu qui attaque la religion en tant qu'idéologie soutiendra et justifiera la répression contre les croyants. Cette affirmation est absurde. Marx et Engels ont su mener une critique incisive des idées religieuses tout en s'opposant aux persécutions antireligieuses – qu'elles soient l'œuvre de l'Etat bourgeois, ou même de socialistes.

Par exemple dans la « *La Littérature des réfugiés* » (1874), Engels souligne avec approbation l'influence de l'athéisme chez les ouvriers allemands et se déclare pour la diffusion de la propagande athée en France. Mais il ajoute : « Et cette demande que le peuple devienne athée sur l'ordre d'un comité secret est signée par deux membres de la Commune, qui ont largement eu l'occasion d'apprendre qu'une multitude de choses peuvent être ordonnées sur le papier sans être appliquées ; de plus, persécuter des idées que l'on n'aime pas est le meilleur moyen de les renforcer. Le seul service que l'on puisse rendre à Dieu aujourd'hui, c'est encore de transformer l'athéisme en un article de foi qui doit être imposé [aux gens] et de renchérir sur les lois anti-catholiques de Bismarck en interdisant totalement la religion. » (*O.C.*, t. 24.)

Dans la *Critique du programme de Gotha* (1875), Marx écrit : « Si on voulait, par ces temps de *Kulturkampf*, rappeler au libéralisme ses vieux mots d'ordre, on ne pouvait le faire que sous cette forme : "Chacun doit pouvoir satisfaire ses besoins religieux et corporels sans que la police y fourre son nez." Mais le Parti ouvrier avait là l'occasion d'exprimer sa conviction que la bourgeoise "liberté de conscience" n'est rien de plus que la tolérance de toutes les sortes possibles de liberté de conscience religieuse, tandis que lui s'efforce de libérer les consciences de la fantasmagorie religieuse. Seulement on se complait là à ne pas dépasser le niveau "bourgeois". »

L'athéisme de Marx et d'Engels était indissociable de leurs théories et bien enraciné dans leur conception du monde. Ils croyaient que seule la science pouvait comprendre la nature et la société, et que seule l'activité humaine pouvait les changer, et non les forces surnaturelles. Ils étaient favorables à la propagande contre les idées et les institutions religieuses – même si cette tâche était, pour eux, subordonnée à la mobilisation des travailleurs (y compris les ouvriers ayant des convictions religieuses) et à la lutte de classe. Marx et Engels se sont également opposés à l'oppression des groupes religieux.

Les écrits de Marx et d'Engels, quelle que soit leur autorité, ne nous renseignent guère sur la nature de la religion aujourd'hui,

et ils ne déterminent pas mécaniquement notre attitude vis-à-vis des musulmans en général et de l'islam politique en particulier. Si nous voulions définir notre attitude aujourd'hui simplement à partir de citations de Marx et d'Engels nous ne ferions qu'adopter nous-mêmes un mode de pensée religieux.

Cependant leurs écrits nous aident à nous orienter aujourd'hui – à la fois parce que nous critiquons sévèrement la religion et parce que, au sein du mouvement ouvrier, nous sommes des démocrates conséquents sur les questions religieuses, comme sur toutes les autres.

Paul Hampton

Notes du traducteur

1. AWL, Alliance for Workers Liberty, petit groupe trotskyste britannique au passé plutôt orthodoxe et dogmatique. *Ni patrie ni frontières* a publié à plusieurs reprises des textes de l'AWL sur différents sujets, non parce que nous partageons toutes ses analyses, mais parce que ce groupe a le mérite, sur certaines questions importantes, de rompre avec la langue de bois et l'autosatisfaction béate de l'extrême gauche internationale et d'essayer de répondre à des questions politiques actuelles difficiles (Union européenne, Israël/Palestine, antisémitisme de gauche, terrorisme, islam politique, anti-impérialisme réactionnaire, laïcité) sans systématiquement botter en touche ou s'en tirer par des généralités creuses (*Ni patrie ni frontières*).

2. *Socialist Worker* est l'hebdomadaire du Socialist Workers Party, principal groupe d'extrême gauche britannique. Ce petit parti se réclame du trotskysme tout en ayant toujours considéré les pays dits « socialistes » comme des « capitalismes d'État ». Deux courants de la LCR (Socialisme par en bas, qui édite la revue *Que faire* et Socialisme international qui publie une revue homonyme) se réclament de cette tendance politique en France (*Ni patrie ni frontières*).

3. « *Liberals* » en anglais est un terme plutôt péjoratif dans la bouche des militants d'extrême gauche actuels. Il ne désigne pas spécifiquement le « libéralisme » économique, comme c'est souvent le cas en France, mais serait plutôt synonyme de « démocrates bourgeois », ou de « gauche molle ». La traduction est ici encore compliquée par le fait que ce terme n'avait pas le même sens au XIX^e siècle et aujourd'hui (*Ni patrie ni frontières*).

4. Montagne : nom donné à un groupe politique de l'Assemblée législative française de 1791 qui siégeait sur les bancs les plus hauts. Favorable à la république, il avait pour principaux dirigeants Danton, Marrat et Robespierre. Les montagnards s'appuyèrent sur les sans-culottes. Ce nom fut repris par les républicains sous la Seconde République (1848-1851) (*Ni patrie ni frontières*).

5. Il s'agit de *La religion de l'ère nouvelle. Essai de fondement combinatoire et aphoristique*, 3 volumes, Hambourg, 1850, à propos duquel Marx et Engels rédigèrent un compte rendu, cf. Marx et Engels, *Sur la religion*, Editions sociales, 1972, pp. 91-97 (*Ni patrie ni frontières*).

Contributions à l'histoire du christianisme primitif

Écrit en 1894, ce texte fut traduit par Laura Lafargue et publié dans la revue *Le Devenir social*, une des deux revues avec *l'Ere nouvelle* qui marquent les débuts de l'introduction du « marxisme » en France. Le texte a été repris du site marxists.org.

Engels commence par établir un parallèle entre le christianisme primitif et le mouvement ouvrier naissant. Et certains éléments de cette comparaison ne sont pas très éloignés de phénomènes récents, notamment quand il explique comment le socialisme attirait toutes sortes de gens qui « n'ont plus rien à espérer du monde officiel ou qui s'y sont brûlés » (végétariens, écolos et antispécistes avant la lettre, etc.), et qu'il était accompagné par un changement des rapports entre les hommes et les femmes (on pense à la « libération sexuelle » des années 60).

Engels note aussi que, trois siècles après sa naissance, le christianisme devint la religion d'Etat d'un empire mondial. On pourrait ajouter que le socialisme est devenu la religion d'Etat d'un empire profane bien plus rapidement...

Pour le reste, l'article se concentre sur une analyse détaillée (une « déconstruction » dirait-on aujourd'hui pour faire plus chic) de l'Apocalypse selon saint Jean, ce qui montre que Engels ne se contentait pas d'affirmer que les mouvements religieux « reflétaient » (expression

malheureuse) des changements sociaux, il avait une connaissance intime de l'idéologie qu'il critiquait, contrairement à nombre de ses « disciples ».

Et même sa petite note finale sur l'islam, avec toutes ses limites, est intéressante pour comprendre un peu Ben Laden et l'islam politique actuel. Engels écrit que « tous les cent ans » une « nouvelle purification » est nécessaire et qu'un « nouveau Mahdi » surgit dans le « monde mahométan » car les conditions économiques restent intactes et que l'écart se creuse à chaque fois entre les principes religieux et les pratiques des élites urbaines. A méditer...(*Ni patrie ni frontières*)

I

L'histoire du christianisme primitif offre des points de contact remarquables avec le mouvement ouvrier moderne. Comme celui-ci, le christianisme était à l'origine le mouvement des opprimés, il apparaissait tout d'abord comme la religion des esclaves et des affranchis, des pauvres et des hommes privés de droits, des peuples subjugués ou dispersés par Rome.

Tous les deux, le christianisme de même que le socialisme ouvrier, prêchent une délivrance prochaine de la servitude et de la misère ; le christianisme transporte cette délivrance dans l'au-delà, dans une vie après la mort, dans le ciel ; le socialisme la place dans ce monde, dans une transformation de la société. Tous les deux sont poursuivis, et traqués, leurs adhérents sont proscrits et soumis à des lois d'exception, les uns comme ennemis du genre humain, les autres comme ennemis du gouvernement, de la religion, de la famille, de l'ordre social. Et malgré toutes les persécutions, et même directement servies par elles, l'un et l'autre se frayent victorieusement, irrésistiblement leur chemin.

Trois siècles après sa naissance, le christianisme est reconnu comme la religion d'État de l'empire mondial de Rome : en moins de soixante ans, le socialisme a conquis une position telle que son triomphe définitif est absolument assuré.

Par conséquent, si M. le professeur A. Menger, dans son *Droit au produit intégral du travail*, s'étonne de ce que sous les empereurs romains, vu la colossale centralisation des biens-fonds et les souffrances infinies de la classe travailleuse, composée pour la plupart d'esclaves, « le socialisme ne se soit pas implanté après la chute de l'empire romain occidental », c'est qu'il ne voit pas que précisément ce « socialisme », dans la mesure où cela

était possible à l'époque, existait effectivement et arrivait au pouvoir – avec le christianisme. Seulement ce christianisme, comme cela devait fatalement être, étant donné les conditions historiques, ne voulait pas réaliser la transformation sociale dans ce monde, mais dans l'au-delà, dans le ciel, dans la vie éternelle après la mort dans le « millenium » imminent.

Déjà au Moyen Age le parallélisme des deux phénomènes s'impose lors des premiers soulèvements de paysans opprimés, et notamment, des plébéiens des villes. Ces soulèvements, ainsi, que tous les mouvements des masses au Moyen Age portèrent nécessairement un masque religieux, apparaissaient comme des restaurations du christianisme primitif à la suite d'une corruption envahissante (1), mais derrière l'exaltation religieuse se cachaient régulièrement de très positifs intérêts profanes. Cela ressortait d'une manière grandiose dans l'organisation des Taborites de Bohême sous Jean Zizka, de glorieuse mémoire ; mais ce trait persiste à travers tout le Moyen Age, jusqu'à ce qu'il disparaisse petit à petit, après la guerre des paysans en Allemagne, pour réapparaître chez les ouvriers communistes après 1830. Les communistes révolutionnaires français, de même que Weitling et ses adhérents, se réclamèrent du christianisme primitif, bien longtemps avant que Renan ait dit : « Si vous voulez vous faire une idée des premières communautés chrétiennes, regardez une section locale de l'Association internationale des travailleurs. »

L'homme de lettres français qui, à l'aide d'une exploitation de la critique biblique allemande sans exemple, même dans le journalisme moderne, a confectionné le roman ecclésiastique, *Les Origines du christianisme*, ne savait pas tout ce qu'il y avait de vrai dans son dire. Je voudrais voir l'ancien internationaliste, capable de lire, par exemple, la seconde épître aux Corinthiens, attribuée à Paul, sans que, sur un point tout au moins, d'anciennes blessures ne se rouvrirent chez lui. L'épître tout entière, à partir du VIII^e chapitre, retentit de l'éternelle complainte, trop connue hélas : « Les cotisations ne rentrent pas. » Combien des plus zélés propagandistes, vers 1865, eussent serré la main de l'auteur de cette lettre, quel qu'il soit, avec une sympathique intelligence, en lui murmurant à l'oreille : « Cela t'est donc arrivé, frère, à toi aussi ! » Nous autres aussi nous pourrions en conter long là-dessus – dans notre association aussi les Corinthiens pullulaient –, ces cotisations qui ne rentraient pas, qui, insaisissables, tournoyèrent devant nos yeux de Tantale, mais c'étaient là précisément les fameux millions de l'Internationale.

L'une de nos meilleures sources sur les premiers chrétiens est Lucien de Samosate, le Voltaire de l'Antiquité classique, qui gardait une attitude également sceptique à l'égard de toute espèce de superstition religieuse, et qui, par conséquent, n'avait pas de motifs (ni, par croyance païenne ni par politique) pour traiter les chrétiens autrement que n'importe quelle association religieuse.

Au contraire, il les raille tous pour leur superstition, aussi bien les adorateurs de Jupiter que les adorateurs du Christ : de son point de vue, platement rationaliste, un genre de superstition est tout aussi inepte qu'un autre. Ce témoin, en tout cas impartial, raconte, entre autres choses, la biographie d'un aventurier, Pérégrinus, qui se nommait Protée de Parium sur l'Hellespont. Ledit Pérégrinus débuta dans sa jeunesse en Arménie, par un adultère, fut pris en flagrant délit et condamné à être lynché selon la coutume du pays. Heureusement parvenu à s'échapper, il étrangla son vieux père et dut s'enfuir.

« Ce fut vers cette époque qu'il se fit instruire dans l'admirable religion des chrétiens, en s'affiliant en Palestine avec quelques-uns de leurs prêtres et de leurs scribes. Que vous dirai-je ? Cet homme leur fit bientôt savoir qu'ils n'étaient que des enfants, tour à tour prophète, thiasarque, chef d'assemblée, il fut tout à lui seul, interprétant leurs livres, les expliquant, en composant de son propre fonds. Aussi nombre de gens le regardèrent-ils comme un dieu, un, législateur, un pontife, égal à celui qui est honoré en Palestine, où il fut mis en croix pour avoir introduit ce nouveau culte parmi les hommes. Protée ayant été arrêté par ce motif, fut jeté en prison. Du moment qu'il fut dans les fers, les chrétiens, se regardant comme frappés, mirent tout en œuvre pour l'enlever ; mais ne pouvant y parvenir, ils lui rendirent au moins toutes sortes d'offices avec un zèle et un empressement infatigables. Dès le matin on voyait rangés autour de la prison une foule de vieilles femmes, de veuves et d'orphelins. Les principaux chefs de la secte passaient la nuit auprès de lui, après avoir corrompu les geôliers : ils se faisaient apporter des mets, lisaient leurs livres saints ; et le vertueux Pérégrinus – il se nommait encore ainsi – était appelé par eux le nouveau Socrate. Ce n'est pas tout ; plusieurs villes d'Asie lui envoyèrent des députés au nom des chrétiens, pour lui servir d'appui, d'avocats et de consolateurs. On ne saurait croire leur empressement en pareilles occurrences pour tout dire en un mot, rien ne leur coûte. Aussi Pérégrinus, sous le prétexte de sa prison, vit-il arriver de bonnes sommes d'argent et se fit-il un gros revenu. Ces malheureux se figurent qu'ils sont immortels et qu'ils vivront éternellement. En conséquence ils méprisent les

supplices et se livrent volontairement à la mort. Leur premier législateur leur a encore persuadé qu'ils sont tous frères. Dès qu'ils ont une fois changé de culte, ils renoncent aux dieux des Grecs, et adorent le sophiste crucifié dont ils suivent les lois. Ils méprisent également tous les biens et les mettent en commun, sur la foi complète qu'ils ont en ses paroles. En sorte que s'il vient à se présenter parmi eux un imposteur, un fourbe adroit, il n'a pas de peine à s'enrichir fort vite, en riant sous cape de leur simplicité. Cependant Pérégrinus est bientôt délivré de ses fers par le gouverneur de Syrie. »

A la suite d'autres aventures encore, il est dit :

« Pérégrinus reprend donc sa vie errante, accompagné dans ses courses vagabondes par une troupe de chrétiens qui lui servent de satellites et subviennent abondamment à ses besoins. Il se fit ainsi nourrir pendant quelque temps. Mais ensuite ayant violé quelques-uns de leurs préceptes (on l'avait vu, je crois, manger d'une viande prohibée), il fut abandonné de son cortège et réduit à la pauvreté » (traduction Talbot).

Que de souvenirs de jeunesse s'éveillent, en moi à la lecture de ce passage de Lucien. Voilà, tout d'abord, le « Prophète Albrecht » qui, à partir de 1840 environ, et quelques années durant, rendait peu sûres – à la lettre – les communautés communistes de Weitling en Suisse. C'était un homme grand et fort, portant une longue barbe, qui parcourait la Suisse à pied, à la recherche d'un auditoire pour son nouvel évangile de l'affranchissement du monde. Au demeurant, il paraît avoir été un brouillon assez inoffensif, et mourut de bonne heure.

Voilà son successeur moins inoffensif, le Dr George Kuhlmann de Holstein, qui mit à profit le temps où Weitling était en prison, pour convertir les communistes de la Suisse française à son évangile à lui, et qui, pour un temps y réussit si bien qu'il gagna jusqu'au plus spirituel, en même temps que le plus bohème d'entre eux, August Becker. Feu Kuhlmann donnait des conférences, qui furent publiées en 1845, sous le titre : *Le nouveau monde ou le royaume de l'esprit sur la terre. Annonciation.*

Et dans l'introduction rédigée selon toute probabilité par Becker, on lit : « Il manquait un homme dans la bouche de qui toutes nos souffrances, toutes nos espérances et nos aspirations, en un mot, tout ce qui remue le plus profondément notre temps, trouvât une voix. Cet homme qu'attendait notre époque, il est apparu. C'est le Dr George Kuhlmann de Holstein. Il est apparu, avec la doctrine du nouveau monde ou du royaume de l'esprit dans la réalité. »

Est-il besoin de dire que cette doctrine du nouveau monde n'était que le plus banal sentimentalisme, traduit en une

phraséologie demi-biblique, à la Lamennais, et débité avec une arrogance de prophète ? Ce qui n'empêchait pas les bons disciples de Weitling de porter ce charlatan sur leurs épaules, comme les chrétiens d'Asie avaient porté Pérégrinus. Eux qui, d'ordinaire, étaient archi-démocratiques et égalitaires, au point de nourrir des soupçons inextinguibles à l'égard de tout maître d'école, de tout journaliste, de tous ceux qui n'étaient pas des ouvriers manuels, comme autant de « savants » cherchant à les exploiter, se laissèrent persuader par ce si mélodramatiquement équipé Kuhlmann, que dans le « nouveau monde » le plus sage, *id est* Kuhlmann, réglerait la répartition des jouissances et qu'en conséquence, dans le vieux monde déjà, les disciples eussent à fournir les jouissances par boisseaux au plus sage, et à se contenter, eux, des miettes. Et Pérégrinus-Kuhlmann vécut dans la joie et dans l'abondance tant que cela durait.

A vrai dire, cela ne dura guère ; le mécontentement croissant des sceptiques et des incrédules, les menaces de persécution du gouvernement vaudois mirent fin au royaume de l'esprit à Lausanne : Kuhlmann disparut.

Des exemples analogues viendront, par douzaine, à la mémoire de quiconque a connu par expérience les commencements du mouvement ouvrier en Europe.

A l'heure présente, des cas aussi extrêmes sont devenus impossibles, du moins dans les grands centres ; mais dans des localités perdues, où le mouvement conquiert un terrain vierge, un petit Pérégrinus de la sorte pourrait bien compter encore sur un succès momentané et relatif. Et ainsi que vers le parti ouvrier de tous les pays affluent tous les éléments n'ayant plus rien à espérer du monde officiel – ou qui s'y sont brûlés –, tels que les adversaires de la vaccination, végétariens, les anti-vivisectionnistes, les partisans de la médecine des simples, les prédicateurs des congrégations dissidentes dont les ouailles ont pris le large, les auteurs de nouvelles théories sur l'origine du monde, les inventeurs ratés ou malheureux, les victimes de réels ou d'imaginaires passe-droits, les imbéciles honnêtes et les deshonnêtes imposteurs –, il en allait de même chez les chrétiens.

Tous les éléments que le procès de dissolution de l'ancien monde avait libéré, étaient attirés, les uns après les autres, dans le cercle d'attraction du christianisme, l'unique élément qui résistait à cette dissolution – précisément parce qu'il en était le produit tout spécial, et qui, par conséquent, subsistait et grandissait alors que les autres éléments n'étaient que des mouches éphémères.

Point d'exaltation, d'extravagance, d'insanité ou d'escroquerie qui ne se soit produite dans les jeunes communautés chrétiennes et qui temporairement et en de certaines localités n'ait rencontré des oreilles attentives et de dociles croyants. Et comme les communistes de nos premières communautés, les premiers chrétiens étaient d'une crédulité inouïe à l'égard de tout ce qui semblait faire leur affaire, de sorte que nous ne savons pas, d'une façon positive, si du grand nombre d'écrits que Pérégrinus a composés pour la chrétienté il ne se soit pas glissé des fragments par ci, par là, dans notre Nouveau Testament.

II

La critique biblique allemande, jusqu'ici, la seule base scientifique de notre connaissance de l'histoire du christianisme primitif, a suivi une double tendance.

L'une de ces tendances est représentée par l'école de Tübingen, à laquelle, dans une acception plus large, appartient aussi D. F. Strauss. Elle va aussi loin dans l'examen critique qu'une école théologique saurait aller. Elle admet que les quatre évangiles ne sont pas des rapports de témoins oculaires, mais des remaniements ultérieurs d'écrits perdus, et que quatre, tout au plus, des épîtres attribuées à saint Paul sont authentiques.

Elle biffe, comme inadmissibles, de la narration historique, tous les miracles et toutes les contradictions ; de ce qui reste, elle cherche à sauver tout ce qui est sauvable, et en cela transparait son caractère d'école théologique. Et c'est grâce à cette école que Renan, qui, en grande partie se fonde sur elle, a pu, en appliquant la même méthode, opérer bien d'autres sauvetages encore. Outre nombre de narrations du Nouveau Testament plus que douteuses, il veut nous imposer quantité de légendes de martyres comme authentiquées historiquement. Dans tous les cas, tout ce que l'école de Tubingen rejette du Nouveau Testament comme apocryphe ou comme n'étant pas historique, peut être considéré comme définitivement écarté par la science.

L'autre tendance est représentée par un seul homme – Bruno Bauer. Son grand mérite est d'avoir hardiment critiqué les évangiles et les apostoliques, d'avoir été le premier à procéder sérieusement dans l'examen, non seulement des éléments juifs et gréco-alexandrins, mais aussi des éléments grecs et gréco-romains qui ouvrirent au christianisme la voie à la religion universelle. La légende du christianisme né de toutes pièces du judaïsme, partant de la Palestine pour conquérir le monde au moyen d'une dogmatique et d'une éthique arrêtées dans les

grandes lignes, est devenue impossible depuis Bauer ; désormais elle pourra tout au plus continuer de végéter dans les facultés théologiques et dans l'esprit des gens qui veulent « conserver la religion pour le peuple », même au prix de la science.

Dans la formation du christianisme, tel qu'il a été élevé au rang de religion d'État par Constantin, l'école de Philon d'Alexandrie, et la philosophie vulgaire gréco-romaine, platonique et notamment stoïque ont eu leur large part. Cette part est loin d'être établie dans les détails, mais le fait est démontré, et c'est là, d'une manière prépondérante, l'œuvre de Bruno Bauer ; il a jeté les bases de la preuve que le christianisme n'a pas été importé du dehors, de la Judée, et imposé au monde gréco-romain, mais qu'il est, du moins dans la forme qu'il a revêtu comme religion universelle, le produit tout spécial de ce monde.

Naturellement, dans ce travail, Bauer dépassa de beaucoup le but, comme il arrive à tous ceux qui combattent des préjugés invétérés. Dans l'intention de montrer l'influence de Philon, et surtout de Sénèque, sur le christianisme naissant, même au point de vue littéraire, et de représenter formellement les auteurs du Nouveau Testament comme des plagiaires de ces philosophes, il est obligé de retarder l'apparition de la nouvelle religion d'un demi-siècle, de rejeter les rapports contraires des historiens romains, et, en général, de prendre de graves libertés avec l'histoire reçue. Selon lui, le christianisme, comme tel, n'apparaît que sous les empereurs Flaviens, la littérature du Nouveau Testament que sous Hadrien, Antonin et Marc-Aurèle. De cette sorte disparaît chez Bauer tout fond historique pour les narrations du Nouveau Testament relatives à Jésus et à ses disciples ; elles se résolvent en légendes où les phases de développement internes et les conflits d'âme des premières communautés sont attribués à des personnes plus ou moins fictives. Ni Galilée ni Jérusalem, mais bien Alexandrie et Rome sont, d'après Bauer, les lieux de naissance de la nouvelle religion.

Par conséquent, si l'école de Tubingen dans le résidu, incontesté par elle, de l'histoire et de la littérature du Nouveau Testament, nous a offert l'extrême maximum de ce que la science peut, de nos jours encore, laisser passer comme sujet à controverse, Bruno Bauer nous apporte le maximum de ce qu'elle peut y attaquer. Entre ces limites se trouve la vérité. Que celle-ci, avec nos moyens actuels, soit susceptible d'être déterminée, paraît bien problématique. De nouvelles trouvailles, notamment à Rome, dans l'Orient et avant tout en Égypte, y contribueront bien davantage que toute critique.

Or, il y a dans le Nouveau Testament un seul livre dont il soit possible, à quelques mois près, de fixer la date de rédaction ; lequel a dû être écrit entre juin 67 et janvier ou avril 68, un livre qui, par conséquent, appartient aux tout premiers temps chrétiens, qui en reflète les notions avec la plus naïve sincérité et dans une langue idiomatique correspondante ; qui, partant, est à mon sens, autrement important pour déterminer ce que fut réellement le christianisme primitif que tout le reste du Nouveau Testament, de beaucoup postérieur en date dans sa rédaction actuelle. Ce livre est la prétendue Apocalypse de Jean ; et comme, par surcroît, ce livre, en apparence le plus obscur de toute la Bible, est devenu aujourd'hui, grâce à la critique allemande, le plus compréhensible et le plus transparent de tous, je demande à en entretenir le lecteur.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur ce livre pour se convaincre de l'état d'exaltation de l'auteur et du « milieu ambiant » où il vivait. Notre « Apocalypse » n'est pas la seule de son espèce et de son temps. De l'an 164, avant notre ère, d'où date la première qui nous ait été conservée, le livre dit de Daniel, jusqu'à environ 250 de notre ère, la date approximative du *Carmen* de Commodien, Renan ne compte pas moins de 15 « Apocalypses » classiques parvenues jusqu'à nous, sans parler des imitations ultérieures. (Je cite Renan parce que son livre est le plus accessible et le plus connu en dehors des cercles professionnels.) Ce fut un temps où à Rome et en Grèce, mais bien davantage encore en Asie mineure, en Syrie et en Egypte, un mélange disparate des plus crasses superstitions de tous les pays était accepté sans examen, et complété par de pieuses fraudes et un charlatanisme direct, où la thaumaturgie, les convulsions, les visions, la divination de l'avenir, l'alchimie, la kabbale et autres sorcelleries occultes tenaient le premier rôle. Ce fut là l'atmosphère où le christianisme primitif prit naissance, et cela au milieu d'une classe de gens qui, plus que toute autre, était ouverte à ces imaginations surnaturelles. Aussi bien les gnostiques chrétiens d'Egypte, comme, entre autres choses, le prouvent les papyrus de Leyde, se sont-ils, au II^e siècle de l'ère chrétienne, fortement adonnés à l'alchimie, et ont-ils incorporé des notions alchimistes dans leurs doctrines. Et les *mathematici* chaldéens et juifs qui, d'après Tacite, furent à deux reprises, sous Claude et encore sous Vitellius, chassés de Rome pour magie, n'exercèrent pas d'autres arts géométriques que ceux que nous retrouverons au cœur même de l'Apocalypse de Jean.

A cela s'ajoute que toutes les apocalypses se reconnaissent le droit de tromper leurs lecteurs. Non seulement, en règle générale, sont-elles écrites par de tout autres personnes que leurs

auteurs prétendus, pour la plupart plus modernes, par exemple le livre de Daniel, le livre d'Hénoch, les Apocalypses d'Esdras, de Baruch, de Jude, etc., les livres sibyllins, mais ils ne prophétisent au fond que des choses arrivées depuis longtemps et parfaitement connues de l'auteur véritable.

C'est ainsi qu'en l'an 164, peu de temps avant la mort d'Antiochus Épiphane, l'auteur du Livre de Daniel fait prédire à Daniel, censé vivre à l'époque de Nabuchodonosor, l'ascendant et le déclin de la domination de la Perse et de la Macédoine, et le commencement de l'empire mondial de Rome, en vue de prédisposer ses lecteurs, par cette preuve de ses dons prophétiques, à accepter sa prophétie finale : que le peuple d'Israël surmontera toutes ses tribulations et sera enfin victorieux. Si donc l'Apocalypse de Jean était réellement l'ouvrage de l'auteur prétendu, elle constituerait l'unique exception dans la littérature apocalyptique.

Le Jean, qui se donne pour l'auteur, était en tout cas un homme très considéré parmi les chrétiens de l'Asie mineure. Le ton des épîtres missives aux sept communautés nous en est garant. Il se pourrait donc que ce fut l'apôtre Jean, dont l'existence historique, si elle n'est pas absolument authentiquée, est du moins très vraisemblable. Et si cet apôtre en était effectivement l'auteur, ce ne serait que tant mieux pour notre thèse. Ce serait la meilleure preuve que le christianisme de ce livre est le véritable, le vrai christianisme primitif. Il est prouvé, soit dit en passant, que la Révélation ne procède pas du même auteur que l'Évangile ou les trois épîtres également attribuées à Jean.

L'Apocalypse consiste en une série de visions. Dans la première, le Christ apparaît, vêtu en grand prêtre, marchant entre sept chandeliers d'or, qui représentent les sept communautés asiatiques, et dicte à « Jean » des lettres aux sept « anges » de ces communautés. Dès le début, la différence perce d'une manière frappante entre ce christianisme-ci et la religion universelle de Constantin formulée par le Concile de Nicée. La trinité non seulement est inconnue, elle est ici une impossibilité. A la place du Saint-Esprit unique ultérieur, nous avons les « sept esprits de Dieu », tirés, par les rabbins, d'Esaië, XI, 2. Jésus-Christ est le fils de Dieu, le premier et le dernier, l'alpha et l'oméga, mais nullement lui-même Dieu, ou l'égal de Dieu ; il est au contraire « le principe de la création de Dieu », par conséquent une émanation de Dieu, existant de tout temps, mais subordonnée, analogue aux sept esprits mentionnés plus haut. Au chapitre XV, 3, les martyrs au ciel « chantent le cantique de Moïse, serviteur de Dieu et le cantique de l'agneau », pour la

glorification de Dieu. Jésus-Christ est crucifié à Jérusalem (XI, 8), mais il est ressuscité (I. 5, 8), il est l'agneau qui a été sacrifié pour les péchés du monde, et avec le sang duquel les fidèles de tous les peuples et de toutes langues sont rachetés à Dieu.

Ici gît la conception fondamentale qui permit au christianisme de s'épanouir en religion universelle. La notion que les dieux, offensés par les actions des hommes, pouvaient être propitiés par des sacrifices, était commune à toutes les religions des Sémites et des Européens ; la première conception fondamentale révolutionnaire du christianisme (empruntée à l'école de Philon) était que, par un grand sacrifice volontaire d'un médiateur, les péchés de tous les temps et de tous les hommes étaient expiés une fois pour toutes – pour les fidèles. De la sorte disparaissait la nécessité de tout sacrifice ultérieur, et par suite la base de nombre de cérémonies religieuses. Or, se débarrasser de cérémonies qui entravaient ou interdisaient le commerce avec des hommes de croyances différentes, était la condition indispensable d'une religion universelle. Et nonobstant, si ancrée dans les mœurs populaires était l'habitude des sacrifices, que le catholicisme, qui réadopta tant de coutumes païennes, jugea utile de s'accommoder à ce fait en introduisant tout au moins le symbolique sacrifice de la messe. Par contre, nulle trace dans notre livre du dogme du péché originel.

Ce qui surtout caractérise ces épîtres missives ainsi que le livre tout entier, c'est que jamais, et nulle part, il ne vient à l'idée de l'auteur de se désigner, lui et ses coreligionnaires, autrement que comme juifs. Aux sectaires de Smyrne et de Philadelphie, contre lesquels il s'élève, il reproche : « Ils se disent être juifs et ne le sont pas, mais sont de la Synagogue de Satan », de ceux de Pergame, il dit : « Ils retiennent la doctrine de Balaam, lequel enseignait Balac à mettre un scandale devant les enfants d'Israël, afin qu'ils mangeassent des choses sacrifiées aux idoles et qu'ils se livrassent à la fornication. »

Ce n'est donc pas à des chrétiens conscients que nous avons affaire ici, mais à des gens qui se donnent pour juifs ; leur judaïsme, sans doute, est une nouvelle phase de développement de l'ancien ; c'est précisément pour cela qu'il est le seul vrai. C'est pourquoi, lors de l'apparition des saints devant le trône de Dieu, viennent en premier lieu 144 000 juifs, 12 000 de chaque tribu, et seulement ensuite l'innombrable foule des païens convertis à ce judaïsme renouvelé. Notre auteur, en l'an 69 de notre ère était loin de se douter qu'il représentait une phase toute nouvelle de l'évolution religieuse, appelée à devenir un des

éléments les plus révolutionnaires dans l'histoire de l'esprit humain.

Ainsi, on le voit, le christianisme inconscient d'alors était à mille lieues de la religion universelle, dogmatiquement arrêtée par le Concile de Nicée. Ni la dogmatique, ni l'éthique ultérieure ne s'y rencontre ; en revanche, il y a le sentiment qu'on est en lutte contre tout un monde et que l'on sortira vainqueur de cette lutte ; une ardeur belliqueuse et une certitude de vaincre qui font complètement défaut chez les chrétiens de nos jours et ne se rencontrent plus qu'à l'autre pôle de la société – chez les socialistes.

En fait, la lutte contre un monde tout-puissant, et la lutte simultanée des novateurs entre eux, est commune à tous deux, et aux chrétiens primitifs et aux socialistes. Les deux grands mouvements ne sont pas faits par des chefs et des prophètes – bien que les prophètes ne manquent ni chez l'un ni chez l'autre – , ce sont des mouvements de masse.

Et tout mouvement de masse est, au début, nécessairement confus ; confus, parce que toute pensée de masse se meut, d'abord, dans des contradictions, parce qu'elle manque de clarté et de cohérence ; confus, encore, précisément à cause du rôle qu'y jouent les prophètes, dans les commencements. Cette confusion se manifeste dans la formation de nombreuses sectes qui se combattent entre elles avec au moins autant d'acharnement que l'ennemi commun du dehors. Cela se passa ainsi dans le christianisme primitif ; cela se passa de même dans les commencements du mouvement socialiste, pour si chagrinant que cela fut pour les honnêtes gens bien intentionnés qui prêchèrent l'union, alors que l'union n'était pas possible.

Est-ce que, par exemple, l'Internationale était tenue en état de cohésion par un dogme unitaire ? En aucune façon. Il y avait là des communistes selon la tradition française d'avant 1848, qui eux, à leur tour, représentaient des nuances différentes, des communistes de l'école de Weitling, d'autres encore, appartenant à la Ligue régénérée des communistes ; des proudhoniens qui étaient l'élément prédominant en France et en Belgique, des blanquistes ; le parti ouvrier allemand ; enfin, des anarchistes bakounistes, qui, un moment, eurent le dessus – et ce n'étaient là que les groupes principaux.

A dater de la fondation de l'Internationale, il a fallu un quart de siècle pour effectuer la séparation d'avec les anarchistes d'une manière définitive et générale, et pour établir un accord tout au moins sur les points de vue économiques les plus généraux. Et cela avec nos moyens de communication, les chemins de fer, les

télégraphes, les villes industrielles monstres, la presse et les réunions populaires organisées.

Même division en innombrables sectes chez les premiers chrétiens, division qui justement était le moyen d'amener la discussion et d'obtenir l'unité ultérieure. Nous la constatons déjà dans ce livre, indubitablement le plus ancien document chrétien, et notre auteur fulmine contre elle avec le même emportement qu'il déploie contre le monde pécheur du dehors tout entier. Voilà tout d'abord les Nicolaïtes, à Ephèse et à Pergame, ceux qui se disent être juifs, mais, qui sont la synagogue de Satan, à Smyrne et Philadelphie ; les adhérents de la doctrine du faux prophète, désigné comme Balaam, à Pergame ; ceux qui se disent être des prophètes et qui ne le sont pas, à Ephèse ; enfin, les partisans de la fausse prophétesse, désignée comme Jézabel, à Thyatire. Nous n'apprenons rien de plus précis sur ces sectes ; seulement des successeurs de Balaam et de Jézabel, il est dit qu'ils mangent des choses sacrifiées aux idoles et se livrent à la fornication.

On a essayé de représenter ces cinq sectes comme autant de chrétiens pauliens, et toutes ces épîtres comme étant dirigées, contre Paul, le faux apôtre, le prétendu Balaam et « Nicolas ». Les arguments peu soutenables qui s'y rapportent, se trouvent réunis chez Renan, Saint Paul (Paris, 1869, p. 303-305, 367-370). Tous, ils aboutissent à expliquer nos épîtres missives par les Actes des Apôtres et les épîtres dites de Paul ; écrits qui, dans leur rédaction actuelle, sont de soixante ans postérieurs à la Révélation ; dont les données relatives à celles-ci sont donc plus que douteuses, et qui, de plus, se contredisent absolument entre elles.

Mais ce qui tranche la question, c'est qu'il n'a pu venir à l'esprit de notre auteur de donner à une seule et même secte cinq désignations différentes : deux pour la seule Ephèse (faux apôtres et les Nicolaïtes) et deux également pour Pergame (les Balaamites et les Nicolaïtes), et cela en les désignant expressément comme deux sectes différentes. Toutefois, nous n'entendons pas nier que, parmi ces sectes, il ait pu se trouver des éléments que l'on considérerait aujourd'hui comme des sectes pauliennes.

Dans les deux passages où l'on entre dans des particularités, l'accusation se borne à la consommation de choses sacrifiées aux idoles et à la fornication, les deux points sur lesquels les juifs – les anciens aussi bien que les juifs chrétiens – étaient en dispute perpétuelle avec les païens convertis. De la viande provenant des sacrifices païens était non seulement servie aux festins où refuser les mets servis pouvait paraître inconvenant, et devenir

dangereux, elle était vendue aussi dans les marchés publics où il n'était guère possible de discerner à la vue si elle était kascher ou non. Par fornication, ces mêmes juifs n'entendaient pas seulement le commerce sexuel hors du mariage, mais aussi le mariage dans les degrés de parenté prohibés, ou bien encore entre juifs et païens, et c'est là le sens qui, d'ordinaire, est donné au mot dans le passage des Actes des Apôtres (XV, 20 et 99).

Mais notre Jean a une façon de voir à lui en ce qui concerne le commerce sexuel permis aux juifs orthodoxes. Il dit (XIV, 4), des 144000 juifs célestes : « Ce sont ceux qui ne se sont pas souillés avec les femmes, car ils sont vierges. » Et de fait, dans le ciel de notre Jean, il n'y a pas une seule femme. Il appartient donc à cette tendance, qui se manifeste également en d'autres écrits du christianisme primitif, qui tient pour péché le commerce sexuel en général.

Si, en outre, l'on tient compte de ce fait qu'il appelle Rome la grande prostituée avec laquelle les rois de la terre ont fornicé et qui a enivré du vin de sa prostitution les habitants de la terre – et les marchands de la terre sont devenus riches de l'excès de son luxe –, il nous est impossible de comprendre le mot de l'épître dans le sens étroit que l'apologétique théologique voudrait lui attribuer, à seule fin d'en extraire une confirmation pour d'autres passages du Nouveau Testament. Bien au contraire, certains passages indiquent clairement un phénomène commun à toutes les époques profondément troublées, à savoir qu'en même temps qu'on ébranle toutes les barrières on cherche à relâcher les liens traditionnels du commerce sexuel. Dans les premiers siècles chrétiens, à côté de l'ascétisme qui mortifie la chair, assez souvent la tendance se manifeste d'étendre la liberté chrétienne aux rapports, plus ou moins affranchis d'entraves, entre hommes et femmes. La même chose est arrivée dans le mouvement socialiste moderne.

Quelle sainte indignation n'a pas provoqué après 1830, dans l'Allemagne d'alors – « ce pieux pouponnat », comme l'appelait Heine –, la réhabilitation de la chair saint-simonienne ! La plus indignée fut la gent aristocratique qui dominait à l'époque (je ne dis pas la classe aristocratique, vu qu'en 1830 il n'existait pas encore de classes chez nous) et qui, pas plus à Berlin que dans leurs propriétés de campagne ne savaient vivre sans une réhabilitation de la chair toujours réitérée. Qu'eussent-ils dit, les bons gens, s'ils avaient connu Fourier, qui met en perspective pour la chair bien d'autres cabrioles ? Une fois l'utopisme dépassé, ces extravagances ont fait place à des notions plus rationnelles, et en réalité, bien plus radicales, et depuis que l'Allemagne, du pieux pouponnat de Heine, est devenu le centre

du mouvement socialiste, on se moque de l'indignation hypocrite du vieux monde aristocratique.

C'est là tout le contenu dogmatique des épîtres. Quant au reste, elles excitent les camarades à la propagande énergique, à la fière et courageuse confession de leur foi à la face de leurs adversaires, à la lutte sans relâche contre l'ennemi du dehors et du dedans ; et pour ce qui est de cela elles auraient pu, tout aussi bien, être écrites par un enthousiaste, tant soit peu prophète, de l'Internationale.

III

Les épîtres missives ne sont que l'introduction au vrai thème de la communication de notre Jean aux sept communautés de l'Asie mineure et, par elles, à toute la communauté juive réformée de l'an 69, d'où la chrétienté est sortie plus tard. Et ici nous entrons dans le sanctuaire le plus intime du christianisme.

Parmi quels gens les premiers chrétiens se recrutèrent-ils ? principalement parmi les « fatigués et chargés », appartenant aux plus basses couches du peuple, ainsi qu'il convient à un élément révolutionnaire. Et de qui ces couches se composaient-elles ? Dans les villes, d'hommes libres déchus – de toute espèce de gens, semblables aux petits Blancs des États esclavagistes du Sud, aux aventuriers et aux vagabonds européens des villes maritimes coloniales et chinoises, ensuite d'affranchis et surtout d'esclaves ; sur les latifundia d'Italie, de Sicile et d'Afrique, d'esclaves ; dans les districts ruraux des provinces, de petits paysans, de plus en plus asservis par les dettes. Une voie commune d'émancipation pour tant d'éléments divers n'existait pas. Pour tous le Paradis perdu était derrière eux ; pour l'homme libre déchu, la *polis*, cité et Etat tout ensemble, de laquelle ses ancêtres avaient autrefois été les libres citoyens ; pour les prisonniers de guerre, esclaves, l'ère de la liberté, avant l'assujettissement et la captivité ; pour le petit paysan, la société gentile, et la communauté du sol anéanties. Tout cela la main de fer du Romain conquérant l'avait jeté à bas.

Le groupement social le plus considérable que l'Antiquité ait su créer était la tribu et la confédération des tribus apparentées, groupement basé, chez les Barbares, sur les ligues de consanguins ; chez les Grecs, fondateurs de villes, et les Italiotes, sur la *polis*, comprenant une ou plusieurs tribus. Philippe et Alexandre donnèrent à la péninsule hellénique l'unité politique, mais il n'en résulta pas la formation d'une nation grecque. Les nations ne devenaient possibles qu'après la chute de l'empire mondial de Rome. Celui-ci mit fin une fois pour toutes aux

petits groupements ; la force militaire, la juridiction romaine et l'appareil pour la perception des impôts dissolurent complètement l'organisation intérieure transmise. A la perte de l'indépendance et de l'organisation particulière, vint s'ajouter le pillage par les autorités militaires et civiles, qui commençaient par dépouiller les asservis de leurs trésors, pour ensuite les leur prêter de nouveau, afin de pouvoir de nouveau les pressurer. Le poids des impôts et le besoin d'argent qui en résultait achevaient la ruine des paysans, introduisaient une grande disproportion dans les fortunes, enrichissaient les riches et appauvrirent tout à fait les pauvres. Et toute résistance des petites tribus isolées ou des villes à la gigantesque puissance de Rome était désespérée. Quel remède à cela, quel refuge pour les asservis, les opprimés, les appauvris, quelle issue commune pour ces groupes humains divers, aux intérêts disparates ou opposés ? Il fallait bien, pourtant, en trouver une, un seul grand mouvement révolutionnaire dût-il les embrasser tous.

Cette issue se trouva, mais pas dans ce monde. Et, en l'état des choses d'alors, seule la religion pouvait l'offrir. Un nouveau monde s'ouvrit. L'existence de l'âme après la mort corporelle était petit à petit devenu un article de foi généralement reconnu dans le monde romain. De plus, une façon de peines et de récompenses pour les trépassés, suivant les actions commises de leur vivant, était partout de plus en plus admise. Pour les récompenses, à la vérité, cela sonna un peu creux ; l'Antiquité était de sa nature trop matérialiste pour ne pas attacher infiniment plus de prix à la vie réelle qu'à la vie dans le royaume des ombres ; chez les Grecs l'immortalité passait plutôt pour un malheur. Advint le christianisme, qui prit au sérieux les peines et les récompenses dans l'autre monde, qui créa le ciel et l'enfer ; et voilà trouvée la voie pour conduire les fatigués et les chargés de cette vallée de larmes au Paradis éternel.

En fait, il fallait l'espoir d'une récompense dans l'au-delà pour arriver à élever le renoncement au monde et l'ascétisme stoïcophilonien en un principe éthique fondamental d'une nouvelle religion universelle capable d'entraîner les masses opprimées.

Cependant la mort n'ouvre pas d'emblée ce paradis céleste aux fidèles. Nous verrons que ce royaume de Dieu, dont la nouvelle Jérusalem est la capitale, ne se conquiert et ne s'ouvre qu'à la suite de formidables luttes avec les puissances infernales. Or, les premiers chrétiens se représentaient ces luttes comme imminentes. Dès le début notre Jean désigne son livre comme la révélation de ce qui doit « arriver bientôt » ; peu après, au verset 3, il dit : « Bienheureux est celui qui lit et ceux qui écoutent les paroles de cette prophétie, car le temps est proche » ; à la

communauté de Philadelphie, Jésus-Christ fait écrire : « Voici, je viens bientôt. » Et au dernier chapitre, l'ange dit qu'il a manifesté à Jean « les choses qui doivent arriver bientôt », et lui commande : « Ne cache point les paroles de la prophétie du livre, parce que le temps est proche », et Jésus-Christ lui-même dit, à deux reprises, versets 12 et 20 : « Je viens bientôt. » Nous verrons par la suite combien tôt ce bientôt était attendu.

Les visions apocalyptiques que l'auteur fait maintenant passer sous nos yeux, sont toutes, et pour la plupart littéralement, empruntées à des modèles antérieurs. En partie, aux prophètes classiques de l'Ancien Testament, surtout à Ezéchiel, en partie aux apocalypses juives postérieures, composées d'après le prototype du livre de Daniel, et surtout au livre d'Hénoch, déjà rédigé, du moins en partie, à cette époque. Les critiques ont démontré jusque dans les moindres détails, d'où notre Jean a tiré chaque image, chaque pronostic sinistre, chaque plaie infligée à l'humanité incrédule, bref, l'ensemble des matériaux de son livre, en sorte que non seulement il fait montre d'une pauvreté d'esprit peu commune, mais encore il fournit lui-même la preuve que ses prétendues visions et convulsions, il ne les a pas vécues, même en imagination, comme il les a dépeintes.

Voici, en quelques mots, la marche de ces apparitions. Jean voit Dieu assis sur son trône, un livre fermé de sept sceaux à la main ; devant lui est l'agneau (Jésus) égorgé, mais de nouveau vivant, qui est trouvé digne d'ouvrir les sceaux. L'ouverture des sceaux est suivie de signes et de prodiges menaçants. Au cinquième sceau Jean aperçoit sous l'autel de Dieu les âmes des martyrs qui avaient été tués pour la parole de Dieu : « et elles criaient à haute voix, disant, Jusqu'à quand, Seigneur, ne juges-tu point et ne venges-tu point notre sang de ceux qui habitent sur la terre ? »

Là-dessus on leur donne à chacun une robe blanche et les engage à patienter encore un peu ; il reste d'autres martyrs qui doivent être mis à mort. Ici il n'y a donc nulle question encore de la « Religion de l'amour » du « Aimez ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent », etc. ; ici l'on prêche ouvertement la vengeance, la saine, l'honnête vengeance à tirer des ennemis des chrétiens. Et il en est ainsi tout le long du livre. Plus la crise approche, plus les plaies, les jugements pleuvent dru du ciel, et plus notre Jean éprouve de la joie à annoncer que la plupart des hommes ne se repentent toujours pas, et refusent de faire pénitence pour leurs péchés ; que de nouvelles plaies doivent fondre sur eux ; que Christ doit les gouverner avec une verge de fer et fouler le pressoir du vin de la colère de Dieu, mais que néanmoins les mécréants restent endurcis.

C'est le sentiment naturel, éloigné de toute hypocrisie, qu'on est en lutte, et que, à la guerre comme à la guerre. A l'ouverture du septième sceau apparaissent sept anges avec des trompettes : chaque fois qu'un ange sonne de la trompette, il arrive de nouvelles horreurs. Au septième éclat de la trompette, sept nouveaux anges entrent en scène, portant les sept fioles de la colère de Dieu qui sont versées sur la terre, et de nouveau il pleut des fléaux et des jugements ; en majeure partie une fatigante répétition de ce qui a déjà eu lieu nombre de fois. Puis vient la femme, Babylone, la grande prostituée, vêtue de pourpre et d'écarlate, assise sur plusieurs eaux, enivrée du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus, c'est la grande cité qui a son règne sur les rois de la terre. Elle est assise sur une bête qui a sept têtes et dix cornes. Les sept têtes sont sept montagnes, ce sont aussi sept « rois ».

De ces rois, les cinq sont tombés ; l'un est, le septième, doit venir, et après lui vient un huitième qui sort des premiers cinq, qui était blessé à mort, mais qui a été guéri.

Celui-ci règnera sur la terre quarante-deux mois, ou trois ans et demi (la moitié d'une semaine d'années de sept ans), persécutera les fidèles jusqu'à la mort et fera triompher les profanes. Ensuite se livre la grande bataille décisive, les saints et les martyrs sont vengés par la destruction de la grande prostituée, Babylone, et de tous ses partisans, c'est-à-dire de la grande majorité des hommes ; le diable est précipité dans l'abîme, y est enchaîné pour mille ans, pendant lesquels règne le Christ avec les martyrs ressuscités.

Quand les mille ans sont accomplis, le diable est délié : suit une dernière bataille de spectres dans laquelle il est définitivement vaincu. Une seconde résurrection a lieu, le reste des morts ressuscitent et comparaissent devant le trône de Dieu (non pas du Christ, remarquez bien) et les fidèles entrent par un nouveau ciel, une nouvelle terre et une nouvelle Jérusalem dans la vie éternelle.

De même que tout cet échafaudage est dressé avec des matériaux exclusivement juifs, pré-chrétiens, de même il offre presque exclusivement des conceptions juives.

Depuis que les choses allaient mal pour le peuple d'Israël, à partir du moment où il devenait tributaire de l'Assyrie et de Babylone, jusqu'à son assujettissement aux Séleucides, c'est-à-dire d'Isaïe jusqu'à Daniel, on prophétisa, aux heures des tribulations, un sauveur providentiel. Au chapitre XII, 1, 3, de Daniel se trouve la prophétie de la descente de Mikaël, l'ange gardien des juifs, qui les délivrera dans leur détresse ; « beaucoup de morts ressusciteront », il y aura une sorte de jugement

dernier, « et ceux qui en auront amené plusieurs à la justice luiront comme des étoiles, à toujours et à perpétuité ».

De chrétien, il n'y a là que l'insistance sur l'imminence du royaume de Jésus-Christ et sur la félicité des ressuscités, particulièrement des martyrs.

C'est à la critique allemande, et surtout à Ewald, Lücke et Ferdinand Benary que nous sommes redevables de l'interprétation de cette prophétie, pour autant qu'elle se rapporte aux événements de l'époque.

Grâce à Renan, elle a pénétré dans d'autres milieux que les cercles théologiques. La grande prostituée, Babylone, signifie, on l'a vu, la ville aux sept collines.

De la bête sur laquelle elle est assise, il est dit XVII, 9, II : « Les sept têtes sont sept montagnes. Ce sont aussi sept rois, les cinq sont tombés ; l'un est et l'autre n'est pas encore venu ; et quand il sera venu il faut qu'il demeure un peu de temps. Et la bête qui était et qui n'est plus, c'est aussi un huitième roi, elle vient des sept, mais elle tend à sa ruine. »

La bête est donc la domination mondiale de Rome, représentée successivement par sept empereurs, dont l'un est blessé à mort et ne règne plus, mais a été guéri, et va revenir, afin d'accomplir le règne du blasphème et de la rébellion contre Dieu. « Et il lui fut donné de faire la guerre aux saints et de les vaincre. Il lui est aussi donné puissance sur toute tribu, langue et nation ; de sorte qu'elle sera adorée par tous ceux qui habitent sur la terre, dont les noms ne sont pas écrits au livre de l'agneau. – Et elle faisait que tous, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves, prenaient une marque, ou le nom de la bête ou le nombre de son nom. Ici est la sagesse. Que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la bête, car c'est un nombre d'hommes, et son nombre est six cent soixante-six. » (XIII 7.118.)

Constatons seulement que le boycott est mentionné ici comme une mesure à employer par la puissance romaine contre les chrétiens – qu'il est donc manifestement une invention du diable – et passons à la question de savoir qui est cet empereur romain qui a déjà régné, qui a été blessé à mort et qui revient comme le huitième de la série pour jouer l'Antéchrist.

Après Auguste, le premier, nous avons : 2, Tibère ; 3, Caligula ; 4, Claude ; 5, Néron ; 6, Galba. « Cinq sont tombés, lui est. » A savoir : Néron est déjà tombé, Galba est. Galba régna du 9 juin 68 jusqu'au 15 janvier 69.

Mais aussitôt qu'il fut monté sur le trône, les légions du Rhin se levèrent sous Vitellius, cependant qu'en d'autres provinces d'autres généraux préparèrent des soulèvements militaires. A

Rome même, les prétoriens se soulevèrent, tuèrent Galba et proclamèrent Othon.

Il résulte de ceci que notre apocalypse a été écrite sous Galba, vraisemblablement vers la fin de son règne, ou au plus tard, pendant les trois mois (jusqu'au 15 avril 69) du règne d'Othon, le septième. Mais qui est le huitième, qui a été et n'est pas ? Le nombre 666 nous l'apprendra.

Parmi les Sémites – les Chaldéens et les juifs – de cette époque, un art magique était en vogue, basé sur la double signification des lettres. Depuis environ 300 ans avant notre ère les lettres hébraïques étaient également employées comme chiffres : a = 4, b = 2, gr = 3, d = 4, et ainsi de suite.

Or les devins kabbalistes additionnaient ensemble les valeurs numériques des lettres d'un nom, et à l'aide de la somme totale obtenue, par la formation de mots ou de combinaisons de mots d'une égale valeur numérique qui comportaient des inductions, cherchèrent à prédire l'avenir du porte-nom.

Pareillement, des mots furent exprimés dans cette langue des chiffres. On appelait cet art d'un nom grec, *ghematriak*, géométrie ; les Chaldéens qui l'exerçaient comme un métier, et que Tacite dénote comme des *mathematici*, furent chassés de Rome.

C'est au moyen justement de cette mathématique qu'a été produit le nombre 666. Derrière lui se cache le nom d'un des cinq premiers empereurs romains.

Or Irénée, à la fin du II^e siècle, outre le nombre 666, connaissait la variante 616 qui, elle aussi, datait d'un temps où l'énigme des chiffres était encore connue. Si la solution répond également aux deux nombres la preuve en est faite.

Ferdinand Benary a trouvé cette solution. Le nom est Néron. Le nombre est fondé sur Néron Kesar, la transcription hébraïque – ainsi que le constatent le Talmud et les inscriptions palmyriennes – du grec Nerôn Kaisar, Néron empereur, que portait comme légende la monnaie de Néron, frappée dans les provinces de l'Est de l'empire. Ainsi : n (*nun*) = 50, r (*resch*) = 200, v (*vav*) pour o = 6, n (*nun*) = 50, R (*Raph*) = 100, s (*samech*) = 60, et r (*resch*) = 200, total = 666. Or, en prenant pour base la forme latine, Nero Caesar, le second n (*nun*) est supprimé, et nous obtenons 666 – 50 = 616, la variante d'Irénée.

Effectivement, l'empire romain, au temps de Galba, était en désarroi. Galba lui-même, à la tête des légions d'Espagne et de la Gaule avait marché sur Rome pour renverser Néron ; celui-ci s'enfuit et se fit tuer par un affranchi.

Et non seulement les prétoriens à Rome, mais encore les commandants dans les provinces, conspiraient contre Galba ;

partout surgissaient des prétendants au trône, faisant des préparatifs pour se diriger avec leurs légions sur la capitale. L'empire semblait livré à la guerre intestine ; sa chute paraissait imminente.

Pour comble, le bruit se répandit que Néron n'était pas mort, mais seulement blessé, qu'il s'était réfugié chez les Parthes, qu'il passerait l'Euphrate et viendrait avec une force armée pour inaugurer un nouveau et plus sanglant règne de terreur.

L'Achaïe et l'Asie en particulier furent mises en émoi par de tels rapports.

Et justement au moment où l'Apocalypse a dû être composée, parut un faux Néron qui s'établit dans l'île de Cythnos, la Thermia moderne, dans la mer d'Égée, près de Patmos et de l'Asie mineure, jusqu'à ce qu'il fut tué sous Othon.

Quoi d'étonnant à ce que parmi les chrétiens, en butte aux premières grandes persécutions de Néron, l'opinion se soit propagée qu'il devait revenir comme Antéchrist, que son retour et une nouvelle et plus sérieuse tentative d'extermination de la jeune secte seraient le présage et le prélude du retour de Christ, de la grande bataille victorieuse contre les puissances de l'enfer, du règne de mille ans à établir « bientôt » et dont l'arrivée certaine fit que les martyrs allèrent allègrement à la mort ?

La littérature chrétienne des deux premiers siècles donne assez d'indices que le secret du chiffre 666 était alors connu de nombre de personnes. Irénée, qui ne le connaissait plus, savait, par contre, comme beaucoup d'autres jusqu'à la fin du III^e siècle, que la bête de l'Apocalypse signifiait Néron qui revenait. Puis cette dernière trace se perd et notre Apocalypse est livrée à l'interprétation fantastique de devins orthodoxes ; moi-même j'ai connu encore des vieilles gens qui, d'après les calculs du vieux Johann Albrecht Bengel, attendaient le jugement dernier pour l'an 1836. La prophétie s'est réalisée à la lettre. Seulement le jugement dernier n'atteignit pas le monde des pécheurs, mais bien les pieux interprètes de l'Apocalypse eux-mêmes. Car, en cette même année de 1836, F. Benary fournit la clef du nombre 666 et mit un terme à tout ce calcul divinatoire, à cette nouvelle *ghematriak*.

Du royaume céleste réservé aux fidèles, notre Jean ne nous offre qu'une description des dehors. D'après les notions de l'époque, la nouvelle Jérusalem est d'ailleurs construite sur un plan suffisamment grandiose : un carré de 1 200 stades de côté = 2 227 kilomètres, plus que la moitié des Etats-Unis d'Amérique, bâtie en or et pierres précieuses.

Là habite Dieu, au milieu des siens et il les éclaire à la place du soleil ; la mort n'est plus et il n'y a plus ni deuil, ni cri, ni

travail ; un fleuve d'eau vive coule à travers la ville, sur ces bords croît l'arbre de la vie portant douze fruits, et rendant son fruit chaque mois, et les feuilles de l'arbre sont « pour la santé des gentils » (à la façon d'un thé médicinal, selon Renan. *L'Antéchrist*, p. 452.) Là vivent les saints aux siècles des siècles.

De telle sorte était fait le christianisme dans son foyer, l'Asie mineure, vers l'an 68, autant que nous le connaissons. Nul indice d'une Trinité – en revanche, le vieux Jéhovah, un et indivisible, du judaïsme décadent où il s'élève du dieu national juif à l'unique, au premier, Dieu du ciel et de la terre, où il prétend dominer sur tous les peuples, promettant la grâce aux convertis et exterminant les rebelles sans miséricorde, fidèle en cela à l'antique *parcere subjectis ac debellare superbos*.

Aussi est-ce Dieu lui-même qui préside au jugement dernier et non pas Jésus-Christ, comme dans les récits ultérieurs des Évangiles et des Épîtres. Conformément à la doctrine persane de l'émanation familière au judaïsme décadent, le Christ est l'agneau émané de Dieu de toute éternité, il en est de même des « sept esprits de Dieu » bien qu'occupant un rang inférieur, et qui doivent leur existence à un passage poétique mal compris (Isaïe XI, 2). Ils ne sont pas Dieu ni l'égal de Dieu, mais soumis à lui. L'agneau s'offre de son plein gré comme sacrifice expiatoire pour les péchés du monde, et pour ce haut fait se voit expressément promu en grade dans le ciel ; dans tout le livre ce sacrifice volontaire lui est compté comme un acte extraordinaire et non comme une action jaillissant avec nécessité du plus profond de son être. Il est bien entendu que toute la cour céleste des anciens, des chérubins, des anges et des saints ne fait pas défaut. Pour se constituer en religion, le monothéisme a dû de tout temps faire des concessions au polythéisme, à dater du *zendavesta*. Chez les juifs la conversion aux dieux païens et sensuels persiste à l'état chronique jusqu'à ce que, après l'exil, la cour céleste, modelée sur le type persan, accommode un peu mieux la religion à l'imagination populaire. Le christianisme, lui aussi, même après qu'il eut remplacé le raide et immuable Dieu des juifs par le mystérieux Dieu trinitaire, différencié en lui-même, n'a pu supplanter le culte des antiques dieux parmi les masses que par le culte des saints. Ainsi, le culte de Jupiter, selon Fallmerayer, ne s'est éteint dans le Péloponnèse, dans la Maïna, en Arcadie, que vers le IX^e siècle (*Histoire de la péninsule de la Morée*, I, p. 227). Ce n'est que l'ère bourgeoise moderne et son protestantisme, qui écartent les saints à leur tour et prennent enfin au sérieux le monothéisme différencié.

Notre apocalypse ne connaît pas davantage le dogme du péché originel ni la justification par la foi. La foi de ces

premières communautés, d'humeur belliqueuse joyeuse, diffère de tout au tout de celle de l'Eglise triomphante postérieure ; à côté du sacrifice expiatoire de l'agneau, le prochain retour de Christ et l'imminence du règne millénaire en constituent le contenu essentiel ; et ce par quoi, seule, elle se manifeste, c'est l'active propagande, la lutte sans relâche contre l'ennemi du dehors et du dedans, le fier aveu de leurs convictions révolutionnaires devant les juges païens, le martyr courageusement enduré dans la certitude de la victoire.

Nous l'avons vu, l'auteur ne soupçonne pas encore qu'il est autre chose que juif. En conséquence, aucune allusion, dans tout le livre, au baptême ; aussi bien y a-t-il des indices que le baptême est une institution de la seconde période chrétienne. Les 144 000 juifs croyants sont « scellés », non baptisés. Des saints au ciel il est dit : « Ce sont ceux qui ont lavé, et blanchi leurs longues robes dans le sang de l'agneau » : pas un mot du baptême. Les deux prophètes qui précèdent l'apparition de l'Antéchrist (chapitre XI) ne baptisent pas non plus et au chapitre XIX, 10, le témoignage de Jésus n'est pas le baptême mais l'esprit de la prophétie.

Il était naturel dans toutes ces circonstances de parler du baptême, pour peu qu'il fut déjà institué. Nous sommes donc autorisés à conclure avec une presque certitude que notre auteur ne le connaissait pas et qu'il ne s'introduisit que lorsque les chrétiens se séparèrent définitivement d'avec les juifs.

Notre auteur est également dans l'ignorance du second sacrement ultérieur – l'eucharistie. Si dans le texte de Luther, le Christ promet à tout Thyatirien, ayant persévéré dans la foi, d'entrer chez lui et de faire la communion avec lui, cela donne une fausse apparence. Dans le grec on lit *deipnéso*, « je souperai (avec lui) », et le mot est ainsi correctement rendu dans les bibles anglaises et françaises. De la Cène comme festin commémoratif il n'est pas question.

Notre livre avec sa date si singulièrement authentiquée, est indubitablement le plus ancien de la littérature chrétienne tout entière. Aucun autre n'est écrit dans une langue aussi barbare, où fourmillent les hébraïsmes, les constructions impossibles, les fautes grammaticales.

Seuls, les théologiens de profession, ou autres historiographes intéressés, nient que les Evangiles et les Actes des Apôtres sont des remaniements tardifs d'écrits aujourd'hui perdus et dont le mince noyau historique ne se découvre plus sous la luxuriance légendaire, que les trois ou quatre lettres apostoliques, encore reconnues pour authentiques par l'école de Tubingen, ne représentent plus, après la pénétrante analyse de Bruno Bauer,

que des écrits d'une époque postérieure, ou, dans le meilleur cas, des compositions plus anciennes d'auteurs inconnus, retouchées et embellies par nombre d'additions et d'interpolations.

Il est d'autant plus important pour nous de posséder dans notre ouvrage, dont la période de rédaction se laisse établir à un mois près, un livre qui nous présente le christianisme sous sa forme la plus rudimentaire, sous la forme où il est à la religion de l'État du IV^e siècle, achevée dans sa dogmatique et sa mythologie, à peu près ce que la mythologie encore vacillante des Germains de Tacite est à la mythologie de l'Edda, pleinement élaborée sous l'influence d'éléments chrétiens et antiques.

Le germe de la religion universelle est là, mais il renferme encore indistinctement les mille possibilités de développement qui se réalisent dans les innombrables sectes ultérieures. Si ce plus ancien morceau du christianisme qui devient à pour nous une valeur toute particulière, c'est qu'il nous apporte dans son intégrité ce que le judaïsme – sous la puissante influence d'Alexandrie – a contribué au christianisme.

Tout le reste est adjonction occidentale, gréco-romaine. Il a fallu la médiation de la religion juive monothéiste pour faire revêtir au monothéisme érudit de la philosophie vulgaire grecque la forme sous laquelle seul il pouvait avoir prise sur les masses. Une fois cette médiation trouvée, il ne pouvait devenir religion universelle que dans le monde gréco-romain, en continuant de se développer, pour s'y fondre finalement, dans le système d'idées où avait abouti ce monde.

Friedrich Engels

1. **Note d'Engels**: A ceci, les soulèvements du monde mahométan, notamment en Afrique, forment un singulier contraste. L'Islam est une religion appropriée aux Orientaux, plus spécialement aux Arabes, c'est-à-dire, d'une part à des citadins pratiquant le commerce et l'industrie, d'autre part à des Bédouins nomades. Là réside le germe d'une collision périodique. Les citadins, devenus opulents et luxueux, se relâchent dans l'observance de la « Loi ». Les Bédouins pauvres, et, à cause de leur pauvreté, de mœurs sévères, regardent avec envie et convoitise ces richesses et ces jouissances. Ils s'unissent sous un prophète, un Madhi, pour châtier les infidèles, pour rétablir la loi cérémoniale et la vraie croyance, et pour

s'approprier, comme récompense, les trésors des infidèles. Au bout de cent ans, naturellement, ils se trouvent exactement au même point que ceux-ci ; une nouvelle purification est nécessaire ; un nouveau Madhi surgit ; le jeu recommence. Cela s'est passé de la sorte depuis les guerres de conquête des Almoravides et des Almohades africains en Espagne jusqu'au dernier Madhi de Khartoum qui bravait les Anglais si victorieusement. Il en fut ainsi, ou à peu près, des bouleversements en Perse et en d'autres contrées mahométanes. Ce sont tous des mouvements, nés de causes économiques, bien que portant un déguisement religieux. Mais, alors même qu'ils réussissent, ils laissent intactes les conditions économiques. Rien, n'est changé, la collision devient périodique. Par contre, dans les insurrections populaires de l'Occident chrétien, le déguisement religieux ne sert que de drapeau et de masque à des attaques contre un ordre économique devenu caduc ; finalement cet ordre est renversé ; un nouveau s'élève, il y a progrès, le monde marche.

La formation des religions

AVANT-PROPOS

S'il est une question vitale entre toutes, c'est bien celle de la religion. Haute et profonde elle englobe les vies, tant des individus que des nations. Elle ne se manifeste pas en toute occurrence, mais avec quelque perspicacité, on ne manque pas de la découvrir.

Entre elle et la science s'est engagée une lutte qui sévit encore ; lutte inflexible, mais souterraine le plus souvent, et silencieuse. Le triomphe de la science, on eût pu le croire définitif, quand il fut reconnu que le soleil ne tourne pas autour de la terre, quand l'école accepta le système de Newton, de Newton que Galilée et Copernic avaient précédé et que devait suivre Laplace.

Mais quoi Newton, lui-même, reprit la plume des *Principia* pour écrire un commentaire sur l'Apocalypse, dissertar sur le Millenium et sur le nombre de la Bête !

Inutile d'expliquer ici comment les nations d'Europe font de la politique, soit catholique, soit protestante ou orthodoxe ; ni de démontrer que dans cette nation-ci les luttes politiques ont leur point de départ dans l'idée religieuse et que les différents partis se classent suivant que leurs affinités sont cléricales ou anticléricales.

Ce ne serait ni le lieu ni le moment d'approfondir comment la république voisine, après avoir crié avec le Tribun de Belleville : « Le cléricalisme, c'est l'ennemi », a repris les anciennes traditions catholiques à l'extérieur, pour ensuite gouverner à l'intérieur avec l'appui et la haute approbation du pontife siégeant au Vatican. Les va-et-vient de la politique contemporaine ne sont point notre fait.

Mais si nous en avons le temps, il nous plairait d'étudier avec vous comment la Belgique catholique se sépara naguère de la Hollande protestante, comment les dissensions religieuses ruinèrent les Flandres, les dépeuplèrent au profit des Pays-Bas voisins, lesquels devinrent la puissance calviniste par excellence.

Comment l'Allemagne faillit mourir de sa Réforme. Comment la guerre des Albigeois tua la civilisation naissante du

Midi, civilisation qui eût donné à l'Europe un centre de gravité autre que l'actuel. Et la lutte en Espagne entre les Maures et les chrétiens ; et l'entière chrétienté s'armant pour écraser l'Islam et lui arracher le Saint Sépulcre !... Arrêtons-nous, ou bien il faudrait refaire l'histoire entière de l'Europe et celle des autres parties du monde.

Inutile d'insister. Réflexion faite, personne ne contestera l'assertion que la pensée religieuse impulse les peuples et les nations. N'était cette clé du mystère, l'histoire serait une indéchiffrable énigme, la chorée de nations démentes, le grand bal à la Salpêtrière.

I

Connaître la raison de ce qui est la raison de l'histoire, saisir l'idée maîtresse, motif secret des événements, surprendre le mobile des agitations humaines à travers les siècles, comment y parviendrons-nous ?

Surgit une objection préalable : Les religions protestent qu'elles ne sont pas justiciables de la raison, à laquelle toutes se disent incommensurablement supérieures. chacune se présente avec un diadème marqué Alpha et Oméga. « Je suis le Mystère, disent-elles, je suis le commencement et la fin ; nulle main ne soulèvera les voiles qui m'enveloppent. L'être débile qui naît, vit et meurt dans le temps, ne pourrait sans périr penser une pensée d'éternité.

Faibles mortels que vous êtes, prétendiez-vous dialoguer avec l'éclair ! C'est ce qu'on disait, à Thèbes déjà, dans le mythe de Sémélé, de Sémélé foudroyée pour avoir voulu voir Jupiter autrement que sous le déguisement d'un mortel !

– Parfait. Tenons le raisonnement pour irréfutable. Mais puisque la compréhension du mystère nous est interdite, puisque nous ne pouvons que déraisonner sur les choses qui dépassent notre compétence, tenons-le pour dit. Cessons d'y penser et même de nous en soucier. Si nous arrivons à vivre dans l'éternité, alors, et seulement alors, nous nous occuperons des choses qui sont par-delà le temps.

Ainsi parlent les agnostiques, un groupe dans lequel brillent de savants naturalistes, anglais pour la plupart, issus d'une nation pratique et robuste.

– Mais l'eussiez-vous deviné ? Cette déclaration, les hommes religieux l'ont accueillie de mauvaise humeur, ils n'en veulent pas entendre parler, ils affirment qu'elle sape les bases de toute religion...

– « Ces agnostisants, disent-ils, nous suppriment en prétextant nous ignorer. Pour ne pas avoir à nous répondre, ils s'encotonnent les oreilles. Fort respectueusement, et sous couleur que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde, ils nous mettent hors le monde, hors l'intelligence, hors l'humanité. ils nous enferment dans un cabanon de fous, sous prétexte que nous ne saurions mieux être logés pour la contemplation des secrets insondables !

« Qui donc imagina le mythe de Sémélé, sinon des philosophes du terre-à-terre, dont le génie se refusait aux hautes spéculations, à l'essor de l'empyrée ! Mais, contrairement à ce que disent Aristote, les aristotéliens et autres sectateurs du médiocre bon sens, les sciences ne valent que par la quantité de mystère qu'elles détiennent. Toutes nos connaissances, tant et quantes, n'ont d'autre vertu que celle de nous faire soupçonner l'inconnaissable vérité. L'énigme proposée à l'homme est insoluble, certes – à qui le dites-vous ? –, mais il importe que nous nous y débattions, pour en deviner les profondeurs. Sur les marches du sanctuaire veille le Sphinx ; à la porte il se tient accroupi ; nul n'entrera dans le temple d'éternité qui n'aura senti ses griffes acérées lui déchirer les chairs et fouiller jusqu'au cœur ! »

Ceux qui parlent ainsi sont les héroïques, les ardents.

Sans aller si loin dans leur foi, la majeure partie des docteurs chrétiens – pour le moment nous n'en avons pas d'autres à consulter – permettent l'examen de leurs mystères, même y initient volontiers, mais après instruction reçue et épreuves traversées. Le mystère, disent-ils, le mystère parce que mystère, fit l'objet d'une révélation.

Partant de cette révélation, il n'est prédicateur qui ne démontre à ses ouailles le « mystère de la rédemption », il n'est desservant qui n'explique à ses jeunes catéchumènes des deux sexes ce qu'il appelle « le plan de Dieu ». En même temps il fait, autant que possible, appel à l'intelligence et à la compréhension ; il explique, donc il discute. Il raconte que le mystère fut, de propos délibéré, institué pour tenter l'homme auquel il suffit de dire : « Voilà un mystère » pour qu'il s'acharne à le deviner, pour qu'il le tourne et le retourne, pour que son regard en fouille le dehors, afin d'en deviner, si possible, l'intérieur. – Que dit la légende biblique ?

« – Après avoir tiré le monde du néant, le Créateur mit l'homme en un jardin de délices. – Jouissez, dit-il au père et à la mère du genre humain, jouissez de tout ce qui vous entoure. Mais, par exception unique, ne prétendez pas goûter à certain fruit qui donne la connaissance du bien et du mal. Jouissez, mais

dans l'ignorance ; jouissez, mais ne prétendez pas savoir le pourquoi ni le comment ! » Et comme il suffit de donner un ordre pour provoquer la désobéissance, Adam et Ève de vouloir tout aussitôt la sensation nouvelle : ils l'eurent, mais pour être expulsés du Paradis... Croyez-vous, dit-on, que cette désobéissance n'eut pas été prévue par l'omniscient créateur ? – « Oh, bienheureuse culpé ! » s'écrie un Père de l'Église. Péché fatal et fécond qui valut à l'homme la conscience et la liberté !

Qu'avec plaisir on entendrait ce langage, si l'on ne se rappelait que « l'heureuse faute », ainsi nommée, devait être plus tard qualifiée de péché originel, et faire condamner aux supplices de l'éternel enfer la majeure partie de l'espèce humaine !

Il suffit. La cause de la libre recherche est entendue, et ce n'était pas vis-à-vis de vous qu'il y avait obligation à la justifier. D'ailleurs, nous n'hésitons pas à reconnaître que l'homme se plaît à se poser des questions qui dépassent son savoir et même son intelligence. Cette impossibilité fait sa misère vis-à-vis des autres animaux, mais aussi son privilège ; on a même prétendu qu'elle fait sa grandeur, si grandeur il y a, et si le mot de grandeur n'est pas ridicule, alors qu'on parle d'infini. Quoi qu'il en soit, il n'est cœur vaillant qui n'approuve les paroles du poète : *Malo periculosam libertatem* ! Il me plaît que la liberté ait ses périls !

II

En matière religieuse, un soupçon de légèreté nous disqualifierait, une ombre d'outrecuidance nous mettrait dans le tort. Ne l'oublions pas, vous et moi ne sommes que des individus. Un quelconque de ces individus s'arroge le droit de citer les religions à comparaître devant le tribunal de sa conscience ! Un particulier, lui tout seul, à sa guise et sans appel, jugera d'une croyance professée par quelques millions d'hommes !

Sur une doctrine qui a persisté pendant des siècles nous porterons notre arrêt en quelques heures, peut-être en quelques minutes, oubliant qu'elle fit l'objet des longues, longues méditations d'esprits sincères, de profonds penseurs, même de plusieurs génies ! Quand nous y aurons bien réfléchi, avec quelle sincérité, avec quelle modestie – non, quelle humilité – prononcerons-nous nos jugements !

Sans doute nous aborderons cette étude avec la ferme résolution de chercher, non la démonstration d'aucune idée préconçue, mais la vérité, rien que la vérité. Qui s'embarquerait avec un parti pris, dans le voyage ne verrait que son parti pris.

Et ce serait une grave erreur de croire qu'il suffit de la bonne volonté pour se dégager du parti pris. Le parti pris, c'est notre manière même de penser, c'est la modalité suivant laquelle fonctionne notre jugement, c'est notre acquis intellectuel, c'est nous mêmes.

Voici, par exemple, la lutte que pendant plusieurs générations Dionysos et Apollon se livrèrent, sur toutes idées et tous sentiments ; la religion, l'art, la philosophie étant leurs champs de bataille. Apollon et Dionysos représentaient deux conceptions différentes du monde et de la vie. Chacun de nous, même sans le savoir, est apollonien et dionysia que – comment son verdict ne s'en ressentirait-il pas ? – Bien plus, en ces matières – les plus graves – on change plusieurs fois d'opinion. Il y a l'opinion de la jeunesse, l'opinion de l'âge mûr, l'opinion des années intermédiaires. On ne saurait raconter les péripéties de la controverse entre le brahmanisme et le bouddhisme, sans y mettre du sien. Quelque conscience qu'on y mette, ou même à cause de cette conscience, l'opinion personnelle transparaîtra toujours...

– Allons plus loin. Voudrait-on que nous tinssions la balance égale entre le juste et l'injuste, ou ce que nous prenons pour tel ? Que l'on assistât à un meurtre sans secourir la victime ? Alors, on ne serait plus témoin, mais complice !

Quelle est donc difficile à obtenir cette impartialité, si délicate que nous aurions peine à la définir ! Néanmoins, nous l'exigeons pure et parfaite, tout au moins dans l'intention. Pourvu qu'elle soit sincère, nous ne lui en demanderons pas davantage. Nous la tiendrons pour vraie, si l'amour de la vérité l'inspire.

Encore la stricte impartialité n'y suffirait-elle pas. L'exactitude s'applique aux faits, non pas aux sentiments, elle mesure les quantités, non les qualités. Un cœur n'est compris que par un autre cœur. La vérité intime ne se révèle point à ceux qui n'étudient les choses que par le dehors. Il ne s'agit pas de procéder à la façon d'un juge d'instruction – fût-il honnête – évaluant en un procès pour vol les quote-parts de responsabilité qu'il attribuera au père, au cambrioleur et à la receleuse. Bien plutôt serons-nous le frère qui interroge sa sœur sur l'amour naissant qu'il a cru surprendre. Mille fois on a dit, et mille fois c'était vrai : « Ne comprend que celui qui aime. »

– Fort bien ! Mais que souvent il nous faudra prononcer entre deux hommes qui se détestent, entre deux systèmes qui se contredisent ! *L'Enfer* de Dante a été inspiré par la pensée

catholique, et le *Paradis* de Milton par la pensée protestante, comment faire !

Ce que nous ferons ? Nous les laisserons s'entre-maudire, et nous goûterons dans le poète florentin ce qui dépasse le catholicisme, et dans le poète anglais ce qui dépasse le protestantisme. Cela ne sera point toujours facile, mais il faudra, coûte que coûte, en trouver le moyen.

III

Ce moyen, je n'ai pas à vous l'enseigner, et vous n'êtes pas à le découvrir. Point vous n'ignorez la Loi d'Évolution, que notre siècle n'a certainement pas inventée, car elle a été pressentie, tantôt clairement, tantôt obscurément, par les penseurs de tous les âges et même par le peuple ; surtout par le peuple, pourrait-on dire. La gloire de notre époque est de l'avoir mieux comprise, de l'avoir formulée avec vigueur, de l'avoir montrée, agissant dans la faune comme dans la flore, dans l'humanité comme dans l'animalité, dans la psychologie comme dans la physiologie. Ainsi que l'individu, les collectivités passent de la naissance à la mort en traversant des développements analogues. Les idées aussi. Les systèmes pareillement, qu'il s'agisse de philosophie, d'art ou d'économie politique. Même loi pour les dogmes et les croyances, même fatalité pour les sociétés religieuses comme pour les sociétés civiles. Sont logées à la même enseigne les républiques et les empires.

Tout ce qui vit mourra, tout ce qui s'agrége se désagrégera, tout ce qui se développe se décomposera. La doctrine que nos savants prouvent par d'irrésistibles arguments, la Mahabharata l'avait formulée avec mélancolie et l'Écclésiaste avec tristesse ; l'évidence des faits s'était imposée aux esprits intelligents.

Nous n'étudierons pas les dogmes en eux-mêmes, nous ne ferons qu'esquisser leur formation et leur histoire. Il nous suffira de raconter, laissant à d'autres le soin de plaider ou le plaisir de discuter. Nous tenons que l'évolution est à elle-même sa propre justification. Ce qui se produit n'a jamais manqué d'avoir sa raison suffisante.

A ceux qui se mettent résolument sur le terrain de l'évolution, combien l'impartialité est facile ! Quel intérêt auraient-ils à combattre un système, à démanteler une doctrine, sachant que doctrines et systèmes mourront, tôt ou tard, de leur belle mort ? Le temps ne faillira pas à les détruire. Le Temps, un Saturne, a la manie de dévorer ses enfants.

Aux théologiens de l'antique Sorbonne il arrivait de se jeter leurs perruques à la tête, quand ils discutaient l'orthodoxie des divers commentaires sur le miracle de Josué arrêtant le soleil,

quand ils fixaient l'année précise de la création du monde, quand ils ratiocinaient si le seigneur Dieu se reposa de son œuvre prodigieuse – fût-ce un samedi en l'honneur de l'ancienne alliance ? – fût-ce un dimanche, en l'honneur de la nouvelle ? A la chaleur de la dispute on eût pu mesurer l'ignorance des disputants. Vous échoueriez à réconcilier celui qui n'a vu qu'un côté de la question et celui qui n'a vu que l'autre. Éternelles sont les discussions entre ceux qui n'ont tort qu'à demi et ceux qui n'ont raison qu'à moitié. Mais ce n'est point ici qu'on s'engagera en d'irritantes discussions, en haineuses controverses. Notre intention n'est point de juger ni de condamner, mais seulement de comprendre. Bienveillante pour tous, la science fait la paix dans les esprits et dans les cœurs.

IV

Chaque religion se disant provenir d'une révélation divine devait nier ses rivales. Fatalement ses adhérents devenaient les contradicteurs et les acharnés adversaires de toute doctrine qui lui faisait concurrence. Les religions ont développé plus d'animosité autour d'elles que ne le firent jamais le principe dit des nationalités, ni l'institution de la propriété privée – d'ailleurs ces religions ne sont-elles pas la plus sacrée des propriétés et la raison profonde des nationalités ? – « Il n'y a de haine que de théologiens », disait Luther.

Il s'y connaissait et nous pouvons l'en croire sur parole. Les haines des protestants entre eux, des protestants contre les catholiques, des chrétiens contre les juifs et les musulmans – l'énumération pourrait être continuée – ont fait verser sang et larmes par ruisseaux. La personnalité de ces religions étant exclusive, exclusive comme elles était la science qu'elles développaient, rien ne sortait de leurs officines que marqué du sceau d'une orthodoxie spéciale.

Il en fut ainsi jusqu'à la moitié du dernier siècle, jusqu'à l'émancipation de la raison humaine. avant l'illustre « Encyclopédie », les sciences étaient justiciables de la révélation, après l'Encyclopédie, les révélations furent justiciables de la science. L'impulsion fut décisive, elle donna aux esprits une direction nouvelle, changea l'équilibre du monde intellectuel, modifia son orbite.

Cependant, nous n'hésitons pas à reconnaître que les Encyclopédistes et leurs successeurs immédiats ne firent des religions, et de la religion chrétienne plus particulièrement, qu'une critique superficielle et entachée d'insuffisance. ; ils ne les regardaient qu'à travers le prisme de Virgile et de Platon.

Mais voici qu'Anquetil Duperron rapporta d'Inde la traduction du Zend-Avesta. Puis il trouva l'interprétation des signes hiéroglyphiques et des signes cunéiformes, lesquels dévoilèrent les religions du Nil et de l'Euphrate. Apparurent en Europe les Védas et le Livre de Manou, surgirent le brahmanisme et le bouddhisme. Une science nouvelle naquit, celle des religions comparées.

Cette science nouvelle a déjà rendu des services que l'on ne saurait priser trop haut. Avec d'énormes labeurs, une admirable patience que traversaient des éclairs de génie, une pléiade d'hommes, objet de notre admiration et de notre reconnaissance, ont reculé les bornes de l'histoire ; en démêlant les origines des religions, ils éclairaient les origines des peuples.

Mais, occupés qu'ils étaient par les religions qu'ils découvraient dans les livres et documents, nos savants ne s'embarassaient guère des croyances entretenues par les tribus des pays barbares, ni par les campagnards ignorants des pays civilisés. Ces croyances, elles passaient naguère, elles passent encore dans la science officielle, pour un ramassis de superstitions grossières, un capharnaüm d'imaginaires ridicules, la niaiserie en mal d'absurdité. Grande faveur quand un théologien veut bien admettre qu'au milieu de ces calembredaines a pu se conserver quelque trace de la révélation qu'on dit avoir été faite à Noé, après le déluge. Bienveillance insigne quand des anthropologues reconnaissent que telle de ces balayures rappelle une tradition plus ou moins historique.

Entre-temps, d'admirables résultats étaient obtenus par des philosophes, des historiens, des jurisprudents, qui, recherchant les origines de la famille, de l'héritage, des droits du père et du mari, s'avisèrent d'instituer une enquête parmi les tribus sauvages et les populations primitives.

L'étude des traditions populaires avait été entreprise avec vigueur et intelligence par l'école allemande et par la scandinave ; l'école anglaise se mit de la partie et plusieurs autres ; enfin, l'école française entra dans le mouvement ; plus qu'une autre elle a du mal à se détacher de la tradition, soi-disant libérale, mais platement rationaliste, qu'avait instaurée la génération de 1830. D'un autre côté, des voyageurs toujours plus nombreux, fouillant tous les coins du globe, rapportent des renseignements de mieux en mieux compris sur les croyances et superstitions lointaines : peu à peu elles se complètent et s'éclairent les unes les autres.

De toutes ces informations un résultat se dégage, une conviction s'impose : toutes les superstitions se ressemblent, celles des sauvages comme celles des civilisés ; toutes font la Superstition, comme toutes les religions font la Religion. Les

superstitions sont la matière première qui s'évapore en mythes et symboles, se cristallise en dogmes et théologies.

Expliquons-nous bien : le mot de « Superstition », nous le comprenons dans son sens rigoureusement étymologique, sans y ajouter aucune nuance de blâme ni de mépris ; il désigne les idées et les sentiments qui ont surnagé des âges lointains jusqu'à nous ; ce sont des survivances. Elles survivent dans l'enfant ; car tout homme qui se développe comme s'est développée l'humanité. Chacun de nous a eu sa période d'ignorance et de naïveté, chacun a suivi avec délices les gestes merveilleux de l'*Oiseau bleu* couleur du temps, a cru, au moins à demi, au roman *Cendrillon*, aux exploits du *Vent de bise*. Y croyait-on vraiment ? Certes. Néanmoins, nous avons le sentiment que c'était là du merveilleux, c'est-à-dire des choses qui ne se voient pas tous les jours, et nous aimions ces contes pour l'état d'âme qu'ils éveillaient. Nous passions de la phase intellectuelle dans laquelle se sont attardés les Primitifs. La texture du cerveau était alors celle de son âge. On imaginait tout, faute de rien savoir, et l'on créait avant d'apprendre. Plus tard, nous amassons des connaissances dites positives, nous les accumulons la vie durant ; heureux si avant de s'en aller nous trouvons le temps de les classer et de les mettre en ordre, de prononcer sur ce qu'elles valent.

Donc, au lieu d'expliquer les superstitions vulgaires par les religions officielles, ainsi que cela se pratique généralement, nous expliquerons les religions par la superstition, grâce à laquelle nous faisons rentrer dans le cercle normal du développement ces religions multiples, qui ont soulevé, chacune se donnant pour la Vérité, et qualifiant sévèrement toutes ses rivales ; nous leur assignons un principe, un développement, une fin ; nous trouvons leur place dans l'évolution universelle.

Appliquée au sujet de notre étude, la méthode est nouvelle, donc attrayante. Elle simplifie les procédés, agrandit et élargit les résultats. Si vous le voulez bien, nous nous mettrons à l'œuvre.

Elie Reclus

(1) Conférence à l'École des Libres Études.

Qui était Elie Reclus ?

(infos extraites du site Ephéméride anarchiste)

Coopératiste, journaliste, communal, anarchiste et ethnologue (1827-1904). Fils d'un pasteur protestant et frère aîné d'Elisée Reclus. Après des études de théologie il est ordonné pasteur, mais démissionne aussitôt. En 1865, il adhère à l'Alliance de la démocratie sociale créée par Bakounine. Pendant la Commune, il est brancardier de la Garde nationale puis chargé de réorganiser l'enseignement primaire, avant d'être nommé directeur de la Bibliothèque nationale (qu'il sauvegardera). Il parvient à se cacher de la répression versaillaise et à se réfugier à Zurich. En 1876, il part en Amérique où il rencontre Benjamin Tucker, puis quelques années plus tard rentre en France après l'annistie. Il travaille comme bibliothécaire et collabore à de nombreuses revues de science et d'anthropologie mais aussi libertaires.

L'Anarchie et l'Eglise

Temps Nouveaux n° 18 – Texte extrait du site Internet Bibliolib

Dans ce texte, Elisée Reclus rappelle un principe que défend aussi Camillo Berneri dans « Les anarchistes ne sont pas des bouffeurs de curés » : la « lutte acharnée » contre la religion n'empêche nullement « le respect personnel et toute la sympathie humaine pour chaque individu chrétien ». Et il insiste en précisant que les anarchistes n'éprouvent ni « haine », ni « rancune », ni « esprit de vengeance ». Ce qui ressort de ce texte écrit en 1900, c'est une profonde confiance en les vertus de « l'étude » et de la raison : « l'exposition de la sereine clarté des choses », la « vérité », « la lumière », « la science », etc.

Reclus établit une différence entre, d'un côté, la masse « amorphe » et « sans pensée » des croyants sincères et, de l'autre, les « hypocrites ambitieux (...) qui font argent de la foi » et les Eglises qui en tirent des bénéfices matériels. Jusque-là, rien de très original, du moins par rapport aux Lumières et aux libres-penseurs. Ce qui tranche, c'est l'aspect mis sur le rôle de la religion dans l'apprentissage de la soumission, de l'obéissance, et la façon dont l'Eglise nourrit l'absence d'esprit critique. (*Ni patrie ni frontières*)

La conduite de l'anarchiste envers l'homme d'Eglise est tracée d'avance. Aussi longtemps que les prêtres, moines et tous les détenteurs d'un pouvoir prétendu divin seront constitués en ligue de domination, il faut les combattre sans répit de toute l'énergie de sa volonté et de toutes les ressources de son intelligence et de sa force. D'ailleurs, cette lutte acharnée ne doit empêcher nullement que nous gardions le respect personnel et toute la sympathie humaine pour chaque individu chrétien, bouddhiste ou fétichiste dès que sa puissance d'attaque et de domination aura été rompue. Nous commencerons par nous affranchir, puis nous travaillerons à l'affranchissement du ci-devant adversaire.

Ce que nous avons à craindre de l'Eglise ou des Eglises est clairement enseigné par l'histoire. À cet égard, toute méprise, toute confusion sont impossibles. Nous sommes haïs, exécrés, maudits : on nous voue non seulement aux supplices de l'enfer – ce qui n'a pas de sens pour nous –, mais on nous signale à la vindicte des lois temporelles, à la vengeance spéciale des rois, des geôliers et des bourreaux, même à l'ingéniosité des tortureurs que la Sainte Inquisition, toujours vivante, entretient dans les cachots. Le langage officiel des papes, fulminé dans leurs bulles récentes, dirige expressément la campagne contre les « novateurs insensés et diaboliques, les orgueilleux disciples d'une science prétendue, les gens en délire qui vantent la liberté de conscience, les corrupteurs de toutes choses sacrées, les odieux corrupteurs de la jeunesse, les ouvriers de crime et d'iniquité ».

Ces maudits, ces anathèmes, ce sont, en premier lieu, ceux qui se disent hommes de révolution, anarchistes ou libertaires.

C'est bien ! Il est juste, il est légitime que des gens se disant et se croyant même sacrés pour exercer la domination absolue sur le genre humain, s'imaginent qu'ils sont les possesseurs des clefs du ciel et de l'enfer, concentrent toute la force de leur haine contre les réprouvés qui contestent leurs droits au pouvoir et condamnent toutes les manifestations de ce pouvoir : « Exterminez ! Exterminez ! » telle est la devise de l'Eglise, comme aux temps de saint Dominique et d'Innocent III.

À l'intransigeance catholique, nous opposons égale intransigeance, mais en hommes et en femmes nourris de la science contemporaine, non en thaumaturges et en bourreaux. Nous repoussons absolument la doctrine catholique, de même que celle de toutes les religions connexes, amies ou ennemies ; nous combattons leurs institutions et leurs œuvres ; nous travaillons à détruire les effets de tous leurs actes.

Mais cela sans haine de leurs personnes, car nous n'ignorons point que tous les hommes sont déterminés par le milieu dans lequel leurs mères les ont bercés et la société les a nourris ; nous savons qu'une autre éducation, des circonstances moins favorables auraient pu nous abêtir aussi, et ce que nous cherchons par-dessus tout, c'est précisément de faire naître pour eux – s'il en est encore temps –, et pour toutes les générations à venir, des conditions nouvelles qui guériront enfin les hommes de la « folie de la croix » et autres hallucinations religieuses.

Nous ne songeons point à nous venger quand viendra le jour où nous serons les plus forts : les échafauds et les bûchers n'y suffiraient point, tant les Eglises ont massacré d'infidèles au nom de leurs dieux respectifs, tant l'Eglise chrétienne tout

spécialement a fait de victimes pendant quinze cents années de domination. La vengeance n'est point dans nos principes, car la haine appelle la haine et nous avons hâte d'entrer dans une ère nouvelle de paix sociale.

Le ferme propos que nous voulons réaliser n'est point d'employer « les boyaux du dernier prêtre à tordre le cou du dernier roi ! », mais de faire en sorte que ni prêtres ni rois ne puissent naître dans l'atmosphère purifiée de notre société nouvelle.

Logiquement, notre œuvre révolutionnaire contre l'Eglise commence par être destructive avant qu'elle puisse devenir constructive, bien que les deux phases de l'action soient interdépendantes et s'accomplissent en même temps, mais sous divers aspects, suivant les différents milieux.

Certes, nous savons que la force est inapplicable pour détruire les croyances sincères, les naïves et béates illusions ; nous ne chercherons point à entrer dans les consciences pour en expulser les troubles et les rêves, mais nous pouvons travailler de toutes nos énergies à écarter du fonctionnement social tout ce qui ne s'accorde pas avec des vérités scientifiques reconnues ; nous pouvons combattre incessamment l'erreur de tous ceux qui prétendent avoir trouvé en dehors de l'humanité et du monde un point d'appui divin, permettant à des castes parasites de se grimer en intermédiaires dévotieux entre le créateur fictif et ses créatures.

Puisque la crainte et l'épouvante furent de tout temps les mobiles qui asservirent les hommes – ainsi que rois, prêtres, magiciens et pédagogues l'ont eux-mêmes répété sous tant de formes diverses –, combattons incessamment cette terreur des dieux et de leurs interprètes par l'étude et par l'exposition de la sereine clarté des choses. Faisons la chasse à tous les mensonges que les bénéficiaires de l'antique sottise théologique ont répandus dans l'enseignement, dans les livres, dans les arts. Et n'oublions pas d'enrayer le vil paiement des impôts directs que le clergé nous extorque, d'arrêter la construction des chapelles, des repositoires, des églises, des croix, des statues votives et autres laideurs qui déshonorent nos villes et nos campagnes.

Tarissons la source de ces millions qui, de toutes parts, affluent vers le grand mendiant de Rome et vers les sous-mendiants innombrables de ses congrégations. Enfin, par la propagande de chaque jour, enlevons aux prêtres les enfants qu'on leur donne à baptiser, les garçons et les filles qu'ils « confirment dans la foi » par l'ingestion d'une hostie, les jeunes gens qu'ils prétendent conjindre, les malheureux qu'ils souillent

en faisant naître le péché dans leur âme par la confession, les mourants qu'ils terrorisent encore au dernier moment de la vie. Déchristianisons le peuple !

Mais les écoles, même celles qui se disent laïques, christianisent leurs élèves, c'est-à-dire toute la génération pensante, nous est-il répondu. Et ces écoles comment les fermerons-nous, puisque nous trouvons devant elles des pères de famille revendiquant la « liberté » de l'éducation choisie par eux ? À nous qui parlons sans cesse de liberté et qui ne comprenons l'individu digne de ce nom que dans la plénitude de sa fière indépendance, voici qu'on oppose aussi la « liberté » ! Si ce mot répondait à une idée juste, nous n'aurions qu'à nous incliner en tout respect afin de rester fidèles à nous-mêmes ; mais cette liberté du père de famille est-elle autre chose que le rapt, l'appropriation pure et simple d'un enfant qui devrait s'appartenir et que l'on remet à l'Église ou à l'État, pour qu'ils le déforment à souhait ? N'est-ce pas une liberté semblable à celle du manufacturier qui dispose de centaines ou de milliers de « bras » et qui les emploie comme il veut à concasser des métaux ou à croiser des fils ; une liberté comme celle du général qui fait manœuvrer à sa guise des « unités tactiques » de « baïonnettes » et de « sabres » ?

Le père, héritier convaincu du *pater familias* romain, dispose également de ses fils et de ses filles, pour les tuer moralement ou, pis encore, pour les avilir. De ces deux individus, le père et l'enfant, virtuellement égaux à nos yeux, c'est le plus faible que nous avons à soutenir de notre force ; c'est de lui que nous avons à nous déclarer solidaires, lui que nous tâcherons de défendre contre tous ceux qui lui font tort, fût-ce le père même ou celui qui se dit tel, fût-ce la mère qui le porta dans son sein ! Si, par une loi spéciale qu'imposa l'opinion publique, l'État refuse au père de famille le droit de condamner son fils à l'ignorance, nous qui sommes de cœur avec la génération nouvelle, nous mettrons tout en œuvre, et sans lois, par la ligue de nos volontés, pour protéger la jeunesse contre une éducation mauvaise.

Que l'enfant soit frappé, battu, torturé par des parents, qu'il soit même doucement empoisonné de gâteaux, de confitures ou de mensonges, ou bien qu'il soit catéchisé, dépravé par des frères ignorantins, qu'il apprenne chez les jésuites une histoire perfide, une fausse morale faite de bassesse et de cruauté, le crime nous semble être le même et nous le combattons avec énergie, toujours âprement, solidaires de l'être auquel on a fait tort.

Certes, aussi longtemps que la famille se maintiendra sous sa forme monarchique, modèle des États qui nous gouvernent, l'exercice de notre volonté ferme d'intervention envers l'enfant

contre les parents et les prêtres restera d'un accomplissement difficile ; mais ce n'en est pas moins dans ce sens que doit se porter tout notre effort. Être le défenseur de la justice ou le complice du crime, il n'y a point de milieu.

En cette matière se pose encore, comme dans toutes les autres questions sociales, le grand problème qui se discute entre Tolstoï et les autres anarchistes, celui de la non-résistance ou de la résistance au mal. Pour notre part nous sommes d'avis que l'offensé qui ne résiste pas livre d'avance les humbles et les pauvres aux oppresseurs et aux riches. Résistons sans haine, sans esprit de rancune ni de vengeance, avec toute la douceur sereine du philosophe qui se possède et reproduit exactement sa pensée profonde et son vouloir intime en chacun de ses actes, mais résistons !

L'École actuelle, qu'elle soit dirigée par le prêtre religieux ou par le prêtre laïque est nettement, absolument dirigée contre les hommes libres, autant que le serait une épée ou plutôt des millions d'épées, car il s'agit de dresser contre les novateurs les enfants de la génération nouvelle. Nous comprenons l'École comme la société « sans Dieu ni maître » et nous considérons par conséquent comme des lieux funestes tous ces antres où l'on enseigne l'obéissance à Dieu et surtout à ses représentants, les maîtres de toute espèce, pères et moines, rois et fonctionnaires, symboles et lois. Nous réprouvons autant les écoles où l'on enseigne les prétendus devoirs civiques – c'est-à-dire l'accomplissement des ordres d'en haut et la haine des peuples étrangers – que les écoles où l'on enjoint aux enfants de n'être plus que « des bâtons dans les mains des prêtres ». Nous savons qu'elles sont également mauvaises, et quand nous aurons la force, nous fermerons les unes et les autres comme les casernes et les lupanars.

Vaine menace, dira-t-on avec ironie. Vous n'êtes pas les plus forts, et nous commandons encore aux rois et aux militaires, aux magistrats et aux bourreaux. Oui, cela semble vrai ; mais tout cet appareil de répression ne nous effraie point, car c'est aussi une grande force d'avoir la vérité pour alliée et de répandre la lumière devant soi. L'histoire se déroule en notre faveur, car si la science a « fait faillite » pour nos adversaires, elle est restée notre guide et notre soutien. La différence essentielle entre les suppôts de l'Église et ses ennemis, entre les asservis et les hommes libres, c'est que les premiers, privés d'initiative propre, n'existant que par la masse, non par la valeur individuelle, s'affaiblissent peu à peu et meurent, tandis que le renouveau de la vie se fait en nous par l'agissement spontané des forces anarchiques. Notre société naissante d'hommes libres, qui cherche péniblement à se dégager

de la chrysalide bourgeoise, ne pourrait avoir aucune espérance de triompher un jour, elle ne pourrait même pas naître, si elle avait devant elle de vrais hommes avec un vouloir et une énergie propres, mais l'immense armée de dévots et des dévotes, flétrie par le prosternement et l'obéissance, reste condamnée à l'ataxie intellectuelle. Quelle que soit, au point de vue spécial de son métier, de son art ou de sa profession, la valeur du catholique croyant et pratiquant, quelles que soient aussi ses qualités d'homme, il n'est au point de vue de la pensée qu'une matière amorphe et sans consistance, puisqu'il a complaisamment abdiqué son jugement et par l'aveugle foi, s'est placé lui-même en dehors de l'humanité qui raisonne.

Toutefois l'armée des catholiques a pour elle la puissance de la routine, le fonctionnement de toutes les survivances, continuant d'agir en vertu de la force d'inertie. Spontanément, les genoux de millions d'individus fléchissent devant le prêtre resplendissant d'or et de soie ; c'est portée par une série de mouvements réflexes que la foule s'amasse dans les nefs aux jours de fêtes patronales ; elle célèbre la Noël et la Pâques parce que les générations antérieures ont célébré ces fêtes. L'image de la Vierge Marie et celle du Bambin sacré restent gravées dans les imaginations ; le sceptique vénère sans savoir pourquoi le morceau de cuivre ou d'ivoire taillé en crucifix ; il s'incline en parlant de la « morale de l'Évangile », et quand il montre les étoiles à son fils, il ne manque pas de glorifier le divin horloger. Oui, toutes ces créatures de l'habitude, tous ces porte-voix de la routine constituent une armée déjà redoutable par sa masse : c'est la matière humaine qui constitue les écrasantes majorités, et dont les cris sans pensée retentissent comme s'ils représentaient une opinion. Qu'importe ! Cette masse elle-même finit par ne plus obéir aux impulsions ataviques : on la voit rapidement devenir indifférente à ce jargon religieux qu'elle ne comprend plus ; elle ne croit plus que le prêtre soit un interprète auprès de Dieu pour remettre les péchés, ni un interprète auprès du diable pour ensorceler les bêtes et les gens ; le paysan, de même que l'ouvrier, n'a plus peur de son curé. Il a quelque idée de la science, sans la connaître encore et en attendant il redevient païen en se confiant vaguement aux forces de la nature.

Certes, la révolution silencieuse qui déchristianise lentement les masses populaires est un événement capital, mais il ne faut pas oublier que les adversaires les plus à craindre, parce qu'ils n'ont aucune sincérité, ne sont pas les pauvres roturiers du peuple, ni surtout les croyants, suicidés de l'esprit, que l'on voit

se prosterner dans les chapelles comme séparés par un voile épais du monde réel.

Les hypocrites ambitieux qui les mènent et les indifférents qui, sans être catholiques, se sont ralliés officiellement à l'Église, ceux qui font argent de la foi, sont autrement dangereux que les chrétiens. Par un phénomène contradictoire en apparence, l'armée cléricale devient plus nombreuse à mesure que la croyance s'évanouit.

C'est que les forces ennemies se massent de part et d'autre. L'Église a groupé derrière elle tous ses complices naturels auxquels il faut des esclaves à commander, rois, militaires, fonctionnaires de tout acabit, voltairiens repentis et jusqu'aux honnêtes pères de famille qui veulent qu'on leur élève des enfants bien sages, stylés, gracieux, polis, de belles manières, se gardant avec prudence de tout ce qui pourrait ressembler à une pensée.

« Que nous racontez-vous là ! » dira sans doute quelque politicien que passionne la lutte actuelle entre les congrégations et le « bloc républicain » du Parlement français. « Ne savez-vous pas que l'État et l'Église sont définitivement brouillés, que les crucifix, les images des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie vont être enlevés des écoles et remplacés par de beaux portraits du président de la République ? Ne savez-vous pas que les enfants sont désormais soigneusement préservés de la lèpre et des superstitions antiques et que des instituteurs civils leur dispenseront une éducation fondée sur la science, débarrassée de tout mensonge, toujours respectueux de la liberté ? » Hélas ! nous savons bien qu'on se dispute là-haut parmi les détenteurs du pouvoir ; nous savons que les gens du clergé, les séculiers et les réguliers sont en désaccord sur la distribution des prébendes et du casuel ; nous savons que la vieille querelle des « investitures » se continue de siècle en siècle entre le pape et les Etats laïques ; mais cela n'empêche pas que les deux détenteurs de la domination, religieux et politiciens, ne soient au fond d'accord, même dans leurs excommunications réciproques, et qu'ils comprennent de la même manière leur mission divine à l'égard du peuple gouverné. Les uns et les autres donneront aux enfants le même enseignement, celui de l'obéissance. Du moins, parmi ces éducateurs à rebours, les prêtres sont-ils les plus logiques, puisqu'ils prétendent représenter Dieu, le Créateur et Maître Universel. Hier encore, sous la haute protection de la République, ils ont été les maîtres absolus, incontestés.

Tous les éléments de la réaction étaient alors unis sous le même labarum symbolique, le « signe de la Croix » ; il eût été naïf de se laisser tromper par la devise de ce drapeau ; il ne s'agissait

plus ici de la foi religieuse, mais de la domination, la croyance intime n'était qu'un prétexte pour la majorité de ceux qui veulent garder le monopole des pouvoirs et des richesses ; pour eux le but unique était d'empêcher à tout prix la réalisation de l'idéal moderne, le pain pour tous, la liberté, le travail et le loisir pour tous. Nos ennemis, quoique se haïssant et se méprisant les uns les autres, avaient dû pourtant se grouper en un seul parti. Isolées, les causes respectives des classes dirigeantes étaient trop pauvres d'arguments, trop illogiques pour qu'elles pussent essayer de se défendre avec succès ; il leur était indispensable de se rattacher à une cause supérieure, à Dieu lui-même, le « principe de toutes choses », le « grand ordonnateur de l'Univers ». Ainsi, dans une bataille, les corps de troupes exposés abandonnent les ouvrages extérieurs nouvellement construits pour se masser au centre de la position, dans la citadelle antique accommodée par les ingénieurs à la guerre moderne.

Trop ardents à la curée, les gens d'Église ont commis aussi la maladresse, d'ailleurs inévitable, de ne pas évoluer prestement avec le siècle. Encombrés par leur bagage de vieilleries, ils sont restés en route. Ils jargonnet en latin et cela suffit pour qu'ils ne sachent plus parler le français de Paris. Ils ânonnent la théologie de saint Thomas, mais cet antique verbiage ne leur sert plus à grand-chose pour discuter avec les élèves de Berthelot.

Sans doute, quelques-uns d'entre eux, surtout les prêtres américains, en lutte avec une jeune société démocratique, soustraite au pouvoir de Rome, ont essayé de rajeunir leurs arguments, refourbi quelque peu leurs vénérables flamberges, mais ces façons nouvelles de controverse ont été mal vues en haut lieu, et le misonéisme a triomphé : le clergé se tient à l'arrière-garde, avec toute l'affreuse bande des magistrats, des inquisiteurs et des bourreaux. En masse, ils se sont placés derrière les rois, les princes et les riches, et pour les humbles ils ne savent demander que la charité, non la justice, un coin modeste dans le Paradis futur, et non une large et belle place au bon soleil qui nous éclaire aujourd'hui.

Quelques enfants perdus du catholicisme ont supplié le pape de se faire socialiste, d'entrer hardiment dans les rangs des niveleurs et des meurt-de-faim. Oh, que nenni ! Il s'en tient aux millions qu'on appelle le « denier de saint Pierre » et à cette « botte de paille » qui est le palais du Vatican.

Quel beau jour pour nous, penseurs libres et révolutionnaires, que celui pendant lequel le pape s'est définitivement enfermé dans le dogme de son infaillibilité ! Voilà notre bonhomme saisi comme dans une trappe d'acier ! Il ne faut pas se dédire, se renouveler, vivre en un mot ! Il est ligoté dans les vieux dogmes,

obligé de s'en tenir au Syllabus, de maudire la société moderne avec toutes ses découvertes et ses progrès. Il n'est plus désormais qu'un prisonnier volontaire enchaîné sur la rive et nous poursuivant de ses imprécations vaines, tandis que nous cinglons librement sur les flots. Par un de ses sous-ordres, il proclame la « faillite de la science » ! Quelle joie pour nous ! C'est le triomphe définitif que l'Eglise ne veuille plus apprendre ni savoir, qu'elle reste à jamais ignorante, absurde, enfermée dans ce que déjà saint Paul appelait sa folie !

Mais trop avides, les prêtres et les moines ont manqué de prudence ; chefs de la conspiration, porteurs du mot d'ordre divin, ils ont voulu beaucoup plus que leur part. L'Eglise, toujours âpre à la rapine, ne manquait pas d'exiger un droit d'entrée de tous ses nouveaux alliés, républicains et autres ; elle exigea des subventions pour toutes ses missions étrangères, elle exigea même la guerre de Chine et le pillage des palais impériaux. C'est ainsi que les richesses du clergé se sont prodigieusement accrues : dans la seule France, les biens ecclésiastiques ont beaucoup plus que doublé dans les vingt dernières années du dix-neuvième siècle ; c'est par milliards que l'on évalue les terres et les maisons qui appartiennent ouvertement aux prêtres et aux moines, mais que de milliards encore ils possèdent sous les noms de vieux messieurs et d'antiques douairières ! Des jacobins se réjouissent presque de voir ces propriétés immenses s'accumuler dans les mêmes mains, espérant que, d'un seul coup, l'État pourra s'en emparer un jour : remède qui déplacerait la maladie mais ne la guérirait point ! Ces propriétés, produits du vol et du dol, il faut les reprendre pour la communauté puisque jadis elles furent siennes. Elles font partie du grand avoir terrestre appartenant à l'ensemble de l'humanité.

Transportons-nous par l'imagination aux temps à venir de l'irréligion consciente et raisonnée. Quelle sera dans ces conditions nouvelles l'œuvre par excellence des hommes de bonne volonté ? Remplacer les hallucinations par des observations précises ; substituer aux illusions du paradis que l'on promettait aux faméliques les réalités d'une vie de justice sociale, de bien-être, de travail rythmé ; trouver pour les fidèles de la religion humanitaire un bonheur plus substantiel et plus moral que celui dont les chrétiens se contentent actuellement.

Ce qu'il fallait à ceux-ci, c'était de n'avoir point le pénible labeur de penser par eux-mêmes et de chercher en leur propre conscience le mobile de leurs actions ; n'ayant plus de fétiche visible comme nos aïeux sauvages, ils tiennent à posséder un fétiche secret qui panse leurs blessures d'amour-propre, qui les console de leurs chagrins, qui leur rende les heures de maladie

moins longues et leur assure même une vie immortelle, exempte de tout souci.

Mais tout cela pour eux personnellement : leur religion n'a cure des malheureux qui continuent à leur péril la dure bataille de la vie ; comme les spectateurs de la tempête dont parle Lucrèce, il leur est doux de voir, de la plage, les gestes des naufragés luttant contre les flots. Ils peuvent relire dans les Evangiles cette vilaine parabole de Lazare « couché dans le sein d'Abraham » et refusant de tremper le bout de son doigt dans l'eau pour rafraîchir la langue des mauvais riches. (Luc XVI).

Notre idéal de bonheur n'est point cet égoïsme chrétien de l'homme qui se sauve en voyant périr son semblable et qui refuse une goutte d'eau à son ennemi. Nous, les anarchistes qui travaillons à l'émancipation complète de notre individu, collaborons par cela même à la liberté de tous les autres, même à celle du mauvais riche quand nous l'aurons allégé de ses richesses, et nous leur assurons le profit solidaire de chacun de nos efforts. Notre victoire personnelle ne se conçoit point sans qu'elle devienne du même coup une victoire collective ; notre recherche du bonheur ne peut s'imaginer autrement que dans le bonheur de tous : la société anarchiste n'est point un corps de privilégiés, mais une communauté d'égaux, et ce sera pour tous un bonheur très grand dont nous n'avons aujourd'hui aucune idée, de vivre dans un monde où nous ne verrons point d'enfants battus de leurs mères en récitant le catéchisme, point de faméliques demandant un sou, point de prostituées se livrant pour avoir du pain, point d'hommes valides se faisant soldats ou même policiers, parce qu'ils n'ont pas d'autres moyens de gagner leur vie.

Réconciliés parce que les intérêts d'argent, de caste, de position, n'en feront pas des ennemis nés les uns des autres, les hommes pourront étudier ensemble, prendre part, suivant leurs affinités personnelles, aux œuvres collectives de la transformation planétaire, à la rédaction du grand livre des connaissances humaines, en un mot, vivre d'une vie libre, toujours plus ample, puissamment consciente et fraternelle, en échappant ainsi aux hallucinations, à la religiosité et à l'Eglise. Et par-dessus tout, ils pourront travailler directement pour l'avenir en s'occupant des enfants, en jouissant avec eux de la nature, en les guidant avec méthode dans l'étude des sciences, des arts et de la vie.

Les catholiques ont beau s'être emparés officiellement de la société, ils n'en sont point et n'en seront point les maîtres, parce qu'ils ne savent qu'étouffer, comprimer, amoindrir : tout ce qu'est la vie leur échappe. Chez la plupart, la foi même est

morte : il ne leur reste plus que la gesticulation pieuse, les prosternements et les ornements, l'égrenage du chapelet, le ronronnement du bréviaire.

Les meilleurs parmi les prêtres sont obligés de fuir l'Eglise pour trouver un asile chez les profanes, c'est-à-dire chez les confesseurs de la foi nouvelle, chez nous, anarchistes et révolutionnaires, qui marchons vers un idéal, et qui travaillons à le réaliser. C'est en dehors de l'Eglise qui a fait faillite à tous les grands espoirs, que s'accomplit tout ce qui est grand et généreux. Et c'est en dehors d'elle, malgré elle, que les pauvres auxquels les prêtres promettaient ironiquement toutes les richesses du Paradis, conquerront enfin le bien-être de la vie présente : c'est malgré l'Eglise que se fondera la vraie Commune, la société des hommes libres vers laquelle nous ont acheminés tant de révolutions antérieures contre le prêtre et le roi.

Elisée Reclus

Biographie extraite du site Ephéméride anarchiste

Géographe, théoricien du mouvement libertaire et militant anarchiste né en 1830.

Issue d'une famille protestante, Elisée Reclus fait ses études de géographe à Berlin, avant de parcourir le monde. En 1871, il prend une part active à la Commune de Paris. Arrêté les armes à la main, il est condamné à la déportation en Nouvelle-Calédonie. Mais, grâce au soutien de la communauté scientifique, sa peine sera commuée, le 3 février 1872, à dix ans de bannissement. Il rejoint alors son frère Elie (également anarchiste et communard) en Suisse, et participe activement à la Fédération Jurassienne, avec Bakounine et James Guillaume. En 1877, il rencontre Pierre Kropotkine, qui deviendra son ami. Après la Suisse, c'est en Belgique, à Ixelles (près de Bruxelles) qu'Elisée Reclus s'installe. Très actif, c'est sous son impulsion qu'une Université Nouvelle est créée, ainsi qu'un Institut des Hautes Etudes (en 1894) dans lequel il enseignera.

Auteur prolifique, Elisée Reclus a participé à de nombreuses revues, brochures et journaux : *Le Révolté*, *L'Insurgé*, *Le Cri du*

Peuple, etc. Mais il est surtout l'auteur de l'extraordinaire *Géographie Universelle* (19 volumes), et de *L'Homme et la Terre* (6 volumes), ouvrages de géopolitique dans lesquels il analyse le rapport de l'homme et de son environnement, et aborde des sujets très variés (éducation, naturisme, etc.). Elisée Reclus meurt le 4 juillet 1905. Le dernier volume de *L'Homme et la Terre* ne sortira qu'après sa mort (édité par son neveu Paul Reclus).

La peste religieuse

(1892) Texte extrait du site Internet Bibliolib.

De toutes les maladies mentales que l'homme s'est implanté systématiquement dans le cerveau, la PESTE RELIGIEUSE est certainement la plus horrible.

Comme tout a son histoire, cette ÉPIDÉMIE n'est pas sans avoir la sienne. Seulement il est – parbleu ! – bien dommage que le développement de cette histoire ne soit pas tout ce qu'il y a de plus joli. Les vieux Zeus et Jupiter étaient des individus très convenables, nous dirons même assez éclairés, si on les compare aux rejetons trinitaires de l'arbre généalogique du bon DIEU, lesquels ne le cèdent en rien aux premiers en cruauté et en brutalité.

Du reste, nous ne voulons pas perdre notre temps avec les dieux retraités ou déchus, car ils ne causent plus aucun dommage ; par contre, nous critiquerons sans respect les « faiseurs de pluie et de beau temps » encore en activité de service et les terroristes de l'enfer.

Les chrétiens ont une « Trinité » ; leurs aïeux juifs se contentaient d'une « seule déité » ; à part cela, les deux peuples forment tous les deux une société fort réjouissante. L'Ancien et le Nouveau « Testament » sont pour eux la source de toute sagesse, c'est pour cela qu'il faut lire, bon gré et mal gré, ces Saintes Ecritures si l'on veut les connaître et, partant, les tourner en ridicule.

Examinons simplement l'histoire de ces divinités et nous verrons que cela suffira à caractériser le tout. Voici la chose brièvement :

Au commencement DIEU créa le Ciel et la Terre. Il se trouvait tout d'abord au milieu du néant, dont l'aspect devait être, en effet, assez triste pour qu'un Dieu lui-même s'y ennuyât, et comme c'est une bagatelle pour un Dieu de faire des mondes avec rien, il créa le Ciel et la Terre comme un charlatan remue les œufs ou les écus de sa manche. Plus tard il fabriqua le Soleil, la Lune et les étoiles.

Certains hérétiques qu'on nomme astronomes ont bien démontré, il y a longtemps, que la Terre n'est et n'a jamais été le centre de l'Univers, qu'elle n'a pu exister avant le Soleil, autour duquel elle tourne. Ces gens ont prouvé que c'est une véritable

bêtise de parler de la Lune, du Soleil et des étoiles après la Terre, comme si celle-ci, comparée à ceux-là, était une chose spéciale et extraordinaire ; il y a longtemps que chaque écolier sait que le Soleil n'est qu'un astre, que la Terre est un de ses satellites, et la Lune pour ainsi dire un sous-satellite ; il sait également que la Terre, en comparaison de l'Univers est loin de jouer un rôle supérieur ; qu'au contraire, elle est un grain de poussière dans l'espace. Mais est-ce qu'un Dieu s'occupe d'astronomie ? Il fait ce qu'il veut et se moque de la science et de la logique ; c'est pour cette raison que, après sa fabrication de la Terre, il fit d'abord la lumière et ensuite le Soleil.

Un Hottentot saurait parfaitement que, sans le Soleil, la lumière ne peut exister ; mais Dieu... hum ! n'est pas un Hottentot.

Voyons plus loin : la création avait parfaitement réussi jusque-là, mais il n'y avait pas encore de vie dans la baraque ; et comme le créateur voulait enfin s'amuser, il fit l'HOMME. Seulement, en le faisant, il s'écarta de façon particulière de sa première manière de procéder. Au lieu d'effectuer cette création par un simple commandement, il se donna beaucoup d'embaras, il prit un prosaïque morceau d'argile, modela à son image un homme, et y souffla une âme.

Comme Dieu est tout-puissant, bon, juste, en un mot l'amabilité même, il vit tout de suite qu'Adam (c'est ainsi qu'il avait appelé sa fabrication) seul, s'ennuyait affreusement (peut-être se rappela-t-il sa propre existence si ennuyeuse dans le néant), il fabriqua alors une mignonne, une charmante Ève.

Assurément l'expérience lui avait prouvé que c'était un travail bien ennuyeux pour un Dieu que de pétrir l'argile, car il employa une autre méthode. Il enleva une côte à Adam et la changea instantanément en une petite femme ; instantanément, dis-je, car la vitesse n'est pas une sorcellerie pour un Dieu. L'Histoire ne nous dit pas si la côte d'Adam fut remplacée plus tard ou s'il dut se contenter de celles qui lui restaient.

Les sciences modernes ont établi que les animaux et les plantes, formées d'abord de simples cellules, ont acquis peu à peu, dans le cours des millions d'années, leurs formes actuelles ; elles ont établi de plus que l'homme n'est que le produit le plus parfait de ce long et continu développement, et que non seulement il y a quelque cent mille ans il ne parlait pas, et se rapprochait de beaucoup de l'animal, dans l'acceptation du mot, mais qu'il doit descendre des animaux du plus bas de l'échelle, toute autre supposition étant à rejeter. Partant de là, l'histoire naturelle nous fait considérer Dieu en sa fabrication d'hommes

comme un hâbleur ridicule ; mais à quoi sert tout cela ? On ne plaisante pas avec Dieu.

Que ces histoires aient un cachet scientifique ou non, il commande qu'on les croie ; sans cela il vous enverra chercher par le diable (son concurrent), ce qui doit être fort désagréable. Car en enfer règnent non seulement les pleurs et les continuel grincements de dents, mais mieux encore, il y brûle un éternel feu, un ver infatigable vous y ronge, et il sent fort le soufre et la poix dans cet endroit-là.

Or, donc, d'après cela, un homme sans corps, c'est-à-dire une âme, serait rôti ; la chair qu'il n'a pas grillera, les dents qu'il n'a plus grinceront encore ; il pleurera sans yeux et sans poumons, le ver rongera ses os tombés depuis longtemps en poussière, il flairera sans nez une odeur sulfureuse, et tout cela éternellement !!! Drôle d'histoire.

Du reste Dieu, comme il le dit lui-même dans sa chronique, la Bible, sorte d'autobiographie, est excessivement capricieux et avide de vengeance ; enfin quoi un despote de premier ordre.

A peine Adam et Ève étaient-ils créés qu'il fallut gouverner cette engeance ; Dieu émit un code dont voici la teneur catégorique : « Vous ne mangerez pas du fruit de l'arbre de la science. » Depuis lors, il n'a existé aucun tyran couronné ou non qui n'ait jeté, lui aussi, cette défense à la face des peuples.

Mais Adam et Ève n'obéirent pas à cette injonction ; ils furent aussitôt expulsés (comme de vulgaires socialistes) et condamnés, eux et leurs descendants, pour toujours aux plus rudes travaux. De plus les droits d'Ève lui furent enlevés et elle devint la servante d'Adam à qui elle dut obéissance. Dans tous les cas, ils étaient déjà sous la surveillance de la haute Police divine.

Assurément Lehman [1] lui-même n'a pas été aussi loin dans son despotisme, mais Dieu n'est-il pas son supérieur ?

La sévérité de Dieu envers les hommes ne servit à rien, au contraire ; plus ils augmentaient, plus ils le lassaient. On peut se faire une idée de la vitesse de leur propagande quand on lit l'histoire de Caïn et d'Abel ; lorsque ce dernier fut tué par son frère, Caïn alla dans un pays... étranger et prit femme. Le bon Dieu ne nous dit pas d'où venait ce pays étranger et les femmes qu'il contenait ; ce qui, du reste, n'est pas étonnant ; il peut bien l'avoir oublié alors qu'il était surchargé de travaux de toute sorte.

Enfin, la mesure était comble ; Dieu résolut d'exterminer le genre humain dans l'eau. Seulement il choisit un couple pour faire un dernier essai ; il n'eut pas la main heureuse malgré toute sa sagesse, car Noé, le chef des survivants, se révéla un grand noceur, s'amusant avec ses fils...

Que pouvait-il sortir de bon d'une pareille famille ?

Le genre humain se répandit de nouveau et produisit de pauvres pécheurs. Le bon Dieu aurait bien crevé de divine colère en voyant que toutes ses punitions exemplaires, comme par exemple la destruction de villes entières par le feu et le soufre, ne servaient absolument à rien. Alors il résolut d'exterminer toute cette canaille, lorsqu'un événement des plus extraordinaires lui fit changer d'avis, sans cela c'eût été fait de l'humanité.

Un jour apparaît un certain Saint-Esprit. Il en était de ce dernier comme de la jeune fille venant de l'étranger [2] : personne ne savait d'où elle venait. L'écriture de la Bible, c'est-à-dire Dieu lui-même, dit seulement qu'il est lui-même le Saint-Esprit. Par conséquent nous avons affaire pour l'instant à un Dieu en deux unités.

Ce Saint-Esprit prit la forme d'un pigeon et fit la connaissance d'une femme obscure nommée Marie. Dans un moment de doux épanchement il la couvrit de son ombre et voici : elle mit au monde un fils, sans que cela, comme l'affirme la Bible, portât atteinte à sa virginité. Dieu se nomma alors le Dieu le Père, tout en assurant qu'il ne faisait qu'un, non seulement avec le Saint-Esprit mais aussi avec le Fils ! Que l'on considère bien cela : le père était son propre fils, le fils son propre père, et de plus tous deux ensemble étaient le Saint-Esprit ! C'est ainsi que se forma la Sainte-Trinité.

Et maintenant, pauvre cervelle humaine, tiens-toi ferme, car ce qui va suivre pourrait te mettre à l'envers.

Nous savons que Dieu le Père avait résolu d'exterminer le genre humain, ce qui fit énormément de peine à Dieu le Fils ; alors, il (le fils, qui, comme nous le savons, était le père) prit tout sur lui et pour apaiser son père (qui était en même temps le fils), il se fit crucifier par ceux-là même qu'il voulait sauver de l'extermination. Ce sacrifice du fils (qui est un avec le père) plut tellement au père (qui est un avec son fils), qu'il publia une amnistie générale qui est en partie encore en vigueur aujourd'hui.

En première ligne, le dogme de la récompense et de la punition de l'homme dans l'autre monde. Il y a longtemps qu'il a été prouvé scientifiquement qu'il n'y a pas d'autre vie indépendante que celle du corps, et que l'âme – ce que les charlatans religieux appellent l'âme – n'est pas autre chose que l'organe de la pensée (cerveau) qui reçoit les impressions par l'organe des sens et que, partant, ce mouvement doit cesser nécessairement avec la mort corporelle. Mais les ennemis jurés de l'intelligence humaine ne s'occupent des résultats des expériences scientifiques que juste assez pour les empêcher de

pénétrer le peuple. C'est ainsi qu'ils prêchent la vie éternelle de l'âme. Malheur à elle dans l'autre monde si le corps dans lequel elle a habité ici-bas n'a pas suivi ponctuellement les lois de Dieu ! Car, ces gens-là nous l'assurent, Dieu tout bon, tout juste, très fin aussi, s'occupe de chaque peccadille d'un chacun et s'enregistre dans ses actes universels (quel contrôle et quelle comptabilité !). A côté de cela, il est parfois comique dans ses exigences. Écoutez plutôt :

Tandis qu'il désire que les nouveau-nés soient arrosés d'eau froide (baptisés en son honneur au risque de les enrhumers), tandis qu'il éprouve un plaisir inouï lorsque de nombreuses brebis croyantes qui bêlent leurs litanies et que les plus zélés de son parti lui chantent sans interruption leurs pieuses hymnes en le sollicitant pour toute sorte de choses possibles et impossibles ; tandis qu'il se mêle aux guerres sanglantes en se faisant encenser et adorer comme Dieu des batailles, il se fâche tout rouge lorsqu'un catholique mange de la viande un vendredi, ou ne va pas régulièrement à confesse.

Il s'irrite aussi si un protestant méprise les os des saints ; les images et autres reliques de la Vierge, recommandés par l'Eglise catholique, ou si un fidèle quelconque ne fait pas son pèlerinage annuel, le dos courbé, les mains jointes et les yeux tournés vers le ciel.

Qu'un homme meure pécheur endurci, le bon Dieu lui inflige une punition à côté de laquelle tous les coups de bâton et de knout, tous les tourments des prisons et du bannissement, toutes les sensations des condamnés sur l'échafaud, tous les supplices inventés par les tyrans apparaissent comme un agréable chatouillement.

Ce Dieu bon surpasse en cruauté bestiale tout ce qui peut se passer de plus canaille sur la terre. Sa maison de détention s'appelle enfer, son bourreau est le diable, ses punitions durent éternellement. Mais pour de légères fautes et à la condition que le délinquant meure catholique, il fait grâce après un séjour plus ou moins long dans le purgatoire qui se distingue de l'enfer, comme en Prusse la prison se distingue de la maison de force.

Quoiqu'un bon petit feu soit entretenu dans le dit purgatoire, il n'est aménagé qu'en vue d'un séjour relativement court et sa discipline n'est pas très serrée. Les prétendus péchés mortels ne sont pas punis par le purgatoire mais bien par l'enfer.

Et, parmi ces derniers, il nous faut compter le blasphème en parole, en pensée et en écrit. Dieu ne tolère non seulement pas la liberté de la presse et de la parole, mais il interdit et proscrit les pensées non articulées qui pourraient lui déplaire. Enfoncés,

les despotes de tous les pays et de tous les temps ! Surpassés lesdits tyrans par le choix et la durée des punitions !

Donc ce Dieu est le monstre le plus épouvantable que l'on puisse s'imaginer. Sa conduite est d'autant plus infâme qu'il faut croire que le monde entier, que l'humanité est réglée dans toutes ses actions par sa divine providence.

Il maltraite par conséquent les hommes pour des actions dont il est lui-même l'inspirateur ! Que les tyrans de la terre des temps passés et présents sont aimables, comparés à ce monstre ! Mais il plaît à Dieu qu'un homme vive en homme de Dieu, c'est alors qu'il le maltraite et le torture davantage encore après sa mort, car le paradis promis est encore plus infernal que l'enfer. On n'a là aucun besoin, on est au contraire toujours satisfait sans qu'aucun désir ne précède la satisfaction de ce besoin.

Mais comme on ne peut se représenter aucune jouissance sans désir suivi de son accomplissement, le séjour du ciel sera donc bien stupide. On y est là éternellement occupé à contempler Dieu ; on y joue toujours les mêmes mélodies sur les mêmes harpes, on y chante continuellement le beau cantique qui, pour n'être pas tout à fait aussi ennuyeux que Malbrough-s'en va-t-en guerre, n'en vaut guère mieux. C'est l'ennui à son plus haut degré. Le séjour dans une cellule isolée serait certainement à préférer.

Rien d'étonnant à ce que les riches et les puissants qui peuvent se procurer le paradis sur terre ne s'écrient en riant, avec Heine, le poète : « *Nous laissons le paradis/ Aux anges et aux pierrots.* »

Et pourtant ce sont justement les riches et les puissants qui entretiennent la religion. Assurément cela fait partie du métier. C'est même une question de vie pour la classe exploitante, la bourgeoisie, que le peuple soit abêti par la religion. Sa puissance monte ou tombe avec la folie religieuse.

Plus l'homme tient à la religion, plus il croit. Plus il croit, moins il sait. Moins il sait, plus bête il est. Plus il est bête, plus il se laisse gouverner facilement.

Cette logique fut connue des tyrans de tout temps, c'est pour cela qu'ils s'allièrent toujours avec le prêtre. Quelque dispute éclatait-elle entre ces deux sortes d'ennemis de l'homme, elle n'était pour ainsi dire qu'une futile querelle de ménage pour savoir qui aurait la maîtrise. Chaque prêtre sait bien que son rôle est fini lorsqu'il n'est plus soutenu par les millions.

Les riches et les puissants n'ignorent pas non plus que l'homme ne se laisse gouverner et exploiter que lorsque les corbeaux, peu importe l'Eglise à laquelle ils appartiennent, ont

réussi à implanter au sein des masses l'idée que notre terre est une vallée de larmes, qu'ils leur ont infiltré cette sentence à respecter l'autorité, ou bien lorsqu'ils les ont alléchés par la promesse d'une vie plus heureuse dans l'autre monde.

Windhorst, le jésuite par excellence, fit entendre un jour assez clairement, dans la chaleur d'un combat parlementaire, ce que les filous et les charlatans du monde pensent à ce sujet : « *Lorsque la foi s'éteint dans le peuple, dit-il, il ne peut plus supporter sa grande misère et se révolte !* »

Cette phrase était claire et aurait dû faire réfléchir bien des ouvriers. Mais – hélas ! – tant d'entre eux sont si bornés, grâce à la religion, qu'ils entendent les choses les plus simples sans les comprendre.

Ce n'est pas en vain que les prêtres, c'est-à-dire les noirs gendarmes du despotisme, se sont efforcés de retenir de tout leur pouvoir la décadence religieuse, quoique, comme on sait, ils pouffent de rire entre eux en pensant aux bêtises qu'ils prêchent contre bonne rémunération.

Pendant des siècles, ces détraqueurs de cervelle ont gouverné les masses par la terreur, car, sans cela, il y a longtemps que la folie religieuse aurait pris fin. Le cachot et les chaînes, le poison et le poignard, la potence et le glaive, le guet-apens et l'assassinat, au nom de Dieu et de la Justice, ont été les moyens employés pour le maintien de cette folie, qui sera une tache dans l'histoire de l'humanité. Des milliers d'individus ont été grillés à petit feu sur les bûchers au nom de Dieu, pour avoir osé mettre en doute le contenu de la Bible. Des millions d'hommes furent forcés pendant de longues guerres, de s'entretuer, de dévaster des pays entiers et laissèrent ces mêmes pays aux prises avec la peste après les avoir pillés et incendiés pour maintenir la religion. Les supplices les plus raffinés furent inventés par les prêtres et leurs acolytes, lorsqu'il s'est agi de ramener à la religion ceux qui n'avaient plus la crainte de Dieu.

On appelle criminel un homme qui estropie pieds et jambes de son semblable. Comment appelle-t-on celui qui atrophie le cerveau d'un autre et qui, lorsque cela ne le conduit pas au but désiré, fait périr même le corps à petit feu avec une cruauté raffinée ?

Il est vrai que ces êtres ne peuvent plus aujourd'hui se livrer à leur métier de bandit comme autrefois, lors même que les procès en blasphèmes abondent encore ; par contre ils savent maintenant se glisser dans les familles, y influencer les femmes, accaparer les enfants et abuser de l'enseignement donné dans les écoles. Leur hypocrisie a plutôt augmenté que diminué. Ils

s'emparèrent de la presse lorsqu'ils s'aperçurent qu'il n'était pas possible de faire disparaître l'imprimerie.

Un vieux proverbe dit : « Où a passé un prêtre, l'herbe ne repousse plus pendant dix ans », ce qui revient à dire que lorsqu'un homme se trouve sous la griffe d'un prêtre, son cerveau a perdu ses facultés de penser, ses rouages se sont arrêtés et les araignées y tissent leurs toiles. Il ressemble au mouton pris de vertige. Ces malheureux ont perdu le but de la vie et, ce qui est encore plus malheureux, c'est qu'ils forment la plus grande partie des antagonistes de la science et de la lumière, de la révolution et de la liberté. On les trouve toujours prêts dans leur bêtise obtuse à aider ceux qui veulent forger de nouvelles chaînes pour l'humanité ou à aider ceux qui veulent mettre des bâtons dans les roues du progrès toujours croissant. Or donc, en essayant de guérir des malades, non seulement on accomplit une bonne œuvre vis-à-vis d'eux-mêmes, mais encore on est en voie d'arracher un cancer qui ronge le peuple et qui doit être totalement détruit, si la terre doit devenir le séjour d'hommes et non un terrain de jeux pour les dieux et les diables, comme elle l'a été jusqu'à présent.

Par conséquent, arrachons du cerveau les idées religieuses, et à bas les prêtres ! Ces derniers ont la coutume de dire que la fin justifie les moyens. Bien ! Employons, nous aussi, cet axiome contre eux. Notre but est la délivrance de l'humanité de tout esclavage, de la tirer du joug de la servitude sociale comme des fers de la tyrannie politique, mais aussi sortir cette même humanité des ténèbres religieuses. Tout moyen pour l'accomplissement de ce haut but doit être reconnu comme juste par tous les vrais amis de l'humanité et doit être mis en pratique à chaque occasion propice.

Tout homme anti-religieux commet donc une négligence à ses devoirs lorsqu'il ne fait pas tout ce qu'il peut journalièrement et à toute heure pour tuer la religion. Tout homme délivré de la foi qui omet de combattre la prêtraille où et quand il peut est un traître à son parti. Partout guerre, guerre à outrance à cette noire engeance.

Excitons contre les corrupteurs et éclairons les aveugles. Que chaque arme nous soit bonne pour notre cause, aussi bien l'acérbie moquerie que le flambeau de la science et où ces dernières armes restent sans effet, eh bien ! employons des arguments plus faciles : qu'on ne laisse pas passer sans la relever aucune allusion à Dieu et à la religion dans les assemblées où sont discutées les intérêts du peuple.

De même que le principe de la propriété et sa sanction armée, l'État, ne peut trouver place dans le camp de la révolution sociale – ce qui est en dehors de ce camp est naturellement réactionnaire –, de même la religion ou ce qui s'y rapporte n'y a place.

Et qu'on sache bien que ceux qui veulent mêler leur bavardage religieux aux aspirations des travailleurs, eussent-ils l'air respectable, leur réputation fût-elle bonne, sont de dangereux personnages. Quiconque prêche la religion sous n'importe quelle forme ne peut être qu'un sot ou un coquin. Ces deux sortes d'individus ne valent rien pour l'avancement d'une chose qui ne peut atteindre son but que si elle est sûre de la sincérité de ses combattants.

La politique opportuniste est, dans ce cas, non seulement un mal mais un crime. Si les ouvriers permettent à quelques prêtres de se mêler de leurs affaires, non seulement ils seront trompés, mais encore trahis et vendus.

Autant il est logique que le prolétaire combatte principalement le capitalisme et, partant, vise aussi la destruction de son mécanisme forcé, l'État, autant il coule de source que l'Église reçoive aussi son compte dans ce combat, car elle ne peut pas être de côté : il faut que la religion soit détruite systématiquement dans le peuple, si l'on veut que ce dernier revienne à la raison sans laquelle il ne pourra jamais conquérir sa liberté.

Proposons quelques questions pour les sots et, autrement dit, pour ceux qui ont été abêtis par la religion, en tant qu'ils paraissent corrigibles. Par exemple :

Si Dieu veut qu'on le connaisse, qu'on l'aime et qu'on le craigne, pourquoi ne se montre-t-il pas ?

Et s'il est si bon que le disent les prêtres, quelles raisons a-t-on de le craindre ?

S'il sait tout, pourquoi L'ennuyer de nos affaires particulières et de nos prières ?

S'il est partout, pourquoi bâtir des églises ?

S'il est juste, pourquoi penser qu'il punira les hommes créés par lui pleins de faiblesse ?

Si les hommes ne font le bien que par une grâce particulière de Dieu, quelle raison aura-t-il de les récompenser ?

S'il est tout-puissant, comment peut-il permettre le blasphème ?

S'il est inconcevable, pourquoi nous occuper de lui ?

Si la connaissance de Dieu est nécessaire, pourquoi reste-t-il dans l'ombre ? etc.

Devant de telles questions l'homme croyant reste bouche bée. Mais chaque homme pensant doit admettre qu'il n'existe pas une seule preuve de l'existence de Dieu.

De plus, il n'y a aucune nécessité d'une divinité. Un Dieu en dehors ou en dedans de la nature n'est d'aucune nécessité lorsqu'on connaît les propriétés et les règles de cette dernière. Son but moral n'est pas moins nul.

Il existe un grand royaume gouverné par un souverain dont la manière d'agir amène le désordre dans l'esprit de ses sujets. Il veut être connu, aimé, honoré, et tout contribue à embrouiller les idées qu'on peut se faire de lui.

Les peuples soumis à sa dépendance n'ont sur le caractère et les lois de leur souverain invisible que les idées dont ses ministres leur font part ; par contre, ceux-ci admettent qu'ils ne peuvent se faire aucune idée de leur maître, que sa volonté est impénétrable, ses vues et ses idées insaisissables ; ses valets ne sont jamais d'accord sur les lois à donner de sa part et ils les annoncent dans chaque province d'une manière différente ; ils s'insultent mutuellement et s'accusent l'un l'autre de tromperie.

Les édits et les lois qu'ils sont censés devoir donner sont embrouillés ; ce sont des rébus qui ne peuvent être ni compris ni devinés par les sujets auxquels ils devraient servir d'enseignement. Les lois du monarque caché ont besoin d'éclaircissement et cependant ceux-là mêmes qui les expliquent ne sont jamais d'accord entre eux ; tout ce qu'ils savent raconter de leur souverain caché est un chaos de contradictions ; ils ne disent pas un mot qui ne puisse être aussitôt controuvé et taxé de mensonge.

On le dit extrêmement bon et cependant il n'y a pas un homme qui ne se plaigne de ses décrets.

On le dit infiniment sage et cependant tout, dans son administration, semble être à rebours de la raison et du bon sens. On glorifie sa justice, et les meilleurs de ses sujets sont ordinairement ceux qui sont le moins favorisés. On assure qu'il voit tout et sa présence ne remet cependant rien en ordre. Il est, dit-on, ami de l'ordre et pourtant tout n'est que confusion et désordre dans ses états.

Il fait tout par lui-même, mais les événements répondent rarement à ses plans. Il voit tout à l'avance mais ne sait pas ce qui arrivera. Il ne se laisse pas offenser en vain et pourtant il tolère les offenses d'un chacun.

On admire son savoir, la perfection de ses œuvres et cependant ses œuvres sont imparfaites et de courte durée. Il crée, détruit, corrige ce qu'il a fait sans jamais être content de son ouvrage. Il ne cherche dans toutes ses entreprises que sa

propre gloire sans cependant atteindre le but d'être loué en tout et partout. Il ne travaille qu'au bien-être de ses sujets... mais la plupart manquent du nécessaire.

Ceux qu'il paraît favoriser le plus sont généralement les moins contents de leur sort : on les voit se soulever contre un maître dont ils admirent la grandeur, dont ils louent la sagesse, dont ils honorent la bonté, dont ils craignent la justice et dont ils sanctifient les commandements qu'ils ne suivent jamais.

Ce royaume est le monde, ce souverain est Dieu : ces valets sont les prêtres, les hommes sont les sujets. Joli pays ! Le Dieu des chrétiens spécialement est un Dieu qui, comme nous l'avons vu, fait des promesses pour les rompre, répand la peste et les maladies sur les hommes pour les guérir ; un Dieu qui créa les hommes à son image et qui, pourtant, ne prend pas les responsabilités du mal ; qui vit que toutes ses œuvres étaient bonnes et s'aperçut bientôt qu'elles ne valaient rien ; qui savait que les deux premiers êtres mangeraient du fruit défendu et qui, pourtant pour cela, punit tout le genre humain.

Un Dieu si faible qui se laisse duper par le diable, si cruel qu'aucun tyran de la terre ne peut lui être comparé. Tel est le Dieu de la mythologie judaïco-chrétienne.

Celui qui créa les hommes parfaits sans aviser pourtant à ce qu'ils restent parfaits ; celui qui créa le diable sans pouvoir arriver à le dominer est un gâcheur que la religion qualifie de souverainement sage ; pour elle tout puissant est celui qui condamne des millions d'innocents pour la faute commise par un seul, qui extermina par le déluge tous les hommes à l'exception de quelques-uns qui reformèrent une race aussi mauvaise que la première : qui fit un ciel pour les fous qui croient aux Évangiles et un enfer pour les sages qui le réprouvent.

Celui qui se créa lui-même par le Saint-Esprit ; qui s'envoya comme médiateur entre lui-même et les autres ; qui, méprisé et bafoué par ses ennemis, se laissa clouer sur une croix comme une chauve-souris à la porte d'une grange ; qui se laissa enterrer, qui ressuscita des morts, descendit aux Enfers, remonta vivant au ciel où il s'assit à sa droite même pour y juger les vivants et les morts, alors qu'il n'y aura plus de vivants : celui qui a fait tout cela est un charlatan divin.

C'est un affreux tyran dont l'histoire devrait être écrite en lettres de sang, car elle est la religion de la terreur. Loin de nous donc, la mythologie chrétienne. Loin de nous, un Dieu inventé par les prêtres de la foi sanglante qui, sans leur néant important, avec lequel ils expliquent tous, ne se vautraient plus longtemps dans l'abondance, ne prêcheraient plus longtemps l'humilité tout en vivant eux-mêmes dans l'orgueil, mais au contraire seraient

précipités dans l'abîme de l'oubli. Loin de nous, cruelle Trinité, le père meurtrier, le fils contre nature et le Saint-Esprit voluptueux ! Loin de nous, tous ces fantômes déshonorants, au nom desquels on rabaisse les hommes au niveau des misérables esclaves et qu'on renvoie par la toute-puissance du mensonge des peines de cette terre aux joies du ciel. Loin de nous, tous ceux qui, avec leur démente sainte, sont les entraves du bonheur et de la liberté ! Dieu est un revenant inventé par des charlatans raffinés au moyen duquel on a jusqu'à présent effrayé et tyrannisé les hommes. Mais le revenant s'évanouit dès qu'il est examiné par la saine raison, les masses trompées s'indignent d'avoir cru si longtemps et jettent à la face des prêtres ces mots du poète :

« Sois maudit, ô Dieu que nous avons prié.

Dans le froid de l'hiver et les tourments de la faim...

Nous avons en vain attendu et espéré ;

Il nous a singés, trompés et bornés ! »

Espérons que les masses ne se laisseront plus longtemps tromper et berner, mais qu'un jour viendra où les crucifix et les saints seront jetés au feu, les calices et les osties convertis en objets utiles, les églises transformées en salles de concert, de théâtre ou d'assemblée, ou, dans le cas où elles ne pourraient servir à ce but, en grenier à blé et en écuries à chevaux.

Espérons qu'un jour viendra où le peuple éclairé cette fois ne comprendra pas que pareille transformation n'ait pas déjà eu lieu depuis longtemps. Cette manière d'agir courte et concise ne se pratiquera naturellement que lorsque la RÉVOLUTION SOCIALE, qui approche, éclatera, c'est-à-dire au moment où il sera fait table rase des complices de la prêtraille : princes, bureaucrates et capitalistes et où l'État ainsi que l'Église seront radicalement balayés.

Johann Most

[1] L'empereur Guillaume est appelé ainsi par une grande partie du peuple allemand pour rappeler sa fuite en 1848, sous le nom de Lehman, lâcheur de poste.

[2] Allusion à un poème de Schiller.

Qui était Johann Most ?

Johann Most (1846-1906), Né en Allemagne cet ouvrier relieur est d'abord social-démocrate (en 1870). Elu député en 1874, il est plusieurs fois condamné à la prison pour le contenu de ses discours, ce qui le pousse, en 1878, à s'exiler. En Angleterre, il publie le journal *Freiheit* (Liberté), mais après avoir écrit un article favorable à l'attentat contre le tsar, il est condamné à seize mois de travaux forcés. Il s'exile aux États-Unis en 1882. Influencé par Kropotkine, il devient anarchiste. Johann Most collabora avec Emma Goldman, fut l'un des mentors (et amants) de Voltairine de Cleyre et publia de nombreux livres, y compris de poèmes, dont aucun n'a jusqu'ici été édité en français. Johann Most faisait partie de ces « anarchistes idéalistes » qui étaient la bête noire de Lénine, comme le lecteur pourra le constater dans cet ouvrage.

Jules Guesde

Laïcisation à faire

Le Socialiste, 22 octobre 1887

Extrait du site marxists.org cet article est assez tonique et tranche évidemment avec le discours de nos « socialistes » actuels. Ce n'est pas M. Jack Lang ou Mme Ségolène Royal qui dénonceront demain les méfaits de l'instruction publique et la « religion du Capital » comme la « pire des religions » que l'on enseigne à l'Ecole! (*Ni patrie ni frontières*)

La laïcisation de l'instruction primaire, dont ne veut pas notre République bourgeoise, n'est que la substitution d'une religion à une autre. C'est la foi capitaliste qu'il s'agit de mettre, dans le cerveau en formation de la France ouvrière, au lieu et place de la foi chrétienne, pour la plus grande sécurité et pour le plus grand profit de ses exploités économiques et politiques.

Il suffit pour s'en convaincre, d'avoir des enfants dans les écoles communales et de jeter les yeux sur les manuels qui leur sont mis en mains.

C'est ainsi que personnellement j'ai dû feuilleter la Première année d'instruction morale et civique, d'un nommé Pierre Laloï. Et dans cet ouvrage – « compris, s'il vous plaît, dans la liste annexée à la circulaire ministérielle du 17 novembre 1883, et fourni gratuitement par la Ville de Paris à ses écoles communales », – j'ai vu ceci, qu'au lieu d'apprendre à mes fils, comme dans les écoles congréganistes, à « aimer » et à « servir » un Dieu imaginaire, on leur apprenait à « aimer » et à « servir » – ce qui n'est pas imaginaire, hélas ! – les actionnaires de la Compagnie d'Anzin, les gabelous de M. Rouvier et la triple étoile d'un Galliffet ou d'un Boulanger ramassée dans le sang fédéré.

Au lieu du miracle d'un Dieu « créant le monde en six jours », ce qu'on enseigne à nos petits, c'est le miracle du Capital donnant, avec du travail, « la vie aux pauvres gens » et appelé à jouir de son œuvre « en les voyant passer le dimanche avec leurs

belles blouses propres » et en se disant : « C'est moi qui ai fait cela ! » (p. 41.)

Au lieu du miracle de la Rédemption de l'humanité par la collaboration d'une vierge et d'un pigeon, c'est le miracle de la Rédemption de la classe ouvrière par le petit sou épargné et placé dès l'enfance – lequel sou ne peut se transformer en louis d'or pour les uns que par le vol du produit du travail des autres.

Au lieu du mystère de la « très sainte et très indivisible Trinité », c'est le mystère de la valeur reproductive de l'Argent, au moyen de sa conversion en titres de rente ou en actions.

Au lieu du mystère de l'Incarnation, c'est le mystère de « la Concurrence profitant à tout le monde parce qu'elle oblige le travailleur à produire (lisez à se vendre) à meilleur marché » (p. 46).

Ce qu'on veut, sous prétexte d'instruction – et ce qui ressort de toutes les pages de ce livre – c'est façonner dès six ou sept ans les prolétaires de demain à leur misère, en leur prêchant « l'inégalité des conditions comme ne pouvant être évitée » (p. 42).

C'est les amener à « rendre le plus possible à leurs employeurs » en leur faisant un devoir de « s'appliquer à leur travail comme s'ils devaient eux-mêmes en vendre le produit », de n'être « ni paresseux, ni négligents et de ne pas se dire pour s'excuser : J'en donne au patron pour son argent, car, en acceptant le prix qui leur a été offert, ils se sont engagés à bien travailler » (p. 56).

C'est les détourner de la grève en la leur dépeignant comme très dangereuse et « coûtant toujours aux ouvriers, comme aux patrons, des sommes considérables » (p. 60).

Et qu'on n'aille pas s'imaginer que cet Evangile de la servitude ouvrière, dû au Pierre Laloi en question, soit une exception.

Mon rôle de père de famille m'a fait, il n'y a que quelques jours, à la rentrée, faire connaissance avec un autre ouvrage également imposé, de M. Gabriel Compayré, celui-là. Et les *Éléments d'éducation civique et morale* de ce « membre de la Chambre des députés, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, lauréat de l'Académie française », plus abêtissants encore, sont coulés dans le même moule capitalolâtre.

La partie économique – douze grandes pages (173-185) – n'est qu'une charge à fond contre le Congrès socialiste de Marseille de 1880, que l'on dénature à plume que veux-tu, lui faisant poursuivre « la destruction du capital, qui serait la ruine de l'ouvrier et le commencement de la misère générale » (p. 177), alors que ce qu'il a préconisé c'est l'appropriation sociale des

moyens de production, substituant l'ordre dans la production à l'anarchie actuelle et assurant à l'ensemble des producteurs l'intégralité de leur produit.

Sous formes de lettres entre « Georges et l'instituteur de X. », et sur le dos des « délégués des sociétés ouvrières » on y reprend, à l'usage et pour l'embourgeoisement de la progéniture prolétarienne, toutes les âneries économistes contre le Parti ouvrier, depuis le « partage égalitaire des fortunes qui ne durerait pas deux jours » (p. 175), jusqu'à « la légitimité de la propriété capitaliste » (p. 177), et à son utilité « pour les ouvriers auxquels elle assure du travail » (*id.*).

On y expose sans rire que la Révolution bourgeoise de 1789 était nécessaire parce qu'elle « poursuivait la suppression des privilèges » de la noblesse et du clergé, mais que la Révolution ouvrière de demain serait un « crime » (p. 175), parce qu'elle atteindrait les privilèges de la bourgeoisie... Et, après avoir mis sur le compte de « la nature » la division de la société « en riches et en pauvres, en patrons et en ouvriers » (p. 177) et déclaré une « utopie l'extinction du paupérisme » (p. 184), on conclut à la soumission plus que volontaire, reconnaissante, des salariés à « la loi, qui est une règle de justice » (p. 185).

Telle est la façon dont, sous couleur de faire de nos enfants des deux sexes de bons citoyens, nos prétendus laïcisateurs fabriquent ou s'efforcent de fabriquer de la chair à profit bien docile.

Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que depuis même qu'il existe une minorité socialiste à l'Hôtel de Ville, de pareils catéchismes, cent fois plus détestables que l'autre, aient pu continuer à circuler sans jamais, mais jamais, avoir été seulement discutés.

Il s'est trouvé des Lavy, après les Hovelacque et les Edgar Monteil, pour s'emballer comme de simples Léo Taxil (première manière) après les mots de « Dieu » et « d'immortalité de l'âme » maintenus dans un enseignement qui devrait être exclusivement scientifique.

Mais personne pour stigmatiser et demander qu'on mette à la porte de l'école la pire des religions, la religion du capital !

Jules Guesde

(*Le Socialiste*, 22 octobre 1887.)

Paul Lafargue

Le mythe de l'Immaculée conception

Etude de mythologie comparée (1896) – (Texte extrait du site marxists.org)

Dans une étude sur le mythe d'Adam et d'Eve parue dans *La Revue Socialiste* et dans un autre article publié par une revue de Londres (*Times*, septembre 1890), j'ai essayé de me servir des faits connus sur les sociétés primitives, nouvellement étudiées, pour *expliquer* la légende biblique d'Adam et d'Eve et l'homérique et inexplicable épithète de *tritogeneia, ter renata*, trois fois née, que *L'Iliade* et les hymnes orphiques donnent à Athena.

Je vais, dans cette étude, appliquer la même méthode à la légende chrétienne de la Vierge Marie, mère du Christ.

Tout d'abord il faut se demander si le christianisme est la seule religion qui possède le mythe de l'immaculée conception.

On retrouve ce mythe dans les religions des principaux peuples du bassin méditerranéen, et on pourrait peut-être ajouter de tous les peuples.

Trois déesses grecques, Junon, Minerve et Diane, portaient l'épithète de *partheneia*, virginal [1]. Cependant Junon eut plusieurs enfants et Minerve, la vierge par excellence, fut plusieurs fois mère. D'après Cicéron et Aristote, elle avait mis au monde Apollon *patrôos* (protecteur des pères) ; Vulcain, en cette circonstance, avait été son mari, ou plutôt son violeur, ce qui ne l'empêchait pas de partager avec elle son temple sur l'acropole d'Athènes ; les fêtes des lampadophories étaient célébrées en l'honneur de Minerve et de Vulcain.

Neptune, en sa qualité de dieu marin, se permit un grand nombre de viols, la déesse athénienne fut une de ses victimes ; mais la Terre fut assez complaisante pour porter dans son sein le fils de Minerve et de Neptune, Erichthonius.

Malgré ces enfants, la déesse continuait à recevoir l'épithète de vierge ; et son temple sur l'acropole, l'Erechtheum, était

consacré à Minerve *métro-parthenos*, la vierge-mère. Elle était même une déesse tutélaire des femmes violées, fort nombreuses dans les tribus primitives de la Grèce, comme dans les tribus australiennes. Aethra, violée par Neptune dans l'île de Sphérie, éleva un temple à Minerve *apatouria* (décevante) ; quand Hercule eut triomphé de la reine des Amazones, il lui consacra la ceinture qu'il lui avait enlevée ; le jour de leur mariage, les fiancées de Trézénne faisaient hommage à Minerve de leurs ceintures.

Dans la tête des Grecs, l'idée de virginité et celle de maternité ne s'excluaient pas. Nous verrons tout à l'heure que vierge-mère signifiait mère sans le concours de l'homme, comme c'est le cas pour la vierge-mère Marie : mais dans les temps primitifs cela voulait dire mère sans être mariée. C'est ce qui explique ce passage des *Euménides* d'Eschyle, dans lequel Minerve dit que « quoique l'homme a tout son cœur, elle n'a jamais consenti à accepter le joug du mariage ». En Grèce, on appelait fils de vierge (*parthenias*), le fils d'une fille non mariée. La femme était censée vierge tant qu'elle n'était pas mariée.

La Grande Mère des dieux, dont le culte, répandu dans l'Asie antérieure, pénétra en Italie dans le cours du II^e siècle avant Jésus-Christ, était également une vierge-mère, comme Minerve. « La mère des dieux, dit l'empereur Julien, est la déesse qui enfante et qui a commerce avec le grand Jupiter, qui engendre et organise les êtres avec le père de tous ; cette vierge sans mère s'assied à côté de Jupiter, parce qu'elle est réellement la mère de tous les dieux. » Ainsi qu'on le verra plus loin, le grand Jupiter tenait une position très humble vis-à-vis d'elle ; il n'était pas son époux, mais son Joseph. La mère des dieux restait toujours vierge, malgré sa nombreuse progéniture, parce qu'elle n'était pas mariée.

Assurément, l'idée de vierge-mère devait avoir pris naissance à l'époque où le mariage par couple, par paire, dit Morgan, remplaçait le mariage par groupe ou par clans : une femme alors restait vierge quoique mère, tant qu'elle n'avait pas été liée par une union monogamique. Minerve et la Mère des dieux, qui appartiennent à la plus antique génération divine, devaient être les divinités des Grecs et des Phrygiens alors qu'ils avaient des mœurs maritales analogues à celles des peuplades polynésiennes.

Plus tard, sans doute, le mot de vierge-mère prit un autre sens et signifia mère sans l'intervention de l'homme. Junon se glorifiait d'avoir eu Mars et Hébé, sans le secours d'aucun mâle, c'était sa manière de répondre à Jupiter qui se targuait d'avoir donné naissance à Minerve. Isis, la grande déesse d'Égypte,

inscrivait fièrement sur ses temples : « Je suis la mère du roi Horus et personne n'a relevé ma robe. »

Si des bords de la Méditerranée, nous passons à l'extrême Nord, en Finlande, nous retrouvons le même mythe. Dans le *Kalevala*, le poème national des Finnois, il est parlé de trois vierges qui sont fécondées par l'air. Isnatar, la « belle vierge », chante : « Je suis la plus ancienne des femmes, je suis la première mère des humains, j'ai été cinq fois épouse et six fois fiancée », mais elle restait toujours vierge, elle n'avait qu'à divorcer pour redevenir vierge. Les Argiens prétendaient que leur déesse *poliade* (protectrice de ville), Junon, allait tous les ans se baigner à la fontaine Canathos, à Nauplie, pour recouvrer sa virginité. Peut-être que les femmes d'Argos se baignaient à la fontaine Canathos pour divorcer.

Ce qui prouve bien que, comme toujours, les dieux ne faisaient que reproduire les mœurs des humains, c'est que les mortels avaient également le privilège des conceptions immaculées. Le vieux barde du Kalevala, Wänamoinen, est le fils de la vierge Luounotar, fille d'Ilina mère des héros, qui a été fécondée par la mer.

Une inscription de Sargon, un des plus anciens rois de la Chaldée, que Lenormand fait remonter à 3 800 avant Jésus-Christ, dit : « Sargon, roi puissant, roi d'Agadé, moi ! – ma mère me conçut sans la participation de mon père. »

Les femelles des animaux possédaient aussi le privilège des conceptions immaculées. Les juments de Rhésus, « plus blanches que la neige et plus rapides que l'air », étaient fécondées par le zéphyr, au bord de la mer. Borée, le vent du nord, remplissait cette fonction pour les cavales d'Erichthonius. Les juments de Cappadoce, du Tage, et d'autres lieux, procréaient de cette curieuse façon.

Horappolon nous dit que le vautour qui, dans les hiéroglyphes égyptiens, représente la victoire, symbolise aussi la mère, parce que dans l'espèce des vautours il ne se trouve pas de mâle, et que pour être fécondées, les femelles n'ont qu'à exposer leurs organes sexuels au vent du nord.

L'homme, jaloux de cette prétention de la femme de se passer de lui pour perpétuer l'espèce, affirma que lui aussi pouvait procréer sans le secours de la femme. Jupiter, dans l'Olympe, enfanta Minerve. Saint Augustin a conservé dans la *Cité de Dieu* un vers de Soranus, dans lequel ce dieu est appelé « le père et la mère des dieux ». Des médailles de Mylassa représentent Jupiter barbu et orné de deux mamelles découvertes.

Noum, un des dieux du Panthéon égyptien et un des agents de la création, pondit de sa bouche un œuf qui donna naissance à Phtah, créateur des astres.

Le scarabée, d'après saint Clément d'Alexandrie, symbolisait, dans l'écriture hiéroglyphique, le soleil et le père. « Il représente, dit Horappolon, l'être né d'un seul être, parce qu'il s'engendre lui-même et qu'il n'est pas porté dans le ventre d'une femelle. Voici de quelle manière il procède. Il prend la fiente de bœuf, qu'il roule avec ses pattes de derrière pour lui faire prendre la forme ronde, qui est celle du monde.

Son petit globe ainsi formé, il le cache sous terre... Le vingt-neuvième jour il l'ouvre et le jette dans l'eau... et il sort alors un nouveau scarabée... Le scarabée symbolise le père, parce qu'il naît du mâle seul ; le monde, parce que le globule où l'embryon se forme a la figure du monde, et l'homme, parce qu'il n'y a pas de scarabée femelle, disent les Égyptiens. »

Poussé par le désir de dépouiller la femme de sa grande fonction de génératrice, l'homme prétendit qu'elle ne jouait que le rôle passif de réceptacle. Dans les *Euménides*, Apollon se charge d'exposer la théorie masculine : « Ce n'est pas la mère qui engendre ce qu'on appelle son enfant ; elle n'est que la nourrice du germe versé dans son sein. Celui qui engendre, c'est le père. La femme, comme un dépositaire étranger, reçoit d'autrui le germe, et quand il plaît aux dieux, elle le conserve. La preuve de ce que j'avance, c'est qu'on peut devenir père sans qu'il soit besoin de mère : témoin Minerve, la fille de Jupiter. Elle n'a point été nourrie dans les ténèbres du sein maternel. »

Un mythe grec montre tout le mépris que les hommes et les dieux avaient pour la fonction procréatrice de la femme. Jupiter, Neptune et Mercure, pour récompenser Œnopion, un des fils de Bacchus, de l'hospitalité qu'il leur avait donnée, lui dirent de formuler un vœu.

Il demanda un fils et les trois dieux urinèrent dans la peau du bœuf qu'on avait tué pour les régaler, l'enterrèrent, et neuf mois après naquit Orion, que Jupiter plaça au ciel.

Ces mythes nous révèlent que les peuples primitifs ont de très vagues notions sur la procréation des êtres et que les deux sexes, à un moment du développement historique, entrèrent en rivalité pour savoir lequel des deux jouait le rôle important dans l'acte de la génération.

Les dieux, non satisfaits de dépouiller les déesses de leur rôle dans l'acte de la génération, prirent leurs formes, leurs costumes et leurs attributs. Ils s'habillèrent en déesses.

Il y avait, à Lacédémone, un Apollon vêtu en femme et portant dans ses mains l'arme des amazones, le bipène ; Jupiter,

le roi de l'Olympe, ne croyait pas déroger à sa grandeur en prenant ce déguisement féminin, ainsi que le prouvent diverses médailles où il est habillé en femme, avec des bandelettes et des mamelles ; l'aigle, son oiseau symbolique, était là pour compléter le déguisement et lui donner le caractère de mère. L'aigle est très voisin du vautour, le symbole d'Isis, mère ; on a pu confondre les espèces d'un pays à l'autre ; des espèces intermédiaires, telles que le gypaète, le vautour-aigle, sont communes. L'aigle, de même que le vautour et les autres oiseaux de proie, offre, dit-on, cette particularité que les femelles sont plus robustes et plus audacieuses que les mâles.

Ce changement de sexe n'avait pour but que de déposséder les déesses de leur temple. Le dieu y entra timidement sous le déguisement féminin pour s'y faire adorer et finissait par expulser les divinités féminines. Dans le temple d'Héropolis la statue de Jupiter se trouvait à côté de celle de Junon, mais on lui rendait un culte secondaire ; on lui offrait des sacrifices en silence, sans les chants et les sons de flûte que l'on prodiguait à sa compagne ; lorsqu'on promenait leurs statues hors de l'enceinte sacrée, c'était celle de la déesse que l'on transportait la première. Apollon avait eu plus de succès à Delphes, qui avait été le temple de la Terre et de ses filles les Titanides, Thémis et Phébé (Eschyle, *Les Euménides*). Pan lui ayant appris l'art de prédire, il se rendit à Delphes, tua le serpent Python, qui gardait la caverne, s'affubla du nom de Phébus et s'empara de l'oracle.

C'était, en effet, pour déposséder les femmes de leurs biens et du rang supérieur qu'elles occupèrent dans la famille matriarcale, que les hommes, puis ensuite les dieux, jouèrent la comédie du changement de sexe et de la couvade (accouchement simulé).

Les femmes répondirent à ces attentats contre leurs droits et leurs biens en simulant les attributs de l'autre sexe. Il y avait à Chypre une statue de Vénus barbue : les hommes lui faisaient des sacrifices vêtus en femmes, et les femmes vêtues en hommes. Saint Augustin rapporte qu'on adorait à Rome une Fortune barbue. Isis et plusieurs déesses d'Egypte étaient représentées avec les organes sexuels de l'homme : Isis avait pris pour symboles le vautour et le scarabée pour prouver qu'elle possédait les deux sexes. Les hymnes orphiques donnent à Minerve les épithètes de mâle et de femelle (*arsen kai thélus*) ; Baal, que les Israélites adorèrent, était aussi une divinité bisexuée ; aussi la traduction grecque des *Septante* l'appelle tantôt le, tantôt la Baal. La divinité finit par être hermaphrodite, comme le lièvre qui, d'après Pline, réunit les deux sexes. La troisième hymne religieuse de l'évêque de Ptolémaïs, Synessius, dit de l'esprit infini : « *Tu es le père, tu es la mère, / Tu es le mâle, tu es la femelle.* »

Eusèbe traitait dédaigneusement le culte égyptien de « sagesse de scarabée », et cependant le mythe de la Vierge Marie n'est qu'une réminiscence du bord du Nil.

Osiris était représenté sur la terre par le bœuf Apis : mais comme Osiris avait été conçu par sa mère Isis sans l'intervention d'aucun dieu, sa représentation terrestre devait également naître d'une vache vierge sans le secours d'aucun mâle. Hérodote nous apprend que la mère d'Apis était fécondée par un rayon de soleil et, selon Plutarque, par un rayon de lune. Des inscriptions hiéroglyphiques confirment cette origine céleste : « Sois-moi propice, dit une stèle de Memphis, ô Apis vivant, toi qui n'a pas de père. »

Jésus, comme Apis, n'avait pas de père, et avait été conçu par un rayon descendu du ciel. Apis était un bœuf, mais il représentait un dieu, qui avait pour représentation l'agneau. Or, Osiris est souvent représenté avec une tête de bélier. Le dieu égyptien Osiris était devenu international chez les peuples méditerranéens, sous les noms d'Adonis, d'Atys, de Thammuz, dont la mort était pleurée dans le temple de Jéhovah par les femmes de Jérusalem (Ezéchiel, VIII, 14).

La déesse syrienne, dont le culte s'introduisait un peu partout, était tombée du ciel dans un œuf couvé par une colombe ; alors qu'elle habitait les montagnes de Phrygie, (beaucoup de déesses primitives avaient vécu d'abord dans les bois et sur les rochers, Minerve par exemple) la déesse syrienne s'appelait Mâ, qui en phrygien signifie mère et brebis. L'intervention de la colombe dans le mythe chrétien lui donne un cachet asiatique : dans l'Asie mineure, la colombe était l'objet d'une grande vénération en souvenir de Sémiramis et de sa mère Décerto.

La religion nouvelle, qui devait devenir le christianisme, se formait avec les mythes de tous les peuples brisés et mélangés par la domination romaine ; elle prenait leurs symboles ; l'arbre, par exemple, représenté en Egypte par un cyprès, l'était en Extrême Orient par une croix. C'est précisément parce que la religion chrétienne était un composé informe des mythes en circulation qu'elle put convenir à des peuples divers.

Dans les premiers siècles il était difficile de distinguer les chrétiens des sectateurs des autres cultes, dont ils avaient assimilé les mythes. C'était à s'y tromper : aussi l'empereur Adrien, écrivant à un de ses préfets, disait : « Cette Egypte que tu me louais, je l'ai trouvée légère et inconséquente... Ceux qui adorent Sérapis [2] sont chrétiens et les évêques chrétiens sont dévoués à Sérapis... Un patriarche est arrivé en Egypte, les uns l'ont dit adorateur de Sérapis, les autres du Christ. »

– Osiris, ainsi que Jésus, avait dû souffrir et mourir afin de mériter l'honneur de partager avec sa mère Isis les hommages des mortels.

Le mythe de l'immaculée conception n'est donc pas une invention du premier siècle du christianisme, mais un mythe des plus antiques : il a dû être élaboré alors que l'homme, pour s'emparer des biens et de l'autorité de la femme dans la famille matriarcale, réduisait son rôle dans la procréation, et que la femme répondait à ces attentats contre ses droits et sa fonction en prétendant qu'elle n'avait pas besoin de l'intervention de l'homme pour concevoir.

La renaissance du mythe de l'immaculée conception se produisit au moment où la société antique chancelait sur ses bases : la famille patriarcale s'écroulait et la femme du monde gréco-latin s'émancipait du lourd joug marital qui pesait sur elle depuis des siècles. Les religions féminines de l'époque matriarcale, dans lesquelles les déesses dominaient les dieux, qui s'étaient perpétuées en Egypte et en Asie mineure, s'introduisaient et se répandaient dans les nations, où même depuis longtemps les dieux masculins avaient dépossédé les déesses de leurs antiques prérogatives. C'était la revanche, annoncée par Prométhée, qui devait « dépouiller Jupiter de son sceptre et de ses honneurs » (Eschyle).

Mais le triomphe fut de courte durée. Les femmes perdirent de nouveau les droits qu'elles commençaient à reconquérir. La religion chrétienne qui, reprenant et mettant en grand honneur le mythe de la vierge-mère, semblait devoir aider les femmes dans leur émancipation, se transforma et devint un instrument d'oppression. On ne disputa plus à la femme son rôle dans la procréation, mais on fit plus, on essaya de la dépouiller de sa qualité d'être humain. Un concile s'assembla pour discuter si la femme n'était pas un animal inférieur, privé d'âme ; et c'est seulement à la majorité d'une voix que l'Eglise chrétienne, fondée sur l'antique mythe féminin de l'immaculée conception, décida que la femme avait une âme tout comme l'homme.

Paul Lafargue

Notes

1. Je me sers des noms latins pour les divinités de l'Olympe grec, parce qu'ils sont plus connus, bien qu'il soit aussi erroné de les désigner ainsi que de donner le même nom de Dieu au Jehovah juif, au Père éternel chrétien et à l'entité métaphysique panthéiste.

2. « La plupart des prêtres égyptiens, dit Plutarque, veulent que le nom de Sérapis soit composé de ceux d'Apis et d'Osiris, fondés sur ce point de doctrine que Apis est l'image la plus belle d'Osiris » (de Ïside.)

Socialisme et religion

V.I Lénine, 3 décembre 1905

Extrait du site marxists.org, ce texte a une tonalité plutôt dogmatique avec ses références abstraites au « matérialisme scientifique » et sa réduction de la religion à un simple « produit et reflet de l'oppression économique ». Comme souvent chez Lénine, il contient des affirmations qui, réutilisées dans un autre contexte par des opportunistes ou des contre-révolutionnaires, ont eu des conséquences négatives, voire catastrophiques. En témoigne son allusion aux « revendications des représentants honnêtes et sincères du clergé » et aux dangers de « diviser les forces engagées dans la lutte (...) au nom de chimères qui perdent rapidement toute valeur politique ». C'est avec ce brillant raisonnement que les staliniens et gauchistes iraniens ont soutenu Khomeiny en pensant que la dynamique de « la lutte » allait miraculeusement dissiper les illusions religieuses des masses et l'influence des mollahs. Ils ont payé cette erreur de leur vie, de longues années de prison ou de l'exil. On retrouve aussi dans cet article un leitmotiv, présent aussi bien chez les anarchistes que chez les marxistes : l'idée que les ouvriers écartent de plus en plus « avec mépris les préjugés religieux ». Malheureusement c'est loin d'être le cas, un siècle plus tard. (*Ni patrie ni frontières*)

La société moderne est fondée tout entière sur l'exploitation des grandes masses de la classe ouvrière par une infime minorité de la population appartenant aux classes des propriétaires fonciers et des capitalistes. C'est une société d'esclavagistes, car les ouvriers « libres » qui travaillent toute leur vie pour le capital, n'ont « droit » qu'aux moyens d'existence strictement indispensables à l'entretien des esclaves produisant les bénéfices, qui permettent d'assurer et de perpétuer l'esclavage capitaliste.

L'oppression économique qui pèse sur les ouvriers, provoque et engendre inévitablement sous diverses formes l'oppression politique, l'abaissement social, l'abrutissement et la dégradation de la vie intellectuelle et morale des masses. Les ouvriers peuvent

obtenir une liberté politique plus ou moins grande afin de lutter pour leur affranchissement économique, mais aucune liberté ne les débarrassera de la misère, du chômage et de l'oppression tant que le pouvoir du capital ne sera pas aboli.

La religion est un des aspects de l'oppression spirituelle qui accable toujours et partout les masses populaires, écrasées par un travail perpétuel au profit d'autrui, par la misère et l'isolement. La foi en une vie meilleure dans l'au-delà naît tout aussi inévitablement de l'impuissance des classes exploitées dans leur lutte contre les exploités que la croyance aux dieux, aux diables, aux miracles naît de l'impuissance du sauvage dans sa lutte contre la nature. A ceux qui peinent toute leur vie dans la misère, la religion enseigne la patience et la résignation ici-bas, en les berçant de l'espoir d'une récompense céleste. Quant à ceux qui vivent du travail d'autrui, la religion leur enseigne la bienfaisance ici-bas, leur offrant ainsi une facile justification de leur existence d'exploités et leur vendant à bon compte des billets donnant accès à la félicité divine. La religion est l'opium du peuple. La religion est une espèce d'alcool spirituel dans lequel les esclaves du capital noient leur image humaine et leur revendication d'une existence tant soit peu digne de l'homme.

Mais l'esclave qui a pris conscience de sa condition et s'est levé pour la lutte qui doit l'affranchir, cesse déjà à moitié d'être un esclave. L'ouvrier conscient d'aujourd'hui, formé par la grande industrie, éduqué par la ville, écarte avec mépris les préjugés religieux, laisse le ciel aux curés et aux tartuffes bourgeois et s'attache à la conquête d'une meilleure existence sur cette terre. Le prolétariat moderne se range du côté du socialisme qui fait appel à la science pour combattre les fumées de la religion et, organisant l'ouvrier dans une lutte véritable pour une meilleure condition terrestre, le libère de la croyance en l'au-delà.

La religion doit être déclarée affaire privée ; c'est ainsi qu'on définit ordinairement l'attitude des socialistes à l'égard de la religion. Mais il importe de déterminer exactement la signification de ces mots, afin d'éviter tout malentendu. Nous exigeons que la religion soit une affaire privée vis-à-vis de l'État, mais nous ne pouvons en aucune façon considérer la religion comme une affaire privée en ce qui concerne notre propre Parti. L'État ne doit pas se mêler de religion, les sociétés religieuses ne doivent pas être liées au pouvoir d'État. Chacun doit être parfaitement libre de professer n'importe quelle religion ou de n'en reconnaître aucune, c'est-à-dire d'être athée, comme le sont généralement les socialistes. Aucune différence de droits civiques motivée par des croyances religieuses ne doit être tolérée. Toute mention de la confession des citoyens dans les

papiers officiels doit être incontestablement supprimée. L'État ne doit accorder aucune subvention ni à l'Église ni aux associations confessionnelles ou religieuses, qui doivent devenir des associations de citoyens coreligionnaires, entièrement libres et indépendantes à l'égard du pouvoir.

Seule la réalisation totale de ces revendications peut mettre fin à ce passé honteux et maudit où l'Église était asservie à l'État, les citoyens russes étant à leur tour asservis à l'Église d'État, où existaient et étaient appliquées des lois inquisitoriales moyenâgeuses (maintenues jusqu'à ce jour dans nos dispositions (légal), qui persécutaient la croyance ou l'incroyance, violaient la conscience et faisaient dépendre les promotions et les rémunérations officielles de la distribution de tel ou tel élixir clérical. La séparation complète de l'Église et de l'État, telle est la revendication du prolétariat socialiste à l'égard de l'État et de l'Église modernes.

La révolution russe doit faire aboutir cette revendication comme une partie intégrante et indispensable de la liberté politique. Sous ce rapport, la révolution russe est placée dans des conditions particulièrement favorables, le détestable régime bureaucratique de l'autocratie féodale et policière ayant provoqué le mécontentement, l'effervescence et l'indignation dans le clergé même. Si misérable, si ignorant que fût le clergé orthodoxe russe, il s'est réveillé cependant au fracas de la chute de l'ancien régime, du régime médiéval en Russie.

Le clergé lui-même soutient aujourd'hui la revendication de liberté, s'élève contre le bureaucratisme officiel et l'arbitraire administratif, le mouchardage policier imposé aux « ministres de Dieu ». Nous autres socialistes, nous devons appuyer ce mouvement en poussant jusqu'au bout les revendications des représentants honnêtes et sincères du clergé, en les prenant au mot quand ils parlent de liberté, en exigeant qu'ils brisent résolument tout lien entre la religion et la police.

Ou bien vous êtes sincères, et vous devez dès lors réclamer la séparation complète de l'Église et de l'État, de l'École et de l'Église et demander que la religion soit déclarée affaire privée, et cela de façon absolue et catégorique. Ou bien vous ne souscrivez pas à ces revendications conséquentes de liberté, et cela signifie que vous êtes toujours prisonniers des traditions inquisitoriales, que vous voulez toujours avoir accès aux promotions et aux rémunérations officielles, que vous ne croyez pas à la puissance de vos armes spirituelles, que vous continuez à accepter les pots-de-vin de l'État ; et alors les ouvriers conscients de Russie vous déclarent une guerre sans merci.

Par rapport au parti du prolétariat socialiste, la religion n'est pas une affaire privée. Notre Parti est une association de militants conscients d'avant-garde, combattant pour l'émancipation de la classe ouvrière. Cette association ne peut pas et ne doit pas rester indifférente à l'inconscience, à l'ignorance ou à l'obscurantisme revêtant la forme de croyances religieuses. Nous réclamons la séparation complète de l'Église et de l'État afin de combattre le brouillard de la religion avec des armes purement et exclusivement idéologiques : notre presse, notre propagande. Mais notre association, le Parti ouvrier social-démocrate de Russie, lors de sa fondation, s'est donné pour but, entre autres, de combattre tout abêtissement religieux des ouvriers. Pour nous, la lutte des idées n'est pas une affaire privée ; elle intéresse tout le Parti, tout le prolétariat.

Mais puisqu'il en est ainsi, pourquoi ne nous déclarons-nous pas athées dans notre programme ? Pourquoi n'interdisons-nous pas aux chrétiens et aux croyants l'entrée de notre Parti ?

La réponse à cette question fera ressortir la différence très importante des points de vue de la démocratie bourgeoise et de la social-démocratie sur la religion.

Notre programme est fondé tout entier sur une philosophie scientifique, rigoureusement matérialiste. Pour expliquer notre programme il est donc nécessaire d'expliquer les véritables racines historiques et économiques du brouillard religieux. Notre propagande comprend nécessairement celle de l'athéisme ; et la publication à cette fin d'une littérature scientifique que le régime autocratique et féodal a proscrite et poursuivie sévèrement jusqu'à ce jour doit devenir maintenant une des branches de l'activité de notre Parti. Nous aurons probablement à suivre le conseil qu'Engels donna un jour aux socialistes allemands : traduire et répandre parmi les masses la littérature française du XVIII^e siècle athée et démystifiante [1].

Mais en aucun cas nous ne devons nous fourvoyer dans les abstractions idéalistes de ceux qui posent le problème religieux on termes de « raison pure », en dehors de la lutte de classe, comme font souvent les démocrates radicaux issus de la bourgeoisie. Il serait absurde de croire que, dans une société fondée sur l'oppression sans bornes et l'abrutissement des masses ouvrières, les préjugés religieux puissent être dissipés par la seule propagande.

Oublier que l'oppression religieuse de l'humanité n'est que le produit et le reflet de l'oppression économique au sein de la société serait faire preuve de médiocrité bourgeoise. Ni les livres ni la propagande n'éclaireront le prolétariat s'il n'est pas éclairé

par la lutte qu'il soutient lui-même contre les forces ténébreuses du capitalisme.

L'unité de cette lutte réellement révolutionnaire de la classe opprimée combattant pour se créer un paradis sur la terre nous importe plus que l'unité d'opinion des prolétaires sur le paradis du ciel.

Voilà pourquoi, dans notre programme, nous ne proclamons pas et nous ne devons pas proclamer notre athéisme ; voilà pourquoi nous n'interdisons pas et ne devons pas interdire aux prolétaires, qui ont conservé tels ou tels restes de leurs anciens préjugés, de se rapprocher de notre Parti.

Nous préconiserons toujours la conception scientifique du monde ; il est indispensable que nous luttons contre l'inconséquence de certains « chrétiens », mais cela ne veut pas du tout dire qu'il faille mettre la question religieuse au premier plan, place qui ne lui appartient pas ; qu'il faille laisser diviser les forces engagées dans la lutte politique et économique véritablement révolutionnaire au nom d'opinions de troisième ordre ou de chimères, qui perdent rapidement toute valeur politique et sont très vite reléguées à la chambre de débarras, par le cours même de l'évolution économique.

La bourgeoisie réactionnaire a partout eu soin d'attiser les haines religieuses – et elle commence à le faire chez nous – pour attirer de ce côté l'attention des masses et les détourner des problèmes économiques et politiques réellement fondamentaux, problèmes que résout maintenant le prolétariat russe, qui s'unit pratiquement dans sa lutte révolutionnaire.

Cette politique réactionnaire de morcellement des forces prolétariennes, qui se manifeste aujourd'hui surtout par les pogromes des Cent-Noirs, trouvera peut-être demain des mesures plus subtiles. Nous lui opposerons dans tous les cas une propagande calme, ferme, patiente, qui se refuse à exciter des désaccords secondaires, la propagande de la solidarité prolétarienne et de la conception scientifique du monde.

Le prolétariat révolutionnaire finira par imposer que la religion devienne pour l'État une affaire vraiment privée. Et, dans ce régime politique débarrassé de la moisissure médiévale, le prolétariat engagera une lutte large et ouverte pour la suppression de l'esclavage économique, cause véritable de l'abêtissement religieux de l'humanité.

Lénine

[1] Voir F. Engels, « La littérature politique des émigrés. Le programme des communards blanquistes émigrés ».

De l'attitude du parti ouvrier à l'égard de la religion

Extrait du site marxists.org, cet article écrit en 1909 illustre bien la pesante « dialectique » de Lénine. Il caricature les positions des anarchistes tout en écrivant « nous devons combattre la religion, c'est l'abc de tout le matérialisme ». Il dénonce les membres de la fraction bolchevik du POSDR qui tentent une synthèse entre religion et marxisme (il fait allusion à Lounatcharski, mais il aurait aussi pu mentionner Gorki), tout en défendant le principe de l'adhésion des prêtres à la social-démocratie, mais en les menaçant d'exclusion s'ils se livrent à une propagande active de leurs conceptions religieuses au sein du Parti! Comme le précédent, ce texte est souvent cité par les léninistes, avoués ou honteux. Malheureusement, Lénine se contente de brandir la menace du pouvoir de division de l'athéisme qui « ferait le jeu (...) de tous les popes, qui ne désirent rien d'autre que remplacer la division des ouvriers en grévistes et non-grévistes par la division en croyants et incroyants ». En fait, tous ces zigzags servent à légitimer une idée qu'on trouve aussi chez Pannekoek : il faut s'attaquer aux « racines de la religion », au « règne du Capital », c'est-à-dire, plus prosaïquement, mener la lutte dans l'usine et sur les lieux de travail. Mais quand il n'y a ni grèves, ni révolution sociale à l'horizon, c'est-à-dire la majeure partie de l'année, que fait-on ? Quand on sort de son lieu de travail, que fait-on ? (*Ni patrie ni frontières*)

Le discours que le député Sourkov a prononcé à la Douma d'Etat lors de la discussion du budget du synode, et les débats exposés ci-après, qui se sont institués au sein de notre fraction parlementaire autour du projet de ce discours, ont soulevé une

question d'une importance extrême et on ne peut plus actuelle. Il est hors de doute que l'intérêt pour tout ce qui touche à la religion s'est, aujourd'hui, emparé de larges sections de la « société » et a pénétré dans les milieux intellectuels proches du mouvement ouvrier, ainsi que dans certains milieux ouvriers. La social-démocratie se doit absolument d'intervenir pour faire connaître son point de vue en matière de religion.

La social-démocratie fait reposer toute sa conception sur le socialisme scientifique, c'est-à-dire sur le marxisme. La base philosophique du marxisme, ainsi que l'ont proclamé maintes fois Marx et Engels, est le matérialisme dialectique qui a pleinement fait siennes les traditions historiques du matérialisme du XVIII^e siècle en France et de Feuerbach (première moitié du XIX^e siècle) en Allemagne, matérialisme incontestablement athée, résolument hostile à toute religion.

Rappelons que tout l'*Anti-Dühring* d'Engels, dont le manuscrit a été lu par Marx, accuse le matérialiste et athée Dühring de manquer de fermeté idéologique dans son matérialisme, de ménager des biais à la religion et à la philosophie religieuse. Rappelons que dans son ouvrage sur Ludwig Feuerbach, Engels lui reproche d'avoir combattu la religion non pas dans le but de la détruire, mais dans celui de la replâtrer, d'inventer une religion nouvelle, « élevée », etc.

« La religion est l'opium du peuple. » Cette sentence de Marx constitue la pierre angulaire de toute la conception marxiste en matière de religion. Le marxisme considère toujours la religion et les Eglises, les organisations religieuses de toute sorte existant actuellement comme des organes de la réaction bourgeoise, servant à défendre l'exploitation et à intoxiquer la classe ouvrière.

Et, cependant, Engels a condamné maintes fois les tentatives de ceux qui, désireux de se montrer « plus à gauche » ou « plus révolutionnaires » que les sociaux-démocrates, voulaient introduire dans le programme du parti ouvrier la franche reconnaissance de l'athéisme en lui donnant le sens d'une déclaration de guerre à la religion. En 1874, parlant du fameux manifeste des réfugiés de la Commune, des blanquistes émigrés à Londres, Engels traite de sottise leur tapageuse déclaration de guerre à la religion ; il affirme qu'une telle déclaration de guerre est le meilleur moyen d'aviver l'intérêt pour la religion et de rendre plus difficile son dépérissement effectif.

Engels impute aux blanquistes de ne pas comprendre que seule la lutte de classe des masses ouvrières, amenant les plus larges couches du prolétariat à pratiquer à fond l'action sociale, consciente et révolutionnaire, peut libérer en fait les masses

opprimées du joug de la religion, et que proclamer la guerre à la religion, tâche politique du parti ouvrier, n'est qu'une phrase anarchiste. En 1877, dans l'*Anti-Dühring*, s'attaquant violemment aux moindres concessions de Dühring philosophe à l'idéalisme et à la religion, Engels condamne avec non moins de force l'idée pseudo révolutionnaire de Dühring relative à l'interdiction de la religion dans la société socialiste.

Déclarer une telle guerre à la religion, c'est, dit Engels, « être plus Bismarck que Bismarck lui-même », c'est-à-dire reprendre la sottise de la lutte bismarckienne contre les cléricaux (la fameuse « lutte pour la culture », le Kulturkampf, c'est-à-dire la lutte que Bismarck mena après 1870 contre le Parti catholique allemand du Zentrum, au moyen de persécutions policières dirigées contre le catholicisme). Par cette lutte, Bismarck n'a fait que raffermir le cléricisme militant des catholiques ; il n'a fait que nuire à la cause de la véritable culture, en mettant au premier plan les divisions religieuses, au lieu des divisions politiques, il a fait dévier l'attention de certaines couches de la classe ouvrière et de la démocratie, des tâches essentielles que comporte la lutte de classes et révolutionnaire, vers l'anticléricisme le plus superficiel et le plus bourgeoisement mensonger.

En accusant Dühring, qui désirait se montrer ultra révolutionnaire, de vouloir reprendre sous une autre forme cette même bêtise de Bismarck, Engels exigeait que le parti ouvrier travaillât patiemment à l'œuvre d'organisation et d'éducation du prolétariat, qui aboutit au dépérissement de la religion, au lieu de se jeter dans les aventures d'une guerre politique contre la religion. Ce point de vue est entré dans la chair et dans le sang de la social-démocratie allemande, qui s'est prononcé, par exemple, en faveur de la liberté pour les jésuites, pour leur admission en Allemagne, pour l'abolition de toutes mesures de lutte policière contre telle ou telle religion. « Proclamer la religion une affaire privée. » Ce point célèbre du programme d'Erfurt (1891) a consacré cette tactique politique de la social-démocratie.

Cette tactique est devenue désormais routinière ; elle a engendré une nouvelle déformation du marxisme en sens inverse, dans le sens de l'opportunisme. On s'est mis à interpréter les principes du programme d'Erfurt en ce sens que nous, sociaux-démocrates, que notre parti considère la religion comme une affaire privée, que pour nous, sociaux-démocrates, pour nous en tant que parti, la religion est une affaire privée.

Sans engager une polémique ouverte contre ce point de vue opportuniste, Engels a jugé nécessaire, après 1890, de s'élever

résolument contre lui, non sous forme de polémique, mais sous une forme positive. En effet, Engels, l'a fait sous la forme d'une déclaration qu'il a soulignée à dessein, disant que la social-démocratie considère la religion comme une affaire privée en face de l'Etat, mais non envers elle-même, non envers le marxisme, non envers le parti ouvrier.

Tel est le côté extérieur de l'histoire des déclarations de Marx et d'Engels en matière de religion. Pour ceux qui traitent le marxisme par-dessous la jambe, pour ceux qui ne savent ou ne veulent pas réfléchir, cette histoire est un nœud d'absurdes contradictions et d'hésitations du marxisme : une sorte de macédoine, si vous voulez savoir, d'athéisme « conséquent » et de « complaisances » pour la religion, une sorte de flottement « sans principes » entre la guerre révolutionnaire contre Dieu et le désir peureux de « se mettre à la portée » des ouvriers croyants, la crainte de les heurter, etc. Dans la littérature des phraseurs anarchistes, on peut trouver nombre de réquisitoires de ce genre contre le marxisme.

Mais quiconque est tant soit peu capable d'envisager le marxisme de façon sérieuse, de méditer ses principes philosophiques et l'expérience de la social-démocratie internationale, verra aisément que la tactique du marxisme à l'égard de la religion est profondément conséquente et mûrement réfléchi par Marx et Engels ; que ce que les dilettantes ou les ignorants prennent pour des flottements n'est que la résultante directe et inéluctable du matérialisme dialectique. Ce serait une grosse erreur de croire que la « modération » apparente du marxisme à l'égard de la religion s'explique par des considérations dites « tactiques », comme le désir de « ne pas heurter », etc. Au contraire, la ligne politique du marxisme, dans cette question également, est indissolublement liée à ses principes philosophiques.

Le marxisme est un matérialisme. A ce titre il est aussi implacablement hostile à la religion que le matérialisme des encyclopédistes du XVIII^e siècle ou le matérialisme de Feuerbach. Voilà qui est indéniable. Mais le matérialisme dialectique de Marx et d'Engels va plus loin que les encyclopédistes et Feuerbach en ce qu'il applique la philosophie matérialiste au domaine de l'histoire, au domaine des sciences sociales. Nous devons combattre la religion ; c'est l'a b c de tout le matérialisme et, partant, du marxisme. Mais le marxisme n'est pas un matérialisme qui s'en tient à l'a b c. Le marxisme va plus loin. Il dit : il faut savoir lutter contre la religion ; or, pour cela, il faut expliquer d'une façon matérialiste la source de la foi et de la religion des masses. On ne doit pas confiner la lutte contre la

religion dans une prédication idéologique abstraite ; on ne doit pas l'y réduire ; il faut lier cette lutte à la pratique concrète du mouvement de classe visant à faire disparaître les racines sociales de la religion.

Pourquoi la religion se maintient-elle dans les couches arriérées du prolétariat des villes, dans les vastes couches du semi-prolétariat, ainsi que dans la masse des paysans ? Par suite de l'ignorance du peuple, répond le progressiste bourgeois, le radical ou le matérialiste bourgeois. Et donc, à bas la religion, vive l'athéisme, la diffusion des idées athées est notre tâche principale. Les marxistes disent : c'est faux. Ce point de vue traduit l'idée superficielle, étroitement bourgeoise d'une action de la culture par elle-même. Un tel point de vue n'explique pas assez complètement, n'explique pas dans un sens matérialiste, mais dans un sens idéaliste, les racines de la religion. Dans les pays capitalistes actuels, ces racines sont surtout sociales. La situation sociale défavorisée des masses travailleuses, leur apparente impuissance totale devant les forces aveugles du capitalisme, qui causent, chaque jour et à toute heure, mille fois plus de souffrances horribles, de plus sauvages tourments aux humbles travailleurs, que les événements exceptionnels tels que guerres, tremblements de terre, etc., c'est là qu'il faut rechercher aujourd'hui les racines les plus profondes de la religion.

« La peur a créé les dieux. » La peur devant la force aveugle du capital, aveugle parce que ne pouvant être prévue des masses populaires, qui, à chaque instant de la vie du prolétaire et du petit patron, menace de lui apporter et lui apporte la ruine « subite », « inattendue », « accidentelle », qui cause sa perte, qui en fait un mendiant, un déclassé, une prostituée, le réduit à mourir de faim, voilà les racines de la religion moderne que le matérialiste doit avoir en vue, avant tout et par-dessus tout, s'il ne veut pas demeurer un matérialiste primaire.

Aucun livre de vulgarisation n'expurgera la religion des masses abruties par le baigne capitaliste, assujetties aux forces destructrices aveugles du capitalisme, aussi longtemps que ces masses n'auront pas appris à lutter de façon cohérente, organisée, systématique et consciente contre ces racines de la religion, contre le règne du capital sous toutes ses formes.

Est-ce à dire que le livre de vulgarisation contre la religion soit nuisible ou inutile ? Non. La conclusion qui s'impose est tout autre. C'est que la propagande athée de la social-démocratie doit être subordonnée à sa tâche fondamentale, à savoir : au développement de la lutte de classe des masses exploitées contre les exploités.

Un homme qui n'a pas médité sur les fondements du matérialisme dialectique, c'est-à-dire de la philosophie de Marx et d'Engels, peut ne pas comprendre (ou du moins peut ne pas comprendre du premier coup) cette thèse. Comment cela ? Subordonner la propagande idéologique, la diffusion de certaines idées, la lutte contre un ennemi de la culture et du progrès qui sévit depuis des millénaires (à savoir la religion), à la lutte de classe, c'est-à-dire à la lutte pour des objectifs pratiques déterminés dans le domaine économique et politique ?

Cette objection est du nombre de celles que l'on fait couramment au marxisme ; elles témoignent d'une incompréhension totale de la dialectique marxiste. La contradiction qui trouble ceux qui font ces objections n'est autre que la vivante contradiction de la réalité vivante, c'est-à-dire une contradiction dialectique non verbale, ni inventée.

Séparer par une barrière absolue, infranchissable, la propagande théorique de l'athéisme, c'est-à-dire la destruction des croyances religieuses chez certaines couches du prolétariat d'avec le succès, la marche, les conditions de la lutte de classe de ces couches, c'est raisonner sur un mode qui n'est pas dialectique ; c'est faire une barrière absolue de ce qui est une barrière mobile, relative, c'est rompre violemment ce qui est indissolublement lié dans la réalité vivante.

Prenons un exemple. Le prolétariat d'une région ou d'une branche d'industrie est formé, disons, d'une couche de sociaux-démocrates assez conscients qui sont, bien entendu, athées, et d'ouvriers assez arriérés ayant encore des attaches au sein de la paysannerie, croyant en Dieu, fréquentant l'église ou même soumis à l'influence directe du prêtre de l'endroit qui, admettons, a entrepris de fonder une association ouvrière chrétienne. Supposons encore que la lutte économique dans cette localité ait abouti à la grève. Un marxiste est forcément tenu de placer le succès du mouvement de grève au premier plan, de réagir résolument contre la division des ouvriers, dans cette lutte, entre athées et chrétiens, de combattre résolument cette division.

Dans ces circonstances, la propagande athée peut s'avérer superflue et nuisible, non pas du point de vue banal de la crainte d'effaroucher les couches retardataires, de perdre un mandat aux élections, etc., mais du point de vue du progrès réel de la lutte de classe qui, dans les conditions de la société capitaliste moderne, amènera les ouvriers chrétiens à la sociale démocratie et à l'athéisme cent fois mieux qu'un sermon athée pur et simple. Dans un tel moment, et dans ces conditions, le prédicateur de l'athéisme ferait le jeu du pape, de tous les papes, qui ne désirent

rien autant que remplacer la division des ouvriers en grévistes et non grévistes par la division en croyants et incroyants.

L'anarchiste qui prêcherait la guerre contre Dieu à tout prix, aiderait en fait les papes et la bourgeoisie (comme du reste les anarchistes aident toujours, en fait, la bourgeoisie). Le marxiste doit être un matérialiste, c'est-à-dire un ennemi de la religion, mais un matérialiste dialectique, c'est-à-dire envisageant la lutte contre la religion, non pas de façon spéculative, non pas sur le terrain abstrait et purement théorique d'une propagande toujours identique à elle-même mais de façon concrète, sur le terrain de la lutte, de classe réellement en cours, qui éduque les masses plus que tout et mieux que tout.

Le marxiste doit savoir tenir compte de l'ensemble de la situation concrète ; il doit savoir toujours trouver le point d'équilibre entre l'anarchisme et l'opportunisme (cet équilibre est relatif, souple, variable, mais il existe), ne tomber ni dans le « révolutionnarisme » abstrait, verbal et pratiquement vide de l'anarchiste, ni dans le philistinisme et l'opportunisme du petit bourgeois ou de l'intellectuel libéral, qui redoute la lutte contre la religion, oublie la mission qui lui incombe dans ce domaine, s'accommode de la foi en Dieu, s'inspire non pas des intérêts de la lutte de classe, mais d'un mesquin et misérable petit calcul : ne pas heurter, ne pas repousser, ne pas effaroucher, d'une maxime sage entre toutes : « Vivre et laisser vivre les autres », etc.

C'est de ce point de vue qu'il faut résoudre toutes les questions particulières touchant l'attitude de la social-démocratie envers la religion. Par exemple, on pose souvent la question de savoir si un prêtre peut être membre du parti social-démocrate. A cette question, on répond d'ordinaire par l'affirmative, sans réserve aucune, en invoquant l'expérience des partis sociaux-démocrates européens. Mais cette expérience est née non seulement de l'application du marxisme au mouvement ouvrier, mais aussi des conditions historiques particulières de l'Occident, inexistantes en Russie (nous parlons plus bas de ces conditions), de sorte qu'ici une réponse absolument affirmative est fautive.

On ne saurait une fois pour toutes, et quelles que soient les conditions, proclamer que les prêtres ne peuvent être membres du parti social-démocrate, mais on ne saurait davantage une fois pour toutes, faire jouer l'inverse. Si un prêtre vient à nous pour militer à nos côtés et qu'il s'acquitte consciencieusement de sa tâche dans le parti sans s'élever contre le programme du parti, nous pouvons l'admettre dans les rangs de la social-démocratie, car la contradiction de l'esprit et des principes de notre programme avec les convictions religieuses du prêtre, pourrait,

dans ces conditions, demeurer sa contradiction à lui, le concernant personnellement ; quant à faire subir à ses membres un examen pour savoir s'il y a chez eux absence de contradiction entre leurs opinions et le programme du parti, une organisation politique ne peut s'y livrer. Mais il va de soi qu'un cas analogue ne pourrait être qu'une rare exception même en Europe ; en Russie, à plus forte raison, il est tout à fait improbable. Et si, par exemple, un prêtre entrait au parti social-démocrate et engageait à l'intérieur de ce parti, comme action principale et presque exclusive, la propagande active de conceptions religieuses, le parti devrait nécessairement l'exclure de son sein. Nous devons non seulement admettre, mais travailler à attirer au parti social-démocrate tous les ouvriers qui conservent encore la foi en Dieu ; nous sommes absolument contre la moindre injure à leurs convictions religieuses, mais nous les attirons pour les éduquer dans l'esprit de notre programme, et non pour qu'ils combattent activement ce dernier. Nous autorisons à l'intérieur du parti la liberté d'opinion, mais seulement dans certaines limites, déterminées par la liberté de tendances : nous ne sommes pas tenus de marcher la main dans la main avec les propagateurs actifs de points de vue écartés par la majorité du parti.

Autre exemple : peut-on condamner à titre égal et en tout état de cause, les membres du parti social-démocrate, pour avoir déclaré : « Le socialisme est ma religion » et pour avoir diffusé des points de vue conformes à cette déclaration ? Non. L'écart à l'égard du marxisme (et, partant, du socialisme) est ici incontestable, mais la portée de cet écart, son importance relative peuvent différer suivant les conditions. Si l'agitateur ou l'homme qui intervient devant la masse ouvrière s'exprime ainsi pour être mieux compris, pour amorcer son exposé, pour souligner avec plus de réalité ses opinions dans les termes les plus accessibles pour la masse inculte, c'est une chose.

Si un écrivain commence à prêcher la « construction de Dieu » ou le socialisme constructeur de Dieu (dans le sens, par exemple, de nos Lounatcharski et consorts) c'en est une autre. Autant la condamnation, dans le premier cas, pourrait être une chicane ou même une atteinte déplacée à la liberté d'agitation, à la liberté des méthodes « pédagogiques », autant, dans le second cas, la condamnation par le parti est indispensable et obligatoire. La thèse « le socialisme est une religion » est pour les uns une forme de transition de la religion au socialisme, pour les autres, du socialisme à la religion.

Passons maintenant aux conditions qui ont donné lieu, en Occident, à l'interprétation opportuniste de la thèse « la religion est une affaire privée ». Evidemment, il y a là l'influence de

causes générales qui enfantent l'opportunisme en général, comme de sacrifier les intérêts fondamentaux du mouvement ouvrier à des avantages momentanés.

Le parti du prolétariat exige que l'Etat proclame la religion affaire privée, sans pour cela le moins du monde considérer comme une « affaire privée » la lutte contre l'opium du peuple, la lutte contre les superstitions religieuses, etc. Les opportunistes déforment les choses de façon à faire croire que le parti social-démocrate tenait la religion pour une affaire privée !

Mais outre la déformation opportuniste ordinaire (qui n'a, pas du tout été élucidée dans les débats suscités par notre groupe parlementaire autour de l'intervention sur la religion), il est des conditions historiques particulières qui ont provoqué actuellement l'indifférence, si l'on peut dire, excessive, des sociaux-démocrates européens envers la question de la religion. Ces conditions sont de deux ordres. En premier lieu, la lutte contre la religion est la tâche historique de la bourgeoisie révolutionnaire ; et, en Occident, la démocratie bourgeoise, à l'époque de ses révolutions ou de ses attaques contre le féodalisme et les pratiques moyenâgeuses, a pour une bonne part rempli (ou tente de remplir) cette tâche. En France comme en Allemagne il y a une tradition de guerre bourgeoise contre la religion, engagée bien avant le socialisme (encyclopédistes, Feuerbach). En Russie, conformément aux conditions de notre révolution démocratique bourgeoise, cette tâche échoit presque entièrement elle aussi à la classe ouvrière. A cet égard, la démocratie petite bourgeoise (populiste), chez nous, n'a pas fait beaucoup trop (comme le pensent les néocadets Cent Noirs ou les Cent Noirs cadets des Vékhi), mais trop peu comparativement à l'Europe.

D'un autre côté, la tradition de la guerre bourgeoise contre la religion a créé en Europe une déformation spécifiquement bourgeoise de cette guerre par l'anarchisme, qui, comme les marxistes l'ont depuis longtemps et maintes fois expliqué, s'en tient à la conception bourgeoise du monde malgré toute la « rage » de ses attaques contre la bourgeoisie. Les anarchistes et les blanquistes des pays latins, Most (qui fut entre autres, l'élève de Dühring) et consorts en Allemagne, les anarchistes de 1880 et des années suivantes en Autriche, ont poussé jusqu'au nec plus ultra la phrase révolutionnaire dans la lutte contre la religion. Rien d'étonnant que maintenant les sociaux-démocrates européens prennent le contre-pied des anarchistes. Cela se comprend et c'est légitime dans une certaine mesure ; mais nous autres, sociaux-démocrates russes, ne devons pas oublier les conditions historiques particulières de l'Occident.

En second lieu, en Occident, après la fin des révolutions bourgeoises nationales, après l'institution d'une liberté plus ou moins complète de conscience, la question de la lutte démocratique contre la religion a été, historiquement, refoulée au second plan par la lutte menée par la démocratie bourgeoise contre le socialisme, au point que les gouvernements bourgeois ont essayé à dessein de détourner du socialisme l'attention des masses en organisant une « croisade » pseudo-libérale contre le cléricanisme. Le *Kulturkampf* en Allemagne et la lutte des républicains bourgeois contre le cléricanisme en France ont revêtu un caractère identique. L'anticléricanisme bourgeois, comme moyen de détourner l'attention des masses ouvrières du socialisme, voilà ce qui, en Occident, a précédé la diffusion, parmi les sociaux-démocrates, de leur actuelle « indifférence » envers la lutte contre la religion. Là encore cela se conçoit et c'est légitime, car à l'anticléricanisme bourgeois et bismarckien, les sociaux-démocrates devaient opposer précisément la subordination de la lutte contre la religion à la lutte pour le socialisme.

En Russie, les conditions sont tout autres. Le prolétariat est le chef de notre révolution démocratique bourgeoise. Son parti doit être le chef idéologique de la lutte contre toutes les pratiques moyenâgeuses, y compris la vieille religion officielle et toutes les tentatives de la rénover ou de lui donner une assise nouvelle, différente, etc. C'est pourquoi, si Engels corrigeait, en termes relativement doux, l'opportunisme des sociaux-démocrates allemands qui substituaient à la revendication du parti ouvrier exigeant que l'Etat proclamât que la religion est une affaire privée, la proclamation de la religion comme affaire privée pour les sociaux-démocrates eux-mêmes et pour le parti social-démocrate, on conçoit que la reprise de cette déformation allemande par les opportunistes russes aurait mérité une condamnation cent fois plus violente de la part d'Engels.

En proclamant du haut de la tribune parlementaire que la religion est l'opium du peuple, notre fraction a agi de façon parfaitement juste ; elle a créé de la sorte un précédent qui doit servir de base à toutes les interventions des sociaux-démocrates russes sur la question de la religion. Fallait-il aller plus loin et développer plus à fond les conclusions athées ? Nous ne le croyons pas. Car cela menacerait de porter le parti politique du prolétariat à exagérer la lutte contre la religion ; cela conduirait à effacer la ligne de démarcation entre la lutte bourgeoise et la lutte socialiste contre la religion. La première tâche, dont la

fraction sociale-démocrate à la Douma Cent Noirs devait s'acquitter a été remplie avec honneur.

La deuxième, et à peu de chose près la plus importante pour la social-démocratie, était d'expliquer le rôle social joué par l'Eglise et le clergé comme soutiens du gouvernement ultra-réactionnaire et de la bourgeoisie dans sa lutte contre la classe ouvrière ; elle aussi a été accomplie avec honneur. Certes, il y a encore beaucoup à dire sur ce sujet, et les interventions ultérieures des sociaux-démocrates sauront trouver de quoi compléter le discours du camarade Sourkov ; mais il n'en reste pas moins que son discours a été excellent et sa diffusion par toutes les organisations qui le composent est du ressort direct de notre parti.

La troisième tâche consistait à expliquer de la façon la plus précise le sens exact de la thèse si souvent dénaturée par les opportunistes allemands : « proclamation de la religion affaire privée ». Cela, le camarade Sourkov ne l'a malheureusement pas fait. C'est d'autant plus regrettable que, dans son activité précédente, la fraction avait déjà laissé passer l'erreur commise dans cette question par le camarade Béloousov, erreur qui a été relevée en son temps par le *Prolétari*. Les débats au sein du groupe montrent que la discussion sur l'athéisme a masqué à ses regards la nécessité d'exposer exactement la fameuse revendication qui veut que la religion soit proclamée affaire privée. Nous n'allons pas imputer cette erreur de toute la fraction au seul camarade Sourkov. Au contraire. Nous reconnaissons franchement que la faute est imputable à tout notre parti, qui n'avait pas suffisamment élucidé cette question, qui n'avait pas suffisamment fait pénétrer dans la conscience des sociaux-démocrates la portée de la remarque faite par Engels à l'adresse des opportunistes allemands. Les débats au sein de la fraction prouvent que c'était justement un manque de compréhension et non point l'absence du désir de tenir compte de la doctrine de Marx. Nous sommes sûrs que l'erreur sera redressée au cours des prochaines interventions du groupe.

Dans l'ensemble le discours du camarade Sourkov, nous insistons là-dessus, est excellent et doit être répandu par toutes les organisations. La discussion de ce discours, au sein du groupe, a montré qu'il s'acquittait consciencieusement de son devoir social-démocrate. Il reste à souhaiter que les comptes rendus des débats à l'intérieur de la fraction paraissent plus souvent dans la presse du parti pour rapprocher la fraction de ce dernier, pour montrer au parti le dur travail fait par la fraction dans son propre sein pour que l'unité idéologique s'établisse dans l'activité du parti et de son groupe parlementaire.

Lénine

Discours à la séance de clôture du Congrès international de la Libre-pensée

Citoyens, Citoyennes,

Nous voici donc arrivés au dernier chapitre du livre magnifique que nous venons d'écrire ensemble, dans toutes les langues de l'Europe civilisée, durant ces derniers jours inoubliables. Nous y avons tous mis le meilleur de nous-mêmes, de notre cœur, de notre cerveau. Nous sommes fiers de l'œuvre commune. Si elle n'est point définitive...(rien ne saurait l'être en un monde où tout évolue et se transforme sans cesse)...elle nous apparaît du moins comme un résumé synthétique de toutes les aspirations humaines, à notre époque de transition, douteuse et incertaine peut-être, mais grosse d'espoirs infinis et de lumineux réveils.

Nous n'avons pas voulu – et c'est là notre honneur – enfermer la Libre-pensée dans le domaine étroit de l'anticléricisme, ni même de l'irréligion. Nous avons voulu que nos assemblées fussent autre chose qu'une protestation, légitime sans doute, mais très insuffisante, contre les exploiteurs sans vergogne qui vivent de la crédulité et de l'ignorance des foules.

Nous avons abordé toutes les faces du grand et passionnant problème.

Nous y avons parlé de *pacifisme*, parce que nous savons que la Science et la Raison ne fleurissent pas sur les champs de carnage, et que chaque victoire de la Force est une défaite du Progrès.

Nous y avons parlé de *socialisme*, parce que nous avons compris que le bien-être est, comme la paix, nécessaire à notre idéal et que le peuple, écrasé par la fatigue et la misère, absorbant toutes les forces vives de son corps et de son esprit dans l'âpre lutte pour la vie, n'a ni le temps, ni le désir d'entrevoir les hautes sphères où nous voudrions l'emporter ! ...

Nous y avons parlé, enfin, de *féminisme*, parce que, ayant pris en main la cause de tous les opprimés contre tous les oppresseurs, la cause de toutes les victimes du fanatisme et du mensonge, nous savons que la femme – hélas ! – a le triste

privège de figurer, depuis des siècles, au premier rang parmi ceux-là !...

Nul plus que nous, citoyennes, mes sœurs, nul plus que nous, les femmes, ne peut se réjouir des travaux et des victoires de la pensée libératrice ; parce que nul, plus que nous, n'a souffert et ne souffre encore des erreurs et des injustices qu'ont engendrées les fondateurs des dogmes.

Ne l'oublions jamais, mes sœurs : si la femme, aujourd'hui encore, dans les pays les plus civilisés, est traitée, par les divers Codes, en mineure et en incapable, c'est parce que toutes les religions, inventées exclusivement par des mâles, désireux de justifier la suprématie que leur sexe avait conquise à l'aide de la force brutale, ont méconnu et insulté le nôtre.

Si, partout, les lois civiles, les institutions sociales, nous oppriment et nous enchaînent, nous humilient et nous torturent, c'est parce qu'elles sont restées, à travers les révolutions, profondément imprégnées du vieil esprit dogmatique qui, aux époques d'ignorance et de foi, inspira leurs auteurs et présida à leur formation.

Si, enfin, au milieu de nous, jusque dans nos rangs d'avant-garde – parmi ceux-là qui, les premiers, en vertu des principes mêmes et dans leur intérêt comme dans le nôtre, nous devraient tendre une main fraternelle –, nous rencontrons encore, nous féministes, tant d'adversaires et tant d'indifférents ; si nous voyons tant d'hommes encore limiter le genre humain au sexe dont ils font partie – comme tant d'autres le limitent à leur couleur, à leur race ou à leur patrie – et refuser de voir dans l'homme et dans la femme deux êtres de même espèce et d'égale importance, ayant le même droit à la vie intégrale, à la liberté, au bonheur, c'est parce que l'atavisme chrétien n'est pas tout à fait mort en eux ; c'est parce que, à leur insu, les préjugés de leurs ancêtres pèsent encore sur leur cerveau ; c'est parce que la légende biblique, qui fait de la première femme l'auteur de tous les maux humains et l'instrument de la damnation de l'homme, n'a pas encore, quoi qu'on en dise, perdu toute son influence auprès des « *Libres-penseurs* » !...

En vain, à toutes les époques, d'immortelles gloires féminines se levèrent au firmament de la Science et de la Pensée ; en vain, nulle révolution, nulle marche en avant du peuple vers la lumière et la liberté ne se fit-elle sans que des héroïnes lui aient sacrifié leur sang ; en vain, dans la vie familiale, chaque jour, apporte-t-il une preuve nouvelle de la sagesse, de l'énergie, de l'intelligence féminines : la femme reste, aux yeux de l'homme, la créature « *impure* » et « *inférieure* », qu'ont flétrie tous les prophètes misogynes et forcenés.

L'atavisme religieux est plus fort que la raison, plus fort que l'amour lui-même ! C'est l'atavisme religieux qui entretient la lutte exécration des sexes. C'est l'atavisme religieux qui dresse contre nous, en maîtres, ceux qui devraient être nos frères, nos compagnons et nos amis. C'est l'atavisme religieux qui met entre eux et nous une barrière, et leur fait si souvent – hélas ! – refuser la main que nous leur tendons ! ...

Mais nous, les femmes affranchies, les militantes, les révoltées, nous le poursuivrons sans relâche, cet « *atavisme* » maudit !. Nous le traquerons de toutes parts, sous toutes ses formes, dans toutes ses manifestations. Nous l'arracherons des consciences et nous ferons surgir en elles l'esprit nouveau de justice et d'amour qui régénérera le monde !

Nous dirons aux « *libres-penseurs* » qu'ils doivent avoir le bon sens et le courage de l'être jusqu'au bout ; que rien ne sert de démolir les temples, si leurs débris amoncelés projettent autour d'eux la même ombre triste et froide ; que rien ne sert d'anéantir les dieux, si les iniquités commises en leur nom doivent leur survivre et se perpétuer !

Et puis, nous dirons à nos sœurs, à nos pauvres sœurs ignorantes, qui vont, plaintives et meurtries, chercher au pied des autels d'illusoires consolations, nous leur dirons tout ce que cachent derrière le voile perfide et joli des symboles, ces doctrines qu'elles ne révèrent que parce qu'elles ne les connaissent pas. Nous ferons cabrer sous l'injure leur dignité de femmes, réveillée ; et ce ne seront plus des prières qui monteront de leurs lèvres vers les idoles ainsi démasquées !

Et comme leurs regards, détournés du mirage, chercheront autour d'eux des horizons nouveaux, nous dresserons, debout dans le soleil – en face de l'Église insultante, génératrice de servitude – la libre-pensée justicière, brisant les chaînes et secouant les jougs !

Et toutes, en longue théorie, par le sentier rude d'abord – dont les ronces arracheront au passage leur livrée d'esclaves – et qui, peu à peu, sous l'effort, s'élargit en voie triomphale, elles monteront, rayonnantes d'espoir – tendant leurs bras liés, leurs fronts meurtris d'épines – vers la grande, vers la seule, vers l'éternelle libératrice !

07/09/1905

Nelly Roussel, *Paroles de Combat et d'espoir. Discours choisis*.
Préface de Madeleine Vernet. Éditions de l'Àvenir Social. 1919.

(Texte reproduit sur le site de l'historienne féministe Marie-Victoire Louis <http://www.marievictoirelouis.net/index.php>)

Biographie extraite du dite Ephéméride Anarchiste

Nelly Roussel (1878-1922). Libre penseuse, anarchiste, féministe. Elle fut la compagne du sculpteur Henri Godet. Elle milita avec Paul Rovin pour la diffusion des idées néomalthusiennes, contre l'idéologie nataliste du pouvoir et la loi de 1920 qui réprimait la contraception et sa propagande. Belle oratrice de talent, elle donnait des conférences, à travers la France, exaltant la maternité consciente, pourfendant le machisme des hommes (militants compris). Elle réclamait l'indépendance complète pour les femmes, fondée sur de nouveaux rapports entre les sexes. Parmi ses écrits: *Paroles de combat et d'espoir* (1919), *Quelques lances rompues pour vos libertés*, *Trois conférences*, etc.

Nelly Roussel

Discours au meeting international clôturant le Congrès international de la Libre-Pensée

27/12/1903

Citoyens, Citoyennes,

Nous sommes venus ici pour nous occuper d'internationalisme. Permettez-moi donc de vous parler d'une question internationale par excellence – puisqu'elle intéresse toute une moitié de l'Humanité, qui est plus ou moins opprimée dans tous les pays du monde ; permettez-moi de vous parler de Féminisme.

Et puisque nous sommes venues, encore, pour nous occuper de Libre-pensée, je veux traiter du féminisme au point de vue de ses rapports avec le grand mouvement d'émancipation intellectuelle auquel nous apportons tout le concours de nos bonnes volontés ardentes et de nos enthousiasmes réfléchis.

Les femmes libres-penseuses, dont je me fais aujourd'hui l'interprète, tiennent essentiellement à ne pas séparer deux causes, également chères, qui se partagent leur sollicitude : le Féminisme et la Libre-pensée ; car il n'y a point, à leurs yeux, de victoire possible pour l'une ou pour l'autre de ces causes, si elles ne restent pas étroitement unies ; il n'y a pas de victoire possible pour le Féminisme sans libre-pensée, ni pour la Libre-pensée sans féminisme.

Tant que la femme restera l'humble servante de l'Eglise, tant qu'elle permettra qu'on lui parle d'abnégation, de sacrifice ; tant qu'elle acceptera des dogmes qui l'insultent et qui ont servi de prétexte à toutes les humiliations dont on l'abreuve depuis des siècles ; tant que la résignation chrétienne étouffera en elle la dignité humaine, et que la crainte d'un Dieu terrible et tout-puissant fera taire en son cœur la voie de la révolte ; tant qu'elle croira à la nécessité de la souffrance, à la légitimité de son asservissement, et ne s'insurgera ni contre l'une ni contre l'autre, il n'y a évidemment aucune raison pour qu'elle cesse de souffrir et d'être esclave. On n'a que ce que l'on conquiert et la volonté

d'être libres est le premier pas vers la Liberté. Si l'Eglise fut toujours la complice des oppresseurs, c'est en enlevant aux opprimés la faculté de vouloir et d'agir. Son crime est peut-être moins d'avoir forgé des chaînes que d'avoir fait naître cet esprit de résignation et de passivité qui les a rendues supportables.

Et c'est pourquoi le Féminisme, comme tous les mouvements d'émancipation, a besoin, d'abord, de la Libre-Pensée.

Mais la Libre-Pensée – hâtons-nous de le dire – a également besoin du Féminisme ; et les services qu'elle attend de lui ne le cèdent en rien à ceux qu'elle peut lui rendre. Il est son plus puissant allié, car, en donnant aux femmes conscience de leurs droits, il les détache inévitablement de l'Eglise qui les leur refuse.

Celle qui vous parle, Citoyens, est arrivée à la Libre-Pensée en passant par le Féminisme ; c'est-à-dire, en d'autres termes, que celui-ci m'a conduite à celle-là. Catholique d'éducation, mais féministe d'instinct ; blessée chaque jour profondément par le spectacle ou le récit des vexations et des douleurs qui accablent la femme dans notre Société ; bien résolue, personnellement, à ne jamais m'humilier et à ne point souffrir sans protester, le jour où j'ai compris enfin la cause véritable et profonde de tout ce qui me révoltait ; où j'ai senti dans cette religion qu'on m'avait appris à aimer, l'éternel adversaire de toutes les idées d'affranchissement qui peu à peu germaient et grandissaient en moi ; le jour où j'ai vu clairement ce qu'il y a dans les dogmes chrétiens, derrière le voile séduisant et trompeur des légendes et des symboles, d'odieusement outrageant pour la Femme, j'ai rejeté loin de moi les doctrines que ma fierté ne pouvait accepter !

Je suis allée à la Libre-Pensée comme à la grande Libératrice !

Mais, hélas, il faut l'avouer, je n'ai pas rencontré, chez la plupart de ceux qui se réclamaient d'elle, le bon sens, la logique et l'esprit de justice que j'étais en droit d'attendre. Ces prétendus « *irréguliers* » sont encore tout imprégnés de la vieille morale chrétienne ; ces farouches « *anticléricaux* » ont conservé, sans doute malgré eux, le plus clérical des préjugés, le préjugé *masculiniste*.

Oh ! je sais bien qu'ils s'en défendent ! Ils n'ont aux lèvres que les mots d'« *affranchissement* » et d'« *émancipation de la femme* » ! Ils veulent « *nous perfectionner* », afin de nous rendre « *dignes d'eux* »...C'est très gentil, évidemment, et nous en sommes bien heureuses. Mais notre bonheur serait plus complet encore, si ces Messieurs voulaient bien s'occuper en même temps de *se perfectionner eux-mêmes* afin de se rendre *dignes de nous*.

Car si l'on pouvait mettre en balance nos « *imperfections* » et les vôtres, je ne suis pas sûre, Messieurs, que la balance pencherait de notre côté.

Que d'âmes féminines, sublimes ou charmantes, demeurent incomprises, dédaignées et meurtries ! Car – selon le mot juste et profond d'une femme – « *ce qui manque aux hommes, c'est l'éducation du cœur !* ».

Qu'on la fasse donc, cette éducation ! C'est une réforme qui s'impose. Qu'on parle un peu de leurs devoirs aux jeunes gens infatués de leurs droits ! Qu'on cesse de favoriser leur égoïsme et leur brutalité et de leur faire honte, comme d'une preuve de faiblesse, de toutes leurs pitiés et leurs délicatesses !

Qu'on cultive avec soin, qu'on fasse fleurir en eux, le Sentiment, cette plante exquise et précieuse, que voudraient étouffer, au nom de la Raison – comme si les deux choses étaient inconciliables ! – quelques sectaires au cœur durci qui se croient libres-penseurs !

J'aime beaucoup, lorsque j'aborde ces questions d'éducation, citer une phrase de Paul Bert, le grand penseur féministe : « *Il est assez curieux – disait-il en substance – que, chaque fois qu'il s'agit d'instruire et de cultiver les femmes, on invoque toujours, non pas leur droit à cette instruction et à cette culture, non pas les avantages personnels et directs qu'elles pourraient en retirer, mais uniquement la nécessité de faire d'elles des épouses agréables et des mères éclairées ; alors qu'on raisonne tout différemment pour l'autre sexe et qu'on n'a jamais vu cette enseigne à la porte d'une institution de jeunes garçons : « Ici, l'on forme de bons pères de famille et de bons compagnons pour leurs femmes. »*

Eh bien, Citoyens, Paul Bert a vu très juste. Il a parfaitement compris l'état d'esprit des hommes (je dis « *la majorité* » pour ne fâcher personne, et afin que chacun de vous puisse dire avec satisfaction : « *Oh ! moi, je suis dans la 'minorité' !* »). Il a parfaitement compris, dis-je, l'état d'esprit de la majorité des hommes qu'un atavique sentiment d'égoïsme, développé par l'éducation, favorisé par les institutions, porte à n'envisager les choses qu'au point de vue de leur intérêt propre, de leur intérêt d'*hommes* (au sens restreint, au sens sexuel du mot).

Sans doute, la façon de comprendre cet intérêt varie avec les goûts, le tempérament, le degré d'intelligence de chacune, mais la base du raisonnement demeure la même, pour presque tous.

Cléricaux ou mangeurs de prêtres, ils pensent encore, avec Jean-Jacques Rousseau, que « *l'éducation de la femme doit être toute relative à celle de l'homme* » – c'est-à-dire, en d'autres termes, que l'éducation de la femme doit être la préparation, non pas de son bonheur à elle, mais du bonheur de l'homme, son maître.

S'ils veulent nous soustraire à la domination du prêtre, c'est simplement pour affermir la domination de l'époux ; ils n'aiment pas qu'un étranger prenne une part de leur autorité. Leur idéal, c'est le mari, « *maître d'école* », pétrissant, à son gré, le cerveau de la femme, faisant d'elle un « *disciple* » respectueux et soumis et remplaçant le confesseur comme « *directeur de conscience!* » Et c'est au nom de la Libre-pensée qu'ils osent confisquer ainsi la liberté et la pensée d'autrui !!...

Eh bien, il importe, croyons-nous, de remettre les choses au point, de dissiper toute équivoque, de dire bien clairement et bien haut, ce que les femmes libres-penseuses attendent de la Libre-Pensée.

Tout d'abord, nous n'admettons pas, en dépit de Jean-Jacques Rousseau, que « *l'éducation de la femme soit toute relative à l'homme* ». Et Jean-Jacques, tout « *grand homme* » qu'il était, lorsqu'il a dit cela, a dit une bêtise.

Évidemment, l'homme et la femme doivent être élevés, l'un et l'autre, en vue de leurs rapports futurs. L'éducation doit les rendre tous deux sociables, généreux et doux, capables de vivre en commun, de se comprendre et de s'aimer. Mais l'éducation, avant tout, doit respecter « *l'individualité* » ; elle doit donner à chacun, femme ou homme, toutes les armes nécessaires à la conquête de son propre bonheur. Avant d'être une épouse, la femme est une *femme*, une créature humaine au même degré que l'homme, non point semblable, mais équivalente, ayant le même droit à vivre sa vie propre, à suivre librement la voie qu'elle a choisie.

Si nous ne voulons pas la femme « *serve* » de l'homme, nous ne voulons pas davantage la femme « *disciple* », « *satellite* » ou « *reflet* ». Nous voulons la femme complète, en pleine et libre possession d'elle-même, de son corps, de son cœur, de son esprit et de sa conscience, la femme intégralement développée dans le sens de sa propre nature et de ses personnelles aspirations. Nous voulons l'esprit féminin, délivré, radieux, épanoui, et prenant, à côté de l'esprit masculin, officiellement, et dans tous les domaines, sa place légitime, non d'accessoire ou d'ombre, mais d'égal, d'associé, et au besoin de guide.

Et ce sont là des choses, Citoyens, qu'il faut dire et redire sans cesse, pour détromper en même temps ceux qui voient dans le féminisme une « *déclaration de guerre à l'homme* » et ceux qui, au contraire, y voient une « *masculinisation* » de la femme. Nous ne songeons ni à combattre, ni à copier l'autre sexe ; nous ne voulons être pour l'homme ni des adversaires, ni des imitatrices, mais des amies, tout simplement – à condition qu'il

le veuille bien et qu'il ne nous barre point la route, lorsque nous nous mettons en marche pour la conquête de nos libertés !

Malheureusement, trop d'hommes qui, à l'exemple des congrégations, se déclarent « *persécutés* » dès qu'on touche à leurs privilèges et crient qu'on « *attente à leur droit !* » lorsqu'on prétend les obliger à respecter le droit d'autrui.

Donc, nous comptons beaucoup sur la Libre-Pensée; mais nous voudrions voir ceux qui se sont donnés le beau nom de « *Libres-penseurs* » plus conscients du véritable sens de ce mot dont on abuse tant.

« *Libre-pensée* » n'est point, comme trop semblent le croire, synonyme de « *anticléricalisme* » ni même de « *irréligion* ».

Penser librement ne consiste pas uniquement à nier l'existence de Dieu, le caractère sacré du prêtre, ou la véracité des légendes bibliques. Les dogmes chrétiens ne sont pas les seuls à combattre ; notre société toute entière est bâtie sur des dogmes qui, pas plus que tous les autres, ne doivent échapper aux investigations de la critique.

Nous, les femmes libres-penseuses, nous ne respectons pas les idoles laïques. Nous prétendons tuer, avec l'Eglise, tout ce qui s'est inspiré d'elle et a subi son influence dans la société civile. Et c'est une folie de croire que nous ne pouvons accepter la situation que nous ont faite, dans la Famille et dans l'État, les lois et les mœurs « *hoministes* » ! C'est une folie de croire qu'ayant la force de briser une chaîne, nous conserverons les autres ! ...

Je vous l'ai dit en commençant ; en terminant, je veux le répéter encore : c'est la résignation chrétienne qui endormait en nous la dignité humaine ; mais la dignité réveillée nous défend de courber la tête sous aucun joug, moral ou social.

Si vous voulez la femme soumise et résignée, il faut la garder ignorante ; si vous voulez la garder éclairée, il faut l'accepter libre et fière !

Et, puisque son asservissement fut l'œuvre de toutes les Eglises et de toutes les religions, que sa libération définitive, dans tous les domaines, physique, intellectuel, moral, politique, que son épanouissement magnifique dans le Lumière et dans la Liberté, soit le triomphe de la Libre-Pensée !

* **Nelly Roussel**, *Paroles de combat et d'espoir. Discours choisis*. Préface de Madeleine Vernet. Editions de l'Avenir Social. Epône. 1919. 65 p. p. 9 à 16.

Je rappelle que ces paroles furent prononcées au moment où se discutait la loi qui devait soumettre au droit commun les congrégations religieuses. (Note de l'auteur)

(Texte reproduit sur le site de l'historienne féministe Marie-Victoire Louis <http://www.marievictoirelouis.net/index.php>)

Paul Lafargue

La croyance en Dieu

Paul Lafargue est né en 1842, à Santiago de Cuba. Il vient vivre en France avec sa famille et il y étudie la médecine. Proche des idées de Proudhon au départ, il fait la connaissance de Marx et Engels au sein de la Première Internationale. En 1868, il épouse Laura Marx, la deuxième fille de Marx, et entame une longue carrière politique. Condamné à la prison à deux reprises, il milite au sein du Parti ouvrier de Guesde, puis de la SFIO. Lafargue combat le millerandisme (la participation à un gouvernement bourgeois). On connaît généralement Lafargue pour des détails biographiques n'ayant pas grand rapport avec ses capacités de réflexion : il était métis, fut le gendre de Marx et s'est suicidé avec sa femme à 70 ans. Avec un peu de chance, on sait qu'il a commis un pamphlet au titre très accrocheur *Le droit à la paresse* – et pour cela souvent réédité. Mais on sait moins qu'il était un athée militant et a laissé derrière lui quelques écrits théoriques intéressants. Ce texte très actuel tente d'expliquer l'irréligion croissante des ouvriers et les raisons de l'attachement viscéral de la bourgeoisie et des intellectuels à la religion. Certains ne manqueront pas de le trouver « mécaniste », mais ce « mécanisme »-là est sacrément sympathique ! *Ni patrie ni frontières*

I. Religiosité de la bourgeoisie et irréligiosité du prolétariat

La libre-pensée bourgeoise, sous les auspices de deux illustres savants, Berthelot et Hœckel, a été dresser à Rome sa tribune en face du Vatican, pour tonner ses foudres oratoires contre le catholicisme qui, par son clergé hiérarchisé et ses dogmes, prétendus immuables, représente pour elle la religion.

Les libres-penseurs, parce qu'ils font le procès du Catholicisme, pensent-ils être affranchis de la croyance en Dieu,

la base fondamentale de toute religion ? Croient-ils que la bourgeoisie, la classe à laquelle ils appartiennent, peut se passer du Christianisme, dont le Catholicisme est une manifestation ?

Le Christianisme, bien qu'il ait pu s'adapter à d'autres formes sociales, est, par excellence, la religion des sociétés qui reposent sur la propriété individuelle et l'exploitation du travail salarié ; c'est pourquoi il a été, est et sera, quoi qu'on dise et qu'on fasse, la religion de la bourgeoisie. Depuis plus de dix siècles, tous ses mouvements, soit pour s'organiser, s'émanciper ou pousser au pouvoir une de ses nouvelles couches, s'accompagnent et se compliquent de crises religieuses ; elle a toujours mis les intérêts matériels dont elle cherchait le triomphe sous le couvert du Christianisme qu'elle déclarait vouloir réformer et ramener à la pure doctrine du divin Maître.

Les bourgeois révolutionnaires de 1789, s'imaginant qu'on pouvait déchristianiser la France, persécutèrent le clergé avec une vigueur sans égale : les plus logiques, pensant que rien ne serait fait tant que subsisterait la croyance en Dieu, abolirent Dieu par décret, comme un ci-devant fonctionnaire, et le remplacèrent par la déesse Raison. Mais dès que la Révolution eut jeté sa gourme, Robespierre rétablit par décret l'Être suprême, le nom de Dieu étant encore mal porté ; et quelques mois après, les curés sortaient de leurs cachettes et ouvraient les églises où les fidèles s'entassaient, et Bonaparte, pour satisfaire la plèbe bourgeoise, signait le Concordat : alors naquit un christianisme romantique, sentimental, pittoresque et macaronique, accommodé par Chateaubriand aux goûts de la bourgeoisie triomphante.

Les fortes têtes de la libre-pensée ont affirmé et affirment encore, malgré l'évidence, que la science désencombrerait le cerveau humain de l'idée de Dieu, en la rendant inutile pour comprendre la mécanique de l'univers. Cependant, les hommes de science, à quelques exceptions près, sont encore sous le charme de cette croyance : si dans sa propre science, un savant, selon le mot de Laplace, n'a pas besoin de l'hypothèse de Dieu pour expliquer les phénomènes qu'il étudie, il ne s'aventure pas à déclarer qu'elle est inutile pour se rendre compte de ceux qui ne rentrent pas dans le cadre de ses recherches ; et tous les savants reconnaissent que Dieu est plus ou moins nécessaire pour le bon fonctionnement des rouages sociaux et pour la moralisation des masses populaires.

Non seulement l'idée de Dieu n'est pas complètement dissipée dans la tête des hommes de science, mais la plus grossière superstition fleurit, non dans les campagnes enténébrées et chez les ignorants, mais dans les capitales de la

civilisation et chez les bourgeois instruits : les uns entrent en pourparlers avec les esprits pour avoir des nouvelles d'outre-tombe, les autres s'agenouillent devant saint Antoine-de-Padoue pour retrouver un objet perdu, deviner le numéro gagnant de la loterie, passer un examen à l'École Polytechnique, etc., consultent des chiromanciennes, des somnambules, des tireuses de cartes pour connaître l'avenir, interpréter les songes, etc. Les connaissances scientifiques qu'ils possèdent ne les protègent pas contre la plus ignare crédulité.

Mais, tandis que dans toutes les couches de la bourgeoisie le sentiment religieux reste vivace et se manifeste de mille façons, une indifférence religieuse irraisonnée, mais inébranlable, caractérise le Prolétariat industriel.

M. Booth, après une vaste enquête sur l'état religieux de Londres, « visité district par district, rue par rue et souvent maison par maison », constate que « la masse du peuple ne professe aucune sorte de religion et ne prend aucun intérêt aux cérémonies du culte... La grande fraction de la population qui porte le nom de classe ouvrière, et qui se meut entre la petite bourgeoisie et la classe des misérables, prise dans son ensemble, reste en dehors de l'action de toutes les sectes religieuses... Elle est arrivée à ne considérer les églises que comme les lieux de réunion de ceux qui ont de la fortune et de ceux qui sont disposés à accepter le patronage des gens placés dans une meilleure position qu'eux... La généralité des ouvriers de notre époque pensent plus à leurs droits et aux injustices qu'ils supportent qu'à leurs devoirs qu'ils ne remplissent pas toujours. L'humilité et la conscience d'être en état de péché ne sont peut-être pas naturelles à l'ouvrier. »

Ces incontestables constatations de l'irrégion instinctive des ouvriers de Londres, que d'habitude on suppose si religieux, l'observateur le plus superficiel peut les faire dans les villes industrialisées de France : si l'on y rencontre des travailleurs qui simulent des sentiments religieux, ou qui les ont réellement, – ceux-ci sont rares – c'est que la religion se présente à leurs yeux sous la forme de secours charitables ; si d'autres sont de fanatiques libres-penseurs, c'est qu'ils ont eu à souffrir de l'ingérence du prêtre dans leurs familles ou dans leurs relations avec le patron.

L'indifférence en matière religieuse, le plus grave symptôme de l'irrégion, selon Lamennais, est innée dans la classe ouvrière moderne. Si les mouvements politiques de la bourgeoisie ont revêtu une forme religieuse ou antireligieuse, on ne peut observer dans le Prolétariat de la grande industrie d'Europe et d'Amérique, aucune velléité d'élaboration d'une religion nouvelle

pour remplacer le Christianisme, ni aucun désir de le réformer. Les organisations économiques et politiques de la classe ouvrière des deux mondes se désintéressent de toute discussion doctrinale sur les dogmes religieux et les idées spiritualistes, ce qui ne les empêche pas de faire la guerre aux prêtres de tous les cultes, parce qu'ils sont les domestiques de la classe capitaliste.

Comment se fait-il que les bourgeois, qui reçoivent une éducation scientifique, plus ou moins étendue, soient encore prisonniers des idées religieuses, dont se sont libérés les ouvriers qui en sont privés ?

II. Origines naturelles de l'idée de Dieu chez les sauvages

Pérorer contre le catholicisme, comme les libres-penseurs, ou ignorer Dieu comme les positivistes, ne rend pas compte ni de la persistance de la croyance en Dieu, malgré le progrès et la vulgarisation des connaissances scientifiques, ni de la durée du christianisme, malgré les railleries de Voltaire, les persécutions des révolutionnaires et la critique des exégètes. Il est commode de pérorer et d'ignorer, et mal commode d'expliquer, car pour cela, on doit commencer par s'enquérir comment et pourquoi la croyance en Dieu et les Idées spiritualistes se sont glissées dans la tête humaine, y ont pris racines et s'y sont développées ; et l'on ne peut trouver réponses à ces questions qu'en remontant à l'idéologie des sauvages, où sont nettement ébauchées les idoles spiritualistes qui encombrant la cervelle des civilisés.

L'idée de l'âme et de sa survivance est une invention des sauvages, qui se sont octroyé un esprit immatériel et immortel pour expliquer les phénomènes du rêve. Le sauvage, qui ne doute pas de la réalité de ses rêves, s'imagine que si, pendant le sommeil, il chasse, se bat ou se venge et que si, au réveil, il se retrouve à la place où il s'est couché, c'est qu'un autre lui-même, un *double* comme il dit, impalpable, invisible et léger comme l'air, a quitté son corps endormi pour aller au loin chasser ou se battre ; et comme il lui arrive de voir en rêve ses ancêtres et ses compagnons défunts, il conclut qu'il a été visité par leurs esprits, qui survivent à la destruction de leurs cadavres.

Le sauvage, « cet enfant du genre humain » comme l'appelle Vico, a, ainsi que l'enfant, des notions puérides sur la nature ; il croit qu'il peut commander aux éléments comme à ses membres, qu'il peut, avec des paroles et des pratiques magiques, ordonner à la pluie de tomber, au vent de souffler, etc. ; si par exemple, il craint que la nuit le surprenne en route, il noue de certaine façon certaines herbes pour arrêter le soleil, comme le fit le Josué de la Bible avec une prière. Les esprits des morts ayant cette

puissance sur les éléments à un plus haut degré que les vivants, il les invoque pour qu'ils produisent le phénomène quand il échoue à le déterminer. Un vaillant guerrier et un sorcier habile possédant plus d'action sur la nature que les simples mortels, leurs esprits, quand ils sont morts, doivent, par conséquent, avoir sur elle un plus grand pouvoir que les âmes des hommes ordinaires, le sauvage les choisît dans la foule des esprits pour les honorer avec des offrandes et des sacrifices et pour les supplier de faire pleuvoir, quand la sécheresse compromet les récoltes, de lui donner la victoire quand il entre en campagne, de le guérir quand il est malade. Les hommes primitifs, en partant d'une explication erronée du rêve, ont élaboré les éléments qui, plus tard, servirent à la création d'un Dieu unique, lequel n'est, en définitive, qu'un esprit plus puissant que les autres esprits.

L'idée de Dieu n'est ni une idée innée, ni une idée *a priori* mais une idée *a posteriori*, comme le sont toutes les idées, puisque l'homme ne peut penser qu'après être venu en contact avec les phénomènes du monde réel, qu'il explique comme il peut.

III. Origine économique de la croyance en Dieu chez le bourgeois

On était en droit d'espérer que l'extraordinaire développement et vulgarisation des connaissances scientifiques et que la démonstration de l'enchaînement nécessaire des phénomènes naturels auraient établi l'idée, que l'univers, régi par la loi de nécessité, était soustrait aux caprices d'une volonté humaine ou surhumaine et que, par conséquent, Dieu devenait inutile puisqu'il était dépouillé des multiples fonctions que l'ignorance des sauvages l'avait chargé de remplir ; cependant on est obligé de reconnaître que la croyance en un Dieu, pouvant à sa guise bouleverser l'ordre nécessaire des choses, subsiste encore chez les hommes de science et qu'il se rencontre des bourgeois instruits qui lui demandent, comme les sauvages, des pluies, des victoires, des guérisons, etc.

Même si les savants étaient parvenus à créer dans les milieux bourgeois la conviction que les phénomènes du monde naturel obéissent à la loi de nécessité, de sorte que, déterminés par ceux qui les précèdent, ils déterminent ceux qui les suivent, il resterait encore à démontrer que les phénomènes du monde social sont, eux aussi, soumis à la loi de nécessité. Mais les économistes, les philosophes, les moralistes, les historiens, les sociologues et les politiciens, qui étudient les sociétés humaines et qui, même, ont la prétention de les diriger, ne sont pas parvenus et ne pouvaient pas parvenir à faire naître la conviction que les phénomènes sociaux relèvent de la loi de nécessité, comme les phénomènes

naturels ; et c'est parce qu'ils n'ont pu établir cette conviction que la croyance en Dieu est une nécessité pour les cerveaux bourgeois, même les plus cultivés.

Le déterminisme philosophique ne règne dans les sciences de la nature que parce que la bourgeoisie a permis à ses savants d'étudier librement le jeu des forces naturelles, qu'elle a tout intérêt à connaître, puisqu'elle les utilise à la production de ses richesses ; mais à cause de la situation qu'elle occupe dans la société, elle ne pouvait accorder la même liberté à ses économistes, philosophes, moralistes, historiens, sociologues et politiciens, et c'est pour cela qu'ils n'ont pu transporter le déterminisme philosophique dans les sciences du monde social. L'Eglise catholique, pour une pareille raison, avait autrefois interdit la libre étude de la nature ; et il a fallu renverser sa destination sociale pour créer les sciences naturelles.

Le problème de la croyance en Dieu de la bourgeoisie ne peut être abordé que si l'on a une notion exacte de son rôle dans la société.

Le rôle social de la bourgeoisie moderne n'est pas de produire les richesses, mais de les faire produire par les travailleurs salariés, de les accaparer et de les distribuer entre ses membres, après avoir abandonné à leurs producteurs manuels et intellectuels, juste de quoi se nourrir et se reproduire.

Les richesses enlevées aux travailleurs forment le butin de la classe bourgeoise. Les guerriers barbares après la prise et le sac d'une ville, mettaient en commun les produits du pillage, les divisaient en parts aussi égales que possible et les distribuaient par voie du sort entre ceux qui avaient risqué leur vie pour les conquérir.

L'organisation de la société permet à la bourgeoisie de s'emparer des richesses, sans qu'aucun de ses membres soit forcé de risquer sa vie : la prise de possession de ce colossal butin, sans encourir de dangers, est un des plus grands progrès de la civilisation. Les richesses dérobées aux producteurs ne sont pas divisées en parts égales, pour être distribuées par voie du sort ; elles sont réparties sous forme de loyers, rentes, dividendes, intérêts et profits industriels et commerciaux proportionnellement à la valeur de la propriété mobilière ou immobilière, c'est-à-dire à la grandeur du capital que chaque bourgeois possède.

La possession d'une propriété, d'un capital et non celle de qualités physiques, intellectuelles ou morales est la condition *sine qua non* pour recevoir une part dans la distribution des richesses. Un enfant au maillot, tout aussi bien qu'un adulte, peut avoir droit au partage des richesses ; un mort le possède tant qu'un

vivant n'est pas devenu titulaire de son bien. La distribution ne se fait pas entre des hommes, mais entre des propriétaires. L'homme est un zéro ; la propriété seule compte.

On a assimilé à tort la lutte darwinienne que les animaux se livrent entre eux pour se procurer des moyens de subsistance et de reproduction, à celle qui est déchaînée entre les bourgeois pour le partage des richesses. Les qualités de force, courage, agilité, patience, ingéniosité, etc., qui assurent la victoire à l'animal font partie intégrante de son organisme, tandis que la propriété qui donne au bourgeois une part des richesses qu'il n'a pas produit n'est pas incorporée à son individu. Cette propriété peut croître ou décroître et lui procurer par conséquent une part plus ou moins grosse, sans que sa croissance ou décroissance soit occasionnée par l'exercice de ses qualités physiques ou intellectuelles. Tout au plus, pourrait-on dire que la fourberie, l'intrigue, le charlatanisme, en un mot, les qualités mentales les plus inférieures, permettent au bourgeois de prendre une part plus forte que celle que la valeur de son capital lui autorise de prélever ; dans ce cas, il filoute ses confrères bourgeois. Si donc la lutte pour la vie peut, en nombre de circonstances, être une cause de progrès pour les animaux, la lutte pour les richesses est une cause de dégénérescence pour les bourgeois.

La mission sociale de s'emparer des richesses produites par les salariés fait de la bourgeoisie une classe parasitaire : ses membres ne concourent pas à la création des richesses, à l'exception de quelques-uns dont le nombre diminue sans cesse, et le travail qu'ils fournissent ne correspond pas à la part de richesse qui leur échoit.

Si le christianisme, après avoir été dans les premiers siècles, la religion des foules mendiantes, que l'État et les riches entretenaient par des distributions quotidiennes de vivres, est devenue celle de la bourgeoisie, la classe parasitaire par excellence, c'est que le parasitisme est l'essence du christianisme. Jésus, dans le Sermon sur la Montagne, a magistralement exposé son caractère; c'est là qu'il formule le « Notre Père », la prière que chaque fidèle doit adresser à Dieu pour lui demander son « pain quotidien », au lieu de le demander au travail, et afin qu'aucun chrétien, digne de ce nom, ne soit tenté de recourir au travail pour obtenir les choses nécessaires à la vie, le Christ ajoute : « Regardez les oiseaux du ciel, ils ne sèment ni ne moissonnent et votre Père céleste les nourrit... Ne vous inquiétez donc point et ne dites point que mangerons-nous demain, que boirons-nous, de quoi serons-nous vêtus ?... Votre Père céleste connaît que vous avez besoin de toutes ces choses. » Le Père céleste de la bourgeoisie est la classe des salariés

manuels et intellectuels ; elle est le Dieu qui pourvoit à tous ses besoins.

Mais la bourgeoisie ne peut admettre son caractère parasitaire, sans signer en même temps son arrêt de mort : aussi tandis qu'elle laisse la bride sur le cou à ses hommes de science, pour que, sans être gênés par aucun dogme, ni arrêtés par aucune considération, ils se livrent à l'étude la plus libre et la plus approfondie des forces de la nature, qu'elle applique à la production des richesses, elle interdit à ses économistes, philosophes, moralistes, historiens, sociologues et politiciens l'étude impartiale du monde social et les condamne à la recherche des raisons qui pourraient servir d'excuses à sa phénoménale fortune. Préoccupés par le seul souci des rémunérations reçues ou à recevoir, ils se sont mis avec entrain à chercher si, par un heureux hasard, les richesses sociales n'auraient pas d'autres sources que le travail salarié et ils ont découvert le travail, l'économie, l'ordre, l'honnêteté, le savoir, l'intelligence et bien d'autres vertus encore, des bourgeois industriels, commerçants, propriétaires fonciers, financiers, actionnaires et rentiers, concourraient à leur production d'une manière autrement efficace que le travail des salariés manuels et intellectuels, et que pour cela ils ont le droit de prendre la part du lion et de ne leur laisser que la part de la bête de somme.

Le bourgeois les écoute en souriant parce qu'ils font son éloge, il répète même ces impudentes assertions et les déclare vérités éternelles ; mais quelque mince que soit son intelligence, il ne peut les admettre dans son for intérieur, car il n'a qu'à regarder autour de lui pour s'apercevoir que ceux qui travaillent leur vie durant, s'ils ne possèdent pas de capital, sont plus pauvres que Job et que ceux qui ne possèdent que le savoir, l'intelligence, l'économie, l'honnêteté, et qui exercent ces qualités, doivent borner leur ambition à la pitance quotidienne et rarement à quelque chose au-delà. Il se dit alors : « Si les économistes, les philosophes et les politiciens qui ont beaucoup d'esprit et de littérature, n'ont pu, malgré leurs consciencieuses recherches, trouver des raisons plus valables pour expliquer les richesses de la bourgeoisie, c'est qu'il y a de la gabegie dans l'affaire, des causes inconnues dont on ne peut sonder les mystères. » Un *Inconnaissable* d'ordre social se dresse devant le bourgeois.

Le bourgeois, pour la tranquillité de son ordre social, a intérêt à ce que les salariés croient que ses richesses sont le fruit de ses innombrables vertus, mais en réalité, il se moque autant de savoir qu'elles sont les récompenses de ses qualités, que

d'apprendre que les truffes qu'il mange aussi voracement que le cochon, sont des champignons cultivables ; une seule chose lui importe, c'est de les posséder, et ce qui l'inquiète c'est de penser qu'il peut les perdre sans qu'il y ait de sa faute. Il ne peut s'empêcher de voir cette désagréable perspective, puisque même dans le cercle étroit de ses connaissances, il a vu des individus perdre leurs biens, tandis que d'autres devenaient riches, après avoir été dans la gêne. Les causes de ces revers et de ces fortunes lui échappent, aussi bien qu'à ceux qui les ont éprouvés. En un mot il constate un continuel va-et-vient des richesses dont les causes sont pour lui du domaine de l'*Inconnaissable* et il est réduit à attribuer ces changements de fortune à la chance, au hasard.

Il n'est pas possible d'espérer que le bourgeois parvienne jamais à une notion positive des phénomènes de la distribution des richesses, parce que, à mesure que la production mécanique se développe, la propriété se *dépersonnalise* et revêt la forme collective et impersonnelle des Sociétés par actions et obligations, dont les titres finissent par être entraînés dans le tourbillon de la Bourse. Là, ils passent de mains en mains, sans que les acheteurs et vendeurs aient vu la propriété qu'ils représentent et sachent exactement le lieu géographique où elle est située. Ils sont échangés, perdus par les uns et gagnés par les autres, d'une manière qui se rapproche tellement du jeu, que les opérations de la Bourse portent le nom de jeu. Tout le développement économique moderne tend de plus en plus à transformer la société capitaliste en une vaste maison de jeu internationale où les bourgeois gagnent et perdent des capitaux, grâce à des événements qu'ils ignorent et qui échappent à toute prévision, à tout calcul et qui leur semblent tenir de la chance, du hasard. L'*Inconnaissable* trône dans la société bourgeoise, comme dans une maison de jeu.

Le jeu, qui à la Bourse se montre sans déguisements, a toujours été une des conditions du commerce et de l'industrie : leurs aléas sont si nombreux et si imprévus, que souvent les opérations les mieux conçues, calculées et conduites échouent, tandis que d'autres, entreprises à la légère et à la va comme je te pousse, réussissent. Ces succès et insuccès, dus à des causes inattendues, généralement inconnues et paraissant ne relever que du hasard, prédisposent le bourgeois à la mentalité du joueur ; le jeu de la Bourse fortifie et avive cette prédisposition. Le capitaliste dont la fortune est placée en valeurs de Bourse, qui ignore le pourquoi des variations de leurs prix et dividendes, est un joueur professionnel. Or le joueur, qui ne peut attribuer ses gains ou ses pertes qu'à la veine ou à la déveine, est un individu éminemment superstitieux : les habitués des maisons de jeu ont

tous des charmes magiques pour conjurer le sort ; l'un marmotte une prière à saint Antoine de Padoue ou à n'importe quel esprit du ciel, un autre ne ponte que lorsque telle couleur a gagné, un autre tient de la main gauche une patte de lapin, etc.

L'Inconnaissable d'ordre social enveloppe le bourgeois, comme l'Inconnaissable d'ordre naturel environnait le sauvage ; tous les actes de la vie civilisée, ou presque tous, tendent à développer chez lui l'habitude superstitieuse et mystique de tout rapporter au hasard, qui existe chez le joueur de profession. Par exemple, le Crédit, sans lequel aucun commerce et aucune industrie ne sont possibles, est un acte de foi au hasard, à l'inconnu, que fait celui qui le donne, puisqu'il n'a nulle garantie positive qu'à l'échéance celui qui le reçoit pourra tenir ses engagements ; sa solvabilité dépendant de mille et un accidents aussi imprévus qu'inconnus.

D'autres phénomènes économiques quotidiens insinuent dans l'esprit bourgeois la croyance en une force mystique sans support matériel, détachée de toute substance. Le billet de banque, pour ne citer qu'un exemple, incorpore une force sociale si peu en rapport avec son peu de substance, qu'il prépare l'intelligence bourgeoise à l'idée d'une force qui existerait indépendamment de la matière. Ce misérable chiffon de papier qu'on ne daignerait ramasser, n'était sa puissance magique, donne à qui le possède ce qu'il y a de plus matériel et désirable dans le monde civilisé : pain, viandes, vin, maisons, terres, chevaux, femmes, santé, considération et honneurs, etc., les plaisirs des sens et les jouissances de l'esprit. Dieu ne saurait faire davantage. La vie bourgeoise est tissée de mysticisme.

Les crises du commerce et de l'industrie dressent, devant le bourgeois terrifié, des forces incontrôlées d'une si irrésistible puissance qu'elles sèment d'aussi épouvantables désastres que la colère du Dieu chrétien. Quand elles se déchaînent dans le monde civilisé, elles ruinent les bourgeois par milliers et détruisent les produits et les moyens de production par centaines de millions. Les économistes enregistrent depuis un siècle leur retour périodique, sans pouvoir émettre une hypothèse plausible sur leur provenance. L'impossibilité de trouver sur terre leurs causes a suggéré à des économistes anglais l'idée de les chercher dans le soleil : ses tâches, disent-ils, en détruisant par la sécheresse les récoltes de l'Inde, diminueraient sa puissance d'achat des marchandises européennes et détermineraient les crises. Ces graves savants nous ramènent scientifiquement à l'astrologie judiciaire du Moyen Age, qui subordonnait à la conjonction des astres les événements des sociétés humaines et à la croyance des sauvages en l'action des

étoiles filantes, des comètes et des éclipses de lune sur leurs destinées.

Le monde économique fourmille pour le bourgeois d'insondables mystères, que les économistes se résignent à ne pas approfondir. Le capitaliste, qui, grâce à ses savants, est parvenu à domestiquer les forces naturelles, est tellement ahuri par les incompréhensibles effets des forces économiques, qu'il les déclare incontrôlables, comme l'est Dieu, et il pense que le plus sage est de supporter avec résignation les malheurs qu'elles infligent et d'accepter avec reconnaissance les bonheurs qu'elles accordent. Il dit avec Job : « L'Éternel me l'avait donné, l'Éternel me l'a ôté, que le nom de l'Éternel soit béni. » Les forces économiques lui apparaissent fantasmagoriquement comme des êtres bienfaisants et malfaisants.

Les terribles inconnues d'ordre social qui environnent le bourgeois et qui, sans qu'il sache pourquoi et comment, le frappent, dans son industrie, son commerce, sa fortune, son bien-être, sa vie, sont pour lui aussi troublantes que l'étaient pour le sauvage les inconnues d'ordre naturel, qui ébranlaient et surchauffaient son exubérante imagination. Les anthropologues attribuent la sorcellerie, la croyance à l'âme, aux esprits, et en Dieu de l'homme primitif, à son ignorance du monde naturel : la même explication est valable pour le civilisé : ses idées spiritualistes et sa croyance en Dieu doivent être attribuées à son ignorance du monde social. L'incertaine continuité de sa prospérité et les inconnues causes de ses fortunes et infortunes prédisposent le bourgeois à admettre, ainsi que le sauvage, l'existence d'êtres supérieurs, qui selon leurs fantaisies agissent sur les phénomènes sociaux, pour qu'ils soient favorables ou défavorables, comme le disent Théognis et les livres de l'Ancien Testament ; et c'est pour les propitier qu'il se livre aux pratiques de la plus grossière superstition, qu'il communique avec les esprits de l'autre monde, qu'il brûle des cierges devant les saintes images et qu'il prie le Dieu trinitaire des chrétiens ou le Dieu unique des philosophes.

Le sauvage, vivant dans la nature, est surtout impressionné par les inconnues d'ordre naturel, qui au contraire inquiètent médiocrement le bourgeois : celui-ci ne connaît qu'une nature d'agrément, décorative, taillée, sablée, ratissée, domestiquée. Les nombreux services que la science lui a rendus pour son enrichissement, et ceux qu'il attend encore d'elle ont fait naître dans son esprit une foi aveugle dans sa puissance, il ne doute pas qu'elle finira un jour par résoudre les inconnues de la nature et même par prolonger indéfiniment sa vie, comme le promet M. Metchnikoff, le microbiomane : mais il n'en est pas de

même pour les inconnues du monde social, les seules qui le troublent ; il n'admet pas qu'il soit possible de les comprendre. Ce sont les inconnaissables du monde social et non ceux du monde naturel, qui insinuent dans sa tête, peu imaginative, l'idée de Dieu, qu'il n'a pas eu la peine d'inventer et qu'il a trouvée toute prête à être appropriée. Les incompréhensibles et insolubles problèmes sociaux rendent Dieu si nécessaire qu'il l'aurait inventé, s'il avait été besoin.

Le bourgeois, troublé par le va-et-vient déconcertant des fortunes et des infortunes et par le jeu inintelligible des forces économiques, est par surcroît confusionné par la brutale contradiction de sa conduite et de celle de ses confrères avec les notions de justice, de morale, de probité qui courent les rues ; il les répète sentencieusement, mais se garde de régler sur elles ses actions, bien qu'il réclame aux personnes qui entrent en rapport avec lui de s'y conformer strictement.

Par exemple, si le négociant livre au client une marchandise avariée ou falsifiée, il veut être payé en bonne et saine monnaie ; si l'industriel filoute l'ouvrier sur le métrage de son travail, il exige qu'il ne perde pas une minute de la journée pour laquelle il le salarie ; si le bourgeois patriote, tous les bourgeois sont patriotes, s'empare de la patrie d'un peuple plus faible, il a pour dogme commercial l'intégrité de sa patrie, qui, selon le mot de Cecil Rhodes est *une raison sociale*. La justice, la morale et les autres principes plus ou moins éternels ne sont valables pour le bourgeois que s'ils servent ses intérêts ; ils sont à double face, l'une indulgente et souriante qui le regarde, et l'autre renfrognée et impérative, qui est tournée vers autrui.

La perpétuelle et générale contradiction entre les actes et les notions de justice et de morale, que l'on croirait de nature à ébranler chez les bourgeois l'idée d'un Dieu justicier, la consolide au contraire et prépare le terrain pour celle de l'immortalité de l'âme, qui s'était évanouie chez les peuples arrivés à la période patriarcale ; cette idée est entretenue, fortifiée et constamment avivée chez le bourgeois par son habitude d'attendre une rémunération pour tout ce qu'il fait et ne fait pas. Il n'emploie des ouvriers, il ne fabrique des marchandises, il ne vend, achète, prête de l'argent, rend un service quelconque, que dans l'espoir d'être rétribué, de tirer un bénéfice.

La constante attente d'un profit fait qu'il n'accomplit aucune action pour le plaisir de l'accomplir, mais pour encaisser une récompense : s'il est généreux, charitable, honnête, ou même s'il se borne à n'être pas deshonnête, la satisfaction de sa conscience ne lui suffit pas ; il lui faut une rétribution pour être satisfait et pour ne pas se croire la dupe de ses bons et naïfs sentiments ; s'il

ne reçoit pas sur terre sa récompense, ce qui est généralement le cas, il compte l'obtenir au ciel. Non seulement il attend une rémunération pour ses bonnes actions, et pour son abstention des mauvaises, mais il espère une compensation pour ses infortunes, ses insuccès, ses déboires et même ses chagrins. Son Moi est tellement envahissant que pour le contenter il annexe le ciel à la terre. Les injustices dans la civilisation sont si nombreuses et si criantes, et celles dont il est la victime prennent à ses yeux des proportions si démesurées que sa jugeote ne peut admettre qu'elles ne seront pas un jour réparées et ce jour ne peut luire que dans l'autre monde : ce n'est qu'au ciel qu'il a l'assurance de recevoir la rémunération de ses infortunes. La vie après la mort devient pour lui une certitude, car son Dieu bon, juste et agrémenté de toutes les vertus bourgeoises ne peut faire autrement que de lui accorder des récompenses pour ce qu'il a fait et n'a pas fait, et des réparations pour ce qu'il a souffert : au tribunal de commerce du ciel, les comptes qui n'ont pu être réglés sur terre seront apurés.

Le bourgeois n'appelle pas injustice l'accaparement des richesses créées par les salariés ; ce vol est pour lui la justice même ; et il ne peut concevoir que Dieu ou n'importe qui ait sur ce sujet une autre opinion. Néanmoins, il ne croit pas qu'on viole la justice éternelle, quand on permet aux ouvriers d'avoir le désir d'améliorer leurs conditions de vie et de travail ; mais comme il sait pertinemment que ces améliorations devront être réalisées à ses dépens, il pense qu'il est d'une sage politique de leur promettre une vie future, où ils vivront en bombance, comme des bourgeois. La promesse du bonheur posthume est pour lui la plus économique manière de donner satisfaction aux réclamations ouvrières. La vie par-delà la mort, qu'il se plaît d'espérer pour contenter son Moi, se change en instrument d'exploitation.

Du moment que c'est dans le ciel que les comptes de la terre seront définitivement réglés, Dieu devient nécessairement un juge ayant à sa disposition un Eldorado pour les uns et un baignoire pour les autres, comme l'assure le Christianisme après Platon. Le Juge céleste rend ses arrêts d'après le Code judiciaire de la civilisation, additionné de quelques lois morales qu'on n'a pu y faire figurer, à cause de l'impossibilité d'établir l'offense et d'en faire la preuve.

Le bourgeois moderne n'est surtout préoccupé que des rémunérations et compensations d'outre-tombe ; il porte un médiocre intérêt au châtement des méchants, c'est-à-dire des gens qui lui ont fait des torts personnels. L'enfer chrétien l'inquiète peu, d'abord parce qu'il est convaincu qu'il n'a rien fait,

ni peut rien faire pour le mériter et ensuite parce qu'il a un ressentiment de courte haleine contre les confrères qui ont fauté contre lui. Il est toujours disposé à renouer avec eux des relations d'affaires ou de plaisir s'il y voit son profit ; il a même une certaine estime pour ceux qui l'ont dupé, parce que, après tout, ils ne lui ont fait que ce qu'il leur a fait ou aurait voulu leur faire. Tous les jours, dans la société bourgeoise, on voit des individus, dont les filouteries avaient fait scandale et qu'on aurait cru perdus à jamais, revenir à la surface et acquérir une position honorable ; on ne leur demande que d'avoir de l'argent pour recommencer les affaires et les honnêtes profits.

L'enfer ne pouvait être inventé que par des hommes et pour des hommes torturés par la haine et la passion de la vengeance. Le Dieu des premiers chrétiens est un impitoyable bourreau, qui prend un savoureux plaisir à se repaître de la vue des supplices infligés pendant l'éternité aux infidèles, ses ennemis. « Le seigneur Jésus, dit saint Paul, se révélera au ciel avec les anges de sa puissance, avec des flammes de feu flamboyantes, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu et qui n'obéissent pas à l'évangile : ils seront punis d'une peine éternelle devant la face de Dieu et devant la gloire de sa puissance. » (II. *Thess.*, I. 6-9.) Le chrétien d'alors espérait d'une foi aussi fervente la récompense de sa piété que la punition de ses ennemis, qui devenaient les ennemis de Dieu. Le bourgeois ne nourrissant plus ces féroces haines, la haine ne rapporte pas de profits, n'a plus besoin d'un enfer pour assouvir sa vengeance, ni d'un Dieu bourreau pour châtier les confrères qui l'ont roulé.

La croyance de la bourgeoisie en Dieu et en l'immortalité de l'âme est un des phénomènes idéologiques de son milieu social ; on ne l'en débarrassera qu'après l'avoir dépossédé de ses richesses volées aux salariés, et qu'après l'avoir transformée de classe parasitaire en classe productive.

La bourgeoisie du XVIII^e siècle, qui luttait en France pour s'emparer de la dictature sociale, attaqua avec fureur le clergé catholique et le christianisme, parce qu'ils étaient les soutiens de l'aristocratie ; si, dans l'ardeur de la bataille, quelques-uns de ses chefs : Diderot, La Mettrie, Helvétius, d'Holbach, poussèrent l'irréligion jusqu'à l'athéisme, d'autres, tout aussi représentatifs de son esprit, si ce n'est plus, Voltaire, Rousseau, Turgot, n'arrivèrent jamais jusqu'à la négation de Dieu. Les philosophes matérialistes et sensualistes, Cabanis, Maine de Biran, de Gérando, qui survécurent à la Révolution, rétractèrent publiquement leurs mécréantes doctrines. On ne doit pas perdre son temps à accuser ces hommes remarquables d'avoir trahi les opinions philosophiques qui, au début de leur carrière, leur

avaient assuré la notoriété et des moyens d'existence ; la bourgeoisie seule est coupable ; victorieuse, elle perdit son irréligieuse combativité et ainsi que les chiens de la Bible elle retourna à son vomit, le christianisme, qui comme la syphilis, est une maladie constitutionnelle qu'elle a dans le sang. Ces philosophes subirent l'influence de l'ambiance sociale : ils étaient bourgeois, ils évoluèrent avec leur classe.

Cette ambiance sociale, à l'action de laquelle ne peuvent se soustraire les bourgeois les plus instruits et les plus émancipés intellectuellement, est responsable du déisme d'hommes de génie, comme Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Faraday, Darwin, et de l'agnosticisme et du positivisme de savants contemporains, qui n'osant pas nier Dieu s'abstiennent de s'en occuper. Mais cette abstention est une implicite reconnaissance de l'existence de Dieu, dont ils ont besoin pour comprendre le monde social qui leur semble le jouet du hasard au lieu d'être régenté par la loi de nécessité, comme le monde naturel.

M. Brunetière, croyant lancer une épigramme contre la libre-pensée de sa classe, répète le mot du jésuite allemand Gruber, que «l'Inconnaissable est une idée de Dieu, appropriée à la Franc-Maçonnerie». L'Inconnaissable ne peut être l'idée de Dieu pour personne ; mais il est sa cause génératrice aussi bien chez les sauvages et les barbares que chez les bourgeois chrétiens et francs-maçons. Si les inconnues du milieu naturel ont rendu nécessaire pour le sauvage et le barbare l'idée d'un Dieu, créateur et régulateur du monde, les inconnues du milieu social rendent nécessaire pour le bourgeois l'idée d'un Dieu, distributeur des richesses volées aux salariés manuels et intellectuels, dispensateur des biens et des maux, rémunérateur des actions, redresseur des injustices et réparateur des torts. Le sauvage et le bourgeois sont entraînés à la croyance en Dieu, sans qu'ils s'en doutent, comme ils sont emportés par la rotation de la terre.

IV. Evolution de l'idée de Dieu.

L'idée de Dieu, que les inconnues du milieu naturel et du milieu social ont déposée et fait germer dans le cerveau humain, n'est pas invariable ; elle varie au contraire d'après le temps et les lieux ; elle évolue à mesure que le mode de production se développe et transforme le milieu social.

Dieu pour les Grecs, les Romains et les peuples de l'Antiquité, était à demeure dans un lieu donné et n'existait que pour être utile à ses adorateurs et nuisible à leurs ennemis ; chaque famille avait ses dieux particuliers, qui étaient les esprits des ancêtres divinisés, et chaque cité avait sa divinité municipale ou *poliade*, comme disaient les Grecs. Le Dieu ou la Déesse

municipale résidait dans le temple qui lui était consacré et était incorporé dans son effigie, qui souvent était un bloc de bois ou une pierre ; il ou elle ne s'intéressait qu'au sort des habitants de la cité. Les dieux ancestraux ne s'occupaient que des affaires de la famille. Le Jehovah de la Bible était un Dieu de cette sorte ; il logeait dans un coffre de bois, dit Arche Sainte, que l'on transportait quand les tribus se déplaçaient ; on la mettait à la tête des armées, afin que Jehovah se battit pour son peuple: s'il le châtiât cruellement pour les manquements à sa loi, il lui rendait aussi de nombreux services, que rapporte l'Ancien Testament. Quand le Dieu municipal n'était pas à la hauteur des circonstances, on lui adjoignait une autre divinité ; les Romains, pendant la deuxième guerre punique, firent venir de Pessinonte la statue de Cybèle, afin que la déesse d'Asie Mineure les aidât à se défendre contre Hannibal. Les chrétiens n'avaient pas une autre idée de la divinité, quand ils démolissaient les temples et brisaient les statues des dieux pour les déloger et les empêcher de protéger les païens. Les sauvages pensaient que l'âme était le duplicata du corps, aussi leurs esprits divinisés, bien qu'ils s'incorporassent dans des pierres, des morceaux de bois et des bêtes, conservaient la forme humaine. Pareillement pour saint Paul et les Apôtres, Dieu était anthropomorphe ; aussi en firent-ils un Homme-Dieu, semblable à eux quant au corps et à l'esprit ; tandis que le capitaliste moderne le conçoit sans tête ni bras, et présent en tous les coins et recoins de la terre, au lieu d'être cantonné dans une localité quelconque du globe.

Les Grecs et les Romains, ainsi que les juifs et les premiers chrétiens, ne pensaient pas que leur Dieu fût l'unique Dieu de la création ; les juifs croyaient à Moloch, à Baal et aux autres dieux des peuples avec qui ils guerroyaient aussi fermement qu'à Jehovah, et les chrétiens des premiers siècles et du Moyen Age, s'ils appelaient Jupiter et Allah des faux dieux, ils les prenaient cependant pour des dieux, pouvant accomplir des prodiges miraculeux tout aussi bien que Jésus et son père éternel. C'est parce qu'on croyait à la multiplicité des dieux, qu'il était possible que chaque ville eût un Dieu attaché à son service, renfermé dans un temple et incorporé dans une statue ou un objet quelconque ; Jehovah l'était dans une pierre. Le capitaliste moderne, qui pense que son Dieu est présent dans tous les lieux de la terre, ne peut faire autrement que d'arriver à la notion d'un Dieu unique ; et l'ubiquité qu'il attribue à son Dieu empêche qu'il se le représente avec une face et des fesses, avec des bras et des jambes, comme le Jupiter d'Homère et le Jésus de saint Paul.

Les divinités poliades, qui convenaient aux cités guerrières de l'Antiquité, toujours en lutte avec les peuples environnants, ne

pouvaient répondre aux besoins religieux que la production marchande créait dans les démocraties bourgeoises des villes commerciales et industrielles, obligées au contraire d'entretenir des relations pacifiques avec les nations circonvoisines. Les nécessités du commerce et de l'industrie forcèrent la bourgeoisie naissante à démunicipaliser les divinités poliades et à créer des dieux cosmopolites. Sept ou six siècles avant l'ère chrétienne, on observe, dans les villes maritimes de l'Ionie, de la Grande Grèce et de la Grèce, des tentatives pour organiser des religions, dont les dieux ne seraient pas exclusivement monopolisés par une cité, mais qui seraient reconnus et adorés par des peuples divers, même ennemis. Ces nouvelles divinités, Isis, Déméter, Dionysos, Mithra, Jésus, etc., dont plusieurs appartenaient à l'époque matriarcale, revêtaient encore la forme humaine, bien qu'on commençât à sentir le besoin d'un Être suprême, qui ne serait pas anthropomorphe ; mais ce n'est qu'à l'époque capitaliste que l'idée d'un Dieu amorphe s'est imposée, comme conséquence de la forme impersonnelle revêtue par la propriété des sociétés par actions.

La propriété impersonnelle des sociétés par actions, qui introduit un mode de possession absolument nouveau et diamétralement opposé à celui qui avait existé jusqu'alors, devait nécessairement modifier les habitudes et les mœurs du bourgeois et transformer par conséquent sa mentalité. Jusqu'à son apparition, on ne pouvait être possesseur que d'un vignoble dans le Bordelais, d'un tissage à Rouen, d'une forge à Marseille ou d'une épicerie à Paris. Chacune de ces propriétés, distinctes par le genre de l'industrie et la situation géographique, était possédée par un seul individu, ou par deux ou trois au plus ; il était rare qu'un même individu en possédât plusieurs. Il en va autrement avec la propriété impersonnelle ; un chemin de fer, une mine, une banque, etc., sont possédés par des centaines et des milliers de capitalistes, et un même capitaliste peut avoir côte à côte, dans son portefeuille, des titres de rente des dettes publiques de France, de Prusse, de Turquie, du Japon et des actions des mines d'or du Transvaal, des tramways électriques de Chine, d'une ligne de paquebots transatlantiques, d'une plantation de café du Brésil, d'un charbonnage de France, etc. Le capitaliste ne peut avoir, pour la propriété impersonnelle dont il possède les titres, l'amour que le bourgeois a pour la propriété qu'il administre ou fait diriger sous son contrôle : il ne lui porte d'intérêt qu'à proportion du prix payé pour l'action et du taux du dividende qu'elle rapporte. Il lui est absolument indifférent que le dividende soit servi par une entreprise de vidange, une raffinerie de sucre ou une filature de coton et qu'il soit produit à

Paris ou à Pékin. Dès l'instant que le dividende seul importe, les caractères différentiels des propriétés qui le procurent disparaissent ; et ces propriétés d'industries et de situations géographiques différentes s'identifient pour le capitaliste à une propriété unique, porteuse de dividendes, dont les titres, circulant à la Bourse, continuent à conserver divers noms d'industrie et de pays.

La propriété impersonnelle, qui embrasse tous les métiers et s'étend sur tout le globe, déroule ses tentacules armées de suçoirs à dividendes aussi bien dans une nation chrétienne que dans un pays mahométan, bouddhiste ou fétichiste. L'accumulation des richesses étant la passion absorbante et maîtresse du bourgeois, cette identification de propriétés de nature et de nationalités différentes, à une propriété unique et cosmopolite, devait se refléter dans son intelligence et influencer sa conception de Dieu. La propriété impersonnelle l'amène sans qu'il s'en doute à identifier les dieux de la terre à un Dieu unique et cosmopolite, qui, d'après les pays, porte le nom de Jésus, d'Allah ou de Bouddha, et est adoré selon des rites différents.

Il est de fait historique que l'idée d'un Dieu unique et universel, qu'Anaxagoras fut un des premiers à concevoir, et qui pendant des siècles n'a vécu que dans le cerveau de quelques penseurs, n'est devenu une idée courante que dans la civilisation capitaliste. Mais comme à côté de cette propriété impersonnelle, unique et cosmopolite, il subsiste encore d'innombrables propriétés personnelles et locales, des dieux locaux et anthropomorphes coudoient dans la cervelle du capitaliste le Dieu unique et cosmopolite. La division des peuples en nations, rivales commercialement et industriellement, oblige la bourgeoisie à morceler son Dieu unique en autant de dieux que de nations : aussi chaque peuple de la chrétienté croit que le Dieu chrétien, qui est cependant le Dieu de tous les chrétiens, est son Dieu national, comme l'étaient le Jehovah des juifs et la Pallas-Athéna des Athéniens. Quand deux nations chrétiennes se déclarent la guerre, chacune prie son Dieu national et chrétien pour qu'il combatte pour elle et, si elle remporte la victoire, elle chante des *Te Deum* pour le remercier d'avoir battu la nation rivale de son Dieu national et chrétien. Les païens faisaient battre entre eux des dieux différents, les chrétiens font leur Dieu unique se battre avec lui-même. Le Dieu unique et cosmopolite ne pourrait détrôner complètement les dieux nationaux dans la cervelle bourgeoise, que si toutes les nations bourgeoises étaient centralisées en une seule nation.

La propriété impersonnelle possède d'autres qualités, qu'elle a transmises au Dieu unique et cosmopolite.

Le propriétaire d'un champ de blé, d'un atelier de charpente ou d'une boutique de mercerie peut voir, toucher, mesurer, évaluer sa propriété, dont la forme nette et précise impressionne ses sens. Mais le propriétaire de titres de rente d'une dette publique et des actions d'un chemin de fer, d'une mine de charbon, d'une compagnie d'assurances ou d'une banque ne peut voir, toucher, mesurer, évaluer la parcelle de propriété que représentent ses titres et ses actions de papier : dans quelle forêt ou édifice de l'État, dans quel wagon, tonne de houille, police d'assurance ou coffre-fort de banque pourrait-il supposer qu'elle se trouve ? Son fragment de propriété est perdu, fondu dans un vaste tout qu'il ne peut même pas se figurer ; car s'il a vu des locomotives et des gares, ainsi que des galeries souterraines, il n'a jamais pu voir dans son ensemble un chemin de fer et une mine ; et la dette publique d'un État, une banque ou une compagnie d'assurances ne sont pas susceptibles d'être représentées par une image quelconque. La propriété impersonnelle ne peut prendre dans son imagination qu'une forme vague, imprécise, indéterminée ; elle est pour lui plutôt un être de raison, qui révèle son existence par des dividendes, qu'une réalité sensible. Cependant cette propriété impersonnelle, indéfinie comme un concept métaphysique, pourvoit à tous ses besoins, ainsi que le Père céleste des chrétiens, sans exiger de lui d'autre travail et cassement de tête que d'encaisser des dividendes : il les reçoit dans une béate paresse de corps et d'esprit comme une Grâce du Capital, dont la Grâce de Dieu, « le plus vrai des dogmes chrétiens » d'après Renan, est la réflexion religieuse. Il ne se tracasse la cervelle pas plus pour connaître la nature de la propriété impersonnelle qui lui donne des rentes et des dividendes que pour savoir si son Dieu unique et cosmopolite est homme, femme ou bête, intelligent ou idiot, et s'il possède les qualités de force, férocité, justice, bonté, etc., dont avaient été gratifiés les dieux anthropomorphes ; il ne perd pas son temps à lui adresser des prières, parce qu'il est certain qu'aucune supplication ne modifiera le taux de la rente et du dividende de la propriété impersonnelle dont son Dieu unique et cosmopolite est la réflexion intellectuelle.

En même temps que la propriété impersonnelle métamorphosait le Dieu anthropomorphe des chrétiens en un Dieu amorphe et en un être de raison, en un concept métaphysique, elle dépouillait le sentiment religieux de la bourgeoisie de la virulence qui avait engendrée la fièvre fanatique des martyrs, des croisés et des inquisiteurs ; elle transformait la religion en une affaire de goût personnel, comme la cuisine, que chacun accommode à sa façon, au beurre ou à l'huile, avec ou

sans ail. Mais si la bourgeoisie capitaliste a besoin d'une religion et si elle trouve le christianisme libéral à sa convenance, elle ne peut accepter sans de sérieux amendements l'Église catholique, dont le despotisme inquisitorial descend jusqu'aux détails de la vie privée et dont l'organisation d'évêques, de curés, de moines et de jésuites, disciplinés et obéissant au doigt et à l'œil, menace son ordre public. L'Église catholique pouvait être supportée par la société féodale, dont tous les membres, du serf au roi, étaient hiérarchisés et reliés les uns aux autres par des droits et des devoirs réciproques ; mais elle ne peut être tolérée par la démocratie bourgeoise dont les membres égaux devant la fortune et la loi, mais divisés par des intérêts, sont entre eux en perpétuelle guerre industrielle et commerciale et veulent toujours avoir le droit de critiquer les autorités constituées et de les rendre responsables de leurs malchances économiques.

Le bourgeois qui, pour s'enrichir, ne veut être gêné par aucune entrave, ne pouvait également tolérer l'organisation corporative des maîtres de métiers, qui surveillaient la manière de produire et la qualité des produits. Il la brisa. Débarrassé de tout contrôle, il n'a plus que son seul intérêt à consulter pour faire fortune, chacun selon les moyens dont il dispose ; il ne relève que de son élastique conscience pour la qualité des marchandises qu'il fabrique et vend ; au client de ne pas se laisser tromper sur la qualité, le poids et le prix de ce qu'il achète. Chacun pour soi et Dieu, c'est-à-dire l'argent, pour tous. La liberté de l'industrie et du commerce devait forcément se refléter dans sa manière de concevoir la religion, que chacun entend à sa manière. Chacun s'arrange avec Dieu, comme avec sa conscience en matière commerciale ; chacun selon ses intérêts et ses lumières interprète les enseignements de l'Église et les paroles de la Bible, mise entre les mains des protestants, comme le Code l'est entre les mains des bourgeois.

Le bourgeois capitaliste qui ne peut être ni martyr, ni inquisiteur, parce qu'il a perdu la fureur de prosélytisme qui enflammait les premiers chrétiens – ils avaient un intérêt vital à augmenter le nombre des croyants, afin de grossir l'armée des mécontents, livrant bataille à la société païenne – a cependant une espèce de prosélytisme religieux, sans souffle et sans conviction, qui est conditionné par son exploitation de la femme et du salarié.

La femme doit être souple à ses volontés. Il la veut fidèle et infidèle selon ses désirs : si elle est l'épouse d'un confrère, et s'il la courtise, il lui réclame l'infidélité par devoir envers son Moi et il déballe sa rhétorique pour la débarrasser de ses scrupules religieux ; si elle est sa femme légitime, elle devient sa propriété

et doit être intangible ; il exige d'elle une fidélité à toute épreuve, et se sert de la religion pour lui enfoncer dans la tête le devoir conjugal.

Le salarié doit être résigné à son sort. La fonction sociale d'exploiteur du travail exige que le bourgeois propage la religion chrétienne, prêchant l'humilité et la soumission à Dieu qui élit les maîtres et désigne les serviteurs, et qu'il complète les enseignements du christianisme par les principes éternels de la démocratie. Il a tout intérêt à ce que les salariés épuisent leur énergie cérébrale en controverses sur les vérités de la religion et en discussions sur la Justice, la Liberté, la Morale, la Patrie, et autres semblables attrape-nigauds, afin qu'il ne leur reste une minute, pour réfléchir sur leur misérable condition et sur les moyens de l'améliorer. Le fameux radical et libre échangiste, Jacob Bright, appréciait si fort cette méthode sanctifiante qu'il consacrait ses dimanches à lire et à commenter la Bible à ses ouvriers. Mais le métier d'abêtisseur biblique, que des bourgeois anglais des deux sexes peuvent entreprendre par désœuvrement et par boutade, est forcément irrégulier, comme tout travail d'amateur. La bourgeoisie industrielle a besoin d'avoir à sa disposition des professionnels de l'abêtissement pour remplir cette tâche. Les clergés de tous les cultes les fournissent. Mais toute médaille a son revers : la lecture de la Bible pour les salariés présente des dangers que Rockefeller a su apprécier. Le grand trustificateur, afin d'y remédier, a organisé un trust pour la publication de bibles populaires expurgées des plaintes contre les iniquités des riches et des cris de colère envieuse contre le scandale de leur fortune. L'Église catholique, qui avait prévu ces dangers, y avait paré, en interdisant aux fidèles la lecture de la Bible, et en brûlant vif Wyclif, son premier traducteur en langue vulgaire. Le clergé catholique, avec ses neuvaines, ses pèlerinages, et ses autres mômeries, est de tous les clergés celui qui pratique le plus savamment l'art d'abêtir ; il est aussi le mieux agencé pour la fourniture des frères et des sœurs ignorantins à l'usage des écoles primaires, et des religieuses surveillantes à l'usage des ateliers de femmes. La haute bourgeoisie industrielle, à cause des multiples services qu'il lui rend, le soutient politiquement et pécuniairement, malgré l'antipathie qu'elle ressent pour sa hiérarchie, sa rapacité et son ingérence dans les affaires familiales.

V. Causes de l'irréligion du prolétariat

Les nombreuses tentatives faites en Europe et en Amérique pour christianiser le Prolétariat industriel ont complètement échoué ; elles n'ont pas réussi à le tirer de son indifférence

religieuse qui se généralise à mesure que la production mécanique enrégimente de nouvelles recrues de paysans, d'artisans et de petits bourgeois dans l'armée des salariés.

Le mode mécanique de production, qui engendre la religiosité chez le bourgeois, crée au contraire l'irréligiosité chez le prolétaire.

S'il est logique que le capitaliste croie à une providence attentive à ses besoins, et à un Dieu qui l'élit entre des milliers de milliers pour combler de richesses sa paresse et son inutilité sociale, il est encore plus logique que le prolétaire ignore l'existence d'une providence divine, puisqu'il sait qu'aucun Père céleste ne lui donnerait le pain quotidien s'il le priait du matin au soir, et que le salaire qui lui procure les premières nécessités de la vie, il l'a gagné par son travail ; et il ne sait que trop que s'il ne travaillait pas il crèverait de faim malgré tous les Bons dieux du ciel et tous les philanthropes de la terre. Le salarié est à lui-même sa providence. Ses conditions de vie rendent impossible la conception d'une autre providence : il n'a pas dans sa vie, comme le bourgeois dans la sienne de ces coups de fortune, qui pourraient par magie le tirer de sa triste situation. Salarié il est né, salarié il vit, salarié il meurt. Son ambition ne peut aller au-delà d'une augmentation de salaire et d'une continuité de salaires pendant tous les jours de l'année et pendant toutes les années de sa vie. Les chances et les hasards imprévus de fortune qui prédisposent les bourgeois aux idées superstitieuses n'existent pas pour le prolétaire ; et l'idée de Dieu ne peut apparaître dans le cerveau humain, que si sa venue est préparée par des idées superstitieuses de n'importe quelle origine.

Si l'ouvrier se laissait entraîner à la croyance en ce Dieu, dont il entend parler autour de lui sans y attacher aucune attention, il commencerait par questionner sa justice, qui ne l'allotit que de travail et de misère ; il le prendrait en horreur et en haine et se le représenterait sous la forme et l'espèce d'un bourgeois exploiteur, comme les esclaves noirs des colonies, qui disaient que Dieu était blanc, ainsi que leurs maîtres.

Assurément le salarié, pas plus que le capitaliste et ses économistes, ne se rend compte de la marche des phénomènes économiques et ne s'explique pas pourquoi, aussi régulièrement que la nuit succède au jour, les périodes de prospérité industrielle et de travail à haute pression sont suivies par des crises et des chômages. Cette incompréhension, qui prédispose l'esprit du bourgeois à la croyance en Dieu, n'a pas le même effet sur celui du salarié, parce qu'ils occupent des situations différentes dans la production moderne. La possession des moyens de production donne au bourgeois la direction sans

contrôle de la production et de l'écoulement des produits et l'oblige, par conséquent, à se préoccuper des causes qui les influencent : le salarié, au contraire, n'a pas le droit de s'en inquiéter.

Il ne participe ni à la direction de la production, ni au choix et à l'approvisionnement de ses matières premières, ni à la manière de produire, ni à la vente des produits ; il n'a qu'à fournir du travail comme une bête de somme. L'obéissance passive des jésuites qui soulève la verbeuse indignation des libres-penseurs est la loi dans l'armée et l'atelier. Le capitaliste plante le salarié devant la machine en mouvement et chargée de matières premières et lui ordonne de travailler ; il devient un rouage de la machine. Il n'a dans la production qu'un but, le salaire, le seul intérêt que la bourgeoisie a été forcée de lui laisser ; quand il l'a touché, il n'a plus rien à réclamer. Le salaire étant le seul intérêt qu'elle lui a permis de conserver dans la production, il n'a donc à se préoccuper que d'avoir du travail pour recevoir un salaire : et comme le patron ou ses représentants sont les donneurs de travail, c'est à eux, à des hommes de chair et d'os comme lui, qu'il s'en prend, s'il a ou n'a pas du travail, et non à des phénomènes économiques, que peut-être il ignore ; c'est contre eux qu'il s'irrite pour les réductions de salaire et le ralentissement du travail et non contre les perturbations générales de la production. Il les rend responsables de tout ce qui lui arrive de bien et de mal. Le salarié personnalise les accidents de la production qui l'atteignent, tandis que la possession des moyens de production se dépersonnalise à mesure qu'ils se mécanisent.

La vie que mène l'ouvrier de la grande industrie le soustrait encore plus que le bourgeois aux influences du milieu naturel, qui entretiennent chez le paysan la croyance aux revenants, aux sorciers, aux maléfices et autres idées superstitieuses. Il lui arrive de n'apercevoir le soleil qu'à travers les fenêtres de l'atelier et de ne connaître de la nature que la campagne environnante de la ville où il travaille et de ne la voir qu'à de rares occasions : il ne saurait distinguer un champ de blé d'un champ d'avoine et un pied de pommes de terre d'un pied de chanvre ; il ne connaît les productions de la terre que sous la forme qu'il les consomme. Il est dans une complète ignorance des travaux des champs et des causes qui influent sur le rendement des moissons : la sécheresse, les pluies torrentielles, la grêle, les ouragans, etc., ne lui font jamais songer à leur action sur la nature et ses récoltes. Sa vie urbaine le met à l'abri des inquiétudes et des troublantes préoccupations qui assaillent l'esprit du cultivateur. La nature n'a pas de prise sur son imagination.

Le travail de l'atelier mécanique met le salarié en rapport avec de terribles forces naturelles que le paysan ignore : mais au lieu d'être dominé par elles, il les contrôle. Le gigantesque outillage de fer et d'acier qui emplit l'usine, qui le fait mouvoir, comme un automate, qui parfois l'agrippe, le mutile, le broie, au lieu d'engendrer chez lui une terreur superstitieuse, comme le tonnerre chez le paysan, le laisse impassible et impavide, car il sait que les membres du monstre métallique ont été fabriqués et montés par des camarades et qu'il n'a qu'à déplacer une courroie pour le mettre en marche ou l'arrêter. La machine, malgré sa puissance et sa production miraculeuses, n'a pour lui aucun mystère. L'ouvrier des usines productrices d'électricité, qui n'a qu'à tourner une manivelle sur un cadran pour envoyer à des kilomètres la force motrice à des tramways, ou la lumière aux lampes d'une ville, n'a qu'à dire comme le Dieu de la *Genèse* : « Que la lumière soit », pour que la lumière soit... jamais sorcellerie plus fantastique n'a été imaginée ; cependant pour lui cette sorcellerie est chose simple et naturelle. On l'étonnerait fort si on venait lui dire qu'un Dieu quelconque pourrait, s'il le voulait, arrêter les machines et éteindre les lampes quand il leur a communiqué l'électricité ; il répondrait que ce Dieu anarchiste serait tout bonnement un engrenage dérangé ou un fil conducteur rompu et qu'il lui serait facile de chercher et de mettre à la raison ce Dieu perturbateur. La pratique de l'atelier moderne enseigne au salarié le déterminisme scientifique, sans qu'il ait besoin de passer par l'étude théorique des sciences.

Parce que le bourgeois et le prolétaire ne vivent plus dans les champs, les phénomènes naturels n'ont plus le pouvoir d'enfanter chez eux les idées superstitieuses, qui ont été utilisées par le sauvage pour élaborer l'idée de Dieu ; mais si l'un, parce qu'il appartient à la classe dominante et parasitaire, subit l'action génératrice d'idées superstitieuses des phénomènes sociaux, l'autre parce qu'il appartient à la classe exploitée et productive est soustrait à leur action superstitieuse. La bourgeoisie ne pourra être déchristianisée et délivrée de la croyance en Dieu tant qu'elle ne sera pas expropriée de sa dictature de classe et des richesses qu'elle dérobe quotidiennement aux travailleurs salariés.

La libre et impartiale étude de la nature a fait naître et a fermement établi dans certains milieux scientifiques la conviction que tous ses phénomènes sont soumis à la loi de nécessité et que l'on doit rechercher leurs causes déterminantes dans la nature et non pas en dehors d'elle. Cette étude a de plus permis la domestication des forces naturelles à l'usage de l'homme.

Mais l'emploi industriel des forces naturelles a transformé les moyens de production en organismes économiques si gigantesques qu'ils échappent au contrôle des capitalistes qui les monopolisent, ce que démontrent les crises périodiques de l'industrie et du commerce. Ces organismes de production, quoique de création humaine, bouleversent le milieu social, lorsque les crises éclatent, aussi aveuglément que les forces naturelles troublent la nature lorsqu'elles se déchaînent. Les moyens de production modernes ne peuvent plus être contrôlés que par la société ; et pour que ce contrôle puisse s'établir, ils doivent au préalable devenir propriété sociale : alors seulement ils cesseront d'engendrer les inégalités sociales, de donner les richesses aux parasites et d'infliger les misères aux producteurs salariés et de créer les perturbations mondiales que le capitaliste et ses économistes ne savent attribuer qu'au hasard et à des causes inconnues. Lorsqu'ils seront possédés et contrôlés par la société, il n'y aura plus d'Inconnaissable d'ordre social ; alors, et alors seulement, sera définitivement éliminée de la tête humaine la croyance en Dieu.

*

**

L'indifférence en matière religieuse des ouvriers modernes, dont j'ai recherché les causes déterminantes, est un phénomène nouveau, qui se produit pour la première fois dans l'histoire ; les masses populaires ont, jusqu'ici, toujours élaboré les idées spiritualistes que les philosophes n'ont qu'à quintessencier et embrouiller, ainsi que les légendes et les idées religieuses, que les prêtres et les classes régnautes n'ont fait qu'organiser en religions officielles et en instruments d'oppression intellectuelle

*** Paul Lafargue**

(Extrait de *Recherches sur l'origine et l'évolution des idées de justice, du bien, de l'âme et de Dieu*, Giard et Brière, 1909)

Mon athéisme

Je suis athée, c'est-à-dire que non seulement je ne crois pas en la divinité, sous quelque nom ou espèce qu'on la présente, mais encore que je suis résolument hostile à toute conception impliquant l'existence d'un dieu ou de plusieurs. Je suis athée parce que je suis individualiste, spécialement parce qu'individualiste anarchiste.

Cela va sans dire que mon athéisme n'a pas pour cause le fait que de soi-disant représentants de Dieu se montrent de détestables échantillons de l'espèce humaine. Il y a des croyants en Dieu qui semblent valoir peu de chose; il y en a d'autres qui paraissent être individuellement supérieurs à la moralité moyenne générale. Je suis trop persuadé que les êtres humains sont déterminés par leur tempérament pour attacher grande importance aux inconséquences des chrétiens, des musulmans ou des bouddhistes. Pas plus que ne m'épouvantent les différences que la vie quotidienne de certains individualistes peut présenter avec les théories dont ils se réclament. Je comprends fort bien qu'il soit plus facile de s'abstraire cérébralement du milieu que de triompher des sollicitations que l'ambiance adresse aux sens.

Je ne suis pas athée non plus à cause de l'impossibilité qu'éprouvent les déistes à répondre à certaines "colles" qui amusent la galerie aux dépens de ceux qui en sont victimes. Dieu, au dire des théologiens, étant omnipotent et omniscient, et bien d'autres choses encore, on voit d'ici les prétextes que ces attributs fournissent à l'orateur libre-penseur démonstrateur des preuves d'inexistence du malencontreux "vertébré gazeux". Il n'y a qu'à prendre le "problème" de la souffrance. Dieu, donc, qui sait tout, prévoit tout, est tout-puissant, peut l'abolir, puisqu'il est aussi infiniment bon, juste, etc.

S'il ne la supprime pas, c'est qu'il n'est point tout-puissant, à moins qu'il ne soit cruel. Ou bien il n'a su la prévoir, la souffrance, et alors, il n'est nullement tout-sachant. Pour irréfutables qu'ils paraissent, ces arguments me toucheraient fort peu si j'étais déiste. Dieu, la "cause première intelligente", la cause "permanente et consciente", "créatrice et agissante", aurait, je suppose, si elle existait, une conception tout autre que celle que se font ses défenseurs et ses détracteurs – minuscules parasites de la planète Terre – du bien, du mal, de la joie, de la

souffrance, de la matière et même de sa propre existence. Ce ne sont pas les arguments scolastiques qui font de moi un athée.

Malgré l'importance que j'attache aux démonstrations d'ordre scientifique, je ne suis pas non plus un athée parce que "scientifique". Pour éviter toute équivoque, je ne confonds pas la science, recueil d'observations pratiques, aux applications profitables et utiles, avec la Science spéculative (avec un S capitale). De la science, Haeckel disait qu'elle est "impossible sans hypothèse", et pour elle Henri Poincaré proclamait l'hypothèse "indispensable". Je pense, à la suite de philosophes et de savants contemporains, que le fait scientifique est un phénomène humain, essentiellement relatif, dont le commentaire varie selon l'intellectualité des interprétateurs. Si je m'occupais de Science autrement qu'en profane, j'entendrais passer au crible de ma critique individuelle, et avec la même sévérité, et les hypothèses religieuses et les hypothèses scientifiques.

Je suis athée parce qu'individualiste. Le cerveau humain ne peut concevoir Dieu qu'anthropomorphiquement, sous les espèces d'une sorte de dictateur autoritaire et despotique. Or, je suis un négateur d'autorité; je ne veux ni Dieu ni maître; je ne veux pas plus d'un patron dans l'univers que d'un patron à l'atelier. Bakounine a dit quelque part : " Si Dieu existe, il est l'ennemi de l'homme." Je ne veux pas d'un Dieu qu'il faut craindre pour être sage. On ne craint que les tyrans, ceux qui ont le pouvoir d'ôter à leurs semblables la liberté, voire l'existence, c'est-à-dire les policiers, les juges, les geôliers, les bourreaux. Dieu, tous les dieux sont le symbole suprême de tous ces êtres qui sont eux-mêmes l'incarnation de la contrainte organisée. Je proclame l'insurrection contre les dieux qu'il faut craindre pour être catalogué comme sage. Pas de conciliation possible entre mon anti-autoritarisme, ma haine de la domination, ma révolte contre l'exploitation et une conception quelconque de la divinité. Et non seulement, individualiste, je nie, je rejette Dieu, mais pratiquement je n'en ai pas *besoin*. Je n'ai pas besoin de l'hypothèse d'un Dieu créateur, provident ou législateur pour me sentir exister, pour me développer intellectuellement, pour évoluer physiquement, pour constater, méditer, me mouvoir, aimer, etc.

Tout cela, je puis le faire en me refusant à croire en la toute-puissance de ce produit de la crainte ou de l'ignorance d'ancêtres insuffisamment éclairés. Je n'ai pas besoin de Dieu pour connaître une vie intérieure profonde, qui résiste aux assauts des désillusions provenant de l'extérieur ou de mes propres erreurs. Je n'ai pas besoin de Dieu pour persévérer ou m'en aller sur la

route de la vie individuelle, glanant les expériences, pour mon cerveau et pour mes sens. Je n'attache pas grande importance, je le répète, aux arguments scolastiques, mais, pour me conduire dans la vie, je ne me sens pas le besoin du tout d'être guidé par un directeur moral, qui pour ramener à lui ses créatures, ou les punir de leurs désobéissances, les livre aux hécatombes, aux raffinements de cruauté des guerres contemporaines et aux souffrances qui en sont la conséquence.

Je ne déteste pas méchamment le croyant. Mon point de vue est celui de l'individualiste anarchiste Benjamin Tucker : "Bien que voyant, dit-il, dans la hiérarchie divine une contradiction de l'Anarchie, tout en ne croyant pas, les anarchistes ne sont pas moins partisans de la liberté de croire, ni ne s'opposent absolument à toute négation de la liberté religieuse. Et de même qu'ils proclament le droit pour l'individu d'être ou de choisir son propre médecin, ils revendiquent son droit d'être ou de choisir son propre prêtre. Pas plus de monopole ou de restriction en théologie qu'en médecine." Bien que je sois mécaniste, c'est-à-dire que je considère l'idée philosophique la plus ingénieuse, l'hypothèse métaphysique la plus audacieuse, la théorie scientifique la plus curieuse, comme un résultat normal du fonctionnement de l'activité cérébrale, à l'individuel comme au collectif – je suis prêt, personnellement, à coopérer pour une besogne déterminée avec des spiritualistes "individuels", c'est-à-dire n'appartenant à aucune organisation ecclésiastique et fonciers adversaires des exploitations et des autorités étatiques ou sociales.

E. Armand, « L'initiation individualiste anarchiste », extrait de *E. Armand. Sa vie. Sa pensée. Son œuvre*, collectif. La Ruche Ouvrière, 1964.

Les femmes voteront-elles pour les prêtres ?

La Suffragiste, 01/07/1919

La Chambre a admis le vote des femmes à une grande majorité. Les amis tièdes, les adversaires même d'hier se sont révélés soudain d'ardents partisans de notre émancipation. Pourquoi ? Parce qu'en cette matière, comme en bien d'autres, la France ne vient qu'après les grandes nations.

Les Anglaises votent ; les Allemandes, les Russes, les Autrichiennes, les Suédoises, les Norvégiennes votent ; nos députés ont donc pensé que, dans ces conditions, on ne pouvait vraiment refuser aux Françaises un droit qu'ont admis la plupart des pays civilisés. « *Dans quinze ans, les femmes de la Sarre voteront, a dit un député ; vous ne voudrez pas que, pour être affranchies, il leur faille redevenir Allemandes* ».

C'est ce dernier argument qui a emporté le vote de la Chambre.

Mais il y a le Sénat et il semble hostile. La vieillesse d'ordinaire se replie sur elle-même, fermant volontairement les yeux au progrès, elle voudrait l'arrêter... Erreur funeste ! Comme si ce n'était pas rester jeune que de marcher avec son temps, vivre avec la vie, être toujours prêt, comme disait notre Stuart Mill, à « *apprendre et à désapprendre* ».

Il est donc à craindre que les sénateurs ne défassent ce qu'ont fait les députés ; tout au moins qu'ils nous concèdent le vote municipal, refusant le vote législatif.

Néanmoins, nous voterons sous peu, il ne saurait en être autrement. La France ne peut accepter la honte d'être entre tous les grands pays et d'une manière aussi choquante le moins avancé, de n'être que la première des nations latines au glorieux passé...dépassé.

Les femmes voteront. On peut donc dès maintenant envisager la question du résultat qu'auront sur la politique générale les millions de bulletins féminins déposés dans les urnes.

En bonne justice, ce résultat ne devrait pas importer. S'il est admis que le gouvernement doit représenter l'opinion de la majorité, il n'y a pas lieu de se demander ce que sera cette opinion. Si la majorité des Français est catholique, que le

catholicisme soit. Il est aussi inique de refuser le vote aux femmes sous prétexte qu'elles pourraient voter pour les prêtres, qu'il le serait à un gouvernement catholique de le leur interdire de peur qu'elles ne votent pour la libre-pensée.

Mais en politique, force est bien le plus souvent de transiger avec la justice.

On considère que si les femmes votent pour les prêtres, ce sera non par le fait d'une opinion délibérément pensée, mais par ignorance, par manque d'éducation politique qui les auraient affranchies de la religion. Aussi, le grand argument des adversaires du vote des femmes était qu'il fallait d'abord faire leur éducation. Malheureusement, ceux qui disaient cela n'avaient d'autre pensée que de se débarrasser de nous, car cette éducation, ils se gardaient bien de faire quoi que ce soit pour l'entreprendre.

La Franc-Maçonnerie, la grande adversaire du catholicisme, la *Contre-Eglise*, comme elle s'appelle elle-même, n'a jusqu'ici su ouvrir aux femmes que de petits groupements contestés. Le Parti radical continuait à nous fermer ses portes, le Parti socialiste unifié, tout en admettant les femmes en principe, ne les tolérait que lorsqu'elles venaient, le plus souvent aux côtés d'un mari ou d'un frère, faire nombre sur les chaises des sections. À celle qui voulait s'affirmer, on avait vite fait de rendre la vie impossible ; j'ai pu en faire, pendant des années, la triste expérience.

Comment les femmes n'iraient-elles pas aux prêtres ? Ils sont seuls à les accueillir.

Une jeune féministe un jour m'avoua qu'elle venait à mon groupe contre la volonté de son confesseur. *Il craint, expliquait-elle, que vous ne me fassiez perdre la foi.* Je la rassurai : *Vous faire perdre la foi ? je m'en garderai bien ; je n'ai rien à vous donner à la place.*

Toute célibataire, toute veuve d'esprit assez élevé, pour ne pas être prise entièrement par la vie matérielle, tombe forcément dans la dévotion, a-t-on dit, non sans vérité. Il en est ainsi parce que la société refuse à la femme sa place ; elle va maintenant la lui faire, il le faudra bien, si on ne veut pas que, par son vote, la femme ne devienne un danger.

La religion, même la religion catholique, n'est pas dangereuse en elle-même. J'ai trop fait, en ce qui me concerne, de philosophie, pour ne pas être agnostique, mais celui ou celle qui croit que tout n'est pas fini dans cette vie, qui pense qu'un être supérieur s'occupe de chacun d'entre nous, ne me gêne pas. Je dirai même que je l'envie, car si je suis à peu près sûre qu'il n'y a qu'une illusion, cette illusion, je ne l'ai même pas ; et combien tout apparaît vain lorsque l'on sait que nous ne sommes qu'une

masse de cellules assemblées par hasard et qui va se désagrégant jusqu'au néant du moi.

Qu'importe la vertu, le travail, l'effort, quand il n'y a rien que les humains hostiles et la nature indifférente !

Si le catholicisme est un danger, ce n'est pas en tant que religion, c'est parce qu'il est avant tout *un parti*. C'est le parti réactionnaire qui veut l'autorité incontrôlée, l'asservissement du peuple, le retrait du peu d'instruction que lui a concédée une bourgeoisie égoïste et qui aurait peut-être l'inconscience de retirer ce vote des femmes auquel il devrait le pouvoir.

Les évènements récents nous ont montré que la France est en somme un pays très peu religieux. Si les femmes de la bourgeoisie se cramponnent à la religion comme à la sauvegarde des privilèges de leur classe, les femmes du peuple indifférentes sont, par milliers, surtout dans les grandes villes. Élevées dans la religion, elles en gardent juste assez pour lui demander des cérémonies qui marqueront les étapes de la vie de leurs enfants, comme elles ont marqué celles de leur propre vie : le baptême, la première communion, le mariage.

La République insouciant n'a pas su remplacer ce qu'elle prétendait détruire ; alors, on se marie à l'église parce que c'est « *plus gentil* » ; on y fait enterrer sa mère, pour ne pas « *être comme les chiens* ».

– Cette...religion, réduite à une expression aussi simple, aura-t-elle pour effet de faire voter les femmes pour des réactionnaires ? Il est permis de ne pas le croire.

Nous assisterons certainement, lors de l'inauguration du vrai suffrage universel, à un spectacle curieux. Les religieuses viendront voter et, devant cette situation sans précédent, il n'est pas à douter que les couvents les plus cloîtrés n'ouvrent leurs portes. Pour déposer leur bulletin dans l'urne, les ordres les plus contemplatifs désertent un moment les autels. La couleur de leur vote ne sera pas douteuse, mais en face de lui, il y aura les votes des milliers d'ouvrières qui iront au socialisme. Cela fera une compensation.

Et, très rapidement, la fameuse « *éducation politique* » des femmes se fera et elle réduira à néant le péril réactionnaire.

(Texte paru sur le site de l'historienne féministe Marie-Victoire Louis <http://www.marievictoirelouis.net/index.php>)

Communisme et religion

L'Ouvrière, 19/01/1924

L'ancien Parti socialiste affichait volontiers un désintéressement complet de la question religieuse.

Le socialisme disait -on avant la guerre, est une doctrine purement économique, elle refuse de s'occuper de la religion qui reste l'affaire privée de chacun. Quiconque est exploité et comprend la nécessité de la lutte de classes est avec nous ; peu nous importe que le dimanche il aille à la messe, au prêche ou nulle part.

On avait surtout en vue la province, et en particulier les centres industriels du Nord de la France. Là, les ouvriers restaient encore attachés aux vieilles croyances ; on voulait les attirer au Parti socialiste et pour cela, il importait de ne pas les choquer.

À la faveur de l'union sacrée, la religion a singulièrement relevé la tête et on peut dire qu'aujourd'hui la vague mystique submerge tout. Le matérialisme, à l'heure actuelle, est dans nombre de milieux considéré avec l'étonnement que l'on a pour quiconque n'est pas habillé à la mode.

Un article bien modéré, cependant, que j'ai écrit dernièrement, dans *l'Ustica*, valut au directeur de ce journal nombre de lettres de lecteurs dont j'avais blessé les sentiments religieux. L'un était protestant et prétendait que sa religion ne devait pas être assimilée à un parti réactionnaire ; un autre était spirite ; un troisième théosophe ; un quatrième fusionniste, etc.

On sait cependant que *l'Ustica* est une organisation avancée, beaucoup de ses membres sont communistes. Il est donc tout à fait inquiétant de voir dans cet après-guerre les esprits les plus près des nôtres dérailler ainsi au point de vie religieux.

Un certain nombre de camarades femmes ont jusqu'ici négligé de s'affranchir de la religion. Il en est qui, sans rougir, m'ont avoué être allées chez la tireuse de cartes, qui, naturellement, leur a dit des choses extraordinaires. Elles ont de la chance, entre parenthèses. Toutes les fois que, par hasard, on m'a fait les cartes ou lu dans la main, on ne m'a jamais dit que des banalités. Un communiste doit être un esprit fort, son sens critique doit

être assez développé pour qu'il ne soit pas la dupe du mystère et de la superstition. Dans la religion comme dans les faits sociologiques, il faut rechercher l'armature qui est toujours matérielle. Certes, la crainte de la mort est pour quelque chose dans la renaissance du mysticisme ; mais il n'en est que la cause seconde. La cause première est la volonté de la bourgeoisie de détourner la classe ouvrière de la préparation de la révolution sociale.

Toute religion est au fond un parti politique. Le catholicisme, c'est la monarchie ; le protestantisme, c'est la République bourgeoise ; il n'est pas jusqu'au plus vague spiritualisme qui n'ait pour effet d'endormir les énergies révolutionnaires.

Un communiste doit être avant tout l'homme ou la femme du fait et de la réalité.

(Texte reproduit sur le site de l'historienne féministe Marie-Victoire Louis

<http://www.marievictoirelouis.net/index.php>)

Biographie extraite du site Ephéméride Anarchiste

Madeleine PELLETIER (1874-1939). Médecin et féministe française, membre du Parti socialiste. Elle crée sa propre revue "La suffragiste", mais collabore aussi à d'autres journaux néo-malthusiens et libertaires. Elle écrira par ailleurs : "La femme en lutte pour ses droits" (1908), "L'émancipation sexuelle de la femme" (1911), "L'éducation féministe des filles" (1914), "Idéologie d'hier: Dieu, la morale, la patrie" (1910), etc. Elle adhérera au Parti communiste avant d'en être "écartée" (1926) et de revenir vers les libertaires. Elle participera à "L'Encyclopédie Anarchiste", prendra la défense de Makhno dans "La Fronde" (1927). Pionnière du droit à l'avortement, elle sera condamnée en 1939 pour avoir pratiqué des avortements, mais elle fut déclarée irresponsable de ses actes, et internée. Elle mourra à l'asile, alors qu'elle avait commencé sa carrière comme psychiatre.

PEILHAROT (CNT-AIT)

Les Evangiles c'est du bidon ! (extraits)

* La volonté croissante qu'ont les religions d'asservir toute la vie sociale, en France et dans le monde (par exemple en Algérie, où les assassinats d'intellectuels se multiplient) doit amener tout esprit libre à analyser leur nature même.

Elles prétendent toutes détenir la "Vérité" qui leur aurait été dictée par un "Dieu", leur "Dieu". L'analyse des textes religieux montre à l'inverse qu'il s'agit d'un tissu de contradictions, d'erreurs, de sottises les plus diverses. Ces recueils de légendes ont été péniblement rassemblés au fil des siècles par des copistes besogneux et plutôt ignares. Ils n'ont aucune valeur pour éclairer l'humanité. Après avoir condamné Galilée, Darwin, les vaccinations, brûlé vives des milliers de personnes, l'Eglise catholique et les sectes évangéliques relancent actuellement une nouvelle croisade qui, au nom de leur ordre "moral" s'attaque aux libertés les plus diverses (liberté de pensée, d'expression, liberté de l'IVG, de la contraception...)

Il est grand temps de réagir et de dénoncer l'imposture religieuse. Je remercie toutes les personnes qui ont pris la peine de m'écrire à la suite de la première édition de cette brochure. Elles m'ont permis de remanier quelque peu le texte et, je l'espère, d'éclaircir les zones d'ombre qu'il pouvait contenir.

Février 1996

* **Peilharot**

(Les chiffres en italique renvoient aux Evangiles, le premier chiffre au chapitre, le deuxième au verset. Chacun est ainsi en mesure de vérifier la véracité des citations.)

Les quatre évangiles, selon Matthieu, selon Marc, selon Luc et selon Jean, figurent parmi les documents fondamentaux du christianisme. Certaines sectes les considèrent même comme les seuls livres saints. Pour l'Eglise catholique romaine, ils sont un des principaux piliers de la foi.

Que racontent, en gros, ces évangiles ?

Pour comprendre, il faut d'abord avoir recours à l'ancien

testament. Celui-ci nous indique, qu'Adam et Ève, nos ancêtres mythiques, vivaient au paradis. Pour avoir croqué le fruit défendu (ce que les théologiens appellent le "péché originel"), Ève et son concubin en furent chassés et condamnés (ainsi que leur descendance, c'est-à-dire nous) au travail, aux maladies, à la souffrance et à l'enfer après la mort. Dieu en avait décidé ainsi.

Cependant, quelque temps après, ce même Dieu décida de permettre aux hommes de se sauver. C'est pourquoi il envoya sur terre son propre fils (Jésus) (1) pour qu'il y souffre le martyre et y périsse d'une mort effroyable, ce qui rachèterait le péché originel.

Les évangiles racontent la dernière étape de cette histoire : il y a deux mille ans, le Saint-Esprit aurait discrètement fécondé la Vierge Marie à l'insu de son conjoint, le charpentier Joseph. Jésus serait né de cette fécondation. Pendant plusieurs années, il aurait vécu sous une forme humaine. Puis il aurait été crucifié et serait ressuscité trois jours après. Enfin, quarante jours après sa résurrection, il serait monté au ciel pour s'asseoir à la droite de Dieu. C'est l'épisode de l'"ascension".

Cette histoire, qui après tout n'est pas plus incroyable que la légende du Serpent à plumes ou celle de Zeus se transformant en cygne pour séduire Lédä constitue la trame (avec des variantes) de toutes les religions chrétiennes. Les différentes Eglises s'attachent à "expliquer" le sens de cette légende. Les explications, bien entendu, varient selon les sectes et les époques : certaines prennent le texte au pied de la lettre, d'autres n'y voient qu'un récit poétique et symbolique. Mais aucune n'apporte des réponses claires aux questions que l'on peut se poser :

. pourquoi, après le passage de Jésus, censé racheter les péchés du monde et effacer les conséquences du péché originel, tout a continué exactement comme avant pour l'ensemble de l'humanité (souffrances, maladies, travail...)?

. pourquoi Dieu - qui sait tout - laisse l'humanité commettre son péché, l'expulse violemment du paradis puis change d'avis, et veut absolument la racheter ?

. pourquoi invente-t-il un moyen aussi compliqué et aussi incompréhensible ? Après tout, c'est lui qui décide : il pouvait réinstaller l'humanité dans le paradis aussi simplement qu'il l'en avait chassée !

Bref, les explications se font attendre.

Mais d'après l'Eglise, ce n'est pas une raison pour ne pas croire les évangiles. Il faut rappeler sur ce point que les évangiles font partie du "Nouveau Testament". La Bible est formée de l'Ancien testament et du Nouveau. Pour les catholiques,

"l'unique Dieu est l'auteur de l'un et de l'autre" selon la formule du Concile de Trente qui a fixé définitivement une doctrine remontant aux premiers siècles de l'Église. Dieu est donc le seul, le véritable auteur des évangiles. Matthieu, Marc, Luc et Jean n'ont fait que tenir la plume pour transcrire sur du papier la Divine Inspiration. C'est pourquoi le Concile précise que celui qui conteste cette vérité canonique "est anathème". Dans le passé, des hommes et des femmes ont été torturés et brûlés vifs en place publique pour beaucoup moins que ça !

Pour les protestants, et en particulier pour Luther, l'origine spécifiquement divine des évangiles ne fait pas le moindre doute non plus. Or, une simple lecture montre que les évangiles sont bourrés de contradictions entre eux : Dieu, qui est déjà triple, raconte une histoire en quadruple version ! (2) Au nom de quel aveuglement faudrait-il y croire ?

A) SALE HISTOIRE DE FAMILLE

Aussi incroyable que cela puisse paraître, la généalogie de Jésus est variable selon les évangiles.

Il est fils du charpentier Joseph. Jusque-là, tout va bien. Mais Matthieu (1, 16) affirme que le père de Joseph est un certain Jacob. Mensonge que tout cela, affirme Luc (3, 23), le père de Joseph n'est pas Jacob mais Héli. Et, plus on remonte dans la famille, plus ça varie. Selon Matthieu, les aïeux de Joseph sont : Matthan, Eléazar, Eliud (ou Elioud), Achim, Sadoc, Azor... Par contre, pour Luc, il s'agit de : Matthat (simple variation orthographique ?), Levi, Melchi, Jarinaï. Les noms des ancêtres ne sont pas les mêmes d'un évangile à l'autre, et quand ils le sont, ils ne sont pas dans le même ordre. (...) D'Abraham (que l'on retrouve dans les deux évangiles cités) à Jésus, Matthieu compte 42 générations, tandis que Luc en trouve 56. Sacrée différence. Et comment l'expliquer, si l'on se souvient que les évangiles seraient "dictés" par une seule et même personne : Dieu ! Dieu, qui ne connaît donc pas la généalogie humaine de son propre fils.

B) UN JESUS VOYAGEUR

Où Jésus a-t-il vécu son enfance ? Ce n'est pas dans les évangiles que l'on trouvera la réponse à une question aussi simple ! En effet, les versions sont contradictoires : Pour Matthieu (2) Jésus a passé sa petite enfance réfugié en Égypte où ses parents avaient fui à cause d'une persécution programmée par le roi Hérode : peu de temps après que les mages aient visité le nouveau-né (2, 11), un ange aurait dit à Joseph de se réfugier immédiatement en Égypte avec l'enfant, ce qu'il fit jusqu'à la mort du roi (2, 14).

Pour Luc, il n'est pas du tout question de fuite en Égypte. Au contraire il nous assure que Jésus a calmement passé sa petite enfance en Galilée, à Nazareth (2, 39-40) où il grandit en force et en sagesse. Luc ajoute une petite anecdote pour nous convaincre de la réalité de son propos : à l'âge de 12 ans Jésus profita d'un voyage de ses parents à Jérusalem pour faire une petite fugue de trois jours (2, 41 à 46). Ses parents le retrouvèrent dans le Temple stupéfiants par l'intelligence de ses propos les religieux qui l'écoutaient (2, 46-47).

C) TREIZE A LA DOUZAINÉ

Jésus a eu douze disciples : les apôtres. Pour onze disciples, les versions concordent, à quelques variantes près (ordre différent, variation dans un surnom...) Mais, pour un des apôtres, Dieu n'est pas d'accord avec lui-même. En effet, Matthieu (10, 3) affirme qu'il s'agit d'un certain Thaddée, alors que pour Luc (6, 16) le douzième apôtre est un certain "Judas fils de Jacques".

Dieu est donc incapable de se rappeler quels sont les noms de ses apôtres. Ils n'étaient pourtant que douze, et c'est lui qui les a choisis !

Et il est censé juger un jour "*les vivants et les morts*", soit des milliards de personnes : ça promet ! (...)

D) QUI A BAPTISÉ JÉSUS ?

Les croyants ne le sauront jamais. D'un point de vue théologique, c'est pourtant une question d'importance. Marc (1, 9) et Matthieu (3, 13-16) nous donnent tous les détails : Jésus a été baptisé par Jean. Pas du tout répondeur très sûr de lui Luc qui, au verset 3, 20 nous informe qu'Hérode « *fit enfermer Jean en prison* » avant de rapporter dans le verset suivant (3, 21) le baptême de Jésus (3). Si Jean était en prison lorsque Jésus fut baptisé, ce n'est pas lui qui a pu le faire !

E) ENTRÉE CONFUSE DANS JERUSALEM

Après avoir prêché en province, Jésus est entré dans Jérusalem monté sur un ânon (12, 14) d'après Jean, sur deux ânes (plus précisément une ânesse et un ânon), d'après Matthieu (21, 7), ce qui n'a pas dû être tout de même très facile... Cela se serait passé quatre jours avant Pâques (d'après Matthieu) ou cinq jours avant (d'après Jean). Jésus venait de Béthanie selon Jean, de Bethphagé selon Matthieu....

Reprenons ce divin embrouillamini : Pour Matthieu, Jésus, qui vient de Bethphagé (près du mont des Oliviers) rentre dans Jérusalem un beau jour (21, 10). Il en sort le soir même pour aller dormir à Béthanie (21, 17). Le lendemain, il revient à Jérusalem

(21, 18), fait de nombreuses paraboles et, après « *tous ces discours* » il rappelle à ses apôtres que Pâques arrive dans deux jours (26, 2). Il s'est donc écoulé quatre jours de l'entrée dans Jérusalem à Pâques et la nuit passée à Béthanie a eu lieu trois jours avant.

Pour Jean, Jésus dîne à Béthanie six jours avant Pâques (12, 1). C'est le lendemain qu'on l'accueille triomphalement à Jérusalem (12, 12), soit cinq jours avant Pâques. Il n'est pas question de Bethphagé. En fin de compte, on ne sait toujours pas comment Jésus est arrivé (sur un ou deux ânes ?), par où il est passé (par Bethphagé ou Béthanie ?) ni quand cela est arrivé (quatre ou cinq jours avant Pâques ?). Toujours cette divine précision....

F) LES LARRONS : VOYOUS OU CROYANTS ?

Jésus aurait été crucifié entre deux malfaiteurs. D'après Matthieu (27, 44), les deux larrons ont passé leurs derniers moments à insulter Jésus. D'après Luc (23, 39-42) un des deux, non seulement n'insultait pas Jésus, mais se mit au contraire à le prier. Dieu, qui entend tout, ne fait donc pas la différence entre des injures et des prières. Croyants, vaut-il bien la peine que vous alliez à la messe ?

G) LE RETOUR DE JESUS

Après sa mort, Jésus serait ressuscité. Mais les témoignages des évangélistes se contredisent allègrement : Pour Jean (20, 14 et suivants), Jésus serait apparu d'abord à Marie de Magdala, puis aux Douze qui auraient tous été présents, sauf Thomas (20, 24). Pour Matthieu (28, 1-9), Jésus est apparu d'abord à Marie de Magdala et à une "autre Marie" avant d'apparaître à onze disciples (28, 16,17). Comme Judas Iscariote s'était suicidé dans le chapitre précédent (27, 5), Thomas était inévitablement présent.

Pour Marc (16, 9-14), Jésus serait apparu d'abord à Marie de Magdala puis à deux "compagnons" (apôtres ?) puis "aux Onze (apôtres) eux-mêmes".

Enfin, pour Luc (24, 13-36), Jésus serait apparu à deux inconnus (dont un certain Cléophas) et ensuite aux onze apôtres restants (24, 33-36). Comme il n'est pas question de suicide dans ces deux dernières versions, on ne sait pas si l'apôtre manquant est Thomas ou Judas.

La résurrection est l'une des légendes les plus importantes du christianisme. Les "témoignages" officiels sur lesquels elle repose sont tellement contradictoires et confus qu'on ne peut leur accorder aucune valeur.

G) JESUS : SUPER STAR OU INCONNU ?

Les évangiles se contredisent entre eux. Mais un même

évangile peut se contredire d'une page à l'autre. L'arrestation de Jésus, rapportée dans l'évangile dit de Matthieu, le montre clairement. Matthieu raconte en effet la trahison de Judas : celui-ci devait donner un baiser à Jésus pour le désigner et permettre ainsi son arrestation. Il avait perçu pour cela de l'argent. S'il était besoin de désigner Jésus, c'est que personne, ou peu de monde, le connaissait.

Or, quelques pages avant, Matthieu raconte que Jésus avait parcouru toute la Palestine en prêchant et en faisant miracle sur miracle. Il était suivi de foules qui buvaient ses paroles. Il était rentré triomphant dans Jérusalem, ville étroitement surveillée par les Romains, tandis que la foule se pressait autour de lui en criant "Hosanna", en jonchant sa route de branches et de vêtements (en signe de bienvenue) puis il avait prêché publiquement dans le temple. Autrement dit, il était connu comme le loup blanc.

Si tout le monde (et bien entendu les Romains qui ne pouvaient pas ne pas avoir constaté ces déplacements de foules) connaissait Jésus, quel besoin était-il de le faire désigner publiquement par un traître ? Les Romains, dans toute leur longue histoire, se sont-ils jamais autant compliqué l'existence pour arrêter un agitateur ? Non.

H) UN TRONE DE GLOIRE POUR LE TRAITRE

La logique et la cohérence ne sont décidément pas le fort des évangiles. Regardons le sort réservé à Judas l'Isariote. Judas est l'un des douze apôtres. Jésus lui a promis – comme aux onze autres – une situation privilégiée au paradis : « *En vérité, je vous dis que vous qui m'avez suivi... vous siégerez vous aussi sur douze trônes* » (Matthieu 19, 28). Puis, Judas trahit Jésus (26, 14). Rongé de remords, il se suicide par pendaison (27, 5).

Dieu a-t-il tenu sa promesse : Judas occupe-t-il un des *douze trônes* du paradis ? Les évangiles (et l'Église) sont totalement muets là-dessus, et on comprends leur gêne : si le traître n'occupe pas un trône, Jésus a menti. S'il l'occupe, tout est permis !

I) LA MOUTARDE MONTE AU NEZ

Il y a, dans les évangiles, de nombreuses erreurs historiques, géographiques, et même... botaniques. On n'en donnera ici qu'un exemple: On lit dans Luc (13, 19) par exemple: « *A quoi le royaume de Dieu est-il semblable, et à quoi le comparerai-je ? Il est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a pris et jeté dans son jardin ; il pousse, devient un arbre, et les oiseaux du ciel habitent dans ses branches* ».

Or, le sénevé n'est pas un arbre, comme l'évangile le croit

mais...une herbe, appelée communément "moutarde noire" ; une herbe qui n'a ni tronc ni branche !

Les contradictions, les erreurs abondent dans les évangiles. Il est hors de question, dans ces quelques pages, de vouloir les résumer toutes. Les quelques exemples donnés ci-dessus le prouvent : les évangiles n'ont pas été écrits par un "dieu" mais bien par des hommes, des mystiques plutôt ignorants.

Pour être prêtre il faut savoir tout exploiter... même les plaies !

Il est en effet possible de considérer les évangiles comme un recueil de légendes, genre littéraire particulièrement abondant dans l'histoire de l'humanité (4).

Comme souvent dans ce genre, le "naturel" (cadre géographique plus ou moins précis, situation historique, maladies...) est mêlé au surnaturel qui se manifeste essentiellement par des miracles (guérisons, résurrection).

Les évènements rapportés n'ont aucune vraisemblance et de nombreux historiens doutent de l'existence de Jésus. En effet, en dehors des évangiles, dont nous avons vu que le contenu n'avait aucune fiabilité documentaire, il existe de nombreux textes de personnages ayant vécu dans le premier siècle de notre ère. On peut citer par exemple le philosophe Sénèque, les historiens Tacite, Suétone, Plutarque, les poètes Juvénal, Martial, Perse, Lucain... Un certain nombre de ces intellectuels étaient Hébreux ou ont vécu sur les lieux supposés des faits : le philosophe Philon d'Alexandrie, les historiens Juste de Tibériade et Flavius Josèphe par exemple. Tous ces écrivains ont laissé des pages et des pages de texte qui nous instruisent sur les habitudes de l'époque et qui donnent une foule de détails sur les évènements et les gens.

Que disent de Jésus ces témoins ? Rien. Rien, car les deux minuscules passages (5) sur lesquels l'Église tente maladroitement de s'appuyer sont des faux ; ce sont des paragraphes introduits par des copistes catholiques lors du recopiage des textes originaux (6) !

On était en droit d'attendre beaucoup plus si Jésus avait existé ! Faute de journaux télévisés à l'époque, Dieu, venant, sur terre sous une de ses trois formes pour racheter l'humanité, aurait pu se débrouiller pour qu'au moins les rédacteurs de l'époque se rendent compte de quelque chose !

Il n'en est rien, et malgré deux mille ans de recherche catholique, il n'existe toujours pas un seul indice irréfutable de l'historicité de Jésus.

Toutes les "preuves matérielles" avancées par l'Église se sont révélées être des faux. Par exemple, récemment, le Vatican a dû reconnaître publiquement que le fameux *suaire de Turin*,

longtemps et officiellement vénéré comme une relique du Christ, lui était postérieur de quelques siècles. Il est vrai que les scientifiques qui avaient analysé ce suaire ont rendu un verdict sans appel.

Quant à l'histoire des évangiles, il est utile d'apporter quelques précisions. De nombreux historiens considèrent qu'il a existé plusieurs dizaines de versions de l'évangile, toutes très différentes les unes des autres, ce qui, à partir d'un certain moment a constitué une gêne considérable pour l'expansion de la nouvelle religion.

Plusieurs tentatives d'unification furent faites. Par exemple, vers 170, un chrétien de Syrie, Tatien, rédigea, à partir de plusieurs évangiles en circulation, une synthèse, "l'Harmonie".

Finalement, il fallut un concile, tenu à Laodicée en 364, pour fixer les choses. A partir de 364, l'Eglise considéra comme canoniques (c'est-à-dire véritables) les évangiles dits de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean ; tous les autres furent déclarés apocryphes, c'est-à-dire hérétiques, faux. Il est à noter, qu'à cette époque, chacun des quatre évangiles retenus par le concile de Laodicée était le livre saint d'une secte importante.

Choisir les quatre permettait de créer une véritable Eglise (7), de lui donner la force du nombre. Cependant il n'était déjà plus possible, sous peine de crise, d'unifier les quatre textes dans un seul, d'où les incohérences que chacun peut observer actuellement avec un peu d'esprit critique.

Quant aux petites communautés qui révéraient les autres évangiles, elles ne furent pas assez puissantes pour imposer leur point de vue et furent progressivement détruites ou absorbées.

Mais ceci est une autre histoire.

* Peilharot

(1) Dans la mythologie catholique, Jésus est à la fois fils de Dieu et partie intégrante de Dieu. En effet, Dieu est en même temps un et trois (le père, le fils, le saint-esprit). Dieu -qui est complet dès l'origine - , sous sa forme père, ordonne à Dieu sous sa forme saint-esprit, de féconder une "vierge" pour produire Dieu sous sa forme fils. Mais, du début à la fin, il n'y a qu'un seul Dieu. Ceux qui ont compris peuvent s'adresser à : Monsieur Pape, cité du Vatican, Italie. Ils ont certainement gagné quelque chose.

(2) Pour "démonter" les philosophes de l'Antiquité, un des grands penseurs de l'Eglise, saint Justin, appliquait à leurs textes le principe suivant, qui me semble très correct : la vérité ne se contredit pas elle-même. S'il trouvait une contradiction dans les

textes des philosophes qu'il étudiait, saint Justin les déclarait faux et les rejetait. Le saint homme aurait mieux fait d'appliquer son principe aux évangiles, cela aurait peut être fait gagner du temps à tout le monde...

(3) Pour tourner la difficulté, certaines éditions intercalent entre les versets 20 et 21 du chapitre 3 un inter-titre, qui voudrait indiquer un changement de sujet. En fait, on est bien dans le chapitre 3 et dans des versets qui se suivent.

(4) Presque toutes les religions ont un livre saint, qui est en réalité un recueil de légendes.

(5) Ces deux passages – à peine quelques lignes et des plus obscures – ont été "glissés" l'un dans les oeuvres de Flavius Josèphe, l'autre dans les "Annales" de Tacite.

(6) Les techniques historiques (recoupages de textes) permettent même de dater avec assez de précision la date à laquelle le faux paragraphe a été glissé dans l'oeuvre de Flavius. Il s'agit des alentours de l'an 320.

(7) Il n'y a pas de différence de fond entre une secte et une église. Comme le disait un humoriste, "Une église est une secte qui a réussi."

A ceux qui souhaitent approfondir leurs connaissances sur le sujet, je propose quelques pistes de lecture:

I. KRYVELEV : "DU SENS DES EVANGILES", aux éditions de Moscou (!) Très clair dans sa première partie, bon argumentaire. Difficile à trouver par les temps qui courent.

Bertrand RUSSEL : "POURQUOI JE NE SUIS PAS CHRETIEN", "SCIENCE ET RELIGION". Un prix Nobel fait le point. En collections de poche.

"DICTIONNAIRE RATIONALISTE", aux Nouvelles Éditions Rationalistes, 14 rue de l'École Polytechnique, 75005 Paris. Une véritable mine de renseignements critiques sur tous les aspects du christianisme et de nombreux autres sujets. Excellent rapport qualité/prix.

Prosper ALFARIC : "A L'ECOLE DE LA RAISON, ETUDES DES ORIGINES CHRETIENNES", aux Nouvelles Éditions Rationalistes également. Prêtre, professeur de théologie, Alfaric devint, à force d'étudier les textes "sacrés", un athée convaincu et convainquant.

Raoul VANEIGEM : "LA RESISTANCE AU CHRISTIANISME", chez Fayard. Philosophe subtil, Vaneigem

décortique les hérésies des origines du christianisme jusqu'au XVIII^e siècle. Très riche.

Pour en finir avec le spectre de Dieu

Après la Seconde Guerre mondiale, dans l'ensemble des pays économiquement développés, la religion, et particulièrement le catholicisme romain, avait dû rabattre de ses prétentions séculaires à diriger la vie des hommes dans leur intériorité, leur sexualité, leur existence sociale et morale. Une large portion de l'humanité récoltait ainsi le fruit des longues luttes antichrétiennes du XVIII^e siècle initiées par la bourgeoisie et reprises avec encore plus de vigueur par le mouvement ouvrier, et dont la laïcisation de la société et la relégation de la religion à la sphère privée restait l'un des héritages les plus précieux.

On respirait alors un air d'autant plus salubre que l'ancestral courant messianique qui avait traversé la religion chrétienne avait totalement déserté les églises et, abandonnant la transcendance, avait irrigué l'ensemble des courants utopistes des années 1960, tant honnis aujourd'hui par les tenants de l'ordre dominant. Par ailleurs, le dispositif d'embrigadement de l'imaginaire qui avait été durant plus d'un millénaire le monopole du christianisme était largement dépassé dans ses moyens et ses méthodes par la société du spectacle qui se mettait alors en place.

À ceci près que le spectacle, qui n'est autre que la réalisation profane de la religion, s'est bien gardé de parachever son travail de dépassement du religieux : plutôt que de supprimer la religion, il l'a conservée à titre de drame historique à l'affiche de son répertoire. C'est ce drame qu'il remet sur la scène aujourd'hui. Avec la chute de la bureaucratie stalinienne à l'Est et l'effondrement des idéologies révolutionnaires, qui avaient tant servi à maintenir l'équilibre du système social, le capitalisme s'est retrouvé seul devant lui-même, dans le cul-de-sac de son propre succès.

Plus il unifie la planète grâce à la pénétration forcenée de la marchandise, plus les fausses divisions lui sont nécessaires pour détourner ceux qu'il exploite et dont il ravage l'existence du projet de l'affronter directement.

Certes, ces divisions, il ne les crée pas de toutes pièces, et il n'est nul besoin ici d'une théorie du complot pour expliquer ce processus ; c'est son propre mouvement historique – jusque dans ses erreurs de parcours comme celle qui a consisté à renforcer l'islamisme radical pour affaiblir le capitalisme d'État soviétique

– qui utilise et amplifie les divisions raciales, éthiques, sexuelles, religieuses et sociales préexistantes. Voilà pourquoi l'on assiste aujourd'hui au réveil artificiel de vieux antagonismes historiquement révolus, entre une chrétienté et un islam qui n'ont conservé de leur ancienne puissance que le noyau idéologique de la religion et quelques rituels figés assurant une plus ou moins grande inféodation des esprits et des corps, surtout là où les religieux peuvent s'appuyer sur le bras séculier.

Les uns croient découvrir un choc des civilisations (alors qu'il n'y a plus aujourd'hui sur la planète qu'une même barbarie du hamburger et du portable) ; les autres, représentants d'une petite bourgeoisie musulmane frustrée qui voudrait croquer sa part du gâteau capitaliste, croient vivre un remake des croisades.

À ce sinistre jeu de dupes se superpose en outre l'affrontement réactivé entre démocratie occidentale et totalitarisme qui avait si bien fait fonctionner le système durant plus d'un demi-siècle. Ajoutons cependant qu'en soulignant toutes ces fausses oppositions, nous ne traçons pas un signe d'équivalence abusif entre des situations quotidiennes et sensibles incomparables : de même qu'au temps de la guerre froide, il était préférable pour tous, prolétaires compris, de vivre dans le monde dit libre plutôt que dans le monde dit communiste, il faudrait être d'une singulière mauvaise foi pour ne pas admettre qu'on vit, dans une société islamique, plus mal qu'à peu près partout ailleurs, même si l'on n'est pas une femme, un homosexuel ou un athée, dans la simple mesure où l'on doit se conformer aux scandaleux interdits et prescriptions de la morale publique.

Or, dans cette partie rejouée d'une façon tout aussi tragique, les mêmes situations autorisent les mêmes recours à de nauséabondes alliances tactiques : tout comme à l'époque du stalinisme triomphant se nouaient, contre ce qu'on appelait déjà le libéralisme, d'abominables accords tels que le pacte Molotov-Ribbentrop entre la Russie de Staline et l'Allemagne de Hitler, aujourd'hui certaines alliances du même type voient le jour entre les critiques patentés d'un libéralisme requalifié abusivement d'ultra et les pires régimes ou organisations islamistes.

Ce qui est en jeu dans ces marchandages, c'est encore l'abandon de tout scrupule moral au bénéfice de la pire des confusions. Crachons donc sur l'inepte Chavez qui n'hésite pas à soutenir le criminel Ahmadinejad tout en se prenant lui-même pour l'exécuteur des volontés de Dieu ; crachons sur ces gauchistes européens qui, confondant, comme ils en ont l'habitude, la population opprimée et sa représentation aliénée, accordent leur risible soutien aux ultraréactionnaires du Hamas ;

crachons sur ces trotskistes anglais qui font liste commune avec les fascistes verts aux élections municipales ; crachons sur tous ceux, qui sous prétexte de lutter contre l'impérialisme, ne sentiraient pas sur leur épiderme tout ce qu'il y a de répugnant et d'indigne à tendre la main à un quelconque tenant d'une dogmatique religieuse.

C'est que notre athéisme n'est pas une prise de position philosophique ou logique. Il est, comme l'athéisme de Sade, la tonalité d'un mode de vie, le fluide sensible dans lequel nous pouvons respirer et dans lequel notre imaginaire peut jouir de ses pouvoirs.

L'athéisme des positivistes et autres anticléricaux qui accumulent les preuves de l'inexistence de Dieu nous apparaît par trop comme le fruit mal détaché de l'arbre d'un monothéisme transformé sur sa fin en simple idéologie de la transcendance. Notre athéisme est plutôt l'athéisme solaire et joyeux des Cyrénaïques ou de Lucrèce et, sur le plan sensible, exprime la position d'immanence universelle que l'on retrouve chez tous les peuples animistes, pour qui le sacré n'est autre que le sentiment de présence de la nature. C'est pourquoi l'idée d'un dieu unique et omnipotent nous paraît si dérisoire et si ennuyeuse.

Et nous ne pouvons oublier que ce dieu créé à la pire image de l'homme – *un vieux mâle quelque peu caractériel* – a toujours servi à justifier la misère mentale de l'anthropocentrisme et sa vorace mainmise sur la merveille du monde. L'imagination, par excellence toujours portée aux excès de l'invention poétique, devrait-elle se satisfaire d'une telle triste silhouette dressée à l'horizon de ses questionnements ? Le prétendu retour du religieux que le spectacle ne cesse de nous ressasser ne changera rien à une donnée fondamentale : Dieu est mort, définitivement mort, il y a déjà plus d'un siècle ; il a été remplacé par la religion du Capital, dont l'argent est le prophète.

Prophète qui, comme on le voit en Chine aujourd'hui, déchaîne d'autant plus les passions qu'il n'a pas à s'embarrasser d'une transcendance religieuse concurrente. Mais pour les peuples longtemps assujettis au monothéisme, quel qu'il soit, le fantôme de Dieu rôde encore, telle une outre vide qui se remplit de la réponse illusoire à toutes les frustrations, les rancœurs et les oppressions que ne cessent d'engendrer l'Économie et la classe qui en retire les bénéfices. Et, comme une lourde menace, ce spectre pèse sur l'imaginaire collectif, dont il pollue le langage, confisque les espoirs et bride les élans. Se débarrasser de cette menace, c'est risquer la seule aventure qui vaille, celle de la liberté. Affirmons donc une fois encore le caractère

intrinsèquement blasphématoire, antireligieux, et par là même libérateur, de la parole poétique, et notre viscéral irrespect pour toute soumission à la baudruche du divin.

Groupe de Paris du Mouvement surréaliste, 25/12/2006.

**Limites
de
la laïcité
et
de l'anti-
cléricalisme ?**

M.V.

Socialisme ou barbarie n° 28, juillet-août 1959

La laïcité de l'école publique

C'est la bourgeoisie qui, à la fin du XIX^e siècle, a imposé la laïcité de l'enseignement public, parmi une série d'autres réformes anticléricales, à un moment où l'Eglise représentait pour elle un adversaire politique. Depuis, l'Eglise a évolué ; toujours au service de la classe dominante, elle est maintenant au service de la classe bourgeoise.

L'anticléricalisme de la bourgeoisie s'est éteint et la laïcité de l'école publique est de nouveau mise en question. On découvre que l'éducation morale des enfants est négligée, que les grandes valeurs sur lesquelles est basée la société actuelle (conscience professionnelle, sens de la hiérarchie, sentiment patriotique, amour de la famille) perdent leur sens et leur contenu.

On constate en même temps qu'une bonne partie des enfants se trouvent dans des écoles privées, que, par suite de la carence de l'Etat depuis la Libération, il n'y a pas assez de places dans les écoles publiques pour accueillir tous les enfants. Profitant de cette situation, l'enseignement privé (c'est-à-dire d'abord et surtout l'Eglise) réclame des subsides sous prétexte qu'il participe à un service public. La loi Barangé lui a déjà accordé une partie de ce qu'il demandait : l'installation du régime gaulliste lui a donné des espoirs nouveaux. Il réclame maintenant 75 milliards, l'aménagement de la loi Barangé — c'est-à-dire le paiement de ses maîtres par l'Etat — et la possibilité de contracter des emprunts garantis par l'Etat pour construire de nouvelles écoles.

Ces dernières prétentions provoquent la réaction des partisans de l'école laïque, de la « gauche » en général. Au nom de la République, de la liberté de conscience, de l'unité nationale, ils s'opposent à la « ségrégation scolaire », se font les champions

de l'enfance unie, et agitent la menace de la nationalisation de l'enseignement. Que se cache-t-il derrière ces grands mots ?

L'enseignement laïque est incontestablement préférable à l'enseignement privé, et surtout religieux. Dans les écoles privées, les livres sont expurgés, le catéchisme occupe une grande place, la morale et la discipline marquent tellement les enfants que l'on reconnaît souvent à son attitude fermée et neutre un enfant sortant d'une école religieuse : on y prêche la résignation puisque le monde n'est pas une création de l'homme et qu'on aura des compensations dans l'au-delà, la soumission aux autorités civiles et religieuses, l'hypocrisie sexuelle.

Bien sûr, dans l'école publique aussi, l'enseignement s'inspire de la conservation sociale, mais à un degré moindre. D'autre part, dans le cadre d'un programme officiel stupide, les maîtres jouissent, dans la pratique, d'une assez grande liberté, pour donner le caractère qu'ils veulent à leur enseignement. Une leçon d'histoire, par exemple, peut être une leçon sur le Premier mai, et pas forcément sur la patrie. Enfin une simple comparaison entre l'école en France et en Espagne suffit à nous convaincre des avantages du système laïque.

Mais avantages pour qui ? À quel point de vue ?

En effet, toute la question est là. Nous l'avons déjà dit, la classe bourgeoise n'est plus anticléricale ; au contraire, inquiète devant l'effondrement des valeurs morales qui lui servaient de base, elle ne serait pas mécontente de voir l'Église redonner au « peuple » un peu de moralité et sens de la hiérarchie sociale. L'opium religieux, même à petites doses, lui semble un excellent auxiliaire pour maintenir les travailleurs dans leur condition d'exploités. Ce n'est donc pas parmi les bourgeois que l'école laïque trouvera de nombreux alliés.

Alors, dans la classe ouvrière ? La défense de la laïcité se heurte là aussi, même chez les instituteurs, à une certaine indifférence. Les syndicalistes laïques le constatent avec amertume. Mais au nom de quoi invitent-ils les travailleurs à défendre l'école publique ? La classe ouvrière ne peut se reconnaître dans les principes mis en avant par les partisans de la laïcité : la liberté de conscience, la République, l'unité nationale ne sont que des mots pour les travailleurs. D'autre part, dans l'école publique, les ouvriers qui l'ont fréquentée ne se rappellent pas avoir reçu un enseignement bien enrichissant ; elle représente pour eux l'antichambre de l'usine, et non un instrument d'émancipation. Ils y ont surtout appris l'histoire de la classe dominante et non la leur, une morale conventionnelle faite du respect de la société établie, une discipline qui rappelle celle de l'usine. Pour eux, l'école fait partie des choses sur

lesquelles ils n'ont aucune prise, comme l'administration, les chemins de fer, la construction des logements, comme leur travail lui-même : personne ne leur demande leur avis ou, si on le leur demande, c'est sur des détails et pour la forme.

Pour que les travailleurs aient envie de défendre l'école publique, il aurait fallu que, à défaut de l'Etat, les organisations syndicales de l'enseignement aient fait depuis des années un effort pour intéresser les ouvriers aux problèmes de l'école. Qu'elles aient essayé de peser de toutes leurs forces pour modifier les programmes, les conditions de travail des enfants et des maîtres, qu'elles aient essayé de créer une communication constante entre les instituteurs et les travailleurs. Mais les réunions de parents d'élèves ne sont la plupart du temps que des comités de bonnes œuvres, distribuant des prix, donnant des secours, et les parents sont tenus soigneusement à l'écart des problèmes pédagogiques et éducatifs des écoles où se trouvent leurs enfants.

Il faudrait surtout poser ouvertement et franchement le vrai problème : nous sommes contre l'école privée parce que l'enseignement religieux qu'on y donne est une arme supplémentaire pour la bourgeoisie ; au sein de l'école laïque elle-même, nous dénonçons l'orientation que lui donne l'Etat et nous luttons effectivement, là aussi, pour que l'enseignement puisse servir aux travailleurs à se défendre.

Mais que font dans ce sens les défenseurs de l'école laïque ?

1) Ils proclament leur neutralité intégrale sur toutes les questions idéologiques ; or nous avons vu que l'école publique n'est pas neutre puisqu'on y reçoit un enseignement orienté, et en tout cas l'Eglise, elle, ne l'est pas : c'est au nom de principes politiques réactionnaires qu'elle attaque l'Ecole laïque. Etre neutre c'est refuser de poser le vrai problème qui est de choisir entre deux idéologies : la résignation à l'exploitation ou la lutte pour l'émancipation.

2) Ils ne rejettent pas la réforme de l'enseignement, ils prétendent même « en tirer tout ce qu'il sera possible d'en tirer ». Or, cette réforme ne prévoit aucun crédit nouveau, alors que tout le monde connaît la misère de l'enseignement ; elle introduit le patronat dans de nombreux établissements, sabote le fameux tronc commun sur lequel les partisans de la démocratisation de l'enseignement fondaient de si grands espoirs.

3) Ils réclament le relèvement de l'indice terminal, c'est-à-dire du salaire des enseignants qui sont en fin de carrière ; ce qui renforce la division au sein des instituteurs et aggrave la crise de recrutement. Or, cette crise est telle que les classes sont

surchargées, que des suppléants sans formation professionnelle font la classe, que l'on envoie dans les cours complémentaires des instituteurs sans licence pour enseigner les langues vivantes.

4) Ils menacent l'école libre de la nationalisation de l'enseignement. Mais cela est actuellement irréalisable et ne fait peur à personne, car même parmi les laïques de nombreux groupes sont pour le maintien d'un enseignement libre de statut privé.

5) Ils agitent comme un épouvantail la ségrégation de l'enfance : « si l'Etat subventionne l'école catholique – disent-ils – pourquoi pas l'école juive, protestante, mahométane, etc., et vous voyez d'ici le déplorable tableau du village ayant quatre écoles, quatre groupes d'enfants ennemis ? »

Mais les bourgeois les plus réactionnaires ne veulent pas aller jusque-là. L'argument de l'« unité nationale » que clament les laïques résonne agréablement à leurs oreilles.

En exagérant le danger de la « ségrégation scolaire » d'une part, en refusant d'engager une action vigoureuse pour l'amélioration des conditions de travail des maîtres et des enfants à l'école publique d'autre part, on ne fait que noyer le poisson et, sous le couvert de grandes phrases laïques, on risque de préparer le compromis.

En effet, la partie la plus « éclairée » du clergé est surtout intéressée par deux choses : obtenir des subventions pour développer ses écoles et pénétrer dans l'école primaire et les œuvres parascolaires (actuellement animées par la Ligue de l'Enseignement).

Dans *Le Monde* du 19 juin 1959, le R. P. Dabosville écrit avec une douceuse hypocrisie : « Pourquoi n'y aurait-il pas des aumôneries dans les écoles primaires et les cours complémentaires, comme cela existe déjà dans les lycées et les collèges, uniquement dans le but de faciliter les conditions matérielles de l'enseignement religieux ? Quant aux œuvres parascolaires, la Ligue de l'Enseignement a un monopole exorbitant, elle pourrait partager. »

L'objectif immédiat de l'Eglise est bien celui-là et non l'épouvantail de la « ségrégation scolaire ». Et le principal argument des partisans de l'école libre est bien celui de « l'insuffisance » de l'Ecole publique.

C'est dans ce sens que le gouvernement a l'intention de trancher le problème. Rejetant dos à dos la nationalisation de l'enseignement et le pluralisme scolaire, il veut introduire en douce la religion à l'école primaire et accorder d'importants avantages matériels aux écoles privées, tout en établissant, pour faire plaisir aux laïques, un contrôle de l'Etat sur ces écoles.

Laissant l'école publique se débattre dans des locaux trop petits, avec des maîtres insuffisamment formés, il justifiera ainsi le caractère de service public de l'école privée.

C'est donc sur ce double terrain — caractère politique, de classe de l'éducation religieuse ; conditions de travail des maîtres et des enfants à l'école publique — que les organisations syndicales des enseignants auraient dû engager leur combat, c'est sur cette base-là que la population travailleuse aurait pu participer réellement à l'action.

Quant à nous, nous savons très bien qu'il n'est pas possible, dans une société d'exploitation, de faire de l'école primaire un instrument qui « assure le plein développement des aptitudes intellectuelles, physiques et morales des enfants », comme le prétendent les auteurs du projet de nationalisation, car l'école fait partie de la société et on ne peut changer l'une sans changer l'autre. Il reste que nous sommes pour la laïcité de l'enseignement, car la religion est un moyen supplémentaire de semer le conformisme et la résignation dans la classe ouvrière, et aussi parce que, dans le cadre du régime capitaliste, il est possible d'alléger le poids de l'emprise bourgeoise sur l'enfance ouvrière à l'école même. Toute mesure dans ce sens est un facteur important d'émancipation de travailleurs.

En effet, la formation scolaire d'un individu le marque profondément ; et moins cette formation sera orientée par l'idéologie réactionnaire de la classe dominante, plus elle permettra à l'homme d'utiliser plus tard ce qu'il a appris à l'école pour avoir, au travers de son expérience personnelle dans la vie productive, une image réelle de la société dans laquelle il vit.

*** M.V.**

Amadeo Bordiga

« Sur le fil du temps » – (Texte extrait du site sinistra.net)

Anticléricalisme et socialisme

Les trois textes de Bordiga (l'un des principaux dirigeants du Parti communiste italien, puis farouche opposant à Staline, et théoricien de la Gauche communiste dite italienne) reproduits dans cet ouvrage sont construits selon la même structure binaire « Hier/Aujourd'hui » qui est en quelque sorte la marque de fabrique du fondateur du Parti communiste italien. Ces textes ne sont pas toujours faciles à lire d'autant qu'ils contiennent pas mal d'allusions à la politique intérieure italienne et que Bordiga aimait les grands survols historiques, y compris dans ses petits textes. Dans les trois articles, on retrouve la même dénonciation des dangers de l'idéologie bourgeoise, puisque, pour Bordiga, la laïcité, l'anticléricalisme, la défense de la démocratie conduisent « directement à la position patriotique et nationaliste ». Lorsqu'on lit ces articles écrits après la Seconde Guerre mondiale, il faut garder à l'esprit que, pour Bordiga, seule la lutte pour le communisme a un sens, du moins dans les pays capitalistes avancés qui ont fait leur révolution bourgeoise et bien sûr dans les pays de capitalisme d'Etat. C'est pourquoi il peut écrire, « pour les marxistes, si la civilisation a un sens, elle est encore à venir » car « toutes les traditions, et avec elles, toutes les civilisations qui disposent d'une tradition se trouvent de l'autre côté de la barricade ». (*Ni patrie ni frontières*)

Hier

Retrousses-vous les manches et frictionnez-vous les avant-bras à l'alcool à 90°, car nous plongeons les mains dans le plus grave processus d'infection du mouvement socialiste : l'anticléricalisme.

On aurait pu peut-être penser, dans les dernières années de la période pacifique du capitalisme, à la veille de la Première Guerre mondiale, que la fracture principale, en matière politique, s'était déplacée de l'ancien et usé terrain de la lutte entre cléricaux et laïques à celui des divergences entre militaristes et internationalistes, domaine, de beaucoup, plus proche de nos orientations de classe.

Il n'en a pas été ainsi puisque, parmi les forces et les armes de la classe bourgeoise dominante dans le monde, tant l'appareil militaire que l'appareil ecclésiastique ont toujours un poids formidable. Il n'en a pas été ainsi puisque parmi les déviations d'avec la ligne prolétarienne, du fait de la chute dans les charmes du patriotisme et de la trahison de l'adhésion à la guerre impérialiste, figurent encore à la fois un opportunisme acceptant non seulement la croyance en des principes religieux mais encore la pratique du culte, et parallèlement un opportunisme dialectiquement complémentaire défendant l'alliance avec des courants bourgeois ou petits-bourgeois équivoques, libres-penseurs et francs-maçons.

Nous avons pu dire en Italie, quand se forma le fascisme, qu'il n'était qu'une nouvelle forme de la domination bourgeoise, plus adaptée à l'époque moderne, sans toutefois regretter, désirer ou préférer les formes de domination déjà connues ; nous disions alors que le véritable danger porté par le fascisme n'était pas le désaveu ni la violation du libéralisme démocratique, mais l'inévitable nouvel attrait que malheureusement les doctrines ruineuses de ce dernier recommençaient à exercer sur les masses prolétariennes. De l'actuelle forme de gouvernement basée sur un parti – la démocratie chrétienne – cher au Vatican autrefois bête noire de la bourgeoisie italienne, on peut dire à bon droit qu'elle vaut autant que les gouvernements libéraux, que le fasciste, ou autant qu'un hypothétique gouvernement de gauche démocratique, socialiste, républicain qu'il aurait plu aux vainqueurs de la dernière guerre de placer au pouvoir. Le danger principal que ce gouvernement, ou régime philo-catholique comme on commence à l'appeler, représente pour nous, c'est justement cette résurgence de la campagne anticléricale mensongère, nouvelle épidémie corruptrice du mouvement de classe, qui a déjà subi l'autre désastreuse crise de l'antifascisme.

Grâce au souvenir, plongeons-nous dans le fatras de la chronique de l'anticléricisme, lequel a encombré la jeunesse de la génération qui a vécu les deux guerres. Ceux qui ont maintenant les cheveux gris ne peuvent pas ne pas se souvenir des invocations confusionnistes et bloccardistes (1) proférées dans les meetings : Vous êtes monarchistes ? Alors vous devez

être anticléricaux parce que la monarchie de la Maison de Savoie a réalisé l'unité italienne en s'engouffrant dans la brèche ouverte dans la Porte Pia et en affrontant l'excommunication papale. Vous êtes républicains ? Alors vous devez être anticléricaux comme le furent Garibaldi et Mazzini, ennemis jurés de l'Eglise catholique. Vous êtes socialistes ? Alors vous devez être anticléricaux parce que le prêtre est l'allié des patrons. Vous êtes anarchistes ? Alors vous devez être anticléricaux parce que la première liberté est celle de s'affranchir de l'obscurantisme ecclésiastique. Et donc, accourez tous dans les rangs du « bloc populaire », du cercle anticléric, de l'« association de la libre-pensée », pour finalement, ajoutait-on plus discrètement, rejoindre la loge maçonnique.

Le matériel, l'arsenal de propagande de ce mouvement était immense, il faisait appel à l'histoire, à la littérature, à la chronique de tous les pays, il utilisait la pensée des écoles, des auteurs, des écrivains parmi les plus prestigieux ; on mobilisait Dante et sa Louve (2), saint François et la madone de la Pauvreté, les persécutions contre les hérétiques, les bûchers d'Arnaud (3), de Bruno et de cent autres, les guerres de religion et les massacres des protestants, la nuit de la Saint-Barthélemy, les hauts faits de l'Inquisition, l'Index, le *Syllabus* (4), les histoires plus ou moins romancées du Saint Office et de la Compagnie de Jésus, la Vendée en France et le pouvoir temporel en Italie avec le martyr des héros du Risorgimento, un insondable arsenal propre à émouvoir.

Les grands moments de cette campagne, en cette période, furent la loi en France sur la suppression des congrégations religieuses comme institutions juridiques, avec les opérations de police pour expulser les occupants des couvents, contrariées par des foules de bigots en prière, véritable divorce de la Troisième République d'avec la Rome papale, puis en Italie la formidable ivresse du bloc maçonnisant entre socialistes de droite républicains et démocrates radicaux, lequel bloc eut pour drapeau le fameux *Asino* (l'âne) de Guido Podrecca, journal illustré qui exhibait chaque semaine jusqu'à l'ennui la figure grasse et crasseuse de Bepi (Pie X) à côté de celle, sèche, du secrétaire d'Etat espagnol Merry del Val, et alimentait des campagnes bruyantes avec les scandales dans les couvents catholiques, portant à la célébrité historique les noms de quelques prêtres sexuellement dévoyés ; enfin la campagne internationale de protestation après l'exécution dans les fossés du fort de Montjuich de l'anarchiste espagnol Francisco Ferrer ennemi de l'influence des jésuites, en 1913, ce dont profitèrent les hypocrites courants radicaux bourgeois pour se mêler aux

organisations extrémistes, allant jusqu'à faire paraître en place publique, devant la Sorbonne à Paris, dans des démonstrations populaires, les tenues secrètes et les insignes maçonniques endossés par les dignitaires suprêmes.

La critique marxiste s'est dirigée contre les effets délétères de ce type de contacts et de contagion entre les forces politiques de la classe bourgeoise et le mouvement des partis ouvriers, démontrant comment ces contacts conduisaient directement à l'égarement de toute orientation de classe. Tout ce rideau de fumée idéologique sur une prétendue guerre entre des forces bourgeoises modernes, progressives, intelligentes et un obscurantisme ecclésiastique, tout ce tintamarre entendu au cours de démonstrations multicolores ponctuées de drapeaux tricolores et de drapeaux rouges, balbutiant un extrémisme de fête foraine, avec ses vagues de sifflements et de huées pour conspuer un quelconque prêtre passant par là, tout ceci fut dénoncé comme un expédient dilatoire, destiné à retarder la formation d'organisations de classe des travailleurs qui menaceraient directement les intérêts patronaux du bourgeois et voudraient supprimer l'exploitation capitaliste en abattant le pouvoir qui les défend, sans appliquer un traitement différent au donneur de travail ou au fonctionnaire de police qui, d'aventure, pourraient prouver être ennemi du pape et ne pas croire en Dieu.

Cette polémique, qui implique des questions profondes de doctrine et d'expériences fondamentales de tactique politique, n'eut son plein développement que dans les pays latins de religion catholique dominante, avec des résultats et des contrecoups insuffisants dans les pays anglo-saxons et les pays de l'Europe centrale et orientale, elle constitue un trait fondamental de la lutte marxiste contre l'opportunisme.

La lutte de la classe bourgeoise contre les pouvoirs féodaux s'est exprimée théoriquement comme revendication du libre arbitre et du droit de critique, par la nécessité de s'opposer au principe d'autorité essentiellement fondé sur des bases religieuses et sur des organismes de l'Eglise.

Ces mouvements grandioses, présentés dans le domaine de la pensée et de la culture comme renaissance, réforme, illuminisme, romantisme, ont encadré l'accession au pouvoir des marchands et des industriels bourgeois, leur tradition historique étant précisément celle du nouveau type de société capitaliste moderne. Ses victimes, les opprimés, les ennemis de cette nouvelle société et de sa nouvelle classe dominante, les travailleurs salariés, engagés sur la voie d'une nouvelle révolution de classe et d'une nouvelle lutte pour le pouvoir, se dotent avec

le marxisme, d'une nouvelle doctrine. Cette doctrine consiste à son tour en une critique des fondements de l'organisation sociale contemporaine, de sa nature économique comme de ses origines historiques, et en une démolition des principes idéologiques par lesquels celle-ci se justifie.

Une telle doctrine socialiste se rend parfaitement compte de la transition sociale qui fut annoncée par la bataille critique contre les fondements de la conception théologique du monde, par la lutte pour soustraire l'investigation scientifique et la diffusion de ses enseignements au monopole de l'encadrement religieux et aux limites de ses canons et de ses dogmes. Mais dans le même temps, la critique marxiste démasque et dénonce les illusions selon lesquelles le « libre examen » serait une conquête suffisante pour éliminer du sein de la société les rapports d'exploitation et d'oppression de classe.

Seules les classes parvenues au pouvoir peuvent se servir du « libre examen » et des grandes forces représentées par la science, l'enseignement et l'École ; il s'agit là d'une conquête réalisée par les seuls membres de cette classe, c'est-à-dire par une minorité privilégiée très réduite. La majorité contrainte à un surtravail et à une sous-nutrition ne tire aucun avantage de la proclamation, vide et abstraite, du droit à la recherche, du droit à l'étude, du droit à se faire le propagandiste des résultats de la critique. Le droit à se nourrir et à subsister doit précéder et non suivre le droit à la pensée. Appliqué tel qu'il est appliqué au sein de la société bourgeoise, ce droit signifie seulement la contrainte pour les non-bourgeois et les affamés à penser selon les canons et les théorèmes des doctrines justifiant le capitalisme et le système du patronat, conformément aux intérêts des rassasiés et des puissants.

Le noyau de la position marxiste était perdu si l'on ne voyait pas que cet encadrement des forces prolétariennes dans la lutte pour la liberté de pensée « en général » coïncidait avec la lutte pour imposer aux prolétaires, parallèlement à l'esclavage économique, l'obligation à penser et à se mouvoir, pire encore à se sacrifier et à combattre ainsi pour des principes sur lesquels la bourgeoisie avait construit son pouvoir.

Cette revendication des directives classistes s'est appelée dans la pratique et l'action politique, intransigeance, refus des alliances électoralistes, incompatibilité entre appartenance au parti socialiste et appartenance à la franc-maçonnerie et autres sociétés anticléricales, universités « populaires » et autres.

Depuis lors, il fut absolument évident que l'adjectif populaire était devenu répugnant. Le *populus* romain et le *demos* grec excluaient les esclaves, mais regroupait patriciens et plébéiens.

La seigneurie féodale ne voulait pas se considérer comme faisant partie du peuple, aux côtés des « viles mécaniques », mais exaltait cependant la libération chrétienne des esclaves de l'Antiquité. La révolution des bourgeois anti-féodaux ramena sur la scène historique le peuple qui, dans l'acception moderne, signifie l'amalgame des patrons industriels, des commerçants et des financiers avec les petits possédants et les salariés, dans un ensemble indifférencié, soumis à une discipline juridique commune. Peuple, de nos jours, signifie étreinte amoureuse entre exploités et exploités.

Le marxiste qui parle de peuple et de populaire s'est suicidé.

***Aujourd'hui**

Nous sommes donc revenus après tant d'événements à la lutte contre l'obscurantisme. Les partis d'étiquette communiste et socialiste, administrés dans un pur esprit de fonctionnaires, se sentent désormais tenus de participer à un tel capharnaüm. Appelés à lutter contre l'hitlérisme et le fascisme, trouvant commode d'utiliser l'allié démocrate-chrétien, ils se moquèrent alors des préjugés anti-religieux et anti-prêtres ; ils ont organisé le travail révolutionnaire dans les couvents, autorisé les adhérents à assister à la messe, à recevoir l'eucharistie et l'huile bénie. Ils ont ratifié les concordats avec le Vatican, non seulement pour faire plaisir à leurs alliés sociaux-chrétiens, mais ils les ont respectés au pied de la lettre comme l'avaient stipulé en leur temps les fascistes abhorrés.

Appelés aujourd'hui à lutter contre l'américanisme, puisque celui-ci se sert du parti démocrate-chrétien (démoprêtre, dans le texte, *NdT*) en Italie, ils puisent dans l'arsenal du vieux maçonnerie.

Mais imaginez un instant que les patrons yankees aient trouvé un terrain propice pour gérer l'Italie avec l'aide d'un regroupement de type maçonnerie, si les républicains, les libéraux et les sociaux-démocrates de droite avaient été plus forts, vous verriez alors ces messieurs les sociaux-communistes faire usage ample et désinvolte des thèses de la critique marxiste orthodoxe à la bourgeoisie laïque et anticléricale.

Le signal du nouvel alignement des forces a été donné par l'excommunication lancée par le Vatican, provoquée par le fait que les staliniens locaux ont commencé à créer trop d'ennuis, non pas aux nouvelles hiérarchies, mais aux cercles dirigeants du capital international.

Et puisque désormais l'appel à une mobilisation des alliés est devenu l'unique moyen de lutte politique – ne disons pas un moyen toléré mais un moyen exclusif – immédiatement on lance

la campagne pour l'union de tous les « esprits laïques », jaloux de la conquête sacrée de la « liberté de pensée » et des plus nobles traditions anticléricales italiennes.

Nous ne savons plus où ces alliés, auxiliaires et associés, pourraient se trouver, dévoués comme le sont toutes les couches petites-bourgeoises maçonniques au capital et à l'état-major occidental. Mais le discours laïcisant était de rigueur et on essaie quand même, bien que cela ne puisse toucher les Saragat, les Pacciardi, ni même les Nitti, Orlando et Bonomi et rejetons similaires de la culture politique laïque.

Ne pouvant mobiliser les vivants, on mobilise les morts illustres. Les éditeurs du parti et ceux plus ou moins alignés réimpriment Voltaire. Les chefs staliniens préfacent le *Traité sur la tolérance** !

La voie du recul est une voie sans fin. Nous sommes partis d'un vague réformisme de la société bourgeoise, nous sommes arrivés à une défense de la révolution bourgeoise et carrément à sa répétition historique, on rejoue à la destruction glorieuse du féodalisme. Un pas en avant, deux pas en arrière. On fait aujourd'hui l'apologie du réformisme de la société féodale, qui permettait des cultes différents du catholicisme.

Et dire qu'il s'agirait de l'authentique école léniniste ! Du terrorisme révolutionnaire et de la dictature du prolétariat, les gens de Moscou sont donc parvenus, d'étape en étape, à la tolérance, mot d'ordre qui serait susceptible de créer des ennuis décisifs et causer de sérieuses difficultés à la politique de De Gasperi. Disons simplement que ce plan serait et est totalement imbécile. Nous devons simplement relever qu'il aurait été beau que ces gens se fussent arrêtés à la tolérance laïco-maçonnique partant de si loin. En paroles, on a parcouru une telle voie, mais dans les faits on a accompli celle, encore plus longue, qui conduit au terrorisme contre-révolutionnaire. Voltaire fait sourire, mais ce ne serait que de la camomille dans les mains des porteurs de cigüe.

Il y a quelques années, un beau film appelé *Intolérance* fit un succès sur les écrans. Dans un raccourci de l'histoire et de ses luttes tragiques, il voulait mettre en valeur la thèse selon laquelle l'origine de tous les maux humains et de toutes les tragédies sociales résidait dans un fait intellectuel et moral, l'incompréhension, la dure obstination à ne pas admettre et ne pas respecter les opinions d'autrui.

Thèse apte à émouvoir le parterre, thèse totalement cohérente avec la littérature laïque et la libre-pensée !

C'est cette position que le marxisme a voulu renverser une fois pour toutes. Ce n'est pas la tolérance qui fait cheminer le

monde. Elle soumet et attache les classes opprimées et soumises au conformisme des privilégiés. L'histoire s'ébranle quand le troupeau humain s'écarte des illusions de la tolérance. Peu d'hommes sont des loups pour l'homme, trop sont des moutons. Les dominations de classe vacillent lorsque, dans le processus des formes organisées de la production, de violentes incompatibilités avec les engrenages traditionnels poussent l'avant-garde d'une classe jusqu'alors à genoux à se débarrasser de l'hypocrisie de la tolérance, pour emprunter la grande et intolérante voie de la Révolution. (1)

Amadeo Bordiga

Source : *Battaglia Comunista*, N° 35, 21-28 septembre 1949

Notes des traducteurs

1. Bloccardisme. Il s'agit de la manœuvre qui consiste à faire bloc avec d'autres partis, représentant d'autres classes, particulièrement avec

2. La Louve de Dante est un des trois animaux allégoriques qui apparaissent au Chant 1 de la *Divine Comédie* avec le guépard et le lion. La signification symbolique de ces trois animaux – qui semblent repris de Jérémie, V,6 – a fait couler beaucoup d'encre. Il semblerait que la louve représente l'avarice, c'est-à-dire la soif d'or, la cupidité.

3. Arnaud est Arnaud de Brescia, élève d'Abélard, réformateur religieux, partisan d'un retour de l'Eglise à la pauvreté originelle ; les ecclésiastiques, par exemple, ne devaient pas être propriétaires fonciers. On voit là mêlées les dimensions anti-féodales communistes et les dimensions anti-féodales capitalistes-bourgeoises, deux dimensions qui se retrouvent dans de nombreux mouvements hérétiques. Arnaud, quant à lui, s'en prit au pouvoir temporel du pape Adrien IV qui, aidé de son ennemi implacable l'empereur Frédéric I^{er} de Hohenstaufen avec qui il se réconcilia pour l'occasion, le fit pendre puis brûler.

4. Le *Syllabus* est un recueil de quatre-vingts propositions condamnées par le pape Pie IX, contenant les « principales erreurs de notre temps ». Elle fut rendue publique en 1864, nouvelle tentative de l'Eglise catholique romaine de préserver son identité face au déferlement du mouvement du capital qui sapait ses fondements. Il en sortira évidemment, comme tout au long de l'histoire de cette Eglise, un compromis avec le monde, c'est-à-dire avec le capital. Ce sera la tâche de Léon XIII,

réconciliation qui n'excluait pas une condamnation par ce pape de l'« américanisme ».

5. L'exécution de F. Ferrer eut lieu en fait en 1909 et non en 1913.

Amadeo Bordiga

Laïcité et marxisme

« Sur le fil du temps »

(Texte extrait du site sinistra.net)

Ce texte est bourré de contradictions, comme le précédent et le suivant. D'un côté, Bordiga dénonce les pièges réels de l'idéologie laïque – voire « laïcistoïde » – bourgeoise ; de l'autre, il fait l'éloge de l'attitude intransigeante de Lénine « et de ses amis » face à l'Eglise orthodoxe quand le parti bolchevik était au pouvoir. D'un côté, il affirme que la laïcité est un enjeu secondaire, voire une diversion, dans la lutte révolutionnaire ; de l'autre, il prétend qu'il faut arracher tous les moyens d'endoctrinement aux mains de la classe dominante – et donc lutter contre l'influence matérielle de l'Eglise – sous la dictature du prolétariat. Si l'on ajoute à cela que Bordiga ne mentionne pas dans son texte l'attitude plus que « tolérante » du Parti communiste russe vis-à-vis de l'islam dans les républiques musulmanes soviétiques, on aura un beau tableau des aventures de la dialectique au pays des religions. (*Ni patrie ni frontières*)

Hier

On continue encore à essayer d'utiliser l'effet que l'on peut retirer du jeu démagogique des « traditions laïques » afin d'influer sur les rapports politiques en Italie dans les désaccords entre les partis co-héritiers du fascisme ; et, pour mobiliser ceux que Pareto aurait nommés des « résidus », on remue les eaux et une vague de boue remonte du fond où elle paraissait reposer.

Avec la même technique professionnelle, la partie adverse souligne à nouveau les attraits de la « tradition chrétienne » sur laquelle se fonde la civilisation romaine et européenne, et les deux camps opposés ont alors en commun la revendication du même objectif, puisqu'ils veulent tous deux, grâce à ces moyens

du passé, courir au secours de la démocratie européenne et mondiale, de la nation et du peuple italiens.

Les premiers sont sans aucun doute des agitateurs et des escrocs de plus haute volée puisqu'ils déclarent vouloir concilier ces moyens et ces objectifs avec la position marxiste, avec la lutte de classe prolétarienne.

Adopter la méthode de la lutte de classe et professer la théorie marxiste, cela veut dire comprendre que toutes les traditions, et avec elles, toutes les civilisations qui disposent d'une tradition se trouvent de l'autre côté de la barricade. Pour les marxistes, si la civilisation a un sens, elle est encore à venir.

Le prix de l'incohérence et de l'effronterie revient donc aux communo-socialistes staliniens dans leur version libre-penseur actuelle, et la fange la plus trouble est celle qu'ils remuent afin de faire perdre son chemin à la classe ouvrière.

Qu'est-ce qu'on ne fait pas remonter à la surface ? Quelle vieillerie n'est-on pas en train d'épousseter ?

Saint Paul qui traite saint Pierre d'imposteur ; le procès contre Galilée et la falsification conformiste de la défense habile du mathématicien désarmé qui admet qu'on doit lire la Bible de façon symbolique et non littérale dans sa tentative dialectique de ne pas renier sa thèse sur le mouvement de la Terre, mais qui, en substance, admet clairement que sa recherche a été menée en partant d'observations astronomiques et de calculs, et non de la lecture des textes sacrés (lui est un vrai laïque et non pas un laïque de carnaval ou l'objet d'un chantage) ; les courtisanes romaines dont le Pape doit discipliner le régime et les services à coup de décrets ; le mariage qu'on peut contracter sans aller à l'église et qui est tout aussi valide que l'autre, événement oublié aujourd'hui où « les socialistes ne sont plus tous libres-penseurs » ; l'indignation des meilleurs écrivains catholiques parce que l'Eglise ne permet pas que croyants et communistes travaillent ensemble ; et, pour couronner le tout, la revendication de la fête du 20 septembre et l'invocation d'une nouvelle croisade contre le retour du pouvoir temporel.

Les chrétiens du Moyen Age européen participèrent, sauf erreur, à huit croisades ; les soi-disant marxistes de l'époque capitaliste ne voudront pas s'arrêter à huit fois huit. Nous pourrions bien appeler social-croisadisme cet ensemble malodorant et multiforme que nous avons appelé opportunisme, social-trahison, défensisme ou intermédisme. Le cri d'aujourd'hui, le dernier cri (1) des renégats est donc : « Sauvons le Vingt Septembre ! Dieu le veut ! »

Il s'agit de la croisade pour la défense de la pensée laïque, au postulat précieux de laquelle ne s'opposerait aujourd'hui qu'une

seule des forces sociales organisées : l'Eglise, ou plutôt l'Eglise de Rome ; en effet, toutes les autres forces devraient converger dans cette défense, des organisations et partis ouvriers « révolutionnaires » jusqu'à l'Etat constitutionnel, et même les religieux croyant en Dieu et dans l'exemple du Christ, à condition qu'ils soient opposés au cléricanisme qui proviendrait de l'influence sociale et politique de l'Eglise.

Pour remettre de l'ordre dans cette question, une seule remarque suffira : si l'on peut concevoir l'existence d'un ensemble d'hommes qui professent une même opinion et la traduisent systématiquement en actes, c'est-à-dire l'existence d'une véritable organisation, admettre que cette dernière ne puisse avoir de fonctions sociales et politiques revient à flanquer le marxisme par-dessus bord !

La lutte des laïcs contre les clercs est elle aussi une superstructure des luttes entre les classes divisées par des intérêts économiques opposés. A chaque révolution de classe, le camp des laïques et des clercs change, et les clercs d'aujourd'hui sont les laïques d'hier. Une seule révolution ne formera pas de clercs : celle qui parviendra à supprimer les classes. Ils n'y sont pas parvenus en Russie, et leur parti est le plus cléricale des partis, philistin au point de savoir mettre en scène la comédie de l'antipharisaïsme.

Face à l'Eglise juive traditionnelle et à l'Etat théocratique et oligarchique de l'époque, le mouvement du Christ fut un mouvement laïque dans la mesure où il débuta par la tentative de briser le monopole de la synagogue et des pharisiens sur la direction et l'éducation des masses, sur l'énonciation et le contrôle de toute thèse et demande en accord avec le conformisme des textes sacrés, c'est-à-dire selon les intérêts constitués de la classe dominante. Nous pouvons utiliser à juste titre le terme de laïque pour la phase de critique théorique et de propagande lorsque le Christ prétend, sans entrer dans la carrière hiérarchique des rabbins, des scribes et des docteurs, débattre dans le temple, exercer la médecine, parler à la foule, organiser une école de disciples en dehors des réseaux officiels et des castes traditionnelles. Nous utiliserons le terme de mouvement révolutionnaire quand la masse des esclaves abandonnera tout respect vis-à-vis de Caïphe, d'Hérode, de Pilate et de César et prendra les armes.

Lorsque Pierre, désormais investi de la charge de Chef, veut rattacher la nouvelle doctrine et la nouvelle organisation à la tradition mosaïque pure et par là faire descendre chaque catéchumène chrétien d'un juif orthodoxe et circoncis, il se trouve en contradiction avec Paul qui proclame qu'on peut venir

à la nouvelle doctrine et à la nouvelle Eglise quelle que soit son origine, même barbare et païenne, puisque cette Eglise a coupé tous les ponts avec le régime qu'elle a renversé. A ce moment-là, il est évident que Paul parle encore en tant que laïque tandis que Pierre se comporte en clerc. D'où l'épithète d'imposteur que, comme le rappelle Ubertazzi dans l'*Avanti!*, Paul lança au chef des apôtres, dans sa Lettre aux Galates.

C'est dans ce même sens que sont anti-laïques et que méritent l'épithète rappelé ci-avant, ces ex-marxistes qui prétendent concilier la nouvelle foi révolutionnaire avec la conservation et la défense des traditions propres au régime qui doit être renversé. Ceux qui revendiquent, comme Togliatti la libre-pensée, ou comme Nenni la fête de la brèche ouverte dans la Porte Pia, en excluant de leurs rangs ceux qui se refusent à concevoir la revendication socialiste comme subordonnée à leurs paroles pharisiennes de démocratie, de nation et de patrie.

Et pendant que l'école chrétienne victorieuse met en place dans les siècles du Moyen Age la puissante hiérarchie des prêtres, depuis l'époque de Dante se lèvent les laïques, c'est-à-dire de nouveaux éléments d'avant-garde, expression d'une nouvelle classe naissante, qui prétendent ne pas être exclus de l'étude, de l'enseignement, de la critique, et en contradiction théorique avec les préceptes des écritures chrétiennes et des sanhédryns de l'Eglise. Celle-ci, qui avait monopolisé mais non supprimé la culture, la science et la philosophie, achève dans la scolastique un chef-d'œuvre de système en réunissant ses textes avec les résultats de la pensée classique et avec le savoir aristotélicien transmis par les traducteurs arabes mécréants ; et c'est sur cette tranchée qu'elle attend de pied ferme l'assaut, reflet de la lutte de classe entre la bourgeoisie moderne et l'aristocratie féodale. Et alors nous pouvons faire défiler parmi les laïcs de cette phase historique, les humanistes de la Renaissance, les savants et les philosophes d'Italie, de France et d'Allemagne, les chefs religieux de la Réforme qui introduisent le droit à la critique dans la foi chrétienne (le simple fidèle ayant la possibilité de la développer avec une interprétation différente de celle du clergé), et tout ce mouvement rappelé à maintes reprises.

Avec les révolutions bourgeoises, se constitue dans les principales nations un pouvoir capitaliste qui liquide historiquement cette grande lutte qui se termine par la défaite de l'Eglise. Les convulsions de la lutte une fois dépassées, la nouvelle classe dominante ne se propose plus d'interdire les cultes et de détruire les organisations religieuses, mais elle leur retire petit à petit l'influence qu'elles ont sur l'Ecole, sur la

diffusion des idées sous toutes ses formes, comme la presse, la littérature, le théâtre, etc.

Dans les pays où les Eglises réformées se sont déjà détachées de la papauté romaine, le processus d'aménagement s'avéra être plus facile que dans ceux de religion catholique, où Rome reconnaît toutefois progressivement les nouveaux régimes, tandis que la bourgeoisie place le fait religieux parmi les moyens de défense de sa domination.

Expression de cette dernière, Napoléon, à travers les paroles de France (1) : « Il était trop avisé pour ne pas mettre dans son jeu le vieux Yahvé (le Dieu chrétien) encore puissant sur la terre et qui lui ressemblait par son esprit de violence et de domination. Il le menaça, le flatta, le caressa, l'intimida. Il emprisonna son vicaire, auquel il demanda, le couteau sur la gorge, l'onction qui, depuis l'antique Saül, renforce les rois ; il restaura le culte du démiurge (Yahvé lui-même, dans la terminologie de l'ange rebelle qui parle), fit chanter des Te Deum pour lui et se fit reconnaître par lui Dieu sur la terre, au moyen de petits catéchismes diffusés dans tout l'Empire. Ceux-ci unirent leurs voix, et ce fut un beau vacarme ».

Tout cela n'est que littérature ? mais tellement différente de cette littérature rance et laïque des Hugo et des Carducci !

Aujourd'hui

Dans la société actuelle, la laïcité bourgeoise équivaut à guerre plus déisme. Déjà à l'époque du chahut anticlérical, un des pivots de notre critique au front unique laïque – premier et digne précurseur de tous les autres fronts uniques au travers desquels le drapeau de la Révolution a fini dans le fumier – fut celui-ci : la position anticléricale, le commun dénominateur des résidus laïcistes, conduisait directement à la position patriotique et nationaliste, et ce parce que, en général, elle trahissait l'autonomie de classe, et que, en particulier, elle reflétait la situation italienne.

La présence en Italie, et à Rome, du centre dirigeant de l'Eglise catholique était une des raisons, mais pas la seule, pour laquelle l'Italie, parmi les pays catholiques, ne s'était pas organisée en un seul Etat avant la révolution libérale. Le différend juridique devait se résoudre dans un différend politique et militaire parce que de nature territoriale, étant donné que justement la capitale revendiquée par la bourgeoisie se trouvait dans l'Etat temporel du Pape.

Dans tous les pays, la formule de Cavour : « une Eglise libre dans un Etat libre », théorème de Pythagore du laïcisme qui refait surface aujourd'hui, avait été attaquée par les marxistes révolutionnaires. Si le prolétariat ne peut vaincre qu'en ôtant à la

bourgeoisie la liberté de conserver son Etat, il peut d'autant moins le faire en laissant l'Eglise libre de vivre et d'agir, Eglise que cet Etat bourgeois moderne non seulement défend mais dont il a même défendu les pouvoirs qu'il s'est appropriés.

Quant à la question de la capitale d'Etat du nouveau régime, la position du prolétariat en tant que classe ne pouvait avoir rien de commun avec la tradition bourgeoise, romantique et démocratique, de « Rome ou la mort ! »

C'était depuis lors le cas de dire, comme dans l'épigramme bien connu, que si Turin pleure de désespoir à cause du départ de la Cour, de la même façon que Rome exultera dix ans plus tard à son arrivée, « Florence (2), le gracieux berceau de l'art, s'en fiche quand la Cour arrive ou quand elle part ».

Non seulement les cultes laïcistoïdes du 20 septembre (3) eurent un effet anticlassiste et contre-révolutionnaire certain, et ils servirent d'aliment à la pacotille social-patriotique de la guerre « anticléricale » de 1915 – il est donc normal que Nenni, qui ne fut jamais marxiste, cet ancien va-t-en guerre, ce parrain des vellétés anti-curés des premiers faisceaux mussoliniens, mène la campagne actuelle avec des phrases du genre : « Mussolini, le plus anti-chrétien des Italiens ! » –, mais ils menaient tout droit à l'apologie de la Maison de Savoie. Les mérites de celle-ci furent historiquement infinis ; de même que Pipetto (4), bonne âme, voulait détrôner Benito [Mussolini] avec l'état de siège, son grand-père, surpris, au milieu de ses chevaux, par la nouvelle de la Porte Pia, frappa de sa casquette le cul d'une jument et s'écria dans cette langue qu'il possédait non seulement mieux que l'italien mais aussi que le français ancestral : « *Anca sta balossada m'han fait fé... !* ». L'histoire pousse tous ces clowns de rois, de présidents et de chefs de parti à réciter des rôles dont ils n'ont jamais rêvé.

Et toute cette boue devrait remonter aujourd'hui pour devenir une revendication de classe des ouvriers ; et vider les poches déjà quasiment vides de ces derniers pour entretenir des journaux qui traitent de ces sujets ! Et tout ce conformisme terre-à-terre émétique serait la pensée laïque de notre époque !

De même que Paul fut laïque par rapport à Pierre et Dante par rapport à la Curie romaine, Marx a été pour notre époque un laïque ainsi qu'un savant critique et un interprète révélateur d'une nouvelle classe, qui a osé étudier, chercher à connaître et proclamer la critique des traditions sans détenir aucun poste, aucun titre et sans exiger de prix pour son œuvre. Les clercs d'aujourd'hui ne sont plus les Pii (5), les Leoni et les Benedetti mais les Smith, les Ricardo, les Pareto et les Einaudi entretenus dans leur suffisance pseudo-scientifique par la société

industrielle, par les universités bourgeoises et par les républiques démocratiques.

Lénine, avec les siens, fut un laïque et un combattant de la révolution puisque non seulement il balaya trône et autel, dieu et patrons, mais qu'il brisa le mensonge de la duperie démocratique et de la libre-pensée en réalisant la première dictature de classe. Et Lénine confirma pour toujours dans le domaine critique le non-sens de la liberté de pensée, d'opinion, de science et d'enseignement. C'est également lui qui écrit que le prolétariat ne sera libre de penser que lorsque les salles de réunion, les sièges des associations, les écoles, les universités, les imprimeries des journaux, les théâtres et les cinémas ne dépendront plus de l'organisation et du pouvoir capitalistes. Il ne s'agit pas de libérer les esprits mais de s'emparer de toutes ces positions les armes à la main, en interdisant l'emploi et l'usage aux défenseurs des doctrines traditionnelles, aux prêtres de Yahvé ainsi qu'à ceux du Pluton capitaliste et du Démos prostitué.

On ne peut revenir à l'ombre de la tradition laïque bourgeoise sans renier tout cela, sans trahir le socialisme. Il peut évidemment y avoir sous cette ombre équivoque des personnes qui, comme Nenni, n'ont pas trahi puisqu'elles n'ont jamais professé le socialisme. Parce que, s'il fallait une preuve qu'en revendiquant le laïcisme on se transforme en bourgeois, il y suffirait son langage, lequel déplore explicitement dans l'oubli du 20 Septembre l'humiliation de l'Etat italien, la trahison de la fonction et de la mission de la Nation.

Comment celui qui n'a jamais fréquenté les sections socialistes d'alors pourrait-il savoir qu'on s'interdisait d'aller à cette fête la plus laïquissime justement parce qu'on pensait briser en deux la Nation, en saboter la fonction et la mission, et que l'on rêvait de développer notre fonction et notre mission internationales de classe en humiliant l'Etat de Rome, de la Rome de 1870 ?

Amadeo Bordiga

Battaglia comunista, n° 36, 21-28 septembre 1949

Notes du traducteur

1. France, dont il est fait mention, est certainement Anatole France qui était apprécié de Bordiga.

2. L'allusion à Florence s'explique par le fait que cette ville fut la seconde capitale d'Italie, après Turin et avant Rome. Nous ne savons pas de qui est l'épigramme.

3. Le 20 septembre est le 20 septembre 1870 quand l'armée italo-piémontaise entra dans Rome à travers la brèche de la Porte Pia. Par la suite, le 20 septembre fut fêté par tous les laïcs comme victoire sur le Vatican et sur le cléricalisme.

4. Pipetto est, sauf erreur, le roi Victor-Emmanuel III ; en effet, il est fait mention plus loin de son grand-père, c'est-à-dire de Victor-Emmanuel II. De même que Pippetto (Victor-Emmanuel III) voulait abattre Benito (Mussolini) à l'aide de l'état de siège (au contraire, il misa sur le fascisme et sur Mussolini, le roi donna son appui à l'avènement du fascisme) ; de même un autre roi de la dynastie de Savoie, son grand-père (Victor-Emmanuel II), exalté comme anticlérical par tous les défenseurs de la laïcité, était tout à fait opposé à la prise de Rome. Et c'est en dialecte piémontais qu'il aurait dit la phrase citée dans le texte qu'on pourrait traduire ainsi : « On m'a fait faire aussi cette saloperie. »

5. Les gens dont Bordiga parle plus loin sont les papes Pie IX, Léon XIII et Benoît XV. Einaudi est Luigi Einaudi, économiste libéral ultra-capitaliste, il fut aussi président de la république italienne ; c'est le père de l'éditeur Giulio Einaudi.

Amadeo Bordiga

Le marxisme face à l'Église et à l'État

« Sur le fil du temps » – Texte extrait du site sinistra.net

Hier

Église et État. Vieille question qui revient sans arrêt sur le tapis, surtout dans les affaires politiques italiennes.

Selon la pensée libérale bourgeoise, la religion ne devrait pas être une affaire politique, l'État démocratique devrait admettre toutes les opinions religieuses et traiter de la même manière les citoyens de toute croyance. Mais, de la religion comme affaire idéologique on passe au culte, affaire d'actes collectifs et publics, et à l'Église, organisation associative dotée de hiérarchies et de rouages solides, d'une tradition forte et d'une discipline stricte. Cet organisme déclare ouvertement s'occuper non seulement de la foi et de la prière, mais aussi du comportement et des actions des hommes, lesquelles sont jugées, interdites ou approuvées, et de ce fait il est impossible de distinguer entre action et comportements individuels et collectifs, privés et publics.

Cette formule utopique d'un État neutre en matière de foi religieuse et d'une Église neutre en matière de politique intérieure et internationale, formule contredite de façon criante par les siècles d'histoire de chaque nation, n'a jamais pu satisfaire la bourgeoisie elle-même. Tout le monde sait que, pour parvenir au pouvoir, elle a dû vaincre la résistance déclarée de l'appareil ecclésiastique qui, au Moyen Âge, revendiquait le droit de distribuer les charges publiques, d'investir et de couronner rois et empereurs.

La lutte pour la révolution libérale fut avant tout une lutte contre les Églises et aussi, tant qu'elles se montrèrent intransigeantes, une lutte contre le principe religieux lui-même. Les libéraux naquirent athées, puis, au fur et à mesure que la classe qu'ils représentaient détenait le pouvoir de manière durable et devenait conformiste, ils admirent la religion mais conservèrent plus ou moins longtemps leur anticléricalisme

originel, spécialement dans les pays catholiques et surtout en Italie.

Là, l'Eglise non seulement voulait, comme partout, intervenir dans les affaires de l'Etat, mais elle était elle-même un Etat et gouvernait le territoire romain. Le libéralisme italien voulait conclure la longue lutte qu'il a menée pour lui ôter le pouvoir temporel par des formules du type : l'Eglise libre dans l'Etat libre et la religion catholique religion d'Etat, tout en tolérant les autres cultes. Pendant longtemps, le Vatican refusa les termes du compromis.

La position du prolétariat et de sa théorie, le marxisme, est très claire en la matière. En plaçant dans l'économie et les faits sociaux la base des luttes politiques et des idéologies qui en sont le reflet, elle considérait pleinement la religion comme un fait politique et une idéologie dérivée de la même façon de la base sociale, elle traitait les différentes Eglises comme des organisations politiques qui, de plus, ont des fonctions toujours solidaires avec les résistances des classes dominantes, même dans les périodes historiques où les reflets des rebellions sociales durent prendre le visage de schismes religieux (on pourrait citer en exemple la naissance même du christianisme et le mouvement de la Réforme).

En plus de la critique théorique qu'il fit de toute interprétation religieuse de la nature (que la pensée bourgeoise avait déjà tentée) et des rapports sociaux et historiques, le socialisme reconnut partout dans la religion et dans l'Eglise des forces qui, dans la lutte contre la bourgeoisie, seraient directement et intégralement alliées avec celle-ci.

Malgré cela, dans beaucoup de pays et spécialement en Italie, on évalua de façon erronée les survivances de l'anticlérisme bourgeois de type maçonnique : cela déboucha sur la tactique des alliances de bloc et, en intervertissant le processus de conversion des forces les plus puissantes du capitalisme de la lutte contre l'Eglise à l'alliance avec elle, sur l'illusion de la lutte d'une bourgeoisie anticléricale avancée contre les couches rétrogrades et réactionnaires, alors que la tendance politique la plus réactionnaire qui est en circulation depuis des décennies est justement, à la lumière de la véritable critique marxiste, le libéralisme maçonnisant complètement dépassé et décrépit.

Cette méprise et la ruineuse nostalgie d'une lutte démocratique de bloc ont tout envahi à nouveau lorsque Mussolini réalisa, avec le traité du Latran, la paix en Italie entre le capitalisme moderne et l'organisation religieuse.

Aujourd'hui

Il est devenu évident qu'il s'est agi d'un rapprochement définitif entre les deux forces politiques parallèles de l'Etat capitaliste et de l'Eglise, étant donné qu'aucun des partis qui ont contrecarré le fascisme et lui ont succédé au pouvoir n'a proposé ou ne propose l'abandon de cette conciliation.

Le processus qui y a conduit a commencé sous Giolitti avec l'intervention des catholiques dans la lutte politique pour faire face au socialisme révolutionnaire ; il s'est développé ensuite avec la naissance du Parti populaire qui collabora au début avec ce fascisme dont personne ne prenait au sérieux certaines des attitudes anti-curés et le passage à l'huile de ricin de quelques prêtres considérés comme neutralistes, c'est-à-dire (quel étrange hasard) ennemis de ces puissances occidentales contre lesquelles le fascisme partit par la suite en croisade... Le processus de conciliation en question s'est perfectionné après la période fasciste et la guerre, avec la formation de la Démocratie chrétienne qui fut reconnue comme *magna pars* de cette grosse ânerie qu'on appelle la Résistance, acceptée comme alliée syndicale et de gouvernement par nos prétendus communistes et socialistes, et finalement installée à un pouvoir quasi exclusif.

Que toutes les idéologies en faillite de la pitoyable bourgeoisie italienne convergent dans ce fatras indigne, est démontré par le fait qu'on retrouve malgré tout dans ce gouvernement, apprécié hautement par le Vatican autrefois bombardé régulièrement à coups de canons rhétoriques, des partis directement engendrés par les blocs maçonniques ou libéraux, républicains mazzinistes et socialistes ultra-droitiers. Il y a donc de quoi rire lorsque, dans la même journée, le chef catholique du gouvernement a fait visite au Pape pour célébrer l'anniversaire de la pacification mussolinienne et que pendant ce temps on fêtait également le centenaire de la très bourgeoise, certes, mais étant donné la situation de l'époque, très radicale république romaine qui chassa pour un temps de l'Urbe Eglise et Etat pontificaux (et dire que Pie IX avait tout d'abord joué la carte libérale et constitutionnelle !). Le pape est pape et roi, et donc à abhorrer trois fois ! – déclamait le bourgeois italien, le bourgeois le plus dégonflé de l'histoire ; pourtant, il leva ses mains sacrilèges sur sa personne sacrée, et, après cent ans d'un cycle glorieux, ayant préservé avec des fastes partisans les loges et les sacristies, il fondait ce chef d'œuvre de la république (toute romaine) vaticano-kremlino-quirilinesque, héritière légitime de la solution historique donnée par le fascisme à la vieille question des relations entre Etat et Eglise.

C'est pourquoi les staliniens sont les derniers à être en droit de s'indigner et de s'étonner de l'idylle avec le Vatican. Ils sont

indignés à propos d'une seule chose, c'est de rester en dehors du pouvoir ; ils ne sont en colère que parce que c'est leur heureux concurrent électoral, et non pas eux, qui est allé baiser la pantoufle. Non seulement, s'ils conquéraient le pouvoir légal de l'Etat bourgeois en Italie, ils n'en changeraient pas la politique ecclésiastique et religieuse, mais ils seraient également prêts à accepter des places dans un gouvernement de collaboration avec les catholiques, comme ils le postulent sans cesse.

Et même dans les pays où, pour des raisons contingentes, ils luttent politiquement avec les forces des Eglises, leur pulsion invétérée à changer de principes les conduit à soutenir dans la polémique qu'ils sont prêts à admettre la liberté religieuse pour une Eglise qui ne ferait pas de politique et qu'ils ne combattent pas le clergé comme un allié nécessaire du capitalisme. Plus, ils iraient jusqu'à se fabriquer une religion et une église qui fassent leur politique.

L'imbroglio s'éclaircit lorsqu'on comprend qu'ils sont eux-mêmes des alliés du capitalisme.

Battaglia Comunista n° 7, 16-23 février 1949

Le prolétariat ne se nourrit pas de curés

Ce texte a été publié en italien sous le titre *Anarchismo e socialismo* le 18 janvier 1936 et en français dans les **Œuvres choisies de Camillo Berneri, parues aux Editions du Monde libertaire en 1988. Nous en publions des extraits. Les coupures sont indiquées par (...). (*Ni patrie ni frontières*).**

« (...) Eh bien, je déclare, bien que je ne pratique aucun culte et ne professe aucune religion, que je n'en serais pas moins, dans le cours de la révolution italienne, à côté des catholiques, des protestants, des juifs, des Grecs orthodoxes, chaque fois que ceux-ci revendiqueront la liberté religieuse pour tous les cultes. Considérant que j'ai eu l'occasion de constater que mon attitude et mes propos ne recueillent pas l'assentiment général de mes camarades de foi et de lutte, je crois utile d'expliquer mon opinion sur la question, et je le crois utile d'autant plus qu'au-delà de la valeur du principe, j'aperçois des erreurs révolutionnaires porteuses à mon avis de dommages et de dangers très graves. Chaque intellectuel devrait (...) prendre comme devise les mots de Voltaire « Monsieur l'Abbé, je suis convaincu que votre livre est plein de bêtises, mais je donnerai la dernière goutte de mon sang pour vous assurer le droit de publier vos bêtises. »

Aucun anarchiste, dis-je, ne peut repousser ce principe sans cesser d'être anarchiste. Quand, au cours du dernier congrès mondial de l'AIT, je disais aux délégués espagnols qu'il fallait considérer l'anticléricalisme défendu par la CNT et par beaucoup d'éléments de la FAI comme non anarchiste, borné et fou, et que l'un des facteurs de succès des courants fascistes espagnols était cet anticléricalisme, j'avais sous les yeux un texte de délibération rédigé par les anarchistes espagnols où l'on préconisait l'interdiction des pratiques cultuelles tout en

tolérant les sentiments intérieurs (comme si ces sentiments n'étaient pas totalement libres sous le talon de Mussolini, comme celui de Hitler et de Staline). L'anticléricisme prend souvent le caractère de l'Inquisition... rationaliste. Un anticléricisme non libéral, quelle que soit sa coloration d'avant-garde est fasciste. Non seulement fasciste, mais pas très intelligent.

Malatesta a toujours réprouvé les fanatiques... de la Libre-pensée. En rapportant cette nouvelle parue dans un journal anarchiste (« À Barcelone, une bombe a éclaté dans une procession religieuse, faisant quarante morts et on ne sait combien de blessés. La police a arrêté plus de 90 anarchistes avec l'espoir de mettre la main sur l'héroïque auteur de l'attentat »), Malatesta commentait ainsi, dans le numéro unique de *L'Anarchia* (août 1896) : « Aucune raison que la lutte pourrait justifier, aucune excuse, rien ; est-il héroïque d'avoir tué femmes, enfants, hommes sans défense parce qu'ils étaient catholiques ? Cela est déjà pire que la vengeance : c'est la fureur morbide de mystiques sanguinaires, c'est l'holocauste sanguinaire sur l'autel de Dieu ou d'une idée, ce qui revient au même ; ô Torquemada ! ô Robespierre ! » Leandro Arpinati (1), à l'époque où il se disait anarchiste, était spécialisé dans la dispersion des processions rouges à Bologna et ailleurs. Mussolini, de bouffe-curés qu'il était est devenu « l'homme de la Providence ». Podrecca (2), directeur d'âneries du journal *L'Asino* (« l'âne »), est devenu fasciste et grenouille de bénitier.

L'anticléricisme grossier en vogue en Italie jusqu'en 1914 a exécuté les volte-faces les plus spectaculaires. Il ne pouvait en être autrement puisqu'à la virulence sectaire s'ajoutaient la superficialité intellectuelle et le marchandage de la culture.

L'anticléricisme en Italie était fasciste quand il interdisait les sonneries de cloches, quand il envahissait les églises, quand il bousculait les prêtres dans les rues, quand il falsifiait l'histoire, quand il s'appuyait sur les faux témoignages d'enfants mythomanes ou de parents cupides pour démasquer un prêtre « cochon » de plus, quand il niait la liberté d'enseignement, quand il rêvait d'interdire aux croyants toute liberté de rite et de culte.

Les résultats ont été ceux que l'on connaît. Les communistes, qui aujourd'hui flirtent avec les chrétiens révolutionnaires de France et avec les chrétiens communistes de Yougoslavie, et qui utilisent Miglioli (3) comme miroir aux alouettes démocrates-chrétiennes de chaque pays, contribuèrent en 1919 et en 1920 avec les socialistes extrémistes, à pousser le Partito popolare (catholique) vers l'alliance avec le fascisme. Les républicains,

oubliant Mazzini là où ils étaient majoritaires, tombèrent eux aussi dans l'anticléricalisme grossier et accablant. La subversion et le rationalisme démocrate maçonnique furent en Italie cléricalement anticléricaux.

Urbain Gohier écrivait dans l'un de ses perspicaces articles (*Leur République*, Paris 1906) : « Le cléricalisme n'est pas l'attachement fanatique à un dogme donné ou à certaines pratiques, c'est une forme particulière de la pensée, qui s'exprime surtout par l'intolérance. La plus grande partie des soi-disant anticléricaux d'aujourd'hui sont des cléricaux protestants ou des cléricaux juifs, qui combattent la religion catholique au profit de la leur ; ou bien des sectaires maçonniques encombrés de vains préjugés, de vaines cérémonies et de bibelots encore plus ridicules que ceux du clergé. Leurs principaux meneurs sont des ex-prêtres ou des ex-moines qui ne peuvent pas se débarrasser de leurs habitudes mentales acquises précédemment et qui rétablissent dans la Libre-pensée des Noël païens, des Pâques socialistes, des baptêmes civils, des communions et surtout des excommunications, et remplacent les jeûnes, les évangiles, les credos, les catéchismes et les billets de confession par des banquets. » Cette catégorie de prêtres de la Libre-pensée a prévalu en Italie comme en France et en Espagne. En Italie, aucune revue « rationaliste » n'a eu l'importance culturelle de la *Civiltà cattolica* des jésuites, de la *Rivista neotomistica* des catholiques, du *Bylichnis* des protestants, du *Coenobium* spiritualiste. Les plus sérieux des historiens des religions en Italie ont été prêtres catholiques ou protestants, et il n'y a pas eu un seul « rationaliste » qui ait la préparation culturelle, en matière religieuse, d'un Turchi, d'un Fracassini, d'un Bonaiuti, etc. En Italie, il y avait encore en 1919 et en 1920, le scandale des revues comme *Satana* de Rome, dirigée par des ânes présomptueux qui critiquaient la religion avec des arguments ridicules et qui publiaient des articles d'une pauvreté d'idées et de documentation qui faisait pitié.

A l'ignorance et la stupidité de cet anticléricalisme faisait pendant l'intolérance qui, en France, sous l'hégémonie franc-maçonnique, conduisait à exclure des universités des prêtres de grande valeur uniquement parce qu'ils étaient prêtres. Ainsi, une chaire fut refusée au père Scheil, une des plus grandes autorités en matière d'assyriologie. De lui, Morgan dit dans son traité *Les premières civilisations* : « Aujourd'hui en Europe, on peut à peine compter quatre ou cinq savants de ce type dont l'opinion fait autorité, et parmi eux, il y a V. Scheil que j'ai eu la chance et l'honneur d'avoir comme collaborateur pour mes travaux en Perse. Son nom restera pour toujours lié à sa magistrale

traduction des lois d'Hammourabi et au décryptage des textes élamites, véritable tour de force accompli sans l'aide d'un bilingue. » Les anticléricaux ne s'émouvaient pas du tout du fait qu'à un savant de réelle valeur fût refusée la chaire d'assyriologie au Collège de France, parce qu'à leur avis, un prêtre n'aurait pas eu l'impartialité nécessaire pour traiter des matières qui ont à voir avec les études bibliques.

J'ai eu comme professeur d'histoire des religions, à l'université de Florence, le professeur Fracassini, qui était prêtre, et, dans le cercle des études philosophiques de cette ville, j'ai eu l'occasion d'écouter certaines conférences du professeur Bonaiuti, prêtre lui aussi. Eh bien, je n'hésite pas à déclarer que je n'ai jamais entendu traiter des questions religieuses avec moins de préjugés philosophiques, avec une plus grande rigueur scientifique, avec une plus grande netteté.

Si presque tous les anticléricaux refusent de croire qu'il puisse y avoir des prêtres intelligents, cultivés et exerçant sérieusement et honnêtement leur fonction, de ministre du culte catholique, protestant ou juif, cela signifie que presque tous les anticléricaux sont, à leur façon, des cléricaux. L'anticléricisme, déjà philosophiquement pauvre et scientifiquement tracassier et superficiel, a été en outre en Italie, et est encore en France et en Espagne, borné dans sa perception du problème social.

Le « danger clérical » a été utilisé en Italie comme substitutif par la bourgeoisie libérale et par le radicalisme ; en France, depuis 1871, la lutte contre l'Église a permis à la bourgeoisie républicaine d'éviter les réformes sociales. En Espagne, le républicanisme à la Lerroux (4) a joué, lui aussi la carte de l'anticléricisme, qui, mis en pratique par la gauche, a permis à la coalition catholique fasciste de se développer. Il faut en finir avec cette spéculation. Le prolétariat ne se nourrit pas de curés. Et les révolutionnaires socialistes savent que la hiérarchie et les privilèges de l'Église sont une chose, et que les sentiments religieux et les cultes en sont une autre. Le droit au baptême ne peut être mis sur le même plan que les garanties pontificales. Les couvents franciscains ne peuvent pas être pris pour la banque catholique. Le prélat fasciste ne peut être confondu avec le prêtre qui ne s'est jamais plié au fascisme. Les organisations syndicales catholiques se sont démontrées capables, comme en Lomellina, de grèves, de sabotages, d'occupations de terres, et dans la révolution de demain, il serait stupide de se mettre à dos, à cause d'un jacobinisme anticlérical, une grande partie du prolétariat rural en mesure d'entrer dans le jeu des forces révolutionnaires et socialistes.

Les anarchistes doivent avoir foi dans la liberté. Quand l'instruction sera ouverte à tous, quand la misère du prolétariat aura disparu, quand les classes moyennes se seront modernisées, le clergé ne pourra plus, une fois perdus ses privilèges de caste, remplir entièrement ses fonctions. Déjà, dans l'après-guerre, les séminaires étaient dépeuplés et, souvent, il y avait de jeunes prêtres qui, une fois le titre professionnel obtenu, jetaient leur soutane aux orties. Quand, dans chaque village, les cercles culturels, les cercles récréatifs, les associations sportives et de théâtre amateur, le cinéma, la radio, etc., éloigneront la jeunesse de l'Église et des cercles récréatifs catholiques ; quand une vie de couple plus harmonieuse permettra à la femme d'échapper aux charmes de la confession et au besoin de réconfort religieux ; quand face au dogme il y aura la chaire du maître et que le prêtre ne sera plus appelé à pontifier mais à un débat public et ouvert ; quand, enfin, le grand souffle de la révolution aura balayé presque tous les éléments qui renforcent et corrompent le clergé et qui se soumettent à son pouvoir : l'ignorance de l'enfance, la jeunesse sans horizons, la féminité frustrée et avide de soutien moral, alors qu'en sera-t-il du « danger clérical » ?

Quand la révolution aura gagné les esprits, les églises ne seront plus que les monuments d'une puissance abattue, comme l'arc impérial et les châteaux féodaux ; leurs cloches seront silencieuses, leurs nefs vides de chants liturgiques, leurs autels dépouillés d'or et de cierges. Mais tant qu'elle sera victorieuse sur les choses, muette et travestie sous le regard inquisiteur des Jacobins, vaincue et dispersée en apparence, mais sous les cendres plus que jamais vivante, l'Église ressuscitera tôt ou tard, peut-être renforcée. L'anticléricalisme anarchiste ne peut être ni antilibéral ni simpliste.

Camillo Berneri (1936)

Notes

1. Leandro Arpinati (1892-1945). Socialiste, puis anarchiste, il adhère à l'Union sacrée en 1913 puis se rapproche de Mussolini à la fin de la guerre. Se rend tristement célèbre par ses expéditions punitives contre les ouvriers de la région de Bologne. Tué à la libération par les partisans communistes.

2. Guido Podrecca (1864-1923). Journaliste socialisant, il fonde en 1893 l'hebdomadaire *L'Asino* spécialisé dans la propagande anticléricale superficielle et vulgaire. Partisan de la guerre contre l'Autriche, il devient l'un des plus proches collaborateurs de Mussolini.

3. Guido Miglioli (1879-1954). Syndicaliste catholique proche du Parti communiste, il travailla étroitement avec ce parti dans son exil en France.

4. Garcia Lerroux (1864-1949). Homme politique espagnol de tendance radicale, il assuma à plusieurs reprises des responsabilités dans le gouvernement de la république espagnole.

Devons-nous baisser la garde face aux religions ?

Dans une « Note inédite sur l'agnosticisme » que l'on trouve sur le site italien <http://www.socialismolibertario.it> Camillo Berneri écrit : « Un athée n'est pas obligatoirement un fanatique, mais il le devient chaque fois qu'il veut démontrer, avec de prétendues preuves, l'inexistence d'une entité dont l'existence ou la non-existence n'est soutenable que dans le domaine de la pure métaphysique ».

Cette citation éclaire sans doute un peu plus la position défendue par Berneri dans le texte reproduit ci-dessus, du moins sur le plan philosophique. L'auteur défend quatre principes importants selon lui :

- il est préférable de bien connaître la religion avant de la dénoncer (nous ajouterions : aujourd'hui, il est préférable de bien connaître la religion – catholique ou musulmane – avant de vanter les vertus d'une « théologie de la libération » ou un « féminisme islamique » imaginaires...)

- il faut critiquer la religion en respectant les individus qui croient en Dieu ;

- on doit établir une différence entre les institutions religieuses réactionnaires qui exercent un pouvoir politique ou financier et les croyants voire les prêtres qui s'engagent dans les luttes sociales du côté des travailleurs ;

- il faut respecter la liberté des cultes et la liberté d'expression des croyants.

Et pour illustrer sa position il cite un certain nombre d'actes criminels ou de propos imbéciles de certains anticléricaux – anarchistes, ou pas.

Dans l'ensemble, on ne peut qu'être d'accord avec la prudence que prône Camillo Berneri en matière de critique antireligieuse et d'anticléricisme.

Mais si l'on prend quelques exemples actuels, on voit que la question est plus complexe.

Il est évident, et on peut le constater tous les jours en France depuis qu'ont commencé les débats sur le port du hijab, qu'être partisan de la laïcité, ou être anticléric n'a pas grande signification en soi. Un certain nombre de gens très virulents contre le port du « voile islamique » à l'École sont en fait des

individus d'extrême droite, des racistes qui s'ignorent, ou simplement des individus intolérants – ce que Berneri appelle des « non libéraux » ou des « antilibéraux », ce qui signifie pour lui des adversaires de la liberté – et non des adversaires du libéralisme économique !

De même, parmi les partisans de la laïcité en France, on sait qu'il existe des alliances douteuses entre des anarchistes, des trotskystes et des francs-maçons au sein d'associations qui prétendent défendre la « Libre-pensée » – tout comme en Italie au début du XX^e siècle.

Mais toutes ces mauvaises raisons d'être antireligieux ou anticlérical annulent-elles les excellentes raisons de défendre une philosophie matérialiste athée ?

Certes l'anticléricalisme peut être une arme de la bourgeoisie pour faire diversion par rapport aux questions sociales. Mais le cléricalisme et l'obscurantisme religieux aussi. Certes il existe des croyants, voire des prêtres qui prennent des positions politiques justes, voire participent à la lutte de classe du bon côté, mais ce n'est jamais le cas des autorités religieuses qui font toujours corps avec l'ordre établi.

Beneri écrit qu'il faut « avoir foi dans la liberté ». Il a raison. C'est pourquoi les révolutionnaires doivent défendre la liberté d'expression et la liberté de culte même de ceux qui considèrent que les athées mourront tous en Enfer et qui ne défendent jamais les révolutionnaires quand ces derniers sont victimes de la répression étatique.

Mais on pourrait lui rétorquer que défendre la « liberté » dans l'absolu, pour ne pas faire le jeu du fascisme (décidément l'argument aura une belle postérité !) ou, plus simplement, pour ne pas avoir un comportement intolérant qui renforcera l'obscurantisme religieux, une telle attitude peut aussi amener un « libertaire » à se trouver en très mauvaise compagnie. Et c'est malheureusement inévitable.

On a pu voir, lors du procès de l'UOIF et de la Mosquée de Paris contre *Charlie Hebdo*, que les défenseurs de la liberté d'expression ont reçu en dernière minute des soutiens fort encombrants. Auraient-ils dû se laisser museler ou changer de position parce que Sarkozy ou Bayrou manifestaient leur soutien ? Besancenot aurait-il dû renoncer à se présenter aux élections présidentielles de 2007 parce que le président de l'UMP a démagogiquement fait savoir qu'il était prêt à l'aider à obtenir ses 500 signatures ?

Ou, situation plus complexe et délicate encore, devons-nous éviter toute critique des implications politiques et sociales réactionnaires de la religion musulmane, sous prétexte que Le

Pen et de Villiers, ou les grands médias, font de la « critique » de l'islam un fonds de commerce juteux ?

Dernier point contestable dans l'argumentation de Berneri, et que l'on retrouve chez toutes sortes de courants radicaux. Les discours mous ou « agnostiques » des révolutionnaires, anarchistes ou trotskystes, vis-à-vis de la religion, reposent toujours sur l'illusion que l'éducation (publique et militante), d'abord la révolution ensuite, rendront les Eglises et les croyances religieuses magiquement obsolètes, comme en témoignent les dernières lignes lyriques de l'article reproduit ci-dessus.

Malheureusement, la révolution mondiale n'a pas encore eu lieu. Donc il nous est difficile de savoir ce qui se produira après. Quant au pouvoir miraculeux de l'instruction publique et de l'activité culturelle et politique du mouvement ouvrier sur la conscience des masses, on n'a malheureusement pas constaté, du moins dans les zones les plus développées et riches de l'humanité où une fraction non négligeable de la population bénéficie de la possibilité d'étudier jusqu'à au moins 18 ans, un rapport de cause à effet entre hausse du niveau de l'instruction, baisse radicale du niveau de fréquentation des Eglises et surtout baisse des pratiques superstitieuses de tous ordres. Si la France est le pays d'Europe (et même du monde industriel développé) qui compte le plus d'athées au kilomètre carré, le moins qu'on puisse dire est que l'influence sociale, politique et intellectuelle des Eglises et des sectes continue à y prospérer.

Une raison de plus pour que les athées matérialistes ne baissent pas la garde...

Y.C.

Sur la religion

Ce texte est extrait du livre d'Anton Pannekoek *Les conseils ouvriers*, traduit à partir de la version anglaise par le groupe Informations et correspondance ouvrières et publié aux éditions Béliaste en 1974 (*Ni patrie ni frontières*).

La religion est la plus vieille et la plus enracinée des idéologies qui jouent encore un rôle aujourd'hui. De toujours, la religion a été la forme sous laquelle les hommes ont exprimé cette conscience que leur vie était dominée par des forces supérieures et incompréhensibles.

Dans la religion se manifestait l'idée d'une cohérence profonde entre l'homme et le monde, entre l'homme et la nature, entre l'homme et les autres hommes. Avec le développement du travail, des divers modes de production, de la connaissance de la nature, avec les changements sociaux et l'évolution des rapports entre les hommes, les conceptions religieuses se modifièrent.

Celles d'aujourd'hui se sont surtout formées il y a quatre siècles au cours de la lutte de classes violente que connut la période de la Réforme. Lutte de la bourgeoisie montante et du Capital commercial contre la domination moyenâgeuse de la propriété foncière, lutte des paysans contre l'exploitation par les nobles et le clergé, elle prit aussi une forme religieuse.

A cette époque, on connaissait mal la nature comme la société, et la soumission profonde qui en résultait conduisait également à cette conception qu'une puissance surnaturelle domine et le monde et l'humanité. Mais cette conception variait avec le milieu, la misère et les besoins de la vie du croyant : telle pour le riche et le petit bourgeois, autre pour le prince et le prélat, autre pour le paysan, autre encore pour le prolétaire des villes.

Et l'organisation en chapelles de croyances et de confessions différentes n'est pas sans rappeler celle des partis politiques au XIX^e siècle, avec leurs programmes différents, exprimant les intérêts et les oppositions de classe d'alors. Changements de croyances, formations d'Eglises nouvelles, autant de formes d'une lutte sociale pleine de passion. Lorsqu'en 1752 les villes

hollandaises se soulevèrent contre l'Espagne et mirent à leur tête Guillaume d'Orange, elles le firent en abandonnant l'Eglise catholique pour rejoindre l'Eglise calviniste. Les formes et les noms que prirent les diverses confessions, la manière dont la religion se présenta, alors comme plus tard, se rattachent bien entendu aux formes moyenâgeuses et primitives du christianisme. Mais leur contenu profond, leur caractère essentiel, fut déterminé par la naissance de la société bourgeoise, celle de la production de marchandises.

Les forces qui dominaient la vie de l'homme n'étaient plus des forces de la nature – car celles-ci étaient déjà, dans une certaine mesure, maîtrisées par la nouvelle forme de travail qui se développait – mais des forces sociales encore inconnues. Les producteurs sont contraints de transformer les marchandises qu'ils produisent en argent. Savoir si tel producteur peut les vendre et combien dépend d'une instance hors d'atteinte de sa volonté, le marché et ses prix, déterminés par l'ensemble de la production sociale et par la concurrence.

Quels que soient son zèle et son habileté, il peut s'appauvrir et même disparaître, comme réussir et s'enrichir. Cette puissance qui le domine, c'est la marchandise transformée en argent, concentrée sous forme de capital. Il n'est plus maître de son sort : « l'homme propose et Dieu dispose ». Mais ce n'est plus comme autrefois, où c'était l'être intime qui était en cause et qu'une puissance physique pouvait élever ou abaisser ; il s'agit maintenant des actes les plus minimes de l'esprit, de la pensée, du calcul, de la volonté, de la passion ; il s'agit de la puissance spirituelle qui domine l'activité sociale. Et cette société est unique en dépit des différences entre peuples et races : le commerce en lie les diverses parties, en fait un tout homogène.

Par conséquent, il n'y a qu'un dieu, un pur esprit tout-puissant, qui règne sur le monde et décide du sort des hommes selon son bon plaisir. Ainsi s'exprime, dans les conceptions religieuses des bourgeois, l'expérience profonde qu'a ce monde des forces sociales qui le dominant.

Mais l'influence du mode de production bourgeois n'est pas moindre sur la conscience morale des hommes, que sur leurs conceptions spirituelles. Les producteurs libres sont indépendants les uns des autres ; chacun pour soi dans cette concurrence effrénée. L'égoïsme est la condition première de l'existence : qu'il vienne à faire défaut et on risque d'être écrasé dans cette lutte implacable de chacun contre tous et de tous contre chacun. Pourtant, les producteurs forment un tout incohérent : ils ont besoin les uns des autres et travaillent pour leurs besoins réciproques. La vente et l'achat les lient : en dépit

de toutes les luttes qu'ils se livrent, ils forment une communauté. Et communauté cela signifie que le caprice de chacun est limité par des règles indispensables. Aucun échange régulier de marchandises ne peut se faire si chacun se laisse guider par le bon plaisir de son égoïsme personnel : les échanges réciproques exigent que l'on se conforme à certaines règles de comportement, que l'on sache ce qui est permis et ce qui ne l'est pas.

Sans de telles normes, qui fixent l'honnêteté et la bonne foi, aucun commerce durable n'est possible. Il va sans dire que ces règles ne sont pas toujours respectées par tout le monde. Au contraire, si l'intérêt personnel et les besoins de l'autoconservation l'ordonnent, on les violera, plus ou moins selon les cas. Mais vient-on à le faire qu'on sait qu'on le fait et on n'en garde pas moins présente à la conscience cette norme générale, considérée comme ordre moral éternel. Ce conflit entre l'intérêt personnel et l'intérêt social commun, entre l'acte et la règle, est la manifestation, dans le domaine de l'éthique, de l'ambiguïté interne du monde bourgeois. La loi morale – selon Kant – ne règne pas parce qu'elle est obéie, mais justement parce qu'elle ne l'est pas. Cette loi n'est pas un fait pratique, mais la conscience intérieure de ce qu'il faut faire. Dans la société bourgeoise domine cette idée que, dans ce monde, l'homme ne peut survivre qu'en péchant contre les règles de la morale. Et c'est bien de péché qu'il s'agit car les forces spirituelles, dont on ne connaît pas l'origine sociale, sont ressenties comme des émanations divines : la loi morale est un ordre venu de Dieu. Et toute offense envers cette loi morale est une offense envers Dieu.

Un problème domine toute la pensée religieuse des siècles passés : comment le pécheur peut-il se racheter devant Dieu, comment peut-il obtenir son salut, comment peut-il éviter la punition qu'il a méritée ? Plus tard, les critiques du XIX^e siècle ont posé cette question pleine de logique : en quoi et pourquoi serait-il nécessaire que l'homme ait besoin d'une rémission de ses prétendus péchés, puisque le Créateur lui-même doit être tenu pour seul responsable de sa créature ? Et ils se moquaient à juste titre des étranges élucubrations d'une théologie subtile qui cherchait à faire de tout ça une construction intelligible. Mais ils oubliaient ce fait incontestable, que, dans cette période, l'idée de péché était des plus solides et qu'on ne pouvait l'extirper par des raisonnements. Ceci prouve que cette notion avait une origine profondément ancrée dans la société ; elle tirait sa force, tant à l'époque de la Réforme que dans la période ultérieure, des

contradictions de la bourgeoisie, c'est-à-dire des contradictions de la production bourgeoise.

Les luttes religieuses au siècle de la Réforme, formes idéologiques prises par la lutte de classes à cette époque, trouvèrent leur expression théologique dans les discussions sur la Grâce. Dans les pays méridionaux où la bourgeoisie était peu puissante, où régnaient des monarques absolus et où se maintenaient, voire même se renforçaient en se dotant d'une nouvelle organisation, le pouvoir central et l'appareil d'une Eglise catholique moyenâgeuse, cette Eglise affirmait que le salut ne pouvait être obtenu sans elle, qu'il exigeait une soumission totale au clergé. Au contraire, les bourgeois de l'Europe occidentale, dont la puissance allait croissante et qui étaient prêts à conquérir le monde nouveau qui s'ouvrait devant eux, affirmèrent leur liberté par l'intermédiaire de la doctrine protestante qui voyait la Grâce comme un résultat de la foi personnelle, sans avoir à faire appel à des prêtres.

En Allemagne où la résistance inévitable à l'exploitation de Rome coïncidait avec le début d'un déclin économique, la foi prit la forme luthérienne, d'une soumission aux ordres des princes. Les paysans pauvres, exploités à mort, et les prolétaires ne se sentaient guère créatures de Dieu, mais plutôt des victimes en ce monde, et ils se considéraient comme chargés d'un devoir sacré : établir sur terre le royaume de Dieu, celui de l'égalité et de la justice. Toutes ces différences religieuses s'incarnaient en autant de doctrines théologiques qui traduisaient les différences et les oppositions entre classes et couches sociales : mais ces différences leur étaient inconnues en réalité ; ils n'en percevaient pas cette origine sociale, bien qu'au XVI^e siècle se soient succédées, au cours d'une lutte des classes acharnée, guerres, révolutions et contre-révolutions.

Lorsque ces luttes s'apaisèrent, un nouvel ordre s'établit ; les différences et oppositions perdirent de leur acuité ; les Eglises se sclérosèrent en petits groupes et se dogmatisèrent ; elles recrutèrent toujours dans les mêmes familles : on y entra en naissant et les limites entre les diverses Eglises étaient en fait le résultat de luttes et de guerres d'autrefois, tandis que leur solidité et leur cohésion étaient le résultat de la tradition et de la solidarité de leurs membres. Mais, à l'intérieur de chaque petit groupe, se développaient de nouvelles contradictions de classes : dans chaque Eglise, les siècles suivants virent cohabiter riches et pauvres, propriétaires terriens et fermiers, bourgeois et ouvriers. Toutefois dans les temps qui suivirent immédiatement la Réforme, les différences de classes ne se manifestèrent que sous la forme de différence de croyances et par des luttes pour ces

croyances. Mais pour les riches bourgeois, la religion ne revêtait plus une telle importance, elle jouait un rôle beaucoup plus faible que pour les petits bourgeois et les paysans appauvris et opprimés et par conséquent, était beaucoup plus tolérante. Chez ces derniers, elle prit des formes exaltées et fanatiques (comme, par exemple, les Piétistes allemands, les Réformés hollandais et les Méthodistes anglais) et cela put mener dans certains cas, à une scission de l'Église initiale.

Au XVIII^e et au XIX^e siècle, la lutte de la bourgeoisie pour le pouvoir prend parfois la forme d'un combat idéologique contre la religion traditionnelle. En effet, la puissance des princes, des nobles et du clergé s'appuyait sur une doctrine religieuse, sur l'autorité d'une Église (en fait de l'Église catholique) qui garantissait le caractère sacré des vieilles institutions. Souvent l'Église, comme dans la France d'avant la Révolution de 1789, était le propriétaire terrien le plus important ; l'expropriation de ses terres, leur nouvelle allocation aux paysans, préalable à l'exploitation capitaliste, fut, pour la bourgeoisie, la première source de richesse. Elle eut recours aux sciences de la nature, et favorisa leur développement car elles étaient à la base de la technologie et du machinisme industriels, mais elle ne manqua pas de les utiliser aussi dans sa lutte idéologique, car les lois de la nature qu'elles découvraient montraient qu'il était impossible de s'en tenir aux conceptions primitives de la religion traditionnelle et de la vérité consacrée. Ainsi suivait-elle ses intérêts du moment en utilisant la connaissance nouvelle contre les vieilles doctrines, et cherchait-elle à soustraire les vastes masses petites bourgeoises et paysannes à l'influence de l'Église et à les ranger à ses côtés. En faisant passer ces masses de la croyance en l'Église à la croyance en la Science, elle minait le pouvoir politique de la classe dominante et renforçait le sien propre.

Au cours du XIX^e siècle, et dans tous les pays, la lutte contre la religion traditionnelle conduisit à un recul de l'obscurantisme et à un progrès indéniable ; mais d'une manière qui différait chaque fois avec la situation particulière. Là où, comme en Angleterre, régnait une bourgeoisie riche, celle-ci se montrait prudente et tolérante car elle ne voulait pas briser ses liens avec la noblesse et l'Église, et par conséquent ce furent les petits bourgeois et les ouvriers qui menèrent la lutte spirituelle la plus violente et la plus radicale. Mais là au contraire où la bourgeoisie avait encore à s'élever et rencontrait une résistance opiniâtre (comme en Allemagne), la lutte religieuse prit tout de suite des formes plus radicales. Savants et intellectuels en général se mirent au premier rang des propagandistes : une marée de livres et d'articles destinés à vulgariser les découvertes scientifiques, se

répandit. Et justement parce que la lutte pratique, politique, de la bourgeoisie allemande était d'une faiblesse insigne, la théorie devait se développer. Et elle le fit avec les conséquences les plus diverses, allant d'un christianisme bénin et libéral à l'athéisme le plus total.

La lutte menée par la bourgeoisie, soit pour, soit contre la religion, en resta au plan idéologique : celui de la Vérité, celui des conceptions générales et abstraites. Sous cette forme, elle n'avait rien à voir avec des buts sociaux. Il va sans dire que la bourgeoisie ne pouvait guère révéler son but social, celui d'instaurer la domination de l'exploitation capitaliste ; elle devait le masquer derrière des idées, des idéaux, ceux d'une liberté politique et juridique abstraite. Ainsi la lutte entre Religion et Science en resta-t-elle apparemment au niveau des idées. Les adversaires les plus radicaux de la religion, le plus souvent des petits bourgeois, se qualifiaient eux-mêmes de « libres-penseurs », voulant montrer ainsi qu'ils étaient libérés des dogmes et des anciens enseignements des Eglises et qu'ils recherchaient la vérité, par leur propre pensée, dans la plus entière des libertés. Mais cette idée que la pensée des hommes est déterminée par la société, que les conceptions religieuses ou antireligieuses naissent en fait du mode de production, ne pouvait leur venir à l'esprit, car leur propre science ne s'étendait pas au-delà des sciences de la nature. Mais ils devaient en avoir une belle illustration, en faire l'expérience vivante par l'intermédiaire du destin de leur propre doctrine.

Pour la majorité de la classe bourgeoise, en effet, l'athéisme ne représentait pas la meilleure théorie. Dans son enthousiasme premier, il est possible qu'elle ait cru qu'avec l'avènement de l'ordre bourgeois commençait une époque de bien-être général, de bonheur universel et que tous les problèmes de la vie pratique seraient résolus : par conséquent, aucune puissance surnaturelle et inconnue ne pouvait disposer du sort de l'homme. L'humanité, en résolvant les problèmes pratiques de la vie matérielle grâce à la science et ses applications techniques, résolvait du même coup tous les problèmes théoriques. Mais ce ne fut là qu'une illusion éphémère. Car, au fin fond de son subconscient, demeurait cette idée qu'avec la lutte de l'un contre l'autre, qu'avec la concurrence, aucun homme n'était en fait maître de son sort. Et il apparut bientôt que dans ce monde nouveau d'autres forces nouvelles étaient à l'œuvre. Crises commerciales et industrielles périodiques, catastrophes imprévisibles et mystérieuses interrompaient brutalement le progrès. La croissance irrésistible de l'industrie réduisait à la plus atroce des misères ouvriers et artisans : des insurrections

d'affamés, en Angleterre, montraient déjà le début d'une lutte de classe organisée.

Des profondeurs de ces masses insurgées jaillissaient de nouvelles idées qui, comme un nouveau *Mane, Thecel, Pharès* (1) tracé en lettres de feu par une main prophétique, annonçaient à la bourgeoisie son futur déclin. Mais celle-ci ne pouvait atteindre à une conscience claire, scientifique, du véritable caractère de la société, qui lui aurait révélé du même coup son propre caractère d'exploitricice et d'esclavagiste, et qui lui aurait enseigné que son mode de production est transitoire. Car cela aurait signifié qu'elle devait se sacrifier d'elle-même, et par conséquent la force intérieure lui aurait manqué pour poursuivre sa lutte. Or, la bourgeoisie se sentait une force assez jeune pour continuer à se battre, pour conquérir le monde et imposer sa domination aux masses travailleuses. Une classe qui se sent capable de mener en pratique une lutte ne peut le faire sans la conviction théorique d'avoir raison et d'aboutir à la victoire ; elle se construit donc une conception théorique convenable et la répand. C'est pourquoi il fallait à la bourgeoisie puiser sa force dans une croyance instinctive qui affirmait que ce n'étaient pas des puissances matérielles, mais des puissances spirituelles transcendantes qui dominaient le monde et son avenir propre. Ainsi la bourgeoisie en tant que classe devait laisser vivre la religion ; ce mode de pensée était tout à fait adapté à sa situation sociale.

Mais cette religion était bien entendu tout autre chose que la doctrine traditionnelle de l'Église. Aux dogmes intolérants et intransigeants succédaient des conceptions plus élastiques, plus rationnelles et le sentiment vague qu'au lieu du Dieu vengeur, le terrible Jéhovah, régnait au ciel un dieu tolérant et débonnaire, parfois même si vague et si peu existant qu'il se transformait en simple idéal moral.

Mais dans la mesure où plus tard le mouvement ouvrier se dressait menaçant, la bourgeoisie revenait de plus en plus vers la religion. Des conceptions mystiques s'emparaient de plus en plus de la pensée générale et des productions de ses porte-parole. De temps en temps, on voyait bien ressurgir quelque manifestation de rationalisme, surtout à l'époque où la grande bourgeoisie se sentait assez forte pour conquérir l'univers avec son industrie et son capital ; mais, renforcé par les crises mondiales violentes et par les guerres destructrices, le sentiment d'incertitude, d'angoisse face à l'avenir, se développait dans la classe bourgeoise, et avec lui croissaient des tendances mystiques et religieuses.

Au XIX^e siècle, on vit naître, au sein de la classe ouvrière, en liaison avec son mode de vie et sa position de classe, une conception matérialiste complètement différente. Elle divergeait de l'athéisme qui avait joué son rôle dans la lutte de la bourgeoisie. L'athéisme s'oppose au déisme, à la croyance en Dieu ; pour lui, le problème essentiel est : existe-t-il un dieu qui règne sur le monde ? Le matérialisme ne traite pas ce problème, il s'intéresse aux véritables forces qui dominent le monde : ce sont des forces matérielles, c'est-à-dire des forces réelles et observables.

Car les forces qui dominent les ouvriers sont visibles et distinctement identifiables : ce sont des forces sociales. Dès que les ouvriers en arrivent à la conscience de leur position de classe, ils comprennent que leur sort commun est déterminé par le capitalisme ; ils comprennent que leur exploitation est le résultat naturel de la vente de leur force de travail ; ils comprennent que leur misère est le résultat d'une nécessité, celle pour le capital d'accumuler en faisant des profits ; ils comprennent que, par cette lutte qu'ils mèneront en nombre croissant, ils seront capables de renverser le Capital et de supprimer l'exploitation. Leur pensée se meut au sein des réalités du monde ; la vieille question de l'existence d'un Dieu qui dirige le monde ne se pose pas pour eux. Elle est vide de sens, tout comme cette question que se posait le Moyen Age : mille anges peuvent-ils se tenir ensemble sur la pointe d'une seule anguille ? Questions et problèmes religieux n'ont aucun intérêt pour les ouvriers car ils ne jouent aucun rôle au sein des problèmes qui les mettent véritablement en mouvement. Ils n'en ont rien à faire et, comme ils n'en font rien, questions et problèmes religieux disparaissent de leur conscience, et finalement disparaissent totalement.

Telle est donc la différence entre athéisme et matérialisme. L'athéisme s'en prend essentiellement à la religion, la considère comme cause principale de la stupidité et de l'oppression et la combat car il voit en elle l'ennemi le plus dangereux du progrès. Le matérialisme voit en la religion une conséquence des relations sociales et, par suite, ne s'intéresse pas du tout aux questions religieuses en tant que telles, mais ce faisant il n'en mine pas moins la religion elle-même. Il n'a à en traiter que du seul point de vue théorique, montrer qu'elle est un phénomène historique important, et ainsi la comprendre et l'expliquer. Toutefois, dans la pratique, athéisme et matérialisme ont coexisté dans le mouvement ouvrier. Il arrive souvent en effet qu'un ouvrier élevé au sein d'une tradition religieuse, se mette à penser à partir de son expérience personnelle de la réalité, c'est-à-dire de manière matérialiste, et constate alors que ses anciennes croyances

s'évanouissent. Dans cette période de doute et de contradictions internes, il recourt aux ouvrages athées et aux livres de vulgarisation scientifique pour triompher de la tradition par sa prise de conscience.

L'athéisme n'a joué de rôle important qu'une seule fois : au cours de la Révolution russe. Au XIX^e siècle, la Russie était un pays immense peuplé de paysans incultes et misérables, tout juste libérés du servage, vivant dans une pauvreté toute primitive et soumis à l'oppression du despotisme à la fois cruel et incapable du Tsar et des propriétaires terriens nobles. Le capitalisme de l'Europe occidentale exploitait le pays comme une sorte de colonie : les paysans affamés devaient payer de lourds impôts qui servaient à rembourser les dettes contractées par le Tsar pour financer sa politique de guerre et ses dépenses de gaspillage. Dans quelques grandes villes on trouvait quand même quelques usines dirigées par des étrangers et qui employaient une population ouvrière, privée de tous droits, en augmentation constante, et issue de paysans ruinés. La lutte contre l'absolutisme tsariste, et celle pour l'obtention de structures politiques plus libres furent menées par de petits groupes d'intellectuels. Comme en Europe occidentale, ils formaient les porte-parole de la bourgeoisie et luttaient à ses côtés.

Mais ici, en Russie, où n'existait pas de bourgeoisie puissante, les premières luttes – les plus connues étant celles menées par les nihilistes – furent brutalement écrasées. Ce n'est qu'au début du siècle, lorsque naquit le mouvement ouvrier avec ses grèves, que les actions des intellectuels eurent un fondement solide. Les intellectuels révolutionnaires devinrent alors porte-parole, propagandistes et éducateurs de la classe ouvrière. Et dans ce but ils se tournèrent vers le mouvement ouvrier d'Europe occidentale, et plus particulièrement vers la social-démocratie. Ils leur empruntèrent idées et théories et plus particulièrement la théorie marxiste de la lutte de classes et du développement économique du capitalisme. Ils se consacrèrent corps et âmes au combat, menèrent une propagande acharnée pour organiser les ouvriers au sein du « parti bolchévique » et ainsi sapèrent l'autorité tsariste. Et, lorsque le régime du Tsar, épuisé par deux guerres malheureuses, tomba en ruines, ce parti prit le pouvoir en 1917, au cours d'une révolution paysanne et ouvrière.

Le caractère du parti bolchévique, de sa doctrine, de ses conceptions, de sa propagande était donc ambigu. Il avait à accomplir une tâche qui, en Europe occidentale, avait été le fait de la révolution bourgeoise : mener la lutte contre l'absolutisme royal, contre la domination des nobles et de l'Eglise et dégager le

chemin du développement industriel et de l'instruction du peuple. Mais, ici, la force qui devait accomplir cette tâche c'était la classe ouvrière et celle-ci faisait déjà preuve de tendances socialistes visant au-delà du capitalisme. La doctrine socialiste qui y correspondait se trouvait sous l'influence des idées liées à la lutte de la bourgeoisie naissante contre les princes, les nobles et l'Eglise. La religion russe était par nature une bigoterie encore plus stupide et primitive qu'en Europe occidentale, reposant plus encore sur une liturgie clinquante et sur l'adoration d'images, les icônes faiseuses de miracles. Il fallait orienter en grande partie la lutte spirituelle contre cette stupidité sur laquelle s'appuyait le tsarisme et pour cela il fallait explicitement recourir à une propagande athée et antireligieuse. C'est pourquoi les écrits du « jeune Marx », c'est-à-dire ses ouvrages antérieurs à 1846, datant d'une époque où leur auteur était un des plus importants combattants d'une révolution allemande au premier chef bourgeoise, fournirent à ce combat arguments et slogans de première importance.

Lorsque, une fois au pouvoir, les bolchéviques commencèrent à organiser l'industrie et durent consolider leur domination sur les masses paysannes, la propagande antireligieuse et athée prit encore plus de sens et d'importance. Elle fut une partie essentielle de l'intense campagne pour l'éducation du peuple : elle en fut même le fondement premier. Les moujiks analphabètes étaient peu sensibles à des arguments tirés des sciences de la nature, mais le fait que les propagandistes athées n'eussent pas été réduits en poussière par la foudre leur parut une preuve suffisante pour les entraîner à brûler les images des saints et à laisser les papes mourir de faim. Les jeunes paysans fréquentèrent volontiers les écoles agricoles et professionnelles pour acquérir les connaissances nouvelles. Ainsi en Russie apparut une nouvelle génération, éduquée hors de toute tradition religieuse.

Sous la domination bolchévique, l'industrie, avec sa planification centralisée, son organisation reposant sur des techniques scientifiques, se développa à une rapidité impressionnante, en dépit des difficultés de modifier les anciennes habitudes de travail, de les adapter aux cadences des machines. Et l'agriculture, elle aussi, subit une transformation, imposée par la force, qui en fit un ensemble de grandes entreprises mécanisées. Une bureaucratie nombreuse de dirigeants politiques et techniques devint maîtresse de l'Etat, des moyens de production et des produits.

Et, malgré le nom de communisme qu'on attribue communément à ce régime, et qui en fait est fallacieux, ce n'était

pas la classe ouvrière qui régnait sur l'industrie : elle recevait de bas salaires, fixés par les autorités supérieures, et était en fait exploitée, la plus-value étant à la disposition du gouvernement qui l'utilisait pour le développement ultérieur de l'appareil de production et pour son propre usage. Dans ce système économique, le capitalisme d'Etat, la bureaucratie joue le rôle d'une nouvelle classe dominante, rôle à bien des égards identiques à celui joué par la bourgeoisie en Europe occidentale.

La lourde oppression que faisait régner ce système sur les masses ouvrières et la lutte souvent acharnée que menèrent les paysans contre la formation de grandes entreprises agricoles et pour la défense de la propriété privée menèrent à une résistance qui souvent, en l'absence de liberté politique, prenait des formes idéologiques. Et, dans bien des cas, on assista à une renaissance de la religion. Car, ayant conscience de son impuissance face au pouvoir central, la résistance ne pouvait que prendre la forme d'une hostilité contre la doctrine officielle des dirigeants du régime et redonner ainsi des forces aux anciennes ignorances : la croyance religieuse était la seule possibilité d'opposition active et de protestation collective. Et cette renaissance entraîna en représailles les poursuites antireligieuses.

Telle est la base de ce regain de la religion que l'on signale souvent en Russie. Et cette évolution prouve l'absence de fondement de la thèse athée qui veut voir dans la religion la conséquence d'une tradition imposée de force aux enfants et résultant de l'escroquerie des prêtres, qui disparaîtrait donc avec ces pratiques et avec l'étude de la vérité scientifique. En réalité, la religion repose sur le mode de production et elle ne pourra disparaître que lorsque l'humanité travailleuse sera libre et maîtresse de son travail, de son sort, ou lorsqu'elle en verra la possibilité se dessiner. En ce qui concerne la Russie, on peut donc dire que, dans la mesure où le capitalisme d'Etat, par un développement permanent de la production, soit mettra les masses face à la nécessité de prendre entièrement leur sort en main, par une lutte de plus en plus acharnée pour leur libération, soit au contraire mènera à un renforcement de la dictature, l'idéologie athée, soit se transformera en matérialisme conscient, soit reculera devant un retour des croyances religieuses.

Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité apparaît, au sein des masses ouvrières, une vie sans religion. Mais il ne s'agit pas d'une attitude antireligieuse agressive, d'un combat contre la religion en tant que telle ; d'importantes fractions de la classe ouvrière restent, en effet, en apparence et de manière toute formelle, fidèle aux Eglises et aux formes religieuses. Mais, en réalité, elles ont appris à considérer les phénomènes du monde

et les événements de la vie comme gouvernés par des forces naturelles, si bien que les idées et les croyances religieuses traditionnelles passent au second plan.

Voilà la raison pour laquelle la conception matérialiste, si elle progresse dans les esprits, ne le fait pas en pleine conscience, ni de manière absolue, ni partout. Là où la force de travail des ouvriers s'oppose en permanence à des forces naturelles terribles, mal dominées par suite de l'impuissance du capitalisme, et qui les menacent de mort (comme, par exemple, dans le cas des mineurs et des pêcheurs), il est naturel que la conscience de ceux-ci reste pleine d'idées et de croyances religieuses. De plus, là où l'Eglise, dont on connaît l'ensemble hétéroclite des positions politiques, choisit le parti des travailleurs et met ses forces à leur disposition dans leur lutte contre le Capital, comme s'il s'agissait de sa propre cause, les ouvriers se sentiront liés à elle pour des dizaines d'années, même si plus tard la position de l'Eglise vient à changer. Le développement de la conception matérialiste est donc lui-même soumis aux variations des conditions historiques.

Ce type de phénomène apparut pour la première fois dans le mouvement ouvrier anglais, au cours de la lutte ardente que mena le Chartisme. Les ouvriers anglais, les premiers à le faire, durent trouver leur propre chemin, aussi bien pratiquement que théoriquement. Leur lutte coïncidait avec celle de la bourgeoisie contre la propriété foncière : c'est pourquoi le radicalisme bourgeois eut une telle influence sur les ouvriers anglais. Il n'en est que plus remarquable que l'on puisse trouver dans la presse chartiste, au milieu de conceptions traditionnelles, et s'exprimant déjà avec une force considérable, de nouvelles idées radicales, athées, matérialistes. Bien sûr, une bonne partie d'entre elles viennent d'hier, héritage d'une tradition radicale, celle de la pensée rationnelle. Mais lorsqu'après 1848 la bourgeoisie anglaise eut atteint ses buts et se fut rendue maîtresse des richesses mondiales grâce à son industrie et à son commerce, elle reprit à son compte presque entièrement la doctrine traditionnelle de l'Eglise ; et lorsque la classe ouvrière elle-même eut pris sa place dans le capitalisme grâce au mouvement syndical et à l'obtention du droit de vote et reçut sa part des profits du capital monopolistique – autrement dit qu'elle acceptait en fait le capitalisme – elle adapta ses conceptions à cette nouvelle situation. Elle se mit à adopter les idées de la bourgeoisie : ses modes de pensée furent des modes de pensée bourgeois, mais qui suivaient les modes de pensée radicaux, petits bourgeois. Par exemple, il en allait ainsi de son acceptation de la tradition religieuse, des croyances régnantes,

qui le plus souvent prit la forme d'une adhésion à l'Eglise protestante petite bourgeoise (Low Church) par opposition à l'Eglise anglicane officielle (High Church).

Il en alla tout autrement en Allemagne où, pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, naissaient simultanément capitalisme et mouvement ouvrier. Le développement accéléré de la grande industrie, l'accord entre la bourgeoisie et les propriétaires fonciers qui tenaient alors le pouvoir, mirent les ouvriers dans l'obligation de combattre simultanément ces deux ennemis ; le résultat en fut la rapide croissance de la social-démocratie. La classe ouvrière allemande bénéficia d'un avantage important dans la formation de sa nouvelle conception du monde ; celui de disposer des études scientifiques de Karl Marx. Celles-ci dégagèrent les forces et les tendances du développement social qui régissent la naissance et le déclin futur du mode de production capitaliste et montraient ainsi à la classe ouvrière quels étaient sa tâche et son destin. En même temps, Karl Marx, au cours de ses études historiques, mettait au point une méthode, le matérialisme historique, qui non seulement mettait au jour la relation de dépendance entre processus historique et développement économique de la société mais encore traçait le chemin qui mène à une conception naturaliste de tous les phénomènes spirituels qui, jusqu'alors, étaient rattachés à des théories religieuses et mystiques.

Grâce à cette méthode, les idées matérialistes des ouvriers social-démocrates pouvaient se développer sans entraves et s'affirmer. Elles s'exprimaient dans toute une littérature. Mais cela ne se fit ni sans lutte ni sans discussion. Car on avait hérité du monde bourgeois des modes de pensée à la fois religieux et athées. Et il arrive souvent que, lorsque la bourgeoisie renonce à ses positions de combat antérieures, celles-ci sont reprises par la petite bourgeoisie et les travailleurs qui ne veulent pas admettre cette « trahison des principes » et qui poursuivent la vieille tradition. Il en est allé ainsi de l'athéisme qu'on en vint à considérer comme un principe fondamental et radical.

Mais l'athéisme ne faisait que considérer les formes idéologiques sans s'attacher aux différences fondamentales plus profondes entre révolution bourgeoise et révolution prolétarienne. Il eut peu d'influence sur les conceptions marxistes. Ce fait apparut pratiquement dans le programme du parti social-démocrate où on pouvait lire que la religion est une affaire privée. Toutefois, ce point de vue n'eut pas seulement comme résultat de limiter avec juste raison les buts du parti à la transformation économique du mode de production, mais de servir de porte ouverte par laquelle purent s'engouffrer dans la

propagande toutes sortes de conceptions opportunistes. Finalement il devint et demeura un sujet d'affrontements dans les discussions politiques au sein du parti.

Plus tard, lorsqu'au XX^e siècle le réformisme, lié à la prospérité, en vint à dominer les esprits de manière de plus en plus consciente, les points de vue bourgeois s'emparèrent progressivement de tous les domaines. La bourgeoisie, sa puissance raffermie, contraignit la classe ouvrière à épouser sa cause dans la lutte pour la domination mondiale ; c'est pourquoi la certitude de l'avènement du socialisme s'estompa. Et ce doute nouveau eut pour conséquence une renaissance des sentiments religieux parmi les travailleurs. En Allemagne aussi l'acceptation du leadership de la bourgeoisie eut pour conséquence un recul des conceptions indépendantes et matérialistes. Il en fut de même partout.

Mais dès que la classe ouvrière mènera sa lutte pour le pouvoir, pour la conquête des usines, pour la maîtrise de la production, tout changera. Plus que jamais cette lutte exige une conscience encore plus claire du but économique. Plus que jamais il y faut l'unité d'action. Le personnel doit former des unités cohérentes dans l'action : il est impossible d'y admettre des divergences idéologiques comme dans le mouvement syndical. Le personnel discute de son action en tant qu'unité effectuant le travail ; et, si on devait admettre les divergences religieuses, l'unité de cet ensemble serait menacée et toute action pratique deviendrait impossible. C'est pourquoi elles doivent rester entièrement en dehors de ces discussions entre membres d'une usine. Car ici se développe la lutte sociale la plus ardente et la plus profonde, la plus consciente d'elle-même, celle qui ne se déguise plus sous des oripeaux idéologiques. Une conscience claire de la réalité s'empare des combattants. Sans cesse tout écart hors de la direction qui mène au but doit être corrigé, car il entraîne affaiblissement et défaite.

Il est cependant probable que, même au cours d'une telle lutte, la religion jouera un rôle car elle domine encore la pensée de la petite bourgeoisie et des paysans. La bourgeoisie tentera d'organiser ces classes et de les dresser contre les ouvriers. Elle fera tout d'abord appel à l'instinct de propriété, masquant ainsi ses intérêts d'exploitrice. Mais elle essaiera aussi de donner une forme idéologique à ce combat et le présentera comme un affrontement entre croyance et incroyance. Et ceci durcira encore la lutte de classe qui en deviendra plus cruelle, car un fanatisme aveugle dominera et remplacera toute discussion au sujet des intérêts de ces classes. Mais, là encore, la force de la classe ouvrière réside en ce qu'elle met au premier plan le but

économique : l'organisation du travail par les classes travailleuses et productrices elles-mêmes, qui exclut toute domination par les intérêts des exploités. C'est ainsi que toute trace de l'oppression des anciens modes de pensée disparaîtra car, avec la gestion collective de la production, apparaissent le fondement et la condition d'une véritable expansion de la pensée et de la vie culturelle de tous. Enfin, si les nécessités économiques forcent ces classes à collaborer avec la classe ouvrière, si leur participation au travail de la grande unification leur promet l'affranchissement de toute exploitation capitaliste, si les vieilles relations de classes disparaissent ainsi, il faut s'attendre à ce que pour elles aussi, fleurisse une nouvelle vie culturelle qui prendra la place des anciennes convictions religieuses.

Ainsi, selon toute vraisemblance, se tariront les sources qui, dans l'histoire de l'humanité jusqu'aujourd'hui, ont alimenté les forces de la religion. Aucune puissance naturelle ne peut plus effrayer l'homme ; aucune catastrophe naturelle, aucune tempête, aucune inondation, aucun tremblement de terre ou épidémie ne peuvent mettre en danger son existence. Par des prédictions toujours plus exactes, par un développement toujours plus poussé des sciences et d'une technique toujours admirable, les dangers seront limités au maximum : aucune vie humaine ne sera gaspillée. La science et ses applications feront de l'humanité la maîtresse des forces naturelles qu'elle utilisera pour ses besoins propres. Aucune force sociale toute-puissante et incomprise ne pourra attaquer ou effrayer l'humanité : celle-ci maîtrise son sort par l'organisation de son travail, et elle maîtrise du même coup toutes les forces spirituelles de la volonté et de la passion. L'angoisse d'avoir à se présenter devant un juge suprême qui détermine le sort de chaque homme pour l'éternité – angoisse qui était responsable au cours des siècles de tant de frayeurs pour une humanité sans défense – disparaîtra dès que la collaboration entre hommes et le sacrifice pour la communauté ne seront plus entravés par des lois morales. Ainsi toutes les fonctions que remplissait la religion dans la pensée et les sentiments des hommes seront remplies par d'autres manières de penser et de sentir.

Mais ne reste-t-il pas cette fonction de toujours de la religion : donner consolation et certitude dans ces pénibles moments de l'agonie et de la mort ? La certitude de pouvoir assurer sa vie par son travail, la disparition de beaucoup de causes de mort prématurée, de misère, de maladie, d'accident sont sans influence sur cet impératif biologique : tout être vivant a une existence temporaire. Mais la signification de ce fait, son influence sur les conceptions de l'humanité dépendent

fortement des relations sociales. La croyance en une survie de l'esprit, de l'âme, base psychologique de toute religion et que l'on voit déjà se former chez les peuples primitifs à partir du rêve, est, dans le développement que l'on en connaît actuellement, un résultat du mode de production bourgeois.

Le très fort sentiment de la personnalité individuelle, qui prend racine dans le travail individuel effectué sous sa responsabilité propre, dans la séparation d'avec l'activité d'autrui, ramenait cette croyance au besoin de croire, d'être convaincu que la personne, dans son essence véritable, c'est-à-dire spirituelle, est éternelle. Chaque individu était isolé – ou simplement tenu par les liens très lâches qui unissaient les membres d'un même groupe – dans sa lutte pour la vie. Pourtant, autour de chaque individu existait un petit groupe, la famille par exemple, une sorte de petite ville fortifiée isolée et indépendante en guerre avec d'autres villes. C'est ainsi que les liens biologiques entre couples, parents et enfants devinrent les seuls liens solides entre hommes, tant au niveau économique et matériel que spirituel. La rupture de ces liens, que ce soit de manière attendue ou inattendue, était aux yeux de tous la plus grande des catastrophes possibles : les soucis que se faisaient les mourants pour ceux qu'ils laissaient derrière eux, la solitude de ces derniers, souvent aggravée par la ruine économique, n'étaient que faiblement compensés par la présence des parents et des amis, eux-mêmes surtout préoccupés par leur propre lutte pour la vie. C'est pourquoi, au cours des siècles, la religion servait de consolatrice, grâce à la croyance en une nouvelle rencontre dans l'éternité de ceux qui se séparent, à la foi en une providence à laquelle les hommes devaient se soumettre pour pouvoir supporter les caprices du destin.

Avec la mise en place du nouveau mode de production beaucoup de raisons de croire disparaîtront, et en particulier celles que nous venons d'examiner. Le sentiment de la personnalité sera profondément transformé par le sentiment de solidarité qui se développera, solidarité à laquelle on se consacrera et dont on tirera ses meilleures forces. Alors plus n'est besoin de cette illusion, de cette croyance en la vie éternelle de la personne ou de l'âme : c'est la communauté à laquelle on appartient qui, en réalité est éternelle.

Tout ce qui a été produit par l'homme, tout ce à quoi il a consacré le meilleur de ses forces, reste au sein de cette communauté. Son être spirituel est éternel en ce qu'il fait partie de la spiritualité de toute l'humanité et n'a pas besoin de se survivre dans quelque spectre séparé d'elle. Un lien solide, bien plus puissant que celui qui unissait hier les membres d'une même

famille, unit tous les hommes. On n'a plus à se soucier des conséquences économiques de la mort, ni à se préoccuper pour les survivants – soucis qui, autrefois, rendaient souvent l'agonie plus pénible. Et s'affaiblit aussi la peine de se quitter pour toujours car les liens renforcés de la fraternité humaine ne cèdent plus la place à des sentiments d'isolement et de solitude.

La mort a perdu de ses caractères effrayants pour une génération qui a appris au cours d'une lutte acharnée pour sa libération à sacrifier sa propre vie. Et le sentiment d'amour pour la communauté qui dominera ensuite se renforcera dans cette communauté de travail qui regroupera les producteurs libres. Dans la précieuse génération où naîtra la nouvelle humanité, chaque vie individuelle ne sera que l'apparence temporaire que prendra une vie sociale qui se développe de plus en plus.

A. Pannekoek

(i) Allusion à un passage de la Bible (Daniel, ch. V) où une main écrit en lettres de feu ces mots sur le mur de la salle où festoie Balthazar, roi de Chaldée, au moment où Cyrus pénètre dans Babylone. Ce message énigmatique est expliqué au roi par le prophète Daniel. Il s'agit en fait de trois mots chaldéens. *Mane* : compté (Dieu a compté ton règne et y a mis fin). *Thecel* (ou mieux *thekel*) : pesé (Tu as été pesé dans la balance et tu as été trouvé trop léger). *Pharès* (ou mieux *upharsin*) : divisé (Ton royaume sera divisé et donné aux Mèdes et aux Perses). (*NdT*).

Quelques commentaires

Ce texte de Pannekoek a beaucoup de qualités mais il pêche aussi par un certain dogmatisme sur plusieurs points et se termine par une tirade idéaliste très décevante :

– Tout d'abord il tente d'établir un rapport mécanique entre l'unification du marché mondial et le monothéisme, ce qui est pour le moins contestable. Le panorama religieux est en constante mutation notamment dans les zones les plus peuplées de l'humanité (Inde, Pakistan, Chine) et pour le moment on n'assiste pas à une progression du monothéisme mais plutôt à une diversification des croyances. Son hypothèse semble ne s'appliquer qu'au continent européen et à l'Amérique du Nord.

– Il insiste sur le rôle du péché dans le développement du capitalisme, or la notion de péché est absente du bouddhisme, ce qui n'a pas entravé le capitalisme au Japon.

– « les conceptions religieuses ou antireligieuses naissent en fait du mode de production », affirme-t-il. La démonstration détaillée, précise et scientifique reste à faire.

– « L'athéisme est né au sein de la classe ouvrière », déclare Pannekoek. Si l'on parle des philosophies matérialistes et athées, cela est inexact. Si l'on veut dire que les prolétaires seraient automatiquement athées en fonction de leur place dans les rapports de production, cela n'est pas non plus exact.

– Selon Pannekoek, les ouvriers comprennent « immédiatement » que leur « sort est dicté par le capitalisme ». Cette affirmation est extrêmement mécanique et n'explique pas, par exemple, l'emprise du catholicisme chez les ouvriers brésiliens ou polonais. Ou plus exactement, une vision religieuse du monde n'est pas incompatible avec la conscience d'appartenir à une classe exploitée.

– Pannekoek reprend les mêmes arguments que Lénine, Berneri et Bordiga : la religion n'est pas « l'ennemi le plus dangereux du progrès ». Mais une fois que l'on a dit cela, on n'a rien dit sur la religion... ni sur le progrès d'ailleurs !

– Sa description de la politique des bolcheviks est intéressante pour ce qui concerne les rapports avec l'orthodoxie russe, mais Pannekoek ignore totalement ce qui s'est passé dans les républiques musulmanes d'URSS.

– Il explique que la résurgence de l'orthodoxie en URSS démontrerait la fausseté de la « thèse athée qui veut voir dans la

religion la conséquence d'une tradition imposée de force aux enfants et résultant de l'escroquerie des prêtres ». D'une part, cette thèse n'est pas fausse, elle ne décrit et n'explique qu'une partie des causes de l'influence de la religion ; d'autre part, s'il faut attendre le communisme intégral, pour lutter contre l'influence de la religion sur les enfants, cette position est défaitiste.

– Dans la lutte pour le pouvoir « tout changera », nous promet Pannekoek, donc l'unité d'action croyants-incroyants est indispensable. Mais en attendant la révolution sociale que fait-on ? On lutte dans l'usine, et là aussi en ignorant le rôle réactionnaire de la religion ?

– La conclusion de ce texte est lyrique mais totalement décalée par rapport à la situation écologique dramatique dans laquelle vit l'humanité, par rapport à l'épidémie du Sida, à la résurgence en Afrique de maladies éradiquées en Europe, etc. : « Ainsi, selon toute vraisemblance, écrit Pannekoek, se tariront les sources qui, dans l'histoire de l'humanité jusqu'aujourd'hui, ont alimenté les forces de la religion. Aucune puissance naturelle ne peut plus effrayer l'homme ; aucune catastrophe naturelle, aucune tempête, aucune inondation, aucun tremblement de terre ou épidémie ne peuvent mettre en danger son existence. »

– Pannekoek fait preuve d'un volontarisme et d'un idéalisme très proches des vieilles utopies religieuses à propos de la classe ouvrière : « celle-ci maîtrise[ra] son sort par l'organisation de son travail, et elle maîtrise[ra] du même coup toutes les forces spirituelles de la volonté et de la passion », écrit-il. Et ce n'est pas tout : « c'est la communauté à laquelle on appartient qui, en réalité est éternelle ». Le communisme ouvrira donc la porte à un sentiment d'éternité pour les êtres humains, puisque la mort perdra « de ses caractères effrayants pour une génération qui a appris au cours d'une lutte acharnée pour sa libération à sacrifier sa propre vie. Et le sentiment d'amour pour la communauté » lui ôtera tout besoin de croire en une force supérieure. Ce qu'il nous propose, en fait de disparition de la religion, ce n'est rien d'autre qu'un recyclage des thèmes religieux traditionnels : l'éternité, l'amour, la communauté, le sacrifice...

Y.C.

**Du
rôle
politique
réactionnair
e
des religions
aujourd'hui**

Du christianisme et de sa haine des femmes

« Ayant écarté du ciel chrétien la Déesse-Mère de l'Antiquité, source de toute vie, pour la remplacer par une Trinité exclusivement masculine (curieuse façon de comprendre la nature et la biologie), notre religion allait donner la mesure de son sexisme en faisant d'Eve la responsable du Péché originel et de la Chute, puis en identifiant, pour les siècles des siècles, la Femme à la Chair et la Chair au Mal. *“L'affection charnelle, c'est la mort”* (saint Paul). *“La femme est souillure”* (saint Jérôme). *“La volupté est le péché exécrationnel”* (saint François de Sales). *“Toutes les femmes devraient mourir de honte à la pensée d'être nées femmes”* (saint Clément d'Alexandrie). On remplirait une encyclopédie des citations mysogines des Pères de l'Église et penseurs chrétiens. »

Benoîte Groult, préface au livre de Jeanne Cordelier, *La Dérobade**

« Jésus socialiste » vu par Chavez et... Engels

« *Quoi qu'en dise l'Eglise, Jésus était socialiste... et, si ce n'est pas le cas, on ne comprend pas quelle mission Jésus serait venu accomplir en ce monde.* »

Le colonel président Chavez

Suite à cette déclaration aberrante du Caudillo vénézuélien (une de plus), un sociologue chaviste (Vladimir Acosta) qui anime une émission à la Radio nationale vénézuélienne a fait une longue intervention (*Diferencia entre opinión y dogma* <http://www.aporrea.org/ideologia/a33576.html>) pour démontrer gentiment à son président qu'il valait mieux éviter de se poser en théologien et en rival du pape à propos du caractère « socialiste » de Jésus, sous peine de placer les catholiques chavistes dans une situation intenable et dangereuse politiquement : choisir entre leur amour pour leur président et leur foi dans l'infaillibilité de Benoît XVI. Acosta explique notamment pourquoi Jésus n'est pas un personnage « historique » puisque l'on ne dispose d'aucun témoignage direct ni de document écrit contemporain à son sujet.

Sur le site chaviste *aporrea*, les contributions à propos du prétendu socialisme de Jésus (1) sont nombreuses et marquées par le simplisme et la falsification, comme en témoigne « Jésus socialiste », un texte diffusé sur tous les sites alternatifs ou de gauche latino-américains par Luis Britto García, romancier, dramaturge, historien et professeur d'université.

Emailé de citations des Evangiles, ce texte en dix points affirme :

1. « *Jésus est ouvrier et communautaire, car c'était un charpentier, comme son père. Aucune source n'indique que son père était propriétaire, commerçant, patron, ou qu'il engageait d'autres personnes pour profiter de leur travail.* »

Aucune source, en dehors des évangiles bricolés pendant plusieurs siècles par l'Eglise catholique (ce que dissimule sciemment Britto Garcia), ne permet de savoir si le personnage de Jésus a vraiment existé. Notre commentaire pourrait s'arrêter là, mais puisque le « socialisme » et l'existence du Christ sont un dogme chaviste, il faut bien essayer de suivre un peu plus loin le

fil de ce qui prétend être un « raisonnement » et une démonstration argumentée.

2. *« Jésus et ses apôtres ont vécu de la charité, recette qu'ils considéraient comme le patrimoine commun du groupe. »*

En quoi mendier est-il un modèle de vie aujourd'hui ? En quoi partager le produit d'une quête (ce que font généralement les garçons de café et les serveuses de restaurant pour les pourboires) a-t-il un caractère socialiste ? En quoi la mendicité solidaire permettrait-elle à des millions de chômeurs et de sans réserves de sortir de la misère ?

3. *« Jésus est solidaire. »*

L'auteur cite la multiplication des pains, la transformation de l'eau en vin, et plus généralement le fait que le Christ distribue les produits de ses « miracles » de façon égalitaire. Britto Garcia considère-t-il que les chavistes sont capables de faire littéralement des miracles ? On a du mal à garder son sérieux. En tout cas, ce qui est sûr c'est que Chavez et les hauts responsables chavistes, civils et militaires, ne sont pas « solidaires » au point de vivre avec une paie d'ouvrier dans des mesures des quartiers populaires...

4. *« Jésus est hostile à l'accumulation. Il a condamné la possession et l'accumulation de biens. »*

Britto Garcia ne trouve, à l'appui de son hypothèse, que des citations extrêmement vagues : « les véritables trésors se trouvent dans le ciel », « votre cœur est votre trésor », « les richesses ne sont pas essentielles » et « il faut faire attention à ne pas perdre son âme si l'on gagne trop d'argent ». Au-delà de ces affligeantes banalités, il est incapable de prouver, et pour cause, que Jésus aurait appelé à l'expropriation ou à la collectivisation des terres, des capitaux ou des biens immobiliers, à son époque.

5. *« Jésus est hostile à l'usure et au prêt à intérêt. »*

Certes, mais Jésus ne condamne pas le commerce ni les banques. Quant à l'accumulation primitive et au salariat, il ne pouvait rien en dire puisque cela n'existait pas à l'époque. Comme le fait justement remarquer Vladimir Acosta, cela n'a aucun sens de parler du « socialisme » de Jésus puisque le capitalisme n'existait pas.

6. *« Jésus est l'ennemi des riches. »*

En dehors de quelques déclarations métaphoriques et de l'épisode des marchands chassés du temple (geste qui ne prouve pas que Jésus réprouvait le commerce en soi, mais seulement

dans un lieu sacré), l'auteur n'arrive pas à donner la moindre consistance à cette affirmation en s'appuyant sur les évangiles.

7. « *Jésus est égalitaire et méprise les hiérarchies et les privilèges.* »

La preuve : il lavait les pieds de ses disciples ! Voilà une suggestion pour Chavez et ses officiers : qu'ils lavent les pieds des habitants des bidonvilles, cela résoudra tous leurs problèmes économiques !

8. « *Jésus a été vendu pour de l'argent.* »

La teneur de l'argument m'échappe... A moins que Britto Garcia veuille prouver que ce sont les riches (en clair, dans son esprit, les juifs) qui ont vendu Jésus. Auquel cas on retrouve un vieux thème de l'antijudaïsme, puis de l'antisémitisme (cf. « Chavez est-il antisémite ? » dans *Question juive et antisémitisme. Sionisme et antisionisme*).

9. « *Jésus prêche avec ses actes.* »

Certes, mais cela ne prouve rien quant au caractère « socialiste » de ses actions !

10. Et l'auteur de conclure : « *Au ciel, il n'y a ni argent ni riches. L'ignorer si le socialisme ressemble au ciel, mais le ciel ressemble au socialisme, selon la façon dont on le décrit.* »

On entend souvent des militants d'extrême gauche européens affirmer qu'en Amérique latine le peuple serait très catholique et que donc il faudrait comprendre l'usage métaphorique des évangiles adapté au « niveau de conscience des masses catholiques ». Une telle affirmation repose à notre avis sur un grand mépris pour ceux qui n'ont pas accès facilement à l'instruction et à la culture. Même quelqu'un qui ne sait ni lire ni écrire, ou qui ne lit jamais de livres ou de journaux, est parfaitement accessible à des explications et des raisonnements matérialistes ou athées. Le Nouveau Testament n'est pas plus compliqué à comprendre qu'une bonne brochure de propagande marxiste ou anarchiste. Et des textes comme celui de Britto ne sont pas écrits par des prolétaires disposant de peu de moyens d'information mais par des intellectuels qui inondent les médias chavistes de leurs élucubrations sur le prétendu « socialisme de Jésus ».

Après un argumentaire aussi laborieux et ridicule, le lecteur aura certainement besoin d'une petite citation d'Engels pour se remettre en forme. Elle a en plus l'avantage de pulvériser, par anticipation, toutes les illusions sur les « principes sociaux du

christianisme », le « socialisme de Jésus » et la fumeuse « théologie de la libération » :

« Les principes sociaux du christianisme ont eu maintenant dix-huit siècles pour se développer (...). Les principes sociaux du christianisme ont justifié l'esclavage antique, magnifié le servage médiéval et s'entendent également, au besoin, à défendre l'oppression du prolétariat, même s'ils le font avec de petits airs navrés. Les principes sociaux du christianisme prêchent la nécessité d'une classe dominante et d'une classe opprimée et n'ont à offrir à celle-ci que le vœu pieux que la première veuille bien se montrer charitable. Les principes sociaux du christianisme placent dans le ciel ce dédommagement de toutes les infamies (...), justifiant par là leur permanence sur cette terre. Les principes sociaux du christianisme déclarent que toutes les vilénies des oppresseurs envers les opprimés sont, soit le juste châtiment du péché originel et des autres péchés, soit des épreuves que le Seigneur dans sa sagesse infinie, inflige à ceux qu'il a rachetés. Les principes sociaux du christianisme prêchent la lâcheté, le mépris de soi, l'abaissement, la servilité, l'humilité, bref toutes les qualités de la canaille ; le prolétariat, qui ne veut pas se laisser traiter en canaille, a besoin de son courage, du sentiment de sa dignité, de sa fierté et de son esprit d'indépendance beaucoup plus encore que de son pain. » (Friedrich Engels, « Le communisme de l'Observateur rhénan » (1847).

Y.C.

1. Donc aussi de Dieu son Père et de l'Esprit Saint, puisqu'ils forment la Sainte Trinité ! On constate ainsi que les intellos chavistes catholiques ne connaissent même pas les principes de base de leur religion. Pas étonnant que les gauchistes athées prochavistes n'y trouvent rien à redire...

L'Ere des fondamentalismes

Les thèses de la Communist League américaine ont été adoptées en janvier 2006. Les intertitres et les notes explicatives ont été ajoutés par nos soins pour les lecteurs qui ne sont pas familiers avec l'histoire des Etats-Unis et certains événements de l'histoire religieuse. Bien sûr, les notes que nous avons rédigées n'engagent pas la Communist League. Seule la dernière thèse de ce document a été supprimée dans la version française, car elle concernait de façon trop spécifique l'activité de ce groupe aux Etats-Unis.

Malgré sa forme un peu indigeste et son contenu parfois légèrement dogmatique, ce texte a le mérite de tenter une explication du « réveil » et du rôle des religions aujourd'hui, dans une perspective révolutionnaire. Et de traiter de tous les fondamentalismes religieux, qu'ils soient juif, protestant, catholique ou musulman. Cette démarche courageuse, même si les hypothèses avancées doivent être soumises à la critique et au débat, tranche avec l'insigne lâcheté de la plupart des groupes d'extrême gauche et du mouvement altermondialiste qui préfèrent ne pas s'aventurer sur le terrain religieux pour (au choix) :

- ne pas diviser les travailleurs ou la population,
- ne pas faire le jeu des racistes (comme si l'islam pouvait être assimilé à une « race », catégorie de toute façon imaginaire),
- ou lutter contre l'« islamophobie » (autre catégorie absurde, mais qui fait pourtant des ravages jusque dans les rangs libertaires).

Ni patrie ni frontières

P.S. : Pascal, un lecteur de la revue, nous a envoyé à propos de ce texte quelques remarques très justes que nous reproduisons ci-dessous :

« La critique principale que j'aurais à faire de ce texte est que, ce qui est compréhensible pour des Américains, il ne prend en compte, pour le fondamentalisme musulman, que son aspect salafiste, insistant essentiellement sur la mouvance Al-Qaïda. D'autres courants islamistes comme les courants chiïtes

(Hezbollah libanais, régime iranien...) en sont complètement absents. Et il me semble aussi difficile de parler de l'islam politique sans parler de la révolution iranienne.

« De la même façon, tout le courant issu de la mouvance des Frères musulmans, plus pragmatique que la mouvance al-Qaida (Hamas en Palestine, UOIF en France, etc.), n'est pas abordé, alors qu'il semble être un courant essentiel, de par son influence, de l'islam politique.

« La partie sur l'Afghanistan n'est pas mal, mais cet article devrait, à mon avis, être complété et affiné par des exemples d'autres pays, en particulier l'exemple algérien où on a assisté à une guerre sanglante dans des villages entre deux courants islamistes, le FIS et le GIA.

« J'en profite pour faire une remarque sur une petite erreur du texte qui fait allusion aux « différentes variétés du fondamentalisme juif – les divers courants du mouvement sioniste ». Le fondamentalisme juif et le sionisme sont deux choses distinctes. Il existe un sionisme laïque, en particulier le sionisme des origines et des fondateurs d'Israël, comme il existe un fondamentalisme juif anti-sioniste. Les plus fondamentalistes des religieux juifs rejettent justement l'Etat d'Israël qu'ils considèrent comme une hérésie (ce qui n'empêche pas une fraction d'entre eux de vivre des fonds publics israéliens pour passer leur vie à étudier la Torah... tout en refusant à la fois de travailler et de faire leur service militaire). Si l'Etat d'Israël s'est créé sur un compromis entre un sionisme laïque voire « socialisant » et ce courant religieux fondamentaliste (d'où l'absence de Constitution israélienne et les privilèges accordés par l'Etat israéliens aux ultra-orthodoxes juifs), s'il existe bien un courant ultra-sioniste et fondamentaliste (les opposants oranges au retrait de Gaza, les colons d'Hébron, etc.) la phrase des camarades de la Communist League est fautive dans son affirmation puisqu'il existe un courant fondamentaliste juif anti-sioniste et un courant sioniste laïque, bref les « différentes variétés du fondamentalisme juif » sont justement autre chose que « les divers courants du mouvement sioniste ». »

PPS : Wil Barnes, auteur d'un article sur la religion et le fondamentalisme américain (cf. p. 235) nous a lui aussi brièvement fait part de ses réflexions :

« Tout en reconnaissant le sérieux avec lequel la Communist League (CL) aborde la question du fondamentalisme chrétien, j'éprouve de grandes réserves vis-à-vis de son analyse.

« Tout d'abord la CL ne fait aucune allusion à la critique de l'économie politique du capitalisme contemporain. Que la dynamique centrale du développement capitaliste soit la baisse tendancielle du taux de profit et qu'elle mène à une surproduction et à l'incapacité de réaliser la plus-value ; ou que l'on ait affaire à une croissance exponentielle fondée sur des créances fictives sur une masse de plus value de plus en plus petite (en termes relatifs) ; ou bien que l'on avance une autre explication, il est d'usage de lier la notion de « déclin » capitaliste à la pression que cette dynamique centrale exerce sur les relations sociales.

« En second lieu, il me semble qu'à aucun moment la Communist League n'indique quelle est la base sociale du fondamentalisme chrétien.

« A mon avis, ces deux objections sont liées : si on ne précise pas quelle est la dynamique centrale du capitalisme mondial, et la direction tendancielle de son développement (vers la crise), on ne peut identifier les groupes sociaux les plus menacés par ce développement ; on ne saisit pas non plus la fonction des formes de conscience élaborées par ces groupes qui tentent de comprendre et d'expliquer, de façon bien sûr mystifiée, ce développement ; et l'on ne décèle pas non plus le danger spécifique que ces groupes représentent pour le prolétariat.

« Dans la thèse n° 32 la CL affirme que les fondamentalistes "contrôlent" le gouvernement par l'intermédiaire de Bush. L'incapacité à identifier quels sont les groupes sociaux spécifiques (certains groupes intermédiaires entre les travailleurs et les capitalistes) porteurs du fondamentalisme chrétien aux Etats-Unis amène la CL à placer cette abstraction idéologique réifiée au pouvoir. Elle ne voit pas que les chrétiens fondamentalistes représentent un danger spécifique, fasciste, car ils veulent mener un assaut frontal contre l'organisation de la classe ouvrière pour atomiser le prolétariat.

« Ce sont les différents groupes de la classe dirigeante qui contrôlent l'Etat et qui gouvernent les Etats-Unis. Les fondamentalistes ne sont qu'un de leurs associés minoritaires. Ils ne dirigent pas, ils ne gouvernent pas, ils n'exercent pas un contrôle immédiat sur l'Etat. Ils ne fixent pas l'agenda de l'Etat. Même s'ils sont l'un de nos ennemis, ils ne sont pas L'ENNEMI et leur élimination n'abolirait pas les relations sociales capitalistes et le Capital. »

Wil Barnes

Fondamentalisme religieux et déclin capitaliste

Le fondamentalisme religieux est, incontestablement, l'un des courants politiques et sociaux majeurs dans le capitalisme d'aujourd'hui. Dans le monde chrétien, l'Etat juif d'Israël ou l'Orient musulman, les doctrines fondamentalistes qui font appel aux émotions de base (1) et à l'arriération sociale prévalant dans les sociétés de classe sont devenues des mouvements de masse. Ceux-ci enrôlent des millions de partisans dévoués, y compris de nombreuses personnes prêtes à sacrifier leur vie au nom de leur Dieu.

Le fondamentalisme religieux a toujours été l'une des caractéristiques des sociétés de classe, y compris de la société capitaliste. Le christianisme et l'islam, deux des plus importantes doctrines religieuses aujourd'hui dans le monde, ont commencé comme des fondamentalismes *sui generis* – correspondant à une époque et des conditions historiques spécifiques. Cependant, au fur et à mesure que ces deux religions devenaient des instruments officiels pour gouverner et contrôler les sociétés féodales, des tendances fondamentalistes dissidentes ont commencé à apparaître et à attirer des partisans.

Les premiers mouvements fondamentalistes dans le monde chrétien...

Les premiers mouvements fondamentalistes dans le monde chrétien sont apparus peu après la romanisation et la reconnaissance officielle du christianisme par l'empereur Constantin au IV^e siècle. Dans les steppes et les zones désertiques de la Méditerranée orientale, de petits groupes de fanatiques et d'« élèves du Christ » se sont mis à prêcher une doctrine prônant la solitude et le rejet de la société romaine. Alors que cette société commençait à se fissurer et à se désintégrer sous le poids du déclin du système esclavagiste (tout d'abord sous la forme du schisme entre les chrétiens catholiques et orthodoxes, puis sous le poids des défaites militaires de l'Empire contre les Goths et les Vandales), ces prêtres laïques autodésignés et ces « élèves du Christ » fondèrent les premiers et les plus anciens ordres monastiques existant encore aujourd'hui.

Au début du VI^e siècle après Jésus-Christ la « foi » dans l'ordre catholique établi, déjà entamée par la division qui se produisit après le concile de Nicée (2), s'était considérablement érodée ; de nombreux Romains considéraient la religion chrétienne officielle comme très éloignée du communisme (3) simpliste, primitif, prôné par Yeshoua (Jésus) dans les testaments écrits par ses « apôtres ». Le développement des ordres monastiques risquait de remettre en cause le contrôle de l'Église (et donc de la domination romaine) dans de nombreuses zones de l'Empire romain en crise. Face à ces défis, la réaction de Rome fut de reconnaître ces ordres et de légitimer ces sous-tendances du christianisme. Les capucins, franciscains (4), etc., plongent leurs racines dans la cooptation et l'institutionnalisation de ces mouvements par la hiérarchie ecclésiastique officielle.

***...et en terre d'Islam**

Des mouvements similaires ont pu être observés dans l'islam au X^e et au XI^e siècles après Jésus-Christ. La première et la deuxième croisades (5), malgré les succès militaires de Sala ad-Din (Saladin) [6] et de ses armées basées à al-Qods (Jérusalem) menaçaient de saper l'âge d'or de l'islam. A l'époque, l'empire construit par Mahomet, le califat, s'étendait de Gibraltar au Gange – exploit qui, jusqu'alors, n'avait été réalisé que par Alexandre le Grand. De nombreux progrès scientifiques et culturels dus aux Egyptiens et aux Grecs, y compris les grandes bibliothèques construites par Alexandre, étaient exploités par les lettrés musulmans qui n'étaient pas soumis aux mêmes contraintes que leurs collègues chrétiens qui subissaient la période la plus obscurantiste du Moyen Âge. Mais ces progrès culturels et souvent sociaux ne constituèrent qu'un rempart partiel contre la domination militaire que cherchaient à imposer les envahisseurs chrétiens ; ils ne purent freiner le développement économique et la rupture avec les rapports sociaux féodaux qui avait commencé à se produire dans les villes plus « éclairées » de Salamanque, Alexandrie, Tombouctou, etc. De nombreuses petites sectes de l'Islam commencèrent donc à se développer dans tout le califat. Beaucoup d'entre elles n'eurent qu'une brève existence, dont l'essor et la chute coïncidèrent souvent avec des victoires et des défaites militaires. Cependant, en Perse, en Inde, en Afrique du Nord et dans l'Espagne mauresque, un sous-courant fondamentaliste de l'islam, créé du vivant de Mahomet, attira les descendants des convertis perses, indiens et pashtounes et acquit une influence de masse. Pendant un moment, cette secte, les soufis (7), menaça de saper la défense de la Palestine et de l'Espagne mauresque contre les armées chrétiennes en rejetant le progrès social. En

fin de compte, cependant, les soufis, et même les courants qui se développèrent à partir du soufisme au cours du deuxième millénaire, furent reconnus comme musulmans par la communauté islamique, même si cela ne se produisit pas à temps pour conserver les zones de l'Europe qui se trouvaient sous le contrôle du califat.

Une dynamique commune

Dans les deux cas précités, on décèle une dynamique commune qui éclaire l'interrelation entre les doctrines religieuses officielles et le fondamentalisme : les courants fondamentalistes émergent et se développent comme des conceptions du monde alternatives dans les périodes de crise et de déclin sociaux, mais sont cooptées, partiellement ou totalement, par l'ordre établi afin de maintenir la domination politique et sociale (culturelle). L'essor des ordres monastiques (dans le monde chrétien) et du soufisme (dans le monde musulman) se sont produits à une époque où le vieil ordre social déclinait et laissait place à de nouvelles formes sociales et à de nouveaux rapports sociaux – la période de transition entre la société esclavagiste et la société féodale dans le monde chrétien ; la transition entre le féodalisme asiatique et la petite production marchande (aux mains, à la fois, des croisés chrétiens et des villes « éclairées ») dans le monde musulman. En ce sens, la croissance et le développement du fondamentalisme religieux peuvent être considérés comme un indicateur du déclin des rapports sociaux au cours d'une longue période historique.

Le rôle du fondamentalisme dans l'histoire des Etats-Unis

On peut dire, sans exagération, que l'histoire des Etats-Unis d'Amérique, aujourd'hui la première puissance impérialiste à l'échelle mondiale, est intégralement liée à l'histoire et au développement du fondamentalisme religieux (particulièrement du fondamentalisme chrétien, mais aussi de tous les fondamentalismes religieux en général) au cours des quatre derniers siècles.

Les premières colonies anglophones d'Amérique du Nord furent fondées par des fondamentalistes religieux qui fuyaient les persécutions déclenchées contre eux par la religion d'Etat en Angleterre, elle-même une dissidence nationaliste de l'Eglise catholique officielle. Ces fondamentalistes cherchèrent à créer de petites communautés dans le « Nouveau Monde » en s'inspirant de leur perspective religieuse, mais ils furent rapidement obligés de remodeler leurs doctrines pour affronter les réalités d'une société qui connaissait un développement embryonnaire, mais croissant. Par exemple, après environ un

siècle de puritanisme rigide – fondamentalisme importé par leurs ancêtres anglais –, les colons de la Nouvelle-Angleterre se tournèrent vers les idées des Lumières et le rationalisme. Une évolution similaire se produisit chez les colons néerlandais à New York et en Pennsylvanie, et les propriétaires d'esclaves et les planteurs, classe qui croissait en Virginie, en Caroline du Nord et en Caroline du Sud. Ces changements dans la conscience des premiers résidents européens d'Amérique du Nord donnèrent naissance à leur tour à une nouvelle contradiction : l'essor d'une république démocratique-bourgeoise, fondée sur une société profondément religieuse, mais respectant le principe de la séparation entre l'Eglise et l'Etat.

Les dirigeants de la Première Révolution américaine et de la Première République américaine (1789-1861) étaient à la fois profondément religieux et farouchement laïques dans leurs conceptions de l'exercice du pouvoir. En effet, parmi les premiers présidents des Etats-Unis, plusieurs d'entre eux, y compris George Washington (8), appartenaient à la franc-maçonnerie, organisation supra-religieuse se réclamant des Templiers et des croisades. Cependant, ce fut aussi le même Washington qui proclama, sous les applaudissements de tous, que les Etats-Unis « n'étaient pas fondés sur la religion chrétienne ». Jusqu'à l'essor des démocrates jacksoniens (9) dans les années 1820, cette conception – religieuse et laïque à la fois – ne fut pas remise en cause dans les cercles dirigeants des jeunes Etats-Unis.

Dans les années 1840, la Première République entra dans une période de crise politique et sociale. Le compromis social conclu entre le Nord industriel-capitaliste et le Sud agricole-esclavagiste à l'époque de la fondation de la République commença à désagréger toute la société. En 1820, le « compromis du Missouri » (10), conçu pour apporter un nouveau souffle à ce compromis, ne fit qu'exacerber les tensions, en particulier sous la pression des jacksoniens populistes. La guerre du Mexique (11) visait à coloniser de nouveaux territoires qui auraient pu contribuer à préserver le « compromis » passé une génération auparavant (y compris l'annexion du Texas (11) et son admission dans l'Union en tant qu'Etat esclavagiste). Mais cette guerre ne contribua absolument pas à stopper la décadence de la vieille république. Au contraire, elle accéléra son déclin, parce qu'il devint de plus en plus clair que ces conquêtes (à l'ouest et au sud-ouest des futurs Etats-Unis) étaient menées pour le bénéfice de la petite classe des propriétaires d'esclaves et des trafiquants d'esclaves – et non pour « le bien de tout le pays ».

L'aggravation des tensions sociales se combina avec des crises économiques périodiques pendant les deux dernières décennies du XIX^e siècle. Cette situation ouvrit la voie à une nouvelle vague de fondamentalisme religieux qui toucha la république américaine. Ce mouvement, connu sous le nom de Grand Réveil (12), marque le début du fondamentalisme religieux, tel que nous le connaissons aujourd'hui. Le mouvement du Grand Réveil, comme pratiquement tous les mouvements fondamentalistes de l'ère capitaliste, avait une dimension à la fois spirituelle et politique, et pontifiait sur les affaires religieuses comme sur les affaires publiques. A l'époque, pour ceux qui étaient impliqués dans ce mouvement, la question politique la plus urgente était... celle de l'esclavage. En réalité, le Grand Réveil représenta un pôle social d'attraction pour les « bons chrétiens » qui étaient moralement opposés à l'esclavage. De ce mouvement religieux et social émergèrent une série de mouvements politiques bourgeois et petits-bourgeois, y compris les Free Soilers (13), les Know-Nothings (14) (appelés ainsi parce qu'ils répondaient à ceux qui leur posaient des questions sur leur organisation : « Je ne sais rien ») et les Eyes Awake (15). Dans les années 1850, ces mouvements politico-socio-religieux disparates convergèrent dans un seul mouvement politique : le Parti républicain.

Le Parti républicain, en opposition à son homologue historique, le Parti démocrate (16), est né comme un mouvement politique dans une période de déclin social. En tant que tel, il représentait aussi un mouvement qui allait accompagner la transition d'un système social (ou politique) à un autre. Dans une certaine mesure, à l'intérieur des paramètres posés par l'essor et le déclin de la société capitaliste existante, il joue encore actuellement ce rôle central. Nous pouvons donc nous attendre à ce que, dans une période d'aiguinement des luttes de classes, le Parti républicain serve d'avant-garde politique à la bourgeoisie et à ses alliés petits-bourgeois.

La période qui s'ouvre avec le commencement du Grand Réveil et qui se termine par la Grande Trahison de 1877 (que les historiens « officiels » appellent le Grand Compromis [17]) fut une période très courte et instructive de déclin, de transition et de reconstruction qui montre aussi le rôle du fondamentalisme religieux et ses relations avec une société de classe. On peut diviser cette période de l'histoire américaine en trois phases clairement distinctes : crise et déclin (1843-1861), crise et transition (1861-1865), et reconstruction et essor (1866-1877).

Ces phases correspondent grosso modo à celle que les historiens classiques américains appellent la Crise de la Sécession, la Guerre de Sécession et la Reconstruction (18). Ce

n'est pas un hasard. Ces trois grands événements de l'histoire américaine représentent un phénomène historique à propos duquel on dispose de nombreux documents et qui dévoile, en microcosme, ce qui ne s'est passé jusqu'ici que rarement dans l'histoire mondiale – et généralement sans la présence d'une multitude de chroniqueurs disposant des moyens et de l'audience de ceux qui vécurent au XIX^e siècle.

La période de crise et de déclin, à la fois dans le Nord et dans le Sud, représentait, à la base, une crise des modes de production qui prédominaient aux Etats-Unis depuis leur création. Au Nord, la révolution industrielle était dans sa phase la plus florissante. La fabrication à la main fut rapidement remplacée, dans pratiquement tous les secteurs de l'économie, par la fabrication avec des machines. Le vieux métier à tisser fut remplacé par l'énorme machine à tisser ; la fabrication du métal, même si elle n'était pas encore à son apogée, remplaçait déjà le travail qualifié du forgeron ; la scie hydraulique commençait à s'imposer à la fois dans l'industrie du bois et le bâtiment. Dans les transports, la voile était remplacée par le moteur à vapeur, et le chemin de fer livrait des marchandises à l'intérieur du pays, dix fois plus vite que si elles avaient voyagé par bateau ou par péniche. Dans le Sud, les conséquences indirectes de la révolution industrielle bouleversèrent toute l'économie. Au début du XIX^e siècle, le développement de l'égreneuse de coton permit à l'industrie de ces Etats de devenir très dynamique. Dans les années 1850, cependant, une contradiction fondamentale commença à déchirer la société sudiste. D'un côté, la possession et l'entretien d'esclaves étaient devenus une entrave au développement du capitalisme agricole qui était le moteur de l'économie du Sud ; le travail salarié, tel qu'il était pratiqué dans le Nord et partiellement dans les Etats de la frontière (19) et dans les principales villes du Sud, s'avérait un moyen plus efficace et plus économique d'accumuler des profits. D'un autre côté, pour les Etats du Sud situés le long de la côte Atlantique, comme la Caroline du Sud, le commerce d'esclaves était tellement lucratif que l'achat et la vente d'êtres humains étaient devenus l'industrie principale – en Caroline du Sud, le trafic d'esclaves était une activité économique plus importante que le coton et le tabac dans les années précédant la Guerre de Sécession.

Les différentes formes prises par la période de crise et de déclin, au Nord et au Sud, eurent de profondes conséquences sur l'évolution du fondamentalisme religieux dans chaque région. En réalité, le Grand Réveil, évoqué précédemment, eut sa contrepartie dans le Sud. Ce fondamentalisme religieux chercha

à utiliser la religion chrétienne comme une justification historique et spirituelle pour le maintien et l'expansion du système esclavagiste. Ce fondamentalisme trouva un allié dans le mouvement favorable à la sécession qui grandissait dans les Etats du Sud profond. Le fanatisme spirituel se découvrit des affinités avec le régionalisme enragé (et l'appel délibéré aux couches les plus arriérées de la société) qui sous-tendait ces mouvements, et dont de nombreux éléments finirent par rejoindre le Parti démocrate, organisation particulièrement hétérogène. La devise latine *Deo Vindice* (littéralement « Avec Dieu notre champion », ou « Dieu nous vengera ») devint le cri de ralliement de ce mouvement religieux et politique unifié ; un certain nombre de députés et de sénateurs du Sud dirigèrent ce nouveau mouvement religieux et politique, y compris le futur président des Etats confédérés d'Amérique, le sénateur démocrate du Mississippi : Jefferson Davis (20).

Cette période de crise et de déclin représenta elle-même une période de transition, car lorsque cette période historique se termina, tous les acteurs de premier et de second rang de la période suivante, celle de la crise et de la transition, étaient en place. Pour l'essentiel, la période de crise et de transition correspond aux quatre années de la Guerre de Sécession ; en fait, l'ouverture de la période de crise et de transition commence avec le premier coup de fusil tiré contre Fort Sumter (21), le 12 avril 1861. Cependant, cette période s'étend au-delà du cadre temporel de la Guerre de Sécession, puisqu'elle dure jusqu'à l'automne de 1866. Il fallut attendre dix-huit mois après la reddition des principales armées confédérées, pour que mûrissent les conditions matérielles favorables à l'ouverture de la troisième période.

Nous pourrions parfaitement décrire de façon générale les périodes de crise et de transition par un terme plus simple et plus commun : révolution. C'est vrai pour la Guerre de Sécession comme pour n'importe quelle autre période similaire de l'histoire. Durant la période de crise et de transition qui commence au printemps 1861 aux Etats-Unis, toutes les vieilles coutumes sociales et les traditions morales se transformèrent en leur contraire. « Tous les rapports sociaux, figés et couverts de rouille, avec leur cortège de conceptions et d'idées antiques et vénérables, se dissolvent ; ceux qui les remplacent vieillissent avant d'avoir pu s'ossifier. Tout ce qui avait solidité et permanence s'en va en fumée, tout ce qui était sacré est profané, et les hommes sont forcés enfin d'envisager leurs conditions d'existence et leurs rapports réciproques avec des yeux désabusés » (Marx et Engels, *Manifeste du Parti communiste*).

Ce fut le cas dans les deux camps durant la Guerre de Sécession. Les relations sociales entre les femmes et les hommes, les Européens et les non-Européens, les Euro-Américains autochtones et les immigrés, etc., s'effondrèrent, resurgirent sous de nouvelles formes et s'effondrèrent à nouveau en un éclair. Dans le Nord, la conscience des soldats et leur attitude envers les Africains réduits en esclavage dans le Sud évoluèrent : ils passèrent d'une indifférence à la fois désinvolte et cruelle, à la défense paternaliste des esclaves, puis au respect et à la fraternité qui naquirent des combats. (Nous évoquons la conscience des soldats, parce qu'il s'agissait le plus souvent de volontaires et qu'à ce titre ils représentaient les citoyens qui réfléchirent le plus à la guerre de Sécession et à ses implications.)

Cela se refléta aussi dans l'évolution générale de la conscience des enfants du Grand Réveil. Alors que la guerre passait d'un conflit autour de l'autorité constitutionnelle à une lutte pour la libération sociale, le rôle politique et social du mouvement religieux fondamentaliste qui poussa en avant des gens comme Abraham Lincoln (22), William Lloyd Garrison (23) et Harriet Beecher Stowe (24) changea ; en particulier, ce fondamentalisme suivit l'évolution parcourue par les ordres monastiques chrétiens et les musulmans soufis : après une période d'opposition à l'ordre établi, sa vision du monde fut cooptée et intégrée comme un moyen de conserver et étendre l'ordre social existant.

On peut observer une évolution similaire dans les mouvements fondamentalistes religieux du Sud à cette époque. Alors que les défaites militaires se traduisaient par des pertes politiques pour la classe dirigeante du Sud, le mouvement fondamentaliste religieux, quant à lui, s'intégra de plus en plus à la structure dominante afin de survivre.

En même temps, il devint plus dépendant de sa base sociale plébéienne, base qui sert toujours de point de départ aux mouvements fondamentalistes.

Dans le développement du mouvement politique et social dans le Sud, unifié durant la Guerre de Sécession, l'érosion du système confédéré correspond au développement négatif du fondamentalisme religieux dans une période de déclin et de transition.

Alors que les fondements sociaux et politiques du système établi dans le Sud entraient en décadence et s'érodaient sous les coups des forces politiques et militaires du Nord, la cooptation du fondamentalisme religieux par les cercles politiques dirigeants se transforma en son contraire – les cercles politiques dirigeants furent en fait cooptés par le mouvement fondamentaliste.

Même si le fondamentalisme religieux de la société du Sud avant la guerre de Sécession fut entièrement coopté et intégré dans la structure politique de ce qui devint la Confédération (25), ce fondamentalisme ne cessa jamais d'exister (ou, plus précisément, il ne fut jamais capable d'être transformé) à cause de la réalité matérielle du système social du Sud : un système en déclin ne subit pas une pression centripète suffisante pour transformer un mouvement social correspondant et satisfaire les besoins de la période suivante.

Nous pouvons voir les résultats de ces deux mouvements fondamentalistes religieux divergents, au cours de la clôture de la période de crise et de transition. Le fondamentalisme religieux du Nord, au départ opposé au système politique existant et qui fut plus tard coopté par ce même système durant la guerre de Sécession, se transforma durant la période de reconstruction et d'essor en une sorte de nouvelle mythologie. Le Grand Réveil lui-même fut présenté comme aussi juvénile et comme le produit d'une « époque plus simple », mais cet adjectif n'était pas utilisé de façon péjorative. La période précédant la Guerre de sécession, comme toute l'histoire avant 1861, était plutôt considérée comme une époque tellement éloignée de l'après-guerre que peu de gens pouvaient comparer leur vie en 1866 avec celle qu'ils menaient une décennie auparavant.

En ce sens, la négation du sécularisme initial de la République américaine, exprimée dans le Grand Réveil, céda devant sa propre négation durant la période de la Reconstruction et l'ouverture de l'« Age d'or » (26). Ce n'est qu'au début du XX^e siècle et avec l'essor du populisme de la Grange (27) que le fondamentalisme religieux – sous la forme du « renouveau de la foi » – allait de nouveau balayer le pays.

Le fondamentalisme religieux du Sud suivit, au contraire un chemin très différent. La défaite de la Confédération et la perte consécutive de sa base sociale par la classe des propriétaires de plantations sudistes forcèrent le mouvement fondamentaliste dans le Sud à s'appuyer encore davantage sur les petits propriétaires et les petits commerçants, ainsi que sur la classe – désormais obsolète – des organisateurs et administrateurs du système esclavagiste, pour sa survie. Cela donna naissance à une nouvelle mythologie spécifique, celle du *Southern Heritage* (28), l'« Héritage sudiste », et transforma le fondamentalisme religieux d'avant la guerre de Sécession en un nouveau mouvement politique et social. Celui-ci identifia aussitôt les changements fondamentaux qui avaient eu lieu, mais exigea aussi la « restauration » de relations sociales qui prévalaient avant la Guerre de Sécession et avaient été modifiées. Pendant la période

de reconstruction et d'essor, ce mouvement rétrograde s'incarna le plus clairement dans le Ku Klux Klan (29).

Ce panorama du développement du fondamentalisme religieux, à la fois dans les premiers temps du christianisme et de l'Islam, et durant la période du déclin et de l'essor dans l'histoire américaine, offre une clé d'interprétation capitale pour comprendre l'essor et le développement, et l'évolution potentielle future, des mouvements religieux fondamentalistes auxquels nous avons affaire aujourd'hui.

Les fondamentalismes religieux au XX^e et XXI^e siècles

Aujourd'hui, les travailleurs doivent affronter deux mouvements fondamentalistes principaux, l'un issu du christianisme et l'autre de l'islam. Cependant, tandis que les chemins suivis par ces deux fondamentalismes sont très différents, les deux idéologies ont une dynamique politique et sociale semblable. D'une façon générale, les fondamentalismes chrétien et musulman attirent la même base sociale : des secteurs de la petite bourgeoisie (professions libérales, producteurs indépendants, gestionnaires, etc.) qui sentent la pression de la bourgeoisie tandis que cette dernière continue à intensifier la mondialisation de l'économie capitaliste. Politiquement, ces fondamentalismes puisent à la fois dans le chauvinisme national (centré sur le culte de l'Etat-nation et de l'appartenance nationale) et dans l'arriération sociale. Apparues entre le XVII^e et le XIX^e siècles, les traditions de l'époque des Lumières – laïcité, démocratie, respect des droits de la personne et de l'intimité, etc. – sont inadmissibles pour les fondamentalistes religieux. En effet, la philosophie des Lumières repose sur l'idée que le monde n'est pas une communauté homogène, unique, d'êtres humains qui pensent de façon identique. C'est pourquoi leurs droits démocratiques sont « inaliénables », comme le proclame la Déclaration d'indépendance des Etats-Unis, et qu'ils découlent d'une autre source qu'un roi ou tout autre dirigeant. Au contraire, les fondamentalistes religieux croient que les droits du peuple sont un cadeau ou un privilège, accordé à un peuple obéissant par un dirigeant qui exprime la volonté divine. Pour eux, l'égalité est donc un privilège qui doit être accordé à ceux qui respectent strictement les livres saints. Ceux qui ne les respectent pas doivent par conséquent être « punis », c'est-à-dire mis au ban de la communauté, ou condamnés à mort.

Des guérisseurs itinérants à George W. Bush

Aux Etats-Unis, le mouvement fondamentaliste chrétien moderne est né après la Seconde Guerre mondiale et l'essor du « siècle américain ». Il y avait, depuis le début du XX^e siècle, un petit mouvement fondamentaliste qui organisait des tournées sous chapiteaux pour le « renouveau de la foi », et des charlatans qui se présentaient comme des « guérisseurs ». Dans les années 1920 et 1930, ce petit mouvement fondamentaliste commença à prendre de l'ampleur, en raison de la polarisation sociale, déclenchée d'abord par la désorientation provoquée par la Première Guerre mondiale puis par la Grande Dépression. A cette époque, le Ku Klux Klan utilisa le fondamentalisme religieux comme un pôle d'attraction social et culturel ; il recruta des millions de membres et contrôla même le gouvernement de certains Etats. Plus tard, lorsque le fascisme devint une force politique à l'échelle mondiale, des démagogues religieux comme le père Coughlin (30) combinèrent le fondamentalisme religieux avec le soutien politique aux régimes de Franco en Espagne et Mussolini en Italie pour construire un mouvement qui préfigura l'avenir du fondamentalisme religieux.

Pour l'essentiel, la Seconde Guerre mondiale mit un terme à ces mouvements spécifiques, dans la mesure où le patriotisme américain devint synonyme d'antifascisme et, en partie, d'antiracisme et de rejet de l'antisémitisme. Le mouvement fondamentaliste qui survécut après la fin de la Seconde Guerre mondiale était, sous de nombreux aspects, semblable au mouvement pour la « renouveau de la foi » qui avait eu lieu cinquante ans auparavant, mais il se développa désormais à un niveau supérieur. Les progrès de la technologie, y compris la radio et plus tard la télévision, permirent aux dirigeants fondamentalistes d'acquérir d'abord une audience régionale, puis nationale. Grâce aux progrès technologiques, les propagandistes religieux purent économiser des ressources considérables car ils n'avaient plus besoin de voyager pour étendre leur influence à partir de leur quartier général. Durant les années 1950 et 1960, ce mouvement ne rechercha pas à briller sous les feux de la rampe à l'échelle nationale, il s'implanta tranquillement dans les zones semi-rurales et parmi des secteurs de la petite bourgeoisie hostiles aux mouvements sociaux, que ce soit ceux pour les droits civiques, contre la guerre [du Vietnam], etc. Ce travail d'organisation fut stimulé, à la fin des années 1960, par le développement de la Southern Strategy (31), « Stratégie du Sud », qui unifia les éléments réactionnaires et fascistes des cercles politiques dirigeants du Sud avec les conservateurs du Nord hostiles aux mouvements sociaux précédemment mentionnés.

Pour ce mouvement fondamentaliste chrétien, la phase d'organisation préliminaire se termina dans la période qui suivit immédiatement l'effondrement du mouvement petit-bourgeois anticapitaliste (la Nouvelle Gauche) au début des années 1970. Les fondamentalistes chrétiens choisirent deux cibles principales : l'Equal Rights Amendment (32) et le mouvement croissant pour l'égalité des droits pour les lesbiennes et les gays. A l'époque, les capitalistes furent capables de convaincre des fractions significatives de la population – principalement ces mêmes éléments petits bourgeois, mais aussi des secteurs du prolétariat blanc paupérisé – que les crises économiques qui affectaient la société provenaient des « excès gauchistes » (33) des mouvements sociaux de la décennie antérieure. Les fondamentalistes réussirent à mobiliser des porte-parole populaires et charismatiques, surtout des célébrités dont l'astre ne brillait plus depuis une vingtaine d'années. Ces célébrités, grâce à leurs amis dans les médias capitalistes, surent « présenter » les idées fondamentalistes chrétiennes à des secteurs encore plus larges de la population. Ils renouèrent aussi des liens avec des éléments fascistes et néofascistes en les intégrant à la base de leur mouvement, au titre de fantassins ou de petits cadres.

En même temps que cette campagne « de terrain », le mouvement fondamentaliste chercha à consolider sa présence dans le système politique établi. Jouissant au départ d'une influence réduite, plutôt régionale, le fondamentalisme chercha à gagner des postes à la direction du Parti républicain. Ces efforts initiaux facilitèrent l'accession de Ronald Reagan à la Maison Blanche en 1980. Mais ce n'était que le commencement. Le but ultime des fondamentalistes était de choisir un des leurs comme président des Etats-Unis. Ils firent une première tentative, en 1988, avec Pat Robertson (34) ; ce prêcheur fondamentaliste qui chercha à être le candidat du Parti républicain. Ils échouèrent, surtout d'ailleurs à cause de leur mauvaise organisation au sein du parti lui-même. Les fondamentalistes chrétiens en tirèrent la leçon et formèrent la Coalition chrétienne (35). Cette organisation en chapeautait plusieurs autres, unissant en un seul bloc des mouvements fondamentalistes hétérogènes répartis dans tout le pays. Presque immédiatement, la Coalition chrétienne réussit à prendre le contrôle de positions clés dans l'appareil du Parti républicain au niveau des municipalités et des Etats. Ce fut seulement dans les années 1990 qu'ils réussirent à s'emparer du Comité national du Parti républicain et à influencer de façon décisive le choix des candidats. (Notons cependant que la Coalition chrétienne dut, pour cela, créer une

coalition avec d'autres forces ultra-réactionnaires, y compris des éléments des mouvements « néo-confédérés » (36) et des mouvements néo-conservateurs (37) qui émergeaient à l'époque, afin de conserver le pouvoir.)

L'apogée du mouvement fondamentaliste chrétien eut lieu en 2000, quand George W. Bush devint président. Cette victoire fut encore plus importante que le contrôle des deux Chambres du Congrès à partir de 1994, sur le dos des « Républicains de Gingrich » (38) et de leur « Contrat avec l'Amérique » (39). Comme nous l'avons déjà dit à de nombreuses reprises, l'élection de 2000 représente un tournant décisif. Pour la première fois dans l'histoire américaine, un mouvement fondamentaliste chrétien contrôle les trois branches d'un gouvernement bourgeois. Cela a ouvert une nouvelle période dans l'histoire du pays – et dans laquelle nous vivons encore maintenant (40).

Le fondamentalisme islamique, du XVIII^e siècle à nos jours

Contrairement au mouvement fondamentaliste chrétien, les origines des fondamentalistes islamistes les plus importants aujourd'hui remontent au XVIII^e siècle, et notamment aux écrits de Mohammed ibn abd al Wahhab (41). [Dans un sens, ce mouvement vient d'encore plus loin, du XIII^e siècle, d'un ouléma du nom Ibn Taymiya (42).] Mais Taymiya ne forma jamais un mouvement autour de ses enseignements.) Wahhab était un religieux musulman qui croyait que le courant sunnite, dominant en Islam, était corrompu par les innovations et les « nouveautés » comme le soufisme (et le progrès scientifique).

Les partisans de Wahhab refusaient de célébrer les événements de la vie de Mahomet, ou de tous les saints et prophètes reconnus par les sunnites (43). Ils considéraient à la fois le soufisme et le chiïsme (44) qui était un courant de l'Islam, comme une hérésie et ils cherchaient à organiser un nouveau mouvement qui reviendrait à ce qu'ils considéraient comme l'enseignement originel du Prophète.

Les partisans de Wahhab prirent le nom de « salaf », ce qui signifie « ancêtre » ou « prédécesseur » en arabe et ils s'appelèrent les salafistes ; leurs critiques préférèrent les appeler les wahhabites. Ce nom est couramment utilisé en Occident et est considéré comme une injure par les salafistes.

Le mouvement salafiste commença à s'organiser en formant une alliance avec l'un des nombreux petits chefs de tribus qui régnaient dans la péninsule arabique, les Saoud. Ensemble, ils créèrent le premier Etat saoudien en 1744, tandis que Wa'hab donnait à ce brutal chef tribal une apparence de légitimité religieuse. Après la mort de Wa'hab en 1792, les Saoud devinrent

les gardiens du salafisme et le diffusèrent dans les territoires arabes contrôlés par l'Empire ottoman. Les Ottomans renversèrent et écrasèrent à deux reprises l'Etat saoudo-salafiste, mais ce dernier se reconstitua à chaque fois.

Le dernier conflit entre les Ottomans et les Saoud prit fin en 1932, avec la création du royaume d'Arabie saoudite dont le salafisme est la doctrine religieuse officielle. Bien que l'Etat saoudien abritât deux des sites les plus sacrés de l'Islam (la Mecque et Médine [45]), ce qui permettait aux salafistes de contrôler les idées prêchées pendant le pèlerinage sacré, le salafisme resta un mouvement régional jusqu'à la découverte de pétrole en 1938.

Les sommes colossales dégagées par cette ressource financèrent la création de centaines d'écoles, de publications et d'organisations communautaires qui firent connaître la doctrine salafiste, et ce mouvement fondamentaliste put alors exercer son influence à travers tout le monde musulman.

L'Afghanistan

Jusqu'aux années 1980, peu de gens connaissaient ou comprenaient ce qu'était le salafisme (46) en dehors du monde musulman. Le plus souvent, en Europe et en Amérique du Nord, seules de petites communautés musulmanes et des théologiens spécialistes de l'histoire comparative des religions s'y intéressèrent dans les universités. Mais la situation changea quand les capitalistes « occidentaux » cherchèrent à utiliser les guérillas musulmanes pour mener une guerre par procuration contre l'Union soviétique. La révolution du printemps 1978 en Afghanistan provoqua un soulèvement démocratique qui renversa la vieille monarchie semi-féodale installée par la Grande-Bretagne en 1919. Pour la première fois depuis la Révolution d'Octobre 1917, un pays traditionnellement musulman prônait l'égalité sociale entre les hommes et les femmes, s'attaquait à l'illettrisme chez les femmes et leur ouvrait les portes de l'éducation supérieure. Après presque un an de conflit intérieur et de guerre civile croissante, le nouveau gouvernement afghan appela l'Union soviétique à la rescousse. L'URSS envoya des troupes d'infanterie aéroportée pour aider le nouveau gouvernement. En réaction, les fondamentalistes musulmans du monde entier accoururent à la frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan – qui historiquement a toujours été le bastion du salafisme et d'autres courants fondamentalistes de l'Islam – afin de travailler avec l'ISI (les services secrets pakistanais) et la CIA américaine pour renverser le nouveau gouvernement révolutionnaire. Parmi ceux qui rejoignirent cette nouvelle guérilla (les moujahiddine) se trouvait un fervent

partisan du salafisme, un médiocre trafiquant d'armes issu d'une des plus riches familles d'Arabie saoudite : Oussama ben Laden. Il gagna la confiance de la CIA et de l'ISI, et acquit une certaine popularité dans le mouvement étudiant fondamentaliste qui se structura près de la frontière entre l'Afghanistan et le Pakistan : ceux que l'on appela les « talibans ».

Le départ des troupes soviétiques d'Afghanistan en 1989 ouvrit une nouvelle phase de développement pour ce mouvement fondamentaliste islamique. L'objectif immédiat des moujahiddine n'était plus la défaite militaire de l'armée soviétique ; il s'agissait maintenant de renverser le gouvernement de Kaboul et d'établir un Etat islamique salafiste. Une guerre de sept ans commença après le départ des Soviétiques et aboutit finalement à ce que les talibans contrôlent 90% du pays et renversent le gouvernement. Cependant, à ce moment-là, l'intérêt des fondamentalistes s'était à nouveau déplacé de l'Asie centrale vers la Péninsule arabique. La guerre du Golfe de 1991 amena des milliers de soldats, hommes et femmes, originaires surtout des Etats-Unis et d'Europe, à séjourner dans des garnisons stationnées en Arabie saoudite et au Koweït. Leur présence dans des régions considérées comme sacrées par tous les musulmans, quel que soit le courant de l'islam auquel ils appartiennent, constitua un motif de ralliement commode pour les agitateurs fondamentalistes salafistes dans tout le Proche et le Moyen-Orient. Se combinant avec l'antagonisme entre le monde musulman et l'Etat sioniste d'Israël, cette campagne alimenta puissamment l'expansion et le développement du mouvement fondamentaliste salafiste en dehors de la Péninsule arabique. Cela permit la croissance d'une organisation créée d'abord en 1998 parmi les vétérans de la guerre en Afghanistan, le Front international pour le Djihad contre les juifs et les Croisés, plus connu sous le nom d'al-Quaïda.

Al-Quaïda

Durant les années 1990, ce nouveau mouvement salafiste se mit à croître à pas de géant. Ses premières actions initiales n'eurent guère de succès ou en tout cas d'impact. L'attentat de décembre 1992 contre un hôtel au Yémen où séjournaient temporairement les soldats américains qui se rendaient en Somalie (ils étaient déjà partis quand l'attentat eut lieu) et l'attentat de 1993 contre le World Trade Center furent considérés comme des échecs, surtout parce qu'ils ne réussirent pas à perturber les activités économiques et militaires des Etats-Unis. La première victoire réelle du mouvement eut lieu en 1994 avec la prise de pouvoir par les talibans en Afghanistan. Le nouveau gouvernement afghan, influencé par une tendance

particulière du fondamentalisme salafiste prôné par al-Quaïda, le Qotbisme (doctrine définie par l'intellectuel musulman Sayed Qotb (47), un produit du travail de propagande salafiste commencé dans les années 1930), accueillit les fondamentalistes salafistes et leur permit de s'entraîner et s'organiser. Cela permit à ces fondamentalistes de s'engager dans un certain nombre de campagnes internationales ; les membres d'al-Quaïda combattirent aux côtés de séparatistes musulmans en Bosnie et en Tchétchénie, et avec les milices [islamiques] en Somalie et au Soudan. Durant la seconde moitié des années 1990, ces fondamentalistes continuèrent à lancer des attaques relativement petites sur des cibles liées aux intérêts américains dans différentes parties du monde : on les soupçonne aussi d'avoir participé à des attentats en Arabie saoudite, au Kenya, en Tanzanie, en Inde, aux Philippines et en Jordanie. On pense qu'ils seraient également impliqués dans la planification d'un attentat à l'aéroport international de Los Angeles et contre un destroyer de la marine américaine : *The Sullivans*. Mais l'action la plus importante d'al-Quaïda a certainement été les attentats contre le World Trade Center et le Pentagone, le 11 septembre 2001.

Les attentats du 11 septembre 2001 amenèrent les fondamentalismes chrétien et islamique à entrer ouvertement en conflit l'un contre l'autre. La « croisade » déclarée par Bush, au nom des fondamentalistes chrétiens qui contrôlent le gouvernement américain, a légitimé l'affirmation des fondamentalistes musulmans – en particulier les partisans salafistes d'al-Quaïda – selon laquelle la guerre qu'ils avaient déclarée contre les Etats-Unis en 1998, sous la forme d'une fatwa (48), était nécessaire. A partir de ce moment-là, les destins des deux mouvements fondamentalistes se sont entremêlés. Dans un sens, une relation symbiotique s'est développée depuis lors entre eux, chaque camp étant nourri et alimenté par les actions de l'autre. Aujourd'hui, cette relation symbiotique et conflictuelle représente la principale bataille politique et philosophique parmi les classes dominantes.

L'Ere des fondamentalismes et les tâches des communistes

Le monde d'aujourd'hui est entré dans l'Ere des fondamentalismes. Tout comme l'Ere des dictatures (entre les deux guerres mondiales), cette nouvelle ère se caractérisera par des crises sociales et des guerres. En effet, les principaux protagonistes à l'échelle mondiale sont dirigés, influencés ou poussés à agir par l'une des principales forces fondamentalistes religieuses. Cela concerne non seulement les fondamentalismes

chrétien et musulman, mais aussi les différentes variétés du fondamentalisme juif – les divers courants du mouvement sioniste. Pris ensemble, ces trois mouvements fondamentalistes façonnent les contradictions qui ont poussé les bourgeoisies du monde à entrer en conflit.

Dans le cadre d'une perspective communiste, ces fondamentalismes représentent une forme d'idéologie bourgeoise [qui prospère] dans une période de déclin social. Dans les périodes de déclin, les classes dirigeantes – la bourgeoisie et ses collaborateurs petits-bourgeois – s'emparent de doctrines et de programmes susceptibles de restaurer leur confiance en elles-mêmes et leur capacité à diriger. En réalité, ces doctrines ne sont que les pires déchets des croyances et des principes des classes dominantes durant leur développement et leur « âge d'or ». Toute idéologie qui cherche à restaurer la « foi » dans le système existant est susceptible d'être intégrée dans ces doctrines.

La religion, spécialement sous sa forme fondamentaliste, qui défend les mêmes systèmes hiérarchiques que l'on trouve dans la société de classe et la croyance en l'infailibilité d'un Etre supérieur, devient une forme naturelle d'expression pour les classes dirigeantes dans une période de déclin. En Europe occidentale, les courants fondamentalistes chrétiens ont puissamment soutenu les classes dirigeantes lors de leurs périodes de déclin. Quand le système esclavagiste romain déclina, Constantin intégra les ordres monastiques dans la chrétienté après le concile de Nicée. La première croisade et le commencement des persécutions de masse contre les juifs marquèrent le début du déclin du féodalisme européen. Aujourd'hui, en cette nouvelle période du capitalisme déclinant, c'est au tour du fondamentalisme protestant de jouer son rôle.

Le prolétariat n'a aucun intérêt au triomphe de tel ou tel fondamentalisme religieux. Au contraire, les travailleurs, quel que soit le pays où ils vivent, veulent la défaite et la destruction de ces doctrines afin non seulement de sauver les conquêtes passées de l'humanité et de leur classe, mais aussi pour ouvrir la voie à leur libération de l'exploitation et de l'oppression. Aujourd'hui, les mouvements fondamentalistes et leurs agents dans tous les domaines de la société représentent l'ennemi immédiat du prolétariat et le principal danger, et nous devons les traiter comme tels.

Les implications de cette situation sont claires : les travailleurs doivent s'organiser pour contrer la philosophie et le programme des fondamentalistes, et les défier dans tous les domaines de la société de classe. Cette lutte contre le

fondamentalisme religieux est d'abord et avant tout une lutte de classe – une lutte entre la société bourgeoise décadente et ses tentatives désespérées de maintenir son « ordre » à tout prix, et un mouvement prolétarien embryonnaire pour la libération, qui cherche à transformer des concepts comme la « démocratie » et l'« unité », à les faire passer de simples concepts ou formes de gouvernement à des pratiques concrètes qui posent la base de leur propre dépassement par des méthodes supérieures de développement humain.

Ce fait souligne le thème central qui devrait être souligné dans tous les cas : la religion ne sert qu'à masquer les tentatives de maintenir « l'ordre ». Si la dimension religieuse devenait un handicap pour elles, les classes dirigeantes l'écarteraient au profit d'un outil plus « séculier » et plus apte à maintenir la domination de la classe capitaliste. Néanmoins, nous continuerons à nous opposer aux tendances réactionnaires et fascistes qui sont au cœur de ce mouvement. Nous ne permettrons pas que ces fondamentalismes, s'ils tombent en disgrâce, se fassent passer pour une « force d'opposition » voire pour un mouvement anticapitaliste.

Si l'origine et la dynamique des différents fondamentalismes religieux sont généralement semblables, quand cette doctrine s'intègre à une idéologie dominante établie, elle devient un outil de la classe dirigeante qu'elle sert. Prenons l'exemple du fondamentalisme chrétien évangélique dominant aux États-Unis aujourd'hui : il prône la loyauté et une croyance acritiques en des dirigeants infailibles ; il soutient qu'il faut réduire le pouvoir des législatures démocratiquement élues et celui du pouvoir judiciaire indépendant ; et il révère les partisans armés de l'« ordre » capitaliste.

En cela, il sert parfaitement les intérêts de la classe dirigeante capitaliste lorsque son hégémonie doit affronter les défis lancés à la fois par les anciennes puissances impérialistes rivales (Union européenne, Japon), et les nouvelles puissances capitalistes qui cherchent à entrer dans le club impérialiste (Chine, Inde) à l'échelle internationale. A l'échelle nationale, le fondamentalisme protestant permet de stopper ou canaliser le développement du mécontentement social, surtout parmi les couches les plus pauvres et chez les travailleurs, et de détourner un mouvement potentiellement révolutionnaire vers une issue réactionnaire.

De son côté, le mouvement fondamentaliste salafiste, que ce soit l'Arabie saoudite ou al-Quaïda, avec son « anti-impérialisme » et son « anticapitalisme » réactionnaires, a une conception contradictoire. Il rejette les autres courants de l'islam, les considère comme un courant révisionniste de

l'Oumma (la Communauté musulmane) et en même temps il s'appuie lourdement sur des traditions très anciennes qui refusent l'essentiel de l'évolution philosophique au cours des trois derniers siècles. Ce fondamentalisme convient parfaitement à une classe dirigeante capitaliste qui veut jouer un rôle croissant dans l'économie capitaliste mondialisée et pense que ces avantages stratégiques pourraient être maximisés à travers une plus grande unité politique et culturelle, non pas des Etats musulmans en général, mais des Etats producteurs de pétrole où les musulmans vivent depuis des siècles. Ce fondamentalisme permet d'empêcher le développement d'une conscience de classe révolutionnaire, spécialement ses idées et ses principes libérateurs, parmi les travailleurs des pays concernés.

L'organisation d'un front uni des travailleurs contre le fondamentalisme religieux peut attirer aussi des éléments de la petite bourgeoisie – les démocrates petits bourgeois – qui souhaitent également combattre cette doctrine et ce mouvement. Même si un tel front uni peut parfois fonctionner avec ces gens-là, nous, communistes, mettons en garde les travailleurs contre des relations trop étroites avec eux en dehors d'actions ponctuelles. Même s'ils approuvent notre critique du fondamentalisme religieux et de son rôle dans la société, les démocrates petits-bourgeois veulent uniquement préserver le vieux système démocratique-bourgeois qui leur a permis d'occuper une position protégée et relativement supérieure dans la société. Dans leurs tentatives pour récupérer leur place, ils peuvent aller jusqu'à offrir quelques miettes au prolétariat sous forme de lois qui leur donneront un peu d'espace et de répit supplémentaire sur le plan politique (restauration ou accroissement des droits démocratiques), économique (augmentation du salaire minimum ou des prestations du système de santé publique) ou social (renforcement des droits civiques). Cependant, selon l'équilibre des forces, ces avantages ne sont rien d'autre qu'une tentative d'acheter les travailleurs et de les pousser à accepter leur position d'esclaves salariés, afin de démanteler notre mouvement de classe indépendant. Cela nous incite à souligner deux réalités importantes :

quelle que soit leur phraséologie radicale ou même révolutionnaire, ces éléments sont incapables de faire autre chose que de restaurer le vieux système de classe ;

seul le prolétariat peut chasser les fondamentalistes de leurs position de pouvoir et éliminer les conditions matérielles qui ont permis la création de ces mouvements (...).

Communist League (Etats-Unis), janvier 2006.

Extrait de *Workers Republic* n°5

Notes du traducteur (*Ni patrie ni frontières*)

1. Leur nombre varie, suivant les théories, mais on peut considérer qu'il en existe au moins huit : tristesse, honte, colère, culpabilité, joie, envie, jalousie, hostilité.

2. Convoqué par l'empereur Constantin en 325, ce concile débattit de plusieurs hérésies et schismes, notamment ceux d'Arius, prêtre d'Alexandrie (l'arianisme niait la divinité du Christ), de Méléce (évêque égyptien) et des « novatiens ». Ce concile réaffirma des points fondamentaux de la doctrine chrétienne concernant la Sainte Trinité (le Père, le Fils et le Saint-Esprit), la nature divine de Jésus et le célibat des prêtres.

3. On retrouve souvent chez les marxistes cette thèse du caractère « communiste » du christianisme originel. C'est l'un des éléments, à notre avis, mystificateurs qui poussent certains groupes d'extrême gauche à faire les yeux doux à la théologie de la libération. Et ce fut l'un des arguments en faveur du rapprochement entre catholiques et staliniens prôné par Roger Garaudy quand il était l'idéologue du PCF. *Workers Republic* n° 5, organe de la Communist League des Etats-Unis, reproduit un long article historique de Jack Conrad, du CPGB (Parti communiste de Grande-Bretagne), « Jesus from Revolutionary to Ruling ideology » (Jésus : d'une idéologie révolutionnaire à une idéologie dominante) allant dans ce sens. Nous sommes très sceptiques sur cette hypothèse qui consiste à faire des premiers partisans de Jésus des pré-« communistes », d'autant que l'existence historique du fils de Marie n'a jusqu'ici pas pu être scientifiquement démontrée.

4. Les franciscains ont été créés en 1210 et les capucins, qui voulaient retrouver l'esprit primitif des précédents (pauvreté totale, liberté de la prédication) en 1528, mais ils n'ont acquis leur autonomie qu'un siècle plus tard en 1619.

5. La première croisade dura de 1096 à 1099. A l'époque, l'Eglise considère qu'il s'agit d'une guerre juste et légitime puisqu'il s'agit d'un « pèlerinage » en armes pour délivrer le Saint-Sépulcre. Deux expéditions sont organisées, celle des pauvres et celle des chevaliers. Les 15 000 paysans, femmes et enfants emmenés par Pierre l'Ermite et des prédicateurs itinérants

traversent l'Europe, pillant tout sur leur passage et massacrant les juifs. Arrivés à Constantinople, les 10 000 rescapés sont tous tués par les Turcs. La seconde expédition, mieux organisée, rassemble 4 500 chevaliers et 30 000 fantassins répartis entre quatre armées. Nicée, Antioche et Jérusalem sont conquises. Les croisés assassinent des milliers de musulmans dans la mosquée al-Aqsa, à proximité du Saint Sépulcre. Quatre Etats latins d'Orient seront créés suite à la première croisade. Elle sera suivie de sept autres croisades, la dernière en 1270.

En 1144, profitant des rivalités au sein du royaume de Jérusalem, les Turcs envahissent le comté d'Édesse en massacrant de nombreux chrétiens. Le pape Eugène III prône l'organisation d'une deuxième croisade, cependant celle-ci ne soulève pas le même enthousiasme que la première. Louis VII et l'empereur d'Allemagne Conrad III mobilisent deux armées (50 000 hommes) qui se rejoignent à Constantinople mais l'expédition est rapidement un échec, notamment en raison des dissensions franco-allemandes, et Louis VII rentre piteusement en France.

6. Saladin, nom francisé de Salâh al-dîn, (1138-1193). Souverain d'origine kurde qui régna de 1171 à 1193 sur un royaume comprenant l'Égypte, la Syrie et la Haute-Mésopotamie (région englobant une partie de la Turquie, une partie de la Syrie et une partie de l'Irak) avant de triompher des Francs en 1187 et de leur reprendre Jérusalem. Adversaire résolu des chiïtes, il rétablit le sunnisme et s'entoura de juristes et d'hommes de religion comme conseillers. Il est encore aujourd'hui un personnage mythique, sur le plan à la fois religieux et politique. Il est intéressant de noter que Saddam Hussein se présenta comme le « nouveau Saladin » quand il envahit le Koweït.

7. Le soufisme est un mouvement mystique apparu contre le sunnisme en Irak au VIII^e siècle. Il prône l'ascétisme, le renoncement aux biens de ce monde et veut s'inspirer de l'exemple des prophètes : Mahomet, bien sûr, mais aussi Jésus et Moïse. Des confréries se créèrent à partir du XI^e siècle et devinrent soit des mouvements d'opposition aux souverains sunnites, mouvements qui firent alliance avec les dissidents chiïtes, soit au contraire des piliers du pouvoir sunnite. Le soufisme s'organisa d'abord en Irak, en Syrie, en Anatolie, en Iran et en Inde. A partir du XV^e siècle son influence grandit encore en s'étendant à l'Égypte et au Maghreb. Au XIX^e et au XX^e siècle le soufisme s'est implanté en Afrique noire.

8. George Washington (1732-1799). Représentant de la Virginie aux Congrès de Philadelphie et grand propriétaire

d'esclaves, il joue un rôle militaire essentiel dans la conduite de la guerre d'indépendance contre les Britanniques. Premier président des États-Unis en 1789, il est réélu en 1792.

9. On appelle « démocrates jacksoniens » les partisans du président Andrew Jackson au sein du Parti démocrate durant sa présidence (1824-1828). Héros de la guerre de 1812 contre les Anglais, Jackson fut le premier président américain à être partiellement élu par les citoyens. Contrairement à la période précédente, celle du président Jefferson, les jacksoniens mettent l'accent sur le rôle de l'exécutif et du Président au détriment du pouvoir du Congrès. En même temps, ils sont opposés au suffrage censitaire, et donc partisans d'élargir la base sociale de l'Etat à tous les hommes blancs majeurs et de permettre aux élus de distribuer à leurs partisans des emplois dans la fonction publique, mais sur la base d'une rotation régulière afin de faire participer « le peuple » et d'éviter la corruption. Les jacksoniens étaient d'accord avec les « whigs » [ce parti, assez influent avant la guerre de Sécession dans les villes, regroupait médecins, avocats, marchands, banquiers, industriels et planteurs ; son objectif était d'industrialiser au plus vite le pays, par opposition aux démocrates de l'époque qui voulaient construire une grande nation agricole] pour éviter de poser la question de l'esclavage. Ils étaient favorables à une expansion territoriale des États-Unis de l'Atlantique vers le Pacifique, au nom de la « Destinée Manifeste » de la nation américaine. Aujourd'hui on appelle parfois « jacksoniens » les républicains partisans d'interventions extérieures mais hostiles à la stratégie de « *nation building* » (l'exportation de la « démocratie », sur le modèle de ce que firent les Américains au Japon, et en Allemagne, après la Seconde Guerre mondiale, et qu'ils prétendaient faire en Irak aujourd'hui).

10. *Compromis du Missouri* : La cueillette du coton (partiellement mécanisée à partir de 1793) puis celle du tabac sont grandes consommatrices de main-d'œuvre, ce qui pousse les planteurs sudistes à acheter de plus en plus d'esclaves africains. La culture du coton épuisant très vite les sols, les planteurs cherchent de nouvelles terres à l'ouest. C'est ainsi que trois nouveaux États du Sud (Louisiane, Mississippi et Alabama) obtiennent le droit de pratiquer l'esclavage, puis, en 1818, le Missouri réclame à son tour ce droit. Cela provoque l'opposition des représentants des États du Nord, car s'il y a 11 onze États au Nord et onze États au Sud, le Nord est plus peuplé. Un compromis est conclu le 2 mars 1820 et un nouvel État anti-esclavagiste, le Maine, est créé pour faire contrepoids au

Missouri. De plus, les sénateurs décident que les nouveaux Etats seront esclavagistes s'ils se situent au nord du 36° 30" parallèle (la future ligne Mason-Dixon), et abolitionnistes s'ils sont situés au nord de cette ligne. Ce compromis sera abrogé en 1854 et déclaré inconstitutionnel en 1857. Dès lors la question de l'esclavage provoquera la guerre entre le Sud et le Nord en 1861.

11. Comme l'écrit Howard Zinn dans son *Histoire populaire des Etats-Unis* : « (...) l'acquisition de la Louisiane par Jefferson avait doublé le territoire des Etats-Unis en l'étendant jusqu'aux Rocheuses. Au sud-ouest se trouvait le **Mexique**, qui avait pris son indépendance après une guerre révolutionnaire contre l'Espagne en 1821 (...). En 1836, après un soulèvement organisé avec le soutien des Etats-unis, le **Texas** s'était séparé du Mexique pour se proclamer "république à une seule étoile". En 1845, le Congrès américain l'intégrait dans l'Union à part entière. Le président James Polk donna l'ordre aux troupes du général Taylor d'avancer jusqu'au Rio Grande, ce qui était une véritable provocation pour Mexico. (...) » Le Président Polk provoqua la guerre en envoyant des soldats américains dans ce qui était un territoire certes disputé mais historiquement peuplé et contrôlé par les Mexicains" (...). Après plusieurs dizaines de milliers de morts dans des combats atroces, le Mexique capitula et les Etats-unis annexèrent le Nouveau-Mexique et la Californie. »

12. On compte au moins trois « Grands Réveils » dans l'histoire religieuse américaine. Le premier eut lieu au XVIII^e siècle sous l'impulsion du pasteur calviniste Jonathan Edwards qui souligna le rôle des affects (émotions) dans l'expérience de la foi tout en laissant une place à la raison ; le second Grand Réveil se produisit à la fin du XIX^e siècle et fit la part belle aux interprétations littéralistes de la Bible ; et le troisième Grand Réveil a pris son essor depuis trente ans et s'appuie sur les moyens de communication de masse et la mondialisation. Toutes les ressources de la propagande sont mobilisées (vidéo, musique rock, cinéma, sagas romanesques), mais aussi la construction d'églises gigantesques.

13. Fondé en 1848, le Free Soil Party s'opposait à l'extension de l'esclavage dans les nouveaux territoires et à l'admission des États esclavagistes dans l'Union.

14. Le Know Nothing Party était un parti anti-immigrés et anti-catholiques né en 1849 et fondé par des protestants. D'abord clandestin, il se donna des structures publiques sous le nom d'American Party et compta jusqu'à 43 députés sympathisants dans le Congrès élu en 1855. Mais son influence diminua rapidement.

15. Organisation de jeunes qui soutint Abraham Lincoln lors de la campagne présidentielle de 1860. Elle combinait une rhétorique religieuse avec un discours politique et constitua une force puissante durant la campagne, grâce à ses capacités d'organisation.

16. L'extrait ci-dessous d'un long article de Mouloud Didane sur le site latribune-online.com permet d'avoir un premier aperçu des différences entre les partis démocrate et républicain :

« De l'indépendance à la guerre de Sécession s'établit une opposition entre fédéralistes (Washington, Hamilton, Adams) et anti-fédéralistes, défenseurs du droit des États (Jefferson, Madison). Ceux-ci forment le parti républicain-démocrate, dominant de 1800 à 1830 et éliminant les fédéralistes. En 1824, il se fractionne, certains de ses membres fondent un parti « démocrate » (les Jacksoniens populistes) et d'autres les « républicains nationaux » – des wighs d'inspiration conservatrice. Les « démocrates » dominent la scène politique de (1830 à 1850). En 1854 s'opère une recomposition à la faveur de l'accession de nouveaux États et de la querelle sur l'esclavage. Une partie des wighs crée avec d'autres dissidents, dont A. Lincoln, le Parti républicain, anti-esclavagiste. Le Parti républicain démocrate, devenu parti démocrate, reste lié aux thèses esclavagistes, en particulier dans le Sud. Le bipartisme moderne est né. Après l'élection à la présidence de Lincoln en 1860 (contre trois candidats démocrates), provoquant la guerre de Sécession, la victoire des Yankees assure la domination presque totale des républicains de 1860 à 1932 (à l'exception, dans les années 1800, de l'élection de Cleveland et de T.N. Wilson, de 1913 à 1921). Après la présidence démocrate de Roosevelt (1932-1945), l'alternance entre démocrates et républicains sera beaucoup plus régulière.

« Sur le plan idéologique, le Parti républicain est devenu au fil des temps plus conservateur et défenseur du droit des États et du libéralisme économique, appuyé par un électorat plus rural ou suburbain, représentant des classes aisées et moyennes, souvent blanches et majoritairement protestantes. Le parti démocrate, en particulier depuis les années 1930, s'est affirmé partisan de l'interventionnisme fédéral représentatif d'un électorat urbain des grandes villes, des minorités et plus largement des intellectuels, des ouvriers syndiqués et des catholiques.

« En fait, cette opposition entre républicains et démocrates est très relative. Cette opposition entre deux partis ne repose pas sur un clivage idéologique irréductible. Dans la mesure où les

deux partis ne peuvent espérer remporter les élections qu'en conquérant les électeurs indécis (électorat flottant), ils sont amenés à adopter des positions suffisamment vagues pour pouvoir « ratisser large ». Il en résulte une aptitude particulière au compromis puisque les oppositions idéologiques ne sont jamais tranchées. Les partis américains ne sont pas des partis de militants, mais des partis d'électeurs. Leur structure est donc calquée sur les circonscriptions électorales. »

17. Onze Etats (sur 13) se réunirent le 25 mai 1787 et adoptèrent le compromis proposé par le représentant du Connecticut qui proposa une représentation proportionnelle à la Chambre des Représentants et une représentation paritaire au Sénat. On trouva aussi des compromis entre les États esclavagistes et les autres, sur la prise en compte des esclaves dans le poids respectif des États à la Chambre des représentants, etc. Cette réunion prépara un projet de Constitution qui fut ensuite soumis aux États ainsi qu'une Déclaration des droits (*Bill of Rights*), qui ne concernait ni les Indiens, ni les Noirs, ni les femmes, ni les serviteurs sous contrat.

18. Ce terme désigne les douze années (1866-1877) qui précèdent « l'âge d'or » (1878-1893). Au cours de cette période on abolit l'esclavage et donna, en théorie, le droit de vote aux Noirs (en fait il fallut attendre un siècle et les luttes du mouvement des droits civiques pour qu'il soit appliqué sérieusement dans le Sud) et on intégra les Etats du Sud dans l'Union.

19. Ces Etats longeaient la ligne Mason-Dixon (cf. note 9).

20. Jefferson Davis (1808-1889). Officier et homme politique américain. Président des Etats confédérés du Sud pendant la guerre de Sécession.

21. Fort Sumter, petite garnison (85 hommes) située près de Charleston mais qui avait un rôle stratégique pour le blocus du Sud sur la côte atlantique. Elle fut attaquée le 12 avril 1861 par les sudistes et prise le lendemain, au prix d'une seule perte humaine. Il est possible que Lincoln ait refusé de renforcer la garnison et laissé les sudistes attaquer les premiers pour pouvoir ensuite déclencher la guerre plus facilement.

22. Abraham Lincoln (1809-1865). Avocat, député républicain, anti-esclavagiste militant, élu président en 1860. Son élection précipita de peu le déclenchement de la guerre de Sécession. Il fut réélu en 1864 et assassiné peu après la victoire du Nord.

23. William Lloyd Garrison (1805-1879). Anti-esclavagiste, il fonde des journaux et une association pour défendre ses idées et

les mettre en pratique. Au départ partisan de renvoyer en Afrique les Africains déportés aux Etats-Unis, il se radicalise progressivement et dénonce les tortures, viols, mutilations, bref la barbarie des propriétaires d'esclaves. Condamné à six mois de prison pour ses écrits. Partisan de la non-violence et de la résistance passive. Après l'abolition de l'esclavage, il fit campagne pour le vote des femmes et contre... la vente d'alcool.

24. Harriet Beecher Stowe 1811-1896), auteure de *La Case de l'oncle Tom* qui fut un best-seller aux États-Unis comme dans le monde. On ne peut évidemment la comparer à Tony Morrison, mais il faut tenir compte à la fois du contexte de l'époque et du fait que ce livre fut écrit par une femme de la bourgeoisie protestante blanche.

25. Confédération : il s'agit des 11 Etats favorables à l'esclavage regroupés dans les Etats confédérés d'Amérique.

26. « Age d'or » (1867-1893) : durant cette période, les Etats-Unis mènent une politique agressive à l'extérieur de leurs frontières ; ils importent massivement de la main d'œuvre (plus de 10 millions de travailleurs) ; ils agrandissent leur territoire ; leur agriculture et leur industrie se modernisent et se développent, du moins jusqu'à la crise de 1893.

27. National Grange of the Patrons of Husbandry : association de fermiers créée en 1867 et qui prit de l'ampleur après la crise agricole de 1873, durant laquelle les prix agricoles chutèrent considérablement. La Grange était organisée en sections où les femmes étaient admises à égalité avec les hommes. Les Grangers luttèrent contre l'endettement et les tarifs de fret élevés pratiqués par les compagnies de chemin de fer. Le mouvement fut important dans l'Iowa, le Minnesota, le Wisconsin et l'Illinois où des lois furent votées en faveur des agriculteurs, mais balayées par le lobbying des chemins de fer auprès de la Cour suprême. Le mouvement atteignit son apogée en 1875, regroupant près de 20 000 membres, puis déclina au profit d'autres forces comme le Greenback Party des années 1870, les Farmers Alliances des années 1880 et le Populist Party des années 1890. La Grange montra que les fermiers pouvaient s'organiser et avoir un rôle politique.

28. « Héritage sudiste » : cette idéologie régionaliste et réactionnaire prône la défense du passé sudiste, le drapeau confédéré, l'« amour du concret », les valeurs familiales et religieuses, le respect de l'ordre, et déteste le « politiquement correct ». Les groupes réactionnaires sudistes actuels se présentent comme des victimes des Nordistes, ces « fanatiques », ces « 60 traîtres qui détiennent le pouvoir », etc. Ils critiquent

aussi bien les démocrates que les républicains, comme G.W. Bush.

29. Créé en 1865 par des officiers sudistes qui voulaient à la fois lutter contre les exactions des soldats nordistes et contre l'émancipation des esclaves, le Ku Klux Klan a connu trois périodes différentes : dans une première époque, finalement assez brève (1865-1871), il mène une lutte violente dans le Sud ; même si plusieurs milliers de ses membres sont arrêtés, il obtient le maintien du système de la ségrégation qui perdurera pendant un siècle. Un nouveau Klan apparaît pendant la Première Guerre mondiale cette fois au Nord comme au Sud (il compte 11 gouverneurs et de nombreux sénateurs dans ses rangs) et organise plus de 5 millions de membres, dans les années 20. Il est dissous en 1944, non pas pour des raisons politiques ou à cause de ses meurtres et exactions racistes, mais parce qu'il ne peut pas payer l'argent qu'il doit au fisc ! Depuis la Seconde Guerre mondiale, le KKK n'a jamais pu redevenir une organisation de masse et ne compte plus aujourd'hui que quelques milliers de membres.

30. Charles Coughlin (1891-1979) : ce prêtre catholique fut l'un des premiers dirigeants politiques à utiliser la radio pour toucher et influencer des millions d'auditeurs. Soutenant d'abord Roosevelt en 1932 et son New Deal, il vira rapidement à l'extrême droite, dénonçant le « communisme », les « complots juifs » et l'alliance entre Wall Street et le socialisme, deux faces du même Satan. Progressivement réduit au silence sur les ondes par le gouvernement, il cessa toute propagande politique radiophonique en 1942, sous la pression de l'Eglise, et après deux tentatives infructueuses de créer un parti politique pour diffuser ses idées réactionnaires.

31. Expression inventée par un conseiller de Nixon, Kevin Philips, qui voulait gagner les élections présidentielles en s'assurant le soutien des électeurs du Sud. En effet, pendant les années 1948-1984, les Etats du Sud, traditionnellement démocrates, ont joué un rôle pivot lors des présidentielles de 1960, 1968 et 1976. Pendant cette période, les candidats républicains mirent davantage l'accent sur les « droits des Etats », une façon masquée de critiquer les lois fédérales pour les droits civiques en faveur des Noirs. Autrefois, les thèmes clés de la « Stratégie sudiste » étaient la dénonciation du « *busing* » (mixité « ethnique » obligatoire dans les écoles), la défense de « la loi et l'ordre » ou « des droits des Etats ». Aujourd'hui, la Southern Strategy a des cibles plus « culturelles », comme le mariage homosexuel, l'avortement, la « culture MTV », la pornographie,

la recherche médicale sur les cellules souches, etc. Elle mène ce que les Américains appellent une « guerre culturelle » à l'intérieur du pays. Comme l'a déclaré Pat Buchanan en 1992 lors de la Convention nationale républicaine : « Une guerre religieuse se déroule dans notre pays pour l'âme de l'Amérique. C'est une guerre culturelle, aussi vitale pour la nation de demain que la guerre froide elle-même ». Ce terme de « guerre culturelle » vient de l'expression allemande *Kulturkampf* (combat culturel) employée par Bismarck pour désigner sa lutte contre l'Eglise catholique en Allemagne.

32. Il existe pour le moment 27 amendements à la Constitution américaine. L'Equal Rights Amendment pourrait être le 28^e et concerne l'égalité des sexes. Présenté pour la première fois en 1923, il est passé au Congrès, mais n'a jamais obtenu le soutien nécessaire de 38 Etats – seuls 35 Etats sur 50 l'ont ratifié.

33. En anglais « *liberal excesses* », littéralement des « excès libéraux », les « *liberals* » étant aux Etats-Unis les gens (vaguement) « de gauche » ou le plus souvent ce que nous appellerions en France des démocrates radicaux ou des républicains conséquents.

34. Pat Robertson, né en 1930, télévangéliste fondateur de nombreuses institutions : la Coalition chrétienne, un réseau de chaînes de télévisions chrétiennes et même une université. Opposé à l'avortement et aux droits des homosexuels, il soutient le Parti républicain. Ce pasteur baptiste du Sud n'officie plus dans un temple mais exerce une influence importante chez les chrétiens conservateurs.

35. Coalition chrétienne : fondée en 1988 par Pat Robertson avec l'argent qui lui restait des fonds collectés pour sa candidature ratée à l'investiture républicaine, elle regroupe, à sa fondation, des fondamentalistes chrétiens, des évangéliques, des pentecôtistes, des catholiques et des membres des principales Eglises protestantes. Elle prétend avoir 1 200 000 membres, mais selon d'autres estimations elle n'en rassemblerait que 300 à 400 000. La Coalition distribua 70 millions de guides d'information aux électeurs dans les églises en 2000 et 30 millions en 2004. Bien qu'elle ait réussi à bénéficier d'avantages fiscaux pour ses brochures « citoyennes », elle serait désormais en perte de vitesse.

Certains spécialistes différencient les « chrétiens fondamentalistes » (plus isolationnistes en matière de politique étrangère) des protestants évangéliques, interventionnistes sur toutes les questions internationales : travail missionnaire agressif

en Chine, comme en Amérique latine ou dans les pays musulmans ; agitation autour du thème de la « liberté religieuse » dans tous les pays, de l'Arabie Saoudite à la Chine en passant par la Palestine ; soutien aux interventions militaires américaines à l'étranger (de la guerre froide à l'Irak) au nom à la fois de l'unilatéralisme et du fait que les Etats-Unis sont la « nation de Dieu » ; soutien inconditionnel à Israël, réalisation de la volonté divine exprimée dans la Bible, et condition du retour du Christ sur terre. Les protestants évangéliques représentent de 25 à 30 % de la population soit de 70 à 80 millions de personnes. Pour plus de détails lire l'article de Celia Belin « Les protestants évangéliques aux Etats-Unis et la politique étrangère américaine »,

[la_politique_trangre_americaine.html](#)

36. « Néo-confédérés » : si officiellement ils défendent le drapeau, les monuments, les traditions folkloriques, et la prétendue « culture » du Sud, les néo-confédérés ne craignent pas de s'allier avec des groupes ouvertement racistes et les partisans des milices. Il ne faut donc pas s'étonner que leurs publications se passionnent pour les QI « raciaux », défendent une politique restrictive de l'immigration, etc.

37. Apparu dans les années 60, ce courant de pensée a eu un rôle idéologique important sous les présidences de Ronald Reagan et G.W. Bush. Si au départ ce concept désignait plutôt des partisans de l'Etat providence et des droits civiques, des ex-sociaux-démocrates, qui soutenaient Nixon et la guerre du Vietnam, aujourd'hui le sens de ce terme s'est élargi et a changé. Il tend à désigner ceux qui, de droite ou de gauche, pensent que les Etats-Unis pourraient aider militairement d'autres nations à construire la démocratie (*nation building*). Les *neo-cons* sont censés être moins isolationnistes et plus intolérants vis-à-vis des dictateurs étrangers que les républicains traditionnels ou pragmatiques. Il faut cependant manier ce concept avec prudence. En effet, l'extrême droite fasciste américaine n'attribue cette étiquette qu'aux intellectuels d'origine juive, et préfère utiliser d'autres termes (« nationaux-conservateurs » par exemple) pour caractériser les autres partisans du néo-conservatisme. On emploiera donc ce concept avec précaution, surtout quand il est importé dans les débats franco-français pour désigner, comme par hasard, Alain Finkielkraut ou Bernard Henri-Lévy, ou d'autres vrais réactionnaires qui ne font pas mystère de leur judéité.

38. Newt Gingrich. Politicien américain né en 1943, élu de nombreuses fois député. Speaker (président) de la Chambre des

représentants entre 1995 et 1999. Il dut quitter son poste quand on découvrit que ce Père-la-Pudeur avait une maîtresse. Maintenant qu'il a divorcé et épousé l'objet de sa concupiscence, il souhaite se présenter en 2008 aux élections présidentielles et continuer son rôle idéologique néfaste.

39. Rédigé en 1994, le « Contrat avec l'Amérique » de Richard Arme y comprenait une liste de promesses électorales présentées comme des décisions du Congrès et fondées en partie sur le discours sur l'état de l'Union prononcé par Ronald Reagan en 1985. Signé par Gingrich et d'autres candidats républicains, ce contrat abordait des thèmes comme la réforme des prestations sociales, des lois plus sévères contre la criminalité, un budget « plus équilibré » pour la justice, une participation militaire moindre aux missions de l'ONU, etc.

40. Rappelons que ce texte a été écrit en janvier 2006 avant la victoire des démocrates en novembre 2007 au Sénat et à la Chambre des représentants.

41. Ibn Abd al-Wahhab (1703-1792) : auteur d'un *Traité de l'unicité divine*, il suscite l'hostilité des chiïtes et trouve un protecteur chez le chef de la famille des al Saud. L'émir et le théologien se jurent fidélité en 744 pour faire respecter la parole de Dieu. Ce pacte est à la base du futur régime saoudite. Le wahhabisme s'est constitué à la fois contre les autres tendances ou sectes musulmanes, mais surtout contre le soufisme, son culte des saints, ses pèlerinages à leurs tombes, etc.

42. Ibn Taimiya (1263-1328) : théologien et jurisconsulte, il joua un rôle important en Syrie et en Egypte de son vivant, puis au XVIII^e siècle par ses écrits dans le wahhabisme. Il ne défend pas l'idée d'un califat unique et voit la communauté musulmane comme une confédération d'Etats où chaque souverain doit faire respecter la Loi islamique. Il fut emprisonné à plusieurs reprises, notamment à cause de ses attaques contre le soufisme et le culte des saints.

43. Les sunnites, majoritaires dans l'islam (près de 90 %), sont les partisans de la *Sunna* (la doctrine qui s'inspire des actes et des dires du Prophète) et de l'« union communautaire ». On les présente souvent comme les gardiens de l'« orthodoxie » musulmane face aux chiïtes et aux autres courants ou sectes de l'islam. Le sunnisme s'est institutionnalisé entre le milieu du IX^e et le X^e siècle à partir de l'idée que les oulémas pouvaient, en ce qui concerne le *fiqh* (jurisprudence musulmane) et les règles juridiques, dégager un consensus en s'appuyant à la fois sur le Coran, les hadiths (récits transmis par les Compagnons du Prophète) et sur le raisonnement des « théologiens ». Cinq écoles

juridiques d'interprétation naquirent alors, dont quatre subsistent encore aujourd'hui. Tout au long du Moyen Age, les sunnites soutinrent les califes de la dynastie des Abbassides et défendirent le principe de l'obéissance inconditionnelle au pouvoir.

44. Chiisme : mouvement politico-religieux apparu après la mort de Mahomet, autour de l'imam Ali, cousin de Mahomet, et époux de Fatima, la fille du Prophète. Ali eut des différends avec les trois califes qui succédèrent au Prophète (Abou Bakr, Ommar et Ottman) mais le véritable conflit pour la succession éclata après l'assassinat d'Ottman en 656. Devenu calife, Ali fut lui-même assassiné trois ans plus tard. Un véritable culte s'organisa autour d'Ali, car il avait été l'un des premiers, si ce n'est le premier fidèle de Mahomet. Par la suite, les chiites revendiquèrent, contre la dynastie omeyyade, la transmission de l'héritage aux descendants de Fatima. Ils divinèrent soit Ali (ils attendent son retour messianique en tant que mahdi), soit les imams qui lui succédèrent. Le chiisme n'a cessé de se diviser en sectes ou tendances concurrentes, y compris en Iran.

45. La Mecque est la ville où est né le prophète Mahomet, celle où il vécut et prêcha sans succès, celle qu'il soumit par la force en 629 et celle où se dresse la Kaaba (édifice païen bâti avant l'islam, qui contient une pierre noire que chaque pèlerin doit toucher et embrasser, et vers lequel tous les musulmans doivent se tourner pour prier). Quant à Médine, c'est l'endroit où Mahomet se réfugia après l'Hégire (l'Expatriation) en 622, où il fonda le premier Etat islamique et où il fut enterré en 632.

46. Dans un article paru dans la revue de l'IFRI (*Politique étrangère* n° 1, « Le salafisme en Europe », 2006) Samir Amghar distingue, à côté des fondamentalistes du Tabligh et des Frères musulmans, trois courants salafistes :

- le « salafisme révolutionnaire ou djihadiste », influencé par les Frères musulmans puisqu'il considère que « les actions politiques et sociales doivent s'inscrire dans une perspective islamique » mais qui mène une « lecture littéraliste du Coran » (retour du califat) : GIA, GRCP, al-Qaueda, Hizb ut-Tahrir et « filières irakiennes » ;

- le « salafisme piétiste » qui s'inscrit dans une « logique missionnaire et de prédication ». Pour ce courant, tout bon musulman vivant en Europe devra un jour émigrer dans un pays islamique. Ils ne s'intéressent pas à la politique, du moins dans un premier temps, et veulent « corriger la croyance et les pratiques religieuses » des fidèles qui vivent en Europe ; ils

considèrent la démocratie comme anti-islamique mais refusent le recours à la violence dans les pays non musulmans :

- le salafisme politique : très influencée par les méthodes des Frères musulmans (« participation [à la vie des pays non musulmans], création d'associations, manifestations, etc. »), cette tendance considère que les Frères modernisent « excessivement l'islam » ! On trouve aussi dans cette tendance, un sous-courant partisan d'aller aider les islamistes en Irak tout en recourant « aux instruments de la démocratie et de la liberté d'expression pour peser sur les politiques nationales ».

Ces trois courants ont, malgré leurs divergences, plusieurs points communs selon Samir Amghar : pour eux, « l'islam ne se réduit pas à sa dimension religieuse » ; ils soulignent « l'apport de la civilisation islamique » ; ils agitent le « mythe de la décadence » de l'islam et privilégient une « dimension millénariste et apocalyptique » ; enfin ils sont de fervents partisans des théories du complot à dimension antisémite.

La base sociale de ces trois courants (entre lesquels existent de nombreuses passerelles) serait composée de gens déçus par les organisations musulmanes officielles, liées aux États islamiques, de « mécontents que ni les partis politiques ni les autres courants religieux ne prennent en charge », voire de révoltés en quête d'une affirmation identitaire et fiers d'appartenir à une « élite, une avant-garde chargée de mettre en œuvre le dessin de Dieu sur terre ».

47. Sayyid Qutb (1906-1963). Penseur égyptien emprisonné suite à la rupture en 1954 entre Nasser et les Frères musulmans. Il devient un des chefs de ce mouvement, est emprisonné une seconde fois puis exécuté. Son œuvre principale (*À l'ombre du Coran*) compte trente volumes rédigés entre 1952 et 1963. Hostile à tous les systèmes politiques parce qu'ils reposent sur des valeurs humaines, il prône l'établissement de gouvernements fondés sur les valeurs révélées par Dieu dans le Coran. Pour Qutb, la Loi islamique est immuable et s'applique à tous les êtres humains, en tout lieu et en toute époque.

48. La *fatwa* est une réponse fournie par un juriste à une question juridique concernant une interprétation de la loi musulmane. Chez les sunnites, l'avis du juriste est pris en considération mais pas obligatoirement exécutoire. Chez les chiïtes, les fatwas sont rendues par des représentants de l'« imam caché », censés être infaillibles. (L'imam caché, chez les chiïtes duodécimains, redescendra un jour sur terre mais, en attendant, il s'exprime par l'intermédiaire de certains « imams parlants ».) Dans ce cas, les fatwas ont donc un poids beaucoup plus grand.

Religion, révolution et fondamentalisme aux Etats-Unis

Ce texte, intitulé au départ « Critique de la religion » constitue le premier chapitre d'un livre *Community and Capital* que l'on peut trouver en anglais sur le site <<http://www.instcssc.org>>. Il nous a semblé dans une certaine mesure complémentaire de celui de la Communist League, reproduit dans ce même numéro, du moins en ce qui concerne son analyse du fondamentalisme aux Etats-Unis. (Wil Barnes a d'ailleurs écrit un autre texte « Le fondamentalisme musulman et le capitalisme mondial ».) Nous avons ajouté quelques notes explicatives à la fin de l'article, mais nous conseillons au lecteur, en cas de besoin, de se reporter aux notes figurant à la fin des deux articles de la Communist League contenus dans cet ouvrage, notes qui fournissent d'abondantes d'informations sur la Nouvelle Droite, le fondamentalisme protestant et les néo-conservateurs aux Etats-Unis. (*Ni patrie ni frontières*)

Qu'est-ce que la religion ?

Commençons par la définition suivante : sous sa forme la plus immédiate, existentielle, la religion est une croyance, souvent élaborée en un système détaillé, qui répond à la quête d'une explication transcendantale arationnelle, d'une intelligibilité du monde. Dialectiquement cause et effet, la religion exprime également la passivité face à ce monde, la conviction qu'il n'est pas le produit de l'activité humaine et ne peut être transformé par les êtres humains. Aux Etats-Unis, la forme idéologiquement la plus efficace du fondamentalisme chrétien contemporain rompt nettement et nécessairement avec cette détermination dans la mesure où elle veut conquérir le pouvoir temporel.

Le fondamentalisme aux Etats-Unis

2. La religion et la religiosité caractérisent les sociétés capitalistes dans lesquelles la nature de classe déterminée dans toutes ses ramifications (conscience, position objective dans la production, construction de la politique sociale au niveau de l'Etat, distribution de la richesse et du pouvoir, etc.) est socialement obscurcie, mystifiée et étouffée.

Mais la religion et le comportement religieux (la conscience et l'attitude des croyants) ne sont aujourd'hui devenus une force sociale notable et importante que dans un contexte historique caractérisé par l'incapacité de mettre en œuvre une solution alternative, libératrice et prolétarienne, face à l'organisation de la vie sociale par le Capital.

Suite à cet échec, plusieurs convictions fondamentales ont disparu, notamment l'idée que l'Etat doit être aboli, et que, en termes profanes, la transcendance historique est non seulement possible mais que l'on peut construire une société libre. C'est dans ce monde, un monde désespérément privé désormais d'une solution profane et immanente alternative au Capital, que l'emprise de la religion est devenu un fait social capital.

Dans les Amériques (au nord comme au sud), il n'existe, cependant, qu'une seule forme spécifique de religion significative sur le plan historique : le fondamentalisme chrétien.

Sous sa forme la plus envoûtante et extrême, le fondamentalisme chrétien est anti-rationaliste, antilaïque, antiscientifique (1) et, bien sûr, violemment opposé à la critique de la science (2) ; il est homophobe et anti-féministe ; il est anti-prolétarien, souvent xénophobe et toujours nationaliste ; il se pend aux basques des groupes sociaux de la classe dirigeante les plus férocement à droite, dont il constitue la base sociale distinctive ; il poursuit le cauchemar d'une contre-révolution mondiale et d'une terreur blanche (à une échelle qui dépasse tout ce que même les nazis ont imaginé, aussi incroyable que cette affirmation puisse paraître) à travers une reconstruction de la société fondée sur les enseignements de la Bible.

Bien que la religion, la religiosité et la conscience religieuse ne soient pas, structurellement, des caractéristiques décisives de la société capitaliste en tant que totalité historique, elles sont devenues les formes idéologiques dominantes du monde contemporain. Parce que ce monde, notre monde, est contradictoirement, spectaculairement, captivé et absorbé par les rêves d'une abondance fondée sur la marchandise, nous n'avons pas réussi à comprendre ces phénomènes religieux.

Notre compréhension a régressé à un niveau bien inférieur à la clarté théorique atteinte par les post-hégéliens des années 1840. Ainsi, nous devons entreprendre à nouveau, d'une façon

dialectique, historique et matérialiste, la critique de la religion contemporaine.

L'évolution du fondamentalisme et du fascisme chrétiens avant les années 80

3. Jusqu'en 1980, le fondamentalisme chrétien ne formait qu'une partie, et pas la plus importante, d'une culture oppositionnelle de la Nouvelle Droite en Amérique. À cette époque, cette opposition était structurée comme un parti politique de masse de droite, informel et décentralisé. Sa hiérarchie comprenait de multiples niveaux d'organisation, d'activités et d'objectifs partiellement intégrés, qui dépendaient de centres de pouvoir séparés. *De facto*, on avait affaire à une division du travail, en partie planifiée. Il s'agissait, pour ainsi dire, d'une organisation très large, qui en chapeautait plusieurs autres, sans affiliation formelle et sans direction centrale exerçant une autorité contraignante.

Le niveau le moins visible au sommet de cette hiérarchie était constitué par les fondations privées, les donateurs et sponsors appartenant aux grandes entreprises. Les destinataires plus visibles de leurs largesses étaient notamment les organisations dont l'activité se tournait vers les institutions (formelles et informelles) du pouvoir au niveau national : l'exécutif de l'État, le Congrès et les nouveaux médias (en particulier les réseaux d'information et journaux nationaux).

Cette activité était l'œuvre des fondations de la Nouvelle Droite, des think tanks financés par les grandes entreprises, et d'instituts de recherche dont le siège se trouvait le plus souvent dans la capitale fédérale (Washington), et qui employaient les services d'intellectuels de la Nouvelle Droite. Ces think tanks publiaient (et publient) des revues, des journaux, des lettres d'informations, des articles sur certains « problèmes » et des communications. Ces études spécifiques étaient (et sont toujours) liées aux discussions législatives ; elles étaient (et sont) dirigées vers les sénateurs, les députés et leurs assistants.

Ces think tanks distribuent tous les jours des communiqués de presse, des sujets d'articles et de reportages, des contributions aux débats pour les principales chaînes de télévision et de radio, à des centaines de journaux des grandes villes américaines. Ils cherchent ainsi d'abord à reconstruire, sur les plans législatif et exécutif, les principes juridiques et organisationnels du système capitaliste (par exemple, la déréglementation du marché du transport routier et aérien, la privatisation des services gouvernementaux-municipaux, le démantèlement de l'« affirmative action » [discrimination positive] et l'introduction des principes du marché dans l'éducation publique à tous les

niveaux) ; en second lieu, les think tanks veulent anticiper et structurer les formes et le contenu du discours spectaculaire sur de nombreux problèmes politiques, économiques, et culturels mais aussi sur des événements spécifiques.

Si les fondations et les think tanks ont incarné deux centres de pouvoir étroitement liés dans la culture dominante, les Political action committees (chargés de la collecte des fonds pour les élections) incarnent un troisième centre de pouvoir avec la culture de la Nouvelle Droite.

En dehors de leur direction, les troupes opérant dans la rue mobilisaient (et mobilisent) une minorité réactionnaire militante recrutée parmi les déchets des classes intermédiaires de la société américaine – des éléments, la plupart du temps masculins, déçus sur le plan économique (dont la perte d'un rôle défini par le travail stimule à la fois le ressentiment et la peur contre les femmes autonomes qui travaillent), mais aussi des femmes au foyer qui se sentent personnellement menacées par le féminisme.

L'unité entre ces éléments et les groupes bourgeois plus stables décrits ci-dessus a pris (et prend) la forme d'un engagement idéologique partagé. Dans les rues, les actions se concentraient (et se concentrent) presque exclusivement autour d'actes de provocation et d'intimidation fascistes-terroristes (à dimension spectaculaire) : elles visent, par exemple, à faire fermer des cliniques d'avortement et à obtenir une couverture médiatique pour favoriser leur propre stratégie et leur croissance organisationnelle.

Le meilleur exemple des actions de cette minorité réactionnaire a été l'« Operation Rescue ». Tandis que la tactique de la minorité militante agissant dans la rue était (et est) classiquement fasciste, ces réactionnaires sont des « militants » adeptes de la « préférence nationale », qui se mobilisent sur un seul thème ; il ne faut pas les confondre avec les diverses organisations semi-légales et clandestines des groupes fascistes « durs », dont beaucoup prônent une idéologie contre-révolutionnaire fondée sur un anticapitalisme romantique : la Résistance aryenne blanche, la Nation aryenne, les diverses Eglises et organisations de l'Identité chrétienne, et le Parti populiste, ainsi que les groupes fragmentés du Ku Klux Klan et les groupes locaux plus informels de skinheads.

Le tournant des années 80

Au début des années 80, le centre de pouvoir de la Nouvelle Droite fut finalement organisé ; il fédérait les Eglises chrétiennes évangéliques, leurs télé-évangélistes (par exemple, le Club des 700 animé par Pat Robertson) et les organisations qui leur

étaient liées (par exemple, la Majorité morale aujourd'hui disparue). Leurs principaux objectifs étaient de :

- reproduire et renforcer une prise de conscience chez leurs membres et leurs téléspectateurs : défense de la structure familiale patriarcale, de l'anti-féminisme, de l'« initiative privée », etc. ;

- fournir un bricolage idéologique, inspiré d'une version abâtardie de la Bible, répondant aux principaux événements de l'actualité ; le fait de répéter constamment cette analyse permet à ceux qui vivent et travaillent principalement en banlieue, mais aussi dans les petites villes et dans les campagnes, ainsi qu'aux précaires qui vivent de petits boulots mal payés, travaillent à temps partiel, cumulent plusieurs emplois, ne sont pas syndiqués et ne bénéficient pas des prestations sociales, de comprendre la dynamique de l'évolution des Etats-Unis et du monde selon cette grille de lecture ;

- promouvoir des actions locales autour par exemple, des conseils d'établissement (le contenu des manuels scolaires) et des législatures de chaque Etat (prière quotidienne, créationisme, programmes anti-avortement, etc.) ;

- et chercher à canaliser un soutien politique au parti informel de la droite qui occupait (et occupe) des positions centrales dans l'Etat.

Ce sont les Eglises chrétiennes fondamentalistes qui ont fourni l'appui matériel, le réconfort et les conseils quotidiens aux individus et aux familles qui forment la base de masse de la culture dominante.

Les sectes et les Eglises fondamentalistes font appel à un niveau d'engagement la plupart du temps absent dans les formes d'expression plus traditionnelles et plus institutionnalisées de la religion aux Etats-Unis. Il n'est donc pas surprenant que les fondamentalistes fournissent souvent un cadre organisationnel à des actions fascistes de rue autour des questions qu'ils jugent essentielles. On peut donc aussi qualifier ces organisations de fascistes chrétiennes.

Une conception totalisante

4. Dans ce contexte autoritaire à tous les niveaux, indissolublement lié au fondamentalisme chrétien, souhaité et exigé par lui, ce courant vise explicitement à dominer pratiquement l'ensemble des aspects, religieux et profanes, de la société. Il fournit à ses partisans un ensemble étriqué et dogmatique de catégories idéologiques afin de les orienter correctement, de leur permettre d'identifier immédiatement leurs dirigeants, de réagir de façon militante et rapide aux appels, aux revendications, aux thèmes lancés par leurs chefs, etc.

En même temps, il leur offre la satisfaction illusoire d'une solution radicale, apocalyptique et cauchemardesque ; il promet la revanche et la vengeance à tous ceux qui éprouvent un puissant *ressentiment*. Tel est le but fondamental ou sous-jacent de ces efforts pour conduire leurs « brebis ».

Le rôle des Niveleurs (3) et des sectes religieuses au XVII^e siècle

5. La religion ne constitue plus une force sociale « progressiste » dans les sociétés capitalistes anglaise et américaine depuis cent quarante ans. En fait, la religion a joué un rôle crucial en élargissant de façon significative le domaine de la liberté dans l'histoire de ces deux pays seulement à deux reprises. La première fois, dans les années 1640 chez les Niveleurs [Levellers] et les sectes de la révolution anglaise ; et, la seconde fois, durant la période précédant la Guerre de Sécession, de 1830 à 1864, parmi les abolitionnistes américains.

Il suffit de comparer la religiosité du fondamentalisme américain contemporain avec les activités et les conceptions des Niveleurs et des sectes de la révolution anglaise pour comprendre que ces derniers ont élaboré et posé les fondations de l'ordre démocratique et politique bourgeois moderne.

Les niveleurs et les sectes religieuses du XVII^e siècle étaient enracinés dans les pratiques sociales, religieuses et idéationnelles d'une culture spécifique, non conformiste, et ils se sont reproduits à travers ces pratiques. Cette culture a donné naissance à un esprit général anti-autoritaire et à une conscience de soi critique et réfléchie. Ces pratiques prônaient la confiance dans une « lumière intérieure » pour interpréter les Ecritures saintes, « lumière intérieure, qui, chez les Niveleurs, devint la Raison naturelle.

Ces pratiques ont ainsi encouragé la confiance en soi et l'indépendance de pensée : par exemple, même une modeste domestique pouvait défier son maître, le chef mâle de la maisonnée, à condition qu'elle puisse puiser des arguments dans la Bible à l'appui de sa position. Cette évolution morale et véritablement individualiste (ni égoïste ni égotiste) fut illustrée par l'apparition d'un type de personnalité spécifique, produit de la première famille bourgeoise.

Sous sa forme plus élaborée ou évoluée, cette évolution a mis au jour ce que l'on appelle habituellement la *conscience*. Elle joua un rôle crucial dans les discussions des sectes religieuses et des marchands de Londres, et des soldats de la Nouvelle Armée Modèle de Cromwell. Ce fut le point de départ de tous les défis que lancèrent ces courants aux Eglises, au Parlement, au roi, au Parlement et à l'armée royale.

Certaines sectes religieuses plus extrémistes (les anabaptistes, les premiers groupes baptistes, les Diggers et les Ranters [4]) insistèrent à l'époque sur un autre élément : l'immanence divine qui souvent s'exprimait par cette affirmation : « L'esprit est en nous. » Dans un sens pratico-psychologique, cette assertion constituait un développement logique de l'importance qu'ils accordaient à la notion de « lumière intérieure ». Il est important de noter que ce concept renforçait une personnalité ayant déjà une certaine confiance en soi ; il produisit un modèle social de comportement peu susceptible d'éprouver un sentiment de dépendance envers la volonté toute-puissante d'un Etre transcendant animé par une colère dévastatrice.

De plus, l'autonomie personnelle, combinée avec l'indépendance productive qui caractérisait les petits fermiers et marchands (épine dorsale, respectivement, de la Nouvelle armée modèle de Cromwell et des Niveleurs), forma, selon la théorie républicaine classique, la base de la vertu civique. Cette vertu a transformé une culture politique véritablement démocratique en une réalité concrète : en effet, c'est cette unité subjective-objective qui a permis à l'« homme » d'évaluer de façon critique des situations et de vouloir exprimer « son » opinion sans craindre des représailles.

Pré-millénarisme et post-millénarisme

La distinction immanente, pour les fondamentalistes eux-mêmes, entre pré-millénarisme et post-millénarisme (5), est essentielle aujourd'hui pour comprendre la constitution d'un mouvement social de la droite aux Etats-Unis. Cette distinction appartient au noyau central du système de croyance des chrétiens fondamentalistes actuels. Elle coïncide aussi en grande partie avec une autre différence, qui touche l'activité réelle, entre, d'un côté, la masse des vrais croyants qui attendent avec ardeur la fin des temps, et, de l'autre, leurs chefs et militants reconnus appartenant à telle ou telle secte et qui avancent un sinistre programme contre-révolutionnaire pour ce monde.

Le millénarisme [fondamentaliste] repose sur l'idée qu'il existe une structure intelligible de l'histoire humaine que l'on peut découvrir grâce à une compréhension adéquate de ce qui est littéralement la parole de Dieu : la Bible. Cette structure intelligible se dévoile aux yeux des croyants à travers une série d'étapes, les « dispensations » (6) ; chaque « dispensation » possède sa propre séquence narrative qui se termine par des ruptures violentes. Ces ruptures fonctionnent comme des transitions vers la prochaine « dispensation » (on a affaire à une sorte de dialectique matérialiste vulgaire reposant sur la tête), comme l'expulsion du jardin d'Eden, le Déluge, etc.

La dernière « dispensation » aboutit à la fin violente de l'histoire humaine qui ouvre sur le « millénaire ». La « dispensation » finale commence essentiellement par l'irruption de l'Antéchrist, son accord de paix avec Israël et sa prétention messianique ; l'ouverture d'une « Tribulation » de sept ans décrite dans le Livre des révélations comme une période de guerres, de famines et de chaos social ; la bataille climatique, Armageddon, entre deux forces puissantes représentant le bien et le mal, bataille à l'issue de laquelle la Terre sera détruite, et qui sera suivie peu après par la « Glorieuse Apparition » – soit la « Deuxième Venue » du Christ.

Immédiatement après la libération, la révolte et la défaite finale de Satan, on assistera au châtement final des damnés (ils seront plongés dans un lac de feu) ainsi qu'à la création simultanée d'un « Nouveau Ciel » pour accueillir les vrais croyants. La plupart de ces événements fantasmés sont censés se dérouler dans ce qu'aujourd'hui on appelle le Moyen-Orient.

Dans la version pré-millénaire, la « Glorieuse Apparition » inaugure le royaume millénaire de Jésus. Dans la version post-millénaire, le Christ ne revient qu'après que les croyants « ont dirigé et régné » sur la Terre en suivant le modèle biblique pendant mille années. La tendance idéologiquement dominante chez les fondamentalistes chrétiens est aujourd'hui post-millénaire. Elle exige que ses fidèles infiltrent les institutions profanes, s'en emparent et les dominent.

Ces idées ne reposent pas sur une façon de penser le monde, sur un mode de pensée spécifique.

Les fondamentalistes partent d'un « texte sacré » très ancien écrit, en l'espace de plusieurs siècles, par de nombreux auteurs et ils voient dans ce texte, entre autres, la base d'une interprétation de l'époque contemporaine. Une telle démarche est possible parce que ces idées ne sont pas théoriques et réfléchies : elles ne sont pas placées dans un contexte social et historique précis ; elles n'ont pas à rendre de comptes sur leurs propres présuppositions ; elles ne peuvent décrire de façon convaincante ce qui compte, ou ne compte pas, comme une preuve ; et elles ne peuvent commencer à énoncer les conditions de leur propre dépassement.

Il ne faut pas confondre la théorie et la science. À la différence de la religion, de la mythologie, du bon sens (et de la science), la théorie vise la totalité, elle cherche à dévoiler de façon critique sa structure occluse, en la rendant systématiquement intelligible de façon cohérente.

Dans la mesure où, derrière toute cette construction idéologique, il existe une véritable motivation politique profane

et séculière, il nous semble plus logique d'expliquer le comportement des masses fondamentalistes par le fait que leur personnalité est fermement enracinée dans un contexte de classe.

Le type de personnalité le plus répandu chez les fondamentalistes chrétiens

Parmi les fondamentalistes chrétiens, on peut clairement distinguer un type de personnalité représentatif spécifique. Une personne *égoïste et dépendante* (centrée autour de son ego) vit, pour ainsi dire, à travers tous ses actes (parole, gestes tacites, langage corporel explicite, etc.). La dépendance, dans son cas, *n'est pas* une catégorie affective caractérisant, par exemple, le statut émotionnel d'une personnalité manquant de confiance en soi.

Cette catégorie est plutôt cognitive. Elle désigne une incapacité à lier (de façon critique) son expérience quotidienne à des normes immanentes concernant le comportement usuel, les relations interpersonnelles, le comportement social et l'action politique. Cette incapacité l'empêche d'évaluer son expérience quotidienne à l'aide de ces normes, mais aussi de justifier elle-même, y compris de façon autocritique, ces normes (naturellement, avec des degrés de sophistication variable selon les individus).

Dans le sens génétique, ontogénique [lié au développement de l'individu, de sa conception à l'arrivée à l'âge adulte, *NdT*] et personnel, la dépendance (tout comme l'autonomie) cognitive commence par la formation de la conscience morale ; mais, dans la mesure où cette capacité cognitive englobante s'entremêle de façon inextricable avec la conscience morale, dans le cadre du développement de l'individu, de la formation de sa personnalité, cette capacité ne s'acquiert qu'au travers d'un processus laborieux. L'autonomie ou l'indépendance s'oppose à la dépendance. Si l'on prend son sens véritable, originel, historique, loin de toute connotation péjorative, c'est ce que signifie le concept « d'individualisme bourgeois ».

C'est précisément cette capacité qui fait défaut dans de nombreuses couches des classes moyennes américaines contemporaines. Ce manque d'autonomie cognitive ne caractérise pas toute la classe moyenne (et celle-ci n'en est pas la seule responsable), mais il prédomine dans ces couches, et, parmi toutes les autres couches sociales dans la mesure où l'aspiration à un style de vie « de la classe moyenne » modèle de fait leurs pratiques et leur conscience.

D'où provient ce manque de capacité cognitive ?

Il apparaît partout là où l'éducation morale doit faire face à des réalités dépassées par un développement historique qui ne peut être reconstruit. Puisque les outils de compréhension utilisés quotidiennement n'ont aucun rapport avec le monde réellement existant, l'inflexibilité dogmatique en est une conséquence nécessaire. Il apparaît également partout où l'éducation morale est fondée sur le modèle des pratiques commerciales (consciemment transmises par les parents ou simplement apprises par les enfants) : est alors considéré comme bon par l'individu (égoïsme) tout comportement qui n'est pas sanctionné par la loi ou d'une autre façon ; dans cette situation, la capacité cognitive se rétrécit. Elle se réduit à l'acquisition de quelques outils intellectuels limités, utiles pour la logique, l'argumentation, la présentation d'une idée, etc. Des talents nécessaires par exemple pour vendre un produit, baratiner, escroquer, manipuler les autres afin d'atteindre des objectifs personnels ; ou bien seulement pour survivre dans le monde concurrentiel des sociétés capitalistes.

Dans l'un ou l'autre cas, une capacité séparée et distincte se développe, que l'on appelle la *ruse animale*, c'est-à-dire une intelligence exclusivement tournée vers la satisfaction de ses besoins personnels (en fait, la nécessité compulsive de satisfaire ses besoins) et qui ne dépasse pas le niveau de l'égoïsme.

Un résultat inattendu

Pendant plus de deux décennies, la droite a mené différentes campagnes spectaculaires dans les médias ainsi que des campagnes de diversion autour de l'enfance (lutte contre l'avortement, dénonciation d'abus sexuels « sataniques » dans des crèches et garderies, etc.). Ces campagnes ont eu une conséquence inattendue : une culture consumériste et libérale de tolérance et d'indulgence vis-à-vis des enfants et de la jeunesse s'est développée et s'est imposée à la maison et à l'École. Fondée sur la satisfaction immédiate, l'autogratification et l'auto-indulgence, cette culture quotidienne est nourrie, cultivée, produite et reproduite par la présence massive et omniprésente de l'idéologie du spectacle.

L'égoïsme stimulé dans les institutions socialisatrices de base (famille, École) pré suppose et renforce dialectiquement la présence envahissante des catégories de l'immédiateté nécessaires à la société du spectacle ; en même temps cet égoïsme écarte toute solution alternative historique immanente. En conséquence, tout ce qui est simplement donné à l'individu (les institutions de la vie quotidienne, la totalité sociale existante) semble éternel ou, au moins, invariable, et donc, « inintéressant ». Cette situation exacerbe le développement de

la ruse animale. Ces deux processus produisent une détérioration des capacités cognitives qui, avec cette force anti-cognitive omniprésente – la passivité *spectaculaire* –, empêche le développement de l'intelligence critique. Naturellement, cette détérioration cognitive doit être comprise dans le sens historique et social, et non individuel (puisque les individus ne dégèrent pas sur le plan cognitif, et ne se développent jamais non plus).

Même si l'époque où les couches moyennes participaient à l'essor des formes précapitalistes de production est terminée depuis longtemps, ces couches n'ont jamais joué un rôle central dans la dynamique du Capital. Mais l'intégration actuelle de l'Etat dans les circuits du Capital a atteint une « étape », marquée par le boom de l'ère Reagan (1983-1989), au cours de laquelle diverses couches de la classe moyenne se sont investies, du moins dans les moments expansionnistes du développement cyclique, dans les centres dynamiques de la production capitaliste.

Ainsi, les politiques militaires keynésiennes des années 80 (soutenues par les dépenses publiques pour la défense) ont impliqué une production de pointe dans des secteurs tels que l'industrie aérospatiale, le pétrole et l'exploration minière, les communications, etc. Elles ont donc alimenté une énorme croissance de la force de travail scientifique (ingénieurs, concepteurs, informaticiens, géologues, directeurs, consultants, assistants administratifs, commerciaux, etc.), par rapport aux travailleurs manuels non qualifiés employés sur les chaînes d'assemblage.

Cette force de travail scientifique a constitué de nouvelles couches sociales, créées par l'intermédiaire de l'Etat. En termes *productifs*, on appelle ces nouvelles couches, les couches moyennes *dépendantes* (ou salariées) de cadres, directeurs et administrateurs par opposition aux petits propriétaires indépendants (la petite bourgeoisie).

Les périodes d'expansion rapide *stimulée par la dette* (1976-1979, 1986-1989, 1997-2000) ont, à travers les « mécanismes économiques normaux », provoqué des pressions inflationnistes et menacé la stabilité des principales institutions financières du capitalisme américain. Chaque période s'est terminée par une baisse importante de l'activité économique, une récession (1980-1982, 1991-1992, 2001-2003), et cette contraction a ruiné des couches entières de la classe moyenne. La première a frappé des couches plus traditionnelles de la petite-bourgeoisie liées aux industries plus anciennes, à la distribution et au transport.

Par exemple, les routiers propriétaires-exploitants de leurs camions ; une mince couche de petits propriétaires détaillants dans la sphère de la consommation ; ces derniers vendaient des produits plus anciens et traditionnels (nourriture, habillement, etc.), compétitifs et offrant une faible marge. La phase de contraction les a tout simplement poussés dans le précipice : dans ce cas, il apparaît clairement que la cause de leur ruine réside dans l'extension de la concentration du Capital et la centralisation de la propriété des moyens de production, deux facteurs qui assurent la dynamique centrale du développement capitaliste depuis plus de deux cents ans. Ces secteurs sont eux-mêmes passés sous le contrôle de grands capitaux ; ils ont été homogénéisés et rationalisés comme le montre l'essor des chaînes de restaurants spécialisées, des chaînes de grands magasins, des unités de production de confection à la chaîne, etc. Leurs patrons sont désormais des directeurs salariés.

Lors de chaque contraction cyclique de l'activité économique, diverses couches de la classe moyenne ont été liquidées de différentes manières. Et, alors qu'en termes absolus, démographiques, la taille de la classe moyenne américaine est assurément plus grande qu'il y a trente ans (ne serait-ce qu'en raison de l'augmentation de la population totale), on peut distinguer deux tendances qui sont étroitement liées.

Tout d'abord, les groupes intermédiaires entre les ouvriers et les capitalistes ont subi une *polarisation*.

Au sommet, parmi une mince couche de ces groupes, les revenus sont énormes, et les avantages matériels (maison(s), automobiles, vacances, primes, prestations sociales, etc.) sont extravagants. Par contre, à l'autre extrémité, croît une masse très grande de gens qui vivent constamment au bord du gouffre : leurs dettes augmentent, ils essayent d'éviter la chute libre, ils attendent chaque mois leur paie avec angoisse ; et il suffirait qu'ils ne travaillent plus pendant deux ou trois mois pour que le désastre financier et la ruine rapide les achèvent.

Parmi les dizaines de millions de membres des classes moyennes dont la vie oscille au bord du gouffre, il existe une masse d'individus qui, non seulement sont incapables de vivre dans ce monde et de l'accepter, mais qui en sont les marginaux, les déchets, le rebut.

Leur vie est précaire : ils ont été élevés dans des familles des couches intermédiaires (ou bien ils ont assimilé les normes de consommation des classes moyennes américaines) mais ils ont été ruinés par le développement capitaliste ; beaucoup d'entre eux ne tolèrent pas de mener l'existence terne et abrutissante

d'un prolétaire, son caractère déclinant, ses trajectoires tronquées et ses possibilités bloquées pendant toute une vie.

D'autres ont perdu leur commerce ou leur entreprise, se sont enrichis – honnêtement ou pas – mais ont échoué face à la concurrence du Capital national qui prend une configuration de plus en plus monopolistique. Presque exclusivement blancs, souvent masculins, ces individus constituent une des couches du *lumpen*. Ce sont, par exemple, eux qui fournissent le gros des troupes du cirque ambulancier du mouvement anti-avortement.

9. D'un côté, des gens vivent au bord du gouffre, et en même temps, faute de connaissances, ils manquent d'intelligence critique, ils ne peuvent pas imaginer des solutions de rechange. Empêtrés dans l'urgence des conditions et conflits qu'ils subissent, ils sont isolés, à la dérive. De l'autre, ils vivent et agissent dans une culture capitaliste qui n'offre aucun point de repère dans la vie – ils ne vivent pas leur vie, leur existence est seulement remplie par le spectacle, elle oscille entre l'angoisse et l'ennui ; en crise, leur existence est privée de sens. C'est là qu'intervient la religion. Et, dans l'histoire de la société américaine, le fondamentalisme chrétien contemporain constitue une religion particulière. Il exerce une fascination sur la personnalité des membres de cette classe moyenne.

La conjonction entre dépendance cognitive et manque d'autonomie productive est mortifère : il est difficile de comprendre, sur le plan logique, pourquoi une personnalité de ce type peut ne pas être disposée à accepter inconditionnellement l'autorité. Dans la pratique, elle est entièrement tournée vers une consommation impulsive, auto-complaisante et exagérée – vantée, de façon omniprésente et avec des différences subtiles, par les agences de pub du Capital selon les niveaux de revenus disponibles ; elle négocie avec succès dans un environnement quotidien de travail façonné par des relations autoritaires-hiérarchiques qui exigent l'obéissance au commandement, et dans cet environnement elle évolue comme un poisson dans l'eau.

Mais en même temps, c'est une personnalité qui se sent isolée, impuissante et insignifiante. En règle générale, elle tente d'acquiescer du pouvoir en cherchant à être dominée par une structure puissante, efficace, autoritaire et contraignante. Une telle personnalité est bien plus adaptée à la vie des groupes fondamentalistes contemporains qu'à celle des sectes religieuses anglaises du XVII^e siècle composées d'artisans, de petits négociants, paysans et boutiquiers ambitieux ; de plus, les membres de ces sectes avaient des personnalités autonomes, une culture et des pratiques particulièrement non-conformistes,

fondées sur une conscience de soi critique et réfléchie face au monde.

La différence est particulièrement évidente si l'on observe le comportement pratique des fondamentalistes vis-à-vis de la question de la transcendance. Les fondamentalistes chrétiens actuels cherchent à *abandonner* le monde et, pour ce faire, ils croient en un Dieu personnel anthropomorphique [conçu à l'image de l'homme, *NdT*]. Ce Dieu est particulièrement violent, en colère et vindicatif, il reflète parfaitement le type d'être déchu qui l'idolâtre.

10. Aucun être humain ne peut vivre en ignorant les soucis de la vie quotidienne, quelle que soit l'intensité avec laquelle il attend la « fin des temps ».

Les Eglises évangéliques, les télé-évangélistes, les groupes d'étude bibliques, etc., offrent un bricolage idéologique inspiré d'une version abatardie de la Bible et qui prétend interpréter les événements actuels. Ce bricolage est censé s'occuper spécifiquement des problèmes quotidiens des croyants. Sur un plan très prosaïque, il vante l'importance du salut personnel, il s'oppose aux interventions de l'État, et il souligne le rôle de la « libre volonté » de chacun dans ses échecs personnels face aux interprétations de ceux qui préfèrent « blâmer la société ». Cette idéologie dénonce vigoureusement les maux que représentent, selon elle, l'avortement, la pornographie et les droits des homosexuels. Elle affirme aussi que la démocratie pluraliste moderne a trahi la véritable signification de l'État et de la Constitution, en obscurcissant le rôle de l'autorité divine, en masquant l'inspiration divine de la Constitution et l'importance du rôle de l'État au service de Dieu.

Au plus profond de lui, le fondamentaliste chrétien considère le salut comme un accomplissement *personnel* obtenu en maîtrisant son âme et en découvrant individuellement Jésus, grâce à ses seuls efforts. Faisant preuve d'un égoïsme indéfectible (souvent confondu, à tort, avec l'individualisme), le fondamentaliste éprouve du ressentiment contre l'assistance que la société offre aux autres ; par conséquent il méprise l'instrument (l'État), le mécanisme (les impôts) et les résultats (un filet social de sûreté) de la redistribution politique des richesses. Ces attitudes des *masses* fondamentalistes sont, bien sûr, entièrement conformes à celles des groupes de la *classe dirigeante* appartenant à la Nouvelle Droite sur des questions comme la propriété des moyens de production, la richesse représentée par l'argent et l'État. Rappelons, de plus, que le fantasme de la « fin des temps », qui protège les fondamentalistes contemporains contre les effets débilissants de leur colère, de leur

frustration et de leur ressentiment, ce fantasme se concrétise pour eux au Moyen-Orient.

II. Les groupes sociaux qui soutiennent la Nouvelle Droite et qui ont mis au pouvoir la camarilla actuelle (environ au début de l'automne 2003) forment ce que nous appelons le Parti informel de la droite. Ce parti inclut :

- une couche de la classe dominante, au sens strict, rassemblée autour de la famille Bush : son grand rêve est de s'emparer des gisements de pétrole du Moyen-Orient ;

- les pro-israéliens acharnés (7) membres de l'exécutif (et emmenés par Wolfowitz et Perle) ;

- les fabricants d'armes et les fournisseurs de la défense avec leur coterie de généraux du Pentagone à leur botte – ces généraux sont convaincus qu'ils pourront assurer la domination militaire américaine sur le monde ;

et les fascistes cléricaux, qui sont seulement en apparence dirigés par Ashcroft (parce qu'il opère au sein des hautes sphères de l'Etat). Ces fascistes cléricaux forment l'aile extrémiste du Parti de la droite. C'est aussi le seul groupe qui dispose d'une base sociale de masse – parmi les fundamentalistes chrétiens. Ils cherchent à effectuer une « révolution par en haut » en transformant une République laïque en une théocratie totalitaire. Tant que la guerre et l'occupation pourront continuer et s'étendre, au Moyen-Orient, cette coterie maintiendra sa cohérence, d'où sa domination actuelle. Tout comme le parti de Staline qui s'ossifia dans le creuset de la crise céréalière de 1928-1929, cette camarilla croit qu'elle peut obtenir tout ce qu'elle veut en ayant recours seulement à la force brutale des armes et de la technologie, et elle a l'intention de le prouver ; et, comme la classe dominante dont elle est l'élément dirigeant, elle a prouvé ses capacités en matière de brutalité gratuite et répréhensible, de violence et de meurtre de masse.

Le programme du Parti de la droite est un programme de domination dissimulé sous le voile de l'hégémonie. Ce programme n'est pas assuré de triompher pour trois raisons :

- il contrôle de moins en moins son organisation formelle, le Parti républicain, qui est passé entre les mains de l'extrême droite. Celle-ci, en effet, dirige la base sociale de masse qui constitue le noyau de ce parti ;

- il n'a aucune source de légitimation en dehors de la culture capitaliste aléale et extra-léale de la réussite ; cela est dû en grande partie au fait qu'il n'a aucun respect pour ses propres lois, particulièrement sa loi fondamentale, la constitution ;

- et, surtout, il n'a aucun programme solide en matière de politique économique ; en d'autres termes, il n'est même plus

capable de comprendre la dynamique de l'accumulation capitaliste et sa *centralité* pour le système mondial, compréhension que possède n'importe quel vulgaire entrepreneur.

Le Parti de la droite, et particulièrement ses éléments qui contrôlent l'Etat, doit faire face à un dilemme. Il cherche à exercer son hégémonie sur la population américaine ainsi que sur le système mondial des relations sociales capitalistes. Mais il lui manque un programme substantiel pour commencer une nouvelle ère historique d'accumulation – c'est-à-dire, créer de nouveaux marchés, ou élargir énormément ceux qui existent déjà, afin de restaurer un rythme d'accumulation qui assurera une hausse continue, et à long terme, du taux de profit. Le Parti de la droite est donc contraint d'attendre une reprise cyclique tout en se livrant à une série de diversions ad hoc dont les résultats sont la guerre sans fin à l'extérieur et un embrigadement (8) croissant à l'intérieur, deux processus qui sapent sa légitimité.

Plus il poursuit la guerre à l'étranger et tente d'embrigader la population américaine, plus il sera obligé de s'appuyer sur les fondamentalistes de la classe moyenne qui forment l'essentiel de la base sociale du Parti républicain. En conséquence, sa politique a commencé à refléter le désespoir de sa base *lumpen*, de ces vies brisées, de ces âmes perdues, mués seulement par le ressentiment, l'esprit de revanche, le désir de vengeance et l'espoir d'un renouveau religieux sanglant et violent.

Les masses fondamentalistes n'ont pas d'attentes profanes dans le sens où, parmi leurs espoirs, figurerait celui de goûter un jour aux avantages du « bon » mode de vie américain. Ainsi, ces masses ne sont pas de ce monde, elles peuvent seulement rêver d'un bouleversement révolutionnaire selon les catégories de la religion américaine : le christianisme fondamentaliste. D'où l'idée de l'Apocalypse.

La base sociale de masse du fondamentalisme (et donc aussi ses dirigeants à l'extérieur du gouvernement qui s'appuient sur cette base pour conserver leurs chances d'accéder au pouvoir) rejette les solutions profanes radicales comme le communisme dans la production et la distribution, l'abolition de l'Etat et la création d'une communauté d'égaux, la dé-réification (donc aussi la démystification religieuse), la fraternité, etc. Les fondamentalistes chrétiens « authentiques » rejettent viscéralement ces solutions comme une manœuvre de Satan. En ce monde, ils ne voient que le « mal » qu'ils soutiennent en fait (par leurs dirigeants) et rejettent tacitement (par leur désir

ardent pour la communauté de Jésus) : la hiérarchie, l'autorité, la soumission, l'inégalité.

Les dirigeants fondamentalistes trahissent leurs partisans par leur orientation politique profane ; ils ne pensent qu'en termes de hiérarchie, d'inégalité, et ils présentent ces catégories comme naturelles, données par Dieu pour qualifier les relations entre les hommes. Possédés par le même ressentiment et le même désir de vengeance, ces dirigeants jugent que l'autorité et l'obéissance sont légitimes, car ils veulent le pouvoir.

Mais ils ne peuvent atteindre cet objectif qu'en se servant des institutions profanes du parti de la droite, parti dont les ressources sont, à leur tour, nécessaires pour tenter d'assouvir les besoins des masses fondamentalistes, tels que les expriment leurs dirigeants au sein de ce parti.

Aujourd'hui, les fondamentalistes inconditionnels sont des fascistes, aux intentions meurtrières et génocidaires ; ils sont opposés à un Etat laïque, à une constitution classiquement républicaine, et aux masses qui penchent plutôt pour une société laïque (grâce à l'influence de l'idéologie spectaculaire). Mais le programme fondamentaliste n'est pas réalisable. La reconstruction des sociétés capitalistes selon un projet biblique est impossible dans un monde constitué d'unités de production multinationales. Le Capital est une relation sociale, et la communauté matérielle est un moment constitutif des sociétés capitalistes.

Ni l'un ni l'autre ne disparaîtront par la seule force des baïonnettes, même si elles sont inspirées par la Bible. Le prolétariat, lui aussi, est un élément essentiel dans la constitution du Capital, un élément vraiment indépendant même si ce n'est pour le moment que potentiellement : une reconstruction biblique de la société ne peut pas le supprimer.

Mais les institutions de la démocratie bourgeoise peuvent être éviscérées (et, en grande partie, elles le sont déjà) ; les organisations de la classe ouvrière peuvent être détruites ; les militants, les dissidents et les opposants peuvent être assassinés ; et le prolétariat peut être atomisé, recomposé, et maintenu dans une division forcée. En tant que mouvement social, telle est la fonction de la *réaction* biblique, qui, ici en Amérique, est la forme « cléricale » contemporaine du fascisme.

12. Observez la galerie de ces vies brisées et de ces âmes perdues, ces rebuts du développement du Capital.

Discutez avec ces hommes et ces femmes. Regardez leurs visages. Même s'ils feignent d'être calmes et en paix avec eux-mêmes, ce sont la colère, mais surtout l'angoisse et la peur

qu'exprime chacun de leurs traits. Vous êtes en train *d'examiner directement leur âme* : tout comme les déchets qui longent le chemin du développement du Capital, ces individus sont découragés, ils sont perdus. Quels que soient les propos qu'ils vous tiennent, ils ne sont pas individualistes, du moins au sens bourgeois du terme. Plus que tout, ils craignent d'être abandonnés.

C'est le résultat de la pression implacable du Capital lui-même qui pèse sur eux chaque jour davantage : il rend leur situation apparemment insoluble, leurs vies toujours plus tourmentées ; ils sont eux-mêmes angoissés, leur besoin de transcendance toujours plus pressant, leurs demandes de soulagement plus urgentes – un soulagement profane au moins (car, au plus profond de leur cœur, face au Capital qu'ils voient comme un instrument de la fatalité ou de la volonté de Dieu, ils craignent qu'il n'y ait rien d'autre que notre monde).

Embourbés dans le marécage de l'insécurité matérielle (les bas revenus, les prélèvements obligatoires sur le salaire, les prestations sociales faibles ou inexistantes, et la hausse incessante du coût de la nourriture, des services publics et de la santé), ces *lumpen* ne mènent pas une vie meilleure que celle des prolétaires et des précaires qui ont les conditions les plus dures aujourd'hui. Ces hommes et ces femmes désespérés n'ont aucune chance de se dégager de ce bourbier. Le seul fil qui les rattache encore à la vie, individuellement et collectivement, est l'influence indirecte qu'exercent leurs dirigeants sur l'État, à travers le Parti de la droite. Ils ne lâcheront pas ce fil, et aucun argument ou moyen de persuasion raisonnable ne les fera changer d'avis. Leur détermination est confortée par leur perception personnelle de la loi de Dieu et les conseils de leurs dirigeants ; ils se moquent des lois (de la légalité positive), de la constitution, et surtout ils détestent les quelques vestiges d'une République laïque qui subsistent aux États-Unis : pour eux, le pouvoir doit demeurer entre les mains des groupes sociaux actuellement dominants de la classe dirigeante.

Ils ne toléreront plus la moindre insulte ou une nouvelle « calamité » (9). Ils se révolteront. Au cours des prochaines échéances électorales, dans les années à venir, si leur candidat perd pour seulement quelques centaines de milliers de voix, ces fascistes se mobiliseront dans les rues pour empêcher un retour à la tolérance, aux « vices » et aux « péchés » libéraux : ils ne peuvent permettre le « retour de Sodome » et de ses « partisans sataniques » à la tête de l'État. Les hauts fonctionnaires crypto-fascistes (comme en témoigne le comportement de la cour suprême en novembre-décembre 2000) manœuvreront les

masses *lumpen* désespérées des classes moyennes ; ils orchestreront leurs actions dans les rues afin de canaliser leurs demandes de transcendance en leur proposant une drogue apaisante : celle de la participation au pouvoir – par procuration –, tout en s'assurant que ces actions ne balayeront pas la forme démocratique bourgeoise de ce pouvoir.

Mais tôt ou tard ces actions provoqueront une réaction et une riposte plébéiennes, et peut-être prolétariennes. À ce moment-là, commencera la véritable lutte pour la transformation de la totalité sociale.

Notes du traducteur et de l'auteur

(1) Le fondamentalisme chrétien s'oppose à la science à partir d'arguments bibliques, ahistoriques, non rationnels et même antirationnels. Les fondamentalistes les plus fanatiques veulent l'impossible : revenir en arrière, sur le plan historique, ils souhaitent revenir à une société patriarcale fondée sur la Bible (*Wil Barnes*).

(2) J'entends par « critique de la science » une critique historique et matérialiste qui cherche à préserver les acquis de la science mais en la transcendant d'une manière révolutionnaire. Voir mon texte "On the modern science of nature" (*Wil Barnes*).

(3) Hostiles à la monarchie et membres de l'Armée nouveau modèle, les niveleurs réclamaient notamment le suffrage universel masculin, l'égalité devant la loi, la démocratie parlementaire et la tolérance religieuse (*Ni patrie ni frontières*).

(4) Les Diggers, ou « Bêcheux » implantés chez les paysans, et les Ranters étaient deux mouvements dissidents protestants contemporains des Niveleurs, et qui se considéraient plus radicaux (*Ni patrie ni frontières*).

(5) Contrairement à ce que l'on pourrait croire il ne s'agit pas du tout de la période précédant et suivant l'an 2000. Wil Barnes explique un peu plus loin le sens de ce terme. Mais le lecteur impartial d'en savoir plus pourra lire les explications suivantes fournies par le site planetenonviolence.org.

« Il y a trois doctrines de base concernant le Jugement dernier. La première, appelée amillénaire (absence de millénarisme) qu'on trouve communément répandue dans les traditions des Eglises en Europe, enseigne que le Christ se réincarnera pour le Jugement dernier, à la fin des temps, qui est aussi celui de l'Eglise. L'Eglise ne dominera jamais le monde dans l'histoire. Il n'y aura pas, littéralement, de millénaire équivalant à un millier d'années de domination politique et culturelle par les saints de Dieu. Au contraire, ce sont les forces du mal qui domineront. Le christianisme sera une voie parmi d'autres, dans un monde dominé par le péché, toujours la même vieille histoire.

« Le post-millénaire adopte un point de vue plus étroit selon lequel qu'il y aura une période de domination chrétienne planétaire avant la deuxième venue du Christ. C'était le point de vue adopté par les puritains anglais au moment de la guerre civile pendant la gouvernance d'Olivier Cromwell (1642-60). C'était aussi celle des calvinistes écossais de la même époque. De même que les puritains de la Nouvelle-Angleterre avant le rétablissement de la monarchie de Charles II en 1660. Cette position a été défendue, un siècle plus tard, par Jonathan

Edwards, de même que par de nombreux presbytériens au XIX^e siècle, surtout ceux associés avec le Séminaire Théologique de Princeton. Le terme de post-millénaire fait référence à l'époque de la seconde venue du Christ, post-millénaire, après une longue période de règne par les saints.

« La doctrine la plus répandue parmi les fondamentalistes protestants chrétiens est une variante du pré-millénaire. Cette doctrine enseigne que le Christ reviendra sur Terre pour établir un royaume planétaire. Il reviendra incarné pour gouverner les hommes avec les pleins pouvoirs et une main de fer. Le Jugement dernier se tiendra pendant cette période de 1000 ans, après le retour incarné du Christ, D'où l'utilisation du terme pré-millénaire, un retour avant le millénaire. Cette position a toujours eu des défenseurs au sein de l'Eglise mais jamais de façon dominante.

« Le fondamentalisme chrétien moderne a adopté une variante du pré-millénaire enseignée à partir de 1830. Elle s'appelle le « dispensationalisme ». Ce point de vue enseigne que le Christ reviendra de manière invisible pour « ravir » (dans le sens de ravissement) – un mot inconnu dans la Bible – chaque chrétien au paradis. Alors le Christ reviendra pour établir un Royaume planétaire qui durera 1000 ans.

« Quant à la date de ce retour visible, les dispensationalistes sont divisés en trois camps. Le camp dominant enseigne qu'il reviendra sept ans plus tard, et pendant trois ans et demi, il y aura une horrible tribulation. Cette tribulation sera appliquée à l'Etat d'Israël. Cette position est appelée pré-tribulation : les chrétiens seront enlevés du monde avant la Grande Tribulation dont parle Jésus dans Mathieu 24. Il y a aussi un petit groupe qui croit en la post-tribulation. Il enseigne que les chrétiens subiront cette tribulation, ce ne sera pas seulement réservé aux Israéliens. Les chrétiens qui survivront seront envoyés au paradis par le Christ qui restera pour établir son Royaume sur Terre. Il y a un mini groupe de partisans d'une « semi-tribulation » qui croient que les chrétiens seront retirés de la Terre trois ans et demi avant le retour du Christ pour établir son Royaume. »

Et l'auteur de cet article, un certain Gary North de préciser, ce que ne disent jamais les antisionistes, que cette Tribulation qui sauvera 20 millions d'élus coûtera à Israël l'extermination des 2/3 de sa population (*Ni patrie ni frontières*).

(6). Selon un site fondamentaliste francophone, « une dispensation se distingue plus ou moins par la position nouvelle de l'homme et les nouvelles responsabilités qui en marquent le début, ainsi que par les jugements divins qui la terminent. »

Hum... Au cas où cette définition ne serait pas suffisamment lumineuse, ce site reproduit la définition de C.C. Ryrie dans son *Dictionnaire évangélique de théologie* (Evangelical Dictionary of Theology) :

« Construisant sur le concept du plan de Dieu pour le monde, le dispensationalisme décrit le développement d'un programme dans diverses dispensations, ou arrangements d'intendance à travers l'histoire du monde. Le monde est considéré comme une maisonnée administrée par Dieu en connexion avec différents stades de révélation dans l'accomplissement de son programme global. Ces économies sont les dispensations dans le dispensationalisme. Par conséquent, selon le point de vue de Dieu, une dispensation est une économie ; selon le point de vue de l'homme c'est une responsabilité envers une révélation particulière donnée à une période déterminée. En relation à la révélation progressive, une dispensation consiste en une étape. Par conséquent, une dispensation peut être définie comme une économie identifiable dans l'accomplissement du programme de Dieu. » (*Ni patrie ni frontières*).

L'expression exacte en anglais est « *Israeli firsters* » qui désigne, selon un site trotskyste, « ceux qui mettent les intérêts de l'État d'Israël au centre des préoccupations gouvernementales, voire au-dessus de l'intérêt national des Etats-Unis ». Pour Wil Barnes, par contre, elle désigne « ceux qui croient sincèrement que le soutien et la promotion de l'hégémonie israélienne au Moyen-Orient sont la meilleure façon de défendre les intérêts américains. La nuance peut te paraître subtile mais c'est la différence entre la bigoterie antisémite et l'analyse critique ». (*Ni patrie ni frontières*).

La télévision, la radio et les journaux fonctionnent de plus en plus comme des appendices de la machine de propagande étatique : ils s'abstiennent d'émettre la moindre critique sur sa politique, ils vantent les mérites de la moindre absurdité produite par l'Etat et ses idéologues ; ils censurent toute information susceptible d'avoir le moindre impact sur le pouvoir du Capital. Dans certaines institutions, comme les écoles primaires et secondaires, on assiste à une véritable militarisation avec la présence de policiers, la multiplication des descentes dans les casiers des élèves, les fouilles corporelles, etc. Et bien sûr, les institutions répressives existantes, la police, les prisons, les tribunaux, les procureurs, les différentes agences gouvernementales ont de plus en plus de pouvoirs.

Pour les fondamentalistes, le terme « calamité » peut désigner l'élection d'un démocrate à la présidence, « libéral » (au sens français un « républicain de gauche ») qui nommera lui-même des

juges « libéraux » à la Cour suprême ; un Congrès démocrate qui faciliterait l'avortement, etc. De tels événements, et il en existe bien d'autres, déclencheraient pour eux une crise car ils cherchent à obtenir le pouvoir politique à l'échelle nationale pour réorganiser la société sur des bases bibliques, même si leur projet n'a aucune chance d'être appliqué, selon moi (*Wil Barnes*).

Quelques précisions

Ni patrie ni frontières: **Je suis très sceptique sur l'intérêt de la notion de « société du spectacle » citée plusieurs fois dans ton texte. Peux-tu m'expliquer concrètement et brièvement son utilité pour toi aux États-Unis ?**

WIL BARNES : L'immense majorité des ouvriers américains considèrent qu'ils font partie de la « classe moyenne » (groupe statistique grossièrement déterminé par le montant des revenus et le niveau de la consommation). Les travailleurs syndiqués, les bureaucrates syndicaux, les politiciens populistes, même le journal de la section locale de mon syndicat, tous se réfèrent à la « classe moyenne » des salariés.

Les capitalistes sont appelés des « producteurs », quant aux ouvriers, ils touchent leur chèque à la fin du mois et beaucoup se demandent s'ils le méritent vraiment ! L'Etat est considéré comme une institution bienveillante (« vous avez élu les hommes qui occupent les bureaux de l'Etat ») et qui agit en ton nom. « Les flics te protègent » et les gens, les travailleurs, croient véritablement à toutes ces conneries.

On ne peut pas écouter la radio, regarder la télévision, voir un film, lire un journal, on ne peut pas descendre dans la rue, entrer dans une école, une mairie, une bibliothèque, une station-service, un immeuble résidentiel, un immeuble de bureaux ou une usine, sans être envahi par des images, dont la plupart sont de la « publicité ». C'est plus que de la propagande : il s'agit d'une force omniprésente et omnipuissante qui canalise le désir et les attentes (qui sont refoulés au nom de l'harmonie sociale, de la famille, du travail, de la nation) afin de réaliser la valeur d'échange des marchandises ou, plus prosaïquement, de vendre des produits.

Aux États-Unis, il n'y a pas de tradition de critique sociale chez les intellectuels, leur culture est pragmatique, utilitaire et technique depuis au moins 160 ans. C'est pourquoi la « société du spectacle » de Debord a été la première notion, et jusqu'ici, la seule conception critique et révolutionnaire qui a apporté une clarté théorique et permis de comprendre l'expérience de la vie quotidienne.

Aux États-Unis, tu es certes libre de gagner de l'argent (de la façon la plus malhonnête et illicite que tu puisses imaginer), mais la vie sociale est sous contrôle depuis si longtemps qu'il serait impossible qu'un tel concept devienne à la mode – comme en France, du moins d'après ce que tu me dis.

Toutes les théories et pratiques révolutionnaires aux États-Unis (à part la magnifique et unique exception des IWW) ont été productivistes. Les situationnistes ont rompu avec cette tradition et avec la réification de la vie quotidienne. Ils ont essayé de théoriser ce qui pourrait être le point de départ d'une société libre qui partirait du niveau d'abondance déjà atteint.

Ni patrie ni frontières: **Le mot fascisme est employé le plus souvent n'importe comment dans les débats politiques français. Quel sens donnes-tu à ce mot dans le contexte américain ?**

WIL BARNES : J'emploie ce terme dans un sens précis, mais qui n'a rien de particulièrement original : sur le plan social et historique, les fascistes ont pour fonction et pour tâche objectives d'atomiser le prolétariat, de détruire ses organisations de classe grâce auxquelles la classe peut exercer et exerce le pouvoir social qu'elle a acquis. Les fascistes interviennent généralement quand la crise frappe à la fois le système économique (baisse de rentabilité), la vie de l'État (qui se trouve dans une impasse) et les capitalistes individuels.

Les fascistes sévissent dans la rue aux États-Unis beaucoup plus fréquemment qu'on ne pourrait le penser, parce que leur présence est devenue « normale » dans le paysage quotidien.

Quelques exemples.

Si une femme riche veut se faire avorter, elle consulte son médecin personnel qui lui recommandera une personne et un endroit sûrs pour effectuer l'opération. De nos jours, cela se pratique souvent en Ontario (au Canada). Mais une ouvrière, ou une employée, devra, pour commencer, affronter toutes les restrictions législatives conçues afin qu'elle se sente une meurtrière. Si elle a la force de vaincre ces obstacles (rencontrer un médecin qui lui fera un cours de morale, remplir de nombreux formulaires, consulter un spécialiste qui lui montrera des photos de fœtus avortés, etc.), alors elle devra affronter les fanatiques du mouvement anti-avortement, les fascistes, qui la harcèleront à la clinique d'avortement, qui en bloqueront souvent l'entrée.

Et ces manœuvres d'intimidation se dérouleront non seulement avant mais après l'opération, car elle sera harcelée, intimidée et subtilement menacée, voire terrorisée (appels téléphoniques, e-mails, lettres). Dans ce sens, la clinique d'avortement est le symbole matériel d'une formidable pression institutionnelle et sociale qui prétend régenter la vie de la femme.

Je peux citer aussi les interventions des fascistes du Ku Klux Klan et des groupes nationalistes blancs qui se manifestent à certains moments cruciaux de la lutte de classe. Par exemple,

dans l'usine automobile Nissan à Smyrna, dans Tennessee (à 50 km au sud-est de Nashville), au cours de la dernière décennie, le Klan a joué un rôle crucial, en menaçant, intimidant et tabassant (bien qu'il n'y ait pas de preuves formelles pour ces dernières actions) des ouvriers d'usine, afin de les empêcher de se syndiquer. Les organisateurs du syndicat ont organisé deux fois des votes [pour que le personnel accepte d'être syndiqué, *NdT*], mais ils ont perdu à deux reprises.

Il y a aussi un exemple plus connu (même si les médias n'en ont pas beaucoup parlé) en novembre 2004. Dans le comté de Broward, en Floride, au moment où il est apparu que Bush allait « voler » la victoire aux démocrates, des centaines de travailleurs, surtout noirs, sont descendus dans la rue et se sont rassemblés devant les bureaux de la commission électorale du comté pour forcer les officiels à recompter les voix, dans des circonscriptions qui se sont avérées être décisives [pour l'issue du scrutin à l'échelle nationale]. Le parti républicain a mobilisé les fanatiques du mouvement anti-avortement, les membres les plus réacs de la communauté cubaine de Miami, les flics de la ville et du comté, pour chasser les manifestants. Il y a eu un affrontement, certaines personnes ont été bousculées, d'autres tabassées et arrêtées, et les forces représentant « la loi et l'ordre » ont triomphé.

Ni patrie ni frontières : **Quel sens donnes-tu au mot « classe moyenne » ?**

WIL BARNES : Aux Etats-Unis aujourd'hui, la « classe moyenne » [en anglais, on utilise le terme « *middle stratum* », littéralement la « couche du milieu »] est un groupe social massif qui se considère « au milieu », c'est-à-dire entre les ouvriers et les capitalistes. Ce groupe n'a aucune unité objective, il se caractérise seulement par de nombreux intérêts contradictoires qui se manifestent dans la vie quotidienne, en particulier dans le travail et la production. L'unité de cette « classe moyenne » est façonnée idéologiquement, car ceux qui « occupent » ce « milieu », cette position intermédiaire, se considèrent comme la « classe moyenne » dans le sens sociologique commun et rudimentaire.

Dans un certain sens, on peut dire que la « classe moyenne » est historiquement analogue à la bourgeoisie, si l'on se rappelle que bourgeoisie occupait une position « intermédiaire » entre les nobles et les paysans au sein des sociétés européennes lorsque le mode de production capitaliste a fait sa première apparition dans l'histoire. Mais il ne s'agit que d'une analogie, et elle n'est pas très bonne : la « classe moyenne » elle-même n'est pas une catégorie de classe (même si elle a une composante de classe).

La « classe moyenne » se compose de nombreuses couches. Citons les trois couches principales. La première couche inclut ceux qui sont directement attachés aux grandes entreprises capitalistes, y compris les contremaîtres, les directeurs et les cadres salariés de l'entreprise, ainsi que les consultants et conseillers extérieurs à la société. La deuxième couche regroupe ceux qui possèdent leurs propres moyens de production (par exemple, les grossistes), emploient et exploitent des travailleurs salariés, mais qui ne peuvent surveiller le marché et décider ensuite ce qu'il faut produire et en quelle quantité. Ces décisions sont généralement déjà prises pour eux par les grandes sociétés capitalistes. (A cet égard, cette couche est différente de la petite-bourgeoisie classique qui est elle-même une couche relativement petite au sein de la classe moyenne.) La troisième couche fondamentale, et probablement la plus grande, est la couche des « travailleurs indépendants » ou des « fournisseurs indépendants » qui néanmoins ne possèdent pas de moyens de production. Ces individus travaillent « à leur propre compte » sans entretenir de relations avec d'autres acteurs dans un processus de production donné, ils font la promotion des services qu'ils offrent.

Le mythe de la « persécution » des chrétiens aux Etats-Unis

Au cours des 25 ou 30 dernières années, alors que la taille et l'influence du mouvement fondamentaliste chrétien augmentaient considérablement aux Etats-Unis, une des tactiques les plus fréquemment utilisées par ce courant contre ses adversaires philosophiques a été de se présenter comme un groupe persécuté.

Des chaires des églises aux antichambres du pouvoir politique, les fondamentalistes et leurs agents au sein du gouvernement se sont saisis de toutes les occasions, des procès aux déclarations publiques, pour convaincre l'opinion américaine que le christianisme, en tant que doctrine religieuse et que groupe social, subissait une offensive généralisée, y compris des gouvernements où leurs mandataires étaient au pouvoir.

Ce travail exhaustif a apporté un certain nombre de victoires aux fondamentalistes, victoires qui, à leur tour, ont provoqué un recul de la conscience sociale et du progrès social. En effet, les harangues et les discours intimidateurs que l'on a pu entendre au cours des vingt-cinq dernières années ont réussi à convaincre une partie de ceux qui se situaient en dehors du mouvement fondamentaliste que les chrétiens allaient rapidement devenir une minorité persécutée aux Etats-Unis.

Cependant, cette affirmation nous amène à poser la question suivante :

Si les chrétiens sont vraiment en train de devenir une minorité persécutée, pourquoi sont-ils si nombreux dans pratiquement toutes les sphères de la société capitaliste américaine ?

Certains courants politiques, y compris des groupes et mouvements de gauche, considèrent cette tactique [de martyrisation] comme une simple tentative de resserrer les rangs fondamentalistes, de maintenir leurs forces en bon ordre de

marche dans la même direction. D'autres pensent qu'elle vise à d'attirer la sympathie des non-fondamentalistes en raison des menaces posées qui pèseraient sur les chrétiens.

Aucun de ces arguments n'est erroné, et on peut en retrouver des éléments de vérification dans l'utilisation de ce mythe. Mais ils restent à la surface du problème, et ne vont pas plus loin. En fait, en soulignant les conséquences indirectes de cette tactique, ces critiques ratent l'essentiel : à la fois pourquoi il est important de perpétuer le mythe « de la persécution des chrétiens » et quelle est la stratégie qui sous-tend ce mythe.

Manifestations

Au cours des cinq dernières années, le mouvement fondamentaliste a lancé plusieurs campagnes autour du mythe de la « persécution des chrétiens ». Ces campagnes sont allées de l'absurde à l'obscène, voire même, d'un point de vue chrétien, dans une direction potentiellement blasphématoire. Tous ces projets avaient pour but de soutenir l'influence sociale des idéaux chrétiens.

La campagne la plus explosive a certainement été celle des fondamentalistes chrétiens pour qu'une statue de marbre représentant les « Dix commandements » reste dans le bâtiment de la Cour suprême de l'Alabama. Elle y avait été placée par Roy Moore, qui occupait alors la position de président de la Cour suprême de cet État. Un juge fédéral ordonna de déplacer la statue, Moore refusa, et, pendant des semaines, le mythe du « chrétien persécuté » fut au centre de toutes sortes de protestations publiques.

Des groupes fondamentalistes comme la Christian Defense League (1) se sont joints à des organisations fascistes comme la League of the South (2) et le Constitution Party (3) (connu aussi sous le nom de l'US Taxpayers Party) pour répandre et perpétuer l'idée que le christianisme – si ce n'est Dieu lui-même – était attaqué par les trois organisations qui avaient porté plainte afin que la statue soit déplacée : l'American Civil Liberties Union (4), l'Americans United for Separation of Church and State (5) et le Southern Poverty Law Center (6). En fin de compte, la statue dut quitter le bâtiment de la Cour suprême de l'Alabama, tout comme Moore parce qu'il s'était « lui-même placé au-dessus de la loi » en refusant de se conformer à une décision de la cour fédérale.

Un autre conflit, moins explosif mais qui a néanmoins suscité la polarisation des opinions, a surgi peu après, lorsqu'une cour fédérale a décrété que l'expression « sous (l'autorité de) Dieu », dans le serment d'allégeance (7) tendait à promouvoir la religion et était donc inconstitutionnelle. Ce procès avait été déclenché

par la plainte d'un athée dont la fille fréquentait une école d'Elk Grove, en Californie : il jugeait que la présence de la formule « sous (l'autorité) de Dieu » dans le serment d'allégeance légitimait de façon illégale l'institutionnalisation de la religion dans la vie publique.

Finalement, la Cour suprême des Etats-Unis a annulé la décision du tribunal local pour un vice de forme [le père n'avait pas la garde de sa fille, Ndt], mais pas sur le fond. Les fondamentalistes ont donc cru qu'ils avaient remporté une victoire. Cependant, l'annulation de la décision par la Cour suprême n'a rien réglé. Ainsi, en septembre 2005, une juge fédérale de district a de nouveau décidé que l'expression « sous (l'autorité) de Dieu » était inconstitutionnelle, et que, si on lui soumettait une plainte correctement motivée, elle enjoindrait à toute école dépendant de sa juridiction de retirer cette expression du serment d'allégeance.

Le christianisme a naturellement survécu à toutes ces prétendues « attaques ».

Plus récemment, en 2005, le mythe de la « persécution des chrétiens » a trouvé une de ses incarnations les plus ridicules dans la dénonciation idiote d'une prétendue « guerre contre Noël ». Comme la plupart des personnes le savent, décembre est une période de fêtes pour la plupart des grandes religions : les chrétiens ont Noël, les juifs Hanoukka, les musulmans célèbrent la fin du Ramadan, l'Aid el-Fitr. En outre, les Afro-Américains commémorent Kwanzaa (8), fête mi-spirituelle mi-culturelle. Même les païens ont une fête très ancienne pendant cette période de l'année, le Jul (9) (cela vous dit quelque chose ?).

En raison de cette situation, beaucoup d'entreprises et de personnalités ont essayé de trouver un terme qui puisse englober tous ces groupes. Ils ont décidé d'employer désormais l'expression « Bonnes fêtes », plus générale, pour remplacer l'ancien « Joyeux Noël ».

Ce léger changement a tellement excité les fondamentalistes chrétiens que ceux-ci ont déclaré qu'une « guerre contre Noël » avait été déclenchée, et qu'ils ont mobilisé leurs porte-parole dans les médias pour rameuter leurs troupes et livrer une bataille globale.

Même le représentant politique en chef des fondamentalistes, George W. Bush, n'a pu échapper à la critique, puisque les cartes de vœux envoyées par la Maison Blanche souhaitaient désormais à leurs récipiendaires de « Bonnes fêtes » et non plus un « Joyeux Noël ». Mais une si petite transgression ne pouvait ternir l'image obscène (et potentiellement blasphématoire) de Bush qui est présenté par les fondamentalistes comme un « candidat choisi

par Dieu ». Cette expression a été inventée par un des responsables du mouvement fondamentaliste, le révérend Pat Robertson, en réponse à ceux qui critiquaient la tentative de Bush de lier sa politique à sa « foi ».

Cette variante du mythe de la « persécution des chrétiens », qui ne peut servir qu'une fois, éclaire les véritables motivations du mouvement fondamentaliste, particulièrement dans le contexte des décisions très temporelles que le régime de Bush a prises au cours des cinq dernières années.

Un incident plus petit, mais non moins obscène, nous donne également des indications sur la stratégie actuelle des fondamentalistes. En 2004, la Coalition chrétienne, principale organisation qui chapeaute les fondamentalistes chrétiens, a signé un accord avec le fisc pour continuer à être exemptée d'impôts. La Coalition chrétienne a failli perdre son statut privilégié après qu'elle eut distribué des millions d'exemplaires d'un guide de conseils aux électeurs dans les églises de tout le pays en 2000 et en 2004.

Les lois régissant l'exonération d'impôts exigent que des organisations religieuses s'abstiennent de participer à la politique électorale, de soutenir des candidats ou de leur donner de l'argent. La Coalition chrétienne avait violé ces deux règles. Pourtant, quand le fisc voulut priver la Coalition chrétienne de son exemption fiscale, les fondamentalistes commencèrent à crier à la « persécution » ! Cette campagne, combinée avec l'influence grossièrement illégale exercée par les congressistes républicains et par la Maison Blanche, aboutit à un accord favorable à la Coalition chrétienne.

Le but principal

Ces campagnes montrent bien sûr que les fondamentalistes tentent d'accroître la présence de la religion dans la société. Cependant, il faut comprendre que ce n'est pas leur objectif principal quand ils utilisent le mythe et la tactique de la « persécution chrétienne ». Une autre campagne menée par les fondamentalistes, en alliance avec leurs agents dans le gouvernement, peut nous éclairer sur leurs véritables motifs.

La tentative des fondamentalistes et de leurs agents au sein du gouvernement d'empêcher le mari de Terri Schiavo de retirer à sa femme son tube d'alimentation et de lui permettre de mourir dignement indique les véritables motivations de ce mouvement. La bataille, qu'ils menèrent pendant sept ans et qui se termina en mars 2005, fut conduite au nom des principes politiques de l'idéologie fondamentaliste.

Terri Schiavo était tombée dans le coma peu de temps après avoir eu une crise cardiaque en 1990. En raison du temps trop

long mis par les secours pour arriver sur place, quand Terri Schiavo sortit de son coma au bout de deux semaines, ses fonctions cérébrales supérieures ne fonctionnaient plus. Les fonctions de la connaissance, de la perception et de la conscience (y compris la perception de la douleur) ne sous-tendaient aucune des actions de Terri Schiavo. Elle était, comme le disaient les médecins, dans un « état végétatif permanent ». (...)

En 1998, le mari de Terri Schiavo, Michael, demanda au tribunal la permission que les médecins enlèvent à Terri son tube d'alimentation, malgré les objections des parents de sa femme, les Schindler, catholiques très dévots. Cette première demande échoua, principalement parce que Michael était soupçonné de vouloir récupérer le fonds en fidéicommiss de son épouse. Cependant, Michael fut soutenu par les deux médecins qui s'occupaient de sa femme pendant son séjour à l'hôpital. D'autres tentatives de permettre à Terri Schiavo de mourir dignement furent également bloquées par l'utilisation de la « loi Terri » de Floride, qui exige un « guardian ad litem (10) » (littéralement, « une personne qui veille sur vous durant la durée du procès ») pour étudier son cas et faire une recommandation.

En février 2005, le juge chargé de l'affaire Schiavo accepta finalement que l'on aide Terri à mourir et fixa une date pour lui enlever son tube d'alimentation. Cette décision déclencha une réaction virulente des Schindler et de leurs partisans, qui se tournèrent vers les fondamentalistes religieux. Presque immédiatement, des milliers de fondamentalistes se dirigèrent vers l'hôpital où se trouvait Schiavo. Ils déclarèrent qu'ils ne permettraient pas à Schiavo de mourir s'ils avaient leur mot à dire à ce sujet. Pour renforcer cette déclaration, les fondamentalistes sollicitèrent l'aide de leurs agents au Congrès.

Cela déboucha sur le « compromis de Palm Sunday », projet de loi adopté en toute hâte par le Congrès aux premières heures du 20 mars 2005. George W. Bush quitta sa demeure de Crawford, dans le Texas, et prit l'avion pour parapher ce projet de loi – le seul cas où il ait jamais interrompu ses vacances pour entériner un projet de loi. Le fameux « compromis » transféra légalement le traitement de l'affaire Schiavo aux cours fédérales.

Celles-ci épuisèrent rapidement les tentatives des Schindler d'empêcher leur fille de mourir. Son tube d'alimentation lui fut enlevé le 18 mars ; Terri Schiavo mourut le 31 mars.

Le « compromis » est l'élément essentiel de toute cette histoire. Les fondamentalistes voulaient tellement gagner cette campagne qu'ils forcèrent la main du gouvernement, ce qui aboutit à passer une loi spéciale du Congrès. Un texte de loi qui concerne seulement un individu ou un groupe est défini comme

un Bill of Attainder (« condamnation sans jugement » ou une « mort civile ») – car il délimite, positivement ou négativement, leurs droits humains et civiques par un acte législatif. En vertu de l'article I, section 9 de la Constitution des Etats-Unis, les « condamnations sans jugement » sont expressément interdites.

Les auteurs de la Constitution ont interdit l'introduction des « condamnations sans jugement » parce qu'ils croyaient que c'était à un tribunal, et non à une législature, d'imposer une punition ou d'établir des conditions spéciales pour l'existence d'une personne. Cet élément essentiel visait à maintenir l'équilibre des pouvoirs entre les deux branches de l'Etat [l'exécutif et le législatif, *Ndt*], et à exiger implicitement un procès en bonne et due forme en vertu de la loi. Au fil des années, cette interdiction a été également étendue à l'exécutif, spécialement dans le cas où des décrets-lois sont utilisés en fait comme des « condamnations sans jugement ».

Pour les fondamentalistes, cependant, l'interdiction des « condamnations sans jugement » interfère avec leur croyance qu'un groupe de personnes (comme un Congrès dirigé par les fondamentalistes), ou une seul individu (tel le président des Etats-Unis), peut agir en tant que « dirigeant(s) choisi par Dieu » et imposer une punition à une personne ou à un groupe de gens (par exemple, les homosexuels et les lesbiennes) selon les « lois divines » ou même les lois du pays.

Telle est également l'origine des attaques de la droite contre le système juridique bourgeois actuel. La pression de l'extrême droite en faveur de « minimums obligatoires » en matière de condamnations, pour la restriction des options dans les procès conduits en bonne et due forme, et contre les « juges militants » vise à ôter le pouvoir au système judiciaire et à le transférer soit à la législature, soit, si l'extrême droite ne la contrôle pas, entre les mains d'un « exécutif unique » exerçant des pouvoirs dictatoriaux.

Stratégie

C'est ce dernier point, la concentration du pouvoir d'appliquer et d'interpréter les lois entre les mains d'un petit groupe d'individus ou d'un seul individu, qui est au cœur de la stratégie des fondamentalistes religieux. Cette position découle directement de la conception hiérarchique qui est une constante philosophique dans toutes les doctrines religieuses, et est particulièrement vénérée dans les sectes fondamentalistes.

Si une théocratie chrétienne fondamentaliste s'imposait aux Etats-Unis, par exemple, elle serait dirigée par un président qui serait de fait – si ce n'est de droit – « l'agent de Dieu sur terre ». Une telle personne serait considérée comme infallible et

inaccessible, et ses avis seraient aveuglément suivis par les « fidèles ». Que les décisions d'une telle personne soient « anticipées » par une législature élue, un système judiciaire indépendant, ou toute autre forme de démocratie bourgeoise, serait insupportable pour les fondamentalistes.

Aujourd'hui, nous pouvons déjà repérer les jalons posés pour un tel système autoritaire et dictatorial. Chaque mesure prise par le régime de George W. Bush au cours des cinq dernières années a facilité l'application par en haut d'un tel système. Et en ce moment, il existe peu de forces (voire aucune) dans les « hautes sphères » du système politique bourgeois qui soient décidées à remettre en cause cette concentration du pouvoir.

Il appartient donc aux communistes de développer leur propre stratégie pour contrer celle des fondamentalistes.

Une telle stratégie touche nécessairement à toutes les questions, et implique des luttes sur les terrains politique, culturel et social. Elle doit non seulement exprimer son opposition aux doctrines et aux méthodes des forces fondamentalistes, mais aussi les attaquer agressivement sur tous les terrains et chaque fois qu'elles se manifestent en public. Ceci inclut toutes les méthodes d'action, des contre-manifestations face aux campagnes fondamentalistes jusqu'à la création de médias alternatifs pour contrer la propagande et la déformation des faits auxquelles ils se livrent dans leurs émissions de radio et de télévision.

Ce défi agressif posera les bases d'un mouvement de masse des travailleurs pour défendre les conquêtes sociales fondamentales acquises durant les trois derniers siècles.

N'oublions pas que ces forces fondamentalistes entretiennent des milliers de liens avec des organisations fascistes et néofascistes, et qu'ils n'hésiteront pas à recourir à la violence ouverte pour atteindre leurs fins. Ainsi, tout défi agressif lancé aux fondamentalistes va de pair avec l'autodéfense des travailleurs – y compris armée – afin de protéger ce mouvement émergent, ses organisations et ses activités publiques.

Extrait de *Workers Republic* n°5, décembre 2005

Notes du traducteur

1. Christian Defense League : organisation d'extrême droite fondée par le révérend Wesley A. Swift et le colonel William Potter Gale, et très active entre 1959 et 1963. Swift commença sa carrière politique comme organisateur et moniteur de tir du Ku Klux Klan. Au début des années 60, la Christian Defense League

eut aussi une branche paramilitaire formée par Gale en vue de créer un réseau clandestin de guérilla anticomuniste. L'organisation explosa en 1965, puis se reforma à l'initiative de deux sinistres crapules : James K. Warner (ancien membre du Parti nazi de Lincoln Rockwell) puis David Duke (ex du Ku Klux Klan et négationniste notoire). Cette organisation chrétienne, raciste et antisémite continue à sévir, même si elle est moins influente qu'à ses débuts.

2. League of the South : organisation sudiste créée en 1994 et dont l'objectif ultime est la création d'une « république libre et indépendante du Sud » qui comprendrait les États de la Confédération plus l'Oklahoma, le Missouri, le Kentucky et le Maryland. C'est aussi un mouvement chrétien ultraconservateur opposé aux droits des femmes et des homosexuels ainsi qu'aux mariages « interraciaux », hostile aux impôts et à l'immigration, etc.

3. Constitution Party : créé en 1992 sous le nom de l'US Tax Payers Party, il a pris ce nouveau nom en 1999. Il regroupe 357 000 membres, surtout en Californie et au Nevada. Hostile à l'immigration, à l'avortement, au mariage homosexuel, il défend le droit des Américains à porter une arme – comme tous les groupes conservateurs.

4. L'American Civil Liberties Union fut créé en 1920 pour combattre les expulsions d'étrangers (notamment communistes et anarchistes), défendre les syndicalistes persécutés (dont les militants des IWW). En 1940, l'ACLU opéra une grande purge interne en expulsant tous les militants du PC américain en raison de leur soutien à une « puissance totalitaire ». L'ACLU défend aujourd'hui la « liberté religieuse », la séparation entre les Églises et l'État, la protection de la vie privée, la liberté d'expression totale, y compris dans les écoles, les droits des lesbiennes, homosexuels, bisexuels et transgenres, la discrimination positive, les droits des immigrés, et a mené campagne contre les Patriot Acts 1 et 2.

5. L'Americans United for Separation of Church and State, association pour la défense de la « liberté religieuse » et la « séparation des Églises et de l'État », a été fondée en 1947 et est actuellement dirigée par le révérend Bary W. Lynn. Opposée à la Droite chrétienne, à l'enseignement du créationnisme dans les écoles, à la présence de symboles religieux dans les bâtiments publics, elle défend aussi le « droit de chaque groupe religieux à définir le mariage selon ses propres critères théologiques » – revendication bien obscure et ambiguë...

6. Le Southern Poverty Law Center était à sa fondation (en 1971) un cabinet juridique spécialisé dans la lutte contre le

racisme et pour les droits civiques. Cette association combat toutes les formes de discrimination, édite un trimestriel qui suit attentivement ce qu'elle appelle les « hate groups » : les groupes qui propagent la haine, définition large qui englobe la Droite chrétienne, les groupes séparatistes noirs (Nation de l'Islam) ou blancs (Ku Klux Klan), les néonazis, les skinheads racistes, les groupes néo-confédérés (sudistes nostalgiques). Le SPLC propose aussi des programmes « d'éducation à la tolérance » dans les écoles.

7. Chaque matin les écoliers américains prononcent un serment d'allégeance au drapeau national.

8. Fête imaginée en 1966 par Ronald Everett qui se fit appeler ensuite Ron Karenga. Ce nationaliste noir voulait « donner l'occasion aux Noirs de célébrer leur peuple et leur histoire, plutôt que d'imiter simplement la pratique de la société dominante ». Tout d'abord hostile au christianisme qu'il considérait comme une « religion de Blancs » et à Jésus-Christ, individu « psychotique » selon lui, il mit ensuite de l'eau dans son vin... de messe pour ne pas se couper des chrétiens qui s'entichèrent de cette fête célébrée aujourd'hui par environ 4 millions de personnes, surtout afro-américaines. Les « sept principes de Kwanzaa » mélangent valeurs chrétiennes, nationalisme noir et culte du capitalisme ethnique. L'objectif : « penser, parler, agir, créer, acheter, voter et vivre...NOIR ».

9. Jul, fête païenne, préchrétienne, célébrée par les Scandinaves et les Germains.

10. La notion de « *guardian ad litem* » que l'on traduit parfois par « soutien juridique ad hoc » est spécifique au droit américain. Elle exige que l'on nomme ou fasse choisir par les parties en présence un représentant juridique spécifique en cas de procès contre un mineur, afin d'assurer le respect de ses droits constitutionnels. Cette procédure a été appliquée à Terri Schiavo.

Ce texte est extrait *The Persistence of Religious Ideas in the 21st Century: A Contribution to a Debate* (**La persistance des idées religieuses au XXI^e siècle. Contribution à un débat**). Cette brochure a été écrite en anglais par un collectif et publiée par **Revolutions Per Minute Publications**. On peut la commander (3 pounds britanniques plus les frais d'envoi) ou la télécharger sur Internet à l'adresse suivante : <http://www.red-star-research.org.uk/rpm/religion/regol.html>

(Ni patrie ni frontières)

L'Eglise anglicane en Grande-Bretagne

(...) De nos jours, la religion joue encore une fonction importante dans la perpétuation d'un système social fondé sur l'exploitation et l'oppression. La forme dominante du christianisme en Grande-Bretagne [c'est-à-dire du protestantisme à travers l'Eglise anglicane] s'exprime, de façon symbolique, sous une forme étatique.

L'Eglise anglicane occupe toujours une position privilégiée en Grande-Bretagne ; c'est l'Eglise « officielle » de la nation, position qu'elle a héritée quand Henry VIII a fermé les monastères catholiques au XVI^e siècle, et qu'il a distribué 4 millions d'hectares à 1 500 familles. De nombreux descendants de ces familles font aujourd'hui partie des plus gros propriétaires fonciers.

Au Royaume uni, le chef de l'Etat [le monarque] doit appartenir à cette religion ; il (elle) ne peut pas épouser un(e) catholique. Le chef de l'Etat est également le « chef » de l'Eglise anglicane ; il (elle) a le droit [exercé par l'intermédiaire du Premier ministre] de nommer les principaux responsables de l'Eglise anglicane. Les 26 évêques les plus importants de l'Eglise anglicane disposent chacun d'un siège et d'une voix au Parlement en tant que « Lords spirituels » représentant l'épiscopat à la Chambre des lords.

Ceux qui défendent l'Eglise « officielle » prétendent qu'elle est l'un des « trois grands piliers de la société britannique » (les deux autres étant la monarchie et le Parlement). Pour l'ancien évêque de Londres (Mandell Creighton) l'idée d'une religion nationale

est fondée sur le principe qu'elle « reconnaît la loi suprême de Dieu. Sans Eglise nationale une telle reconnaissance serait impossible ».

Dans le secteur de l'éducation, l'influence de l'Eglise officielle est évidente : l'Eglise anglicane possède 4 774 écoles dans le pays ; celles-ci constituent 20% des écoles publiques en Angleterre. Dans le secteur éducatif privé indépendant, 1000 écoles sur un total de 1300 partagent les « valeurs » de l'Eglise anglicane. 18% des élèves du primaire et 5% des élèves du secondaire étudient dans des établissements liés à l'Eglise anglicane. Le gouvernement considère ces écoles comme « le bijou de la couronne publique »

Le Conseil d'administration de l'Eglise anglicane a contribué activement à ce que la prière collective quotidienne devienne une obligation légale dans toutes les écoles publiques. Ce Conseil se préoccupe également de la place de l'éducation religieuse dans les programmes scolaires ; cette matière est la seule qui soit obligatoire dans toutes les écoles publiques.

Beaucoup de parents qui n'ont aucune conviction religieuse et ne vont jamais à l'église sont en même temps prêts à placer leurs enfants dans un établissement où la religion joue un rôle dans l'éducation quotidienne de leurs enfants.

On peut certes affirmer que la religion, pour la plupart des individus, est en grande partie synonyme d'une acceptation des structures formelles de l'impératif religieux. Mais il ne faut pas sous-estimer non plus l'importance de sa dimension symbolique. L'acceptation de la notion d'une vie après la mort qui résoudra la question de l'injustice sociale est toujours une puissante motivation pour l'action des individus.

En termes statistiques, il est évident que l'influence globale du christianisme décline en Grande-Bretagne. A la fin des années 1990, on a pu établir que 1 045 000 personnes fréquentaient l'église le dimanche, soit 36 000 de moins qu'en 1994, point culminant d'une tendance qui se manifeste depuis le milieu des années 70. Les statistiques des baptêmes, des confirmations, des listes d'électeurs qui votent pour le choix des chapelains, etc., montrent une évolution négative identique.

Non seulement l'Eglise anglicane décline en termes de nombre de fidèles et sur le plan financier, mais aussi en ce qui concerne sa prétention à défendre les « valeurs morales de la nation ».

En 2000, l'Eglise a dépensé 23,5 millions de livres pour ses 114 évêques ; l'évêque le mieux loti lui a coûté 138 713 livres (environ 200 000 euros), alors que l'un d'eux avait dépensé 12 000 livres (18 000 euros) en « frais de réception ». Toutes ces sommes sont

exemptées d'impôts (...). De plus, il faut rappeler que [dans les années 60] l'Église anglicane était encore l'un des plus gros propriétaires de taudis en Grande-Bretagne, et qu'elle imposait des loyers élevés pour des logements en très mauvais état.

(...) Comme l'Église anglicane, l'Église catholique en Grande-Bretagne doit faire face à un déclin régulier du nombre de personnes assistant à la messe et de candidats à la prêtrise. Le tout dans un climat marqué par des critiques croissantes contre la façon dont l'Église catholique a géré la question des abus sexuels contre des enfants. Entre 1995 et 1999, 21 prêtres catholiques ont été condamnés pour pédophilie en Angleterre et au Pays de Galles.

Des études récentes ont montré que l'Église anglicane perd près d'un million de membres tous les cinq ans car le nombre de fidèles qui meurent n'est pas remplacé par un nombre équivalent ou supérieur de baptisés. (...)

Collectif Revolutions Per Minute

Religions et expansion du SIDA

L'ombre du SIDA plane sur le monde entier comme un monstre mortel. Le virus du VIH sévit depuis moins d'un quart de siècle et son ombre léthale exerce sa pression sur chacun de nous. Plus de 40 millions de personnes vivent avec le VIH, soit davantage que la population de l'Espagne. Plus de 25 millions de personnes sont mortes du SIDA soit plus d'un million de personnes chaque année. Mais le SIDA est-il un phénomène entièrement « naturel » ? Est-ce seulement une maladie que l'humanité ne peut pas soigner ?

Cet article n'a pas l'intention d'aborder tous les aspects de ce problème. L'affirmation selon laquelle il serait « naturel » qu'une maladie tue autant d'êtres humains fait partie des nombreux mensonges et tromperies du monde capitaliste. Des exemples innombrables montrent comment les détenteurs du profit et du capital jouent un rôle direct dans ces massacres « naturels » : ce sont eux les vrais coupables et non la nature !

Je ne vais traiter ici qu'un aspect de ce problème : le rôle de la religion et de certaines « morales » dans l'expansion du SIDA.

Deux siècles après la Révolution française et les Lumières, non seulement la religion continue à s'immiscer dans la vie des personnes, mais elle prétend également la contrôler. Chaque jour, dans le monde entier, des dizaines de milliers de gens naissent et sont soumis à la religion, à des morales qui en sont dérivées, et ils sont élevés et éduqués selon leurs principes. Dans les pays accablés par l'Islam, cette histoire est encore plus triste. De nombreuses filles doivent porter le voile islamique (le hijab) dès l'enfance et l'infâme morale islamique régit parfois leur existence.

Un de ces principes « moraux » les plus importants est l'hostilité envers la sexualité et les relations sexuelles. Je ne vais pas aborder cette question en détail, mais beaucoup d'êtres humains, partout dans le monde, partagent cette croyance superstitieuse selon laquelle « faire l'amour avant le mariage » serait inacceptable et, plus généralement, elles ont une vision négative des relations sexuelles. A elle seule cette idée morale religieuse est criminelle.

Mais quand on aborde la question du SIDA, la religion (et les différentes morales religieuses) jouent un rôle direct et mortel pour les hommes et les femmes. Comme vous le savez, on attrape le plus souvent le VIH en ayant des relations sexuelles. Par conséquent un des moyens de prévention les plus efficaces est le préservatif.

Aujourd'hui on sait, dans le monde entier, que l'éducation sexuelle, l'information sur l'utilisation du préservatif et la large diffusion de ce moyen contraceptif peuvent contribuer à prévenir la contamination. Toutes les conférences, tous les tracts et les articles sur le SIDA prônent l'usage du préservatif. Mais la religion s'oppose à ces mesures. Le problème est simple. La sexualité et les relations sexuelles, dont Marx disait qu'elles étaient les relations les plus normales entre les êtres humains, sont taboues pour la religion au point qu'il est même difficile d'évoquer ces sujets. Parler de son corps, de celui du sexe opposé, ou des relations sexuelles, est un péché grave dans la culture et la morale religieuses. Quiconque a eu le malheur de vivre sous le joug d'un régime religieux, comme c'est notre cas, comprend aisément ce que je viens de dire.

Par conséquent, les connaissances en matière de sexualité sont très faibles dans les sociétés dominées par la religion. Parfois, le simple fait de prononcer le mot « préservatif » (du moins avant le mariage) est un péché. La religion transforme le sexe et la sexualité en des tabous, ce qui empêche l'éducation sexuelle et la diffusion massive de préservatifs.

Ces obstacles renforcés par la religion ouvrent la voie au SIDA et aux autres maladies sexuellement transmissibles. Plus une société fait du sexe un tabou, plus elle est vulnérable face au SIDA. (Je crois que cette constatation a été faite dans les déclarations et les résolutions des conférences contre le SIDA). L'absence ou l'insuffisance d'informations sur les relations sexuelles et la sexualité et le manque de préservatifs disponibles facilitent les « conduites à risques » et permettent au monstre du SIDA de se reproduire.

Croire que l'abstinence permet d'éviter la sexualité est absurde. La sexualité est une relation absolument naturelle entre les êtres humains et vous ne pouvez pas éliminer l'épidémie du SIDA en évitant d'avoir des rapports sexuels. C'est comme si l'on voulait résoudre le fléau de la pollution en ne respirant plus !

Mais la religion défend cette conception ridicule et accuse les « personnes licencieuses » d'être responsables de l'expansion du SIDA. Beaucoup de gens pensent que la religion et les institutions religieuses contribuent à la propagation du SIDA. Chacun sait que le pape est opposé à l'utilisation de préservatifs ;

dans la République islamique d'Iran également, les préservatifs manquent cruellement tout comme l'éducation sexuelle. Certaines personnes n'ont aucune information au sujet de ce problème avant de se marier.

Nous pouvons citer des exemples plus spécifiques aussi. En ce moment, les activités du Conseil malaisien de lutte contre le SIDA ont été interdites dans les Etats de Terengganu et Kelantan dirigés par le Parti islamique de Malaisie et ces deux provinces sont menacées par la progression du SIDA.

Et dans le monde, des millions de familles, sous l'influence des lois religieuses, se refusent à informer leurs enfants et les empêchent d'assister aux cours d'éducation sexuelle, y compris au cœur de l'Europe.

L'attitude négative de la religion envers les relations sexuelles montre son côté le plus sombre face aux victimes de SIDA. Les séropositifs sont isolés et ostracisés à cause de très anciennes morales religieuses et à cause du manque d'informations. Ils souffrent du stigmate d'« avoir le virus ». Cela est particulièrement vrai lorsque les gens pensent que le SIDA est une maladie qui frappe principalement les homosexuels : dans ce cas, la foi augmente encore la stigmatisation, étant donné l'hostilité de la plupart des religions vis-à-vis de l'homosexualité.

Le fait qu'un être humain doive vivre avec un virus pour le reste de sa vie et qu'une morale ose affirmer qu'il le « mérite » fait partie des amères réalités de notre monde. La vie des séropositifs dans les sociétés religieuses, dans des familles très croyantes, ou dans des familles obéissant à une morale religieuse est une tragédie. Des milliers de témoignages ont été recueillis sur cette question. Des milliers d'êtres humains souffrent non seulement du virus du SIDA mais aussi d'un autre virus : la religion avec ses chaînes infâmes.

Toutes les conférences internationales exigent, parmi d'autres revendications, que les Etats augmentent les moyens investis dans l'éducation sexuelle, qu'ils décriminalisent la séropositivité et aident les victimes du SIDA. Nous devons forcer la République islamique et tous les autres gouvernements réactionnaires dans le monde à accepter ces revendications qui devraient faire partie des principes élémentaires des droits humains.

Mais ceux qui militent contre le SIDA sont souvent handicapés par la timidité de leurs critiques contre la religion. Ils se contentent de dénoncer le « fondamentalisme religieux », mais ce n'est pas suffisant.

Certes, chaque militant contre le SIDA ne peut passer son temps à dénoncer toutes les religions, mais il devrait au moins

montrer les liens entre la morale, les croyances que prônent les religions, et leur nature profonde (et non, comme c'est souvent le cas, se borner à critiquer les mauvaises « interprétations des religions »). Il faudrait également dénoncer leurs différents aspects négatifs, particulièrement sur la famille.

Nous devons exiger que la société se charge de soigner les victimes du SIDA, se préoccupe de leur bien-être, et qu'elles ne soient en aucun cas stigmatisées ou marginalisées. Nous devons dénoncer les responsables religieux et les idées religieuses qui exigent des mesures de ségrégation contre les victimes du SIDA.

La religion et les morales religieuses ne doivent plus s'immiscer dans la vie des individus. Les relations sexuelles des êtres humains n'ont nul besoin d'un Dieu meurtrier et de toutes ces religions qui prétendent contrôler la sexualité. Il faut dénoncer sans relâche le rôle néfaste de ces morales et de ces croyances.

Arash Sorx

Extrait du *WPI Briefing*, publication du Parti communiste-ouvrier d'Iran (11 décembre 2006)

Bouddhisme japonais et « guerres compassionnelles »

L'histoire du bouddhisme est riche en conflits sanglants entre les différentes sectes bouddhistes, conflits qui n'ont rien à envier aux massacres des guerres de religion. Nous y reviendrons peut-être dans un prochain numéro. Pour l'heure nous nous intéresserons aux données fournies par l'historien Jean-Louis Margolin dans son livre *L'armée de l'empereur. Violences et crimes du Japon en guerre 1937-1945* publié en 2007 chez Armand Colin. Les passages soulignés l'ont été par nos soins.

Dans un long paragraphe intitulé « Les Eglises au secours du sabre » il commence à rappeler que les « diverses Eglises présentes au Japon » n'ont guère « joué les contrepoids face à une propagande incitant à la haine et au meurtre ».

Selon J.L. Margolin, le shintoïsme d'Etat – qu'il ne faut pas confondre avec le « shinto traditionnel empreint de chamanisme » – se chargea du « culte impérial et de la vénération des âmes des guerriers ». Mais sa participation ne s'arrêta pas là puisque des « sanctuaires kokka shinto suivirent les armées japonaises dans leur marche ». On voit que les bouddhistes asiatiques utilisèrent les mêmes méthodes de colonisation que les chrétiens européens en Afrique ou en Amérique. Se servir de leurs conquêtes territoriales pour diffuser leurs croyances religieuses par la force.

« Mais quid du bouddhisme, écrit Jean-Louis Margolin, en théorie plus attaché que toute autre religion à la non-violence, et en lequel se reconnaissaient peu ou prou la grande majorité des Japonais et de leurs dirigeants ? Il eut aussi ses quelques esprits libres, mais toutes ses obédiences, et l'immense majorité de ses religieux comme de ses penseurs laïcs capitulèrent devant le kokutai, quand ils ne s'en firent pas les défenseurs zélés et imaginatifs. Commençons par ceux qui simplement firent révérence aux puissants du jour.

L'ouvrage *Le Bouddhisme protecteur de la nation*, publié en janvier 1938 et signé par les plus hautes autorités du bouddhisme nippon, proclame ainsi : « Tout ce que fait le bouddhisme japonais est fondé sur les ordres de l'Empereur. C'est ce qui le distingue du bouddhisme des pays étrangers (...). Vénérer les

Trois Trésors veut dire vénérer les ordres de l'Empereur veut dire vénérer les ordres de l'Empereur sans se poser de question. »

« Mais les raisonnements vont fréquemment jusqu'à justifier au plan théologique les pires violences, et en particulier celles liées à l'invasion de la Chine à partir de juillet 1937. Ainsi l'organisation panbouddhique Myova kai déclarait, cinq jours après le début des hostilités : « Pleins de vénération pour la politique impériale de l'Orient, les sujets du Japon impérial ont la mission humanitaire de prendre en charge le destin d'un milliard de gens de couleur (...). Nous sommes préparés à œuvrer pour la mobilisation spirituelle de la population ».

« Le 28 juillet, cette position est précisée : « Désireux d'établir la paix éternelle en Asie de l'Est, nous donnons libre cours à la grande bienveillance et à la compassion du bouddhisme, qui agit parfois avec indulgence et parfois avec vigueur. Nous n'avons pas d'autre choix que d'exercer l'énergie bienveillante consistant à 'tuer une personne afin que beaucoup puissent vivre'. (...) Lorsqu'une guerre est en accord avec ses valeurs, le bouddhisme ne se contente pas de l'approuver, il lui apporte un soutien qui va jusqu'à l'enthousiasme. »

Encore un pas au-delà, l'ouvrage de 1927, *La Conception bouddhique de la guerre*, signé de deux érudits zen (école soto), introduit un concept original : « Quand la situation est telle que l'humanité se trouve dans l'impossibilité d'arrêter les guerres, il n'y a pas d'autre choix que de mener des guerres compassionnelles, qui donnent vie à soi-même et à l'ennemi. C'est par la guerre compassionnelle que les nations peuvent s'améliorer et que la guerre parvient à s'éliminer elle-même. »

« Il est plus étonnant encore que, quelques mois après les décapitations à la chaîne de prisonniers chinois qui marquèrent la prise de Nankin, l'érudit D.T. Suzuki (1870-1966) ait pu publier en anglais un ouvrage souvent réédité et acclamé en Occident, *Zen Buddhism and Its Influence on Japanese culture*, dans lequel il ne craignait pas d'affirmer : « Le sabre a donc une double fonction à remplir : détruire tout ce qui peut s'opposer à la volonté de son propriétaire, et sacrifier toutes les pulsions qui peuvent jaillir de l'instinct de conservation. La première s'apparente au patriotisme, ou parfois au militarisme, tandis que la seconde a une connotation religieuse de loyauté et d'abnégation (...). Le sabre en vient à être identifié avec l'anéantissement de tout ce qui fait entrave à la paix, à la justice, au progrès et à l'humanité. »

« La casuistique atteint ensuite des sommets, dans le but de débarrasser le meurtrier de tout sentiment de culpabilité : « (...) Dans le cas de l'homme qui lève le sabre par obligation (...) ce

n'est pas lui qui tue mais le sabre lui-même. Il n'avait aucun désir de faire du mal à qui que ce soit, mais l'ennemi se présente et se transforme de lui-même en victime. C'est comme si le sabre accomplissait automatiquement sa fonction de justice, qui est une fonction de miséricorde (...). Lorsqu'on attend du sabre qu'il remplisse ce rôle dans la vie, il cesse d'être une arme défensive, ou un instrument de meurtre, et l'escrimeur devient un artiste du plus haut niveau, engagé dans la création d'une œuvre parfaitement originale. »

« L'influence délétère de D.T. Suzuki ne s'arrêta pas avec la défaite. On peut lire “ en creux ” l'efficacité de son lobbying en faveur des thèses révisionnistes sur la guerre dans les prises de position d'un des juges du tribunal de Tokyo, le représentant des Pays-Bas, Röling. »

Selon Jean-Louis Margolin, B.V.A. Röling, « juriste renommé qui devint plus tard un dirigeant socialiste néerlandais » écrivit en 1993 un livre d'entretiens qui reprenait « à son compte les principales thèses révisionnistes nippones : responsabilité principale des Etats-Unis dans le déclenchement des hostilités, pureté des intentions libératrices du Japon en Asie, absence de toute intention criminelle chez les dirigeants japonais ».

Et après cela, des « spécialistes » viendront tranquillement dans les médias nous vanter les vertus pacificatrices du bouddhisme...

Y.C.

Sur le christianisme de gauche

Ce texte nous a été envoyé par un lecteur de la revue et nous le publions comme une contribution utile au débat. À l'heure où le christianisme social fait des ravages dans la droite sarkozienne comme dans la gauche royalienne, il est utile de montrer comment la religion envahit le champ politique de façon insidieuse pour mieux nier les antagonismes de classe et la nécessité de détruire l'Etat par la violence. *Ni patrie ni frontières*

Pour ou contre la Révolution ?

Depuis 1789, l'Eglise catholique a vu se développer en son sein une « aile gauche », qui est toujours restée cependant minoritaire. C'est surtout dans les périodes révolutionnaires qu'elle en a eu le plus besoin pour résister à la pression. Ceux qui ont accepté la « Constitution civile du clergé » et la République ont maintenu sa continuité institutionnelle durant une époque troublée (l'abbé Grégoire). On sait de quelle manière ils en ont été remerciés par la suite, au moment du Concordat napoléonien et de la Restauration.

Le nouveau cycle de luttes politiques qui a conduit d'une révolution (1830) à l'autre (1848), a aussi fait naître un mouvement de catholiques libéraux (Lamennais, Lacordaire) qui n'échappera pas à sa condamnation officielle. En dépit de l'appel au ralliement après l'instauration de la III^e République, la tendance du catholicisme français favorable à une « démocratie chrétienne » (le Sillon) finira elle aussi par être condamnée.

Par trois fois, un parti qui essaie d'intégrer les catholiques dans la société moderne se heurte au veto d'une Eglise qui ne veut pas renoncer à ses prérogatives traditionnelles.

Mais on aurait tort de croire que l'obstacle est seulement institutionnel. Il y a chaque fois une limitation interne qui opère. L'abbé Grégoire avait déjà montré en son temps les limites vite atteintes du prêtre qui prétend accepter la Révolution. Les libéraux du XIX^e siècle n'étaient pas davantage des partisans convaincus de la République, surtout quand elle a commencé à prendre un tour social autre que philanthropique.

Les démocrates chrétiens étaient au départ très réticents vis-à-vis d'une laïcité qui séparait ce qu'ils voulaient unir.

Si, à chaque époque, la gauche chrétienne a souhaité que l'Eglise surmonte ses positions les plus rétrogrades, les plus hostiles à la modernité, elle a en même temps joué comme une force de modération, freinant la dynamique du progrès de façon à la contenir dans des limites acceptables pour le christianisme. Au XIX^e siècle, cela s'est surtout produit dans l'opposition permanente aux formes radicales du processus de démocratisation qui ne pouvait que heurter les valeurs d'une Eglise même libérale – l'argument étant précisément de ne pas violenter une Eglise qui n'a déjà que trop de raisons de refuser la démocratie moderne. Si l'on regarde l'histoire des deux derniers siècles, on constate qu'elle a toujours été dans son élément au sein des régimes conservateurs (Restauration, monarchie de Juillet, Second Empire, régimes de « l'Ordre moral » et de Vichy, Cinquième République gaullienne). Il faut se garder de lui en faire grief comme si elle trahissait là quelque vocation, à rebours de ceux qui croient que l'Évangile pourrait être une religion du progrès. Ce n'est pas seulement un pouvoir sûr et ami qu'elle y cherchait et trouvait, mais surtout son équilibre qui en dépendait.

Les périodes réformatrices ou révolutionnaires ont toujours été traumatisantes pour elle, des mouvements violents qui l'arrachaient à son lieu naturel comme aurait pu dire Aristote (les révolutions de 1789, 1830 et 1848, la Commune de 1871, la III^e République radicale, le Front populaire et la Résistance, les troubles des années 68). Elle n'a vraiment commencé à accepter la démocratie que lorsque celle-ci s'est stabilisée au point de devenir un facteur de conservatisme à l'encontre du mouvement socialiste. C'est d'ailleurs par ce biais qu'une démocratie chrétienne fortement recentrée dans le champ politique, pour qui l'adversaire principal est passé de la droite à la gauche, a pu acquérir une position dominante dans l'Eglise, une fois constatée l'impasse du « catholicisme intransigeant » après la chute des régimes qu'il inspirait (Salazar, Franco, Ante Pavelic, les juntes sud-américaines).

Pour ou contre le socialisme ?

Cependant, une nouvelle gauche chrétienne est apparue dans le sillage des mouvements socialiste et communiste. Mais le même mécanisme de défense qui avait opéré au sujet du libéralisme et de la démocratie s'est reproduit, avec en premier lieu la condamnation officielle de l'Eglise. Dès leur apparition, l'anathème a été lancé, en particulier dans le fameux Syllabus,

contre toutes les formes de socialisme et de communisme, y compris même et surtout celles qui se voulaient éthiques et religieuses. Leur dénonciation n'avait pas en effet des causes seulement socio-politiques, elle était liée à des raisons théologiques. Ce sont des sources d'hérésie dont il faut préserver les bons chrétiens ; elles ont la même origine que les autres maux de l'esprit, à savoir le rationalisme moderne, contrevenant à la foi par leur matérialisme athée, perturbant le sens de la loi par leur justification du vol et du meurtre – remise en cause du caractère sacré de la propriété, appel au renversement violent des autorités constituées voulues par Dieu pour « punir les méchants ».

Au XX^e siècle, du fait de la montée en puissance de la social-démocratie et plus encore de la menace de la révolution bolchevique, cette condamnation sans appel a été réitérée, avec d'autant plus de vigueur qu'elle pouvait s'inquiéter de leur répercussion à l'intérieur de l'Église. Il fallait mettre en garde les chrétiens qui se laissaient tenter – par le péché niant le péché des origines – prêtres-ouvriers des années 1950, théologiens de la libération jusqu'aux années 1980.

Néanmoins, avec le Concile Vatican II, le magistère catholique a mis un peu d'eau bénite dans son vin de messe. Par un mouvement de balancier habituel dans son histoire, il est revenu sur le développement trop unilatéral du siècle précédent, en acceptant une forme de libéralisme soigneusement distinguée de l'idéologie rationaliste et individualiste (doctrine « personnaliste » de la liberté religieuse). Il a même, tout en maintenant la condamnation de leurs doctrines, soutenu qu'il était permis aux chrétiens de mener des actions communes avec les représentants des partis de gauche pour contribuer au bien commun de l'humanité.

La théologie au service de la Révolution

Un certain nombre de catholiques, qui se sont sentis ainsi encouragés par l'autorité à faire ce qu'ils n'auraient peut-être pas fait par eux-mêmes, ont décidé de s'engager au-delà des frontières habituelles du christianisme en politique, dans les partis et syndicats représentant la gauche au XX^e siècle.

Cependant, qu'ils aient choisi l'option de la réforme ou de la révolution, cela s'est traduit dans les deux cas par des limitations comparables à celles du XIX^e siècle.

Les « révolutionnaires » se sont surtout investis dans le tiers-mondisme à la suite de la décolonisation. En Amérique latine, il y a eu aussi le mouvement de la « théologie de la libération » confronté à l'instauration de dictatures militaires, manifestation

de la « guerre froide » sur le continent après la révolution cubaine. Il disait s'inspirer pour une part de l'analyse marxiste, lorsqu'il opposait terme à terme une religion traditionnelle (portée à conforter l'ordre social favorable aux classes dominantes en obtenant le consentement d'un peuple soumis à la loi divine) et un nouveau sens de la foi attaché à la volonté de libérer ce même peuple sans craindre de remettre en cause l'injustice du monde présent, un peu comme Dieu a libéré Israël de l'esclavage du pays d'Égypte. On prétendait par là dissocier dans le marxisme la critique sociale de la critique de la religion afin de soustraire la foi à l'accusation d'idéologie, quitte à reprocher en retour au matérialisme qui commande cette critique d'être lui-même une idéologie – parce qu'il ne va pas dans le sens de la foi ?

Suffit-il néanmoins d'affirmer que la foi n'est pas une idéologie pour que cela soit effectivement le cas, sous prétexte qu'elle ne conforte pas en apparence la domination sociale ? En vérité, le thème biblique du Dieu libérateur ressemble étrangement à l'expérience des mouvements de libération nationale : une fois émancipé du système colonial, on établit un régime autoritaire à la gloire des grands libérateurs ; une fois le peuple affranchi, on en devient le Seigneur et Maître, Celui qui s'est acquis ce qui lui revenait de droit (la « rédemption » étant une manière de racheter quelqu'un pour prendre possession de lui en le faisant changer de maître). Les « chrétiens de gauche » s'inscrivent ici dans cette attitude typique de l'élite progressiste qui prétend agir pour le bien du peuple.

Leur vocabulaire « évangélique » rend seulement la chose plus édifiante, désignant en particulier ceux dont il faut prendre le parti comme les « pauvres ». On récuse certes avec force l'idée de leur faire simplement la charité, mais le souci affiché de leur rendre justice est encore une façon de se pencher sur leur sort qui trahit son origine « bourgeoise ». Les « pauvres » étant privés de tout, même de la conscience de leur misère, leur émancipation ne saurait être leur propre œuvre – l'homme, en bonne théologie, n'est libre que par la grâce de Dieu et de son intermédiaire, à savoir l'Église qui a pris le parti des pauvres. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi, car si les pauvres livrés à eux-mêmes se rebellaient contre l'injustice qu'ils subissent, il ne pourrait en résulter que des désordres violents basés sur les instincts de possession, de vengeance, etc., toutes choses qui n'aideront pas à bâtir une civilisation plus haute, mais feront planer une menace de barbarie. Pour les théologiens de la libération, la révolution est d'abord spirituelle, elle s'accomplit par un changement de mentalité. Elle fait prendre conscience

aux pauvres de leur dignité d'homme fait à l'image de Dieu, elle appelle les riches à la conversion, à renoncer à leur égoïsme de classe pour se conformer aux exigences de l'Évangile.

Ainsi la révolution dans l'ordre social s'apparente à un combat spirituel qui se revendique d'un idéal religieux, mais elle fait bien peu de cas de la force matérielle, de la rationalité stratégique, de l'état de guerre sociale. Comme toujours l'avènement de l'ère messianique est renvoyé dans un lointain avenir, faute de pouvoir en donner des signes annonciateurs. Le chrétien en politique pose en général un certain type de problème. Quelles que soient ses opinions en la matière, il a toujours tendance à assimiler son combat à la lutte finale entre le bien et le mal, à diaboliser l'adversaire tout en sanctifiant son propre camp.

Les chrétiens progressistes n'ont pas manqué, par exemple, de participer au culte de la personnalité des grands leaders du monde « socialiste », tandis que ses ennemis étaient dépeints sous les couleurs les plus sombres. On s'imagine aisément que tout cela n'était pas fait pour permettre une grande lucidité...

La grille d'interprétation religieuse fausse ici complètement la compréhension des luttes révolutionnaires, dans leur complexité dialectique impossible à subsumer sous l'opposition simple ami/ennemi. Car l'adversaire n'existe pas dans l'absolu, il est pris dans une conflictualité relative aux situations du monde. Le capitalisme n'est pas l'enfer sur terre, un système intrinsèquement pervers dont le prolétariat devrait sauver l'humanité – pas plus que le socialisme n'est la promesse d'un paradis. Il comporte seulement des effets à la fois positifs et négatifs qui contribuent également à son dépassement comme forme d'organisation de la société moderne.

La réforme du Parti

Les chrétiens « réformistes » se veulent par définition plus mesurés, raison pour laquelle ils ont surtout misé sur la social-démocratie. En Allemagne et ce dès la fin du XIX^e siècle, des (pasteurs) protestants se sont engagés dans le parti, alors que les catholiques se rangeaient pour la plupart dans les formations de droite (du Zentrum jusqu'à la CDU). En France, il faudra attendre les années 1960 pour qu'une nouvelle génération de chrétiens issue du Concile Vatican II se rapproche du mouvement socialiste. Quelles ont été les conséquences à long terme de cette tentative de christianisation de la gauche européenne ? – dont on trouve des traces comparables dans le monde anglo-saxon, chez les démocrates américains et les travaillistes anglais.

En premier lieu, il faut remarquer qu'elle a été associée à une volonté de « modernisation » du parti. Les chrétiens, nouveaux

venus dans le mouvement socialiste, libérés par la grâce du Concile de l'interdiction de côtoyer les pécheurs qui refusent Dieu, prétendent apporter un regard neuf et décalé sur les doctrines et pratiques héritées du XIX^e siècle, apte à renouveler le genre conformément aux évolutions de la société contemporaine.

On pourrait s'étonner de ce qu'ils se présentent ainsi comme des fourriers du modernisme, eux qui ont eu pendant si longtemps une attitude plus que réservée à l'égard du monde moderne. Peut-être fallait-il cela pour convaincre autrui qu'ils étaient des partisans du progrès, à moins que ce ne soit l'enthousiasme du converti et du néophyte qui se met à adorer ce qu'il a brûlé !

Quoi qu'il en soit, il faut se garder en règle générale des proclamations qui se veulent dans l'air du temps, y regarder à deux fois sur la nature du changement que l'on souhaite imprimer à la gauche. La vérité oblige à dire qu'il n'y a rien de bien nouveau dans ce « renouveau ». L'ajout est bien mince par rapport à l'essentiel, formulé à la fin du XIX^e siècle au moment de la « crise révisionniste », à savoir l'élimination de toutes les positions radicales du Parti, de tout ce qui empêcherait le bon chrétien d'adhérer à sa ligne, de se sentir pleinement « homme de gauche » :

- le développement d'une rationalité opposée à la religiosité,
- une approche révolutionnaire considérée comme une violence inacceptable (un péché contre la Loi),
- une critique du capitalisme opposant la société moderne à elle-même,
- une appropriation du pouvoir d'Etat qui vise à le détruire pour mettre en place une autre façon de (se) gouverner, etc...

Afin d'exorciser ces thèses sulfureuses, le réformateur chrétien invoque un argument d'autorité historique bien commode : tout simplement, elles appartiendraient à un passé qui n'a plus cours ! Ce qui doit désormais prévaloir à gauche, c'est l'idée d'une rationalité compatible avec la religion, le changement par la résolution pacifique des conflits, le capitalisme mis en cause seulement quand il perturbe l'équilibre de toute la société, le respect de la Constitution de l'Etat libéral qui délimite le périmètre de l'action politique, etc... Le triomphe de cette orientation ne pouvait advenir cependant comme par enchantement, sous prétexte qu'on l'avait décrété seule possible à l'avenir. Il fallait engager une lutte contre les tenants de l'autre ligne, en bref liquider le « marxisme » pour faire du « christianisme social » l'idéologie officielle des partis de gauche.

Bad Godesberg

Il est souvent fait allusion de nos jours au congrès de Bad Godesberg de la social-démocratie allemande, qui s'est déroulé à la même époque que le Concile Vatican II de l'Église catholique. Il est devenu au fil du temps emblématique d'une gauche qui abandonne toute référence au « marxisme ». On le cite en exemple chaque fois que l'on veut inciter le parti à se renouveler pour s'adapter au monde ambiant. Faut-il prendre néanmoins au sérieux cette proclamation sur la place publique, dont on persiste à faire la publicité ? (Adorno à l'époque voulait faire une critique de ce congrès sur le modèle de la *Critique du programme de Gotha* de Marx). Peut-on croire et faire croire qu'il a fallu à la social-démocratie allemande attendre les années 1950 pour se rendre compte qu'elle n'était plus « marxiste » ? Dès le début du siècle en réalité, les théories de Marx n'influaient plus vraiment sur la pratique politique du parti, concentrées qu'elles étaient dans un « programme maximum » dont il n'était jamais question concrètement. La prise de position patriotique durant la Première Guerre mondiale, l'attitude négative pendant la révolution allemande couplée à la condamnation de la révolution russe avaient déjà révélé l'essentiel de ses positions dans la société moderne. « Bad Godesberg » n'est donc pas le signe d'une évolution doctrinale arrivée à maturité, on ne peut le comprendre hors de son contexte historique et géopolitique. Depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, l'Allemagne de l'Ouest était gouvernée par les chrétiens-démocrates.

Au cœur de la guerre froide, il n'était pas possible au gouvernement américain d'accepter que des gens suspects de complaisance à l'égard du bloc soviétique puissent accéder au pouvoir dans sa zone d'influence. Ainsi, après avoir connu vingt ans de fascisme, l'Italie a-t-elle du subir quarante années de démocratie chrétienne, sans jamais que le PCI puisse rêver d'un autre rôle que celui d'une opposition repoussoir. Pour pouvoir gouverner une société allemande au cœur du dispositif stratégique de l'Alliance atlantique, il fallait aux sociaux-démocrates donner des gages d'allégeance au camp occidental, en reniant jusqu'au souvenir de ce qui aurait pu constituer un passé commun avec le camp d'en face.

La répudiation officielle du « marxisme » faisait parfaitement l'affaire et ne leur coûtait, comme on l'a vu, aucune révision déchirante. Cela leur a, de fait, permis dans les années 1960 de gouverner en alternance, voire en coalition, avec les chrétiens-démocrates, au grand dam d'une partie du mouvement qui s'est alors lancée dans l'aventure de la gauche extraparlamentaire. Cette possibilité était du reste inscrite en toutes lettres dans les

attendus d'un congrès qui affirmait se reconnaître dans les préceptes de l'éthique chrétienne et les adopter comme règle de conduite. En France, depuis que tous les partis acceptent le régime républicain, les francs-maçons de toutes obédiences se sont dispersés à droite et à gauche. Les chrétiens ont suivi le même chemin, se retrouvant avec d'autant plus d'entrain dans tous les partis qu'ils relativisent ainsi l'opposition entre la droite et la gauche, à leurs yeux simple divergence de vues sur la meilleure façon de gouverner la société actuelle.

La revanche des « jaunes »

Cette volonté de recentrage œcuménique, visant à pacifier la vie politique pour parvenir à un fonctionnement consensuel de la démocratie, est aussi une façon d'indiquer le véritable adversaire du système. Elle a toujours tendance à attribuer toute conflictualité à une mauvaise volonté manifeste, comme s'il s'agissait d'une querelle d'un autre temps à surmonter. La vie sociale a été placée sous le même éteignoir. Dans la division syndicale, les chrétiens représentaient les « jaunes » opposés aux « rouges ». Ils rejetaient la lutte de classe en faveur d'une harmonie sociale de nature « corporative » ou « participative » ; ils préféraient la « liberté du travail » au droit de grève. En cela ils ne faisaient qu'appliquer dans le domaine social la doctrine évangélique de l'obéissance aux autorités légitimes dans le respect des hiérarchies constituées. Sur ce point, le Concile Vatican II a aussi quelque peu modifié la donne. Une partie du syndicalisme chrétien a pris ses distances avec la doctrine sociale de l'Eglise, cessant de vouloir apparaître comme un mouvement confessionnel. Il y a eu une évolution à gauche qui l'a fait se présenter comme un syndicat réformateur soucieux de progrès social et d'innovation, porteur de revendications qualitatives (conditions de vie et de travail) et pas seulement quantitatives (niveau de vie et emploi). Cela n'était pas contradictoire avec un capitalisme qui s'efforçait encore à l'époque d'assurer le plein emploi et une augmentation relative des salaires pour garantir l'adhésion de la population au système, qui pouvait même accepter le principe de la participation des ouvriers à la production et à la gestion des entreprises, dans le but d'obtenir une meilleure productivité et une plus grande efficacité organisationnelle.

Pour bien comprendre ce dernier point, il faut rappeler quelle est la fonction syndicale dans le système capitaliste. Le syndicat n'y représente pas, comme le veut la tradition socialiste, un organe du mouvement ouvrier dans sa lutte de classe économique et politique pour prendre le pouvoir dans la société. Le syndicaliste n'est pas un délégué des ouvriers, mais une sorte

d'avocat commis d'office auprès des pouvoirs publics, souvent d'ailleurs financé par eux. Il fonctionne comme un intermédiaire, un médiateur dans le conflit entre employeur et employé, un intervenant chargé de dénouer la crise en négociant le coût de la main-d'œuvre, ses conditions d'exploitation, l'embauche et le licenciement inclus – ainsi il peut arriver que des syndicats bien intégrés dans une entreprise fassent pression pour que ne soient employés que ceux qui acceptent d'être syndiqués.

Dans les périodes où le système peut tolérer un certain progrès social, le syndicaliste essaie de faire en sorte que les patrons, et plus généralement les gouvernants, prennent en compte les intérêts des ouvriers.

Dans des périodes de crise et de récession qui obligent à tout revoir à la baisse, c'est-à-dire à accepter plus facilement les licenciements, le durcissement des conditions de travail, la diminution des salaires et autres revenus, le syndicaliste est amené, a contrario, à tenter de convaincre les ouvriers d'être plus conscients des intérêts des patrons dont ils dépendent. Le syndicalisme d'inspiration chrétienne est passé justement d'une position à l'autre, avec d'autant plus de facilité qu'il accomplissait ce pas en même temps qu'un gouvernement de gauche contraint à la même évolution.

En faisant cela, on ne s'est pas contenté de se résigner à un état de fait contre lequel un syndicat, ou même un parti au pouvoir, ne peut pas grand-chose en règle générale. Il fallait faire de nécessité vertu, justifier le changement de programme en prétendant que l'on continuait par d'autres moyens à faire œuvre de progrès. C'est ici qu'intervient l'idéologie du « christianisme social » et ses accents modernistes, pour accomplir à l'égard du syndicat le même travail de « conscientisation » qu'à l'égard du parti. La « modernisation » dont il s'agit ne concerne plus cette société que l'on prétendait faire évoluer dans le bon sens.

Bien au contraire, c'est elle qui constitue désormais la référence en la matière, et tous ceux qui veulent la gouverner doivent se conformer à ses normes et conditions (changement de sens de la notion de réforme). Toute une tradition de luttes ouvrières à l'origine de conquêtes sociales d'importance, appartiendrait à un passé, plus perçu comme une réserve de choses qui n'ont plus cours que comme l'ensemble de ce qui a eu lieu sans préjuger de l'avenir.

La volonté de défendre ces droits acquis est dénoncée comme une manifestation de « conservatisme ». On va même jusqu'à voir du « corporatisme » dans le fait de se soucier des intérêts des ouvriers sans les subordonner à ceux des patrons – chose qui ne

manque pas de sel quand on sait quel rôle a joué cette notion dans la doctrine sociale chrétienne précisément pour justifier une telle subordination...

Mais les chrétiens ont la mémoire longue et la rancune tenace, tout leur est bon pour disqualifier méthodiquement un ancien mouvement ouvrier influencé par les « rouges », y compris de retourner à l'envoyeur les arguments qui leur étaient destinés. Maintenant qu'ils croient avoir le contrôle du mouvement après l'élimination de leurs adversaires – mais ceci n'est pas vrai uniformément dans tous les pays – ils estiment le temps venu de lui donner une image plus positive, celle du « syndicalisme réformé » qu'ils incarnent : un syndicalisme responsable, qui préfère le « dialogue social », la démocratie sociale pacifiée à la lutte de classe, qui cherche à établir entre le patronat et le salariat la convergence d'intérêts nécessaire au bon fonctionnement de « l'économie de marché ».

Bilan intégralement négatif

Comme le rend manifeste toute son histoire, le christianisme de gauche représente une instrumentalisation religieuse d'une certaine orientation politique. Chaque fois que la société moderne a connu de fortes poussées à gauche, en faveur de la démocratie ou du socialisme, inévitablement des groupes chrétiens plus ou moins importants ont cherché à s'approprier ces références, dans le but de valoriser leur religion et d'éviter qu'elle n'apparaisse comme une réalité contraire. Mais on ne peut pas dire que, pour la démocratie ou le socialisme, le christianisme ait représenté une valeur ajoutée, il aurait plutôt contribué à leur dévaluation. Car il est de toute façon bien difficile de traduire l'un dans l'autre un système de croyances très particulier et des idées politiques à visée universelle. Comme l'a montré l'exemple du christianisme « révolutionnaire », elles en ont subi une profonde altération jusqu'à verser dans l'idéologie la plus fumeuse. Un mouvement qui dérive dans l'irréalité et l'irrationalité la plus complète conforte l'ordre dominant qui peut ainsi garder sous contrôle la réalité et la rationalité. Il ne risque pas d'être ébranlé, ni même inquiété par la quête d'un autre monde dans lequel s'annoncerait l'ère messianique où règnent l'amour et la justice entre les hommes. Tant qu'aucun mouvement réel ne tente de tirer rationnellement parti des ressources du monde actuel pour mettre fin aux diverses formes de domination et d'exploitation, il peut toujours laisser dire les rêveurs en leur montrant que ce qui a force de réalité est de son côté.

La faiblesse intrinsèque du christianisme de gauche rencontrée à chaque étape de l'histoire, plus apparente dans le

courant réformiste qu'ailleurs, est ce qui en lui freine et limite la propagation d'un mouvement. La dynamique de progrès a toujours été celle d'un dépassement des forces de gauche par de nouveaux partis porteurs d'avancées dans tous les domaines, faisant preuve d'ambition et d'audace sans se laisser arrêter par les bornes de l'époque. Les chrétiens, par contre, ont été régulièrement en retard d'une révolution. Ils adhéraient à des formes de gauche déjà dépassées, destinées à finir leur course au centre, véritable tropisme de leur comportement politique. Cela avait sans doute quelque chose à voir avec leur sens du péché, leur faisant craindre d'enfreindre quelque loi, si jamais ils s'aventuraient au-delà des frontières établies par la constitution légitime du moment. Bien qu'ils aient souvent soutenu que les idées de gauche avaient toutes une origine chrétienne, ils n'ont, quant à eux, rien ajouté de proprement chrétien aux conceptions courantes de la démocratie ou du socialisme. Ils se sont attribués un droit de propriété intellectuelle sans même avoir apporté de contribution significative... Mais surtout ils ont repris ces idées de manière restrictive afin de les rendre compatibles avec les valeurs chrétiennes, effaçant leur possible contradiction tout simplement en émoussant leur tranchant. Cela a eu pour conséquence qu'au lieu de libérer les hommes de la religion, on leur a fait croire pendant un temps que la religion pouvait les libérer...

Fabrice

Malgré son caractère un peu dogmatique (on peut élaborer une critique moderne de toutes les religions sans forcément s'agenouiller devant Marx) et sa langue de bois, ce texte de LO remet, pour l'essentiel, les pendules à l'heure, notamment à propos de la différence entre le racisme anti-arabes et anti-ouvriers (prégnant dans la société française) et l'« islamophobie » (minoritaire dans les classes dirigeantes, qu'elles soient de droite ou de gauche, contrairement à ce qu'affirment de nombreux gauchistes et libertaires).

Il va sans dire, mais cela va encore mieux en le disant, que le fait de publier cet article n'implique aucun soutien de notre part aux positions pratiques prises par LO à l'égard de Ni putes ni soumises, de la loi sur le hijab ou d'André Gérin (dans ce dernier cas, cette position de LO est d'autant plus comique quand on connaît la pratique totalement opportuniste dudit maire vis-à-vis des responsables religieux musulmans locaux. C'est bien mal connaître le stalinien Gérin que de croire qu'il ait jamais eu des principes politiques en quelque matière que ce soit, et ses déclarations sur la burqa ne sont pour lui qu'un moyen d'exister un peu dans les médias, rien de plus).

Ni patrie ni frontières

Communisme, religions et intégrismes

Le « grand débat » sur « l'identité nationale » que Sarkozy a voulu, pour tenter de conserver les faveurs de la fraction de l'électorat lepéniste qu'il avait séduite en 2007, a – comme c'était prévisible – donné à tout ce que le pays compte de xénophobes et de racistes, y compris dans les rangs de l'UMP, y compris parmi les ministres, l'occasion de déballer publiquement les préjugés réactionnaires qui leur servent d'idées.

On se souvient du ministre de l'Intérieur, Brice Hortefeux, déclarant au campus d'été de l'UMP, en septembre 2009, à propos d'un jeune adhérent de son parti, d'origine maghrébine : « Quand il y en a un, ça va. C'est quand il y en a beaucoup qu'il y a des problèmes. »

On se souvient aussi de la secrétaire d'État en charge de la Famille, Nadine Morano, qui, participant à un de ces débats sur l'identité nationale, avait affirmé : « Ce que je veux d'un jeune Français musulman, c'est qu'il aime la France, qu'il travaille, qu'il ne parle pas verlan et qu'il ne mette pas sa casquette à l'envers. »

Le président de la Commission nationale d'investiture de l'UMP, le maire de Marseille Jean-Claude Gaudin, s'est lui aussi distingué dans un tel débat, en déclarant, à propos d'un récent match de football Algérie-Égypte : « Nous nous réjouissons que les musulmans soient heureux du match, sauf quand après ils déferlent à 15 000 ou à 20 000 sur la Canebière, il n'y a que le drapeau algérien et il n'y a pas le drapeau français, cela ne nous plaît pas. »

Et quand il s'agit des représentants de base de l'UMP, les propos peuvent être encore plus ouvertement xénophobes, tels ceux du maire de Gussainville, un petit village de la Meuse, affirmant lors d'un débat sur l'identité nationale : « Je pense qu'il est temps que l'on réagisse, parce que l'on va se faire bouffer ! » et qui s'expliquant plus tard sur ces paroles, en avait rajouté dans un sens anti-ouvrier en déclarant : « Je ne suis pas raciste ni xénophobe... lorsque j'ai parlé de « dix millions que l'on paye à rien foutre »... je faisais référence aux chômeurs, aux érémites et aux retraités. »

Évidemment, dans la chasse aux voix réactionnaires, Le Pen a fait encore plus fort en déclarant à Toulon : « La situation du pays est gravissime et les Français ne le savent pas. L'immigration massive est le phénomène historique le plus grave que la France ait connu, beaucoup plus grave que les grandes invasions, les guerres, les épidémies, les famines. »

C'est dans ce climat pollué par ce « débat sur l'identité nationale » qui donne lieu à un déferlement de propos xénophobes, visant en premier lieu la population d'origine maghrébine en mélangeant attachement à sa culture d'origine, religion et islamisme, que le Nouveau parti anticapitaliste (NPA) a jugé bon de présenter sur sa liste en région PACA une candidate arborant son voile pour prouver, nous dit-on, qu'on peut être « féministe, laïque et voilée ». Que cette décision ait été prise au niveau de la région ou pas ne change rien à l'affaire. La direction nationale du NPA ne s'en est en rien démarquée. Ce faisant, elle n'a fait que rendre le débat encore plus confus, en piétinant des valeurs qu'elle prétend défendre.

Le voile n'est pas un simple signe d'appartenance religieuse et nombre de femmes qui se réclament de l'islam refusent de le porter, ou luttent, dans ce pays comme ailleurs, pour ne pas être contraintes de le faire. C'est une marque de soumission imposée aux femmes dans des sociétés machistes, qui considèrent que la femme est la propriété de son mari, et que sa fonction sociale est de lui donner des enfants et de les élever. Bien évidemment, il ne s'agit pas de jeter l'anathème sur toutes les femmes qui portent le voile.

Ce port n'a d'ailleurs pas la même signification chez celles qui portent un foulard sur la tête parce qu'elles l'ont toujours fait, ou parce qu'elles veulent échapper aux pressions qui s'exercent sur toutes les femmes d'origine musulmane, et chez celles qui sans aller jusqu'à porter la burqa ou le niqab se déguisent en Belphégor. Pas la même signification non plus chez les femmes nées dans cette culture et chez les fraîches converties qui se livrent à cet exercice de masochisme moral.

Mais pour des militants dont le féminisme n'est pas un vain mot, ce qui est le plus important, c'est la solidarité avec toutes celles qui, dans leurs quartiers ou dans leur pays, luttent pour ne pas subir cette humiliation, avec les hommes aussi (parce qu'il y en a, y compris dans la population originaire du Maghreb ou d'Afrique noire !) qui luttent contre cette oppression.

Communisme ou paternalisme ?

Sur le site Internet du NPA, quelques « intellectuels » se sont employés, à grand renfort de citations de Marx et d'Engels, à justifier la complaisance dont leur mouvement fait preuve vis-à-

vis des défenseurs du voile. Mais leur argumentation sur le paternalisme, le même paternalisme dont relève d'ailleurs le prétendu « féminisme » de ce courant.

Car la preuve de l'attachement à la cause de la libération des femmes ne réside pas dans les discours d'une direction politique, mais dans ses actes, dans la place qu'elle fait aux femmes dans son organisation. Depuis le temps que la LCR, puis le NPA qui lui a succédé, clament leur féminisme, quelle place ce courant a-t-il faite aux femmes dans sa direction ? N'y aurait-il que des hommes capables d'intervenir au nom de leur organisation à l'échelle nationale ? Et que signifiait la création de structures non mixtes dans l'organisation, la pratique longtemps utilisée dans les débats internes de la LCR de la « double liste » des inscrits, censée favoriser la prise de parole par les femmes et leur donnant la priorité, sinon la reconnaissance que les femmes éprouvaient des difficultés à s'exprimer dans cette organisation « féministe » ? Que signifie dans les camps d'été de la LCR, et dans le même esprit, l'organisation de soirées exclusivement féminines ?

Qu'un grand parti ouvrier organise autour de lui des organisations « de masse » destinées aux femmes, aux jeunes, est une chose. Mais qu'un petit groupe (parce que la LCR et le NPA après lui, tout comme Lutte Ouvrière, n'ont jamais été autre chose) introduise dans ses propres rangs, au nom de la lutte pour l'égalité, ce qui n'est alors rien d'autre qu'une ségrégation, est aberrant.

Nul n'échappe certes totalement aux pressions de la société dans laquelle il vit, mais l'une des tâches d'une organisation communiste, c'est d'apprendre à ses militantes et militants à raisonner non en hommes ou en femmes, mais justement en communistes.

C'est le même paternalisme que l'on retrouve dans la manière de se comporter vis-à-vis des jeunes musulmans qui sont déjà en contact étroit avec le mouvement, quand par exemple au camp d'été 2009 du NPA, qui tombait en période de ramadan, les organisateurs du camp organisaient après le coucher du soleil un repas de « rupture du jeûne » pour des participants musulmans. Curieuse manière de lutter contre les préjugés religieux ! Vexé de s'être fait rappeler que Marx avait écrit que « la religion est l'opium du peuple », l'un des dirigeants du NPA, Fred Borras, parle d'une « citation tronquée », et cite ce que Marx avait écrit « en réalité », en affirmant « on voit que l'idée est un brin plus sophistiquée ». Mais si la célèbre formule de Marx ne constitue qu'une phrase dans un plus long développement, le reste ne la contredit pas, ne la modère même pas, malgré toutes les

contorsions intellectuelles pour lui faire dire autre chose que ce qu'il a écrit. [Voici le texte de l'extrait de l'Introduction à la critique de la philosophie du droit de Hegel écrite en 1843 par le jeune Marx, tel qu'il est cité par Fred Borras dans Tout est à nous, hebdomadaire du NPA, du 11 février 2010, après avoir affirmé : « Il faut par ailleurs rendre à Marx ce qui est à Marx ». Marx écrit : « La détresse religieuse est, pour une part, l'expression de la détresse réelle et, pour une autre part, la protestation contre la détresse réelle. La religion est le soupir de la créature opprimée, l'âme d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit de conditions sociales d'où l'esprit est exclu. Elle est l'opium du peuple ». Et Fred Borras enchaîne avec un autre extrait de ce texte, séparé du premier par plusieurs paragraphes (cette omission de toute une partie du texte de Marx n'étant signalée que par des points de suspension – mais nous n'accuserons pas Fred Borras d'avoir tronqué sa citation ! **Le passage complet, y compris ce qui précède la citation et que Borras ne mentionne pas non plus se trouve dans cet ouvrage, à la page 11, Ni patrie ni frontières**] : « L'abolition de la religion en tant que bonheur illusoire du peuple est l'exigence que formule son bonheur réel. Exiger qu'il renonce aux illusions sur sa situation c'est exiger qu'il renonce à une situation qui a besoin d'illusions ». Et Fred Borras conclut : « On voit que l'idée est un brin plus sophistiquée ».

Non, l'idée n'est pas plus sophistiquée... du moins pour ceux qui militent pour que « le peuple renonce à une situation qui a besoin d'illusions », comme aurait dit le Marx de 1843. Pour ceux qui ne se contentent pas de la contempler.]

L'un des « intellectuels » évoqués plus haut, Gilbert Achcar, qui a été professeur de « sciences politiques et des relations internationales » à l'Université Paris VIII, ose écrire dans la même veine : « Le marxisme classique n'envisageait la religion que sous l'angle du rapport des sociétés européennes à leurs propres religions traditionnelles ». C'est une contre-vérité, car justement dans ce texte où l'on trouve la célèbre affirmation : « La religion est l'opium du peuple », Marx envisage les rapports de l'humanité et des religions en général, et non pas dans les seules sociétés occidentales.

« Il ne prenait pas en considération – poursuit Achcar – la persécution des minorités religieuses, ni surtout la persécution des religions de peuples opprimés par des États oppresseurs appartenant à une autre religion ». C'est une deuxième contre-vérité. Le colonialisme de l'époque impérialiste, celui du 19^e siècle, n'a nullement lutté contre les religions indigènes. Ce sont les églises, catholiques et protestantes, qui ont essayé avec plus

ou moins de succès de les évincer. Mais les États impérialistes se sont au contraire appuyés sur tout ce qu'il y avait de forces réactionnaires dans ces pays, les féodalités et les chefferies locales, comme les religions, pour asseoir leur domination.

Achcar ajoute : « Dans un contexte dominé par le racisme, corollaire naturel de l'héritage colonial, les persécutions de la religion des opprimé-es, ex-colonisé-es (...) doivent être rejetées (...) parce qu'elles sont une dimension de l'oppression ethnique ou raciale, aussi intolérable que le sont les persécutions et discriminations politiques, juridiques et économiques. » Cette manière de présenter les choses sur le plan religieux occulte complètement l'aspect social du sort fait aux travailleurs immigrés en France, ce qui ne peut évidemment que plaire aux religieux, qui ne veulent pas non plus en entendre parler. Elle n'est pas juste.

La fausse barbe de « l'islamophobie »

Toute critique du port du voile se voit aussitôt qualifiée par certains de manifestation « d'islamophobie ». Mais ce néologisme, qu'affectionnent les musulmans religieux, peut avoir tellement de sens différents qu'il n'en a aucun. Si cela signifie être critique vis-à-vis de l'islam, en tant que matérialistes, que « mécréants » comme ils disent, oui nous sommes islamophobes, comme certains pourraient dire de nous que nous sommes christianophobes, judéophobes, bouddhistophobes, pour ne pas parler de religions plus exotiques. Mais le plus souvent il s'agit de sous-entendre par islamophobie un rejet de tous ceux qui partagent la foi musulmane, ce qui est une ânerie, non seulement quand il vise l'attitude des communistes révolutionnaires, mais même en ce qui concerne l'attitude de l'impérialisme français et des hommes qui le servent au plus haut niveau.

Sarkozy ne s'est pas comporté en « islamophobe » hypocrite en mettant en place en 2003, en tant que ministre de l'Intérieur et des cultes, le Conseil français du culte musulman, mais en homme politique de la bourgeoisie française responsable. Ce projet, qui avait été initié par ses prédécesseurs socialistes Chevènement et Vaillant, servait les intérêts de celle-ci en créant une structure susceptible de faire encadrer une large fraction de la population d'origine musulmane par des gens aussi opposés que les ministres de la République à toute contestation sociale.

Et nul ne peut dire que les princes saoudiens ou les émirs du Golfe sont victimes d'islamophobie quand ils viennent en France en voyage politique, en voyage d'affaires ou pour un séjour sur la Côte d'Azur.

Si la grande majorité de la population d'origine musulmane est soumise par les autorités à des mesures discriminatoires, vexatoires, c'est bien plus pour des raisons sociales que pour des raisons religieuses, et le maire de Gussainville déjà cité a donné un bon exemple de ce racisme-là, en déclarant qu'il avait voulu parler des chômeurs, des érémites et des retraités. D'ailleurs les Roms, qui professent pour la plupart un christianisme ostentatoire, sont victimes du même mépris, des mêmes discriminations, des mêmes tracasseries, que les populations pauvres d'origine musulmane, du même racisme antipauvre.

La xénophobie, le racisme, existent évidemment dans de larges couches de la population française, et pour les plus réactionnaires la France ne saurait être autre chose qu'un pays de Gaulois catholiques... même si les Gaulois ne l'étaient pas. Les réactions que l'on a pu noter après le référendum organisé en Suisse ayant abouti à interdire l'érection de minarets dans ce pays en sont l'illustration.

Ce racisme est également largement présent dans les forces de police. Les travailleurs d'origine maghrébine en sont certainement encore plus victimes que les immigrés d'autres origines, et c'est là un legs empoisonné des guerres coloniales en Afrique du Nord, et en premier lieu de la guerre d'Algérie. Et les hommes politiques de la bourgeoisie n'hésitent pas à spéculer sur ces sentiments, le prétendu « débat sur l'identité nationale » n'étant que le dernier avatar de ces pratiques répugnantes.

Mais réduire le problème à « l'islamophobie », c'est à la fois se placer sur le terrain des religieux et contribuer à dissimuler aux yeux des travailleurs d'origine maghrébine et africaine les racines de leur oppression.

Communisme et liberté religieuse

Les communistes révolutionnaires que nous sommes se réclament d'une tradition qui est celle d'un matérialisme militant, et dans leur propagande ils combattent l'influence de toutes les religions. Mais si nous pensons que la religion n'aura plus de raison d'être dans une société débarrassée de l'exploitation et de l'oppression, nous ne pensons pas que sa disparition soit un préalable nécessaire à la révolution sociale. Elle en sera au contraire la conséquence, à plus ou moins long terme, ce qui ne signifie pas que le prolétariat en lutte ne devra pas affronter les institutions religieuses si celles-ci se rangent, comme elles l'ont fait si souvent, aux côtés des forces de la réaction.

Notre anticléricalisme n'est pas celui de la bourgeoisie radicale du début du 20^e siècle, pour qui la lutte contre l'Église n'était pas seulement un combat, tout à fait légitime, contre un

adversaire de la République, mais aussi un moyen d'emmener les masses populaires sur un terrain où elles ne risquaient pas de remettre en cause l'ordre social.

Dans le Parti socialiste de l'époque, ce type de comportement n'était pas non plus absent : le maire du Kremlin-Bicêtre, Eugène Thomas, est connu pour avoir pris en 1900 un arrêté municipal interdisant le port de la soutane sur le territoire de la commune... alors que, parmi les principaux dirigeants du parti, Jules Guesde et Paul Lafargue voyaient dans l'anticléricisme radical-socialiste une manœuvre de diversion.

C'est la division de la société en classes sociales, l'opposition entre la bourgeoisie et le prolétariat, qui constitue la ligne de partage essentielle de la société. Et un ouvrier athée est bien plus proche d'un travailleur chrétien ou musulman que d'un capitaliste athée, espèce d'ailleurs en voie de disparition.

Cela implique nécessairement la reconnaissance du droit pour chaque citoyen de professer les opinions philosophiques ou religieuses de son choix, de participer à un culte religieux s'il le juge bon, et de pouvoir le faire dans des conditions dignes.

C'est pourquoi, en ce qui concerne la population musulmane, souvent condamnée à exercer son culte dans des conditions sordides, et qui se heurte à d'innombrables tracasseries de la part de municipalités désireuses de complaire à la fraction la plus réactionnaire de l'électorat, nous ne pouvons qu'être pour le droit des musulmans à faire construire des lieux de culte corrects (avec ou sans minarets !), dès lors que le financement en est assuré par la collectivité des fidèles et non par l'argent public.

L'intégrisme est toujours politique

Mais le port du voile n'est pas un simple signe d'identité religieuse, et les pressions qui s'exercent sur les femmes musulmanes pour qu'elles s'y soumettent ne proviennent pas seulement du milieu familial ; elles résultent des efforts déployés par les intégristes pour prendre le contrôle de l'ensemble de la population d'origine musulmane.

L'intégrisme, suivant le terme utilisé en France, ou le fondamentalisme, comme disent les Américains, qu'il soit chrétien ou musulman, n'est pas seulement une volonté de s'en tenir aux textes fondateurs d'une religion, il est toujours en même temps politiquement engagé.

La notion de laïcité, de séparation des affaires politiques et religieuses, est d'ailleurs une notion moderne, et à vrai dire assez maltraitée même dans un pays comme la France, qui se targue d'être un exemple en ce domaine, mais qui finance largement les écoles confessionnelles. L'Église catholique a eu bien du mal à renoncer à être un pouvoir temporel, comme le prouve l'exemple

de l'Espagne franquiste, où la religion catholique était « la seule de la nation espagnole » et où personne ne pouvait avoir d'existence légale en dehors de l'Église, qui régenterait l'état civil. Dans le monde musulman, il y a bien peu d'États qui puissent être considérés comme laïcisés.

Le propre de l'intégrisme, c'est de vouloir imposer ses propres règles, sa propre morale, à l'ensemble de la société. C'est ce que font les fondamentalistes américains ou les intégristes catholiques en France quand ils veulent interdire l'interruption volontaire de grossesse, non seulement dans la loi mais dans les faits, en s'en prenant violemment aux femmes qui souhaitent avorter, ou aux médecins qui pratiquent ces avortements. C'est ce que font les intégristes juifs en voulant interdire toute circulation automobile le jour du sabbat. C'est ce que font les intégristes musulmans en voulant imposer le voile à toutes les femmes. Et le but des uns et des autres, c'est de régenter toute la société, ou au moins ce qu'ils appellent leur « communauté », c'est d'y prendre et d'y exercer le pouvoir.

L'intégrisme, même lorsqu'il se manifeste sous la forme de simples pressions, à plus forte raison sous la forme de violences, pour imposer le respect de ce qu'il appelle les préceptes de l'islam est donc un adversaire de la classe ouvrière, y compris des travailleurs musulmans. Et le devoir de tous ceux qui se réclament de la classe ouvrière est de le combattre, et non de faire preuve de tolérance à son égard, sous prétexte qu'il serait une réponse à une « islamophobie » post-coloniale.

Les ancêtres politiques du NPA ont fait preuve en leur temps d'un suivisme total vis-à-vis du FLN algérien, alors qu'il était patent que toute la politique de cette organisation visait à la mise en place d'un pouvoir où les masses n'auraient pas leur mot à dire, et qui a finalement abouti à la dictature de Boumédiène. Faire preuve du même suivisme aujourd'hui vis-à-vis des religieux musulmans, oser affirmer que le port ostensible du voile est compatible avec un engagement féministe, laïque et anticapitaliste, sous prétexte que l'islam est la religion de peuples opprimés, relève du même opportunisme, qui est une véritable trahison des travailleurs musulmans. Le problème n'est pas de se pencher avec condescendance sur les malheurs des travailleurs originaires du monde musulman, mais de combattre pour leur ouvrir la seule perspective qui vaille, une société où les travailleurs de toutes origines, de toutes cultures, exerceraient ensemble le pouvoir dans leur intérêt commun.

Lutte ouvrière

20 février 2010

« L'impasse islamique » de Hamid Zanaz nous conduit dans une (autre) impasse : l'impossibilité d'une lutte commune avec les exploités croyants

« Une fille ne possède que son voile et sa tombe » (proverbe saoudien)

Publié par les Editions libertaires, et soutenu par un collectif composé d'organisations comme la Fédération anarchiste (FA) et de plusieurs éditeurs de textes « radicaux », *L'impasse islamique*, sous-titré « La religion contre la vie (1) » et préfacé par Michel Onfray a suscité une virulente discussion dans le microcosme anarchiste. Malgré ses nombreux défauts, ce livre pose des questions utiles, qu'il faut aborder sans détours.

Une préface calamiteuse

Le premier problème posé par cet ouvrage est sa préface. Autant Hamid Zanaz tient des propos contrastés, voire contradictoires entre eux (2), autant Michel Onfray manie un bazooka idéologique et simplificateur dans son introduction : en quelques lignes, il se livre de façon acritique à l'apologie des « valeurs de l'Occident », et sépare, par un Océan infranchissable, les terres « occidentales » des terres « non occidentales » condamnées à vivre en « communautés » et en « tribus ».

Drôles de « libertaires »

On ne distingue pas bien ce qu'une telle position a de « libertaire », du moins si cet adjectif désigne une personne qui tenterait de se dégager des poncifs de la propagande politique officielle et du bourrage de crânes médiatique et produirait une pensée autonome de celle des classes dominantes – « occidentales » ou pas. Pas plus qu'on ne perçoit ce qu'ont de « libertaires » les allusions positives de Hamid Zanaz aux « avancées radicales » permises par Bourguiba, Bismarck, Kemal Ataturk ou Napoléon. S'il est publié par une maison d'édition libertaire, il est évident que cet auteur ne s'intéresse qu'à deux aspects des libertés démocratiques (la liberté de conscience, à peu près garantie, en effet, par la séparation des Eglises et de l'Etat telle qu'elle existe en France – en dehors de l'Alsace ; et les

droits des femmes) et qu'il ne s'intéresse absolument pas aux autres libertés démocratiques (liberté de la presse, liberté d'organisation, droit de réunion, droits des travailleurs, etc.).

Sinon on ne voit pas bien ce que viendrait faire dans son Panthéon laïque Bourguiba, grand tortionnaire et dictateur devant... l'Eternel. Ou Napoléon et Bismarck, qui ont persécuté les républicains pour le premier (Bonaparte ayant de surcroît rétabli l'esclavage avant de devenir empereur), les syndicalistes et les socialistes pour le second.

Un auteur prisonnier de contradictions insolubles

Hamid Zanaz est prisonnier de contradictions insolubles dont il n'arrive pas à se dégager tout au long de son ouvrage. En effet, il oscille entre deux attitudes :

* d'un côté, il pense que toutes les religions sont néfastes pour les individus et pour la vie sociale et démocratique, position juste, mais qui aurait gagné à être étayée par des exemples actuels concernant d'autres religions que l'islam ;

* de l'autre, il juge que l'islam et l'islamisme ne font qu'un, ou plutôt que le second serait la vérité, la « solution finale » (*sic*) du premier.

La première attitude est celle adoptée par tous les athées et tous les matérialistes, celle de la plupart des courants anarchistes et marxistes depuis un siècle et demi. Rien de très nouveau, donc. D'ailleurs, ce qui frappe dans ce pamphlet, c'est à quel point l'auteur néglige l'importance du bricolage religieux pratiqué par la plupart des fidèles, qu'ils soient musulmans ou pas, en ce XXI^e siècle. Ce bricolage est en effet, par son étendue et sa diversité, une caractéristique nouvelle ; il doit nous inciter à renouveler notre critique des religions plutôt qu'à répéter ce que disaient les libres-penseurs, les anarchistes ou les marxistes au XIX^e siècle contre l'Eglise catholique ou les Eglises protestantes et à l'appliquer mécaniquement aux formes actuelles prises par les religions. (Pour ce faire on se reportera au livre d'Olivier Roy, *La sainte ignorance : Le temps de la religion sans culture*, édité au Seuil en 2008, qui donne des informations et des pistes utiles.)

On notera aussi que l'auteur s'en prend surtout à l'islam des « élites », et pas à l'islam populaire, le seul qui nous intéresse véritablement, en tant que militants. Il ne nous explique pas comment combattre, dans les classes populaires, la religion musulmane et se contente de ridiculiser, avec talent souvent, les tentatives de réformer l'islam par en haut ou de le présenter comme une « philosophie » comme les autres.

Des critiques qui touchent juste...

Néanmoins, celui qui lit attentivement ce pamphlet constatera que les critiques adressées par l'auteur aux

« musulmans » peuvent aussi être appliquées aux juifs, aux protestants, aux catholiques ou aux bouddhistes actuels. S'il accumule les petites anecdotes personnelles, ou celles extraites de l'hebdomadaire *Courrier international*, démarche qui manque singulièrement de rigueur et de profondeur historique pour un sujet aussi grave, l'auteur a un certain sens de la formule, et ses expressions humoristiques touchent souvent juste : « La religion est l'ancêtre de la pub, toutes les deux créent l'insatisfaction et la frustration » ; « La foi, c'est comme la confiture, moins on en a, plus on l'étaie » ; et même « L'intégrisme est à l'islam, ce que le chômage est au capitalisme ». Ces phrases nous font sourire, ce qui est le but d'un bon pamphlet.

L'auteur nous rappelle également quelques réflexions classiques sur la religion : « Je crois toujours, après Schopenhauer, que les religions sont comme les vers luisants : pour briller il leur faut de l'obscurité » ou « « Aucun homme public ne croit que la Bible veut dire ce qu'elle veut dire, dit Bernard Shaw, mais il est toujours convaincu qu'elle dit ce que lui veut dire. »

Il critique le relativisme culturel, tellement prisé dans les cercles de gauche et d'extrême gauche, chez les intellos comme chez les militants : « Ceux qui répètent que toutes les valeurs sont bonnes et que toutes les cultures se valent, contribuent à leur insu à la promotion de la barbarie. Il y a des valeurs acceptables, quel que soient le lieu, le temps, les circonstances.

Il y a, à l'inverse, des coutumes qui sont des crimes quel que soient le lieu, le temps et les circonstances. » Il dénonce justement « les promoteurs de la laïcité "positive" qui se cachent derrière "l'islamophobie" pour préparer le terrain au retour du christianisme agonisant dans la sphère publique » (On en a un excellent exemple avec l'offensive menée par Régis Debray et quelques autres pour l'enseignement du « fait religieux » à l'École, combat qu'il mène depuis qu'il a redécouvert Dieu...)

Nous ne pouvons qu'être d'accord quand Hamid Zanaz écrit : « Toutes les religions, l'islam en premier, sont intrinsèquement hostiles à ces droits fondamentaux de l'homme » ; « L'intégrisme est inscrit dans la nature de toute religion » ; « Il est difficile, voire impossible, d'approcher sérieusement le fondamentalisme islamique si on le coupe de son origine psychologique globale, c'est-à-dire des grands délires monothéistes » ; « Le Coran a servi à ceux qui voulaient "religionniser" la politique et à ceux qui ont voulu politiser la religion » ; « Toute religion est au départ une technique sociale » ; « La religion prétend toujours dire la vérité absolue » ; « L'islam, comme toute religion, est castrateur » ; « La philosophie est recherche de la vérité. Comment [peut]-on

parler de philosophie quand la vérité est déjà trouvée ? » ; « Quand la religion avance, la raison recule » ; « La religion » est le « lieu par excellence du patriarcat », etc.

Malheureusement Hamid Zanaz ne se contente pas de nous livrer un pamphlet antireligieux, spécifiquement dirigé contre l'islam, activité utile en ces temps de confusion idéologique, comme l'ont encore démontré récemment les récentes discussions autour du port du hijab (3). Il parsème aussi son livre de réflexions sociologiques, anthropologiques, psychologiques et politiques lapidaires et approximatives.

... Mais aussi des jugements hâtifs et douteux

En voici quelques exemples : « Dans ces sociétés closes, repliées sur leurs traditions, le célibat est très mal vu, point de place pour les vieilles filles ou les vieux garçons. Le célibataire est un demi-homme, dit le Talmud. Il est le frère du diable, selon un hadith. » (L'auteur ne connaît donc pas les sociétés latino-américaines, imprégnées par le catholicisme et désormais aussi par le protestantisme ?

Ignore-t-il que les mêmes préjugés existent contre les jeunes filles ou les femmes non mariées ou divorcées ? Que les jeunes ont les mêmes problèmes pour trouver un endroit où faire l'amour que dans les États islamiques ?

Hamid Zanaz écrit : « Pourquoi [les musulmans] peinent-ils à reconnaître la supériorité flagrante de l'Occident "impie" ? » mais de quelle « supériorité » s'agit-il ? de la supériorité militaire ? d'une supériorité morale ou éthique ?

Il proclame : « Les musulmans rejettent consciemment (une minorité) ou inconsciemment (la majorité) les valeurs principales de la modernité : liberté de conscience, égalité entre les sexes, en particulier le refus de séparer le sacré du profane » ; les musulmans se caractérisent par « une hostilité pathologique aux valeurs mentales et symboliques de la modernité » ; « Il est temps de sortir de l'esprit des croisades » (comme si les croisades n'avaient eu qu'un seul protagoniste, comme si les armées américaines n'avaient pas été lancées en Irak et en Afghanistan par un chef d'État protestant fondamentaliste dont les billets de banque portent la mention « In God we trust », mention votée par le Congrès en...1956, donc très récemment dans l'histoire de ce pays « laïque »).

L'auteur se demande « Comment se fait-il que l'islam n'a pas pu détribaliser les sociétés arabes ? » comme si le clientélisme mafieux en Sicile, ou en Calabre, et le clientélisme politique dans tous les pays d'Amérique latine ne recoupaient pas eux aussi des phénomènes claniques qui n'ont rien à envier au « tribalisme » arabo-musulman.

Il s'exclame : « Comment peut-on critiquer la modernité avant même de pouvoir fabriquer un clou ? » et là, Zanaz, emporté par la passion, dérape dans le cliché à connotations racistes).

Il affirme également « Le musulman vit dans une culpabilité totale » (et ce n'est pas le cas des chrétiens ?) ; ou « Le problème des musulmans réside dans leur incapacité morale à reconnaître à chacun la liberté de conscience ».

Zanaz ignore-t-il que le délit de blasphème existe dans de nombreux pays « chrétiens » « occidentaux¹¹ : Irlande, Allemagne, Autriche, Danemark, Espagne, Pays-Bas, Grande-Bretagne et Grèce et que 20 procès ont été conduits pour blasphème entre 1984 et 2009 dans la France « laïque », dont 13 initiés par des catholiques ?

Les critiques unilatérales de Zanaz ne peuvent qu'amener le lecteur à penser que tous les habitants des pays dits « musulmans », ou leurs descendants qui vivent en « Occident » seraient musulmans (4) (ce qui est inexact) mais surtout qu'ils seraient congénitalement incapables de se détacher définitivement de la religion musulmane, ou au moins d'accepter une séparation radicale entre leur religion et l'État, à la fois dans les sociétés où l'islam est la religion dominante, liée au pouvoir politique, et dans celles où il est minoritaire.

Certes, notre professeur de philosophie cite un certain nombre de penseurs nés dans les États islamiques qui ont effectué soit une critique radicale de l'islam, soit ont plaidé pour la laïcité ; mais les quelques noms qu'il mentionne ne lui semblent pas représentatifs de l'histoire de la pensée musulmane et des pays dits « musulmans » puisque, d'après lui, pratiquement tous les intellectuels « musulmans » actuels sont incapables de penser la laïcité, la « modernité » et bien sûr l'athéisme.

Quelques citations suffiront pour illustrer notre critique : « En fin de compte, tout le monde ou presque est, a été ou sera islamiste » proclame-t-il. Il évoque les propos d'une femme saoudienne sur le site arabophone Elaph : « Les mâles arabes sont impraticables. Ils sont narcissiques, castrés. Rien de positif ne pourrait venir de ces marionnettes, esclaves de leurs instincts », sans se demander une seconde s'il ne pourrait pas trouver les mêmes phrases à propos des mâles français, italiens, espagnols ou allemands sur des sites Internet, même pas féministes !

Une hostilité irrationnelle contre l'islam

Même si ce n'est pas l'intention de l'auteur, ce pamphlet ne peut que nourrir une hostilité irrationnelle spécifique contre l'islam (évitons d'employer le terme douteux d'« islamophobie »),

c'est-à-dire une critique beaucoup plus violente de l'islam et des musulmans eux-mêmes que des autres religions. L'auteur affirme en effet, en contradiction avec toute l'expérience des cent dernières années : « Dans les autres religions les adeptes cherchent grosso modo l'apaisement plus que la vérité. »

Il suffit d'observer le rôle du bouddhisme dans le militarisme japonais durant toute la première moitié du XX^e siècle (militarisme encore présent dans de nombreuses sectes bouddhistes actuelles comme la Sokka Gakai) ; de l'hindouisme dans le conflit indo-pakistanaï depuis plus de cinquante ans ; du fondamentalisme chrétien américain actuel qui attise le conflit israélo-palestinien et se niche dans les bagages de l'armée américaine en Irak comme en Afghanistan ; de l'intégrisme des colons juifs en Israël qui répand la haine anti-arabe et antimusulmane, etc. Tout cela pulvérise ce « grosso modo » employé de façon désinvolte par Hanaz.

« En islam, continue Zanaz, on cherche la vérité et cela contredit la modernité qui est, dans son essence, porteuse de doute et de diversité. Pour être bref, l'islam domine les esprits comme une idéologie de masse, et non pas comme une spiritualité individuelle. » Ce qu'affirme Zanaz s'applique aux autres religions comme aux sectes, et n'est nullement une caractéristique spécifique de l'islam. Il nous présente une version inversée de la réalité historique. Ce ne sont pas les catholiques français qui ont gentiment accepté la laïcité, après un examen de conscience pacifique et un débat contradictoire dépassionné. Ce sont les forces du mouvement ouvrier, en alliance avec la bourgeoisie républicaine, qui ont imposé la forme très particulière de sécularisme qui domine en France et que nous appelons « laïcité ».

Dans les autres pays « occidentaux » où le mouvement ouvrier n'a pas pu imposer un tel rapport de forces et où les autorités religieuses n'ont pas réussi à fédérer contre elles autant d'énergies, les Eglises ont beaucoup plus de pouvoir, que ce soit en Angleterre où la reine est la chef de l'Eglise anglicane ; en Allemagne où les Eglises vivent de l'impôt public volontaire ; en Italie où l'Eglise catholique occupe une place centrale, et fait tout ce qu'elle peut pour limiter les droits des femmes... D'ailleurs, le poids de la religion n'a aucunement bloqué le développement économique de l'Allemagne, de l'Italie, ou de l'Angleterre, ce qui devrait inciter notre professeur de philosophie à affiner un peu ses explications.

En effet, il situe l'« origine capitale » des problèmes économiques et politiques des pays arabo-musulmans dans « l'obstacle de la religion ». Hamid Zanaz affirme : « Cette

civilisation s'est arrêtée au XII^e siècle (...) Le monde musulman a été colonisé parce qu'il était décadent. Il n'est pas décadent parce qu'il a été colonisé. Même si la colonisation a contribué à le maintenir d'une façon ou d'une autre dans son état misérable. La décadence est la conséquence de l'emprise de la religion sur la société. » Il nous semble que son pamphlet est trop unilatéral dans l'explication des causes du sous-développement de certains Etats islamiques. Une telle explication unique par le fardeau de la religion musulmane est tout aussi partielle que la thèse inverse sur le rôle essentiel de l'esprit protestant dans le développement du capitalisme.

Ce livre est donc particulièrement déséquilibré dans sa critique des religions et politiquement dangereux. Il ne peut que renforcer les préjugés non seulement contre les habitants des pays dits « musulmans » mais aussi contre les travailleurs immigrés originaires de ces pays et qui vivent dans les métropoles impérialistes, et leurs descendants qui ont la nationalité de tel ou tel Etat européen et sont (ou seraient) tentés par la religion de leurs parents ou de leurs grands-parents. Que l'auteur se soit laissé emporter par la passion, qu'il ait voulu choquer pour secouer quelques certitudes séculaires ou rétablir quelques vérités élémentaires, soit. Un bon pamphlet repose sur une écriture au vitriol. Mais il est consternant que les Editions libertaires n'aient pas ajouté une post-face ou une préface qui se serait démarquée des aspects les plus outranciers et contestables des raisonnements de l'auteur, ou qui en aurait souligné les contradictions.

Un éditeur doit lire les livres qu'il publie

Au nom de la liberté d'expression et/ou de la critique de la religion, il était tout à fait normal de souhaiter publier ce livre et de prendre par avance la défense de l'auteur contre d'éventuelles menaces. Mais un tel acte, pour un éditeur (« libertaire » ou pas d'ailleurs), n'est pas séparable d'un minimum de réflexion critique sur le contenu de l'ouvrage qu'il publie. Or cette réflexion est totalement absente de la présentation rédigée par les Editions libertaires.

En effet, la quatrième de couverture montre que ces militants négligent totalement la portée létale de certains mots et de certaines idées véhiculées dans ce livre, et qu'ils ne font (tout comme l'auteur) aucune différence entre une religion, un clergé, un appareil idéologico-religieux, d'un côté, et ses adeptes, de l'autre.

Critiquer la religion oui, c'est bien sûr « un devoir pour tous les esprits libres et pour tous les révolutionnaires » comme le proclame avec emphase la quatrième de couverture. Mais on fera

remarquer à ces camarades qu'en France critiquer l'islam n'est pas vraiment une activité risquée... contrairement à ce qu'ils affirment. C'est même l'activité principale d'une grande partie des médias dominants, des intellectuels et des hommes politiques de ce pays. De Houellebecq à Onfray, de Le Pen à de Villiers en passant par Hortefeux, de *L'Express*, *Le Point*, *Libération* à *Charlie Hebdo*, on ne peut pas dire que la critique de l'islam soit une activité réprimée par la justice ou condamnée par les électeurs, y compris des quartiers ouvriers et populaires, comme en témoignent les millions de gens qui apportent leurs voix aux partis d'extrême droite qui protestent contre la prétendue « islamisation » de la France.

Les libertaires de la FA ou de la CNT devraient savoir que l'antijudaïsme a souvent servi de paravent à l'antisémitisme (aujourd'hui certaines formes d'antisionisme jouent la même fonction), et que des racistes peuvent parfaitement se cacher derrière la critique de l'islam. En Hollande, la droite populiste mène campagne contre les musulmans, en particulier, et les immigrés des Etats islamiques en général, en invoquant les Lumières, la Raison et la défense des droits des femmes et des homosexuels. En Suisse l'extrême droite (les Démocrates suisses !) invoque les vertus de l'écologie et de la démocratie pour mieux lutter contre l'immigration et l'islam. Il faut être politiquement aveugle et sourd, pour ne pas se rendre compte des ambiguïtés, passées et actuelles, de la critique des religions juive et musulmane, et de la nécessité de fabriquer un argumentaire radicalement différent de celui de la droite et de l'extrême droite sur ce terrain.

La posture des Editions Libertaires tendant à se présenter comme des victimes potentielles d'une théophilie galopante et répressive est donc un peu ridicule. Mais il y a plus grave dans cette présentation et dans ce livre.

Non, tous les musulmans ne sont pas des « fascistes »

Traiter, comme ils le font dans leur quatrième de couverture, tous les musulmans de « fascistes » est une absurdité suicidaire et criminelle. Mettre sur le même plan la circoncision et l'excision, ou laisser croire que le statut des femmes serait plus « inhumain » dans la religion musulmane que dans les autres religions, affirmer que tous ceux qui essaient de réformer l'islam de l'intérieur sont des adversaires politiques au même titre que les islamistes (5), confondre islam et islam politique, c'est faire le jeu des intégristes religieux et des islamistes politiques. C'est empêcher toute lutte commune contre l'Etat, contre l'exploitation et même contre l'oppression, avec des hommes et des femmes qui croient (de façon fervente ou molle) en Allah.

C'est aussi encourager les militants à ne surtout pas réfléchir à la complexité des questions posées par l'islam à la fois dans la géopolitique mondiale, et dans les communautés de prolétaires qui travaillent dans les pays occidentaux. L'auteur nous explique que lui qui lit l'arabe, suit les discussions sur Internet, etc., en sait mille fois plus que les autres (les islamophiles de toutes tendances), malheureusement au lieu de nous communiquer son savoir, de développer un contre-argumentaire précis, il préfère inciter ses lecteurs à garder leurs préjugés et à ne pas approfondir leurs connaissances.

C'est en ce sens que ce pamphlet, par ailleurs amusant pour tout athée ou matérialiste convaincu, est aussi très décevant et ne pourra que choquer des croyants qui se poseraient des questions sur leur propre religion. Il n'incite pas ses lecteurs à réfléchir à la diversité des courants et des composantes de l'islam-religion, et de l'islam politique. Il met tous les prétendus « musulmans » dans le même sac et ne leur offre aucune autre perspective que de se ranger derrière le Hamas, le Hezbollah, le FIS, Al-Quaïda, les talibans, le Parti de la Vertu ou les Frères musulmans, ou alors de devenir des hédonistes politiquement confus à la Onfray et de chanter les louanges de Bourguiba ou de Kemal Ataturk...

Autant il est vital de critiquer la religion d'un point de vue philosophique, de défendre un point de vue rationaliste et matérialiste, de dénoncer ses applications néfastes dans tous les domaines de la vie sociale quand les groupes religieux, les sectes ou les Eglises tentent de limiter les droits démocratiques des individus, y compris les droits de leurs adeptes, autant cette critique est totalement stérile et contre-productive si elle prend tous les croyants pour des cons finis, des frustrés, et repose sur l'idée naïve que tous les athées, les libres-penseurs et les agnostiques, seraient des hommes et des femmes intelligents, cultivés et sexuellement « libérés ».

Ce type d'alternative grossière mène à une impasse et ne permet pas de différencier notre critique des religions, en général, et de l'islam en particulier, de celle des réactionnaires.

Y.C.

29/02/2010

* **Notes**

1. Comme nous l'avions déjà souligné à propos de l'opuscule intitulé *L'insurrection qui vient*, il est absurde de se présenter comme un défenseur de « la vie » ; l'exemple des « pro-vie » (farouchement hostiles à l'avortement) ou celui des multiples sectes ou croyances animistes réactionnaires très populaires dans

certaines zones du monde, et notamment chez les exploités, devrait inciter les matérialistes et rationalistes modernes à user de cet « argument » avec modération, pour éviter le ridicule. Sans compter que cela crée une troublante proximité avec le philosophe Nietzsche, dont le caractère politiquement réactionnaire n'est plus à démontrer, n'en déplaise à ses admirateurs « libertaires ».

2. Dès le début du livre on se dit : « Ce mec va nous servir la théorie du conflit des civilisations. » Durant tout l'ouvrage il semble penser que l'islam serait irréformable et que les musulmans seraient tous des frustrés obscurantistes, restés à l'âge du chameau, de l'organisation en « tribus » et de la lampe à huile... Mais parfois il s'interroge et semble hésiter : « Seule une révolution mentale pourrait faire disparaître les ingrédients du fondamentalisme et peut-être désamorcer la bombe de la charia. » Et il conclut : « La question qui se pose aujourd'hui est de savoir comment dépasser le complexe de l'islam consolé de sa défaite. (...) Quand la question essentielle : “ Est-ce conforme à la loi islamique ? ” disparaîtra, on pourra parler d'une réforme de l'islam dans les pays à Etats islamiques. Et on pourra parler de la citoyenneté des musulmans en Occident. »

Son point de vue sur cette question politique essentielle est donc très confus, mais l'ensemble du bouquin pointe plutôt vers une infériorité congénitale des « musulmans » face à ce qu'il appelle de façon très vague « la modernité ».

À ce propos, on se demande ce que nos éditeurs libertaires pensent de ce concept creux. Pleurnicher parce que les « musulmans » (?) ne s'adapteraient pas assez vite au capitalisme, n'intégreraient pas assez vite les normes de la société bourgeoise et celles de son Etat « démocratique », est-ce vraiment cela être « libertaire » ou anarchiste pour les militants de la FA ? Si ce n'est pas le cas, pourquoi les éditeurs n'ont-ils pas expliqué leur point de vue à propos de ce qui est un des principaux leitmotiv de ce livre, et un des thèmes réactionnaires les plus courants ?

3. Signalons, à ce propos, le summum de cuistrerie atteint par un dirigeant du Nouveau parti anticapitaliste, Hendrik Davi, interviewé dans *Libération* : « Il faut se rappeler pourquoi on est passé de la LCR au NPA : pour l'ouverture aux milieux populaires. On est un parti révolutionnaire, non ? Eh bien, commençons par cette révolution-là. » De quelle révolution nous parle-t-il ? de la révolution du « voile » (du hijab), uniforme islamique ? Ou de la révolution des petits patrons ? En effet, loin d'être représentative des « milieux populaires », la candidate du NPA prépare un BTS d'assistante de gestion. Or quelle est la définition de ce BTS ? « Le BTS est tourné vers la gestion des

PME-PMI et l'aide à apporter aux chefs d'entreprise qui ne disposent pas obligatoirement de compétences en gestion. » Il ne nous reste plus à espérer que la candidate du NPA a d'autres aspirations sociales que celles de devenir patronne ou cadre supérieure !

4. Cette confusion a reçu une onction officielle suite à la diffusion sur France 5, en février 2010, de trois documentaires consacrés à l'immigration maghrébine en France. Et on a pu entendre l'un des auteurs de ces documentaires (Karim Miské) nous expliquer doctement qu'il avait choisi le titre de *Musulmans de France* pour son film y compris pour désigner des athées, parce que c'était l'étiquette qu'« on » acculait habituellement aux personnes originaires du Maghreb, y compris à celles de la « troisième génération ». Ferait-on un film sur les descendants de l'immigration italienne ou polonaise en mettant uniquement l'accent sur leurs (supposées) croyances catholiques ? Montand et Coluche s'en retourneraient dans leurs tombes ! Pas étonnant non plus que le même réalisateur, dans une interview à RFI, utilise des concepts creux et racialisés comme « Black, Blanc, Beur » et mélange allégrement Beurs, Arabes, Kabyles et musulmans. Quant aux athées, aux libres-penseurs ou aux agnostiques algériens, marocains ou tunisiens, ils apprécieront cette tentative de les enrôler sous la bannière de l'islam, fut-ce au nom de la « culture musulmane ».

5. L'auteur rejette toute tentative de réinterpréter (*ijtihad*) le Coran, comme celle que l'on peut trouver dans le livre de Malek Chebel « 27 propositions pour réformer l'islam ». Hamid Zanaz affirme : « Faire germer des idées religieuses est la seule vertu de cet *ijtihad*, une manière d'élever encore l'intégrisme » ; « Reconnaître la nécessité de l'*ijtihad*, c'est accepter le terrain de l'islamisme : ne pas remettre en cause la place centrale qu'occupe la religion dans la société. » Certes les athées n'ont pas vocation à conseiller les croyants en matière théologique. Néanmoins, nous ne pouvons que nous réjouir quand des croyants essayent de prendre des distances vis-à-vis des formes les plus obscurantistes de leur religion et acceptent la séparation des cultes et de l'Etat. On ne comprend pas bien pourquoi Zanaz tient absolument à condamner les tentatives des réformistes sincères de l'islam, quand leurs positions (non dénuées d'arrière-pensées bien sûr) les amènent à accepter de ne plus contrôler l'espace public, et à justifier théologiquement ce retrait !

Hamid Zanaz, « *L'impasse islamique, la religion contre la vie* », Editions libertaires, Grand prix Ni Dieu ni maître 2009, 13 euros

Quand Hamid Zanaz se lâche...

Je me suis livré à un petit travail d'enquête sur l'auteur APRES avoir lu son livre, pour ne pas être influencé par des critiques partisans (elles ne manquent pas sur le Net, surtout de gens qui n'ont pas lu son livre...) et ne m'en tenir qu'à son texte. Mais force est de constater que lorsqu'on cherche des informations sur la Toile (lieu de ragots innombrables mais aussi de renseignements utiles à condition de les recouper) à propos de ce personnage, on peut se poser quelques questions.

Un mensonge grossier

Dans un article du *Monde* du 19 février 2010 à propos de la candidate du NPA qui porte le hijab, il déclare en effet : « *les gauchistes ne se sont jamais opposés à l'islamisme, ni dans le discours ni sur le terrain. Ni ici ni ailleurs* ».

Hamid Zanaz ne fournit aucun nom d'organisation politique pour illustrer son propos, le terme de « gauchistes » pouvant désigner n'importe qui. Ce procédé est à la fois commode et diffamatoire, mais indispensable pour avoir le droit d'écrire dans le principal quotidien de référence de la presse bourgeoise. Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose.

Mais dans la mesure où son article visait Olivier Besancenot et la candidate du NPA portant le hijab, en ce qui concerne le courant trotskyste auquel appartient la LCR (à l'origine du NPA) il est faux de dire que la Quatrième Internationale n'ait « jamais critiqué l'islamisme ». (À ce propos on pourra lire les nombreux livres de Gilbert Achcar, auteur dont nous ne partageons pas les positions loin de là, cf. notre article dans *Islam, islamisme, « islamophobie »*). Et M. Zanaz ignore manifestement les positions sur les religions et notamment sur l'islam défendues dans leurs pays respectifs par les partis communistes-ouvriers d'Iran et d'Irak. Les militants proches de la tradition des PCOI sont des ardents défenseurs de Lénine et des soviets dans les pays arabo-musulmans, partisans de poursuivre devant la justice pour maltraitance les parents qui donnent une éducation religieuse à leurs enfants avant 16 ans.... (À ce sujet on lira les nombreux articles des militants des PCOI traduits dans *Islam, islamisme, « islamophobie »*)

* Un intérêt suspect

Mais il y a un peu plus inquiétant. M. Hamid Zanaz est aussi l'auteur de deux livres sur E.M. Cioran, philosophe ultraréactionnaire, le premier intitulé *Excursions dans la philosophie de Cioran*, et le second *Introduction à la philosophie de Cioran*, ouvrages qu'il cite dans ses interviews et sont apparemment

introuvables (le premier a été édité à compte d'auteur à Paris et a disparu du catalogue, le second a été publié en arabe au Liban). On est néanmoins en droit de se demander à quelles « excursions » lumineuses il a pu se livrer chez un philosophe au passé fasciste et antisémite.

Ex-membre de la Garde de fer roumaine, E.M. Cioran qui avouait s'être fourvoyé dans le fascisme pour des raisons « esthétiques » (sic) a en effet écrit dans sa jeunesse : « *L'Espagne, il y a des siècles, s'est débarrassée de ses juifs ; l'Allemagne, pour sa part, liquide la totalité du problème. Pour autant, le péril juif est-il devenu moins menaçant ?* » ou encore « [que] *les étrangers doivent être rejetés au-delà d'une ligne morte est une évidence [...] nous avons vécu depuis deux mille ans sous leur domination, ne pas les haïr et ne pas les éliminer serait un manque d'instinct national* ».

Prenant la défense de Cioran, Finkielkraut écrit : « *Dans son adolescence roumaine, Cioran a écrit un livre fasciste ; le roumaniser, c'est, pour le monde du soupçon, de la haine et des slogans, l'épingler éternellement sur ce livre barbare qui contredisent tous ses livres ultérieurs et qu'aucun de ses juges n'a lu. Mais Cioran est aussi l'écrivain qui a fait, en plein XX^e siècle, l'hommage stupéfiant d'un grand style classique à la langue française. Si cela ne compte plus, c'est que la culture désormais n'entre pour rien dans la définition de la France que partagent ses cerbères et ses justiciers.* »

On comprend que Finkielkraut admire le Cioran post-fasciste car cette vieille baderne réactionnaire écrivait dans *De la France* : « *Qu'elle a été grande, la France ! De l'individualisme et du culte de la liberté pour lesquels, autrefois, elle avait versé son sang – elle n'a retenu, dans sa forme crépusculaire, que l'argent et le plaisir.* »

Vanter le style d'un écrivain en ignorant le contenu de sa pensée, regretter la grandeur de l'État colonialiste ou impérialiste français, vanter les mérites de la patrie gauloise, rien d'étonnant de la part d'un nostalgique rance comme M. Finkielkraut. Par contre, on ne voit pas bien ce qu'un écrivain ami des libertaires peut trouver de stimulant pour la pensée dans ces lieux communs réactionnaires...

Les dix commandements de la Gauche théocompatible

« Une fois le moule léniniste cassé et l'illusion du Grand Soir dissipée, plus personne ne sait très bien ce que pourrait être un nouveau communisme, en dehors d'un humanisme mélangeant quelques valeurs évangéliques, quelques références à Marx, une pincée de féminisme et d'écologie. »

Gilbert Wasserman, membre du PCF et directeur de la revue *Mouvements*, citation extraite d'un article nécrologique paru dans *Libération* du 17/1/2006

Un nouveau spectre hante le petit monde altermondialiste et d'extrême gauche : la « théophilie » – littéralement, l'amour de Dieu – ou en tout cas un athéisme honteux ou un agnosticisme complaisants vis-à-vis de courants politico-religieux.

Qu'il s'agisse de l'islam ou du catholicisme, de prétendus athées ou agnostiques découvrent tout à coup les vertus de la religion. Du Monde diplomatique à certains courants de la LCR (Socialisme par en bas, Socialisme international), d'Alain Gresh à Jean-Marie Vincent, en passant par Saïd Bouamama, Pierre Tevanian, Christine Delphy ou François Burgat, on ne compte plus les éloges de la « théologie de la libération » à la sauce catholique, du « féminisme musulman » et de la prétendue radicalité anti-impérialiste de certains courants islamistes.

On peut d'ailleurs se demander si ces Nouveaux Théophiles ne se recrutent pas surtout, dans les pays impérialistes occidentaux, parmi des hommes et des femmes qui n'ont jamais eu aucune éducation religieuse.

En effet, toute personne qui est passée par un catéchisme catholique, une école du dimanche protestante, une école juive ou une madrasa musulmane et qui a ensuite radicalement rompu avec la religion sait parfaitement que les religions ont toutes une dimension totalitaire, et surtout que les fidèles ne sont pas mus

principalement par des motivations politiques et par une révolte contre l'ordre existant.

Les croyants cherchent d'autres satisfactions dans la religion : un milieu, des repères moraux, une certaine fraternité, une affirmation identitaire, au prix d'une soumission à un dogme et /ou à une hiérarchie officielle vis-à-vis desquels on peut toujours maintenir une certaine distance critique (très relative mais suffisante pour de petites minorités plus exigeantes que la moyenne des croyants) car toute religion vivante est divisée en de multiples tendances ou sectes qui offrent d'innombrables versions de la Vérité divine.

Ou alors, autre hypothèse, peut-être cette nouvelle théophilie germe-t-elle dans le cerveau d'individus qui ont cru en Dieu durant leur enfance ou leur prime jeunesse. Nos Nouveaux Théophiles de gauche et d'extrême gauche auraient-ils la nostalgie du catéchisme et de la messe dominicale ? N'ont-ils jamais pris conscience de la dimension religieuse de leur propre engagement : absence d'esprit critique, foi dans le dogme marxiste-léniniste, exclusions de toute dissidence, culte des chefs et des héros morts de la Révolution, etc. ?

Le marxisme au secours de l'obscurantisme religieux

Mais il existe peut-être une autre explication pour cette floraison de Nouveaux Théophiles : les marxistes (Engels, Kautsky, Luxembourg) répandent depuis plus d'un siècle le mythe que le christianisme aurait eu une dimension révolutionnaire à ses origines.

On sait que l'Eglise catholique, soucieuse de ratisser large conformément à sa vocation, laisse quelques théologiens minoritaires écrire de savants traités sur le prétendu « communisme » des Evangiles pour recruter des ouailles parmi les masses pauvres d'Amérique latine, d'Afrique ou d'Asie.

On sait également que les partis staliniens ont cherché à noyauter pendant des dizaines d'années l'Eglise catholique (notamment les prêtres ouvriers en France, l'Eglise catholique en Pologne, ou l'Eglise orthodoxe en Russie) pour mieux contrôler le prolétariat. Mais de là à accorder le moindre sérieux à des analyses à la Garaudy (chantre du rapprochement entre le marxisme et le christianisme avant de devenir...musulman et négationniste), il y a quand même une marge... que certains groupes d'extrême gauche ou altermondialistes franchissent allégrement en compagnie d'islamologues ou de journalistes « spécialistes de l'islam » (Bruno Etienne, Xavier Ternisien, Vincent Geissner) dont il est difficile de déterminer si l'empathie avec leur objet d'étude relève de la naïveté ou de la complaisance.

Mais en admettant même que les religions aient toutes été au départ une forme de protestation sociale contre l'ordre esclavagiste ou féodal, plus de 2000 ans ont passé pour les chrétiens, 1400 pour les musulmans, 3000 pour les bouddhistes et 5000 pour les hindouistes. Les croyances religieuses sont aujourd'hui diffusées par des appareils constitués, voire par des Etats, solidement installés dans le monde capitaliste. Les grandes religions disposent d'une puissance financière, économique et politique considérable, et n'ont aucune intention d'y renoncer, du moins de plein gré.

Comment peut-on supposer sérieusement que des milliards de croyants ou de pratiquants se trompent tous les jours en priant Dieu, Allah ou Bouddha et qu'ils sont assez stupides pour ne pas voir que leurs Eglises et leurs sectes sont des soutiens de l'ordre social, de Rome à Islamabad, de Lhassa à Lomé, de Varsovie à Lima ? La théorie de l'« aliénation » des masses a certains côtés positifs (elle permet d'expliquer pourquoi les opprimés soutiennent des groupes qui ne défendent pas réellement leurs intérêts), mais elle amène le plus souvent ses partisans à ne pas s'interroger plus au-delà ou à prendre les exploités pour d'incurables naïfs.

Deux poids deux mesures

Curieusement, jusqu'ici, les « Nouveaux Théophiles » n'ont cessé de dénoncer (avec raison) la droite chrétienne américaine et sa responsabilité dans la politique intérieure et extérieure criminelle de l'impérialisme américain et de George W. Bush, ou le poids des juifs religieux les plus réactionnaires dans la politique colonialiste suicidaire des dirigeants de l'Etat d'Israël (1).

Ils n'ont pas de mots assez durs contre Mère Teresa, les papes ultraconservateurs, leurs cardinaux réactionnaires, et leurs liens avec l'Opus Dei, les télé-évangélistes américains, l'Eglise de Scientologie et ses tentatives d'infiltration de la haute fonction publique ou des directions d'entreprises, la secte coréenne du révérend Moon et ses liens avec Ronald Reagan, la Sokka Gakai japonaise et sa politique militariste d'extrême droite, les propos homophobes du commissaire européen catholique Rocco Buttiglione ou les déclarations douteuses de Roger Cukierman président du CRIF à propos de Le Pen, le prosélytisme des 4000 militants évangélistes américains qui ont débarqué à Athènes, au moment des Jeux olympiques de 2004, pour combattre l'influence de l'Eglise orthodoxe grecque.

Par contre les Nouveaux Théophiles sont d'une parfaite indulgence vis-à-vis de Frei Betto, « grand » théoricien de la théologie de la libération et conseiller de Lula, dirigeant du Parti

des travailleurs, respecté par Bush et caniche brésilien du FMI ; du père Aristide et de ses milices fascisantes ; des curés sandinistes et de leur incurie politique ; de Malcolm X membre pendant des années des très réactionnaires Black Muslims ; de Tariq Ramadan et ses partisans réactionnaires ; de Chavez et ses références permanentes à l'Évangile (2), etc.

En fait, il n'est pas besoin d'aller chercher très loin l'explication de ce « deux poids, deux mesures ». Pour nos Nouveaux Théophiles, la religion n'est en fait « réactionnaire » que pour une minorité de l'humanité : les bourgeois et les possédants, les classes privilégiées de l'Occident. Mais miraculeusement, en ce qui concerne les convictions obscurantistes des travailleurs immigrés des métropoles impérialistes ou des peuples dits « de couleur », c'est-à-dire pour la majorité de l'humanité, nos théocompatibles sont beaucoup plus prudents. Lorsque des croyances magiques primitives sont massivement répandues dans l'aire géographique dite arabomusulmane ou en Amérique latine, ou quand ils croient déceler un essor de la ferveur religieuse (musulmane) dans les banlieues populaires européennes (3), la religion acquiert tout à coup un parfum contestataire, anti-impérialiste, voire anticapitaliste.

Mais le problème dépasse celui d'un « simple » changement d'attitude vis-à-vis de la religion pour ces marxistes, ex-marxistes ou militants altermondialistes. Leur régression mentale, morale et politique, va encore plus loin. Abandonnant toute la tradition rationaliste, anticléricale et antireligieuse qui caractérisait une grande partie du monde scientifique et le mouvement ouvrier (anarchiste et socialiste) depuis ses origines, ils abandonnent aussi toute référence (autre que polie) aux classes sociales : les êtres humains ne se définissent plus pour eux que par leur appartenance religieuse, nationale ou ethnique.

Pour faire passer leur discours concernant l'islam et son prétendu potentiel anti-impérialiste ou anticapitaliste, nos Nouveaux Théophiles ont besoin de nous faire aussi croire que dans d'autres religions (jusqu'ici le catholicisme et l'islam mais gageons que demain ils nous trouveront des bouddhistes tibétains ou des animistes africains anticapitalistes) il y aurait aussi de puissants courants radicaux, populaires et profondément originaux sur le plan politique.

Curieusement, ces nouveaux théophiles ne s'intéressent pas aux partisans du judaïsme qui critiquent la politique de l'État d'Israël (pour ne prendre qu'un seul exemple le rabbin Lerner du groupe Tikkun a été empêché de prendre la parole pendant les manifestations américaines contre la guerre en Irak, cf. *Ni patrie*

ni frontières n° 3). Mais comme le disait le distingué « antisioniste » et « antiraciste » Dieudonné, « Pourquoi devrais-je m'inquiéter spécialement d'une communauté qui ne représente qu'un pour cent de la population française » ?

Les Nouveaux Théophiles font le même calcul d'épicier cynique que notre « amuseur » antiraciste : foin des principes, ce qui compte c'est le nombre et, sur ce plan-là, le milliard de chrétiens et le milliard et demi de musulmans recensés (on se demande comment...) compteront toujours davantage que les 12 millions de juifs et de Juifs qui peuplent la planète ou que les athées persécutés, calomniés, ou tout simplement non organisés en lobbies.

Si l'on veut commencer à cerner la régression politique et théorique des courants altermondialistes et d'extrême gauche, résolument théophiles, on peut dégager dix thèmes principaux que nous présenterons sous forme de dix commandements :

1) Tu falsifieras l'histoire du stalinisme, pour faire passer la thèse de l'« islamophobie ».

De la part du Monde diplomatique ou des chrétiens de gauche qui ont toujours été tendres avec le stalinisme, ou d'ex-membres ou compagnons de route du PCF, il n'est pas étonnant que la thèse de l'« islamophobie »-substitut-à-l'anticommunisme soit aussi répandue. Par contre, on comprend mal que des trotskystes, en principe foncièrement antistaliniens, croient que les thèmes de la guerre contre le terrorisme et de l'« islamophobie » aient remplacé ceux de l'anticommunisme. Ils confondent la guerre froide entre deux puissances impérialistes (Etats-Unis et URSS) avec une guerre contre un communisme ou un socialisme imaginaires. Pourquoi cette thèse ne tient-elle pas debout ?

a) Il n'y a jamais eu ni Etats socialistes ni partis durablement communistes

En effet, l'anticommunisme reposait sur une violente dénonciation non pas du « communisme » (qui n'a jamais existé dans un seul pays et ne s'est pas jamais incarné durablement dans un parti ouvrier de masse) mais sur la dénonciation de sociétés d'exploitation (l'URSS d'abord, puis les démocraties populaires, la Chine et Cuba, etc.) que, pour aller vite, on peut caractériser de capitalismes d'Etat, et de partis bureaucratiques, foncièrement anti-ouvriers, comme les partis dits communistes.

Bien sûr, la propagande « anticommuniste » faisait semblant de considérer que le stalinisme, au pouvoir ou dans l'opposition, représentait l'incarnation du communisme, mais pourquoi

devrions-nous encore accorder crédit à cette fable absurde et criminelle ?

b) Les classes dirigeantes occidentales non seulement ne sont pas islamophobes mais elles s'appuient sur les dirigeants communautaires pour mieux contrôler les « musulmans » supposés.

Dans le contexte français, par exemple, il est évident qu'un certain nombre de cimetières et de mosquées ont été victimes d'attentats et de profanations ignobles. Il est évident aussi que les médias amalgament souvent musulmans et terroristes. Mais jamais les classes dirigeantes françaises n'ont été plus islamophiles :

- création du Conseil consultatif du culte musulman,
- proposition de financer la construction de mosquées et de modifier la loi de 1905,
- projet de création d'un centre de formation d'imams,
- proposition d'augmenter la part réservée la place donnée à l'enseignement des religions à l'École (d'ailleurs, avant même que la moindre mesure soit prise en ce sens, quiconque a un enfant en âge d'étudier à l'école élémentaire, au collège ou au lycée ne peut que constater la présentation extrêmement positive des religions, et notamment de l'islam, donnée dans le cadre des cours d'histoire en ce moment),
- mission du Conseil consultatif du culte musulman à Bagdad pour les journalistes français pris en otage, etc.

La thèse de l'« islamophobie » des classes dirigeantes françaises ne tient pas la route. Et il en est de même en Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis où tous les courants musulmans (des plus modérés aux plus intégristes) ont pignon sur rue, peuvent s'exprimer publiquement en toute liberté, etc. Il suffit de comparer l'ampleur des arrestations dans les milieux islamistes en Grande-Bretagne ou aux Etats-Unis aux persécutions antijuives de l'Allemagne hitlérienne. On doit certes dénoncer les persécutions policières ou judiciaires antimusulmanes quand elles ont lieu dans les démocraties occidentales, et réclamer le respect des droits démocratiques pour tous les citoyens (qu'ils soient athées ou croyants), mais on ne peut faire croire que l'« islamophobie » actuelle serait comparable à l'antisémitisme des années 30, comme on peut le lire régulièrement dans la prose islamistophile.

2) Tu soutiendras les musulmans les plus réactionnaires et disqualifieras les plus les plus respectueux de la laïcité.

Les Nouveaux Théophiles prétendent que les athées ne connaissent pas l'islam, mais ils ne s'intéressent pas à ce que disent les musulmans les plus éclairés sur leur propre religion. Ils ignorent par exemple le livre de Leila Babbès sur le voile où l'auteure explique très bien que le « hijab » n'est pas la sixième obligation de l'islam, citations du Coran à l'appui, et que toute cette histoire du voile est une construction post-coranique qui n'a rien à voir avec ce que pensait Mahomet.

Ils ne font jamais mention du « Manifeste pour un islam des lumières » de Malek Chebel. Si cet auteur est ultramodéré sur le plan politique (en fait autant que Tarik Ramadan, mais lui ne fréquente pas les forums sociaux altermondialistes pour se fabriquer une réputation d'homme de gauche), il prône néanmoins une séparation complète entre les religions et l'Etat, ce qui est déjà un pas en avant considérable.

Les militants de la gauche ou de l'extrême gauche théocompatible prennent pour argent comptant les interprètes les plus réactionnaires de l'islam, comme en témoigne par exemple le livre sur « Les banlieues de l'islam » de Vincent Geissner, où les salafistes sont présentés comme des braves gens. Un peu comme si nos « idiots utiles » et théophiles interprétaient le catholicisme en se référant aux écrits de l'Opus Dei, ou le protestantisme en se référant aux pasteurs d'extrême droite américains.

A l'instar des Indigènes de la République, les Nouveaux Théophiles disqualifient les interprètes plus subtils du Coran en les accusant de propager l'idéologie française républicaine impérialiste.

Cela leur évite de se pencher sur l'histoire de l'islam, de se demander pourquoi les tendances véritablement réformatrices (et non les intégristes salafistes ou les Frères musulmans qui ont usurpé l'étiquette de réformateurs) n'ont pas réussi à percer en islam ; il suffit en effet de disqualifier toute volonté de réformer l'islam comme l'expression d'une « occidentalisation », voire d'une « colonisation culturelle », et le tour est joué : on laisse le champ libre aux intégristes et aux obscurantistes.

Mais comble du comique cela amène les Nouveaux Théophiles de gauche à soutenir des musulmans qui en France partagent une idéologie citoyenniste et acritique vis-à-vis de l'impérialisme français. Socialisme international, courant au sein de la LCR, cite en exemple Saida Kada et le Collectif des musulmans de France.

Or dans L'une voilée l'autre pas, Saida Kada se plaint que « la France » ne rende pas hommage aux immigrés qui ont donné leur vie pour la France. Les militants de la LCR savent pourtant que

la Première et la Seconde Guerre mondiale étaient des guerres impérialistes et que les troupes coloniales ont été envoyées en Indochine comme en Algérie. Mais motus...

Cherchant désespérément des alliés dans la jeunesse dite « musulmane », ils cautionnent leur confusion politique et préfèrent dénoncer Soheib Bencheikh (tout aussi citoyeniste que les fans lyonnais de Ramadan), même si Bencheikh a une vision nettement plus laïque de la place des religions, dont la sienne, dans la société. Le dénoncer comme un suppôt de l'impérialisme français permet de dissimuler le fait que les partisans de Ramadan ne sont pas plus à gauche que lui.

3) Tu feras passer des démocrates modérés pour des gens d'extrême gauche

Lorsque nos Nouveaux Théophiles donnent la parole aux « musulmans » qu'ils considèrent de gauche, qu'il s'agisse de Tariq Ramadan ou de Selma Yacoob, dirigeante de la Stop the War Coalition (cf. *Ni patrie ni frontières* n° 10 et son texte insipide sur le site oumma.com), on constate que leurs alliés n'ont rien d'original à dire sur le capitalisme, l'impérialisme, le patriarcat, l'oppression des femmes, pour ne pas parler de l'exploitation de la classe ouvrière. Ils sont contre la guerre, contre la pauvreté, et puis c'est à peu près tout. Chirac dit la même chose qu'eux, le ronron féministe et écologiste en moins...

4) Tu abandonneras toute analyse de classe et privilégieras les « identités » religieuses.

Les Nouveaux Théophiles réintroduisent les catégories de « Blancs », « Noirs » (après SOS-Racisme, merci le PS !), mais aussi celles de « catholiques », « musulmans » dans le discours politique au détriment de toute analyse de classe.

A l'instar de François Burgat, ils prétendent que « les islamistes, en effet, ne sont pas pauvres ou sous-employés, pas plus qu'ils ne sont riches, jeunes ou vieux, bourgeois, intellectuels, civils, militaires, hommes ou femmes. Ils sont tout cela à la fois, comme l'étaient historiquement les acteurs d'autres mobilisations manifestant une résistance de type identitaire, nationaliste ou anti-impérialiste à une quelconque domination (4) ». On retrouve dans ce passage un des procédés courants chez les défenseurs honteux de l'islam politique :

– ils expliquent que la référence à la religion musulmane est réductrice et que les choses sont beaucoup plus complexes [« le concept de mouvement 'islamique' ou 'islamiste' ne peut pas être considéré comme opérationnel en sciences politiques » (4)]. Quand il s'agit d'universitaires, ils emploient un jargon

extrêmement alambiqué pour renforcer encore l'impression de complexité et susciter une réaction combinant lassitude (incitant à cesser de réfléchir par soi-même) et confiance aveugle dans les « spécialistes » ;

– ils arguent de la diversité des soutiens sociaux de l'islam politique pour nier son existence même (cf. la citation précédente de Burgat). Comme si toutes les grandes religions qui ont réussi, tous les partis politiques qui ont pris le pouvoir ne devaient pas justement leur succès à la diversité de leur base sociale, aux alliances de classes ou de fractions de classes qui se nouent au sein de ces mouvements ;

– une fois ces grossiers tours de passe-passe effectués, ils évitent soigneusement de se prononcer sur les intérêts de classe que défendent les groupes islamistes financés par les pétromonarchies, le Pakistan, l'Iran... et par les Etats-Unis à une époque.

– Enfin, ils font passer les partisans de l'application d'une loi religieuse médiévale réactionnaire (la charia) pour des « nationalistes » et « anti-impérialistes » qui souhaitent, comme le dit François Burgat, résister « aux dysfonctionnements profonds de l'ordre légal du monde ». Comme si l'on n'avait pas appris, au cours des quarante dernières années, que l'indépendance nationale, revendication démocratique légitime mais limitée, pouvait être le drapeau des nouveaux exploiters, d'Alger à Saïgon en passant par La Havane...

5) Tu défendras aveuglément la théologie de la libération et les régimes populo-nationalistes.

Les Nouveaux Théophiles réhabilitent la religion et ses tentatives d'occuper le champ politique : les présidents Aristide et Lula, les curés sandinistes, etc., en faisant silence sur les catastrophes politiques auxquelles a conduit la théologie de la libération en Amérique latine – sans compter le sort de prêtres courageux comme Camillo Torres et de ceux qui se sont engagés dans l'impasse de la guérilla et se sont fait massacrer inutilement. Sur ce point, il suffit de consulter régulièrement Le Monde diplomatique ou les recueils « Manière de voir » publiés par le mensuel « altermondain », on trouvera des dizaines d'exemples de cécité politique totale : depuis le soutien aux généraux péruviens des années 60 jusqu'au soutien apporté au colonel Chavez aujourd'hui en passant par le soutien critique à la dictature castriste, la perspective des tiermondistes n'a pas changé : porter les valises des futurs exploiters (quand ils sont dans la phase de lutte armée ou d'opposition) puis encenser leurs régimes d'exploitation en détournant le regard chaque fois que

les nouveaux dictateurs emprisonnent leurs opposants, instaurent une nouvelle élite privilégiée et corrompue jusqu'à la moelle (des autocrates du FLN algérien à la « bolibourgeoise » vénuzuélienne actuelle, les exemples ne manquent pas), etc.

6) Tu t'allieras avec des courants islamistes anti-ouvriers, homophobes et antiféministes.

Les Nouveaux Théophiles de gauche nouent ouvertement des alliances avec les organisations les plus réactionnaires du monde arabo-musulman. C'est ainsi que le Forum social européen de Paris a mis en vedette le très réactionnaire Ramadan. Ou que le FSE de Londres a donné la parole aux partisans de l'islam politique, du port obligatoire du hijab, etc. C'est ainsi que les trotskystes britanniques sont allés à Beyrouth rencontrer les représentants de l'Armée du Mahdi irakienne et ont adopté l'analyse politique des islamistes (la comparaison entre l'occupation nazie de l'Europe et l'occupation américaine de l'Irak a été faite par le représentant de Moktada al-Sadr à Beyrouth puis reprise par John Rees, dirigeant du SWP, parti trotskyste, et de la Stop the War Coalition à son retour à Londres).

7) Tu soutiendras la prétendue « Résistance » irakienne et ignoreras le mouvement ouvrier irakien, qu'il s'agisse des syndicats sous l'influence du Parti communiste-ouvrier d'Irak (Fédération des commissions de travailleurs et des syndicats, Union des chômeurs) ou de ceux sous l'influence du Parti communiste irakien (IFTU)

En soutenant aveuglément la prétendue « Résistance » irakienne, les Nouveaux Théophiles cautionnent la répression des islamistes contre les femmes et les organisations ouvrières et démocratiques irakiennes. Ils oublient de dire que les « résistants » islamistes sont financés par l'Iran et les pétromonarchies, que les miliciens de Moktada al-Sadr reçoivent un salaire de 100 dollars par mois dans un pays où la majorité de la population est au chômage, que leurs imams leur accordent le droit de se marier avec des petites filles de dix ans pour « éviter » qu'elles soient violées par les soldats « infidèles » et qu'ils roulent dans de luxueux 4x4 qui représentent des années de salaire d'un ouvrier. Voilà ceux que certains trotskystes et altermondialistes nous présentent comme des révoltés ou des « résistants » !

En octobre 2004, Socialist Review, revue du SWP britannique, a reproduit huit pages d'un « blog » d'un journaliste (Nir Rosen) présent à Falluja (« Resistance : Meet the People of Fallujah », <http://www.socialistreview.org.uk/a...>) qui raconte en

détail comment les islamistes mettaient en coupe réglée la ville – même si cela ne semblait guère lui poser de problèmes. Cet article n'est accompagné d'aucun commentaire critique par rapport à la répression féroce menée par les islamistes ; par contre en première page figurait un slogan pour soutenir la « résistance » à Falouja. Que fallait-il en conclure ?

8) Tu dénonceras « l'universalisme occidental », au nom de la juste dénonciation du racisme colonial et post-colonial. Tu exalteras les « cultures » nationales non occidentales, en les présentant automatiquement comme progressistes.

Les Nouveaux Théophiles sont farouchement opposés à l'universalisme sous prétexte qu'il n'aurait, selon eux, qu'une seule interprétation et conséquence possible : celle donnée par les troupes impériales ou républicaines françaises hier, celle propagée par le « néo-colonialisme intérieur » (Ramadan) et extérieur aujourd'hui.

François Burgat a une expression limpide pour désigner l'universalisme abhorré par nos nouveaux théophiles : il appelle cela le « vieux monopole lexical de production de l'universel et de la modernité (4) » !

Curieusement et de façon totalement inconséquente, le même islamologue considère, tout comme la plupart des militants d'extrême gauche, des tiermondistes, des islamistes, etc., que la revendication de l'indépendance nationale, pur produit idéologique d'origine « occidentale », et notion incompatible avec la notion supranationale de l'Oumma musulmane, serait, elle, acceptable...

Seconde inconséquence : aussi bien l'islam que l'islamisme sont en réalité, elles aussi, des conceptions universalistes, ayant une base religieuse au lieu d'avoir une base laïque. Elles mettent l'accent sur les liens supranationaux qui unissent les membres de la « communauté des croyants » (l'Oumma). Et même si les théocraties musulmanes et les grands partis islamistes sont fondamentalement hostiles aux droits démocratiques (liberté d'expression y compris droit de critiquer la religion, liberté d'organisation syndicale et politique, égalité des droits entre les hommes et les femmes, séparation des Églises et de l'Etat, etc.), elles prétendent aujourd'hui, elles aussi, définir une conception alternative aux « droits de l'homme » dits occidentaux.

En dénonçant l'universalisme des droits de l'homme (l'universalisme de ce que l'on pourrait appeler les « humanismes » marxistes ou anarchistes qui découlent des acquis de la philosophie des Lumières et des combats

anticléricaux et antireligieux des XVIII^e et XIX^e siècles), les Nouveaux Théophiles reprennent, sans le savoir, les arguments des théocraties musulmanes et des « savants » de l'islam les plus réactionnaires (Tarik Ramadan en tête), quand ils ne font pas alliance avec les citoyennistes français musulmans les plus chauvins. Un numéro de Socialisme international (tendance de la LCR) reproduit une photo (sans commentaires) de femmes voilées portant le drapeau bleu-blanc-rouge et des pancartes « France bien-aimée où est ma liberté? ». Les trotkystes ignoreraient-ils que les « indigènes » ont été enrôlés, de gré ou de force, dans les aventures coloniales de la France de l'Algérie à l'Indochine, et que le drapeau-bleu-blanc-rouge ne peut être brandi que par des partisans de l'impérialisme hexagonal ?

9) Tu dénonceras (avec raison) l'impérialisme américain, mais tu nieras l'existence de sous-impérialismes régionaux (Iran, Irak, Turquie, etc.). Tu prôneras le soutien critique aux Etats faibles ou agressés en ignorant le sort des travailleurs de ces pays.

C'est ainsi que François Burgat écrit à propos de Qutb, dirigeant des Frères musulmans, longuement torturé puis exécuté par Nasser : « Qutb, qui est convaincu que la tentative d'assassinat de Nasser est le produit d'une manipulation où les services britanniques ont trempé, accuse ceux qu'il désigne, à l'instar de Ben Laden quarante ans plus tard, comme les 'croisés colonialistes' et leurs alliés 'sionistes' d'avoir sciemment concouru à semer la zizanie entre Jamal Abd al Nasser et les Frères musulmans d'Hassan-al-Banna (4) ».

Le distingué professeur reprend, sans la moindre critique, une thèse traditionnelle dans les milieux nationalistes du tiers monde mais aussi de l'extrême gauche occidentale : tout ce qui se passerait au Moyen-Orient de négatif ne viendrait que d'interventions extérieures : hier, les Britanniques, aujourd'hui les Américains et depuis un siècle les « sionistes ». Ils ne peuvent tout simplement pas admettre que Nasser se soit servi des staliniens et des Frères musulmans pour arriver au pouvoir pour ensuite, en bon autocrate, éliminer ses alliés et se tourner vers l'Union soviétique. Il leur faut absolument aller chercher une explication dans les manipulations de services étrangers, manipulations évidemment bien réelles mais qui ne peuvent expliquer toute l'histoire du Proche et du Moyen-Orient depuis deux cents ans que dans la tête d'un nationaliste borné... ou d'un tiers-mondiste de mauvaise foi.

C'est ainsi que le samedi suivant l'assassinat de Rafik Hariri, le « Kiosque arabe », émission de Radio France internationale,

donna la parole à trois journalistes du Moyen-Orient dont deux expliquèrent tranquillement qu'il fallait voir la main d'Israël dans l'assassinat du politicien affairiste libanais, pote à Chirac de surcroît – sans provoquer la moindre objection de leurs collègues et de l'animateur de l'émission (Richard Labévière) devant cette thèse fantasque.

10) Tu te tairas sur la nature réactionnaire du régime iranien.

Si les Nouveaux Théophiles n'hésitent pas à dénoncer (avec raison) l'Etat théocratique israélien, ils sont très discrets vis-à-vis d'autres Etats théocratiques comme l'Iran. S'ils dénoncent violemment (et avec raison) la répression menée par les Etats algérien, tunisien ou turc contre leurs peuples, ils sont embarrassés vis-à-vis de leurs opposants islamistes. Une chose est de dénoncer les emprisonnements et les tortures dont ces militants sont victimes, une autre est de croire que la moindre alliance serait possible avec eux.

Cherchant à faire flèche de tout bois les Nouveaux Théophiles reprennent les arguments des monarchies du Golfe et de la dictature des mollahs iraniens sur les possibilités extraordinaires des femmes dans ces pays. Différents documentaires sur la situation des femmes à Dubai, au Koweït, en Arabie saoudite, etc., sont passés à la télévision en 2007. Il était frappant de constater à quel point le discours officiel des pétromonarques « éclairés » et « féministes » collait aux arguments avancés par Alain Gresh dans son livre sur « L'Islam et la République », Tariq Ramadan dans tous ses bouquins et une partie des trotskystes de la LCR ou ceux du SWP britannique.

Dans le même ordre d'idées, en 2007, *Le Monde diplomatique* a consacré trois fois une double page à l'Iran, dans trois numéros différents, dont un article particulièrement mensonger prétendant que la caractérisation du régime iranien comme « fasciste » serait une invention de l'administration Bush et des néoconservateurs. Si l'auteur montrait, avec raison, en quoi l'appellation de « fascisme » n'était guère opérante pour décrire la dictature des mollahs sur le peuple iranien, il passait sciemment sous silence le fait qu'une grande partie de la gauche et de l'extrême gauche iraniennes ont très rapidement caractérisé le régime de Khomeiny comme « fasciste » dès les années 80 et ce bien avant George W. Bush. De plus l'auteur de l'article se gardait bien de nous proposer la moindre caractérisation alternative du régime, car son unique objectif était de dénoncer les menaces de guerre américaines contre l'Iran. Cette préoccupation est effectivement fort juste et louable, mais elle

n'exonère pas de réfléchir à la nature du régime. On voit là encore une parfaite illustration de la veulerie de la gauche théophile et ses conséquences politiques concrètes. Le mois suivant *Le Monde diplomatique*, digne porte-voix de l'ambassade iranienne en France, décrivait de façon totalement impressionniste la situation des étudiantes en Iran, « oubliant » de mentionner que les examens de religion étaient obligatoires à tous les niveaux du secondaire et du supérieur ; « oubliant » également que le régime avait imposé des quotas défavorables aux femmes dans les filières universitaires scientifiques et techniques puisque les femmes étaient devenues majoritaires dans les autres disciplines ; oubliant de mentionner le port obligatoire du tchador, les persécutions contre les jeunes filles ne portant pas des tenues islamiquement correctes, les contrôles vexatoires incessants dans les rues contre les jeunes couples, etc.

Y.C., décembre 2007

Un lecteur perspicace m'a envoyé un petit mot pour souligner le caractère erroné de la formule « Etat théocratique » que j'avais employée à propos d'Israël dans le texte reproduit ci-dessus. Etant totalement d'accord avec la critique qu'il m'adresse, je reproduis donc son courrier (Y.C.).

« Tu écris : "Si les Nouveaux Théophiles n'hésitent pas à dénoncer (avec raison) l'Etat théocratique israélien, ils sont très discrets vis-à-vis d'autres Etats théocratiques comme l'Iran."

« A mon avis, on ne peut pas qualifier l'Etat israélien de "théocratique", c'est une démocratie bourgeoise, où, certes les partis et groupes religieux juifs ont un certain poids, mais pas une "théocratie". Si le samedi est le jour de congés hebdomadaire (Shabbat), rien n'interdit (sauf dans les quartiers ultra-orthodoxes comme Méa Shéarim) qu'un café tenu par un Arabe ou un Juif laïque soit ouvert, des taxis circulent, etc... On pourrait ajouter que l'homosexualité, par exemple, est autorisée, que l'on peut même trouver de la viande de porc (le plus souvent dans des magasins chinois), que des livres ouvertement athées sont tout à fait légaux, etc.

« En fait, l'Etat d'Israël s'est constitué avec une sorte de consensus entre un mouvement sioniste le plus souvent laïque et les sectes religieuses orthodoxes présentes en Israël. Cela a créé un régime particulier, il n'y a pas de Constitution (concession aux religieux), les mariages et divorces ne sont prononcés que par des tribunaux religieux (mais les mariages laïques célébrés à l'étranger, à Chypre le plus souvent, sont reconnus par l'Etat)... Bref, s'il existe bien un poids des religieux, en particulier à Jérusalem, il me semble que le terme de "théocratie" ne s'applique pas pour Israël. Une théocratie signifierait que le pouvoir politique soit aux mains des rabbins, comme il est aux mains des mollahs en Iran.

« La Pologne, bien des Etats d'Amérique Latine ou l'Irlande subissent une très forte influence de l'Eglise catholique, bien des pays arabes, sans être islamistes, ont une législation largement inspirée de la charia (Jordanie, Emirats arabes unis, Algérie), mais ne peuvent être qualifiés de "théocraties". Il me semble que c'est exactement la même chose avec Israël, et encore, hors de Jérusalem, il existe bien des endroits où la vie quotidienne est loin d'être marquée par la religion, à mon avis moins que dans des villages de Pologne (je parle de villes ouvrières comme Haïfa par exemple, pas des quartiers ultra-religieux de Jérusalem). »

Olivier

Notes

1. Certains militants d'extrême gauche invertébrés voient dans l'islam la « religion des pauvres » et dans le judaïsme, en quelque sorte par opposition, la « religion des riches », alliés de surcroît à l'impérialisme américain dont les dirigeants actuels sont des fondamentalistes protestants. Ce qui a des conséquences immédiates dans leur relation acritique avec tous les nationalismes du Moyen-Orient et du Proche-Orient, sauf bien sûr le nationalisme juif, le sionisme. La boucle est ainsi bouclée.

2. *Le Monde* du 3 décembre 2007 a reproduit une peinture murale sur laquelle on voit le Christ, lors de la Cène, entouré par ses 12 apôtres, remplacés par Chavez, Castro, Morales, etc. Une partisane du non a déclaré le jour du référendum : « C'est Dieu qui nous a envoyés Chavez », etc. Cette confusion des genres ne vient pas seulement de la religiosité (toute relative d'ailleurs quand on connaît la façon dont les gens « vivent leur foi ») du peuple vénézuélien, elle vient surtout de l'instrumentalisation de la religion par le pouvoir politique actuel, comme par les précédents d'ailleurs. Ceux qui comprennent l'espagnol pourront lire les textes ou entendre les propos tenus par le Divin Colonel lors de ses one-man-show fleuves sur le site <http://www.alopresidente.gob.ve/>

3. Il est amusant de constater que nos Nouveaux Théophiles ne s'intéressent pas du tout au réveil évangéliste qui, notamment à travers la pratique des chorales de gospels, s'implante notamment chez les travailleurs antillais des quartiers populaires en France. Mais cela pose un problème à nos subtils analystes de la religion qui voient dans n'importe quelle pratique superstitieuse et rétrograde des peuples « de couleur » « le cri de la créature opprimée » : ce mouvement d'évangélisation des couches populaires est téléguidé par des pasteurs américains qui ont des positions politiques plutôt conservatrices. Mais chut...ne réfléchissons surtout pas à ce qui pourrait déranger notre confort intellectuel.

4. François Burgat, « La génération al-Quaeda. Les courants islamistes entre 'dénominateur commun identitaire' et internationalisation de la résistance 'islamique' » in *Mouvements* n° 36, Les musulmans dans la modernité, novembre-décembre 2004.

Les superstitions, les lois et les coutumes religieuses sont la honte du XXI^e siècle

A la mémoire de Du'a Khalil Aswad et de la condamnation de la flagellation en public d'une gamine de 17 ans au Pakistan.

Par **Houzan Mahmoud**

07/04/2009

Du'a Khalil Aswad, une gentille gamine de 17 ans du Kurdistan irakien a été lapidée à mort en public dans la ville de Bashiqa devant 1000 hommes. Aucun d'eux n'a fait un geste pour arrêter la lapidation, au contraire, ils se sont réjouis du meurtre et ont pris des séquences du carnage sur leur téléphones mobiles.

Du'a n'était pas d'origine musulmane, elle était une Yazidi, mais elle est tombée amoureuse d'un jeune homme musulman. Le prix de cet amour a été d'être lapidée publiquement en pleine lumière du jour. Elle a été dépouillée de sa dignité et de sa fierté, on lui a pris la vie simplement pour être tombée amoureuse de quelqu'un d'extérieur à sa tribu Yazidi. Ses tueurs n'ont jamais été jugés et un an après le meurtre, on a donné 40 millions de dinars irakiens à sa famille pour qu'elle garde le silence. Le coût de l'amour a été une vie humaine. Le coût du silence, 40 millions de dinars.

Les meurtres de femmes continuent et beaucoup plus de femmes ont été victimes des soi-disant crimes d'honneur, de mutilations génitales féminines, de mariages forcés et arrangés. Toutes ces choses sont en augmentation. Dans ces sociétés, la religion a une priorité sur la vie et la liberté des femmes.

Le tribalisme, les traditions, les lois islamiques de la Charia et les coutumes religieuses conditionnent encore et toujours les vies de millions de femmes et d'hommes dans les pays dominés

par l'Islam. Là où règne l'Islam, il n'y a pas de place pour la jouissance humaine de la vie. Des personnages religieux contrôlent le corps, le sexe et la sexualité des femmes. Ils interdisent la musique, la danse, l'art, les sorties en public, et n'importe quoi d'autre qui rend heureux des êtres humains ordinaires.

Dans les pays où la loi est basée sur la Charia islamique, il n'y a pas de place pour être libre et la vie humaine compte très peu. Il n'est pas possible de vivre sans la peur constante d'être tué pour avoir fait ou avoir ressenti, les choses les plus simples.

Chaque femme, même celles qui ont acquis un degré de liberté pour entrer dans l'éducation ou qui ont aménagé une sorte d'indépendance économique, vivent dans la peur de « faire quelque chose de mal ». Elles doivent vivre leur vie en fonction du code de conduite de leur famille et de leur pays. Pourquoi des femmes devraient-elles vivre ainsi au 21^e siècle ? Il y a à peine quelques jours nos écrans de télévision et d'ordinateur ont été inondés d'images de carnage, quand une gamine pakistanaise de 17 ans a été flagellée en public par des militants talibans dans la vallée de Swat.

Les séquences montraient une jeune fille vêtue de la burka clouée au sol par deux hommes tandis qu'un troisième lui fouettait le postérieur 34 fois. On voit la fille crier et implorer le pardon tandis qu'une foule silencieuse majoritairement masculine regarde en silence. Elle a été accusée d'avoir une relation sexuelle « illégale ». Son frère se trouve parmi ceux qui la maintiennent. Quand on voit ces crimes prendre place jour après jour par des milices, des tribus et des gouvernements religieux qui se basent eux-mêmes sur les enseignements du Coran, on en vient à ne pas attendre mieux. Dans la plupart des sociétés dominées par l'Islam, les femmes n'ont pratiquement pas de droits. Elles n'ont pas le droit de vivre. Elles ne possèdent pas leur propre corps.

* Si elles tombent amoureuses de la personne « qui ne convient pas », avec quelqu'un que leur famille n'approuve pas, elles sont mortes.

* Si elles sont violées, elles seront plutôt punies que les violeurs ;

* Si elles ne suivent pas le code de conduite religieux, tribal et traditionnel, elles seront tuées ;

* Si elles perdent leur virginité ; quelle qu'en soit la raison - elles seront tuées ;

* Les femmes ne peuvent pas porter ce qu'elles veulent ni se maquiller ;

* Les femmes ne peuvent pas se mêler aux hommes parce qu'elles les « excitent » ;

* Les femmes sont objectivées sexuellement et sont considérées à cause de cela comme « sales » ;

* Les femmes doivent être couvertes tout le temps ;

* Un corps de femme ne peut être vu que par son mari parce qu'elle est sa propriété ;

* Une épouse doit se réserver exclusivement à son mari ;

* Les femmes doivent faire en sorte d'être disponibles pour leur mari, chaque fois qu'il a besoin d'elle ; elles doivent se soumettre aux relations sexuelles en fonction du désir du mari. C'est un peu plus que le viol. Des millions de femmes ont grandi en entendant ces mots et les enseignements tirés de l'Islam et de sa loi, la Charia.

L'oppression des femmes et aussi des hommes découle de ces idées. Des petites filles d'à peine 4 ans sont forcées de couvrir leurs cheveux et subissent un lavage de cerveau par des enseignements religieux. D'après l'Islam, quand une fille a 9 ans elle est prête pour le mariage. Là où cet enseignement est appliqué à la lettre, il n'y a rien d'autre qu'une maltraitance d'enfants et un viol « islamique légal » d'enfants.

La manière dont et Du'a et cette fille pakistanaise de 17 ans ont été punies en public est une méthode pour conditionner une société à de telles brutalités et à les socialiser en acceptant de telles scènes de carnage quotidiennement.

Dans ce cas, il rend une société entière complaisante et intimidée de force à accepter cela comme mode de vie. C'est typique des Islamistes et de l'Islam en général. A cause de la violence et de la terreur qu'ils exercent contre les civils, ils créent l'ignorance et une vision de période sombre de la société.

Malgré la terreur, ils n'arriveront jamais à empêcher des gens à s'exprimer eux-mêmes et à agir comme ils l'entendent. Les femmes sont particulièrement rebelles. Elles sont traitées durement car aucune religion, aucun Etat, aucune loi, le Coran ou tout autre livre sacré ne peut limiter ou empêcher des êtres humains d'exercer leur pulsion naturelle à avoir des relations sexuelles et du plaisir physique.

L'Islam est particulièrement patriarcal et a toujours essayé de garder les femmes assujetties et à s'en servir comme asservies aux hommes. Avoir quatre femmes pour le même homme est un autre aspect sombre de l'Islam.

Lapider, flageller, décapiter, violer, la polygamie, le port d'un voile – ont tous été utilisés contre des femmes, pourtant des femmes continuent à lutter de toutes les manières possibles pour échapper à l'enfer que les Islamistes veulent créer dans des

endroits comme l'Irak, l'Iran, l'Afghanistan, le Pakistan, l'Arabie saoudite. Ils veulent même apporter la Charia au cœur de l'Europe. Ces formes de violence religieuse contre les femmes sont une honte déplorable pour l'humanité du 21^e siècle et doivent prendre fin. Chaque gouvernement est responsable pour ce qui arrive aux femmes.

Houzan Mahmoud, représentante à l'étranger de l'Organisation de la liberté des femmes en Irak
www.equalityiniraq.com
et http : //houzanmahmoud.blogspot.com/

Sarko, le pape et Carla

**Extrait de la *Lettre de Liaison* n°8 du groupe Le Militant,
du 30 décembre 2007**

Désolés, chers lecteurs. Ce titre pourrait vous promettre du croustillant, au moins qu'on se foute un peu de leur gueule à ces profiteurs peu reluisants. Mais il ne s'agit ici que de colère.

Car ce que Sarkozy est allé raconter sous le nez du pape est d'un niveau de gravité au moins égal à celui de ses déclarations de campagne électorale sur le caractère «génétique» de la pédophilie et du suicide des ados. Quelques extraits commentés seront utiles.

Notons d'abord, mais on le savait déjà, que Nicolas Sarkozy est un ignorant: «C'est par le baptême de Clovis que la France est devenue Fille aînée de l'Eglise. Les faits sont là [sic !!!]. En faisant de Clovis le premier souverain chrétien, cet événement a eu des conséquences importantes sur le destin de la France et sur la christianisation de l'Europe.

A de multiples reprises, ensuite tout au long de son histoire, les souverains français ont eu l'occasion de manifester la profondeur de l'attachement qui les liait à l'Eglise et aux successeurs de Pierre. Ce fut le cas de la conquête par Pépin le Bref des premiers Etats pontificaux ou de la création auprès du Pape de notre plus ancienne représentation diplomatique.»

Tout professeur ou étudiant d'histoire médiévale sursautera devant ce condensé de sottises. La France n'est pas née avec Clovis, chef flamand qui, pour prendre l'Aquitaine aux Wisigoths, s'est allié aux évêques catholiques et à la vieille noblesse foncière gallo-romaine également devenue catholique.

Le mythe de la France «fille aînée de l'Eglise», auquel Clovis n'avait pas pensé, s'est formé bien plus tard sous les monarques capétiens, surtout sous Louis XIV qui voulait faire du catholicisme la religion obligatoire et expulsa pour cela, tortura, envoya aux galères les protestants. Pépin le Bref, à propos duquel il circule que Sarkozy le Court aurait commis le lapsus *Pétain le Bref*, n'était pas plus un roi «français» que Clovis, la France n'existant toujours pas au VIII^e siècle.

Il mena à bien une opération de brigandage par laquelle il attribua au pape la bande de territoires qui devait être ensuite le malheur de l'Italie jusqu'en 1870, sous le nom d'«Etats pontificaux» composés des derniers morceaux de l'empire byzantin que n'avaient pas pris les Lombards, et dont le pape

avait pris le contrôle: comme l'empereur d'Orient ne pouvait plus le protéger, il a fait appel aux Francs en inventant l'idée de reconstruire un empire d'Occident, une invention chrétienne aux conséquences elles aussi très graves dans l'histoire de l'Europe. Quant à cette histoire de représentation diplomatique, c'est tout simplement n'importe quoi. Il n'y connaît rien, il raconte n'importe quoi (ce qui n'est pas le cas, notons-le, du vieux renard Ratzinger, qui s'y connaît, lui, en histoire canonique).

Un peu plus loin, Sarkozy cite soudain le philosophe grec Héraclite: *Si l'on n'espère pas l'inespérable, on ne le reconnaîtra pas.* (Il s'agit en fait d'une mauvaise traduction d'un fragment d'Héraclite rapporté par Clément d'Alexandrie). Outre que ceci, en dehors de tout contexte, ne veut strictement rien dire – et les mouvements de menton ne changent rien à la nullité de la pensée –, les bonnes âmes pourront se dire: «Mais où va-t-il chercher tout ça ?» Tout ça, c'est du toc. Héraclite, pour ce que l'on en connaît, est un penseur dialectique, qui met en valeur les oppositions, le choc des contraires et le combat. Rien à voir avec cette eau de sacristie insipide et inculte.

Ceci établi, passons au plat de résistance: «Les racines de la France sont essentiellement chrétiennes. (...) Tout autant que le baptême de Clovis, la laïcité est également un fait incontournable dans notre pays. Je sais les souffrances que sa mise en œuvre a provoquées en France chez les catholiques, chez les prêtres, dans les congrégations, avant [la mise en œuvre de la loi avant son adoption ? Sarkozy croit que cela se passait comme avec lui! Passons...] comme après 1905. Je sais que l'interprétation de la loi de 1905 comme un texte de liberté, de tolérance, de neutralité, est en partie une reconstruction rétrospective du passé. C'est surtout par leur sacrifice dans les tranchées de la Grande guerre, par le partage des souffrances de leurs concitoyens, que les prêtres et les religieux de France ont désarmé l'anticléricalisme; et c'est leur intelligence commune qui a permis à la France et au Saint-Siège de dépasser leurs querelles et de rétablir leurs relations.»

En clair, cela veut dire que la loi de 1905, séparant les Eglises et l'État, garantissant le caractère privé de la religion – une notion totalement absente du discours de Sarkozy, et pour cause – n'était pas une loi de liberté, ne garantissait pas la paix civile, agressait injustement les malheureux catholiques; et que les choses ont finalement bien tourné parce qu'il y a eu l'union sacrée dans le carnage patriotique de 1914-1918, vrai acte fondateur, à l'encontre de la loi de 1905, de la «laïcité positive» à la sauce Sarko, et que les prêtres ont fait preuve d'intelligence

contre le satanique et liberticide anticléricalisme. La laïcité, explique donc Sarkozy, est «*devenue une condition de la paix civile*», ce qu'elle n'était donc pas au départ. Pas faux: elle a été dévoyée dans l'union sacrée pour la défense de l'ordre établi. Car en effet la laïcité de 1905 (la seule laïcité véritable, qui ne privilégie pas les religions) est pour Sarkozy fondamentalement mauvaise, car elle veut nier le «baptême de Clovis»: «*Elle n'a pas le pouvoir de couper la France de ses racines chrétiennes. Elle a voulu le faire. Elle n'aurait pas dû.*» C'est le même reproche que Franco faisait à la République espagnole. Soulignons ce passage: «*Arracher la racine, c'est perdre la signification, c'est affaiblir le ciment de l'identité nationale, et dessécher davantage encore les rapports sociaux qui ont tant besoin de symboles de mémoire.*»

Par la métaphore de la «racine», l'imagerie saint-sulpicienne qui se veut «spirituelle» tend la main à une autre imagerie, celle de la «terre et les morts» de Maurice Barrès, penseur nationaliste des années 1900, en allemand le *Blut und Boden* (le sang et le sol) de sinistre mémoire. Sans qu'il y ait équivalence entre les deux systèmes de représentations, il y a des passerelles.

On remarquera que le thème de l'«identité nationale», appellation d'un ministère et d'un ministre désormais célèbres, se situe bien à la charnière de ces deux sphères idéologiques – celle de l'intégrisme chrétien et celle du racisme ethnique. Nicolas Sarkozy était d'ailleurs accompagné – devant Ratzinger – du polygraphe français Max Gallo, que l'on peut de plus en plus considérer comme un sous-produit de Maurice Barrès.

Les militants laïques doivent méditer particulièrement cette interprétation sarkozyste des événements récents: «le peuple français a été aussi ardent pour défendre la liberté scolaire que pour souhaiter l'interdiction des signes ostentatoires à l'école». Sont ici mis sur le même plan la défense de la prétendue «liberté de l'enseignement», c'est-à-dire le détournement de nos impôts pour payer des écoles contrôlées par l'Église catholique essentiellement, et la loi sur les signes religieux à l'école, interdisant de fait avant tout le voile musulman, et accessoirement les kippas et les trop grandes croix.

Sarkozy a ici raison, non en ce qui concerne l'«ardeur» du peuple, mais le contenu de la loi chiraquienne: la loi de 1905 par elle-même suffisait à proscrire les signes ostentatoires et permettait un combat éclairé et non discriminatoire contre le voile, alors que la loi de 2003 et le rapport Stasi sur lequel elle se fonde ont pour base la volonté de faire cohabiter les différentes «communautés» dans une Ecole conçue comme celle de "toutes

les religions”(voir la Lettre de Liaisons de janvier 2004, consultable sur le site des archives de Liaisons).

Mais le pire est un peu plus bas. Après avoir affirmé qu’il ne voulait pas abroger la loi de 1905, Sarkozy se livre à une attaque en règle contre son application:

«Qu’il me soit également permis de rappeler les critiques virulentes dont j’ai été l’objet au moment de la création du Conseil français du culte musulman. Aujourd’hui encore, la République maintient les congrégations sous une forme de tutelle, refuse de reconnaître un caractère cultuel à l’action caritative ou aux moyens de communication des Eglises, répugne à reconnaître la valeur des diplômes délivrés dans les établissements d’enseignement supérieur catholique alors que la Convention de Bologne le prévoit, [et] n’accorde aucune valeur aux diplômes de théologie.»

Il faut donc libérer les congrégations de tout contrôle, en leur permettant notamment, ajouterons-nous, de pomper encore plus de subventions publiques; reconnaître le caractère cultuel des actions caritatives, ce qui mène très loin contre la santé publique et dans les quartiers, et faire des diplômes catholiques des diplômes d’Etat, permettant l’embauche de fonctionnaires agréés en tant que tels par les autorités cléricales. Voilà la «laïcité positive» ! A part ça, on dit qu’on ne remet pas en cause la loi de 1905...

Le tout est complété par une attaque contre toutes les morales et éthiques non religieuses, républicaines, sociales, etc., – en fait contre tous les courants républicains et libéraux puis révolutionnaires et socialistes qui, depuis 1789, se sont affirmés contre la prééminence de la religion. Pompant cette fois ci sur la prose d’un Régis Debray, Sarkozy explique que la morale de l’incroyant est plus faible que celle du croyant. Oh certes, il le dit d’abord avec les subtilités jésuitiques et universitaires de ceux qui ont écrit son discours: *«Même celui qui affirme ne pas croire ne peut soutenir en même temps qu’il ne s’interroge pas sur l’essentiel. Le fait spirituel, c’est la tendance naturelle de tous les hommes à rechercher une transcendance. Le fait religieux, c’est la réponse des religions à cette aspiration fondamentale.»* Grossièreté et jésuitisme se conjuguent ici: évidemment l’incroyant s’interroge lui aussi (peut-être même, bien souvent, un peu plus !) sur «l’essentiel», et il peut revendiquer une «spiritualité» qui ne saurait toutefois équivaloir à cette «recherche de la transcendance» qui, dans la bouche de la médiocrité qui nous gouverne, ne veut rien dire du tout si ce n’est *«Agenouille-toi devant ce qui te dépasse et reconnais que cela t’échappera toujours.»* Si la «transcendance» c’est ça, non merci. Or, ajoute padre Sarko: *«... la morale laïque risque toujours de s’épuiser ou de se changer*

en fanatisme quand elle n'est pas adossée à une espérance qui comble l'aspiration à l'infini». C'est la thèse de Ratzinger dans sa dernière encyclique contre le matérialisme athée: en clair, pas de morale sans religion. Finalement, puisqu'il ne peut pas s'empêcher d'être grossier, il fallait aussi que Sarkozy le dise grossièrement:

«Dans la transmission des valeurs et dans l'apprentissage de la différence entre le bien et le mal, l'instituteur ne pourra jamais remplacer le pasteur ou le curé, même s'il est important qu'il s'en approche, parce qu'il lui manquera toujours la radicalité du sacrifice de sa vie et le charisme d'un engagement porté par l'espérance.»

L'instituteur ne vaut pas le curé, mais il doit s'en approcher le plus possible. *Ite missa est*. Nul doute que Sarkozy est ici à l'unisson de Ratzinger qui canonisait récemment les prêtres franquistes ayant mis en œuvre le meurtre des institutrices et instituteurs laïques espagnols et catalans.

Reste la cerise finale: ne reculant devant rien, Sarkozy a expliqué aux ecclésiastiques présents que lui, président, comprenait les prêtres parce que leur vocation et les sacrifices qu'elle est censée impliquer sont au fond très proches. Il est permis de rire, naturellement, surtout quand on pense à l'ombre longiligne de Carla Bruni à laquelle tous ont dû penser en matière de «sacrifices». Mais ces propos sont parfaitement en cohérence avec le contenu politique de tout le discours: l'institution présidentielle, comme son ancêtre direct, l'institution monarchique, est un sacerdoce, une cléricature. A quand le sacre ? A quand la présidence de droit divin ? En attendant, Sarkozy fixe une perspective de combat. Il a expliqué que sa République à lui a besoin de croyants, pas d'incroyants: *«Bien sûr, ceux qui ne croient pas doivent être protégés de toute forme d'intolérance et de prosélytisme. Mais un homme qui croit, c'est un homme qui espère. Et l'intérêt de la République, c'est qu'il y ait beaucoup d'hommes et de femmes qui espèrent*». Vieille rengaine de l'Inquisition: qui ne croit pas n'espère pas, qui ne croit pas n'est pas un bon citoyen, espérez c'est-à-dire croyez ! D'ailleurs, *«La France a besoin de catholiques convaincus qui ne craignent pas d'affirmer ce qu'ils sont et ce en quoi ils croient. La campagne électorale de 2007 a montré que les Français avaient envie de politique, pour peu qu'on leur propose des idées, des projets, des ambitions. Ma conviction est qu'ils sont aussi en attente de spiritualité, de valeurs, d'espérance.»*

Nous voilà prévenus: la destruction du droit du travail ira de pair avec l'offensive contre-révolutionnaire catholique. Ce discours abominable a été tenu avec les trois invités du président venus voir le pape avec lui: un amuseur de beaufs, Bigard, représentant de l'idée qu'il se fait du «peuple» («Pipi ? hi hi hi !

Caca ? ha ha ha !» – Amen), Denis Gilbert, «curé des loubards», et Max Gallo, déjà cité. Le scatologue pour beaux, le curé pour pauvres et l'allumé du bocal composaient ainsi une trinité résumant la «France de Sarko». Comme l'écrit *La Croix*: «*Jamais un chef de l'Etat français n'avait si vigoureusement défendu l'héritage catholique de son pays.*» *La Croix* est oublieuse de ses propres amours. Car le seul équivalent de tels discours, suivi d'actes, c'est le maréchal PETAIN.

Oui, mais, et Carla, dans tout ça ? On y vient. Qu'on le veuille ou non, l'affichage – à Disneyland – du président avec ladite Carla (Cécilia, Rachida, Carla, Fadela, Rama, Yasmina... on va finir par le croire fétichiste des femmes en A) relève de la *même* politique. Quand la régression est en marche, elle doit concerner *tous* les domaines. Si le président, c'est le roi, alors les petites maîtresses du roi font partie du cirque présidentiel et ont une fonction politique. Au moins dans le registre du symbolique, il était triplement nécessaire que l'inconscient institutionnel de la V^e République monarchique soit rassuré envers la virilité présidentielle, puisqu'il y avait eu:

- 1°) la peur sociale devant les cheminots et les jeunes,
- 2°) le sacrifice quasi sacerdotal du président devant Son Altesse Khadafi comme rançon d'une politique afro-méditerranéenne de gangster,
- 3°) le divorce de la légitime.

Il était donc nécessaire, dans cette logique-là, de faire savoir au bon peuple – celui que Bigard fait rire, d'une part, mais aussi celui des hauts fonctionnaires d'autorité dont la propre autorité est censée être une émanation de celle du chef suprême, comme l'aura des prêtres leur vient de leurs évêques qui la tiennent du pape – que la virilité du chef était encore en état de marche, compte tenu des batailles sociales qu'il va lui falloir encore soutenir en 2008, car le plus dur reste à faire, ainsi qu'il le dit lui-même souventes fois...

Le Militant

Sarkozy, Dieu et nous

Dans *Dieu et l'Etat*, le vieux Bakounine écrivait ceci: «L'idée de Dieu implique l'abdication de la raison et de la justice humaines; elle est la négation la plus décisive de la liberté humaine et aboutit nécessairement à l'esclavage des hommes, tant en théorie qu'en pratique (...). Si Dieu est, l'homme est esclave; or l'homme peut, doit être libre; donc Dieu n'existe pas.»

Ce n'est bien sûr pas l'avis de notre bouleversifiant président de la République, de passage à la basilique Saint-Jean-de-Latran à Rome, histoire de faire la bise à Benoît XVI et de faire rire le très Saint-Père en sortant de sa poche le plus beau rejeton de la Fille aînée de l'Eglise: Jean-Marie Bigard, symbole du génie français à l'heure du PAF. Du gras, du lourd, du graveleux, du bien beuf, du coussin péteur... il n'y a pas que le pouvoir d'achat qui est en berne ici-bas, il y a aussi l'humour.

N'avez-vous pas remarqué à quel point les humoristes, globalement, n'ont plus rien à dire sur ce monde tel qu'il est, que la critique sociale a disparu de leurs spectacles ? Qu'il n'y a plus guère que les politiques pour nous faire rire ? Encore que...

C'est le problème avec Nicolas Sarkozy. On devrait pouvoir rire à gorge déployée de sa vision du monde, de ses analyses navrantes de l'Afrique et des Africains et de cette énigmatique «identité nationale» dont il «n'existe aucune définition objective (1)». Le problème est qu'elles sont inquiétantes puisqu'elles sont portées par un homme qui est censé faire notre bonheur pour...allez, j'ose !, la décennie qui vient.

J'ai lu, comme vous peut-être, quelques extraits de son discours du 20 décembre dernier publiés par le journal *Le Monde*.

Je passe rapidement sur le fait qu'il ait offert au pape quelques œuvres de Georges Bernanos. Le choix est judicieux. Je ne parle pas ici de la qualité littéraire des écrits de Bernanos, mais de la trajectoire politique de celui-ci: Bernanos était un catholique fervent, un nationaliste forcené qui fut très longtemps lié à la très antisémite et monarchiste Action

française; autant dire que Bernanos était un mystique doublé d'un fieffé réactionnaire.

Au moment de la guerre d'Espagne, il soutient les franquistes, comme l'un de ses fils, engagé dans les Phalanges, mais s'en éloigne assez vite, écoeuré par les massacres perpétrés au nom de Dieu par les militaires rebelles, avec le soutien de l'Eglise espagnole. Pendant la Seconde Guerre mondiale, exilé au Brésil, il se rallie à la France libre et non à la révolution nationale du maréchal Pétain, de même que ses deux fils engagés dans les Forces françaises libres. Comme quoi, on peut aller tuer du «rouge» en 1937 en Espagne et se battre contre l'Allemagne nazie quatre ans plus tard... Le fil rouge, c'est la Nation, voire l'homme providentiel.

Mais laissons de côté Bernanos pour nous intéresser de plus près au discours sarkozien qui doit devoir à la plume de l'incontournable Henri Guaino et à celle de l'ineffable Max Gallo.

J'ai choisi de commenter quatre passages de ce discours.

Premier passage: «La laïcité ne saurait être la négation du passé. Elle n'a pas le pouvoir de couper la France de ses racines chrétiennes. Elle a tenté de le faire. Elle n'aurait pas dû.» Quand a-t-elle tenté de le faire? A la fin du 19^e siècle et au début du 20^e siècle, lorsque les débats furent les plus virulents? Parle-t-il de ce moment, fugace, où en 1793-1794, le culte catholique fut aboli en France sous l'influence des Hébertistes? Sarkozy veut-il parler de la loi de décembre 1905 sur ce que l'on appelle la «séparation de l'Eglise et de l'Etat»? Il serait intéressant de le savoir. C'est d'ailleurs assez piquant de voir Nicolas Sarkozy relire l'histoire de France en regrettant qu'elle ait été parsemée de conflits. La France du début du XX^e siècle, c'est une France où le clergé règne en maître dans les campagnes, où le syndicalisme révolutionnaire vit ses plus belles heures, où, dans l'hémicycle, bourgeois «progressistes» et bourgeois «réactionnaires» s'affrontent; c'est une France où l'Etat bourgeois cherche à s'émanciper de la tutelle religieuse; c'est une France où l'Eglise entend contrôler les âmes pour conjurer l'égalitarisme républicain; c'est aussi une France marquée, divisée par l'Affaire Dreyfus; c'est une France en guerre. Et pourtant... Pourtant, la crise lors des Inventaires des biens de l'Eglise en 1906 ne mettra pas le pays à feu et à sang.

Ce ne sont que les catholiques les plus traditionalistes qui s'opposeront aux forces de l'ordre. Et d'un autre côté, le Vatican, après avoir jeté de l'huile sur le feu, cherchera la conciliation avec le gouvernement; gouvernement qui lui aussi a besoin de paix civile à l'approche des élections. L'Eglise est peut-être

descendue de son trône (elle y remontera sous Pétain), elle n'en a pas moins gardé un rôle important dans la société française de l'époque; et je ne sais s'il y a aujourd'hui un comité d'éthique quelconque qui ne comprenne pas dans ses rangs un représentant de l'Eglise catholique...

Je m'en voudrais de ne pas commenter un second passage, intrigant, de la pensée sarkozienne. Ce passage, le voici: «Une morale dépourvue de liens avec la transcendance est davantage exposée aux contingences historiques et finalement à la facilité.» Bigre ! Doit-on y voir là une façon d'honorer le fondamentalisme religieux ?

Je ne suis ni théologien, ni philosophe et encore moins spécialiste de l'histoire des mouvements religieux, mais je crois pouvoir affirmer sans craindre d'être déjugé que l'évolution de la pensée religieuse doit tout au contraire aux contingences historiques, à l'évolution de la pensée philosophique, celle de la science, à l'évolution des rapports de production et de classe, de la nature des régimes politiques et sociaux.

Le travail d'analyse, d'interprétation des textes religieux, ceux de la Bible, du Coran (2) ou de la Torah, ne naissent pas de rien, hors du temps. Ils sont les produits d'une époque, d'un moment de l'histoire. L'encyclique papale *Rerum novarum* de 1891 n'est-elle pas une réponse à la montée du socialisme, conséquence de l'industrialisation et de l'urbanisation des sociétés occidentales ? *Pacem in terris* en 1963 aurait-elle vu le jour hors du contexte de la guerre froide ? Et la pensée de Hassan Al Banna, fondateur des Frères musulmans en Egypte, n'a-t-elle aucun lien avec l'affirmation du nationalisme arabe ?

Les individus (leurs pensées, leurs convictions) pourvus «de liens avec la transcendance» ne «flottent» pas dans les airs. Ils font partie de communautés humaines, nationales, occupent une certaine position dans les rapports de production, ont des intérêts individuels ou collectifs à défendre. Même les plus fanatiques des croyants sont obligés de composer avec l'environnement qui est le leur: les islamistes radicaux qui ne jurent que par l'Oummah (la communauté de tous les musulmans) s'inscrivent le plus souvent dans une dynamique d'affirmation politique nationale.

Il en va donc des croyants comme des mécréants. Les «contingences historiques» s'emploient à mettre à l'épreuve la morale des uns, l'éthique des autres. Au niveau individuel, tout est affaire de courage, de force, de conviction, voire d'héroïsme. L'histoire de l'Humanité est peuplée de ces hommes et femmes, anticléricaux, athées, croyants ou fous de Dieu restés fidèles à leurs convictions, à leurs valeurs et leurs principes quels qu'ils

furent, vaille que vaille, jusqu'à la mort. Mais la fidélité est-elle en elle-même une vertu ? A mon sens, non; ou en tout cas bien moins que le questionnement permanent.

Troisième passage: «Le temps est venu que les religions et toutes les forces vives de la nation regardent ensemble les enjeux de l'avenir et plus seulement les blessures du passé». Ce genre de propos me laisse circonspect. J'ai le sentiment d'avoir raté un événement récent d'importance, une guerre de religion ou bien une guerre scolaire. A moins que ma mémoire ne défaille, il ne me semble pas que la France de 2007 ait vécu récemment un conflit de cet ordre. Le dernier en date fut la grande manifestation des défenseurs de l'École dite libre au milieu des années 1980. Il y a vingt ans déjà ! Je trouve même qu'on nage régulièrement en plein œcuménisme et que souvent un rabbin, un pasteur, un curé et un imam partagent la même table. A moins que le président Sarkozy n'ait en tête l'Islam, la question du passé colonial, les émeutes de 2005, et lesdits «problèmes d'intégration» auxquels sont confrontés les jeunes dits «issus de l'immigration». A moins qu'il n'agite devant nos yeux la promesse d'un «Grenelle de la laïcité positive» chargé de redonner du sens et de la spiritualité à un quotidien qui en manque tant ?

C'est ce que je crois comprendre avec ce dernier extrait: «Ceux qui ne croient pas doivent être protégés de toute forme d'intolérance et de prosélytisme. Mais un homme qui croit est un homme qui espère. Et l'intérêt de la République, c'est qu'il y ait beaucoup d'hommes et de femmes qui espèrent.» Loin de moi l'idée de conjurer toute idée de «croyance».

On passe notre temps à croire: croire en Dieu pour certains, dans son abolition pour d'autres; croire aux lendemains qui chantent, croire en la capacité des hommes et femmes à se débarrasser des entraves multiples qui les enserrant; croire en la toute-puissance de la Raison, croire au Progrès, à la Technique; quant à la République et à l'Etat, ils doivent beaucoup dans ce qu'ils donnent à voir, dans leurs rituels, à l'héritage religieux... Nous sommes des êtres de chair et de sang qui pensent, réfléchissent, imaginent et parfois sont portés à l'Utopie. «La désaffection progressive des paroisses rurales, le désert spirituel des banlieues, la disparition des patronages, la pénurie de prêtres n'ont pas rendu les Français plus heureux», nous dit Nicolas Sarkozy. Alors il nous faudrait croire pour combler le vide spirituel créé par la société moderne matérialiste ?

Nicolas Sarkozy est un être étonnant: toute sa façon de vivre se veut résolument libérale et moderne (divorce, vacances sur un yacht, dé-tabouiser la richesse...) et il ose verser des larmes de crocodile sur la France d'antan, encore marquée par la ruralité et

tout ce que cela charrie comme styles supposés de vie quotidienne et façons d'être au monde. Il se hasarde même à parler de «désert spirituel des banlieues» alors que tout me semble indiquer le contraire, notamment la permanence d'un islam non fondamentaliste ou le développement de toutes les religions ou sectes issues du protestantisme qui prolifèrent au sein de communautés d'Afrique noire.

Comme Nicolas Sarkozy ne me semble pas le plus disposé à critiquer le monde tel qu'il est, c'est-à-dire un monde dominé par la frénésie de la consommation, l'hédonisme de pacotille, et l'individualisme le plus creux, j'en viens à me dire que ses propos sont les témoins de son «obsession américaine»: formidable Amérique marquée par le puritanisme le plus austère (Amish, Quakers) et la sainte alliance du profit et de la spiritualité; stupéfiante Amérique où Dieu est partout, comme sur les dollars qui s'empilent dans les poches des prédicateurs-bonimenteurs; incroyable Amérique qui intégrerait ses migrants mille fois mieux que nous; étonnante Amérique où même les pauvres pensent appartenir à la classe moyenne !

La France propose la République comme projet commun; l'Amérique offre des *success stories*, donc un rêve. Autant dire une espérance ou un mirage. Rêve fascinant de réussite sociale placé sous les auspices divins (3), sentiment que tout est possible à condition d'avoir la foi. Mais, comme le dit Arthur Koestler, «la foi est vraiment une chose étonnante: elle rend les hommes capables non seulement de remuer les montagnes mais de prendre un hareng pour un cheval de course (4)».

Dans ses vœux pour la nouvelle année, Nicolas Sarkozy a enfoncé le clou avec des accents messianiques et gaulliens: «Dans l'époque où nous sommes, a-t-il dit, nous avons besoin de ce que j'appelle une politique de civilisation (...). Notre vieux monde a besoin d'une nouvelle Renaissance. Eh bien, que la France soit l'âme de cette Renaissance (...). Que la France montre la voie, c'est ce que depuis toujours tous les peuples du monde attendent d'elle.»

Ainsi donc, la France, puissance moyenne, orpheline de sa puissance impériale d'antan, doit se sentir investie d'une nouvelle mission civilisatrice. Sarkozy se fait flatteur. Il sait que faire basculer dans le «monde moderne néo-libéral» la société française ne sera pas sans risques. Que veut dire «basculer dans le monde moderne néo-libéral»? Cela signifie s'aligner peu ou prou sur les politiques économiques et sociales à l'œuvre aux États-Unis, en Angleterre, en Allemagne, en Australie; autrement dit, limiter la capacité de nuisance des organisations syndicales, briser les capacités de résistance collective des travailleurs,

redéfinir le rôle de la puissance publique dans l'ordre économique capitaliste, rendre le travailleur plus flexible/réactif/soumis aux impératifs de la machine productive, mettre la pression sur le chômeur pour qu'il s'adapte au marché du travail tel qu'il est... bref toutes ces choses qui ne vont pas de soi dans l'Hexagone, et qui sont passées souvent comme une lettre à la poste, au-delà de nos frontières. «Pour pouvoir subsister en tant que régime politique, écrit Eduardo Colombo, la société capitaliste moderne privatise les individus, les renvoie constamment à la sphère sans relief de leurs affaires, de leur maison, de leur travail, de leur télévision, de leurs loisirs. En même temps, le tissu social se distend, la scène politique où peut s'exercer la volonté du peuple perd consistance et netteté. L'apathie, le sentiment d'impuissance, l'idée que la pensée et l'action individuelle sont inopérantes pour modifier les conditions de la vie s'emparent de la plupart des individus et les isolent encore plus les uns des autres (5).» Nous en sommes presque là et pointe à l'horizon la sombre sentence tenue en 1987 par Margaret Thatcher: «Il n'y a pas de société, il n'y a que des individus et des familles.»

Mais Sarkozy n'est pas Thatcher; il est plus proche de l'esprit qui anime Tony Blair et le New Labour qui entendaient «responsabiliser» les gens, c'est-à-dire les soumettre aux diktats de la classe dominante au lieu de les y soustraire quelque peu par le biais des politiques sociales. Sarkozy sait que pour que les groupes humains existent, pour que nos sociétés «modernes» ou «post-modernes», «démocratiques bourgeoises» n'implosent pas, ne sombrent pas, ne se déchirent pas (6), il faut autre chose, quelque chose qui les relie. Il faut vendre une Idée (Dieu, la Nation, la République, la Démocratie) capable de masquer la réalité crue, celle de la violence des rapports de production, celle de la violence des rapports hommes-femmes, celle de la domination sous toutes ses formes. Il faut vendre une Idée qui n'entre pas en contradiction fondamentale avec le système politique et économique actuel. Pas question donc d'une morale de la frugalité et de l'ascétisme qui viendrait à mettre en péril la production continue de marchandises; pas question de remettre en question la «démocratie bourgeoise», le «gouvernement des meilleurs» bâti sur le mépris du peuple et de ses capacités créatrices. Par contre l'Idée très chrétienne du travail rédempteur, du travail comme auto-réalisation de soi, du Mérite, protégée par un Etat non plus «providence» mais gendarme et paternalo-moralisateur a, me semble-t-il, de beaux jours devant elle. A moins que tous autant que nous sommes, nous cessions de prendre les harengs pour des chevaux de course...

Patsy

(Extrait de l'émission «Le monde comme il va» sur Alternantes FM)

Notes

1. Selon les mots de Gérard Noiriel in *A quoi sert «l'identité nationale»*, Agone, 2007, p. 10.

2. Lire à ce sujet Olivier Roy, *Généalogie de l'islamisme*, Hachette, 1995.

3. Voir Nicole Guétin, *Etats-Unis: l'imposture messianique*, L'Harmattan, 2004; Daniel Becquemont et Pierre Bonte, *Mythologies du travail – Le travail nommé*, L'Harmattan, 2004 (notamment le chapitre 4, «Le monde des choses et le monde des hommes: travail et éthique»).

4. Arthur Koestler, *Les militants*, Mille et une nuits, 1997, p. 57.

5. Eduardo Colombo, *La volonté du peuple – Démocratie et anarchie*, Ed. CNT/Ed. Libertaires, 2007.

6. Lire à ce sujet les réflexions de Arjun Appadurai, *Géographie de la colère – La violence à l'âge de la globalisation*, Payot, 2007.

La crise pédophile du clergé catholique

C'est une crise très sérieuse qui secoue l'Église catholique mondiale à propos, ou plutôt à partir, des affaires de pédophilie concernant des prêtres.

L'humour anticlérical traditionnel a de quoi s'alimenter.

Réciproquement, les rangs du catholicisme militant sont en train d'essayer de contre-attaquer sur le thème "nous sommes outragés, les médias en veulent au pape, nous sommes crucifiés".

La comparaison formulée par un prédicateur franciscain, en présence de Ratzinger, entre ce que "subit" l'Église à propos des exploits pédophiles de ses militants, et ce qu'ont subi... les Juifs de la part des nazis, a certes été reconnue maladroitement par Ratzinger, qui n'avait guère le choix, mais elle correspond parfaitement à ce que pensent et disent la majorité des catholiques militants, ou si vous voulez (appelons-les ainsi pour les distinguer des simples catholiques de base), la majorité des "catholicistes" : pour eux, que les cardinaux s'excusent et fassent publiquement repentance, en priant pour les âmes des petits enfants, c'est bien suffisant : que l'on proteste encore, qu'on s'étonne des réseaux de protection, aussi efficaces ici qu'ils l'ont été autrefois, mais il n'y pas si longtemps, pour exfiltrer des nazis vers l'Amérique latine, c'est vraiment qu'il y a acharnement anticlérical et diabolique !

On voit que fondamentalement les "catholicistes", qui sont loin de se limiter aux intégristes, pensent que le pouvoir civil n'a pas à se mêler des affaires du clergé au sens large – l'Église, donc, ou "peuple de Dieu" – et que qui ne leur donne pas l'absolution après un petit repentir ne peut être qu'animé de mauvaises intentions. Ils crèvent d'envie de contre-attaquer. La hiérarchie, qui a conscience que le rapport de force est tel que ça se retournera contre elle, les retient.

Il n'y a rien d'anecdotique dans ces affaires de pédophilie.

Premièrement, le type de relation entre pasteurs et fidèles, et plus particulièrement entre pasteurs et enfants, ce qu'elles dénotent n'est pas "anormal" mais constitue justement la norme cléricale ! Si l'Église a "charge d'âmes" alors l'emprise spirituelle

sur la jeune brebis est nécessaire, et le spirituel sans le corporel ça ne va pas loin, s'agissant d'emprise. Comme le disait Sarkozy : *"Dans la transmission des valeurs et dans l'apprentissage de la différence entre le bien et le mal, l'instituteur ne pourra jamais remplacer le curé ou le pasteur, même s'il est important qu'il s'en approche, parce qu'il lui manquera toujours la radicalité du sacrifice de sa vie et le charisme d'un engagement porté par l'espérance."* (discours de Sarkozy, dit du Latran, décembre 2007).

C'est précisément cette conception qui fonde la situation d'emprise dans laquelle se produisent des actes de pouvoir dont la pédophilie. Il ne s'agit pas d'une conséquence de la frustration que la chasteté officielle et le célibat imposent aux prêtres (militants laïques, nous considérons que les vœux de chasteté et de célibat sont des choix privés qu'il n'appartient qu'à des personnes privées de nouer ou de dénouer comme ça leur chante, et nous ne signerons donc pas de pétition pour que ces pauvres prêtres puissent se marier, qu'ils le fassent s'ils le souhaitent car ils en ont le droit, sauf à considérer que l'Église est encore source de droit !). La thèse de la frustration du prêtre, lui-même pauvre brebis privée de la charité charnelle d'une compagne, qui est celle par exemple du théologien de gauche allemand Hans Kung, est hors sujet : il s'agit de pouvoir, d'un pouvoir fondé dans ce qu'affirme être l'Église.

On ne saura jamais l'ampleur des viols commis dans les orphelinats concentrationnaires où les franquistes enfermèrent les enfants de rouges en Espagne (voir la BD de Carlos Jimenez, *Paracuellos*). Mais on saura peut-être, si le repentir public et l'injonction implicite faite aux victimes de fermer leur gueule qui va avec ne l'empêchent pas, quelle fut cette proportion dans la population irlandaise, qui en sait quelque chose de ce que c'est que la transmission des valeurs et l'apprentissage du bien et du mal par ces messieurs (et ces dames aussi : les nonnes ne furent pas en reste).

Il ne s'agit pas, messieurs-dames les cléricaux, de votre repentir, mais de justice et de vérité : qui, où, quand, quelle proportion de la nation irlandaise est passée et passe encore dans vos pattes ? Ajoutons une remarque qui va de soi mais qui va encore mieux en le disant : ce qui filtre aujourd'hui sur les pensionnats, orphelinats et autres lieux de charité de l'Église apostolique et romaine, devra filtrer aussi sur toutes les institutions similaires dans tous les clergés, sur les madrasas pakistanaises ou soudanaises comme les lamaseries tibétaines ou sri-lankaises. C'est dit.

Pour en revenir à l'Église catholique, c'est à une crise politique que nous assistons.

La sortie en série de "révélations" et d'"affaires" pédophiliques cerne Ratzinger. Le pouvoir papal, modèle du pouvoir exécutif illimité, reconnu comme pouvoir d'État par tous les gouvernements, ne saurait être un problème indifférent à des révolutionnaires.

Que dans la vie privée ceux qui le désirent s'en remettent à un pouvoir prétendu infaillible pose déjà un problème d'ordre public. L'affaiblissement actuel du pouvoir papal au Vatican est un aspect, nullement secondaire, de la crise du capitalisme qui s'aggrave. Mais c'est aussi un pouvoir très intelligent, réputé à juste titre roué et cauteleux. Comme il n'est pas sûr que la majorité de nos lecteurs se rendent souvent sur le site officiel du "Saint Siège" (mais on le leur conseille !), ils méritent bien de connaître l'argument central de Ratzinger dans sa *Lettre pastorale aux catholiques d'Irlande* du 19 mars dernier, thème de la contre-attaque qu'en bon stratège il entend préparer depuis l'apparente défensive :

"Au cours des dernières décennies, toutefois, l'Église dans votre pays a dû affronter de nouveaux et graves défis à la foi, découlant de la transformation et de la sécularisation rapides de la société irlandaise. Un changement social très rapide a eu lieu, qui a souvent eu des effets contraires à l'adhésion traditionnelle des personnes à l'égard de l'enseignement et des valeurs catholiques. Très souvent, les pratiques sacramentelles et de dévotion qui soutiennent la foi et lui permettent de croître, comme par exemple la confession fréquente, la prière quotidienne et les retraites annuelles, ont été négligées. Au cours de cette période, apparut également la tendance déterminante, également de la part de prêtres et de religieux, à adopter des façons de penser et à considérer les réalités séculières sans référence suffisante à l'Évangile. Le programme de renouveau proposé par le Concile Vatican II fut parfois mal interprété et en vérité, à la lumière des profonds changements sociaux qui avaient lieu, il était très difficile de comprendre comment les appliquer de la meilleure façon possible. En particulier, il y eut une tendance, dictée par de justes intentions, mais erronée, une tendance à éviter les approches pénales à l'égard de situations canoniques irrégulières. C'est dans ce contexte général que nous devons chercher à comprendre le problème déconcertant de l'abus sexuel des enfants, qui a contribué de façon très importante à l'affaiblissement de la foi et à la perte de respect pour l'Église et pour ses enseignements."

En clair et en résumé, puisque tout cela est dit avec l'onctuosité diplomatique et la tartufferie de rigueur (mais ça se voit !...) : «Si on viole vos gamins, c'est que vous l'avez bien cherché, vous êtes des pécheurs, venez donc vous confesser plus souvent. » Vaste programme...

* **Vincent Présumey**

PUBLICATIONS

Demain la révolution de Loren Goldner

Loren Goldner n'est pas un marxiste « académique », et ce dans les deux sens du terme. Il ne détient pas une chaire dans une université anglo-saxonne, et ne perd pas non plus son temps et son énergie à participer ces interminables querelles marxologiques que chérissent tant les intellectuels de gauche, toujours en quête de respectabilité universitaire ou d'une aura de « maître à penser » (d'Althusser à Bourdieu en passant par Badiou, Amin, Hobsbawm et Negri, ce ne sont pas les exemples qui manquent – le plus souvent stalinophiles).

Loren Goldner essaie d'appliquer sa vision très personnelle du marxisme aux réalités des luttes de classes contemporaines. En dehors de ses lectures abondantes et variées en différentes langues, il profite de ses voyages ou de ses longs séjours dans d'autres pays pour rencontrer d'autres militants et tenter de saisir l'essentiel de leur combat contre le Capital.

En lisant les deux volumes de traductions qui présentent une bonne partie de ses écrits depuis vingt ans, le lecteur saisira tout de suite que l'auteur n'est pas un marxiste dont l'horizon se borne aux frontières intellectuelles ou matérielles de son pays d'origine, les Etats-Unis. Il tente de nous présenter une vision du monde, en partant d'emblée d'un point de vue international et même anational.

On peut – je dirais même on doit – ne pas être toujours d'accord avec Loren Goldner, mais il faut lui reconnaître trois qualités essentielles. La première : il cherche toujours à débusquer les marxistes étatistes, à démonter leurs raisonnements et leur démagogie pseudo-radical.

Qu'il s'agisse des dirigeants guérilleros de l'ancien tiers-monde ou des présidents populistes du Sud actuel, des « nouveaux philosophes », des baudruches postmodernes, ou des théoriciens de la « déconstruction », il critique tous ceux qui manipulent les concepts marxistes pour les mettre au service d'un pouvoir, quel qu'il soit. « Le « meilleur de la social-démocratie allemande et du bolchevisme russe, écrit-il, est inextricablement imbriqué dans une pensée et un culte de l'État. Une perspective révolutionnaire renaissante ne peut plus y voir de lointains ancêtres, mais une impasse où le marxisme s'est perdu en discours étatistes qui lui étaient étrangers. » Sa critique de l'étatisme de la gauche et de l'extrême gauche est une constante, qui le différencie de bien des

« marxistes » et de bien des « penseurs » dits « révolutionnaires » ou altermondialistes.

Deuxième qualité, l'auteur prend fait et cause pour les luttes des travailleurs, ici et maintenant, tout en gardant une conscience antibureaucratique sans concessions.

Troisième qualité, Loren Goldner s'intéresse aux transformations économiques du monde capitaliste, dont il essaie de nous présenter les grandes lignes de façon simple (enfin, quand c'est possible...) et compréhensible. On peut être en désaccord avec son idée d'un retour au vrai Marx des origines (pourquoi les révolutionnaires devraient-ils penser le monde aujourd'hui, dans toute sa complexité, principalement à partir des écrits d'un penseur du XIX^e siècle, aussi génial et brillant soit-il ?), mais on doit reconnaître une certaine force à son plaidoyer pour un usage renouvelé des catégories et concepts marxistes.

Dans ce premier recueil d'articles, à part un texte central de plus de cent pages qui pourrait donc constituer un livre à lui tout seul, le lecteur découvrira des textes plus courts abordant des sujets très divers : en dehors de trois critiques de livres, huit articles concernent des questions dites « économiques » et présentent la vision particulière de l'auteur concernant l'évolution du capitalisme et le soubassement de la crise économique mondiale actuelle ; ce premier tome contient aussi des textes sur les luttes ouvrières aux États-Unis, en Corée, et en Espagne ; Loren Goldner évoque également les origines du racisme aux États-Unis et de l'antisémitisme en Europe ; il se livre à une critique radicale du multiculturalisme et présente l'apport d'un auteur marxiste peu connu : Amadeo Bordiga à propos de la révolution russe et de la question paysanne.

Le second recueil d'articles abordera des questions aussi variées que la situation sociale en Argentine, en Inde, en Chine, au Mexique et en Pologne ; l'héritage des Lumières ; l'articulation des questions de race et de classe aux États-Unis ; l'altermondialisme ; la désindustrialisation et l'absence d'un Parti ouvrier en Amérique, etc.

Anarchisme, nation, identité, culture – Régionalisme, nationalisme et anarcho- indépendantisme

de Karim Landais est paru en octobre 2008 chez Orphéo Editions, 184 pages, au prix de 8 €, frais de port compris.

Ce texte a déjà été publié en 2006, un an après la disparition de Karim Landais en juin 2005. Il était alors inclus dans deux gros volumes rassemblant presque tous les écrits de Karim. Cette anthologie (Passions militantes et rigueur historienne) étant désormais presque épuisée, nous avons choisi de republier, dans un ouvrage au format plus maniable, ce texte qui n'a pas pris une ride.

En effet, les questions liées à la « culture », à « l'identité », à la « nation », au multiculturalisme, à l'« Europe des régions » (ou des « nations ») sont plus que jamais au cœur des débats politiques en France, comme en témoignent, à des niveaux différents, la création du mouvement des Indigènes de la République et du CRAN en 2005 ; les « émeutes » de Novembre 2005 ; les discours patriotards de Royale et Sarkozy lors de la campagne présidentielle de 2007 ; les multiples façons dont la droite et la gauche françaises instrumentalisent l'histoire de la France ; la désignation d'un ministre de « l'Immigration, de l'Intégration, de l'Identité nationale et du Développement solidaire » (ou « de la Rafle, de la Honte et du Drapeau », comme le dit justement le Réseau Education sans frontières) ; les contraintes de plus en plus fortes qui pèsent sur les travailleurs migrants, qu'ils soient ou non en « situation régulière » ; les débats sur le hijab et la place de l'islam dans un pays aux « racines chrétiennes » ; la nomination de personnalités « issues de la diversité » (en clair de personnes d'origine africaine et nord-africaine) à des responsabilités gouvernementales, sans compter l'incapacité de la gauche et de l'extrême gauche à mobiliser, ne serait-ce que leurs électeurs, sur une base internationaliste, ou mieux anationale, lors des élections et référendums européens, et à mobiliser dans la rue contre la présence et les interventions des troupes françaises en dehors de l'Hexagone.

On peut ne pas être d'accord avec telle ou telle formulation, hypothèse ou idée de l'auteur (je ne crois pas, par exemple, que l'Union européenne puisse être assimilée à une structure « d'inspiration néo-totalitaire » ou « corporatiste » comme l'affirmait Karim), mais on doit lui reconnaître un souci de rigueur, une clarté d'exposition, un sens de la nuance, qualités rares chez un auteur « révolutionnaire » et surtout une incitation à réfléchir par soi-même. Que demander d'autre à un bon livre ?

Pour toute commande écrire à Guy Landais La Bastide des capucins 84 240 Cabrières d'Aigues

Ou écrire à Ni patrie ni frontières

Islam, islamisme, « islamophobie »

L'ouvrage est divisé en cinq parties correspondant à cinq thèmes principaux.

La première partie restitue quelques brèves données de base sur Mahomet, la naissance de l'islam et le statut des dhimmi, puis présente le point de vue de militants et militantes algériens, pakistanais, palestiniens et irakiens sur la façon dont ils perçoivent la réalité religieuse et politique de l'islam dans leurs pays respectifs aujourd'hui.

La seconde partie traite de la « question musulmane » en France, des raisons pour lesquelles l'islam est devenu un enjeu social et politique et des conséquences négatives que l'essor de cette religion a eues sur le mouvement ouvrier et féministe en France. Elle évoque les débats sur le hijab et la laïcité dans l'Hexagone, la confusion politique qui règne à gauche et à l'extrême gauche sur les questions religieuses en général et l'islam en particulier, et pointe aussi l'apparition d'un citoyennisme musulman dont Tariq Ramadan est le représentant intellectuel le plus emblématique et le plus sophistiqué.

La troisième partie tente d'établir quelques distinctions élémentaires entre racisme anti-Arabes, xénophobie et « islamophobie ». Elle souligne aussi les dangers de certaines alliances ou convergences politiques au nom de la défense de la laïcité ou des droits des femmes, en France et en Grande-Bretagne.

La quatrième partie rassemble une douzaine de traductions de textes ou de débats impliquant des militantes des Partis communistes-ouvriers d'Irak et d'Iran qui s'expriment à la fois sur l'islam politique, mais aussi sur des questions comme l'« islamophobie », la laïcité, le relativisme culturel et le multiculturalisme.

Quant à la cinquième et dernière partie, elle critique de façon virulente l'opportunisme de la gauche et de l'extrême gauche théocompatibles, voire de certains libertaires, en France comme en Grande-Bretagne.

Compil n°2 (2002-2008), mars 2008, 336 pages, 10 €

La Fable de l'illégalité : Sans-papiers, immigration et intégration forcée aux Pays-Bas

Les Pays-Bas sont un petit pays rarement mentionné dans les médias. La « paix sociale » y est rarement troublée par des grèves, ou des luttes, « exemplaires » susceptibles d'enflammer l'imagination des militants. Pourtant, beaucoup de questions politiques débattues en France – de la « flexsécurité » à « l'identité nationale » en passant par le « multiculturalisme », les séquelles du colonialisme, l'immigration ou la place de la religion dans la société – y sont l'objet de vifs débats... et aussi de mesures réactionnaires que la droite française rêve d'imposer dans l'Hexagone. De Fabel van de illegal (La Fable de l'illégalité) est un groupe atypique, par ses origines, comme par ses activités et son journal qui s'intéresse à trois questions principales : le racisme et l'antisémitisme aux Pays-Bas, l'extrême droite, et les luttes des sans-papiers. Presque tous les articles tournent autour de ces trois axes d'intervention, ou de thèmes très proches, dans une perspective militante bien sûr, mais aussi dans le cadre d'une réflexion théorique sur toutes les questions posées par les politiques migratoires et démographiques : nationalisme, place des « cultures » et des traditions, multiculturalisme, liberté de conscience, fonction des religions, répression étatique, oppression des femmes, rôle de la famille, etc.

Il faut souligner aussi une autre originalité de De Fabel van de illegal : sa façon de préparer ses campagnes politiques, seul ou avec d'autres. Dans la plupart des pays, les groupes d'extrême gauche ou libertaires ont généralement une attitude purement réactive : ils réagissent à une mesure gouvernementale, à l'invasion d'un pays étranger, à une décision d'un organisme international ou d'une multinationale. Pour sa part, De Fabel fonctionne de façon originale : quand le groupe décide de mener une campagne politique sur un thème (et, comme on l'a vu, ces thèmes sont volontairement limités, De Fabel ne veut pas disperser son énergie entre vingt causes différentes et sans lien entre elles), ses membres commencent par bien étudier les arguments de l'adversaire (Etat, partis politiques, patrons, institutions internationales) pour à la fois pouvoir répondre aux réactionnaires ou aux réformistes, mais aussi pour trouver des arguments simples et faciles à comprendre qu'ils puissent employer à la fois dans leur journal, leurs tracts et dans les discussions individuelles, les meetings, les manifestations, etc.

Compil n°3 (2002-2008), mai 2008, 360 pages, 10 €

« Question juive » et antisémitisme Sionisme et antisionisme

Cet ouvrage évoque surtout l'attitude des marxistes et des anarchistes face à la prétendue « question juive », au sionisme et à l'antisémitisme. Les auteurs sont de tendances très diverses. Les textes ont été choisis, selon l'orientation de la revue, non pas parce qu'ils apporteraient la Vérité, mais parce qu'ils contiennent un certain nombre d'informations historiques et théoriques indispensables pour entamer un débat sérieux.

La prétendue « question juive » dévoile en fait les limites de toutes les idéologies révolutionnaires depuis cent cinquante ans, idéologies généralement fondées sur une vision assimilationniste de toutes les ethnies et de tous les peuples ; sur l'illusion que les religions et les nationalismes n'auraient aucun avenir dans un monde capitaliste moderne et développé ; sur une croyance aveugle dans les vertus du progrès technique et scientifique ; sur une foi démesurée dans les effets magiques de la Révolution sociale (qu'elle soit d'inspiration marxiste ou anarchiste) et d'une nouvelle organisation de l'économie par les producteurs eux-mêmes. Et, disons-le clairement, sur une sous-estimation radicale de l'antisémitisme et de ses effets meurtriers au profit d'une surestimation et d'une dénonciation démagogiques de la présence des Juifs au sein des structures du capital financier ou commercial.

L'intérêt d'évoquer la « question juive » est de pouvoir revisiter pratiquement toutes les questions importantes des théories révolutionnaire : les classes sociales, la nation, le rôle de la classe ouvrière, la religion, l'État, l'histoire du capitalisme, etc., comme en témoignent les différents articles rassemblés dans ce livre.

Compil n°1 (2002-2008), mars 2008, 344 pages, 10 €

De la violence politique

Les questions de la violence politique et du terrorisme (ou plutôt des terrorismes) font régulièrement la une des médias, mais sont débattues également au sein des groupes d'extrême gauche, des organisations libertaires ou altermondialistes, voire des milieux « auto-nomes » ou « ultragauches ». Le problème de l'usage de la violence ne leur est pas indifférent car cette forme de combat politique fait partie de leur imaginaire collectif, elle fait écho au désir des individus d'aboutir le plus vite possible à un changement radical de société, voire de faire advenir, au forceps, un « autre monde », qu'il s'agisse d'un capitalisme mieux régulé, plus équitable et plus humain (comme le souhaitent les tendances altermondialistes) ou de l'abolition du salariat, de l'Etat et de l'argent (comme le veulent d'infimes minorités radicales).

De la guerre en Irak menée au nom de l'aide à la « construction de nouvelles nations démocratiques » (i) aux massacres de Bombay en novembre 2008, en passant par les attentats de Madrid en mars 2004, de Londres en juillet 2005 et les attentats suicides de plus en plus fréquents en Afghanistan ; de la terreur que fait peser la « Résistance » irakienne sur la population à la mort lente des prisonniers d'Action directe dans les prisons françaises, ce ne sont pas les occasions qui ont manqué de débattre des différentes formes de « terrorisme », de « lutte armée » ou de violence politique :

- terrorisme d'Etat américano-britannique,
- terrorisme « religieux » d'al Quaida,
- terrorisme nationaliste d'ETA (faussement accusé des attentats de Madrid),
- terrorisme (d'extrême gauche) d'Action directe,
- terrorisme passé (réel ou supposé) des militants italiens réfugiés en France et menacés d'extradition,
- sans oublier les actes terroristes de l'armée française contre la population de la Côte-d'Ivoire ou ceux de l'armée israélienne contre la population palestinienne, pour ne prendre que quelques exemples récents.

Il ne peut être question, en un seul livre, de faire le tour de ces questions complexes, d'autant que, si l'on voulait être exhaustif, il faudrait ajouter que le terme de terrorisme s'applique aussi aux méthodes de défense d'une révolution (la Commune) ou d'un Etat dit « ouvrier » (l'URSS de la guerre civile).

Les deux tiers des textes présentés dans cette compil' ont été

publiés dans le n° 2 de la revue *Ni patrie ni frontières* en décembre 2002 et dans le n° 11-12 en février 2005. Certains sont des traductions inédites en français, d'autres reprennent des articles déjà parus dans le passé.

Nous avons rajouté, pour ce livre, quatre articles de *L'Encyclopédie anarchiste* parus en 1934. Ce petit saut en arrière dans le temps peut être utile, car revenir aux classiques du mouvement ouvrier permet d'éclaircir certaines questions, notamment du point de vue des principes politiques, ainsi que de mesurer ce que nous pouvons conserver du passé et ce qui ne s'applique plus au monde actuel. Ils offrent, d'autre part, une bonne introduction au débat entre communistes libertaires et « insurrectionnistes » italiens ou anglosaxons, présenté ici par les textes de Alfredo Maria Bonnano, Joe Black, José Antonio Gutiérrez D. et Peter Gelderloos.

La première partie de ce livre rappelle les positions classiques de certains penseurs marxistes et anarchistes face à l'usage de la violence, au sabotage, au vol, à l'illégalisme et aux différentes formes de terrorisme.

On nous objectera qu'entre voler un pain dans une boulangerie et poser une bombe sur un marché, il n'y a aucun lien. Certes, cela ne fait aucun doute. Néanmoins, dans l'attitude des courants révolutionnaires face au non-respect ou au viol des lois de la société bourgeoise, il y a des continuités et des ruptures.

Un révolutionnaire est un individu qui, par définition, ne respecte pas les lois existantes. Que ce soit celles d'un pays démocratique ou d'un régime fasciste.

Car ce sont les mêmes lois qui défendent le droit de propriété, et donc protègent les biens et marchandises individuels comme les bâtiments collectifs, qui prétendent défendre la vie des individus, qu'il s'agisse de celle d'un général, d'un policier tortionnaire ou d'un « civil innocent ». C'est pourquoi nous avons inclus dans cette compil' un texte sur la position des anarchistes face au vol, même si l'immense majorité des articles de ce livre concernent la question de la violence politique contre les personnes.

Ces questions sont intimement liées, en tout cas pour nous, à l'appréciation que l'on a de l'éthique qui préside (ou ne préside pas) aux combats révolutionnaires, source de nombreuses discussions et polémiques depuis des décennies.

La seconde partie de ce livre reproduit des textes plus récents, parus depuis les années 1970 jusqu'en 2008, à propos de certaines « questions d'actualité » qui ont provoqué des débats au sein de l'extrême gauche, des milieux libertaires ou des courants

dits « ultra-gauches ». Elle contient aussi des lettres de lecteurs qui expriment leurs points de désaccord ou d'accord avec certaines positions défendues par la revue.

Cette compilation ne prétend pas bien sûr répondre de façon définitive et exhaustive à toutes les interrogations soulevées. Les textes présentés vont de 1848 à 2008, de Karl Marx au sous-commandant Marcos.

C'est dire qu'il ne s'agit pas d'un ensemble idéologique monolithique offrant des réponses toutes faites aux lectrices et aux lecteurs. Espérons que l'arc temporel et la diversité politique choisis leur permettront de prendre un peu de distance avec les questions abordées pour mieux y réfléchir et combattre plus efficacement demain.

I. Traduction du concept de *nation building* au centre de la politique étrangère prônée par les néo-conservateurs américains.

P.S. : le numéro 11-12 de *Ni patrie ni frontières* de 2004, dont l'essentiel est repris dans ce livre, avait été préparé en commun avec Karim Landais, décédé l'année suivante, en 2005. C'est la raison pour laquelle certaines introductions sont faites à deux voix et signées **Y.C.** et Karim Landais.

Compil' n° 4, 270 pages, 10 €

Restructuration et lutte de classes dans l'industrie automobile mondiale

Ce recueil de textes publiés entre 1979 et 2009 par le réseau Echanges et Mouvement dans son bulletin *Echanges* concerne l'industrie automobile mondiale, à travers les résistances ouvrières aux évolutions de cette période. Il permet d'avoir une vision rétrospective de l'évolution de cette industrie – techniques de production, restructurations, fusions et acquisitions – et des incidences que ces différents facteurs ont pu avoir sur les conditions d'exploitation, sur le monde du travail – sous-traitance, délocalisations, intérim, temps partiel, licenciements et chômage, précarité.

Le lieu de travail en général, ici l'usine, est le lieu de la production et de l'exploitation, de l'extraction de la plus-value qui fait vivre le système, et c'est là que se joue le combat toujours recommencé des classes.

Les prolétaires ont l'air de courir après les mesures prises par le capital lors de sa restructuration, mais la restructuration du capital n'est jamais que la restructuration des luttes. Elle ne peut jamais faire disparaître la recherche des gains de productivité, de baisse du coût du travail, de remise en cause des « acquis sociaux », pas plus que la résistance des travailleurs à ces attaques.

Dans ce conflit, *Echanges* a pris le parti de l'ancienne devise « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ». Le réseau souhaite apporter, non seulement une chronique – partielle – de l'exploitation et des défaites de la révolte, mais aussi une contribution à l'histoire et à la définition de la lutte contre l'exploitation.

Editions *Ni patrie ni frontières*, 230 pages, **6 euros**

* La revue *Echanges* paraît depuis 1975

Au sommaire du dernier numéro (n° 131, hiver 2009-2010 :Et pourtant... elle tourne. France : la grève du RER A ; Pourquoi faut-il que la Sécu soit en déficit permanent ? La crise aux Etats-Unis, conséquences sociales, restructurations et mesures d'adaptation. Russie. Au fond du trou. Iran : une renaissance ? Afrique du Sud. L'ANC attaque les mouvements de squatters. Gaza. Murs souterrains et barrières maritimes. Finance : la crise dans tous ses états. Théorie. La communisation comme sortie de crise. Correspondance. Notes de lecture.

Dernières brochures d'Echanges parues :

La Crise en Californie, Gifford Hartman, février 2010, 2 €

– Présentation du réseau « Echanges et mouvement », décembre 2008, 1,50 €

– Les Conseils ouvriers en Allemagne, 1918-1921, Henk Canne Meijer, décembre 2007, 2,50 €

– Le Mouvement des piqueteros. Argentine 1994-2006, Bruno Astarian, mai 2007, 3 €

– ICO et l'IS. Retour sur les relations entre Informations correspondance ouvrières et l'Internationale situationniste, Henri Simon, octobre 2006, 3 €

– La Révolte des cités françaises, symptôme d'un combat social mondial, mai 2006, 4 €

– Aux origines de l'« antitruavail », Bruno Astarian, décembre 2005, 3 €

– La Classe ouvrière sous le IIIe Reich, Tim Mason, mars 2004, 3 €

– Derrière l'Intifada du XXIe siècle, Aufheben, octobre 2003, 2,50 €

Abonnement : 15 € pour 4 numéros et les brochures parues dans l'année.

Contact: BP 241, 75866 Paris Cedex 18

echanges.mouvement@laposte.net

Site Internet : www.mondialisme.org

Pourquoi Ni patrie ni frontières ?

« Le communiste moyen, qu'il soit fidèle à Trotsky ou à Staline, connaît aussi peu la littérature anarchiste et ses auteurs que, disons, un catholique connaît Voltaire ou Thomas Paine. L'idée même que l'on doit s'enquérir de la position de ses adversaires politiques avant de les descendre en flammes est considérée comme une hérésie par la hiérarchie communiste. »

EMMA GOLDMAN

Au moment où l'Europe tente de réaliser son unification politique, les divisions linguistiques, politiques et culturelles sont encore suffisamment fortes pour entretenir l'isolement entre les militants de différents pays. Certes le capitalisme repose aujourd'hui sur des multinationales, les États possèdent de multiples structures de dialogue et de confrontation, les possédants et les technocrates utilisent la visioconférence, mais le mouvement ouvrier semble encore très en retard par rapport à ses adversaires.

À l'heure où la prétendue lutte contre la mondialisation a le vent en poupe, force est de constater que l'isolement national se perpétue dans les luttes de classe. Malgré Internet, les voyages militants à Seattle, Gênes, Göteborg, Barcelone ou Porto Alegre, et la multiplication des chaînes de télévision, le flux d'informations qui circulent n'a, en fait, que peu d'incidences sur la vie quotidienne, les pratiques des groupes existants et les luttes des travailleurs dans chaque pays. C'est un tel constat pessimiste qui nous incite à vouloir créer cette revue. Mais c'est aussi la conviction qu'une autre attitude est possible face au riche patrimoine politique et théorique qui existe à l'échelle internationale.

Pour débloquer la situation, toute une série de conditions seraient nécessaires, conditions qui ne sont pas liées à la simple volonté de ceux qui rejettent absolument cette société et toute solution de rafistolage. Mais nous pourrions au moins commencer par discuter et réfléchir ensemble autrement.

Dans les milieux d'extrême gauche, en effet, on débat rarement dans le but d'avancer, d'apprendre des autres « camarades », qu'ils militent en France ou dans d'autres pays. Il s'agit surtout de « (con)vaincre » son interlocuteur, de le coincer, de le dominer. Il n'est pas vraiment utile de connaître les positions de son vis-à-vis, toujours perçu comme un

« adversaire ». Un petit vernis politicien et un bon bagout suffisent largement à la tâche.

Non seulement on est fier de son ignorance, mais on la théorise : les autres groupes ne diraient rien d'essentiel, ils feraient tous le jeu du réformisme ou de la bourgeoisie ; ce seraient d'obscurs intellectuels souvent carriéristes, toujours confus ; la situation dans telle ou telle région du globe serait trop différente ; les autres organisations seraient « activistes », « ouvriéristes », « syndicalistes », etc. Le stock d'anathèmes et de faux-fuyants est inépuisable. Pourtant la réflexion politique et théorique n'avance pas du même pas, suivant les États et les continents, et — ne serait-ce qu'à ce niveau — les échanges devraient être fructueux.

Malheureusement, chaque groupe se contente d'un petit « capital » de références qui, avec les ans, non seulement ne s'accroît pas mais s'amenuise régulièrement. Plus grave encore : l'indifférence à la réflexion ne se limite pas aux questions dites « théoriques ».

Elle concerne aussi la réalité des luttes ouvrières, des pratiques syndicales ou extra-syndicales dans d'autres pays. Lorsque des centaines de milliers d'ouvriers portugais ont occupé leurs usines en 1974-1975, qu'ils ont essayé de les gérer eux-mêmes, il ne se s'est trouvé que fort peu de militants pour se mettre à leur écoute et les soutenir efficacement. Certains ont fait le voyage jusqu'au Portugal ou se sont précipités sur les différents journaux militants pour avoir des « nouvelles ». Mais toute leur attention était centrée sur le groupuscule ou le parti qui allait grossir le plus vite, voire qui allait prendre le pouvoir. Résultat, les travailleurs portugais ont dû se dépatouiller tout seuls avec leurs problèmes. On pourrait établir la même constatation à propos de l'Iran au moment de la prise de pouvoir par Khomeyni (où l'agitation ouvrière ne fut presque jamais évoquée), de Solidarnosc, des grèves ouvrières dans la Russie de Poutine, sans parler de l'Argentine ou du Venezuela actuels.

Dans tous les cas, on a l'impression que seuls comptent les discours des possédants et les récits dithyrambiques des « victoires » minuscules des groupuscules ou des partis politiques. Les luttes des travailleurs, les formes originales d'organisation qu'ils créent, tout cela passe à la trappe — à l'exception de quelques revues confidentielles qui s'en font l'écho. Et l'incompréhension est encore aggravée par le fait que, les rares fois où on les interroge, les militants ont souvent du mal à synthétiser leur expérience et qu'ils adoptent, sans le vouloir, un langage de politicien ou de commentateur, qui affadit la valeur de leur témoignage.

À notre échelle, nous ne sommes évidemment pas en mesure de renverser une telle situation. Mais nous pouvons poser quelques infimes jalons, notamment en traduisant des textes théoriques et politiques classiques qui ont formé des générations de militants dans d'autres pays et ne sont jamais parvenus jusqu'à nous, ainsi que des textes plus récents, liés à l'actualité.

Quels seront nos critères de choix ? Tout d'abord la lisibilité. Ce qui exclut les commentaires verbeux, les sempiternelles et vaines exégèses de textes sacralisés. Nous ne sommes pas opposés aux polémiques, mais à condition qu'il ne s'agisse pas de diatribes sectaires et stériles. L'objectif n'est pas de rassurer, de ronronner, mais d'apprendre quelque chose. Nous puiserons dans les traditions marxistes, libertaires, ou autres, sans exclusive. À condition que leurs auteurs soient mus par une saine révolte contre toutes les formes d'oppression et d'exploitation.

Nous souhaitons éveiller la curiosité, le sens critique. Nous voulons sortir des carcans mentaux et idéologiques imposés par de longues années d'isolement. Rien ne nous est plus étranger que le patriotisme, y compris sa variante étriquée : le patriotisme d'organisation. Le célèbre : RIGHT OR WRONG, MY PARTY (« Qu'il ait tort ou raison, c'est mon parti et je défends sa ligne et ses frontières ») a montré ses aspects catastrophiques pour tous les aspects du mouvement d'émancipation.

Cette revue essaiera, en tâtonnant, de provoquer la réflexion et l'échange, en ces temps d'apathie et de désintérêt pour les idées, et de peur de la discussion. Elle présentera des positions différentes voire contradictoires, avec la conviction que de ces textes, anciens ou récents, peut naître un dialogue fécond entre les hommes et les femmes qui prétendent changer le monde. Enfin, cette revue se prononcera aussi sur la situation française puisqu'il paraît dans ce pays. Notre contribution à la clarification politique consistera à rappeler quelques principes et à mettre en évidence les conceptions, à notre avis erronées, qui sous-tendent les schémas d'interprétation les plus courants.

Sommaire

Contre les idéologies rances 3

POURQUOI L'ATHEISME EST IMPORTANT 9

- Ce que Marx a vraiment écrit 11
- Marx, Engels et la religion (Paul Hampton, 2006), 13
- Contributions à l'histoire du christianisme primitif (Friedrich Engels, 1894), 27
 - La formation des religions (Elie Reclus), 53
 - L'anarchie et l'Eglise (Elisée Reclus, 1900), 63
 - La peste religieuse (Johann Most, 1892), 75
 - Biographie, 87
 - Laïcisation à faire (Jules Guesde, 1887), 88
 - Le mythe de l'immaculée conception (Paul Lafargue, 1896), 91
 - Socialisme et religion (Lénine, 1905) ; 99
 - De l'attitude du parti ouvrier à l'égard de la religion (Lénine, 1909), 105
 - Discours (1905, Nelly Roussel), 117
 - Discours (1903, Nelly Roussel), 121
 - Les femmes voteront-elles pour les prêtres ? (1919, Madeleine Pelletier), 127
 - Communisme et religion (1924, Madeleine Pelletier), 131
 - Pour en finir avec le spectre de Dieu (Groupe surréaliste de Paris, 2006), 134

LIMITES DE LA LAÏCITE ET DE L'ANTICLERICALISME ? 139

- Anticléricalisme et socialisme (Amadeo Bordiga, 1949), 140
- Laïcité et marxisme (Amadeo Bordiga, 1949), 149
- Le marxisme face à l'Eglise et à l'Etat (Amadeo Bordiga, 1949), 157
- Les prolétariat ne se nourrit pas de curés (Camillo Berneri, 1936), 161
- Devons-nous baisser la garde ? (*Ni patrie ni frontièresÈRES*), 167
- Sur la religion (Anton Pannekoek), 170
- Quelques commentaires (*Ni patrie ni frontièresÈRES*), 188

DU ROLE POLITIQUE REACTIONNAIRE DES RELIGIONS AUJOURD'HUI, 191

« Jésus socialiste » vu par Chavez et par... Engels, 192

L'ère des fondamentalismes, 197
 Fondamentalisme religieux et déclin capitaliste (Communist League, 2006), 200
 Religion, révolution et fondamentalisme aux Etats Unis (Wil Barnes, 2006), 235
 Quelques précisions (Wil Barnes, 2007), 258
 Le mythe de la persécution des chrétiens aux Etats-unis (Communist League), 262
 Église anglicane en Grande-Bretagne (Revolutions per Minute), 272
 Le rôle de la religion dans la propagation du Sida (Arash Sorx), 275
 Bouddhisme japonais et « guerres compassionnelles », 279
 Sur le christianisme de gauche, 282
 Communisme, religions et intégrisme (Lutte ouvrière), 295
 « L'impasse islamique » de Hamid Zanaz nous conduit dans une (autre) impasse : l'impossibilité d'une lutte commune avec les exploités croyants, 304
 Les dix commandements de la gauche théocompatible, 319
 Les superstitions, les lois et les coutumes religieuses sont la honte du XXI^e siècle, Houzan Mahmoud,
 Sarko, le pape et Carla, Le Militant,
 Sarkozy, Dieu et nous, Patsy
 La crise pédophile du clergé catholique, Vincent Présumey

Depuis septembre 2002 *Ni patrie ni frontières* a publié

N° 1 : Sur l'URSS - Elections 2002 - Nouveau parti « anticapitaliste » - Lutte ouvrière (2002), 7, 5 €

N° 2 : Famille, mariage et morale sexuelle (2002), 7, 5 €

N° 3 : Que faire contre les guerres ? (2003), 7, 5 €

N° 4/5 : États, nations et guerre ; Grèves de mai-juin (2003), 10 €

N° 6-7 : Les syndicats contre les luttes ? - Athéisme et religion (2003)

N° 8-9 : Anarchistes et marxistes face à la question juive, au sionisme et à Israël (2004), 10 €

N° 10 : religions, athéisme, multiculturalisme, citoyennisme, « islamophobie » et laïcité (2004), 7, 5 €

N° 11-12 : Terrorismes et violences politiques (2004), 10 €

N° 13-14 : Europe ? Référendum ? Démocratie ? (2005), 10 €

N° 15 : « Quand les jeunes dansent avec les loups » - Tracts - Analyses - Témoignages (2005), 7, 5 €

N° 16-17 : « Rêve général » - Tracts, interviews et analyses du mouvement contre le CPE (2006), 10 €

N° 18-19-20 : Dieu, race, nation : mythes mortifères (2007), 10 €

N° 21-22 : Offensives réactionnaires : Sarkozy - Blairisme - Banlieues et guérilla urbaine - Trotskystes et obsessions électorales - Questions noires en France (2007), 10 €

N° 23-24 : Justice sociale contre démocratie occidentale (2008), 10 €

N° 25-26 : Sans-papiers - Venezuela - Précarité (2008), 10 €

N° 27-28-29 Gauchisme post-moderne - Iran, Israël, Venezuela - Sans-papiers - Insurrectionnisme (2009) 12 €

Brochures

- Emma Goldman et la révolution russe (2002, 4 €)

- La révolution russe : L. Goldner, C. Harman, M. Martin (2002, 4 €)

- Voltairine de Cleyre, militante anarchiste-féministe (2002, 4 €)

Livres

- Compil' 1 : « Question juive » et antisémitisme, sionisme et antisionisme, 2008, 336 p., 10 €

- Compil' 2 : Islam, islamisme, « islamophobie », 2008, 344 p., 10 €

- Compil' 3 : La Fable de l'illégalité : les sans-papiers aux Pays-Bas, les limites de l'altermondialisme et de l'écologie, 2008, 360 p., 10 €

- Compil' 4 : De la violence politique (anthologie), 2009, 300 p., 10 €
- Loren Goldner, *Demain la Révolution*, tome 1, 2008, 12 €
- *Encyclopédie anarchiste* : La Raison contre Dieu (anthologie), 484 p, 2010, 12 €
- *Restructuration et lutte de classes dans l'industrie automobile mondiale* (recueil articles d'Echanges et Mouvement 1979-2009), 230 p, 2010, 6 €

Abonnements et commandes : Tous les prix incluent les frais de port. Certaines revues sont épuisées mais nous pouvons les envoyer en format PDF par mail ou les photocopier. L'abonnement coûte 23 € pour 3 numéros (simples, doubles ou triples) et 45 € pour 6 numéros (idem). – Site mondialisme.org – Contact : écrire à Yves Coleman (sans autre mention) 10, rue Jean-Dolent 75014 Paris ou bien yvescoleman@wanadoo.fr

Livres imprimés sur des papiers labellisés
FSC
Certification garantissant une gestion durable de la forêt
Dépôt légal 2^e trimestre 2010
Achévé d'imprimer sur les presses du
Centre Littéraire d'Impression Provençal
Artizanord n° 203
42, boulevard de la Padouane – 13015 Marseille
www.imprimerie-clip.com
N° d'impression 07100227